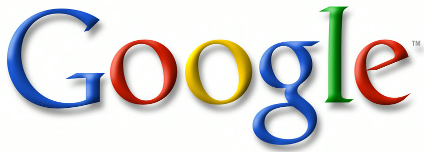
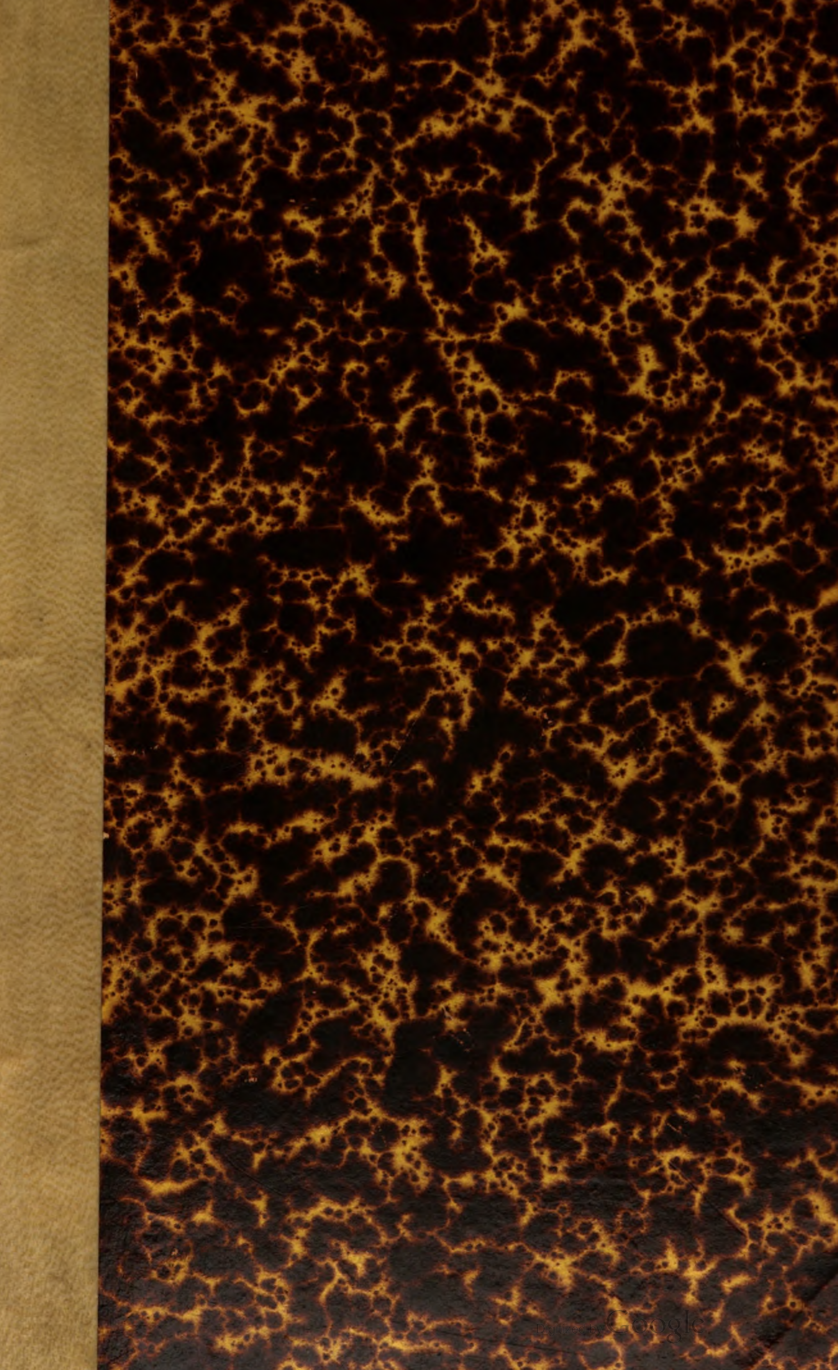




ŒUVRES

DE

M. LE COMTE DE SÉGUR

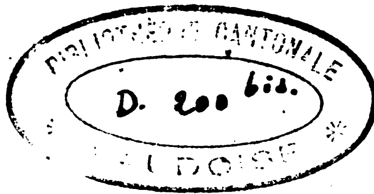


HISTOIRE UNIVERSELLE



HISTOIRE ROMAINE

II



Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME
JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CONSTANTIN

PAR

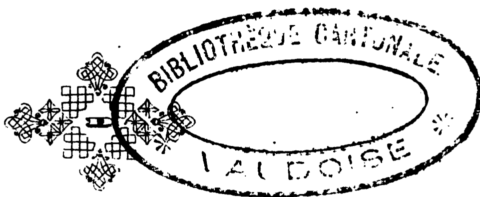
M. LE COMTE DE SÉGUR
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



ADOPTÉE PAR L'UNIVERSITÉ.

Septième Édition.

II



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-EDITEUR
35, QUAI DES AUGUSTINS.

1843.

HISTOIRE
ROMAINE

SUITE

DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

CHAPITRE XI.

Conférence entre Octave, Antoine et Lépidus. — Leur triumvirat. — Leurs proscriptions. — Massacre des proscrits. — Entrée des triumvirs dans Rome. — Préambule des tables de proscription. — Nouveau massacre à Rome. — Traits de courage et de générosité. — Mort de Cicéron. — Décret pour un impôt sur quatorze cents femmes. — Discours d'Hortensia aux triumvirs. — Révocation du décret. — Guerre entre Brutus, Cassius et les triumvirs. — Bataille près de Philippes en Thrace. — Succès de Brutus. — Défaite et mort de Cassius. — Défaite, fuite et mort de Brutus. — Partage de l'empire entre les triumvirs. — Leurs nouvelles proscriptions. — Mort courageuse de Porcia, femme de Brutus. — Retour d'Octave à Rome. — Départ d'Antoine pour l'Asie. — Son amour pour Cléopâtre. — Spoliation exercée contre les citoyens en faveur des soldats. — Vengeance de Fulvie, femme d'Antoine. — Défaite de Lucius, frère d'Antoine. — Réconciliation d'Antoine et d'Octave. — Guerre entre Octave et Sextus Pompée. — Paix entre eux. — Séjour d'Antoine en Grèce. — Événements à Rome. — Nouvelle guerre entre Octave et Pompée. — Défaite d'Octave. — Bataille navale. — Défaite, fuite et mort de Pompée. — Abaissement et lâcheté de Lépidus. — Gouvernement d'Octave sous le nom d'Auguste. — Désordres d'Antoine en Asie. — Départ et retour d'Octavie, femme d'Antoine. — Nouvelle guerre entre Auguste et Antoine. — Bataille d'Actium. — Défaite et fuite d'Antoine. — Sa lâcheté. — Sa victoire sur Auguste. — Soumission de son armée à Auguste. — Mort d'Antoine. — Entrée triomphale d'Auguste dans Alexandrie. — Entrevue d'Octave et de Cléopâtre. — Mort de Cléopâtre. — L'Égypte est réduite en province romaine. — Retour d'Octave à Rome. — Son élévation à l'empire. — Fin de la république romaine.

Octave, Antoine et Lépide avaient cessé d'être ennemis : forcés par un intérêt commun de se réunir pour abattre Pom-

pée dans l'Occident, Cassius et Brutus dans l'Orient, et le parti nombreux qui favorisait les conjurés à Rome et dans toute l'Italie, ils se rendirent de concert sur les rives du Tanaro, près de Modène, suivis chacun de cinq légions. Ils choisirent pour le lieu de leur conférence une petite île située au milieu de ce fleuve. Lépidus y entra le premier pour s'assurer qu'on n'avait point de piége à y craindre. Sur le signal qu'il fit aux deux autres généraux de s'avancer, ils laissèrent chacun trois cents hommes à la tête des ponts, et entrèrent dans l'île.

Leur conférence se tint dans un lieu nu et découvert. Octave, comme consul, les présidait; leur délibération dura deux jours. On y décida qu'Octave donnerait sa démission du consulat, et que, pour faire cesser toutes les calamités de la guerre civile, le gouvernement de la république serait confié à un triumvirat composé de Lépidus, d'Antoine et d'Octave; que les triumvirs nommeraient à toutes les magistratures pour cinq ans, et qu'ils se partageraient les gouvernements des provinces.

Antoine eut celui de toute la Gaule, excepté la Narbonnaise, qui fut donnée avec l'Espagne à Lépidus : Octave prit pour lui l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne. On ne parla point des provinces d'Orient, parce qu'elles étaient au pouvoir des conjurés. Rome et l'Italie devaient être gouvernées en commun par les triumvirs.

On décida qu'Antoine et Octave seraient chargés de diriger la guerre contre Brutus et Cassius; que Lépidus, revêtu du consulat, resterait à Rome pour y maintenir l'ordre, et gouvernerait l'Espagne par ses lieutenants. Les triumvirs partagèrent aussi entre eux les légions : ils en eurent chacun vingt sous leurs ordres.

Comme ils voulaient exciter le zèle de l'armée, ils lui abandonnèrent tout le territoire et toutes les propriétés de dix-huit grandes villes, telles que Capoue, Reggium, Benevente, etc., dont les habitants se virent ainsi dépouillés de leurs biens. Ils

convinrent enfin, sous prétexte de se délivrer de tout danger intérieur pendant qu'ils porteraient la guerre au dehors, d'exterminer leurs ennemis par une proscription

Le premier motif qui porta les triumvirs à ordonner le massacre de tant de citoyens, fut le besoin d'argent. Cassius et Brutus levaient avec facilité dans l'Orient d'immenses contributions qui assuraient la solde et la subsistance de leurs nombreuses armées. Les triumvirs, au contraire, manquaient de tous les moyens nécessaires à l'entretien de leurs troupes. L'Italie était épuisée par la guerre civile, la Gaule par les concussions des proconsuls ; Rome jouissait du droit de ne point payer d'impôts, et les flottes de Sextus Pompée interceptaient la plupart des secours qu'on pouvait tirer de l'Afrique et de l'Occident.

De plus, ces mêmes triumvirs n'avaient sous les yeux que trop d'exemples récents, propres à enflammer leurs passions. Le cruel Sylla s'était vu tranquille possesseur du pouvoir suprême, et, profitant de la terreur qui survivait à sa puissance, il avait fini paisiblement ses jours en simple citoyen, au milieu des familles consternées de ses victimes.

La douceur de Pompée encourageant au contraire l'audace de ses ennemis, il s'était vu lâchement servi et cruellement immolé. Enfin, tout à l'heure, on venait de voir tomber César sous le poignard de conjurés qui devaient la vie à sa clémence. Octave, Antoine et Lépide, moins grands, plus haïs et plus ambitieux que Sylla, résolurent de l'imiter.

Dans les premiers moments, ils n'ordonnèrent la mort que de dix-sept proscrits, désignés par leur haine, et redoutables par leur influence.

La vengeance partagea entre eux leurs victimes, comme ils s'étaient partagé les légions et les provinces de l'empire. Ils se firent mutuellement l'affreux sacrifice des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés. Antoine livra au fer de ses collègues son oncle Lucius ; Lépidus, son propre frère ; Octave, son tuteur Torranius, et Cicéron, dont il défendit quel-

que temps la vie, moins sans doute par reconnaissance que par la crainte d'imprimer à sa mémoire une tache éternelle. Cet illustre orateur fut immolé à la haine implacable d'Antoine.

Les agents des triumvirs portèrent sur-le-champ à Rome l'ordre fatal qui tranchait les jours de ces premiers proscrits : les uns furent saisis et frappés dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants : d'autres dans les temples, dans les rues et sur les places publiques ; quelques-uns au milieu de la joie tranquille des festins ; plusieurs, tels que le tribun du peuple Salvius, au moment où ils remplissaient les fonctions de leurs charges.

Ces exécutions sanglantes répandent dans la ville un effroi d'autant plus grand qu'on ignorait encore jusqu'où s'étendait la proscription. Chacun tremblait pour lui-même ; le tumulte devient universel ; les plus timides se cachent dans les lieux les plus retirés ; les plus prudents s'éloignent, les plus hardis songent à se défendre : d'autres, dans leur désespoir, se disposent à incendier les édifices publics et leurs propres maisons. Dans cette ville immense, au milieu des ombres de la nuit, la mort semble planer sur toutes les têtes ; chaque citoyen, en rencontrant un homme, le prend pour un bourreau.

Le consul Pédius parcourait les rues de Rome, précédé de hérauts ; il parvint enfin à calmer cette agitation, en promettant qu'au lever du jour toutes les inquiétudes seraient dissipées. Il publia en effet le lendemain la liste des dix-sept victimes dévouées à la mort ; et, comme les triumvirs ne l'avaient point mis dans leur fatal secret, il garantit à tous les autres citoyens une entière sécurité. Pédius était tellement excédé des efforts qu'il lui avait fallu faire pour apaiser le soulèvement du peuple, qu'il en mourut dans la journée.

Les triumvirs entrèrent peu de temps après dans Rome, à la tête de leurs cohortes prétoriennes : ils y furent reçus successivement, et chacun de leurs triomphes dura trois jours. Le

tribun du peuple Publius Titius proposa solennellement et fit décréter une loi qui établit pour cinq ans le triumvirat confié à Lépidus, à Antoine et à Octave, avec une autorité égale à celle des consuls.

Les jours suivants, on plaça sous les yeux du peuple, dans différents quartiers de la ville, de nouvelles tables de proscription. La première contenait cent cinquante noms. La cupidité, la peur, la haine et la vengeance, ces quatre funestes éléments des fureurs de la tyrannie, étendirent successivement ces tables sanglantes qui comprirent enfin dans leurs funèbres registres trois cents sénateurs et plus de deux mille citoyens.

Toutes les têtes dévouées à la mort étaient mises à prix. Chacun vendait sa conscience : l'homme libre pour de l'or, l'esclave pour de l'argent et pour la liberté. On ne touchait cet affreux salaire qu'en présentant la tête du proscrit. La mort punissait la vertu qui voulait dérober une victime aux tyrans; et les ordres les plus sévères ordonnaient à tout citoyen d'ouvrir ses foyers, jusque-là toujours inviolables, aux recherches des bourreaux. Ainsi le crime ne rencontrait point d'obstacle, et l'innocence ne trouvait point de refuge.

Les usurpateurs puissants et sanguinaires, couronnés par la fortune, encensés par la flatterie de leurs contemporains, n'ont pour juges que la postérité, et la vertu qu'ils foulent aux pieds ne peut être vengée que par l'histoire. C'est son burin seul qui grave sur leurs fronts les traits ineffaçables de la haine et du mépris. Il nous a conservé le préambule des tables de proscription, que nous transcrivons textuellement, et qu'on avait ainsi rédigé :

« Marcus Lépidus, Marcus Antonius, Octavius César, élus « par le peuple pour rétablir l'harmonie et ramener le bon « ordre dans la république, proclament ce qui suit : Si les « méchants, par un effet de leur déloyauté naturelle, ne s'ef- « forçaient point à exciter la commisération quand elle leur « est nécessaire, et si, ne devenant point ensuite ennemis de

« leurs bienfaiteurs, ils ne conspiraient point contre ceux qui « les avaient sauvés, Caïus César ne se serait point vu assas- « siné par les ingrats que la guerre lui avait livrés, et qu'il « avait comblés d'amitié, de richesses et de dignités, après « leur avoir sauvé la vie.

« Nous-mêmes, enfin, nous ne nous verrions pas forcés de « sévir avec tant de rigueur contre les mêmes hommes qui, « non contents de nous accabler d'outrages, nous ont déclarés « ennemis de la patrie. L'expérience nous a convaincus qu'on « ne peut désarmer par la clémence ceux qui ont conspiré « notre perte, et dont les mains fument encore du sang de « César; et, lorsque nous prévenons nos ennemis pour ne « point nous exposer à devenir leurs victimes, on ne peut « nous accuser d'injustice, de cruauté, ni d'excès dans nos « vengeances.

« On doit se rappeler les maux que nous avons soufferts « et ceux qu'éprouva César. Ses captifs, les hommes qu'il « avait garantis de la mort, et que son testament appelait « même à sa succession, l'ont percé en plein sénat de vingt- « trois coups de poignard, en présence des dieux, quoiqu'il « fût revêtu de la principale magistrature, quoiqu'il fût in- « vesti du suprême pontificat. Ils ont étendu à leurs pieds ce « grand homme qui avait soumis au peuple romain les na- « tions les plus formidables, franchi les colonnes d'Hercule, « traversé des mers que n'avaient point encore bravées les « navigateurs, et découvert des régions jusqu'alors incon- « nues aux Romains.

« Après cet attentat, les autres citoyens qu'une juste sévé- « rité nous force à punir, loin de remplir leurs devoirs et de « livrer ces assassins à la rigueur des lois, leur ont confié « des magistratures et des provinces, qui leur donnent le « pouvoir de s'emparer des trésors de la république, de lever « des troupes contre nous, et d'appeler aux armes des « peuples barbares, implacables ennemis de Rome. On les a « vus soulever par la terreur, contre la république, des na-

« tions alliées, et porter le fer et la flamme dans les villes qui « ont voulu nous rester fidèles.

« Déjà notre vengeance a fait justice de quelques-uns de « ces misérables : bientôt, avec l'assistance des dieux, leurs « complices subiront le même sort. Nous venons d'exécuter « ce noble dessein dans l'Espagne, dans les Gaules et en « Italie ; il ne nous reste plus qu'à combattre quelques « meurtriers de César qui se trouvent encore armés au delà « des mers : mais lorsque nous nous disposons, citoyens, à « entreprendre pour vous cette guerre étrangère, il serait « également contraire aux intérêts de la république et à « votre sûreté, comme à la nôtre, de laisser en liberté der- « rière nous le reste de nos communs ennemis, trop disposés « à profiter de notre absence et des chances diverses de la « guerre.

« L'expédition dont nous nous sommes chargés est ur- « gente : nous avons pensé qu'au lieu de compromettre la « patrie par une funeste lenteur, nous devions nous hâter « d'exterminer les hommes qui, les premiers, ont voulu nous « flétrir du nom d'ennemis de la patrie, nous et les armées « qui servaient sous nos ordres.

« De quel immense nombre de citoyens leurs barbares « décrets avaient prononcé la ruine, sans craindre le cour- « roux des dieux ni celui des hommes ! Notre vengeance ne « sera pas aussi cruelle que leur furie. Nous ne l'étendrons « pas sur une aussi grande multitude de victimes ; nous « n'immolerons point tous ceux qui se sont déclarés nos « ennemis, ou qui ont conspiré contre nous ; on ne verra « point dans nos tables de proscription tous ceux dont la « fortune ou les hautes dignités ont pu exciter quelques « haines ou quelques rivalités ; nous n'imiterons pas la ri- « gueur de ce magistrat suprême qui, avant nous et comme « nous, se vit chargé de rétablir le calme dans la république, « et auquel vous décernâtes le nom d'*heureux* en considéra- « tion de ses succès.

« Nous ne nous vengerons que des plus coupables; sans « cette mesure, que votre propre intérêt exige autant que le « nôtre, vous nous verriez bientôt tous en proie aux plus « affreuses calamités. Il est également nécessaire d'accorder « quelque satisfaction à l'armée, exaspérée de tant d'injures, « et proclamée ennemie de la patrie lorsqu'elle combattait « pour elle.

« Nous pourrions sans doute frapper nos criminels enne- « mis successivement, et sans rendre leur liste publique; « mais il nous a semblé préférable, au lieu de les saisir à « l'improviste, de faire inscrire leurs noms sur ces tables de « proscription, pour éviter toute méprise funeste, et pour « empêcher que nos soldats, dépassant les bornes qui leur « sont prescrites, n'immolent ceux que nous voulons sauver. « Par cette mesure, nous sommes certains qu'ils n'attaque- « ront que les coupables dont l'arrêt est prononcé.

« Fassent donc les dieux que personne ne donne asile aux « proscrits, que personne ne les défende et ne se laisse cor- « rompre par eux! Quiconque sera convaincu d'avoir tenté « directement ou indirectement de les sauver sera inscrit sans « pitié sur ces tables.

« Ceux qui leur auront donné la mort et qui nous présen- « teront leurs têtes recevront de nous, pour chaque victime, « l'homme libre, vingt-cinq mille drachmes attiques; l'es- « clave, dix mille et la liberté, avec les droits de cité dont « jouissait son maître.

« Ceux qui feront connaître la retraite d'un proscrit ob- « tiendront la même récompense : au reste, les noms des « dénonciateurs et de tous ceux qui auront exécuté nos ordres « ne seront écrits sur aucun registre, afin qu'ils restent à « jamais inconnus. »

Ce monument de la plus affreuse tyrannie, dévoilait les secrets qu'elle s'efforce ordinairement de dérober à tous les regards. Dans tous les temps l'esprit de parti excite les mêmes passions, porte aux mêmes cruautés; mais il se couvre au

moins du voile de la justice, et peu de tyrans eurent l'impudeur de publier ainsi leurs plus honteuses pensées.

Dès que les tables de proscription furent affichées, on ferma les portes de la ville, et de nombreuses troupes de soldats se répandirent autour des remparts pour ôter toute voie de salut aux proscrits.

De ce moment, les satellites des triumvirs, se dispersant dans Rome, commencèrent leurs sanglantes exécutions. Un nouveau genre de terreur plana sur la capitale du monde; ce n'était point cette terreur qu'éprouve une ville assiégée, et qui laisse encore quelque espoir dans le secours des armes et dans la modération du vainqueur. Les victimes livrées au fer des tyrans, plus malheureuses que celles qui sont frappées d'une horrible contagion, et qui voient les objets les plus chers fuir leur approche, non-seulement ne trouvaient ni consolations, ni retraites, ni défenses, mais elles redoutaient à la fois le poignard de leurs bourreaux, la trahison de leurs esclaves, la cupidité perfide de leurs plus proches parents. Les uns se précipitaient du haut des murs dans le fleuve; les autres, la torche à la main, périssaient dans leurs maisons enflammées : ceux-là se jetaient dans les puits; ceux-ci se cachaient dans les égoûts, au milieu des immondices. Les personnages les plus distingués, se prosternant en larmes aux pieds de leurs esclaves, empruntaient leur vil costume dans l'espoir d'échapper à la mort : enfin, d'autres, plus courageux, ne voulant pas mourir sans vengeacne, allaient au devant des assassins, les attaquaient, et ne tombaient sous leurs coups qu'après en avoir immolé un grand nombre.

.Ces jours affreux réveillèrent tous les ressentiments, et servirent toutes les haines. Chacun dénonçait, assassinait son ennemi, pillait sa maison, et s'emparait de ses richesses. La crainte des tyrans forçait l'amitié à la fuite et la nature au silence.

L'or corrupteur des triumvirs récompensa des crimes

inouïs : des fils dénaturés, des épouses infâmes, portant à la main la tête de leurs pères et de leurs époux, vinrent audacieusement recevoir le honteux salaire de leurs exécrables forfaits.

Mais, si le ciel permet que le crime opprime souvent la vertu sur la terre, elle ne peut jamais en être totalement bannie ; et, dans les temps de la corruption la plus déplorable, on voit encore briller quelques-uns de ses nobles rayons. Au milieu de tous ces actes de tyrannie, de trahison, de lâcheté, Rome eut à citer des traits nombreux de courage et de générosité.

La mère d'Antoine avait caché quelque temps chez elle son fils Lucius. Les assassins, découvrant son asile, voulaient l'arracher de ses bras ; elle court au Forum, et, s'adressant à son fils aîné, assis sur son tribunal avec ses collègues : « Triumvir, lui dit-elle, je viens me dénoncer moi-même : « j'ai donné asile à Lucius, votre frère, à un proscrit. Il res- « tera chez moi jusqu'au moment où vous aurez donné « l'ordre de m'égorger en même temps que lui, puisque votre « loi applique la même peine aux proscrits et à ceux qui veu- « lent les sauver de la mort. »

Antoine lui reprocha sa pitié pour son frère ; elle ne l'avait point empêché d'approuver le décret qui le déclarait lui-même ennemi de la patrie ; cependant, vaincu par la nature, cet homme barbare demanda à ses collègues la grâce de Lucius.

La femme d'Acilius, prodiguant toutes ses richesses aux satellites des triumvirs, sauva la vie de son époux, qui s'échappa escorté par les soldats chargés de le poignarder.

L'épouse d'Ancius enferma son mari dans une malle, le fit sortir sur le dos d'un porte-faix, et l'accompagna dans sa fuite.

Un esclave de Panopion, couchant dans le lit de son maître, et couvert de ses habits, se laissa égorger à sa place.

Le fils de Géta, ayant fait courir le bruit de la mort de son père, feignit de brûler ses restes sur un bûcher ; s'étant en-

suite déguisé avec lui sous un costume rustique, il gagna les bords de la mer, porta le vieillard sur ses épaules, et mérita la même gloire que le pieux Énée.

Quelques proscrits traversèrent l'Italie travestis en satellites des tyrans, et répandant partout l'effroi qui les poursuivait. Sextus Pompée couvrait alors les côtes d'une foule de bâtiments légers; il recueillit sur ses vaisseaux un assez grand nombre de ces malheureux, échappés à la rage des proscripteurs.

Cicéron, fuyant loin de Rome, s'était embarqué dans une nacelle ; l'état de souffrance où il se trouvait ne lui permit pas de supporter le mouvement des flots; il revint à terre, et s'enferma dans une de ses maisons de campagne près de Capoue.

Le croassement de plusieurs corbeaux, excités par l'approche des soldats qui le cherchaient, éveilla ses esclaves : ils prirent ce bruit pour un avertissement des dieux, placèrent leur maître dans une litière, et le portèrent au fond d'une forêt, dont l'épaisseur leur laissait l'espoir d'échapper à tous les yeux.

Déjà les soldats envoyés à la poursuite de l'illustre proscrit, trompés par le faux bruit de son embarquement, se disposaient à s'éloigner ; mais un client de Claudius, animé par une vieille haine, indiqua au centurion Lénas le sentier que Cicéron avait suivi. Marchant promptement sur ses traces, il ne tarda pas à l'atteindre. Dès que Cicéron le vit approcher, sans proférer une parole, il présenta sa tête aux assassins, qui la coupèrent ainsi que sa main, et les portèrent dans Rome à son implacable ennemi.

Antoine était sur son tribunal dans le Forum, lorsque Lénas lui présenta les restes sanglants du père de la patrie. Antoine, à leur aspect, laissa éclater une cruelle et indécente joie, décerna une couronne à l'assassin, lui donna deux cent cinquante mille drachmes, et commanda d'attacher à la tribune aux harangues la tête et la main de cet orateur célèbre.

Les regrets du peuple firent longtemps accourir près de cette

tribune une foule désolée, plus nombreuse que celle qu'attirait autrefois son éloquence.

La féroce Fulvie, veuve de Claudius, femme d'Antoine, et digne par ses fureurs de ses deux époux, vint jouir du plaisir barbare de la plus méprisable vengeance; armée d'un poinçon d'or, elle perça cruellement la langue de ce grand homme, dont elle croyait encore entendre tonner la voix dans ses Philippiques.

Fulvie, plus avide et plus éhontée que les triumvirs, payait comme eux des assassins, et désignait à la mort ses propres victimes. Elle avait longtemps convoité la riche campagne de Ruffus : le malheureux fut égorgé ; et, lorsqu'on présenta ses restes à Antoine, le triumvir, se souvenant que le nom de Ruffus ne se trouvait pas inscrit sur les tables, dit froidement : « Ceci ne me concerne pas ; portez cette tête à Fulvie.»

Tous ces massacres ne remplissaient pas assez promptement le trésor des proscripteurs ; et comme il leur manquait encore vingt millions de drachmes pour les besoins de la guerre, ils en rendirent compte au peuple, et firent publier un décret qui levait un énorme tribut sur quatorze cents femmes les plus distinguées et les plus riches de Rome.

Le même décret les obligeait à déclarer leur fortune, et promettait de fortes récompenses à ceux qui dénonceraient les biens qu'on aurait voulu cacher.

Les dames romaines frappées par cette loi espéraient d'abord émouvoir en leur faveur les femmes et les parentes des triumvirs. La sœur d'Octave et la mère d'Antoine les accueillirent avec douceur, mais sans pouvoir leur prêter un utile appui. Fulvie leur ferma sa porte ignominieusement.

Indignées de cet affront, elles se rendent au Forum, traversent la foule, et s'approchent de la tribune. Hortensia, fille du célèbre orateur Hortensius, s'adressant aux triumvirs, leur dit avec fermeté : « Décidées à suivre d'abord une mar-
« che convenable à notre sexe, nous avons imploré le secours
« de vos femmes ; mais l'accueil indécent de Fulvie nous

« force à venir sur la place publique vous demander justice.

« Déjà vos rigueurs nous ont enlevé nos pères, nos époux, « nos frères, sous prétexte qu'ils vous avaient traités en en- « nemis. Si vous nous privez aujourd'hui de nos biens et de « tous moyens d'élever nos enfants, vous nous précipiterez « dans un abaissement indigne de nos mœurs et de notre rang.

« Nous accusez-vous d'avoir agi hostilement contre vous, « ainsi que ceux dont nous pleurons la mort? Alors inscrivez- « nous comme eux sur vos tables de proscription; mais si « vous reconnaissez que des femmes n'ont pu rendre aucun « décret contre vous, qu'elles n'ont ravagé aucune de vos « maisons, et qu'elles n'ont point armé de légions pour vous « combattre, pourquoi nous donner part aux châtiments « quand nous n'en avons pas pris aux injures?

« Nous ne vous envions ni les commandements, ni les « magistratures, ni les honneurs, que vous vous disputez au « prix de tant de sang. Notre fortune, dites-vous, vous est né- « cessaire pour soutenir la guerre. Et dans quel temps la ré- « publique, qui a toujours eu des ennemis à combattre, a-t- « elle soumis les dames romaines aux taxes que vous exigez? « Une fois seulement, il est vrai, nos mères, animées d'un « sentiment héroïque, voyant la république exposée aux plus « grands périls, et Rome réduite à la dernière extrémité par « les Carthaginois, offrirent de contribuer aux besoins publics; « mais cette contribution volontaire ne fut point prise sur « leurs terres, sur leurs dots, sur tout ce qui était nécessaire « à la subsistance de leurs familles; elles ne sacrifièrent à la « patrie que leur luxe, leurs bijoux, leurs ornements, et « n'eurent à redouter ni contrainte, ni violence, ni délations.

« Aujourd'hui quel est donc le danger qui menace l'em- « pire romain? Que les Parthes, que les Gaulois paraissent au « pied de nos murs, et vous verrez que nous égalons nos « mères en vertu! Mais jamais nous n'offenserons les dieux « en contribuant aux frais d'une guerre civile: vous implorez « en vain nos secours lorsque vous allez vous déchirer mu-

« tuellement ; nous n'en avons offert ni à César ni à Pompée ;
« Marius n'en exigea pas de nous ; Cinna ne tenta point de
« nous y contraindre, et Sylla lui-même, le tyran de notre
« patrie, plus juste que vous qui prétendez rétablir l'ordre et
« la paix, n'osa point nous imposer de tribut. »

A ce discours, les triumvirs, frémissant de rage et de colère, et craignant ce premier exemple de courage, ordonnèrent aux licteurs d'éloigner ces femmes de la tribune, et de les chasser de la place publique ; mais, une grande rumeur s'étant élevée de tous côtés parmi le peuple, les licteurs n'osèrent obéir. Les triumvirs rompirent l'assemblée. Le jour suivant ils révoquèrent en grande partie leur décret, et convertirent l'impôt en emprunt d'une valeur modique, qu'ils exigèrent de quatre cents femmes seulement.

Ainsi, dans ces jours de décadence, d'horreurs et de lâcheté, tandis que les maîtres du monde courbaient leurs fronts humiliés sous le joug de trois tyrans, les dames romaines seules, résistant aux triumvirs, osèrent leur faire entendre la voix expirante de la justice et de la liberté.

Ces horribles proscriptions répandirent la terreur et la consternation dans toute l'Italie ; mais elles portèrent aussi au plus haut degré la fureur et la soif de la vengeance dans le cœur de tous ceux qui purent échapper aux bourreaux et trouver le moyen de réunir leurs armes à celles des conjurés.

Les Romains qui conservaient encore quelques vertus, quelque amour pour la liberté, accoururent dans les camps de Brutus et de Cassius, dont les armées se joignirent à Smyrne.

Ces deux généraux, qui avaient abandonné l'Italie en fugitifs, sans avoir une ville pour appui, une cohorte pour défense, se trouvaient alors à la tête de quatre-vingt mille hommes, maîtres de l'Asie et de la Grèce, et en état de défendre la liberté romaine contre ses oppresseurs. Ils se préparaient à marcher en Égypte contre Cléopâtre, dont l'empire s'était armé pour venger la mort de César ; mais ils renon-

cèrent à cette entreprise lorsqu'ils apprirent qu'Antoine et Octave, laissant à Rome Lépidus chargé du gouvernement de l'Italie, se disposaient à s'embarquer avec quarante légions pour les combattre.

Avant de s'avancer contre eux, ils se vengèrent des Rhodiens et des Lyciens, qui leur avaient refusé des contributions. Rhodes fut soumise et saccagée. Les habitants de cette ville opulente ne conservèrent d'autres biens que la vie : les Lyciens éprouvèrent encore un sort plus cruel; enfermés dans Xante, leur capitale, ils ne cédèrent ni aux menaces de Cassius ni aux prières de Brutus. Combattant jusqu'à l'extrémité, au moment où ils voulaient brûler les tours ennemies qui dominaient leurs remparts, l'incendie se communiqua aux maisons de la ville. Brutus s'efforça vainement d'éteindre les flammes; les Lyciens, désespérés, leur jetèrent sans cesse de nouveaux aliments, s'y précipitèrent, périrent tous, et ne laissèrent que des cendres aux vainqueurs.

Quelques historiens accusent Brutus de ce désastre : sa vie entière dément cette calomnie. Cassius en eût été plus capable : ce républicain ardent, farouche, ambitieux, combattait encore plus par haine pour les tyrans que par aversion contre la tyrannie. Les plus grands ennemis de Brutus vantèrent toujours la générosité de ses sentiments, la douceur de ses vertus. Il ne commit qu'un seul crime, dont son amour pour la liberté fut la cause et peut-être l'excuse.

Ces deux derniers soutiens de la république se rencontrèrent encore à Sardes : Brutus adressa de vifs reproches à Cassius sur ses concussions et sur d'autres excès qui pouvaient tacher la noble cause que défendaient leurs armes. La querelle, s'échauffant, était au moment de dégénérer en rupture; Favonius, un de leurs amis, calma leur animosité.

Après cette conférence, Brutus, retiré le soir dans sa tente, se livrait, suivant sa coutume, à l'étude, que n'interrompirent jamais ses occupations publiques; il lisait à la clarté d'une lampe près de s'éteindre : tout à coup, entendant quelque

bruit, il lève la tête et voit sa porte ouverte. Un spectre d'une taille gigantesque, d'un aspect effrayant, se présente à ses regards et fixe sur lui un œil menaçant : « Es-tu, lui dit intré-« pidement le Romain, un mortel ou un démon? Quel est le « motif qui t'amène à mes yeux? — Brutus, répond le fan-« tôme, je suis ton mauvais génie; tu me reverras à Phi-« lippes. — Eh bien! répliqua Brutus sans s'émouvoir, nous « nous reverrons. » Le spectre disparut.

Brutus appela ses esclaves, qui assurèrent n'avoir rien vu : il continua sa lecture. Le lendemain, encore frappé de cette apparition, il en fit le récit à Cassius, qui attribua cette illusion à la chaleur de son imagination fatiguée par un trop long travail. Brutus le crut comme lui.

Sur ces entrefaites, apprenant qu'Antoine et Octave s'avançaient dans la Macédoine, ils passèrent en Thrace, et campèrent près de Philippes, où les triumvirs arrivèrent peu de jours après.

Le monde entier attendait avec effroi l'issue de cette scène sanglante qui devait décider de son sort, et faire triompher le despotisme ou la liberté.

L'espérance et la crainte agitaient alternativement les deux armées. Brutus seul, satisfait d'avoir rempli son devoir, paraissait tranquille sur l'événement. Il disait à ses amis : « Quel que soit l'arrêt du sort, je ne cours aucun danger; si « je suis vainqueur, je rends à Rome sa liberté; si mes enne-« mis l'emportent, la mort me délivrera de l'esclavage. »

La force des deux partis était à peu près égale; ils comptaient chacun plus de cent mille combattants. Les triumvirs campaient dans la plaine; les conjurés occupaient deux collines près de la ville : leur forte position les rendait maîtres de refuser ou de livrer bataille, comme ils le jugeraient convenable. Ils recevaient de l'Orient tous les vivres nécessaires à leur subsistance. L'île de Thasos était leur magasin. L'armée des triumvirs, au contraire, privée de provisions, se trouvait dans un péril d'autant plus imminent, que Pompée, maître de la

mer, empêchait l'arrivée de tout secours et de tout renfort : aussi elle souhaitait vivement une action décisive.

Cassius, plus expérimenté que son collègue dans l'art de la guerre, voulait différer le combat et remporter une victoire plus certaine par la disette que par les armes. Brutus, soit qu'il se méfiât de la constance de ses troupes, soit qu'il ne pût contenir leur ardeur, pressa son collègue de combattre. « Je « suis impatient, dit-il, de terminer les malheurs du genre « humain. » Son avis l'emporta.

Lorsqu'ils eurent réglé toutes leurs dispositions, Cassius dit à Brutus : « Que ferez-vous si nous sommes vaincus ? — « J'ai blâmé autrefois dans mes écrits, répondit celui-ci, la « mort de Caton, et je croyais qu'en tranchant soi-même ses « jours on commettait un crime contre les dieux ; mais j'ai « changé d'opinion : décidé à mourir pour ma patrie, je pense « avoir le droit de choisir le genre de mort qui me semblera « préférable ; et, si la fortune m'est contraire, je quitterai « une vie pénible sur cette terre pour un monde meilleur. — « Mon ami, s'écria Cassius en se jetant dans ses bras, que « rien ne nous arrête à présent, puisque, d'après cette réso- « lution, nous n'avons plus à craindre de vainqueurs. » A ces mots, ils donnèrent le signal du combat.

Octave, qu'on accusa toujours de manquer de bravoure, était alors retenu loin de son camp par une maladie réelle ou supposée. Antoine, qui commandait seul, attaqua les troupes de Cassius et les fit plier jusqu'à leurs retranchements. Tandis qu'il remportait cet avantage, Brutus se précipita si impétueusement sur l'armée d'Octave, qu'il rompit ses rangs, la mit en déroute, et pénétra jusque dans son camp, qu'il livra au pillage.

De son côté Antoine, poursuivant ses succès, mit en fuite la cavalerie de Cassius, et força ses lignes. Cassius, montrant une valeur digne de son nom et de sa renommée, fit de vains efforts pour rallier les fuyards ; arrachant une enseigne à celui qui la portait, il se précipita au milieu des ennemis, et

rétablit un moment le combat. Mais que peut le courage d'un seul? Son armée, saisie de terreur, resta sourde à sa voix, et il se vit obligé de céder au torrent et de fuir avec elle. Malheureusement un épais nuage de poussière lui dérobait la vue de la défaite d'Octave; croyant Brutus battu comme lui, et leur cause perdue, il entra dans sa tente et se tua.

Brutus, revenu à la tête de ses troupes victorieuses, rallia celles de Cassius, leur rendit l'espérance et le courage, et reprit avec elles son ancienne position.

Instruit par l'expérience, il voulait éviter une nouvelle action et affamer l'ennemi; mais ses soldats, présomptueux depuis leur premier succès, demandaient à grands cris le combat. Il résista vingt jours à leur impatience; enfin, ignorant que la flotte des triumvirs venait d'être dispersée par celle de Pompée, et que l'ennemi se trouvait totalement privé de subsistances, il céda aux instances de son armée, et donna le signal qu'elle désirait. On raconte que la veille de cette fatale journée, il crut encore revoir le spectre qui lui était apparu sur la côte d'Asie.

Ses légions rompirent d'abord l'infanterie d'Octave, et sa cavalerie en fit un grand carnage; mais Antoine, ayant pris en flanc les troupes que commandait précédemment Cassius, les enfonça. Leur terreur se communiqua au centre de l'armée; tout plia, tout se mêla; on ne conserva pas même assez d'ordre pour se retirer en combattant; la déroute fut complète. Brutus, entouré de ses plus braves officiers, opposa longtemps au vainqueur une résistance opiniâtre et une vaillance inutile. Le fils de Caton et le frère de Cassius périrent à côté de lui. Enfin, ne pouvant combattre seul une armée, il prit aussi la fuite.

Les triumvirs avaient ordonné qu'on ne le laissât pas échapper; leur cavalerie le poursuivait avec ardeur. Lucilius, son ami, voyant un corps de Thraces prêt à le prendre, se décide à le sauver aux dépens de sa propre vie; il marche au devant des ennemis, leur crie qu'il est Brutus, et se livre à eux. A ces mots, on l'arrête, et Brutus s'échappe.

Antoine, instruit par quelques cavaliers thraces de leur succès, accourt dans l'intention cruelle d'insulter au malheur de Brutus, et de lui donner la mort; mais Lucilius, s'avançant avec courage, lui dit: « Brutus n'est pas dans vos fers, sa « vertu est à l'abri d'un tel outrage; pour conserver son hon« neur, j'ai sacrifié ma vie; je vous ai trompé, frappez« moi. »

Vaincu par un dévouement si rare, Antoine embrassa Lucilius, et s'efforça de conquérir par ses bienfaits un ami si fidèle.

Brutus, suivi d'un petit nombre de compagnons, se réfugia la nuit dans une grotte : on l'entendit répéter ces paroles d'Euripide : « Malheureuse vertu! j'ai cru longtemps à ton « existence; mais tu n'es qu'une ombre vaine et l'esclave de « la fortune! » Étrange aveuglement du malheur! il oubliait que cette vertu brille plus dans les revers que dans la prospérité, qu'elle est immortelle comme notre âme, et qu'éternellement on préférera la mémoire de Brutus vaincu à celle d'Antoine vainqueur.

Brutus aurait mieux pensé s'il n'avait pas eu de reproches à se faire; mais le sang de César pesait sans doute sur son cœur. Aussi on l'entendit encore, levant les yeux vers le ciel, prononcer cet autre vers du même poëte qui dit que « le cou« pable doit recevoir dans cette vie la punition de ses crimes. »

Brutus avait chargé Statilius de s'informer du sort de plusieurs de ses amis; ne le voyant pas revenir, et apprenant que les ennemis s'approchaient, il pria les officiers qui l'entouraient de trancher ses jours; et comme ils refusaient de lui rendre ce fatal service, il ordonna à l'un de ses esclaves de le frapper : alors Stration, qui se trouvait près de lui, s'écria : « Il ne sera pas dit que Brutus, cherchant un ami, n'a pu « trouver qu'un esclave! » Détournant sa tête avec horreur, il lui présente la pointe de son épée; Brutus se précipite sur le glaive et expire. Ainsi mourut cet homme célèbre, qu'on appela le dernier des Romains.

Après leur victoire, Antoine et Octave se partagèrent l'empire, et le gouvernèrent en maîtres souverains. Lépidus n'existait que de nom dans le triumvirat; il n'avait ni autorité sur l'armée, ni crédit sur le peuple.

Le succès n'adoucit point la férocité des vainqueurs. Ils immolèrent à leurs vengeances un grand nombre de victimes. Hortensius, Drusus, Varus périrent par leurs ordres; ils condamnèrent un père et un fils à se tuer mutuellement. Un des proscrits ayant demandé pour unique grâce à Octave d'être enterré après sa mort, le barbare lui répondit : « Les vautours « te serviront de tombeau. »

On plaça la tête de Brutus aux pieds de la statue de César; les triumvirs envoyèrent cependant ses cendres à Porcia. Cette intrépide Romaine, fille de Caton, épouse de Brutus, suivit leur exemple, et se donna la mort en avalant des charbons ardents.

Octave revint à Rome, et chercha par un règne plus doux à calmer la haine qu'inspiraient ses proscriptions sanglantes. Il relégua Lépidus en Afrique avec quelques légions dont il suspectait la fidélité.

Antoine eut l'Orient en partage : après s'être rendu à Athènes, où les disputes des philosophes et les harangues des orateurs l'arrêtèrent peu, il passa en Asie, et la parcourut, entouré d'un cortége de rois et de princes qui disputaient à l'envi de bassesses pour obtenir ses faveurs. Un grand nombre de princesses venaient aussi essayer sur son cœur le pouvoir de leurs charmes.

Plus voluptueux que les satrapes les plus efféminés, aussi arrogant que les plus fiers descendants de Cyrus, il leva des contributions sans mesure, donna, ôta et rendit des couronnes au gré de son caprice. La beauté de Glaphyre valut à Sysène, son époux, le trône de Cappadoce. L'adresse d'Hérode lui fit obtenir celui de Judée.

Antoine voulait punir Cléopâtre, et lui ordonna de venir le trouver à Tarse; elle y parut, non en suppliante et en accusée,

mais en reine qui commande l'obéissance, en divinité qui vient recevoir l'encens des mortels. Son esprit égalait ses charmes; nulle femme ne la surpassait en magnificence, en adresse, en beauté, en perfidie.

Une foule innombrable accourait sur les bords du Cydnus pour admirer la galère brillante d'or et de pourpre qui portait cette reine charmante, que chacun prenait pour Vénus. Antoine conçut pour elle une passion violente qui devint la cause de sa ruine.

Le triumvir, suivant comme un captif le char de triomphe de Cléopâtre, l'accompagna en Égypte, et oublia dans le sein de la volupté ses victoires, ses rivaux, Rome et l'empire.

Octave ne connaissait qu'une passion, celle du pouvoir. Il devait tout à l'armée, et il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises. Ainsi leur retour en Italie fut plus funeste à ses habitants que l'invasion des Gaulois. Partout on chassait les citoyens de leurs foyers pour en laisser la possession aux soldats. Les temples et les rues étaient remplis d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants éplorés, demandant à grands cris un asile et du pain. Un seul habitant de Mantoue trouva grâce aux yeux d'Octave : ce fut le fameux poëte Virgile; il récompensa César de ses bienfaits par des vers qui lui donnèrent l'immortalité. Telle est la puissance des grands écrivains : Octave ne fit qu'adoucir le sort de Virgile; Virgile illustra le règne et la mémoire d'Octave.

Le seul et triste dédommagement que pouvaient espérer les Romains de la perte de leur liberté, c'était un honteux repos; mais le sort ne leur permit pas encore d'en jouir, et la guerre civile vint de nouveau aggraver leurs calamités.

Fulvie, femme d'Antoine, avait en vain tenté de séduire Octave; il méprisa ses charmes et ses vices. Furieuse de se voir rebutée par lui, et d'être en même temps abandonnée par son mari pour une Africaine, elle sema la dissension entre les triumvirs, dans l'espoir que cette querelle réveillerait Antoine de sa langueur, et le forcerait à s'éloigner de Cléopâtre. Lu-

cius, son beau-frère, la servit dans ce projet; réclamant pour l'armée d'Antoine une part dans les terres qu'Octave avait distribuées à la sienne, il refusa tout moyen de conciliation, forma six légions qu'il remplit de citoyens qu'on avait dépouillés de leur fortune, et déclara la guerre.

Octave le battit, le resserra dans Pérouse, l'assiégea, le contraignit à se rendre, et lui accorda la vie. Honteuse et désespérée, Fulvie abandonna l'Italie. Lorsque Antoine apprit la défaite de son frère, il s'embarqua pour combattre Octave, et rencontra dans Athènes Fulvie, l'infâme Fulvie, auteur de ces nouveaux troubles; il l'accabla de mépris, et la laissa mourante, non de remords, mais de rage.

Antoine, s'étant alors réconcilié avec Sextus Pompée, débarqua à Brindes : ses légions étaient nombreuses, mais composées de nouvelles troupes. Octave conduisait contre lui des vétérans accoutumés à la victoire; mais ces vieux guerriers paraissaient combattre avec répugnance contre leur ancien général.

Au moment de livrer bataille, les deux triumvirs se rapprochèrent par l'entremise de Mécène, de Pollion et de C. Nerva; et le mariage d'Antoine et d'Octavie, sœur du jeune César, fut le gage de leur réconciliation. Ils partagèrent de nouveau l'empire entre eux. Octave garda l'Occident; Antoine, l'Orient; Lépidus, l'Afrique.

Après cet accord, Octave marcha contre Pompée, qui était descendu en Italie. Mécène tenta vainement de prévenir cette nouvelle effusion de sang romain; il demanda la paix, et proposa le mariage de Scribonia, parente de Pompée, avec Octave. Pompée consentit à cette union; mais il refusa la paix, et, après avoir remporté quelques avantages, resserra Octave dans une position défavorable, où il courait le risque de perdre l'empire et la vie.

Antoine vint au secours d'Octave, le dégagea, et fit un grand carnage des ennemis [1].

[1] An de Rome 714. — Avant Jésus-Christ 38.

Après ce succès, on en revint aux négociations, et les triumvirs conclurent la paix avec Pompée, qui obtint pour son partage la Sicile, la Sardaigne, la Corse et le Péloponèse, avec la promesse du consulat, et huit millions d'indemnités pour les frais de la guerre.

Ce traité fut signé dans une conférence qui eut lieu entre les triumvirs et Sextus, sur la flotte de Pompée. Pendant le repas qui suivit la conférence, Ménas, affranchi de Pompée, vint secrètement lui proposer de lever l'encre, de tuer ses convives, et de se rendre ainsi maître de l'univers. « Tu devais « le faire sans me le dire, répondit Pompée; mais puisque « tu m'en parles, je m'y oppose, et ne veux point être par- « jure. »

Antoine demeura quelque temps à Rome; et comme il perdait habituellement au jeu contre Octave, un astrologue égyptien, chargé probablement des instructions de Cléopâtre, lui prédit que son rival aurait sur lui un éternel ascendant, s'il ne prenait pas le parti de s'en éloigner. L'ambition est souvent aussi crédule et aussi superstitieuse que l'amour; on dirait que les hommes veulent toujours associer les dieux à leurs passions. Antoine sortit de Rome, et passa l'hiver à Athènes.

Les Athéniens, depuis longtemps, n'employaient leur éloquence qu'à décorer leurs bassesses et à rendre leurs flatteries plus pompeuses. Comparant Antoine à Bacchus, ils lui dirent dans leurs harangues qu'il méritait d'être l'époux de Minerve, leur protectrice. Antoine, moins politique ou moins crédule qu'Alexandre, les punit amèrement de ce lâche hommage; il accepta le mariage proposé, et leur fit payer mille talents pour la dot de la déesse.

Pendant son séjour dans la Grèce, il apprit que son lieutenant Ventidius avait battu trois fois les Parthes, et que, dans une dernière action, il venait de tuer Pacorus, fils d'Orode, leur roi. On lui décerna les honneurs du triomphe; ce qui parut alors d'autant plus remarquable, qu'autrefois, dans la guerre sociale, ce même Ventidius, chef de l'armée des alliés

contre Rome, avait été pris, et s'était vu forcé de suivre, comme captif, le char de triomphe du père du grand Pompée.

Antoine, jaloux de la gloire de son lieutenant, sentit se réveiller dans son âme la passion des armes. Il courut à la tête de son armée en Asie, espérant surpasser les succès de Ventidius; l'événement trompa son attente. Méprisant les avis de ses alliés, et n'écoutant que son ardeur, il s'engagea aussi témérairement que Crassus dans les plaines brûlantes du pays des Parthes. Enveloppé comme lui, il se vit au moment d'éprouver le même sort; mais il répara l'imprudence de son attaque par l'habileté de sa retraite. Prouvant par sa vigueur et par son courage qu'il était digne de commander aux Romains, il donna aux soldats l'exemple d'une constance héroïque qui leur fit supporter avec fermeté la chaleur, la fatigue, les besoins et le danger; il soutint avec intrépidité quatorze combats; et, après une marche aussi longue que périlleuse, il ramena en Syrie la moitié de son armée, assiégea la capitale du roi de Comagène, qui avait donné des secours aux Parthes, et le contraignit à lui payer un tribut.

Cependant, Octave, qui ne respectait pas plus alors les mœurs que les lois, répudia Scribonia, sa femme, le jour même où elle était accouchée de Julie. Entraîné par un amour coupable pour Livie, il força Tibérius Néron, son mari, à la lui céder, quoiqu'elle fût alors grosse de six mois. Pour le malheur du monde, Livie avait donné le jour à Tibère.

Il régnait dans ce temps à Rome un tel désordre, que les triumvirs nommèrent jusqu'à soixante-sept préteurs, et qu'il fallut un décret du sénat pour empêcher l'un d'entre eux de paraître en public dans l'arène au rang des gladiateurs.

Le divorce de Scribonia excitait le ressentiment de Pompée: Ménas, qui n'avait pu le déterminer à une trahison, le trahit lui-même, donna soixante de ses vaisseaux à Octave, et lui livra la Sardaigne ainsi que la Corse. Pompée réclama son esclave fugitif; Octave refusa de le lui abandonner, et la guerre recommença.

La mer fut le théâtre de différents combats : une action qui eut lieu près de Cumes laissa la victoire indécise. Octave, ayant livré une seconde bataille près de Scylla, fût complétement défait, et une tempête dispersa les débris de sa flotte. Pompée, enivré de ce succès, prit le nom de *fils de Neptune*, et perdit, en réjouissances et en fêtes célébrées pour ses victoires, le temps qu'il aurait dû employer à la ruine de son rival; il ne débarqua point en Italie, comme il aurait pu le faire alors sans obstacle, et laissa échapper l'occasion que lui offrait la fortune[1].

Octave réunit de nouvelles forces, et se vit bientôt en état de lui résister. A cette époque, les triumvirs, de leur propre autorité, se continuèrent dans leur charge pour cinq ans.

Dans l'Orient, Hérode, secondé par les Romains, s'empara de Jérusalem, fit périr Antigone, et détrôna la famille d'Aristobule. En Europe, un nouvel orage menaçait les Romains : les Gaulois s'étaient révoltés, et se disposaient à envahir la province romaine. Agrippa, consul, lieutenant et ami d'Octave, conduisit une armée contre eux, remporta plusieurs victoires, et les contraignit à se soumettre. On voulait lui décerner le triomphe ; mais il le refusa, dans la crainte d'humilier par cette solennité le triumvir, qui venait d'éprouver une défaite. Un consul assez courtisan pour refuser le triomphe n'annonçait que trop la fin de la république.

Agrippa, illustrant le règne de son maître par ses travaux comme par ses victoires, réunit les lacs Lucrin et Averne, et en forma un port magnifique, auquel il donna le nom de Jules. Le tremblement de terre qui eut lieu en 1538 a détruit tout ce qui restait encore de ce fameux ouvrage.

Octave, résolu de se venger de ses revers, invita les autres triumvirs à joindre leurs efforts aux siens contre Pompée : Antoine lui envoya cent vingt vaisseaux ; Lépidus lui amena une flotte nombreuse et douze légions.

[1] An de Rome 716. — Avant Jésus-Christ 36.

Les vents, qui s'étaient déjà montrés si favorables à Pompée, dispersèrent encore la flotte de ses ennemis. Cet événement porta jusqu'à l'excès son puéril orgueil. Quittant la pourpre, et prenant un manteau dont la couleur verte ressemblait à celle de l'Océan, il se crut véritablement le fils du dieu des mers.

Octave avait réparé sa flotte ; il en prit une partie sous ses ordres, tenta encore le sort des armes, et se vit de nouveau battu. Agrippa, qui commandait le reste de ses vaisseaux fut plus heureux, et s'empara de Tyndarium en Sicile. Octave profita de ce succès, et débarqua dans cette île vingt et une légions. Pompée, dans ce moment, lui proposa de terminer leur querelle, sur la mer, par une bataille générale. Le défi fut accepté, trois cents vaisseaux combattirent de part et d'autre avec acharnement. Agrippa décida la victoire par son habileté, et détruisit totalement la flotte de Pompée, qui se sauva avec dix-sept bâtiments, courut chercher des alliés en Asie, et y trouva la mort, qu'on lui donna par les ordres d'Antoine.

Lépidus, aussi présomptueux que malhabile, se voyant à la tête de la plus grande partie de l'armée de terre, crut pouvoir recueillir seul le fruit de la victoire. Octave connaissait le peu d'estime que ressentait l'armée pour un si médiocre général : dédaignant de le combattre, il arrive sans escorte dans son camp, parle aux officiers, harangue les soldats, leur rappelle la gloire et le nom de César, et les voit tous se ranger en peu d'instants sous ses ordres.

Lépidus, tremblant, honteux, abandonné, ne trouve de ressources que dans sa lâcheté : renonçant au titre de triumvir, à celui d'*imperator*, à l'autorité d'un général, il se dépouille des marques de sa dignité et se prosterne aux pieds d'Octave, qui lui permit de vivre en exil à Circeyes, petite ville d'Italie, et de conserver le souverain sacerdoce. Lépidus n'avait dû son élévation qu'au caprice de la fortune et à l'amitié de César. Il n'eut ni les vertus ni les vices qui rendent célèbre.

Octave livra au supplice les principaux officiers de Pompée; il récompensa les exploits d'Agrippa par une couronne rostrale, et reçut lui-même à Rome tous les honneurs que purent inventer et prodiguer la crainte et la flatterie.

Après s'être montré féroce pour arriver à la domination, il voulut paraître généreux pour la conserver; et, par un exemple presque unique, le burin de l'histoire eut à tracer en lui le portrait de deux hommes tout différents; celui d'Octave, tyran cruel et farouche, et celui d'Auguste, monarque sage, clément, chéri et respecté. Il mérita, par la douceur d'un long règne, l'affection d'un peuple qu'il accoutuma au joug. Le repos au dedans, la gloire au dehors, le luxe, les fêtes, les arts, les lettres firent oublier la liberté. L'univers adora Auguste, et la postérité donna son nom à son siècle.

Comme Octave ne pouvait prétendre à égaler la renommée militaire d'Antoine, il résolut de miner sa puissance en se faisant aimer par l'aménité de ses formes, par sa générosité, par l'habileté de son administration, certain qu'Antoine, livré à ses passions, accroîtrait sans cesse la haine qu'inspiraient aux Romains son orgueil, la grossièreté de ses formes et ses excessives débauches.

Il commença donc à chasser de l'Italie les brigands qui l'infestaient. Ses soins y rétablirent la paix et la sûreté : il consola Rome de ses malheurs, en rendant la sécurité aux familles des proscrits : soigneux de cacher le sceptre toujours odieux aux Romains, il voilait son autorité sous des formes républicaines, présidait le sénat comme consul, conduisait le peuple comme tribun, et, sûr de son pouvoir, laissait une liberté apparente aux comices et aux délibérations. Il récompensait avec profusion les exploits de ses généraux, flattait la vanité des grands par de hautes dignités, satisfaisait le peuple par ses largesses, lui prodiguait les jeux et les fêtes, le détournait des affaires en l'occupant des plaisirs, encourageait les lettres, protégeait les arts, et embellissait la capitale par de nombreux et magnifiques monuments.

Pour être digne de commander aux Romains, il fallait soutenir leur gloire ; Octave, surmontant la faiblesse qui le portait à craindre les combats, fit la guerre pendant trois ans avec succès contre les Dalmates et les Pannoniens, s'exposa, pour mériter l'empire, aux périls qu'il redoutait, et construisit à Rome, avec leurs dépouilles, un superbe portique où il plaça la riche bibliothèque à laquelle il donna le nom de sa sœur Octavie : mais ce qui lui concilia le plus l'affection des Romains, ce fut une action généreuse qu'on était loin d'attendre de l'impitoyable auteur de tant de proscriptions.

Lorsque Sextus Pompée fut assassiné en Phrygie, on saisit dans ses papiers les lettres d'un grand nombre de sénateurs, dont le contenu pouvait réveiller les soupçons, ressusciter les troubles et provoquer la vengeance. Elles furent envoyées à Octave ; mais, au lieu de les lire, il les fit brûler sur la place publique, déclarant qu'il sacrifierait désormais sa sûreté personnelle à la tranquillité générale, que l'intérêt de la patrie l'emporterait constamment sur le sien, et qu'il était même disposé à se dépouiller de son autorité, dès qu'Antoine aurait vengé Rome des Parthes.

Cette démarche et ces paroles excitèrent les transports du peuple qui croit toujours ce qu'il désire, et ce peuple, dans son enthousiasme, abandonnant les restes d'une liberté dont on ne lui montrait que l'ombre, créa Octave tribun perpétuel. Dans plusieurs villes d'Italie, on lui éleva des temples. Malheureux temps où un trait de clémence et de générosité était regardé comme l'action d'un dieu !

Tandis qu'Octave méritait, par une conduite si nouvelle pour lui, le nom d'Auguste, qu'il reçut depuis, et que nous lui donnerons désormais, Antoine, aveuglé par l'orgueil, enivré par l'amour, énervé par la volupté, travaillait chaque jour à sa propre ruine. Revenu de la guerre des Parthes, il avait retrouvé en Asie la perfide reine qui séduisait ses sens et corrompait son cœur. Retombé dans ses chaînes, oubliant les nœuds qui l'unissaient à la vertueuse Octavie, il suivit Cléo-

maître en Égypte, et ne parut plus que son premier esclave.

Il consumait les jours et les nuits en débauches et en festins, dégradait son nom, son rang et sa patrie, et décernait des prix honteux à tous ceux qui inventaient quelque nouveau genre de volupté. Les trésors de l'Orient opprimé suffisaient à peine pour payer ces scandaleux plaisirs.

Vainqueur, par trahison, d'Artabaze, roi d'Arménie, il le conduisit enchaîné aux pieds de sa maîtresse, et le fit périr parce qu'il refusa de rendre hommage à cette Africaine.

Chaque jour, sans autorisation du sénat, il sacrifiait à sa maîtresse quelques provinces de l'empire. Alexandrie devenait ainsi, par sa munificence et par les conquêtes qu'elle devait à ce honteux amour, la rivale de Rome, qui ne pouvait pas longtemps supporter cette injure.

Plus les désordres d'Antoine le rendaient odieux aux Romains, et plus ils flattaient les espérances ambitieuses d'Auguste, qui voyait avec un secret plaisir la chute du dernier obstacle que pût craindre son ambition.

Les amis d'Antoine lui écrivirent pour lui faire connaître l'indignation qu'excitaient sa conduite, sa folle passion, et les honneurs sans mesure qu'il accordait à ses enfants illégitimes. Antoine, redoubla ce mécontentement par sa réponse. C'était une apologie aussi scandaleuse que ridicule de ses faiblesses. Loin de promettre la révocation de ses coupables largesses, il disait « que la grandeur romaine éclatait moins par « ses conquêtes que par la distribution des pays conquis ; que « les hommes véritablement grands augmentaient leur illus- « tration en laissant dans les diverses contrées de la terre « une nombreuse postérité, nobles rameaux d'une tige im- « mortelle. Hercule, disait-il, dont je me vante de descendre, « s'est conduit ainsi, et ce héros, loin de se borner aux liens « d'un seul mariage, honora de son amour les plus rares « beautés que lui offrirent les trois parties du monde, afin de « laisser partout des héritiers de son nom, de son courage et « de sa gloire. »

Cet excès de démence et d'orgueil, lui enleva les partisans qui lui restaient en Italie. Ils se rangèrent tous du côté de son habile et prudent rival.

Quelque avantage qu'Auguste dût espérer en attaquant un ennemi qui se perdait lui-même, il crut devoir dissimuler ses vrais sentiments, et prendre en apparence tous les moyens propres à éviter une nouvelle guerre, dont il voulait rejeter tout l'odieux sur son ennemi.

La sage Octavie lui parut l'instrument le plus propre à remplir ses desseins. Rome entière admirait ses douces vertus; elle avait déjà désarmé plusieurs fois son frère et son époux; et l'empire, fatigué des guerres civiles, la regardait comme le seul lien des triumvirs, comme le gage le plus sacré de la tranquillité publique.

Auguste la fit donc partir pour rejoindre son époux, espérant que la jalousie de Cléopâtre lui attirerait une injure qui justifierait la rupture à laquelle il était décidé. Son attente ne fut pas trompée. Aussitôt qu'Antoine apprit par une lettre d'Octavie qu'elle était arrivée dans la Grèce, l'artificieuse Cléopâtre feignit une profonde mélancolie, versa un torrent de larmes, et s'abstint même de prendre aucune nourriture. Son faible amant ne put résister au spectacle de sa douleur : insensible aux charmes d'Octavie, bravant le courroux d'Octave et le mépris des Romains, renonçant même à se venger des Parthes contre lesquels il marchait alors, il ordonna à la malheureuse Octavie de retourner à Rome, et revint lui-même en Égypte, déterminé à livrer aux caprices de Cléopâtre, non-seulement tous les trônes de l'Asie, mais Rome elle-même et l'empire tout entier.

Vêtu à l'égyptienne, assis sur un trône d'argent à côté de Cléopâtre, qui se montrait au peuple sous les habits d'Isis, il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, de Lydie, de Syrie, et associa le jeune Césarion à son pouvoir; enfin il investit les deux fils que lui avait donnés la reine, Alexandre et Ptolémée, des trônes d'Arménie, de Médie, de Phénicie, de Cilicie, et même

de celui des Parthes, dont sa présomption regardait la conquête comme certaine.

Dès qu'Auguste fut informé du retour d'Octavie et de l'affront qu'elle avait reçu, il en rendit compte au sénat; et, malgré les larmes de sa sœur, qui voulait encore désarmer sa colère, il éclata en plaintes contre Antoine, et manifesta l'intention d'en tirer vengeance, s'il ne donnait à la république, comme à lui, une satisfaction convenable[1].

Comme Antoine croyait alors la guerre inévitable, il résolut de se plaindre le premier de la conduite d'Octave, afin de donner à sa cause quelque apparence de justice; il reprocha vivement à son collègue l'invasion de la Sicile, la destitution de Lépide, et l'accusa d'avoir pris pour lui seul les gouvernements de ce triumvir et ceux de Pompée, tandis que lui ne conservait que l'Asie pour son partage.

Octave lui répondit, avec une maligne ironie, que la mauvaise conduite de Lépide avait seule causé sa ruine; qu'il abandonnerait à son collègue une partie de la Sicile et des gouvernements de Lépide, lorsqu'Antoine aurait partagé avec lui l'Arménie; et que, d'ailleurs, les légions de l'Orient ne devaient point désirer quelques terres médiocres en Europe, lorsqu'elles s'étaient probablement enrichies par les conquêtes de leur brave général dans le pays des Mèdes et des Parthes.

Cette réponse était une déclaration de guerre. Antoine en-envoya en Europe seize légions, et partit lui-même, accompagné de Cléopâtre, pour se rendre à Éphèse, où six cents de ses vaisseaux l'attendaient.

La reine lui en donna deux cents des siens, lui fit présent de huit mille talents, et fournit des vivres à toute l'armée. Domitius, lieutenant d'Antoine, tenta de vains efforts pour engager son général à se séparer de sa maîtresse : il le conjurait de renvoyer cette reine à Alexandrie, et d'oublier quel-

[1] An de Rome 721. — Avant Jésus-Christ 31.

que temps son amour pour ne s'occuper que de sa gloire. Mais Cléopâtre redoutait moins les armes d'Octave que les vertus de sa sœur : elle craignait plus Octavie que Rome. Canidius, séduit par elle, persuada au triumvir qu'en se séparant de Cléopâtre, il se priverait des troupes égyptiennes, qui ne voulaient combattre que sous les ordres de leur reine.

Les conseils qui flattent les passions sont presque toujours les seuls qu'on écoute : Antoine céda, et Cléopâtre le suivit à Samos.

Oubliant dans cette île, au milieu des fêtes, des jeux et des spectacles, cette activité, mère des succès, et qui lui avait autrefois valu l'estime et la confiance de Jules-César, il montrait plus d'empressement pour appeler à Samos, de toutes les parties du monde, une foule de comédiens, de bouffons et de danseurs, que pour y rassembler les troupes levées par tous les princes de l'Orient.

Environné des rois soumis à sa puissance, il ordonna un sacrifice solennel pour la prospérité de ses armes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie envoyèrent chacune un bœuf pour cette solennité.

A la suite de ce sacrifice, la flatterie des esclaves couronnés qui l'environnaient, prodigua les trésors de l'Asie en fêtes et en réjouissances, à peine convenables après la plus grande victoire.

Ce long séjour au milieu d'une cour brillante et voluptueuse, qui ressemblait à celle de Darius, fut la cause du salut d'Octave. L'Italie épuisée lui fournissait lentement les tributs, les hommes, les armes dont il avait besoin, et voyait avec effroi toutes les forces de l'Orient prêtes à fondre sur elle. On craignait les talents militaires d'Antoine, et, s'il se fût pressé d'attaquer son rival, les Romains effrayés se seraient peut-être soumis à son pouvoir, pour éviter une nouvelle effusion de sang, dont la liberté n'était plus le prix.

Mais la crainte qu'inspiraient Antoine et ses nombreuses armées se dissipa dès que l'on connut l'ivresse scandaleuse

dans laquelle il était plongé. On cessa de le redouter dès qu'on ne vit plus en lui qu'un satrape au lieu d'un Romain. Dans le même temps le hasard ou la trahison remit entre les mains d'Octave la copie du testament d'Antoine : il le publia. On y vit avec indignation qu'il voulait, s'il mourait à Rome, qu'on portât son corps en Égypte. La haine ajouta que, si la fortune lui était favorable, il donnerait Rome à Cléopâtre, et qu'Alexandrie deviendrait la capitale de l'empire.

La fureur s'empara de tous les esprits : Octave, affectant plus de mépris que de courroux, ne déclara la guerre qu'à Cléopâtre, et parut regarder Antoine comme déjà dépouillé d'un pouvoir qu'il partageait avec une reine étrangère.

Le décret du sénat annonçait aux Romains : « qu'Antoine « ayant perdu sa raison par l'effet des philtres de Cléopâtre, « ce n'était pas contre lui qu'on devait combattre, mais contre « Charmion, Iras, femmes esclaves de cette reine, et contre « l'eunuque Mardion, son favori et son conseil. »

Ce même décret, pour diviser les partisans d'Antoine, promettait de grandes récompenses à ceux qui l'abandonneraient.

L'Italie, animée par ce sénatus-consulte aussi populaire qu'humiliant pour Antoine, seconda toutes les mesures que prenait la sagesse active d'Auguste. Il s'occupa promptement de former ses magasins, de compléter son armée, d'équiper, d'approvisionner sa flotte. Le choix éclairé de ses favoris contribuait au succès de ses travaux. Le peuple estimait les vertus de Mécène, cher aux lettres, aux arts, à l'agriculture, au commerce; et le vaillant Agrippa, revêtu des premières dignités de l'empire, jouissait à juste titre de la confiance de l'armée.

Cependant, malgré leurs efforts, ils ne purent opposer aux forces d'Antoine, qui s'élevaient à cent douze mille hommes, sans compter les troupes alliées, et à cinq cents vaisseaux, que quatre-vingt mille légionnaires, douze mille cavaliers et deux cent cinquante voiles.

Octave, après avoir réuni ses forces navales à Tarente et à Brindes, écrivit à Antoine pour le presser de descendre en

Italie, lui promettant que tous les ports seraient ouverts ; et qu'avant de combattre, il le laisserait débarquer et camper à une journée de la côte.

Antoine répondit à cette provocation en défiant Octave à un combat singulier : il l'invitait, en cas de refus, à vider leur querelle dans les champs de Pharsale, où César et Pompée avaient combattu.

Octave, plus actif que son rival, traversa promptement la mer Ionienne, et s'empara d'une ville d'Épire nommée Thorine.

Antoine se réveilla enfin au bruit des armes, sortit de Samos avec sa flotte, et vint jeter l'ancre près du promontoire d'Actium.

Tous ses généraux le conjuraient de ne point confier sa destinée à l'inconstance des vents et des flots ; ils voulaient que, profitant de la supériorité du nombre de ses légions, il combattît sur terre un ennemi dont les forces, inférieures aux siennes, laissaient peu d'incertitude sur la victoire.

Antoine fut insensible à leurs prières : Cléopâtre voulait combattre sur mer, il lui obéit.

Domitius, prévoyant son désastre, abandonna sa cause, se jeta dans un esquif, et courut se ranger dans le parti d'Octave. Antoine, loin de le faire poursuivre, lui renvoya généreusement ses esclaves et ses équipages.

La dernière fois qu'il descendit à terre pour passer en revue ses légions, un vétéran couvert de blessures lui dit : « Pourquoi oubliez-vous notre courage, dont ces cicatrices sont « d'éternelles preuves ? Depuis quand vous défiez-vous de nos « épées ! Ne fondez plus vos espérances sur des planches « agitées par les flots ; laissez aux Phéniciens et aux Égyp- « tiens les batailles navales, et combattons sur terre ; nous « sommes accoutumés à y vaincre ou à mourir sans reculer. » Antoine, ému, donna des éloges à son courage, et s'embarqua pour exécuter les ordres de la reine.

Peu de jours après, les vents s'étant calmés, les flottes s'approchèrent et se livrèrent bataille.

Antoine confia son aile gauche à Cœlius, le centre à Marcus Octavius et à Marcus Intéius : lui-même il prit, avec Valérius Publicola, le commandement de l'aile droite. Canidius était à la tête de son armée de terre.

Agrippa commandait la flotte ennemie sous les ordres d'Octave.

Les deux armées restèrent quelque temps en présence, immobiles ; elles semblaient hésiter à commencer cette lutte sanglante qui devait fixer les destins du monde. Antoine le premier fit avancer son aile gauche. Octave recula sa droite, dans le dessein d'attirer l'ennemi plus au large et de l'éloigner des pointes du golfe, afin que ses bâtiments légers pussent tourner les bâtiments d'Antoine, qui étaient plus pesants et manœuvraient avec moins de facilité. Par ce moyen, chacun des vaisseaux d'Antoine se trouvait attaqué par plusieurs bâtiments d'Octave.

Un mouvement habile d'Agrippa força le centre d'Antoine à se dégarnir : malgré le désordre qui en résulta, l'action se soutenait avec vivacité ; la perte était égale dans les deux partis ; l'ardeur paraissait la même ; la victoire semblait indécise, lorsque l'on vit tout à coup Cléopâtre, effrayée par le bruit des armes et par le carnage, prendre la fuite avec ses soixante vaisseaux.

Ses voiles parurent emporter l'âme d'Antoine. On eût dit que, ne faisant plus qu'un seul être avec elle, une force insurmontable l'obligeait à suivre tous ses mouvements. Oubliant l'empire, trahissant sa gloire, abandonnant les braves guerriers qui mouraient pour lui, il se jeta sur un vaisseau léger, et courut sur les traces de la beauté fatale qui avait commencé ses malheurs et qui consommait sa ruine.

Lorsqu'il eut rejoint la reine, il se plaça près d'elle, absorbé par la douleur, la tête courbée sur ses mains, et n'osant reprocher sa perte à celle qui détruisait sa puissance et sa renommée. Il ne sortit de cet abattement qu'à l'approche de quelques bâtiments d'Octave qui le poursuivaient. Reprenant

une ombre de courage, non plus pour vaincre, mais pour défendre l'indigne objet de son amour, il repoussa les assaillants, et continua sa marche jusqu'au promontoire de Ténare. Là, il apprit la défaite entière de sa flotte ; mais, croyant que son armée de terre était demeurée intacte, il envoya l'ordre à Canidius de traverser avec elle la Macédoine, et de la ramener promptement en Asie.

Cette armée, qui lui était dévouée, ne pouvait se persuader qu'il eût pris si lâchement la fuite : ses soldats, qu'il avait si souvent conduits à la victoire, croyaient à chaque instant le voir reparaître au milieu d'eux. Lorsqu'ils apprirent sa honte, ils résistèrent sept jours encore aux offres d'Octave ; mais enfin, abandonnés par Canidius, qui s'échappa la nuit de leurs rangs, ils renoncèrent à combattre pour l'esclave d'une femme, et leur soumission compléta la victoire d'Auguste.

L'armée navale, depuis le départ de son chef, avait encore longtemps disputé cette victoire; elle ne se rendit qu'après avoir perdu cinq mille hommes et trois cents vaisseaux.

Antoine apprit sur la côte d'Afrique qu'il n'avait plus d'armée. Dans son désespoir il voulait se donner la mort ; mais le désir de revoir Cléopâtre l'empêcha de se tuer, comme il l'avait empêché de vaincre. Entraîné par sa passion, il revint dans Alexandrie ; là, pendant quelques jours, on le vit se livrer tour à tour au plus morne abattement, à la plus trompeuse espérance. Il passait subitement de la solitude au tourbillon des plaisirs, et du plus sombre chagrin aux excès de l'ivresse et de la volupté.

Octave ne lui laissa pas le temps de se réveiller de son délire et de chercher de nouveaux moyens de défense. Tandis que son armée marchait le long des côtes d'Afrique, il vint avec ses flottes en Syrie, où il reçut les hommages de tous ces rois qui, peu de jours auparavant, composaient la cour d'Antoine à Samos. Hérode, couronné par ce malheureux triumvir, fut le premier qui déposa son sceptre aux pieds de celui que favorisait la fortune ; mais la franchise avec laquelle il parla

de sa reconnaissance pour Antoine, des secours et des conseils qu'il lui avait donnés, lui attira la bienveillance d'Auguste, et il dut à sa noble hardiesse la conservation d'un rang que d'autres perdirent par leur lâcheté.

Cléopâtre se montrait moins abattue par ses revers que son amant : elle forma d'abord le projet de transporter toutes ses richesses au delà de la mer Rouge; mais les Arabes attaquèrent ses troupes, pillèrent ses bâtiments, et la forcèrent de renoncer à ce dessein. Aussi hardie en intrigues que timide dans les combats, et peu retenue par l'amour d'Antoine, dont la puissance seule avait eu des attraits pour elle, cette artificieuse reine conçut encore l'espoir d'enchaîner pour la troisième fois à son char un maître du monde. Comptant sur son esprit autant que sur ses charmes, elle chargea plusieurs envoyés de lettres pour Octave, et commença dès ce moment à trahir le vaincu et à tenter la conquête du vainqueur.

Antoine, toujours aveuglé par sa passion, crut qu'elle voulait ménager un accord entre son rival et lui : préférant les chaînes de Cléopâtre au trône et à l'honneur, il proposa lâchement la paix à Auguste, lui offrit de renoncer à tout pouvoir, à toute dignité, et ne lui demanda que la vie.

Auguste ne daigna pas lui répondre, et donna secrètement à la reine de vagues espérances. Antoine se flattait encore que la ville de Péluse opposerait une longue résistance à son ennemi; son attente fut trompée : la trahison de Cléopâtre lui en ouvrit les portes, et Octave s'avança sans obstacle près d'Alexandrie.

Antoine, informé de son approche, sentit enfin renaître son courage. Sortant de la ville, à la tête d'un petit nombre de soldats dévoués, il fondit sur la cavalerie d'Auguste avec tant d'impétuosité qu'il la mit en déroute; et profitant de ce succès, il la poursuivit jusqu'au camp, qu'il remplit d'épouvante.

Après cette victoire, il rentra en triomphe dans Alexandrie, et vint déposer ses lauriers aux pieds de sa perfide reine. Il lui présenta en même temps l'officier qui, dans le combat, s'était

le plus distingué par son courage. Cléopâtre lui fit présent d'une armure d'or ; mais, au milieu des discordes civiles, on voit souvent l'union déplorable de la bravoure et de la trahison : cet ingrat officier, chargé des bienfaits de son général, l'abandonna le jour même et passa dans le camp ennemi.

Antoine, pour la seconde fois, défia Octave en combat singulier : celui-ci lui répondit « qu'il lui laissait le choix de tout « autre genre de mort. » Voyant alors sa perte inévitable, Antoine se décida à répandre quelque éclat sur son dernier jour, et à mourir en digne fils de Rome, les armes à la main. Rassemblant toutes les troupes, et armant toutes les galères qui lui restaient, il sortit de la ville et tenta un dernier effort. Mais, dès que les armées furent en présence, les troupes qui se trouvaient sur les galères saluèrent Octave du nom d'empereur, et se joignirent à son escadre. La cavalerie imita ce mouvement; l'infanterie, plus fidèle, mais abandonnée, ne se soumit qu'à regret. Ce dernier coup du sort ouvrit un moment les yeux du malheureux Antoine; il rentra furieux dans Alexandrie, s'écriant : « Cléopâtre à qui j'ai tout sacrifié, « Cléopâtre m'a trahi ! »

Ses cris retentirent jusqu'au palais. La reine, redoutant sa vengeance, se retira dans un tombeau qu'elle s'était fait construire, et fit répandre la nouvelle de sa mort. Antoine alors, oubliant sa perfidie et n'écoutant que son amour, s'écrie : « Cléopâtre est morte ! et toi, malheureux Antoine, qui ne « voulais vivre que pour elle, tu respires encore ! Une femme « a montré plus de courage que toi ! Ah ! suivons au moins « l'exemple que j'aurais dû lui donner; mettons un terme à « nos souffrances : la mort va nous réunir. »

A ces mots, il appelle Érox, son affranchi, et lui ordonne de le tuer. Érox tire son glaive, se perce lui-même, et meurt aux pieds de son maître. « Mon cher Érox, s'écrie alors An« toine, tu m'apprends mon devoir ! » Aussitôt il enfonce son épée dans son sein, et tombe sur son lit.

La blessure était mortelle, mais il respirait encore. Aux

portes du trépas, il apprend que Cléopâtre n'est point morte : il ordonne qu'on le porte à ses pieds, lui adresse ses derniers vœux, et reçoit ses derniers embrassements. « Vivez, lui « dit-il, oubliez-moi, vivez tant que vous pourrez exister avec « gloire ; rappelez-vous l'éclat de ma vie ; et ne plaignez point « ma fin tragique : après m'être vu longtemps le premier « citoyen de Rome, je puis mourir sans honte : je ne suis « vaincu que par un Romain. » A ces mots il expira.

Après sa mort, on porta son épée à Octave, qui, en feignant de donner des larmes à son malheur, ne trompa personne.

Délivré de ce rival, il voulait, pour que rien ne manquât à son triomphe, voir dans ses fers et traîner dans Rome, à la suite de son char, l'ambitieuse maîtresse des maîtres du monde ; mais elle refusait de lui ouvrir la porte de son tombeau, et le priait de conserver ses états aux enfants qu'elle avait eus de Jules César et d'Antoine.

Proculus, officier d'Octave, escalada l'édifice qui lui servait de retraite, et la désarma au moment où elle voulait se poignarder.

Auguste fit avec pompe son entrée dans Alexandrie : les habitants de cette ville imploraient à genoux sa clémence ; par respect pour la mémoire d'Alexandre, qui avait posé les fondements de leurs murs, il leur pardonna d'avoir pris les armes contre lui. Il ordonna d'ouvrir le tombeau du héros macédonien, et vit son cercueil qu'il couvrit de fleurs. On voulait ensuite lui montrer ceux des Ptolémées, il répondit : « Je « suis venu ici dans le dessein de voir un roi et non des morts. »

Plusieurs princes alliés et quelques sénateurs romains demandaient la permission de rendre à Antoine les honneurs de la sépulture ; il laissa ce soin à Cléopâtre, qui lui fit des obsèques dignes de son rang et de son amour.

Octave cherchait en vain à calmer la profonde mélancolie de la reine : comme elle ne prévoyait que trop sa destinée, elle entreprit de terminer ses jours en s'abstenant de toute nourriture ; mais Octave lui fit dire que la vie de ses enfants

dépendait de la sienne. Après avoir accordé quelques jours aux premiers transports de sa douleur, il vint la voir.

Ses cheveux épars, la pâleur de son visage, les traces de son désespoir empreint sur ses traits, et le voile de larmes qui couvrait ses yeux, avaient altéré sa beauté; cependant ses charmes conservaient toujours quelque puissance : c'était encore Cléopâtre.

Dans cette conférence, le désir de plaire et l'espoir de séduire qui ne pouvaient s'éteindre qu'avec sa vie, se réveillèrent dans son âme. Mêlant adroitement, dans ses discours, à ses regrets pour Antoine un éloge délicat du mérite d'Octave, elle lui rappela l'amour que César avait eu pour elle; les bienfaits qu'elle tenait de sa générosité, et les promesses sacrées qu'il lui avait faites. Elle lui montra plusieurs lettres de ce grand homme; et, tandis qu'elle employait toutes sortes d'artifices pour persuader à son vainqueur qu'il devait plutôt voir en elle l'amie de son père que la maîtresse de son ennemi, s'animant par degrés dans cet entretien, elle rendait à ses yeux leur ancien éclat, et découvrait adroitement aux regards d'Octave des charmes qui surpassaient ce qu'il en avait entendu raconter.

Auguste, trop froid, trop ambitieux pour se laisser prendre aux piéges de l'amour, l'écouta sans être ému, et feignit seulement de lui laisser quelque espoir de grandeur et d'indépendance.

La reine, trop habile pour être trompée, pénétra ses desseins secrets, et résolut, par une mort courageuse, d'échapper au sort humiliant qui lui était préparé. A la suite d'un festin, s'étant retirée au fond de son palais, elle approcha de son sein un aspic caché dans une corbeile de fruits; et bientôt une mort douce et profonde, la délivrant des chaînes d'un vainqueur inflexible, termina sa vie et ses malheurs.

Auguste souilla son triomphe par la mort de Césarion. Le maître du monde craignit un enfant. L'ambition étouffait en lui la voix de la nature et de la vertu.

Il laissa la vie aux fils d'Antoine, réduisit l'Égypte en province romaine, et retourna à Rome. Il y fut reçu avec une joie universelle par le peuple, enivré follement d'une gloire qui détruisait pour toujours sa liberté.

Son triomphe dura trois jours; il ferma le temple de Janus, dont les portes étaient restées ouvertes depuis deux cent cinq ans, et jouit en paix et sans obstacles de l'empire du monde.

Telle fut la fin de la république romaine : elle ne périt point, comme la Grèce, sous les coups d'un maître étranger; elle ne succomba pas, comme Carthage, sous la puissance d'une rivale triomphante; on ne la vit point s'éteindre, comme d'autres états, dans les langueurs d'une honteuse vieillesse : cette république, souveraine des rois, victorieuse des peuples les plus belliqueux, maîtresse des trois parties du monde, ne pouvait être vaincue que par ses propres armes. Jamais sa puissance n'avait jeté plus d'éclat qu'au moment où elle perdit sa liberté; ses richesses seules causèrent sa ruine; et, comme la vertu ne soutenait plus sa force, elle périt par l'excès même de ses prospérités, et s'affaissa sous le poids de sa grandeur colossale.

FIN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de Rome, depuis sa fondation jusqu'au règne d'Auguste.— Esprit public. — Religion. — Mœurs. — Costumes. — Repas. — Législation. — Gouvernement civil. — Gouvernement militaire. — Arts. — Sciences. — Spectacles.

L'histoire de la plus grande partie des peuples n'est que l'histoire de quelques hommes qui les ont gouvernés. Leur grandeur passagère, leur prompte décadence ne s'expliquent que par les diverses chances du hasard qui leur ont donné plus ou moins de princes habiles ou de rois médiocres. Le récit des faits suffit pour peindre ces gouvernements sans principes, ces nations sans caractère qui leur soit propre, ces peuples sans physionomie et sans couleur.

Quelques autres méritent qu'on observe leurs lois et leurs institutions, non comme des monuments durables, mais comme des essais tentés par l'esprit humain pour organiser un corps social. L'esprit peut imaginer mille moyens de combiner les institutions et de régler la forme des gouvernements ; il peut écrire une infinité de lois plus ou moins justes, plus ou moins sages, plus ou moins défectueuses, mais aussi peu solides que l'écorce ou le métal sur lesquels elles sont empreintes. Il n'appartient qu'au génie de graver quelques maximes dans les âmes, de créer des mœurs, et de changer enfin en sentiment, et même en passion, les principes d'une législation qui traverse les siècles.

Thaut ou Hermès, en Égypte ; Moïse, dans le désert ; Lycurgue, au pied du mont Taygète, et les premiers législateurs de Rome, ont su mériter une gloire si rare. Leurs paroles étaient des semences qu'ils jetaient dans le fond des cœurs ;

et, longtemps après que la tombe avait renfermé leurs corps, leur voix et leur esprit conduisaient encore les peuples.

Ce n'est donc point une foule de lois et d'institutions souvent contradictoires, et presque toujours produites par les circonstances, qu'il faut étudier ; ce qui mérite de fixer nos regards et d'occuper notre attention, c'est un petit nombre de principes féconds, fruits de la méditation des hommes de génie, et qui ont seuls créé les grands hommes et les grands peuples. « Le fond d'un Romain, comme le dit Bossuet, était « l'amour de la liberté, de cette liberté qui veut qu'on obéisse « aux lois et non aux hommes, qui lie tous les intérêts privés « à l'intérêt commun, et qui fait regarder la patrie, non « comme une idée abstraite et vaine, mais comme une mère « bienfaisante, puissante, chérie et respectée. »

Le gouvernement n'était point chez les Romains une affaire pour quelques hommes et une charge pour tous : c'était la chose publique ; chacun y prenait un égal intérêt, une part plus ou moins active : le citoyen, soumis à des lois qui n'avaient eu de force que par son consentement, leur obéissait comme à sa pensée, et les exécutait comme des actes de sa volonté. Son nom de Romain commandait à tous ses sentiments et lui traçait tous ses devoirs. Honorer Rome, c'était le respecter ; offenser Rome, c'était le blesser personnellement. La république romaine lui semblait sa première famille, la sienne propre n'était que la seconde ; aussi la loi, chez ce peuple étonnant, se montra souvent plus forte que la nature ; et Brutus sacrifiait, sans hésiter, la vie de ses fils au salut d'une patrie qu'il regardait comme sa mère.

Animé de ces sentiments, le citoyen combattait plus pour la gloire publique que pour la sienne ; il trouvait plus d'honneur à sauver un Romain qu'à tuer un ennemi, et la couronne civique fut longtemps la première des récompenses.

Tout dans Rome attirait, de la part des citoyens, non-seulement un respect humain, mais un respect religieux : c'était la ville sacrée ; un fils de Mars l'avait fondée ; Jupiter préfé-

rait le Capitole à tout autre séjour; les dieux promettaient aux Romains l'empire du monde : par leurs ordres, la nymphe Égérie avait dicté les lois de Numa; Hébé et le dieu Terme, ayant refusé, selon les fables du temps, de quitter le Capitole, leur garantissaient une jeunesse éternelle et des limites inviolables. Le feu de la liberté leur paraissait aussi sacré, aussi divin que le feu confié aux prêtresses de Vesta. Le double lien des institutions et du culte unissait tous les Romains comme un peuple de frères marchant sous la garde des dieux; ils n'entreprenaient rien sans interroger leurs volontés qu'annonçaient le tonnerre, les vents, le vol des oiseaux, et que les augures interprétaient en consultant les entrailles des victimes. Mais, pour plaire à ces dieux, il fallait être vertueux, juste, tempérant, intrépide, et ne suivre d'autre passion que celle de l'amour de la patrie. Toutes ces maximes, graves et simples, à la fois politiques et religieuses, reçues par chaque Romain dans son enfance avec le lait qui le nourrissait, donnèrent à ce peuple, pendant plusieurs siècles, une inconcevable uniformité d'opinions, de sentiments, une règle de conduite invariable, une pratique constante de courage, de vertus, et des mœurs bien plus difficiles à renverser que des lois.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, ces mœurs se soutinrent dans toute leur force et dans toute leur pureté. Pendant ce long espace de temps, si l'on examine les usages de la vie privée des Romains, on y reconnaîtra ce caractère particulier qui dévouait chaque individu à l'état, et faisait préférer le bonheur public au bonheur privé.

Entrait-on dans une maison particulière, on y voyait la simplicité, la modestie, la frugalité; la pauvreté était même en honneur : le dictateur Cincinnatus, quittant les faisceaux, reprenait le bonnet de laine et conduisait la charrue; le consul Curius Dentatus mangeait, aux yeux des Samnites, des fèves grossièrement apprêtées dans un plat de terre.

On ne respectait dans les magistrats que l'autorité de leur

charge; dès qu'ils avaient cessé leurs fonctions, ils devenaient égaux aux autres citoyens : mais, si l'on parcourait les rues et les places publiques, l'œil était ébloui par la richesse des temples, par la beauté des monuments, par l'appareil imposant des cérémonies religieuses, par l'éclat des triomphes. Laboureur, pâtre et soldat, un Romain se faisait gloire de mépriser l'or et la mollesse comme la mort; il ne voulait de richesses que pour la république, et de luxe que pour Rome.

Dès le matin, quittant sans peine le lit dur sur lequel ils avaient reposé leurs membres vigoureux, les citoyens allaient dans les temples invoquer les dieux pour la prospérité publique; ils couraient chez les magistrats, se rassemblaient sur le Forum, assistaient au jugement des procès, donnaient leurs voix pour les élections, et faisaient à midi un léger repas. Ensuite, jeunes ou vieux, réunis dans le Champ-de-Mars, ils entretenaient leur vigueur et leur adresse par la course à pied ou à cheval, par la lutte, par le pugilat, par l'exercice des armes. Couverts de sueur et de poussière, ils se plongeaient dans le Tibre, et revenaient dans leurs foyers souper en famille, et jouir du bonheur domestique près de leurs femmes, qui ne leur étaient pas inférieures en vertus.

Sédentaires, actives, laborieuses, ces femmes égalaient leurs époux en piété, en courage, en amour pour la patrie. Leurs plaisirs se renfermaient dans le cercle de leurs devoirs; leurs ornements, leurs bijoux les plus précieux, étaient leurs enfants; et elles faisaient consister leur gloire à les rendre dignes, par une éducation sévère, de leurs pères et de leur patrie.

Les vêtements des Romains étaient simples comme leurs mœurs. Dans l'origine, semblables à tous les peuples sauvages, ils couvrirent leurs corps de la peau des animaux qu'ils élevaient, ou de ceux auxquels ils faisaient la guerre. Plus tard, ils furent vêtus d'une tunique de laine serrée par une ceinture. La tunique des hommes était sans manches; ils la couvraient, en temps de paix, d'une robe nommée *toge*, et

à la guerre, d'un manteau court semblable à celui des Grecs. On l'attachait sur l'épaule gauche, et il laissait le bras droit libre et découvert.

La toge des sénateurs et des chevaliers était bordée de pourpre; on l'appelait *prétexte*. L'usage voulait qu'on prît pour les festins une robe particulière; on la nommait *synthèse*. Les dames romaines, lorsqu'elles assistaient à quelque cérémonie, ajoutaient à leurs vêtements une longue queue qui portait le nom de *stole*. La couleur des habits était blanche pour les riches, brune pour les pauvres, noire dans les temps de deuil. Les Romains n'avaient d'autre chaussure qu'une sandale ou un brodequin attaché avec des cordons.

Les premiers progrès du luxe n'eurent pour objet que d'enrichir les armures et de couvrir les chevaux de guerre de harnais éclatants. On fut longtemps à ne se servir du lin que pour les voiles des vaisseaux, et on condamna la mollesse de ceux qui l'employèrent les premiers à fabriquer des toges plus fines.

La tempérance et la simplicité romaines résistèrent quelque temps aux richesses introduites par les conquêtes. Plusieurs illustres personnages, semblables à Fabius et à Paul Émile, se faisaient encore honneur d'être pauvres, lorsque Marcellus et Mummius remplissaient le trésor public et les temples des richesses de Syracuse et de Corinthe.

Enfin l'or, plus pénétrant que le fer, mina la république par ses bases, et corrompit ses mœurs. Dès qu'elles perdirent leur pureté, les lois perdirent leur force, et l'on vit l'ambition et la cupidité exiler la justice et détruire la liberté.

Les usages changèrent comme les principes; les particuliers devinrent plus opulents que la république. Les Romains, autrefois assis sur des escabelles à leur banquet modeste, se couchèrent sur des lits somptueux, éclatants de pourpre, d'or et d'ivoire. Leurs tables, d'un bois étranger et incrusté d'or ou d'argent et de pierres précieuses, furent couvertes par quinze ou vingt services. Un côté de ces tables restait vide pour

que des esclaves nombreux pussent porter librement les plats et les coupes qui se succédaient avec rapidité. L'heure du repas n'était plus consacrée aux épanchements d'une sage amitié, d'une tendresse vertueuse, à de nobles entretiens sur les intérêts de la république, aux graves et utiles leçons données à la jeunesse; on faisait venir, pendant le festin, des bouffons, des danseurs, des musiciens, des pantomimes, et on chargeait du soin d'égayer la conversation quelques frivoles et méprisables convives qui payaient leur admission par leurs flatteries et par leurs basses complaisances. Ces parasites s'appelaient les *ombres*, et méritaient peu en effet le nom d'hommes.

Plusieurs lois s'efforcèrent en vain de réprimer le luxe des tables; elles ordonnèrent inutilement aux citoyens de se soumettre à la censure du peuple, en plaçant leurs tables dans les vestibules ouverts aux regards du public; les mœurs étaient tombées, et le luxe brava les lois.

Bientôt les tuniques furent tissues de lin enrichi d'or et d'argent et rayées de pourpre. Les places retentissaient du bruit des chars élégants qui portaient des hommes amollis et des femmes corrompues. Les rues étaient embarrassées par une foule d'esclaves qui suivaient leurs maîtres indolents, couchés dans des litières magnifiques. Les maisons des particuliers surpassèrent en grandeur et en richesse les palais des rois. On y ajouta de longues galeries, nommées *milliaires*, pour se promener à l'abri du soleil. La fraîcheur des eaux du Tibre effraya la jeunesse romaine; on construisit les somptueux édifices, où l'eau chaude, mêlée à l'eau froide, offrait au luxe des bains voluptueux. Les poëtes venaient y réciter leurs vers, et, par un faible souvenir de l'antique égalité, les grands et même les empereurs daignaient quelquefois s'y mêler avec les simples citoyens.

Les goûts, les occupations, les amusements n'étaient plus les mêmes. On préférait le repos aux périls, le plaisir au travail, les jeux et les spectacles aux exercices du Champ-de-Mars. Le premier soin d'un citoyen romain, au lever de l'au-

rore, n'était plus d'adorer les dieux dans leurs temples; il courait au palais adorer les grands et le prince.

Plus la corruption faisait de progrès, plus on multipliait inutilement les lois, dont le désordre général faisait sentir la nécessité. Ces lois se réduisaient, au temps de l'expulsion des rois, à quelques ordonnances et à quelques règlements. L'esprit républicain veut le moins de gouvernement possible; il n'admet que des gênes indispensables; l'autorité des mœurs contient assez la nation; la voix de la patrie l'excite suffisamment; et, relativement aux intérêts privés, le pouvoir paternel suffit: la nature le tempère; c'est le seul pouvoir absolu qui offre peu de danger. Aussi, pendant longtemps, les pères eurent à Rome droit de vie et de mort sur leurs enfants, et l'histoire ne rapporte aucun fait qui prouve qu'on ait abusé de cette autorité.

Le véritable esprit d'une république vertueuse, c'est l'esprit de famille; il adoucit le joug et rend toutes chaînes légères. Les maîtres mêmes traitaient presque leurs esclaves comme des membres de leur famille. Ainsi, quoique dans ces siècles anciens une faible partie du genre humain jouît de la liberté, tandis que le plus grand nombre languissait dans l'esclavage, Rome gouverna paisiblement la foule de serfs que la guerre avait introduite dans ses murs. Ils ne devinrent dangereux qu'après la chute des mœurs. Montesquieu remarque avec raison que « les hommes s'accoutument à tout, même à l'escla-« vage, et qu'ils le supportent tant que le maître ne devient « pas plus dur que la servitude. »

Chaque famille avait pour juge de ses intérêts privés le père de famille. Les intérêts locaux de chaque ville étaient confiés à ses propres magistrats. Ainsi Rome n'eut longtemps besoin de lois que pour régler les intérêts généraux de la république, qui était la grande famille. Cependant cette législation, à la fois si simple et si forte, promettait plus de grandeur à l'état que de bonheur aux citoyens, et contenait, dès les premiers temps, un germe de destruction.

Les rois s'étaient montrés presque républicains, en soumettant les décrets principaux du sénat et les grandes questions politiques à la sanction du peuple ; et, en même temps, ils avaient humilié ce peuple en créant un ordre de patriciens qui seuls étaient revêtus du droit d'occuper les magistratures, de parvenir aux dignités civiles et militaires, de juger les citoyens et d'interpréter les lois. En vain voulurent-ils prévenir les désordres que devait faire naître le partage inégal des droits civils et politiques dans une république.

L'établissement du patronage ne fut qu'un palliatif : sous quelques rapports même il augmenta le mal. Les patrons, enrichis par la guerre, et souvent héritiers de leurs clients, vendirent leur protection plus qu'ils ne la donnèrent, et opprimèrent souvent ceux qu'ils devaient protéger. Ils prêtèrent à usure leur argent aux pauvres, jetèrent les débiteurs en prison, et les réduisirent quelquefois en servitude.

Cette division de la nation romaine en patriciens orgueilleux, en plébéiens jaloux, en riches oppresseurs, en pauvres opprimés, fit dégénérer la rivalité des ordres en discordes, et devint la cause des troubles continuels qui agitèrent si fréquemment la république. Il est vrai que, ces dissensions hâtant les progrès de la puissance romaine, Rome fut d'autant plus belliqueuse qu'elle était moins tranquille ; et le sénat se voyait dans la nécessité de faire perpétuellement la guerre afin d'occuper les factions au dehors. Mais il espérait en vain maintenir longtemps l'équilibre entre des grands qui possédaient toute l'autorité, et des plébéiens sans le suffrage desquels on ne pouvait arriver à aucune dignité ; entre les sénateurs qui jouissaient seuls de la gloire des armes, et les citoyens fiers et nombreux qui faisaient la force des armées : la jalousie fit naître la haine, la haine arma les factions.

Le peuple voulut d'abord réprimer l'usure ; il demanda ensuite sa part de la gloire comme des travaux ; il exigea qu'on admît les plébéiens à toutes les magistratures.

Tous les citoyens, fatigués de se voir juger par des lois

qu'ils ne connaissaient pas, et que les consuls expliquaient à leur gré, exigèrent des lois écrites, et nommèrent des décemvirs pour les rédiger.

Le sénat, après avoir défendu longtemps pied à pied ses priviléges, se vit enfin forcé de céder sur tous les points, et de partager avec le peuple l'autorité législative, administrative, judiciaire et militaire; mais ces sacrifices, arrachés par la crainte, affaiblirent le pouvoir sans éteindre la haine, et le désordre produit par ces dissensions se communiqua aux lois.

Le sénat, les centuries, les tribus, les dictateurs, les consuls, les tribuns, devenant alternativement législateurs, et se laissant entraîner par l'esprit de parti, firent tour à tour de nouvelles lois, interprétèrent les anciennes, les varièrent suivant les circonstances, et le code devint un chaos.

On fut alors obligé d'avoir recours à la jurisprudence pour porter un flambeau dans ce labyrinthe obscur; mais les jurisconsultes se trouvèrent toujours en petit nombre, et se virent, à l'exception de Varron, peu considérés. La science n'était pas en honneur chez ce peuple turbulent et guerrier; les ambitieux et les factieux préféraient l'intrigue, la force et l'arbitraire, à une érudition de formules qui épouvantait leur paresse et gênait leurs passions.

L'insuffisance et la difficulté de cette jurisprudence augmentèrent à mesure que la république s'étendait. Chaque cité d'Italie était régie par ses magistrats, tenait à ses coutumes et suivait ses règlements particuliers. Une politique ancienne et sage, qui fut une des causes principales de la grandeur romaine, voulait qu'on laissât aux peuples conquis, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, en Grèce et en Asie, les lois auxquelles une longue habitude les attachait. Ainsi la législation de la république romaine, loin d'être uniforme, offrait autant de variétés et de bigarrures qu'elle comptait de peuples et de villes dans son étendue.

Les généraux, les préteurs, les proconsuls, mirent le comble à ce désordre, en substituant souvent leur volonté à

la loi, la force à la justice, et en disposant à leur gré des domaines des particuliers pour enrichir leurs soldats. Ces soldats ne connaissaient plus de patrie que leur camp, de chef que leur général, de lois que la force, de juges que la victoire. Les mœurs étaient tombées sous le poids du luxe et des trophées; on ne respectait plus même le droit de propriété, principe créateur et conservateur de toute société. En examinant cet état de corruption dans la morale et d'incertitude dans la législation, on conçoit comment ces fiers dominateurs du monde parurent renoncer presque volontairement à une liberté si orageuse. Ce n'était plus la liberté fondée sur des lois qui garantissent les droits de chacun, c'était la licence d'une oligarchie militaire; et la chute de la république fut regardée par les peuples comme une heureuse révolution, parce qu'au lieu de plusieurs tyrans armés les uns contre les autres, elle ne leur laissait qu'un seul maître.

L'amour du repos, qui n'est ordinairement qu'un sentiment faible, était devenu le besoin et la passion du monde.

La vaillance, le génie, la fortune des généraux, la discipline admirable des armées, furent d'abord les causes de la grandeur de la république : elles entretinrent pendant plusieurs siècles cet esprit belliqueux, caractère distinctif du peuple romain. Les vertus de Rome lui faisaient pardonner sa puissance; les mœurs républicaines rassuraient les pays envahis par les Romains. Ils leur apportaient l'ordre, la paix, la justice, et ces peuples pouvaient se croire plutôt protégés que vaincus, et plutôt délivrés que conquis.

Mais, lorsque les généraux, devenus indépendants du sénat et du peuple, triomphèrent des lois comme ils avaient triomphé du monde, la liberté disparut. Ainsi la guerre renversa l'édifice qu'elle avait élevé. Cette expérience éclaira les empereurs. Craignant de donner à leurs généraux trop de gloire et trop de puissance, ils ne combattirent que pour repousser les Barbares, et évitèrent la guerre avec autant de soin que la république l'avait cherchée.

Cependant la force militaire, qui se joue de toutes les combinaisons de la sagesse et de la politique, trompa encore par la suite la prévoyance prudente de ces princes. Les armées, destinées à soutenir le trône, sentirent leurs forces et le renversèrent; elles donnèrent le sceptre comme elles avaient donné le triumvirat, divisèrent l'empire par leurs dissensions comme elles avaient déchiré la république; leurs querelles sanglantes, achevant de détruire le peu qui restait d'esprit public, ouvrirent les barrières aux Barbares; leurs flots débordés renversèrent enfin ce colosse romain, dont la force oppressive pesait depuis si longtemps sur la terre

M. de Condillac dit avec quelque fondement que jamais les Romains ne connurent la vraie liberté, si on entend par ce mot la liberté fondée, non sur des mœurs qui durent peu quand elles n'ont pas pour bases de fortes institutions, mais sur des lois consenties par la majorité des citoyens et exécutées par un pouvoir qui balance les passions aristocratiques et plébéiennes, en même temps qu'il est contenu par elles.

Dans les siècles antiques, ce système de représentation et d'équilibre de pouvoirs ne fut jamais connu, l'esclavage même était le sort de la plus nombreuse partie du genre humain. Une foule tumultueuse, rassemblée à Rome sur le Forum, décidait du sort de toutes les parties de la république ; et, dans cette ville même, l'administration de la justice fut toujours arbitraire. Tout y dépendait, dès le commencement, du caprice d'une faction, et, dans les derniers temps, de l'épée d'un général.

Les mœurs seules et l'amour de la patrie suppléèrent, dans les beaux jours de la république, aux institutions fortes qui lui manquaient. La gloire et la fierté tinrent chez les Romains la place de plusieurs vertus. Les citoyens de Rome, jaloux de leur dignité, conservèrent plusieurs siècles le droit de n'être soumis qu'à la peine de la prison ou de l'exil. La tête d'un Romain était sacrée, le respect pour le nom de citoyen défendit longtemps l'indépendance; elle fut perdue dès le moment où

Marius, Sylla, et après eux les triumvirs, s'élevant au-dessus des lois, proscrivirent tous leurs ennemis.

Un peuple qui n'honorait que la charrue, que l'épée, qui méprisait le commerce, dut faire peu de progrès dans les arts et dans les sciences. La philosophie, dont le seul but est de maintenir le calme dans les âmes et de les préserver du désordre des passions, avait peu de charmes aux yeux d'une nation qui ne vivait que pour la gloire. Les rêveries pacifiques de Platon n'étaient que de vaines puérilités aux yeux de ces hommes fiers et féroces qui ne rêvaient que la conquête du monde.

Le seul art où l'on vit briller d'abord les Romains, fut celui de l'éloquence ; mais dans les premiers temps, ce n'était point cet art que l'étude fait naître et fortifie, c'était l'éloquence des passions que la nature seule sait inspirer au génie, lorsqu'il veut gouverner à son gré les flots d'un peuple tumultueux.

Ce ne fut que vers le temps de la troisième guerre punique que la philosophie parut à Rome ; elle n'y put pénétrer qu'à l'aide du luxe, son éternel ennemi. C'était recevoir à la fois le poison et l'antidote.

Lorsque les armes romaines conquirent la Grèce, les philosophes grecs entreprirent la conquête de Rome. Paul Émile, vainqueur de Persée, amena d'Athènes Métrodore, et le chargea d'élever ses enfants. Plusieurs autres philosophes et rhéteurs le suivirent.

Carnéade, académicien ; Diogène, stoïcien ; Critolaüs, péripatéticien, furent envoyés à Rome par les Athéniens comme ambassadeurs. Les mœurs romaines résistaient encore à l'expansion des lumières ; Caton, le Censeur fit congédier promptement l'ambassade, et obtint, quelque temps après, le bannissement des philosophes et des savants, que sa grossière vertu regardait comme des empoisonneurs publics.

L'ignorance s'efforce en vain d'arrêter la marche de l'esprit humain, elle ne peut que la ralentir : plus la civilisation s'avançait, plus on éprouvait le besoin de l'instruction. Enfin,

malgré tous les obstacles qu'opposaient aux progrès des lumières les anciennes habitudes et les vieux préjugés, on vit les lettres, les sciences et les arts se répandre de toutes parts au milieu de cette nation guerrière.

Le second Scipion s'arrachait à la gloire pour se livrer aux doctes entretiens de Panétius et de Polybe.

Térence fit entendre sur la scène romaine des chefs-d'œuvre qui contenaient un sel aussi piquant que celui d'Aristophane, aussi délicat que celui de Ménandre. Le cruel Sylla lui-même ne put rester insensible aux charmes des muses grecques.

Avant d'être conquérant, César écrivit comme philosophe et brilla comme orateur.

Cicéron naturalisa dans Rome l'éloquence et la philosophie. Les amis austères des anciennes mœurs, ne conservant plus l'espoir de repousser les philosophes, s'attachèrent à la secte stoïcienne, plus conforme à leur caractère par la rigueur de ses principes, et plus propre à conserver dans leur force les vertus républicaines.

Les hommes voluptueux, au contraire, et les ambitieux adoptèrent la doctrine d'Épicure, favorable aux passions : elle les tranquillisait sur la crainte d'une autre vie.

César professa hautement en plein sénat son opinion contre l'immortalité de l'âme. Le système relâché des épicuriens accéléra la chute des mœurs, de la religion et des lois. La vertu est le ciment des institutions ; tout ce qui mine sa force, dissout et renverse les états.

La langue grecque, qui enrichissait les esprits de tant d'idées nouvelles, de sentiments jusque-là inconnus, de riantes fictions, obtint dans Rome une telle faveur qu'on la préféra bientôt à la langue nationale. Dans les écoles, on enseignait à composer en grec des discours qu'il fallait ensuite traduire en latin pour haranguer le peuple.

Nourri des écrits de Démosthène, de Platon, de Sophocle et d'Euripide, formé à la philosophie par les livres et par les entretiens des sages les plus célèbres de toutes les sectes, Ci-

céron fit briller dans ses discours, dans ses écrits, la force de la raison, ornée par toutes les grâces de l'esprit. On y trouve autant de profondeur que d'éclat, autant de sagesse que d'élégance ; on admire l'heureux mélange de la gravité romaine, embellie par l'imagination grecque. Les sentiments républicains et les vertus de cet illustre orateur lui inspiraient du respect pour les principes de Zénon ; son amour pour le repos lui donnait du penchant pour la doctrine d'Épicure : la modération, et peut-être la faiblesse de son caractère, lui firent préférer le doute au dogme ; il adopta le système de l'Académie.

La poésie, qui précède ordinairement partout la philosophie, n'entra dans Rome qu'à sa suite ; et ce qui est remarquable, c'est que les poëtes, dont l'imagination peupla l'Olympe et créa partout des dieux, furent les premiers à combattre l'idolâtrie. Ils parurent à Rome dans ce temps de décadence où les arts et les lettres ne font que décorer un édifice qui tombe. A cette époque on raisonne plus qu'on ne sent ; tous les ressorts se détendent, et le culte n'est pas plus respecté que les lois.

Ennius riait des augures, et se moquait de la crédulité populaire. Lucrèce professa en beaux vers la contagieuse doctrine d'Epicure ; et Virgile même ne fit descendre aux enfers le pieux Énée que pour faire raconter aux Romains, par la voix du vieil Anchise, l'origine céleste et la gloire de la famille des Jules.

Horace fut à la fois philosophe et poëte : sévère, dans ses poésies satiriques, contre l'avarice et l'ambition, nul ne se montra plus indulgent pour l'amour, pour le vin, pour la mollesse. C'était l'apôtre des plaisirs. Aucun poëte n'enrichit plus la langue romaine d'images, de tournures et d'expressions étrangères et nouvelles. Jamais on ne fit parler avec plus d'élégance la raison, la volupté et la flatterie.

Le peuple romain était roi : avant sa chute, il fallait le flatter et l'amuser pour obtenir sa faveur ; depuis son asservissement, on se crut encore obligé d'entretenir sa passion pour

les spectacles et pour les jeux, afin de le distraire de ses souvenirs.

Dans les premiers temps, ce peuple fier, belliqueux et cruel, ne connut d'autres fêtes que les triomphes, d'autres divertissements que les combats; il se plaisait à voir les prisonniers de guerre condamnés à s'égorger mutuellement. Bientôt, pour satisfaire cette soif de sang humain, beaucoup d'hommes intrépides, mais vils, prirent la profession de gladiateurs. Ils bravaient tous les jours la mort pour un modique salaire, et, couverts de blessures, ne quittaient le combat qu'au moment où la pitié souvent tardive des spectateurs le leur permettait. Les dames romaines assistaient à ces spectacles sanglants, applaudissaient les vainqueurs, et ordonnaient même quelquefois aux vaincus de mourir.

La passion du peuple pour ces jeux inhumains ne diminua point lorsque les mœurs s'amollirent; et Rome conservait encore sa férocité lorsqu'elle avait perdu son courage.

Le luxe multiplia ces spectacles, en augmenta la pompe; au mépris de plusieurs lois sages, on vit des sénateurs, des chevaliers, et jusqu'à des dames romaines, combattre au rang des gladiateurs.

Ce désordre honteux s'accrut sous les empereurs; le despotisme confond tous les rangs, dédaigne toutes les convenances. Caligula fit combattre dans le cirque quarante sénateurs et deux cents chevaliers.

Quelquefois les combattants étaient des lions, des éléphants, des tigres et des ours. On sacrifiait à leur fureur des victimes humaines. Sylla, étant préteur, donna au peuple romain l'horrible spectacle d'un combat de cent lions contre cent hommes.

Au milieu de cette ville, toujours agitée par des passions violentes, et toujours divisée en factions, les premiers jeux de la poésie furent aussi des combats, et pour satisfaire l'animosité des partis, les premiers poëtes se servirent de la pointe de l'épigramme et du fouet de la satire.

Cet usage survécut à la république. Le peuple, moins souple que les grands, conserva longtemps quelques vestiges de son orgueil et de son indépendance; et, au moment où les sénateurs et les chevaliers, courbés sous un maître, ne faisaient entendre au pied de son trône que le langage de la flatterie, quelques plébéiens hardis, suivant leur antique usage, attachaient sur une statue du Tibre des placards satiriques, où l'on déchirait sans ménagements les plus grands personnages, et quelquefois même l'empereur.

Dès que le luxe envahit la république, les grands, voulant se faire pardonner par un peuple jaloux leur immense fortune, en dépensèrent la plus grande partie en fêtes somptueuses et en jeux magnifiques. Livius Andronicus remplaça les farces grossières des premiers temps par des pièces plus régulières; mais l'art dramatique fut plus lent dans ses progrès à Rome que dans la Grèce, parce qu'il ne s'y formait pas sous les yeux de juges éclairés. Le sel comique de Plaute était plus fort que délicat, et ce ne fut que du temps de Scipion qu'on vit Térence donner au théâtre des chefs-d'œuvre qui annonçaient la perfection du goût.

Les grands talents littéraires paraissaient toujours dans Rome des arbres exotiques et transplantés; ils furent brillants, mais peu nombreux. Horace, Virgile, Ovide, Tibulle et Catulle ne laissèrent à leurs successeurs aucun espoir de les égaler. Plaute et Térence n'eurent point sur la scène comique d'héritiers célèbres, et la tragédie, qu'on aurait pu croire plus conforme au caractère grave des Romains, ne s'éleva pas dans la république au-dessus de la médiocrité.

Le peuple romain, grossier appréciateur du mérite littéraire, préférait les pantomimes aux drames, les actions aux paroles, les luttes sanglantes des gladiateurs et des ours aux combats d'esprit.

La représentation de trois pièces de Sophocle avait coûté plus d'argent aux Athéniens que la guerre du Péloponèse. Rome, très-supérieure à Athènes en puissance et en richesses,

mit encore plus de profusion dans ses dépenses pour des spectacles d'un genre différent. L'émulation des candidats qui désiraient capter les suffrages du peuple, les portait à se ruiner à l'envi : ils construisaient des théâtres capables de contenir quatre-vingt mille personnes, et prodiguaient toutes les richesses de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, pour orner ces édifices qui ne devaient durer que peu de jours.

Les arts restèrent longtemps aussi étrangers aux Romains que les lettres : conquérants de la Grèce, ils s'approprièrent les chefs-d'œuvre des artistes et n'en créèrent point. Marcellus enrichit le premier les temples de Rome des vases, des statues et des tableaux conquis à Syracuse ; Fabius, peu de temps après, se montra plus fidèle aux anciennes mœurs : maître de Tarente, il ne voulut apporter à Rome qu'une statue colossale d'Hercule.

Mummius, destructeur de Corinthe, remplit l'Italie de tous les ouvrages précieux des plus célèbres artistes de la Grèce ; mais Rome parut les regarder plutôt comme des trophées que comme des modèles. Leur vue flatta l'orgueil et n'excita point le génie.

Les grands, qui se disputaient l'autorité, n'employèrent les arts qu'à l'embellissement des lieux où se rassemblait un peuple dont ils ne voulaient faire qu'un docile instrument de leur fortune : ils le rassasièrent de fêtes pour en obtenir du pouvoir.

Les empereurs entretinrent avec soin cette passion des Romains pour les plaisirs, afin de maintenir dans un esclavage tranquille et dans une enfance perpétuelle le *peuple-roi*.

Enfin ces anciens maîtres du monde, perdant jusqu'au souvenir de la liberté, devinrent tellement voluptueux, asservis, efféminés et frivoles qu'on les vit, indifférents aux triomphes comme aux revers de l'empire, ne demander à leurs maîtres, pour prix de leur servitude, que des distributions de blé, des spectacles, et remplacer le cri de gloire et de liberté par celui de *panem et circenses*.

CHAPITRE II.

AUGUSTE.

(An de Rome 723. — Avant Jésus-Christ 29.)

Gouvernement d'Auguste. — Réforme dans le sénat. — Abdication feinte d'Auguste. — Son obéissance au sénat pour garder le pouvoir. — Son surnom d'*Auguste* et son titre d'*imperator*. — Décret d'exception en sa faveur. — Son habile politique. — Création d'un préfet. — Bonheur public sous Auguste. — Son départ pour la Gaule. — Le Panthéon terminé par Agrippa. — Guerre d'Espagne terminée par Auguste. — Portraits de Marcellus et de Tibère. — Échec des Romains en Arabie et en Éthiopie. — Maladie d'Auguste. — Disgrâce d'Agrippa. — Mort de Marcellus. — Dictature perpétuelle refusée par Auguste. — Ses voyages dans plusieurs parties de l'empire. — Soumission de Phraate, roi de Parthie. — Retour d'Auguste à Rome. — Mort de Virgile. — Troubles à Rome. — Nouvelles institutions et nouveaux travaux d'Auguste. — Mouvements hostiles des Germains réprimés par lui. — Retour d'Auguste à Rome. — Mort d'Agrippa. — Union de Tibère et de Julie, veuve d'Agrippa. — Guerre avec les Germains. — Victoire de Drusus sur les Germains. — Mort de ce général, surnommé *Germanicus*. — Victoires de Tibère. — La paix referme le temple de Janus. — Mauvaise loi d'Auguste. — Portrait d'Octavie, sœur d'Auguste. — Exil de Julie, fille d'Auguste. — Exil et mort d'Ovide. — Pouvoir de Mécène sur l'empereur. — Orgueil de Caïus et de Lucius César, petit-fils d'Auguste. — Exil de Tibère. — Caïus César est nommé consul et *prince de la jeunesse*. — Époque de la naissance de Jésus-Christ et de la mort d'Hérode. — Partage des États d'Hérode, fait par Auguste. — Représentation d'une naumachie. — Formation de cohortes prétoriennes. — Commandement de Caïus César en Asie. — Sa victoire et sa mort. — Adoption de Tibère par Auguste. — Disgrâce d'Agrippa Posthumius. — Adoption de Germanicus par Tibère. — Conspiration de Cinna. — Conseils de Livie à Auguste. — Entrevue de Cinna et d'Auguste. — Force des armées d'Auguste. — Mort d'Asinius Pollion. — La Judée réduite en province romaine. — Guerre en Germanie. — Victoire de Tibère, nommé *imperator*. — Gouvernement de Varus en Germanie. — Trahison d'Arminius. — Mort de Varus. — Désespoir d'Auguste. — Vengeance de Tibère en Germanie. — Entrée triomphale de Tibère à Rome. — Mort d'Auguste. — Ses funérailles. — Lecture de son testament.

La fortune a souvent plus d'influence que le génie sur la destinée des princes et des peuples, et les succès des grands hommes dépendent moins de leurs talents que des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. César, le plus habile des capitaines, le plus profond des politiques, le plus

éloquent des orateurs, le plus doux des conquérants, tomba sous le poignard des Romains, lorsqu'ils le virent aspirer au pouvoir suprême.

Octave, timide soldat, faible orateur, général médiocre, presque toujours vaincu lorsqu'il commanda lui-même, plus cruel que Marius et Sylla dans ses vengeances, soumit Rome à son joug, et jouit paisiblement, pendant quarante années, d'un trône fondé sur la ruine de la liberté.

Les circonstances n'étaient plus les mêmes : la corruption des grands et la lassitude des peuples avaient abattu toutes les barrières qui pouvaient l'arrêter ; il ne rencontra plus cette fierté qui repousse toute dépendance, cette force qui brise toutes les chaînes ; il n'eut à ménager qu'une vanité puérile, qui se contente d'apparence et ne veut que des formes ; aussi Octave triompha plus par l'artifice que par le courage : où l'audace aurait échoué, la ruse réussit.

Il revêtit une monarchie militaire des formes républicaines, satisfit les grands par des dignités, le peuple par des largesses, et tout l'empire par le repos, qui, après un demi-siècle de factions et de guerres civiles, était devenu le seul bonheur qu'on pût souhaiter et supporter.

Cependant, malgré cette pente naturelle du siècle vers la paix et la soumission, il fallait encore beaucoup d'adresse pour passer tranquillement de la république à la monarchie. Les souvenirs et les habitudes défendaient la liberté ; la fin tragique et récente de César devait effrayer Octave.

Il se voyait assis au milieu des mêmes sénateurs qui avaient applaudi Brutus ; il se trouvait en présence de ce même peuple qui avait arraché la couronne placée sur la tête du dictateur, et il comptait dans les rangs de l'armée, son seul appui, une foule de soldats qui venaient de combattre pour Pompée, pour Cassius, pour Antoine, contre César et contre lui.

Les prétextes pour conserver la puissance lui manquaient : César était vengé ; la bataille d'Actium terminait la guerre civile ; la mort d'Antoine et la chute de Cléopâtre avaient expié

les affronts faits à la république; le temps fixé pour la durée du triumvirat était expiré; rien n'autorisait la prorogation des lois de circonstance, rien ne semblait devoir priver plus longtemps le peuple de ses droits.

Dans cette position difficile, plus l'ambition d'Octave était ardente, plus il prit soin de la dissimuler. Décidé à régner, il feignit un grand dégoût des affaires et une extrême aversion pour le rang suprême, seul but de ses pensées et de ses actions. On prétend qu'il consulta ses deux favoris, Mécène et Agrippa, sur le parti qu'il devait prendre. Agrippa, dit-on, lui conseilla d'écouter la voix de la justice, de rétablir la république, et de chercher dans la vie privée une gloire pure et une tranquillité qu'une puissance usurpée ne pouvait lui offrir. Mécène, au contraire, lui dit que l'empire romain, trop étendu, avait besoin d'un maître. Le rétablissement de la république, ajoutait-il, dans un siècle corrompu, ne serait que le signal de la renaissance des factions; d'ailleurs, après tant de proscriptions, Octave ne pouvait trouver d'asile contre ses ennemis que sur le trône.

Octave, dont la détermination était probablement prise avant de délibérer, donna de grands éloges à la franchise d'Agrippa, et adopta le conseil de Mécène.

Il résolut, non de garder le pouvoir par violence, mais de faire légitimer son autorité par le consentement national, et d'amener le sénat et le peuple au point de le contraindre en quelque sorte à les gouverner. Avant d'exécuter ce dessein, il voulut opérer dans le sénat une grande réforme, sous le prétexte de lui rendre plus de majesté. Il crut nécessaire de s'attirer l'amour du peuple par des fêtes et par des largesses, de réparer beaucoup d'anciennes injures par des bienfaits, et de s'assurer, par l'estime publique, l'autorité qu'il avait conquise par la force.

Après l'assassinat de César, Antoine, au moyen d'actes faux, qu'il supposait signés par le dictateur, avait rempli le sénat d'un grand nombre de ses partisans, hommes sans nais-

sance, sans mérite et sans fortune. Le peuple les nommait *caronites*, pour faire entendre qu'ils avaient été nommés par un mort. Ce désordre s'accrut pendant le triumvirat : Octave voulut retrancher de ce corps auguste tous les membres qui souillaient sa dignité : il proposa cette réforme avec tant de ménagements et d'adresse, que, sur quatre cents sénateurs frappés par la loi qu'il présentait, plus de deux cents se démirent volontairement, et furent récompensés de leur lâche docilité par des titres honorifiques et par des emplois lucratifs. On supprima les autres. Pendant tout le temps que dura cette opération, Octave porta une cuirasse sous sa toge, et ne parut aux assemblées qu'environné de quelques sénateurs dont il connaissait le dévouement et la bravoure.

Il ne gouvernait alors que sous le titre de consul, et accepta celui de prince du sénat, pour conserver la présidence de ce corps. On lui avait donné le consulat pour six ans. Remplissant les fonctions de censeur, il renouvela la cérémonie de la clôture du lustre, tombée en désuétude depuis les guerres civiles. Le dénombrement produisit quatre millions cent soixante-trois mille citoyens. Octave rétablit par ses dons la fortune de plusieurs sénateurs, embellit la ville de monuments nombreux et magnifiques, et donna aux préteurs le dépôt du trésor public, jusque-là confié imprudemment à de jeunes questeurs. Mais de tous ces actes, celui qui excita le plus de joie et de reconnaissance, fut un grand acte de justice : il cassa toutes les ordonnances des triumvirs ; c'était, en condamnant ses propres actions, effacer de la mémoire des hommes sa vie passée, et en promettre une nouvelle.

Octave s'était fait donner dans le consulat Agrippa pour collègue[1] ; avec le secours de cet ami éclairé, de ce ministre fidèle, ayant rétabli la tranquillité dans les provinces, la discipline dans l'armée, la majesté dans le sénat, s'étant réconcilié avec les vaincus par l'abolition des actes du triumvirat, il distribua les charges, les commandements, les grades, les di-

[1] An de Rome 725. — Avant Jésus-Christ 27.

gnités et les grâces pécuniaires, de sorte qu'il n'y eut plus que deux routes ouvertes aux Romains : l'une, celle de la soumission, qui menait aux honneurs et à la fortune ; l'autre, celle de la résistance, qui condamnait les opiniâtres amis de la république à l'inaction et à l'obscurité.

Lorsqu'Octave crut avoir ainsi disposé les esprits au dénoûment qu'il méditait, l'année de son consulat venant d'expirer, il parut dans le sénat, et déclara qu'il renonçait à tous les pouvoirs extraordinaires qu'il tenait de la république. Moins cette démarche était sincère, plus il employa d'art pour faire croire à la pureté de ses intentions. « On ne pouvait pas, « disait-il, douter de la franchise d'une abdication si volon« taire ; tous les rois étrangers étaient liés à ses intérêts ; « l'armée lui avait donné des preuves éclatantes de sa sou« mission et de son dévouement ; le peuple et les provinces le « regardaient comme le garant de leur repos ; tous les partis « le considéraient comme leur unique lien ; il était redouté « par les factieux et par les scélérats, comme une digue qu'ils « ne pouvaient franchir. Dans une pareille situation, per« sonne ne pouvait lui ravir la puissance, s'il voulait la gar« der. Mais il trouvait juste de rendre à chacun l'exercice de « ses droits : au sénat son autorité, au peuple son indépen« dance, aux lois leur vigueur. Le sacrifice du pouvoir au « bien public lui paraissait plus honorable que les plus gran« des victoires ; à ses yeux, la gloire principale de César était « d'avoir refusé la royauté, comme il faisait consister la « sienne à se démettre du pouvoir suprême. Je n'ai d'abord « pris les armes, ajoutait-il, que pour venger mon père ; je « me suis vu depuis, à regret, forcé de me charger longtemps « du fardeau des affaires, afin de délivrer la république des « factions qui la déchiraient. César est vengé, les factions « sont détruites, les étrangers sont soumis, l'ordre règne « dans l'intérieur : au prix de mon sang, au péril de ma vie, « j'ai sauvé la république ; j'ai fait respecter ses armes de« puis la mer d'Éthiopie jusqu'à la Tamise, depuis l'Euphrate

« jusqu'aux colonnes d'Hercule; j'ai fermé le temple de Ja-
« nus. Quel autre bonheur puis-je désirer que celui du repos
« et de la retraite? quelle autre gloire pourrait me tenter, si
« ce n'est la gloire de voir la république, libre et florissante,
« se gouverner par de sages lois, et reprendre ses antiques
« mœurs? »

Il ajouta à ces paroles de sages conseils sur le gouvernement de l'état, recommanda au peuple de repousser l'intrigue, de craindre les factieux; aux sénateurs d'adoucir leur orgueil, de réformer leur luxe, de modérer leur ambition, source de haine et de discorde; aux proconsuls et aux préteurs de ne plus faire haïr le nom romain par leurs concussions oppressives et scandaleuses. « Si vous agissez ainsi, dit-
« il en terminant son discours, vous comblerez mes vœux,
« vous assurerez votre gloire et le bonheur de ma patrie;
« mais si, méprisant mes avis, n'écoutant que l'ambition et
« l'avarice, et entraînés par vos passions, vous livrez encore
« la république au funeste fléau des guerres civiles, vous me
« ferez repentir de mes sacrifices, et vous retomberez tous
« dans les malheurs dont je vous ai sauvés. »

Les sénateurs écoutaient César avec la surprise que devait exciter une telle démarche. Ceux qu'il avait mis dans sa confidence applaudirent vivement sa générosité, mais se gardèrent bien d'appuyer sa proposition. Ceux qui croyaient à sa sincérité, mais qui, las des factions, préféraient les faveurs de la fortune aux rigueurs de la liberté, et le repos de la monarchie aux orages de la république, laissèrent éclater le chagrin que leur faisait éprouver cette abdication. La crainte empêchait les amis de la liberté d'accepter le sacrifice qu'on leur offrait, et un reste de pudeur retint quelque temps ceux qui auraient voulu parler en faveur de la servitude. Tous se réunirent enfin pour conjurer César de renoncer à une résolution si fatale au repos public.

Après une résistance plus longue que vive, il obéit, et consentit à garder le pouvoir suprême. Cependant, sous prétexte

que le fardeau du gouvernement tout entier était trop pesant pour lui, il voulut partager avec le sénat les provinces de l'empire. Dans ce partage, choisissant pour lui les gouvernements les plus exposés aux attaques de l'ennemi, et dans lesquels se trouvait placée la plus grande partie des troupes, il conserva dans sa dépendance la vraie source du pouvoir, l'armée.

Le sénat eut l'administration de l'Afrique, de la Bétique (en Espagne), de la Grèce, de l'Asie-Mineure, de la Sicile, du Pont, des îles de Crète et de Sardaigne. César se réserva le reste de l'Espagne, la Lusitanie, les Gaules, la Syrie, la Phénicie et l'Égypte.

On parut laisser l'Italie ainsi que Rome régies par les anciennes lois. Octave y commandait en monarque, sous le voile de la liberté : il savait qu'on peut tout enlever aux hommes tant qu'on leur laisse l'espérance. Il n'accepta que pour dix ans le sacrifice que Rome lui faisait de sa liberté ; et, dans tout le cours de sa vie, employant toujours le même artifice pour entretenir la même illusion, il renouvela son offre d'abdication, et fit proroger son autorité, tantôt pour cinq et tantôt pour dix années.

Messala, chargé par le sénat de lui exprimer la reconnaissance des Romains, lui donna, au nom du sénat et du peuple, le titre d'*Auguste*. Ce nom, qui avait quelque chose de sacré, lui parut préférable à celui de Romulus, qu'on voulait lui faire accepter, et qui rappelait trop la royauté, toujours odieuse dans Rome. D'ailleurs, son autorité ne fut revêtue d'aucune dénomination nouvelle ; il n'ignorait pas que la multitude se gouverne plus par les mots que par les choses, et qu'à ses yeux les noms les plus anciens sont les plus respectés. Celui de roi aurait effrayé ; celui d'*imperator*, étant plus usité, n'inquiéta personne. Sous ce titre, il régna comme général, et l'éclat de cette monarchie militaire rendit bientôt le titre d'empereur supérieur à celui de roi.

Déjà Pompée, revêtu de ce nom, avait joui d'une autorité presque absolue. Les généraux, devenant souverains, le glaive

fut leur sceptre ; ils n'eurent d'autre appui pour leur puissance que l'armée ; et cette armée devint l'écueil du trône, comme le peuple avait été celui du sénat. Le soldat et la multitude sont toujours les instruments dont se servent les ambitieux pour renverser les monarchies comme les républiques ; cependant, sous le règne d'Auguste, les titres civils que ce prince continuait à porter semblaient tempérer le pouvoir militaire. Ce n'était que comme consul qu'il faisait exécuter les lois dans la ville, ou comme proconsul dans les provinces. La puissance tribunitienne semblait seule le rendre inviolable aux yeux du peuple : les fonctions de la censure lui donnaient le droit de surveiller les mœurs ; et, à la mort du faible Lépidus, le souverain pontificat remit dans ses mains la puissance de la religion.

Toujours soigneux de faire oublier qu'il était devenu le maître de la patrie, il s'en fit nommer le père ; et ce titre, donné à Cicéron lorsqu'il sauva la liberté, fut unanimement déféré à Auguste pour l'avoir détruite.

L'empereur profitait de tous les exemples que pouvaient lui fournir les fautes commises par le gouvernement républicain pour augmenter son pouvoir. Ainsi, comme Pompée et Scipion s'étaient vus, par un décret du sénat, affranchis des règles qui avaient fixé l'âge où l'on pouvait prétendre au consulat, Auguste, par un décret du sénat et du peuple, se fit dispenser généralement de l'observation de toutes les lois ; de sorte que ce gouvernement, qui se soumettait en apparence aux formes républicaines, devint non-seulement monarchique ; mais absolu ; et l'empire romain offrit ainsi le plus monstrueux mélange de la république et du despotisme. Ce décret fut rendu l'an 725 de Rome, et c'est de cette époque que la plupart des historiens datent le règne d'Auguste.

On voit avec surprise un peuple qui venait si récemment de répandre tant de sang pour la liberté, la sacrifier si lâchement aux caprices d'un homme ; mais le besoin du repos égarait les Romains : le souvenir du passé les trompait, l'adresse

d'Auguste les rassurait. Souvent, sans cesser d'être libres, ils avaient confié à des dictateurs un pouvoir absolu. Déchirés par les guerres civiles, ils croyaient pouvoir encore sans danger employer pour dix ans ce remède nécessaire. La politique artificieuse d'Auguste leur faisait croire qu'il rendrait un jour à Rome cette autorité qu'elle lui confiait momentanément. Un caractère plus fort les aurait éclairés : l'apparente modestie et la douceur d'Auguste les aveuglaient ; ils s'endormirent dans les bras de la tyrannie, en rêvant toujours la liberté.

Cette illusion peut d'autant plus se concevoir, qu'aucun droit n'était enlevé à la république, et qu'elle les conservait tous ; puisqu'Auguste ne tenait son autorité que du sénat et du peuple, ils pouvaient la retirer comme la donner. D'ailleurs, ce prince habile laissa toujours aux sénateurs et aux tribuns une part dans l'exercice de la souveraineté. Les édiles présidaient aux jeux, les préteurs aux jugements ; le peuple donnait sa voix pour les élections : on nommait à l'empereur des collègues dans chacune des fonctions qu'il exerçait. Les ambassadeurs des princes étrangers demandaient audience au sénat. L'empereur faisait délibérer ce corps sur toutes les grandes affaires de la république ; et s'il se réservait la décision des plus urgentes, il les soumettait à la discussion d'un conseil privé, composé des consuls et de quinze sénateurs.

Plus la puissance d'Auguste augmentait en force, plus il la couvrait de formes modestes et populaires. Loin d'habiter un palais comme Lucullus et Pompée, il se contentait d'une maison de peu d'apparence, occupée autrefois par l'orateur Hortensius. Aucun luxe ne brillait sur sa table ni sur ses vêtements ; il s'asseyait au spectacle dans les rangs des sénateurs et des consuls. Remplissant scrupuleusement les devoirs de la vie privée des citoyens, il assistait aux noces, aux funérailles de ses amis, plaidait leurs causes, sollicitait pour eux les suffrages du peuple, prononçait en public leur oraison funèbre, et demandait au sénat les grâces et les dignités qu'il voulait faire accorder aux membres de sa famille. Ainsi, au moment

où le corps de la république était sans vie, son ombre étonnait encore par sa grandeur imposante et par ses formes vaines.

Dans les temps de corruption, l'intérêt privé parle plus haut que l'intérêt public. Auguste se choisissait pour collègues au consulat les plus grands personnages de la république; il donnait les gouvernements de provinces aux consulaires, aux plus illustres sénateurs : un pouvoir civil très-borné, un titre honorable, des licteurs, des faisceaux, des hommages satisfaisaient la vanité de ces gouverneurs, tandis que l'autorité réelle dans les provinces était confiée aux lieutenants militaires de l'empereur.

Il avait aussi créé dans Rome un préfet qui recevait ses ordres et les exécutait. Ainsi, les magistrats de la république ne conservaient que le cérémonial du gouvernement.

Le peuple fut plus difficile à tromper que le sénat : on n'avait point osé lui enlever le droit de sanctionner les lois et de nommer aux charges; il ne voulait pas que ce droit fût illusoire. Tant qu'Auguste restait à Rome, sa politique adroite dirigeait à son gré le choix de la multitude, et ses recommandations étaient respectées comme des ordres; mais toutes les fois qu'il s'absenta, les élections furent orageuses, et le peuple turbulent se porta à des mouvements séditieux. Aussi, après la mort d'Auguste, Tibère priva le peuple du droit d'élection, et le transféra au sénat, qui se montrait plus servile.

Au reste, si l'ordre et le repos peuvent dédommager de la perte de la liberté, les Romains en jouirent pleinement; et Auguste exerça avec tant de justice et de douceur un pouvoir arbitraire, que les républicains durent lui reprocher d'être le plus dangereux des despotes; car il fit aimer l'autorité absolue.

Le temple de Janus fermé, la fureur des factions étouffée, les biens restitués aux proscrits, la vigueur rendue aux lois, la force aux tribunaux, la discipline aux armées, le respect à la religion, la liberté au commerce, la sécurité à l'agriculture, les encouragements accordés aux lettres et aux arts, firent goûter au monde entier un bonheur et une paix jusque-

là inconnus. Horace a tracé en beaux vers un tableau admirable de cette époque tranquille « où les Romains, à l'abri « des attaques de l'étranger et de la fureur des guerres civiles, « voyaient l'ordre remplacer la licence, et la vertu vengée « du vice. Le fermier recueillait sans crainte de riches mois- « sons; le bœuf traçait sans danger son paisible sillon; les « provinces n'étaient plus livrées à l'insolente avidité des pré- « teurs, à la violence des soldats féroces. »

Ce qui prouve encore mieux que l'encens des poëtes la sagesse du règne d'Auguste, c'est qu'il est stérile pour l'histoire, et qu'il ne lui offre aucun de ces grands événements qui n'excitent l'admiration de la postérité qu'aux dépens des larmes et du sang des contemporains.

Quels hommages n'aurait pas mérités Octave, si, plus prévoyant, il eût forcé ses successeurs à ne pas sortir des bornes que son seul caractère mettait à son pouvoir; si, rendant son trône héréditaire, au lieu de conserver des formes vaines et dangereuses d'élection, il eût assis ce trône sur une base plus solide, à l'ombre de lois sages et de fortes institutions; et s'il avait garanti la liberté publique, par d'insurmontables barrières, des dangers de la tyrannie du prince, comme il l'avait mise à l'abri des orages populaires! Mais Auguste, en se faisant chérir par sa modération, ne vit que le présent, et ne travailla que pour lui. Le sort de sa patrie sous ses successeurs l'inquiéta peu; il ne sut ou ne vit pas qu'un pouvoir qui s'élève en s'isolant devient d'autant plus fragile qu'il est plus haut, qu'il se prive de solidité en se privant de base, et qu'aucune force ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste.

Un prince qui par son titre même prouvait qu'il était parvenu au trône par les armes, et qu'il ne régnait que comme général victorieux, ne devait pas laisser perdre aux soldats l'habitude de le voir à leur tête. Auguste quitta Rome, et partit pour la Gaule, où Messala venait, par ses ordres, de réprimer une révolte. La présence de l'empereur acheva de soumettre ce pays à la police et aux lois romaines : elles rendirent

les Gaulois plus tranquilles, plus éclairés, plus riches, plus heureux; mais elles amollirent leurs mœurs, et ils devinrent moins capables de résister à la bravoure féroce des sauvages habitants de la Germanie.

Dans le même temps, Gallus, préfet d'Égypte, conçut le projet de se rendre indépendant. Les circonstances n'étaient pas favorables à un semblable dessein; l'empire romain, paisible, ne voulait pas voir troubler son repos; Gallus, abandonné par les troupes, fut destitué; une punition si peu rigoureuse parut trop douce au sénat, qui se montra plus sévère que l'empereur, et bannit le coupable. Son infidélité, comme magistrat, causa son exil; son talent, comme poëte, lui fit obtenir son rappel, que Mécène, ami constant des lettres, sollicita pour lui. Auguste eut toute sa vie l'habileté de laisser au sénat les rigueurs, et de réserver pour lui les actes de bienfaisance, de générosité et de clémence.

Pendant son absence, Agrippa, chargé des embellissements de la capitale, termina le superbe édifice qu'on nommait Panthéon, et qui, dans son enceinte circulaire, rassemblait tous les dieux de l'univers, comme Rome réunissait sous ses lois tous les peuples du monde.

A cette époque le feu de la liberté ne s'agitait plus que dans la partie septentrionale de l'Espagne. Les Cantabres, les Asturiens, protégés par leurs montagnes, prirent plusieurs fois les armes pour recouvrer leur indépendance. Vaincus par Varron et Muréna, ils se révoltèrent encore. Auguste, craignant leur courage et leur exemple, jugea cette guerre assez importante pour la diriger lui-même; ils résistèrent avec opiniâtreté, et la fortune seconda d'abord leur vaillance; mais enfin, accablés par le nombre, ils se soumirent. Auguste eut l'honneur de terminer en Espagne une guerre qui durait depuis deux cents ans: il établit plusieurs colonies pour contenir ces peuples belliqueux, et bâtit la ville de Mérida, dont le territoire devint la propriété et la récompense de ses soldats.

Deux jeunes guerriers se distinguaient alors dans les armées

d'Auguste : Marcellus, neveu de ce prince, par sa vaillance, par ses talents, par sa générosité, par son attachement à l'ancienne discipline et par ses douces vertus, faisait les délices et l'espoir de Rome : il épousa Julie, fille de l'empereur, également fameuse par ses charmes et par ses vices. Tibère, fils de Livie, se faisait remarquer par sa bravoure, par son habileté militaire ; mais il était ambitieux, jaloux, débauché, fourbe et cruel. A l'âge où les hommes sont portés à la confiance et à la douceur, il se montrait sombre et méfiant, et ne comptait sur l'obéissance que lorsqu'elle était commandée par la crainte. Il conseilla de traiter avec rigueur les Cantabres vaincus ; quarante mille de ces infortunés furent enlevés à leur patrie et dispersés dans des contrées lointaines. Rome ne prévoyait pas alors que Tibère dût être un jour son maître. Auguste ne l'aimait pas ; et la seule marque de faveur que les instances de Livie purent lui faire obtenir, fut une dispense de cinq ans pour parvenir aux charges.

Les armes romaines, couronnées de succès sur toutes les frontières de l'empire, échouèrent en Arabie : ses sables brûlants la défendaient mieux que ses guerriers ; Élius Gallus voulut y pénétrer : son armée, égarée par des guides infidèles, errante au milieu des déserts, privée de vivres, accablée par un soleil ardent, fut presque totalement détruite, quoiqu'elle n'eût perdu que sept hommes dans les combats.

Pétronius, gouverneur d'Égypte, n'eut pas plus de succès dans une guerre qu'il entreprit contre les Éthiopiens. Leur reine Candace perdit d'abord sa capitale, mais conserva son courage. Ralliant ses troupes, elle força les Romains à la retraite : son royaume, séparé du reste du monde par des déserts, connaissait à peine de nom les maîtres de la terre. Lorsqu'on lui proposa, pour terminer la guerre, d'envoyer une ambassade à l'empereur, elle demanda quel pays il habitait. Auguste lui accorda la paix, et l'affranchit du tribut que Pétronius lui avait imposé.

Peu de temps après, Auguste tomba malade ; on désespé-

rait de sa vie : se croyant lui-même sans ressource, il donna son anneau au brave et sage Agrippa ; c'était le désigner pour son successeur, et préférer le bonheur de l'empire à l'élévation de sa famille. L'habileté de Musa, son médecin, le sauva. Les Romains reconnaissants élevèrent à Musa une statue près de celle d'Esculape. Les plus nobles caractères résistent difficilement à l'ambition. Marcellus supportait avec peine la préférence éclatante qu'Agrippa venait d'obtenir. Les talents et les services d'un ministre si expérimenté, d'un général tant de fois vainqueur, d'un ami si fidèle, ne le garantirent point de la disgrâce. Auguste n'eut point la force de le défendre contre sa famille ; mais, voulant couvrir son exil d'un voile honorable, il le fit gouverneur de Syrie. Marcellus survécut peu à ce triomphe, qui lui donna probablement plus de repentir que de jouissances ; il n'avait que vingt ans lorsqu'il mourut. Le peuple le regretta d'autant plus vivement qu'on lui supposait l'intention de rétablir la république. Moissonné dans sa fleur, et n'ayant fait briller dans le monde que des vertus, il jouit en mourant d'une gloire que peut-être une plus longue vie ne lui aurait pas conservée. Virgile l'immortalisa par ses vers. Plus tard Sénèque fit son éloge ; un théâtre magnifique porta son nom, par les ordres d'Auguste.

Les Romains n'aimaient pas Livie ; ils l'accusaient de tous les coups du sort, et ils la soupçonnèrent d'avoir attenté aux jours de Marcellus, dans le dessein de faire régner Tibère. Cependant l'empereur se conciliait de plus en plus l'affection du peuple. Son plus grand secret pour se faire aimer fut d'oublier le passé, de ne protéger aucun parti, et de traiter avec une égale faveur les hommes de talent, soit qu'ils l'eussent servi ou combattu. Il s'adjoignit au consulat Pison, républicain ardent, et Sextius, fidèle ami de Brutus. C'est par ce constant oubli des factions qu'on les tue.

Le fléau de la peste vint alors troubler le bonheur dont jouissaient les Romains. Ce peuple, toujours extrême dans son amour comme dans sa haine, crut que l'homme qui avait

fait cesser les désordres de la terre, pouvait seul désarmer le courroux du ciel; volant au-devant du joug avec la même passion qui lui faisait autrefois sacrifier ses jours pour la liberté, il se rassemble en tumulte, entraîne le sénat à rendre une loi qui nomme Auguste dictateur perpétuel, et porte ce décret aux pieds de l'empereur.

Auguste connaissait trop la mobilité de la multitude pour céder à ce moment d'ivresse : il refusa le titre inutile qu'on lui proposait; et, comme sa résistance augmentait l'ardeur du peuple pour le vaincre, il déchira ses vêtements, et déclara qu'il aimait mieux mourir que de se charger d'un pouvoir tyrannique qu'une loi formelle avait aboli pour toujours. Il n'accepta que la puissance tribunitienne pour sa vie, et le peuple se retira rempli d'admiration pour sa modestie, qui se bornait cependant à préférer le trône à la dictature.

L'empereur était persuadé que la surveillance continuelle du chef de l'état peut seul empêcher le relâchement dans les diverses parties de l'administration, et que, pour bien exécuter ses ordres, on doit toujours le voir ou l'entendre. Il se résolut donc à visiter plusieurs parties de son empire; il parcourut la Sicile et la Grèce, rétablit partout l'ordre et la justice, et signala sa générosité par des largesses; il donna Cythère à Lacédémone, et, au grand regret des Athéniens, rendit à Égine son indépendance. Passant ensuite en Asie, il y fit bénir son nom par un juste mélange de douceur et de sévérité. Il priva Sidon et Tyr de leur liberté, parce qu'elle était dégénérée en licence. Cependant, trompé par l'adresse et par la flatterie d'Hérode, il augmenta ses états. Ce roi, habile à la guerre, profond en politique, mais oppresseur de ses peuples et tyran de sa famille, au mépris de sa religion, érigea un temple à l'empereur.

L'orgueil romain, rassasié de triomphes, n'avait été depuis plusieurs siècles humilié que par les Parthes : César était mort au moment où il se préparait à venger l'affront de Crassus. Auguste, voulant remplir son dernier vœu et se montrer

digne de son nom, rassembla ses troupes pour marcher sur l'Euphrate. Phraate, roi de Parthie, alarmé de son approche, le désarma par sa soumission, et lui renvoya les drapeaux et les prisonniers romains, tristes débris de l'armée de Crassus.

Les Parthes étaient si redoutés que cet événement fut célébré à Rome comme une éclante victoire : les consuls placèrent ces drapeaux dans le temple de Mars Vengeur; le sénat fit frapper des médailles pour consacrer le souvenir de cet événement glorieux, et le peuple éleva un arc de triomphe en l'honneur d'Auguste.

Phraate donna à l'empereur quatre de ses enfants en otage, moins par crainte des armes romaines, que par la peur de voir ses peuples se révolter en faveur de ses fils. Un tyran haï et méprisé redoute plus ses sujets que ses ennemis.

Auguste permit à tous les peuples tributaires de se gouverner par leurs lois : il obligea les rois qui dépendaient de Rome à rendre leur joug plus léger pour leurs sujets. Artaxias, roi d'Arménie, comptant sur les secours des Parthes, s'était déclaré l'ennemi des Romains; dès qu'on le vit abandonné par eux, ses peuples se révoltèrent contre lui; ils le chassèrent du trône, et l'empereur leur donna pour roi Tigrane, qui avait été élevé à Rome.

Auguste, revenu à Samos, y reçut les hommages de tous les princes de l'Europe et de l'Asie. Pandion, Porus, rois des Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Les Scythes et les Sarmates recherchèrent son amitié ; Zarémonochégas, Indien de naissance, avait parcouru la terre pour s'instruire : initié aux mystères d'Éleusis, il crut qu'il fallait mourir au moment où il se voyait arrivé au comble du bonheur; et, suivant la coutume superstitieuse de son pays, il fit dresser un bûcher au milieu d'Athènes, et périt publiquement dans les flammes, en présence de l'empereur.

Auguste partit d'Athènes pour revenir à Rome. Virgile, qui payait par un encens immortel l'amitié dont l'empereur l'ho-

norait, mourut dans ce voyage, et fit lui-même ainsi, dit-on, son épitaphe :

« Mantoue m'a donné le jour ; la Calabre me l'a ravi ;
« Parthénope conserve mes cendres. J'ai chanté les bergers,
« les champs et les héros. »

N'ayant pu achever les corrections qu'il voulait faire à *l'Énéide*, il avait ordonné de livrer cet ouvrage aux flammes. Nous devons à Auguste la conservation de ce chef-d'œuvre ; en le sauvant, il se servit lui-même ; car les grands écrivains composent une noble partie de la gloire des grands règnes. La reconnaissance est une vertu qui s'unit presque toujours aux grands talents ; Virgile institua pour héritiers Auguste et Mécène. Leurs trois noms réunis ont traversé ensemble les siècles.

Tandis qu'Auguste était absent, quelques souvenirs de la république se réveillèrent. Les comices furent orageux ; un petit nombre d'hommes turbulents crurent pouvoir profiter de ces mouvements passagers pour conspirer. Cépion, Statilius, Egnatius Ruffus furent punis par le sénat de leur témérité ; et l'empereur, pour réprimer la licence du peuple, nomma lui-même cette année les consuls.

Les Cantabres tentèrent encore une fois de se soulever ; Agrippa les soumit, et Balbus triompha des Garamantes qui s'étaient révoltés en Afrique.

Depuis la mort de Marcellus, Agrippa, comme on peut le croire, avait repris son rang et sa faveur près d'Auguste ; il le fit nommer tribun pour cinq ans. Secondé par ce sage ministre et par Mécène, il publia plusieurs lois sévères contre le luxe, contre la brigue, contre la dépravation des mœurs, et fit de sages règlements pour préserver Rome des incendies. Il compléta la réforme du sénat, réduisit le nombre des sénateurs à six cents, et fixa leurs revenus à cent mille livres. Les superbes aqueducs construits par Agrippa répandirent une eau salubre dans tous les quartiers de la ville : par-là les contagions dont Rome s'était vue si longtemps la proie devinrent moins fréquentes.

Auguste tenta de louables mais d'inutiles efforts pour rendre aux liens du mariage leur force et leur sainteté ; il avait triomphé de la liberté, la licence lui résista. Le désordre était trop général pour être arrêté ; ce n'était plus le temps des Lucrèce et des Cornélie. Horace nous représente « toutes les « jeunes Romaines livrées avec passion aux arts voluptueux « de l'Ionie, ne cultivant d'autre science que celle de plaire, « et, dès leur enfance, méditant déjà de coupables amours. » Auguste lui-même, qui voulait réformer les mœurs, cédait au torrent ; il donnait la loi, mais non l'exemple, et on lui reprochait justement son amour illégitime et trop public pour Térentia, femme de Mécène. L'époux de Livie, enlevée à Néron dont elle était enceinte, devait-il espérer qu'on écouterait sa voix lorsqu'elle tonnerait contre le vice, et avait-il le droit de punir aussi sévèrement le dérèglement de sa famille ?

L'empereur, quelque indulgent qu'il se fût montré pour les plaisirs du peuple, crut nécessaire de modérer sa passion pour les jeux sanglants du cirque, et il ne permit que deux fois par an les combats de gladiateurs. Le peuple romain se montrait alors plus que jamais passionné pour les spectacles. Deux pantomimes célèbres, Pylade et Bathyle, se disputaient la faveur de la multitude, qui, faute de plus grands objets, se divisait en factions pour eux, avec autant d'ardeur que s'il eût été question de Marius et de Sylla. Auguste, pour réprimer l'insolence de Pylade, le bannit quelque temps, le rappela ensuite, et lui recommanda de ne plus donner lieu, par sa conduite, à ces agitations populaires. « César, lui répondit « Pylade, je crois qu'il vous est plus utile que nuisible de « voir le peuple romain ne s'occuper que de Bathyle et de moi. »

L'empereur préférait à tout autre spectacle les jeux troyens, où les jeunes patriciens, divisés en escadrons, manœuvraient, s'exerçaient les uns contre les autres, et disputaient entre eux le prix de l'adresse et de la course. Il aimait mieux retracer aux yeux des Romains les jeux du roi Énée et du jeune Ascagne que les triomphes de la république.

Les guerres devenaient de plus en plus rares; Rome ne combattait que pour se défendre; on n'était plus au temps où il fallait chaque année une nouvelle gloire pour de nouveaux consuls; une politique sage voulait conserver les conquêtes et non les étendre. Le repos de l'empire ne fut sérieusement troublé, sous le règne d'Auguste, que par les Germains. Ces peuples belliqueux ne pouvaient renoncer au désir de s'emparer de la Gaule; plus cette contrée devenait riche, fertile et civilisée, plus elle excitait l'ambition des Barbares. Leurs premiers mouvements furent réprimés par l'empereur, qui s'approcha lui-même du Rhin pour les contenir.

Les poëtes et les courtisans comparèrent son absence de Rome aux voyages des législateurs Solon et Lycurgue; et cependant Auguste, fort différent de ces sages, au mépris de ses propres lois, traînait à sa suite Térentia, et scandalisait par cet exemple le peuple dont il prétendait réformer les mœurs.

On lui porta dans les Gaules de violentes plaintes contre Licinius, chargé d'y lever les tributs. Ce concussionnaire avide, né Gaulois, esclave à Rome et affranchi par César, s'était élevé à force de ramper; conservant, dans le rang où il se trouvait parvenu, les sentiments de la servitude, il se montrait aussi dur pour les hommes soumis à son autorité qu'il avait été souple et flatteur pour ses maîtres. Auguste, irrité de ses malversations, voulait le punir; Licinius le conduisit dans sa maison, lui fit voir un trésor immense : «Voilà, « dit-il, ce que j'ai amassé pour vous; mon dévouement à « vos intérêts m'attire la haine publique; perdez-moi si vous « le voulez, mais gardez cet or dont je craignais que les Gau- « lois ne se servissent contre vous. » Cet or couvrit le crime, et Licinius fut absous.

Cependant l'empereur consola les Gaulois par ses bienfaits, et favorisa particulièrement la ville d'Autun, qui devint dans la Gaule un centre d'instruction publique. Les Rhétiens, habitants des Alpes, osèrent dans ce temps faire quelques courses

en Italie; Drusus, secondé par Tibère, vainquit ces Barbares, et fonda dans leur pays la colonie d'Augusta (aujourd'hui Augsbourg). D'un autre côté Agrippa soutenait la puissance romaine en Orient; il protégea les Juifs, et vainquit en Asie un aventurier qui se disait petit-fils de Mithridate, et voulait relever son trône.

Auguste, de retour dans la capitale de l'empire, fut reçu par les Romains, non-seulement comme un maître, mais comme un dieu. L'univers retentissait de ses louanges, et l'encens fumait pour lui dans tous les temples. Les vices et les cruautés de sa jeunesse font croire difficilement aux vertus de sa vieillesse; cependant il est certain que, si ces vertus n'existaient pas dans son cœur, elles brillaient dans toutes ses actions. Il importe peu qu'on les attribue à ses sentiments ou à sa politique ; elles eurent le même effet, et toute censure perd sa force contre un souverain qui dompte ses passions et qui réprime ses ressentiments.

Il suffit à l'éloge d'Auguste, pour effacer le souvenir d'Octave, de dire que son règne fut glorieux et sage, qu'il fut aimé, et que son peuple fut heureux. La reconnaissance des Romains était si sincère qu'ils l'exprimaient au moment où la tombe, ne laissant plus rien à désirer ni à craindre, fait taire la flatterie. Un grand nombre de personnages distingués léguaient en mourant leurs biens à l'empereur; Auguste, n'abusant point d'une affection si vive, rendit presque toujours aux enfants leur patrimoine, et souvent même il l'augmenta. Son plus grand mérite fut de bien choisir les hommes qui l'aidaient à soutenir le fardeau de l'empire, et de ne point se montrer jaloux des grands talents qu'il savait employer.

Tandis qu'Agrippa illustrait le règne d'Auguste par de grands succès militaires, par de grands travaux et par de magnifiques monuments, Mécène travaillait courageusement et avec succès à le sauver des écueils du pouvoir; il adoucissait son caractère, et l'empêchait de se livrer à son ancien penchant pour la rigueur; sa maxime constante était : « qu'on

« doit gouverner les hommes comme on voudrait soi-même « être gouverné. »

La vérité hardie n'irritait point Auguste; il était digne de l'entendre. Un jour, assis sur son tribunal, il allait condamner plusieurs personnes à mort; Mécène, ne pouvant s'approcher de lui, écrivit ces mots sur des tablettes qu'il lui fit passer : « Lève-toi, bourreau! » César, dans l'instant, quitta l'audience, et fit grâce aux accusés. On raconte que le philosophe Athénodore, le voyant irrité, lui dit : « Lorsque la colère veut « s'emparer de vous, prononcez lentement les vingt-quatre « lettres de l'alphabet avant de parler ou d'agir. — Restez « toujours près de moi, répondit l'empereur, vos conseils me « sont nécessaires. »

Auguste survécut aux nobles amis qui l'avaient aidé à vaincre ses passions. Agrippa, après avoir étouffé une révolte des Pannoniens, tomba malade. L'empereur était parti de Rome pour courir près de lui; mais en route il apprit sa mort. Il lui fit de magnifiques funérailles, prononça publiquement son éloge, et donna l'ordre de le placer dans le tombeau que lui-même devait occuper. Comment ne pas admirer un prince qui supporte la vérité, qui dompte son caractère, qui sent le prix de l'amitié, et qui accorde la plus grande part de sa faveur, de son pouvoir et de sa confiance à celui qui a condamné son usurpation, à l'homme qui lui a conseillé d'abdiquer? Les Romains n'étaient plus dignes de la liberté, Auguste l'était de l'empire.

Agrippa avait eu trois fils de Julie, Caïus César, Lucius César, Agrippa; et deux filles, Julie, qui hérita des vices de sa mère, et la célèbre Agrippine, femme de Germanicus. La mort d'Agrippa fut un malheur d'autant plus grand pour l'empire, qu'elle approcha Tibère du trône. Auguste lui ordonna d'épouser la veuve de ce grand homme. Tibère aimait sa femme Vipsania, et méprisait Julie; mais l'ambition lui fit surmonter son mépris et son amour. Devenu gendre de l'empereur, il partit de Rome pour combattre les Scordisques et

les Pannoniens, remporta sur eux plusieurs victoires, et reçut les ornements du triomphe[1].

Tous les pays civilisés avaient cédé aux armes romaines; elles ne s'étaient vues arrêtées que par les déserts de l'Éthiopie, par les vastes et brûlantes plaines des Parthes, et par les profondes forêts de la Germanie. Cette dernière contrée, située entre le Rhin, le Danube, la Vistule et la mer du Nord, fut dans tous les temps une pépinière de soldats. Le nom de Germain, qui signifie *guerrier*, annonçait assez qu'ils n'existaient que pour les combats. Ils faisaient consister leur bonheur à vivre libres et à mourir sur un champ de bataille. Trop indépendants pour subir le joug des lois, ils ne connaissaient de règles que leur volonté, et ne sortaient de leur oisiveté que pour se livrer à la débauche ou pour combattre. Leur croyance religieuse enflammait encore leurs passions guerrières; l'enfer punissait les lâches, le ciel n'était ouvert qu'aux braves.

Depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, que défit Marius, ils furent presque toujours en guerre avec les Romains. Souvent vaincus sans être soumis, ils voulaient toujours franchir le Rhin.

Les plus sanglantes défaites ne purent les faire renoncer à cette soif de conquêtes, qui s'accrut à mesure que la vertu romaine s'affaiblit, et qui les rendit enfin, dans la décadence de l'empire, maîtres de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Italie.

Les peuples nombreux de la Germanie portaient différents noms; mais tous avaient les mêmes mœurs et la même passion pour les armes. Cette hydre à mille têtes résista seule à l'Hercule romain, et finit par en triompher.

La mort d'Agrippa réveilla leur ardeur et leurs espérances; les Sicambres, les Usipiens et les Teuctères surprirent les légions que commandait Lollius sur les bords du Rhin, les mirent en déroute, soulevèrent en leur faveur deux provinces

[1] An de Rome 740. — Avant Jésus-Christ 12.

gauloises, et dévastèrent celles qui voulaient leur résister. Drusus marcha contre eux, les battit, passa le Rhin, et dévasta les terres des Frisons, des Bructères, des Cauques. L'année suivante, il franchit la Lippe, s'empara du pays des Sicambres, et poussa les Chérusques jusqu'au Weser. La rigueur de la saison le forçant à se rapprocher du Rhin, les Sicambres coupèrent sa retraite et l'enveloppèrent. Privé de vivres, il se voyait au moment d'être vaincu sans pouvoir combattre; mais les Barbares, croyant que ses troupes épuisées ne pourraient leur opposer qu'une faible résistance, l'attaquèrent témérairement; il les punit de leur audace, les enfonça, les mit en fuite, et revint dans les Gaules, laissant sur la Lippe, près de Paderborn, des forts et des garnisons destinés à les contenir. On lui décerna le triomphe : ses légions voulaient lui donner le titre d'*empereur;* Auguste ne le permit pas.

Drusus apprit bientôt que les Germains rassemblaient de nouvelles forces contre lui : il combattit encore les Cattes, les Suèves, les Sicambres, les Chérusques, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux rives de l'Elbe. Rome croyait voir revivre en lui ses anciens héros; les barbares redoutaient sa vaillance, ses concitoyens respectaient sa vertu. Libéral dans ses opinions, populaire dans ses mœurs, il ne dissimulait point son désir de rétablir la république, et les amis de la liberté fondaient sur lui leurs espérances. Une mort imprévue rompit le cours de ses brillantes destinées.

Le peuple ne veut presque jamais attribuer au sort la mort des grands hommes : on soupçonna Auguste et Tibère de de s'être, par le poison, délivrés d'une gloire importune; mais Tacite, dont l'inflexible sévérité ménageait peu les princes, et Suétone même, plus satirique qu'historien, ont regardé comme calomnieux ces bruits, accrédités par la haine qu'inspirait Tibère.

Ce jeune prince, apprenant la maladie de Drusus son frère, reçut l'ordre de se rendre près de lui; il quitta son armée, à la tête de laquelle il venait de vaincre les Pannoniens, les Daces

5.

et les Dalmates. Sa diligence fut telle qu'il put assister encore aux derniers moments de son frère. Cette circonstance réunit contre lui tous les soupçons, et le lieu où mourut Drusus conserva le nom de *champ scélérat*.

Auguste prononça l'éloge funèbre de ce jeune héros. Il écrivit, dit-on, l'histoire de ses exploits; le sénat, lui accorda, ainsi qu'à tous ses descendants, le surnom de *Germanicus*. On lui éleva un arc de triomphe en marbre, plusieurs statues dans Rome, et un cénotaphe sur la rive du Rhin. Émule des Scipion et des Paul Émile, il ne leur était point inférieur en courage, et il les égalait en amour pour sa patrie. Son fils Germanicus hérita de ses talents et de ses vertus; tous deux vécurent trop peu pour la gloire et le bonheur de Rome.

Tibère, prenant le commandement de l'armée, remporta plusieurs avantages, mérita l'ovation, força une partie des Suèves et des Sicambres à rendre les armes, transporta quarante mille de ces Barbares en deçà du Rhin, et pacifia tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe. Auguste lui permit de prendre le titre d'*empereur*, que sa politique avait refusé à un prince plus populaire et par-là plus dangereux.

Le temple de Janus fut de nouveau fermé; l'empereur, tranquille au dehors, eut à punir quelques ennemis intérieurs; il se voyait obligé à regret de réprimer par ses supplices les conspirations qui se renouvelaient sans cesse. La crainte dicte toujours de mauvaises lois; il en fit une pour ordonner que les esclaves de tout citoyen accusé de crime d'état pussent être achetés par la république ou par l'empereur, afin que rien ne les empêchât de dénoncer leur maître, ou de déposer contre lui.

L'empereur prenait en même temps des moyens plus justes et plus efficaces pour faire respecter son trône et sa vie. Plus son pouvoir augmentait, plus il se montrait modeste et populaire. Dans le nouveau dénombrement qu'il fit, on le vit se soumettre le premier à la loi, et faire la déclaration de sa fortune comme un simple citoyen. Il ordonna de fondre toutes

les statues de métal qu'on lui avait élevées, et en forma des trépieds pour le temple d'Apollon : on voulait lui en décerner une nouvelle ; il la refusa, et en érigea lui-même une à la concorde et à la prospérité publique. Le feu consuma sa maison : tous les citoyens lui présentèrent en foule leur argent pour la faire rebâtir. Auguste porta sa main sur toutes ces offrandes, et ne prit de chacune qu'un denier. Ce fut à cette époque que Messala, député par le sénat près de ce prince, lui dit : « César « Auguste, pour votre bonheur et pour celui de votre famille, « que nous croyons inséparable de la félicité publique, le sé- « nat, avec le consentement du peuple romain, vous salue « *père de la patrie.* » L'empereur versant des larmes, lui répondit : « Parvenu au comble de mes vœux, que puis-je en- « core demander aux dieux immortels, si ce n'est que cette « unanimité de sentiments que vous m'exprimez se soutienne « jusqu'au dernier instant de ma vie ! »

On lui témoignait, dans toute l'étendue de l'empire, la même reconnaissance et le même amour ; partout on lui élevait des temples, et presque tous les rois étrangers fondèrent en son honneur des villes qui portèrent le nom de Césarée. Auguste, constamment favorisé par la fortune et couronné par la gloire, paya sa prospérité politique par des malheurs privés : il avait perdu Agrippa ; la mort lui enleva Mécène ; sa fille Julie déshonora son nom ; il vit mourir la vertueuse Octavie, sa sœur ; l'impérieuse Livie seule lui resta.

Octavie unissait la vertu à la beauté : on voyait revivre en elle les mœurs de ces antiques Romaines qui avaient tant contribué à la gloire de la république ; seule, au milieu des factions et des fureurs de la guerre civile, elle fit entendre la douce voix de la paix et de l'humanité ; l'amour maternel fut sa seule passion ; elle le poussa peut-être à l'excès : inconsolable de la mort de son fils Marcellus, elle se montra trop jalouse de Livie et de toutes les mères heureuses. Le peuple romain pleura cette princesse qui, se renfermant dans les devoirs de son sexe, au faîte des grandeurs, ne fut jamais ni

ambitieuse, ni vindicative, et, dans un siècle de proscriptions, ne parla que de clémence.

L'empereur, aigri par tant de pertes, et irrité des désordres de sa fille Julie, la punit par un exil perpétuel ; il enveloppa dans son châtiment tous ceux qui avaient pris part à ses égarements, et fit mourir Jules Antoine, fils du triumvir, un de ses amants, qui avait conspiré contre lui.

La muse harmonieuse du tendre Ovide s'efforça même en vain de fléchir sa rigueur. Ce poëte aimable, banni de Rome, fit entendre, sur les bords glacés du Borysthène, des accords inconnus, et chanta tristement ses amours dans ces déserts, où l'empereur inexorable le laissa languir et mourir.

Cette sévérité découvrit à tout l'univers le dérèglement qu'un père aurait dû cacher ; il reconnut trop tard son erreur, et dit : « Je n'aurais jamais commis cette faute, si je n'avais « pas perdu Agrippa et Mécène. » Cet éloge, dicté par sa douleur, était aussi juste que touchant : il devait sa gloire aux armes de l'un et aux conseils de l'autre.

Mécène surtout fit oublier Octave et aimer Auguste. En mourant, il légua ses biens à l'empereur, et lui recommanda d'aimer Horace comme lui-même. Ce sage ministre lui avait appris que la puissance doit s'incliner devant le génie, que les grands écrivains sont les voix de la renommée, et qu'ils dictent les jugements de la postérité. Auguste, docile à ses avis, apprit de lui à se vaincre, à souffrir, sans s'irriter, le langage de la vérité hardie, et même à mépriser la calomnie. Aussi permettait-il ordinairement beaucoup de liberté dans les discours.

Un vieux soldat le priait un jour d'assister au jugement de son procès : l'empereur lui dit qu'il était trop occupé, mais qu'il y enverrait quelqu'un à sa place. « César, répondit le « vétéran, quand il fallait vous servir, je payais de ma per- « sonne, et je ne chargeais pas un autre de combattre pour « moi. » Auguste, loin de s'irriter de cette hardiesse, sortit à l'instant, et plaida lui-même la cause du vieux soldat.

Tibère l'exhortait à se venger de quelques personnes qui avaient tenu contre lui des propos outrageants : « Mon cher « Tibère, lui dit le prince, calmez la fougue de votre âge : « pourquoi nous emporter contre ceux qui disent du mal de « nous? ne suffit-il pas d'empêcher qu'ils nous en fassent? »

Tolérant pour les opinions politiques, il respectait celle des amis de la liberté, et traita toujours avec faveur le célèbre historien Tite-Live, quoique, dans ses écrits, il comblât Pompée d'éloges. Lui-même il louait souvent Caton de sa stoïque fermeté. « Quiconque, disait-il, s'oppose à un chan-« gement dans l'état, est un honnête homme. »

Entrant un jour chez ses petits-fils Caïus et Lucius, dont il surveillait l'éducation, il s'aperçut que ces jeunes princes s'empressaient de dérober à ses regards le livre qu'ils tenaient dans leurs mains ; il le saisit, et, trouvant que c'était un écrit de Cicéron : « Pourquoi, leur dit-il, croyez-vous que cette « lecture me déplaise? Étudiez, admirez, respectez Cicéron ; « c'était un bon citoyen, un habile orateur et un grand « homme. »

Presque honteux de la rapidité avec laquelle le peuple voulait se précipiter dans la servitude, il refusa toujours le titre de seigneur, que la bassesse romaine voulait lui donner. Ce mélange de modestie et d'ambition dans son caractère tenait aux deux phases de sa vie ; parvenu dans son âge mûr au rang des rois, il conservait encore quelques principes et quelques habitudes de son enfance et du temps où il n'avait été que citoyen.

Ses petits-fils, Caïus et Lucius César, nés dans la pourpre, et entourés de jeunes courtisans qui n'avaient pas connu la république, prirent la mollesse et l'orgueil trop naturels aux princes nourris sur les degrés du trône.

Lucius, âgé de onze ans, s'enivra des applaudissements que lui prodiguaient les Romains quand il entrait au théâtre. Excité par la flatterie de ses imprudents amis, il sollicita le consulat pour son frère, qui n'avait que quatorze ans, et qui ne portait

pas encore la robe virile. Auguste, toujours attentif à ménager l'opinion publique, affecta de paraître fort irrité contre lui. « Plaise aux dieux, dit-il, que jamais la république n'éprouve « assez de malheurs pour se voir obligée de nommer des con- « suls avant l'âge de vingt ans, comme je l'ai moi-même été! » On peut juger de la sincérité de ce courroux, puisque, peu de temps après, il fit accorder à Caïus un sacerdoce et le droit d'assister aux délibérations du sénat. L'ambition des jeunes princes fit bientôt naître leur jalousie. L'empereur voulait vainement tenir entre eux une balance égale ; il nomma Tibère tribun pour cinq ans, et le chargea de pacifier les troubles d'Arménie. Caïus montra un vif ressentiment de l'emploi conféré à Tibère ; celui-ci, avec plus de raison, envia la faveur de Caïus ; il voyait bien qu'Auguste préférait son petit-fils à son gendre ; regardant sa mission en Asie comme une disgrâce, il demanda sa retraite, résista opiniâtrément aux prières d'Auguste et de Livie, et s'exila lui-même à Rhodes, où il resta sept ans.

Lorsque Caïus eut pris la robe virile, l'empereur le fit nommer consul ; il reçut le titre de *prince de la jeunesse*, et l'ordre des chevaliers lui fit hommage de lances d'argent. La pente des Romains les entraînait rapidement à la monarchie : l'étendue de l'empire et la lassitude des troubles avaient fait sentir à tous les esprits la nécessité d'un chef, et l'on touchait au moment où le ciel devait aussi, renonçant à la multitude de dieux qui divisaient l'Olympe, commencer à ne rendre de culte qu'au créateur de l'univers. Ainsi le règne d'Auguste devint la plus grande époque de l'histoire ; et lorsque le monde reconnut un maître, la terre vit naître un Dieu.

Le 25 décembre de l'année 752 de Rome, Jésus-Christ naquit en Judée. Publius Sulpicius Quirinus, consulaire, faisait alors, par l'ordre d'Auguste, le dénombrement des citoyens de l'empire. Hérode mourut cette même année ; les livres saints disent qu'il expira après avoir ordonné le massacre de tous les enfants nouveau-nés, dans le dessein de détruire avec

eux celui que d'anciennes prophéties semblaient appeler au royaume des Juifs, et qui fonda en effet un nouvel empire, non sur les corps, mais sur les esprits. Auguste partagea les états d'Hérode entre ses trois fils, Archélaüs, Philippe et Antipas.

La paix dont jouissait alors l'empire permettait au prince de ne s'occuper qu'à consolider son pouvoir et à distraire le peuple, par des fêtes et des jeux, de ses anciens souvenirs. L'an 750, Lucius César prit la robe virile, et jouit des mêmes honneurs que son frère. Auguste fit remplir d'eau le cirque Flaminien ; on y donna la représentation d'une naumachie : Rome vit des gladiateurs combattre contre trente-six crocodiles. On eût dit, en voyant sur l'arène ces lions, ces panthères, ces crocodiles, qu'au défaut des luttes sanglantes des Marius, des Sylla, des Carbon et des triumvirs, le peuple romain avait besoin qu'on l'amusât par la vue de monstres aussi cruels, mais moins dangereux.

L'empereur forma dans ce temps des cohortes prétoriennes, composées de dix mille soldats choisis pour sa garde. Ce corps d'élite, destiné à la défense du trône contre la liberté, devint par la suite un écueil contre lequel se brisa souvent la tyrannie. Tout pouvoir qui prend, au lieu de loi, la force pour appui, est à la fin renversé par elle ; et, dans les temps anciens, on vit souvent les prétoriens ravir et donner le sceptre, comme on a vu, dans les temps modernes, les janissaires et les strélitz disposer de l'empire.

Les Parthes, toujours jaloux de la puissance romaine, supportaient avec peine que l'Arménie fût soumise à son influence : ils appuyèrent une faction dans ce royaume, chassèrent du trône le prince qu'Auguste leur avait donné, et mirent à sa place Tigrane. L'empereur, voulant, dans cette circonstance, essayer les talents de Caïus, son petit-fils, l'envoya en Asie, et forma pour lui des vœux difficiles à remplir ; car il lui souhaita « la valeur de Scipion, la popularité de Pompée, et sa « propre fortune. »

Dès que le roi des Parthes fut informé de l'approche de Caïus, il préféra la négociation aux armes, lui demanda une entrevue, et promit de ne plus se mêler des affaires d'Arménie. Caïus entra dans ce royaume, défit Tigrane, le détrôna, et donna son sceptre à un Mède, nommé Ariobarzane.

Ce jeune prince jouit peu de sa victoire ; il avait reçu dans le combat une blessure qui, peu de temps après, termina ses jours. Son frère Lucius, chargé de gouverner l'Espagne, était mort l'année précédente. Avant ces événements, Tibère, qui s'était, comme nous l'avons vu, exilé lui-même à Rhodes, pour calmer par son absence la jalousie des jeunes princes, réussit mal à déguiser son ambition ; et en même temps, quoiqu'il affectât de professer les maximes et de porter le costume des philosophes, il dévoila, dans le lieu de sa retraite, les vices de son caractère, son penchant pour la débauche et pour la tyrannie, de sorte qu'il inspira aux Rhodiens la haine que depuis lui porta tout l'empire.

Quelques jeunes Romains, qui pénétraient ses odieux desseins et qui le croyaient également capable des crimes les plus noirs et de la plus profonde dissimulation, avaient proposé à Caïus de le délivrer d'un rival si dangereux.

Caïus refusa d'y consentir : il fit plus ; trompé par les artifices de Tibère, qui s'ennuyait de son bannissement, et demandait en vain son rappel, il écrivit en sa faveur à Auguste. Ses prières et les instances de Livie fléchirent le courroux de l'empereur. Après la perte de Lucius et de Caïus, Auguste, qui voyait la mort moissonner toute sa famille, adopta Tibère, et, quoiqu'il eût montré longtemps une juste méfiance de ce caractère dissimulé, il se laissa enfin vaincre ou tromper, et crut sans doute que Tibère, doué d'un esprit pénétrant, d'une grande capacité militaire et d'une indomptable fermeté, pourrait seul, après lui, porter le fardeau de l'empire.

Tibère connaissait trop l'empereur pour ne pas prendre tous les moyens qui pouvaient lui concilier son affection ; il feignit un dévouement sans bornes, une vive reconnaissance, parut

dompter la violence de son caractère, et affecta autant de modestie qu'il ressentait d'ambition. Il avait encore un rival à redouter ; c'était Agrippa Posthumius, le dernier des petits-fils d'Auguste. La mémoire de son père, le grand Agrippa, le rendait cher aux Romains ; mais son ignorance, sa grossièreté, sa conduite orgueilleuse et téméraire le perdirent. Ses défauts, exagérés sans doute encore par Livie, irritèrent Auguste, qui le priva de ses droits, le chassa de Rome, et lui donna l'île de Planasie pour prison. Ayant ainsi éloigné Agrippa du trône, il obligea Tibère, quoiqu'il eût déjà un fils, d'adopter son neveu Germanicus, fils de son frère Drusus. Les vertus et les talents de ce jeune prince le rendaient l'espoir de Rome.

Tandis que l'empereur s'occupait à consolider le trône, que son adroite politique était parvenue à élever, il découvrit une grande conjuration tramée contre sa puissance et contre sa vie. Cinna, petit-fils de Pompée, en était le chef. On avait mis sous les yeux du prince la liste des conjurés et toutes les preuves de leurs crimes. Cependant, on voyait avec surprise qu'il convoquait son conseil pour délibérer au lieu d'agir, et que cet ancien triumvir, qui avait dicté autrefois, sans s'émouvoir, tant de proscriptions, hésitait à frapper les conspirateurs.

Auguste semblait avoir une autre âme qu'Octave ; agité par la colère, retenu par la pitié, il poussait de profonds soupirs. « Eh quoi ! disait-il, une inquiétude éternelle doit-elle « être mon partage, et le repos, celui de mes ennemis ? Laisserai-je vivre mes assassins ? Je n'aurais donc échappé à « tant de combats que pour tomber, au pied des autels, sous « le couteau de ces conspirateurs ? Non ! il faut qu'ils expirent, « et que leur supplice épouvante enfin tous ceux qui seraient « tentés de les imiter. » Mais tout à coup, plus irrité contre lui-même que contre Cinna, il s'écriait : « Ah ! si ma mort « est l'objet de tant de vœux, suis-je digne en effet de vivre ? « Quand cesserai-je de répandre du sang ? Chacun croit s'immortaliser en conspirant contre mes jours : sont-ils donc

« d'un assez grand prix pour en acheter la conservation par « tant de meurtres? »

On raconte que Livie, témoin de ses irrésolutions, lui dit : « Daignez écouter les conseils d'une femme ; lorsque les re« mèdes ordinaires ne réussissent pas, le médecin habile doit « en chercher de nouveaux. A quoi vous a servi la sévérité? « Vous avez vu le sang des conspirateurs en faire renaître « sans cesse de nouveaux : Salvidiénus tué a été remplacé « par le jeune Lépidus, Lépidus par Muréna et par Cépion, « ceux-ci par Egnatius et par Jules Antoine. Essayez donc en« fin si la clémence ne sera pas plus efficace; pardonnez à « Cinna : puisque ses projets sont découverts, il n'est plus « dangereux, et sa grâce peut vous couvrir d'une gloire im« mortelle. »

On ne sait si c'est la flatterie ou la vérité qui attribua ce sage conseil à Livie; ce qui est certain, c'est qu'Auguste le suivit. Appelant Cinna près de lui, il lui ordonne de s'asseoir, lui défend de l'interrompre, lui rappelle qu'il l'a autrefois vaincu, et lui a pardonné ; qu'après lui avoir sauvé la vie, il l'a comblé de bienfaits, et préféré même à ceux qui l'avaient servi. « Cependant, ajouta-t-il, Cinna, pour prix de tant de « générosité, tu veux m'assassiner ! » A ces mots, Cinna s'écrie qu'il est incapable d'un tel forfait : « Tu tiens mal ta « parole, répond Auguste ; tu ne devais pas m'interrompre.» Alors, il lui prouve qu'il est instruit de tous les détails de la conjuration, de l'heure et du lieu où elle devait s'exécuter, et des noms de tous les conspirateurs. Cinna, interdit, garde le silence. « Quels motifs, reprend l'empereur, ont pu t'inspirer « un pareil dessein! Serait-ce l'espoir de parvenir au trône? « le peuple romain serait bien à plaindre si j'étais le seul « obstacle qui t'empêchât d'y monter. Tu veux gouverner un « empire, et tu ne sais pas conduire ta propre fortune! Un « obscur affranchi vient récemment de l'emporter sur toi « dans les comices; tu n'as encore montré d'audace que con« tre ton bienfaiteur ; et quand je serais tombé sous tes coups,

« es-tu assez insensé pour croire que les Fabius, les Servi-
« lius, et tant d'illustres personnages, l'orgueil et la gloire de
« Rome, pussent supporter ta domination? Tu n'as rien à me
« répondre? Écoute ton arrêt : je te donne la vie une seconde
« fois ; je t'avais pardonné comme ennemi, je te fais grâce
« comme à mon assassin. Soyons amis, et voyons, dans ce
« nouveau combat, si je serai plus généreux que tu ne seras
« reconnaissant. »

L'empereur savait que les demi-partis sont les plus dangereux, qu'une amnistie n'est qu'une offense quand elle n'est pas entière, et que les hommes de talent doivent être ou totalement perdus ou totalement gagnés.

Cinna fut nommé consul ; Cinna vécut fidèle, et, en mourant, légua tous ses biens à Auguste. Cet acte de clémence désarma les ennemis de l'empereur, lui donna l'amour des peuples pour garde ; et depuis on ne tenta aucune conspiration contre lui.

Ses armes réprimèrent les brigands qui infestaient la Sardaigne, et les Gétules révoltés contre le roi Juba.

Les armées avaient donné l'empire à Auguste ; elles commençaient à sentir leur force : elles se plaignaient de la modicité de leur solde ; l'empereur l'augmenta ; il entretenait sur pied vingt-cinq légions romaines de six mille hommes chacune, et autant de légions étrangères ; sa garde était formée de dix mille prétoriens. Six mille hommes composaient celle de la ville. Il entretenait deux flottes toujours équipées, l'une à Misène, l'autre à Ravenne. Pour subvenir aux dépenses qu'exigeaient des forces si considérables, il créa un trésor militaire que remplirent les tributs des pays conquis, et un impôt levé dans tout l'empire sur les successions collatérales.

Dans ce temps mourut Asinius Pollion, aussi célèbre par son esprit et par sa sagesse que par ses exploits. Les vices de Cléopâtre l'avaient fait renoncer à l'amitié d'Antoine ; partisan de la liberté, mais trop éclairé pour concevoir l'espérance de

sauver une république corrompue, il ne voulut prendre aucune part aux guerres civiles, et conserva son indépendance dans la retraite. Auguste avait écrit contre lui des vers satiriques ; on le pressait d'y répondre : « A quoi bon écrire, « dit-il, contre celui qui peut proscrire ? » L'empereur, n'ayant pu faire de cet antique Romain un courtisan, en fit son ami. Pollion brilla dans tous les genres d'éloquence ; Horace l'appelait l'*oracle du sénat*.

Rome, sans faire comme autrefois de rapides conquêtes, continuait encore cependant à suivre son ancienne politique et à profiter des fautes des rois pour étendre sa domination sur les peuples. Archélaüs, successeur d'Hérode, se montrait l'héritier de ses vices et non de ses talents. Les Juifs, révoltés par ses cruautés, portèrent contre lui des plaintes au sénat. L'empereur l'exila dans la Gaule, et réduisit la Judée en province romaine.

La tranquillité de l'empire fut de nouveau troublée par les Germains ; Tibère, chargé de les combattre, remporta sur eux plusieurs victoires. Il battit les Attuariens et les Bructères, passa le Weser, et défit les Chérusques. L'année suivante, il dompta les Lombards qui habitaient le Brandebourg, et conclut la paix après avoir soumis tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe. Ces succès valurent le titre d'*imperator* pour la quinzième fois à Auguste, et pour la quatrième fois à Tibère.

Marobodus, roi des Marcomans, peuples qui habitaient les bords du Mein, joignait au courage de sa nation la culture des lettres qu'il avait étudiées à Rome. Quittant son pays natal, à la tête de ses sujets et d'une partie des Suèves, il s'établit dans la Bohême ; il y fonda un empire formidable. Son armée s'élevait à soixante-dix mille hommes et à quarante mille chevaux. Ses troupes disciplinées avaient pris l'armure des légions romaines et leur tactique. Il donnait asile à tous les ennemis de Rome, et prétendait traiter d'égal à égal avec l'empereur. Auguste sentait la nécessité de renverser cette

nouvelle puissance ; mais plusieurs révoltes qui éclatèrent à la fois en Dalmatie et en Pannonie l'obligèrent de remettre l'exécution de ce dessein à un autre temps.

Les rebelles étaient au nombre de deux cent mille hommes : une partie se jeta dans la Macédoine, l'autre voulait franchir les Alpes. L'alarme se répandit en Italie ; Tibère reçut l'ordre de les repousser ; il conduisit cette guerre avec habileté, chercha sagement une gloire plus solide que brillante, évita les combats inutiles, et s'occupa plus du soin de détruire les ennemis par la famine que par les batailles.

Cette lente sagesse déplut à Auguste. Soupçonnant Tibère de prolonger la guerre pour garder le commandement de l'armée, il lui adjoignit Germanicus, qu'il jugeait plus ardent et moins ambitieux ; après quelques échecs dus à l'imprudence téméraire de Cécinna et de Sylvanus, Tibère contraignit les Pannoniens à se soumettre, et Germanicus vainquit en bataille les Dalmates. Batton, leur chef, appelé au tribunal de Tibère, fut interrogé par lui sur les motifs de sa révolte : « Romains, dit-il, n'en accusez que vous ; l'oppression nous « a réduits au désespoir ; si vous voulez maintenir la paix « dans les pays conquis, cessez de confier la conduite de vos « troupeaux, non à des pasteurs, mais à des loups. »

Cette guerre, une des plus dangereuses qui eussent menacé Rome depuis celle des Cimbres, avait tellement inquiété Auguste, que, quoiqu'il fût âgé de soixante-dix ans, il crut nécessaire de s'éloigner de Rome, et de s'établir quelque temps près du théâtre de la guerre. On décerna le triomphe à Tibère ; Germanicus obtint les ornements triomphaux.

Dans ce même temps, l'empereur, si habile ordinairement dans ses choix, confia imprudemment le gouvernement de la Germanie à Quintilius Varus.

Le joug de l'étranger humilie plus que toute autre tyrannie ; rien n'est plus difficile que de se faire aimer de ceux qu'on a vaincus : il n'existe qu'un moyen de jouir paisiblement de ses conquêtes ; c'est de laisser aux peuples con-

quis leurs lois et leurs coutumes, et de n'en exiger que des tributs plus légers que ceux qu'ils payaient avant la conquête.

Varus, loin de se conformer à ces principes, voulut au contraire à la fois écraser la Germanie d'impôts, et l'assujettir à la police et aux lois romaines : joignant à ces fautes celle de s'aveugler sur l'opinion publique et de s'endormir dans une folle sécurité, il prit le silence pour un assentiment et la crainte pour la soumission.

Arminius, jeune guerrier distingué parmi les Chérusques par sa force, par sa haute stature, par son illustre naissance et par son courage audacieux, flatta Varus pour le perdre, et l'endormit pour le détruire. Hardi dans ses projets, adroit dans sa conduite, fécond en ressources et en ruses, il connaissait les mœurs de Rome, qui lui avait accordé le rang de chevalier. S'insinuant dans la confiance du gouverneur, il l'affermit dans le système qui devait le ruiner, et le pressa vivement de hâter, de consommer la révolution qui devait substituer la civilisation à la barbarie.

Le Romain, trompé par ses éloges et par ses conseils, se crut entouré d'admirateurs et de partisans lorsqu'il était environné d'ennemis. Oubliant qu'il ne dominait que par la force, il se conduisit en magistrat au moment où il était le plus nécessaire de n'agir que comme général. Enfin l'adroit Arminius, sous prétexte de répandre plus facilement le nouvel esprit qu'il voulait imprimer à la Germanie, lui persuada de séparer son armée en plusieurs corps et de la disséminer dans toute la contrée en petits pelotons. Dès que Varus fut tombé dans ce piége, les Germains, courant aux armes, tombèrent sur ces différents postes, et les égorgèrent.

Le général n'avait gardé près de lui que trois légions ; il se mit à leur tête, et marcha contre les rebelles, laissant derrière lui Arminius, qui avait promis de lui amener des renforts et des troupes fidèles.

Les Romains arrivent dans un défilé étroit, entre deux montagnes escarpées et couronnées d'épaisses forêts : Armi-

nius donne alors le signal à tous ses compatriotes, les réunit, s'empare de l'entrée et de la sortie du défilé, vient ensuite audacieusement trouver le gouverneur, et l'assure que tous les guerriers soumis à ses ordres n'ont pris les armes que pour voler à son secours.

Indigné de cette trahison, un Germain, nommé Ségeste, cherche en vain à dessiller les yeux de Varus; il lui conseille d'arrêter Arminius, qui portait la hardiesse et la dissimulation au point de s'asseoir tranquillement à la table de celui qu'il allait égorger. Varus ne voulut rien croire, et se livra en victime aveugle à son ennemi.

Pendant la nuit qui suivit ce festin, Arminius, revenu dans son camp, exécute ses cruels desseins: un cri général annonce la guerre; les Romains se voient attaqués de toutes parts: assaillis par une foule d'ennemis, leur intrépide courage soutient leur renommée; ils opposent à la fureur des Barbares une opiniâtre résistance; mais enfin, affaiblis par la fatigue et par leurs blessures, ils abandonnent leur camp. Cependant, par un dernier effort, ils enfoncent encore tout ce qui s'oppose à leur passage, gravissent une montagne et s'y retranchent. Les ennemis, dont le nombre augmentait toujours, renouvellent sans cesse leurs attaques, ne leur laissent pas un instant de repos, et finissent par forcer leurs retranchements. Varus, désespéré, se poignarde; plusieurs de ses soldats l'imitent; d'autres se précipitent et périssent sous le fer ennemi; le reste se rend à discrétion.

Cette bataille mémorable eut lieu près de Dethmold, dans le pays qu'on appelle aujourd'hui le comté de la Lippe. Arminius, aussi cruel après la victoire qu'il s'était montré perfide avant le combat, condamna tous les prisonniers à mort, et les fit expirer dans d'horribles supplices. On porta la tête de Varus au roi Marobodus, qui la rendit aux Romains.

Plus Auguste s'était vu toute sa vie comblé des faveurs de la fortune, moins il fut capable de supporter ses rigueurs. Ce désastre lui causa un chagrin auquel sa raison ne sut pas mettre

de bornes ; il déchira ses vêtements, frappa sa tête contre les murailles, et laissa croître sa barbe et ses cheveux. Dans son désespoir on l'entendait s'écrier : « Varus ! Varus ! rends-moi « mes légions ! » Le temps adoucit peu son affliction, et, jusqu'à la fin de ses jours, l'anniversaire de cette défaite sembla rouvrir ses blessures.

Sa crainte fut aussi exagérée que sa douleur : il crut l'empire menacé d'une prochaine invasion, chassa de Rome et de sa garde les Germains qui s'y trouvaient, ordonna partout de nouvelles levées, et ne put calmer son effroi qu'en apprenant que ses lieutenants restaient maîtres des rives du Rhin, et que la Gaule était tranquille.

Tibère, envoyé promptement contre les Barbares, réforma le luxe de l'armée, rétablit la discipline : habile dans ses plans, prompt à les exécuter, il effaça par ses triomphes la honte de Varus, vengea cruellement le massacre des Romains, ravagea la Germanie pendant deux années, força les Barbares à s'avouer vaincus, et revint dans les Gaules, conformément aux ordres d'Auguste, qui, loin d'aspirer aux conquêtes, voulait que le Rhin servît de barrière à l'empire.

L'empereur, rassuré par les victoires de Tibère, le combla d'éloges proportionnés à sa frayeur passée et à sa joie présente. « Tous ceux qui ont servi sous vous, lui écrivait-il, « vous appliquent la louange qu'Ennius donnait à Fabius ; ils « disent qu un seul homme, par sa vigilance, a sauvé la ré« publique. Quant à moi, vous me rappelez ce que Diomède « dit d'Ulysse : *Avec un tel second, j'espérerais me tirer du « milieu d'un incendie*. Ménagez vos forces, mon cher Tibère ; « si vous tombiez malade, nous expirerions de douleur, « votre mère et moi. Les dieux immortels que j'invoque vous « conserveront, s'ils n'ont pas pris en haine le peuple ro« main. »

Malheureusement pour Rome, le ciel exauça ce vœu. Sur la demande de l'empereur, les consuls firent rendre par le sénat un décret, qui fut sanctionné par le peuple, et qui donna

sur l'armée et sur tout l'empire, à Tibère, un pouvoir égal à celui d'Auguste.

L'année suivante[1], sous le consulat Germanicus César et de Caïus Fontéius Capito, Tibère entra en triomphe dans Rome. Il donna au peuple un repas de mille tables et une gratification de trois cents sept sesterces (37 fr. 10 sous) par tête. Après son consulat, Germanicus fut envoyé sur les bords du Rhin avec huit légions; il s'y fit aimer autant que Tibère s'y était fait craindre.

Auguste devenait vieux et infirme; et, ne pouvant plus assister régulièrement aux séances du sénat, y fit revêtir d'une autorité presque égale à celle de ce corps son conseil privé, composé des consuls et de quinze sénateurs qui changeaient tous les six mois. On y décidait les affaires urgentes; et, aux termes du décret publié à cette occasion, les ordonnances rendues par Auguste, par Tibère et par ce conseil privé, devaient avoir force de loi. Ainsi le gouvernement de la république passa du sénat et du Forum dans l'appartement de l'empereur.

La santé d'Auguste s'altérait de jour en jour; l'approche de sa fin réveillait beaucoup de partis, d'opinions, de craintes et d'intérêts différents. Les plus hardis rêvaient la renaissance de la république; les plus sages craignaient presque également la férocité d'Agrippa, la jeunesse bouillante de Germanicus et de Drusus, l'orgueil de Livie et le caractère de Tibère, qui avait hérité de la dureté des Claude. Les plus adroits faisaient d'avance leur cour au successeur probable de l'empire.

On soupçonnait Livie d'avoir empoisonné Auguste, dans la crainte que sa tendresse pour Agrippa ne se réveillât : il lui avait déjà donné, disait-on, quelques marques d'intérêt et de pitié. L'empereur, malgré l'épuisement de ses forces, reconduisit jusqu'à Bénévent Tibère qui partait pour l'Illyrie. Il parcourut ensuite la Campanie, dans l'espoir que ce voyage

[1] An de Rome 765. — De Jésus-Christ 11.

dissiperait sa langueur. S'étant arrêté quelque temps à Caprée, son mal s'accrut ; il reprit le chemin de Rome, et se vit forcé de rester à Nole, où il attendit paisiblement dans son lit la fin de sa brillante carrière.

Voyant la mort s'approcher, il s'informa de l'effet que produisait sa situation sur l'opinion publique. Peu de temps après, ayant demandé un miroir, il fait arranger ses cheveux avec décence, et ordonne de laisser entrer ses amis. « Ne trouvez-« vous pas, leur demanda-t-il, que j'ai assez bien joué mon « rôle dans ce drame de la vie humaine? Battez donc des « mains pour l'acteur, et applaudissez la fin de la pièce. » Serrant ensuite Livie dans ses bras, il lui dit : « Vivez heu-« reuse, et souvenez-vous de notre amour. » A ces mots il expira[1].

Il était dans sa soixante-seizième année, et avait régné quarante ans. Ses restes furent conduits à Rome. Les chevaliers vinrent au-devant de lui ; les sénateurs portèrent son corps sur leurs épaules au Champ-de-Mars, où il fut brûlé. Un ancien préteur jura publiquement qu'il avait vu son image monter dans le ciel.

Les chevaliers, nu-pieds, sans toges et sans ceintures, recueillirent ses cendres, et les enfermèrent dans un mausolée bâti par son ordre pendant son sixième consulat, entre la voie Flaminienne et le Tibre, et qu'il avait fait entourer d'arbres et de fleurs. Tibère prononça son oraison funèbre : le peuple le mit au rang des dieux, et le sénat donna son nom à son siècle.

Son testament, apporté par les vestales, fut ouvert par les sénateurs ; il instituait Tibère et Livie ses héritiers ; à leur défaut, Drusus, Germanicus et ses trois fils ; enfin, voulant se montrer populaire au delà du tombeau, dans le cas où ses héritiers mourraient, il appelait à sa succession un grand nombre de citoyens.

[1] An de Rome 766. — De Jésus-Christ 14.

Il légua au peuple romain quarante millions de sesterces (huit millions de notre monnaie), cinq cents à chaque prétorien, et trois cents à chaque légionnaire.

Inflexible, jusqu'à la fin de sa vie, pour les deux Julie, sa fille et sa petite-fille, il ne les nomma que pour défendre qu'on réunît leur cendre avec la sienne dans le même tombeau.

Auguste avait joint à son testament le tableau de l'empire et l'histoire de son règne : il ordonna de les graver sur des tables d'airain qui devaient être placées en face de son mausolée.

Ce prince, favorisé de la nature comme de la fortune, était remarquable par sa beauté. Suétone, qui l'a peint, assure qu'il régnait dans ses traits une douce majesté, et que son regard seul imposait à ses ennemis. Son orgueil voyait avec plaisir qu'on pouvait difficilement supporter l'éclat de ses yeux. Sa taille était moyenne, mais parfaitement proportionnée ; ses cheveux blonds et naturellement bouclés, ses dents petites et blanches, ses sourcils bien unis, son nez aquilin, son teint d'une blancheur un peu rembrunie. Il avait étudié avec ardeur l'éloquence : et, quoiqu'il eût acquis une grande facilité pour parler sur quelque sujet que ce fût sans être préparé, il écrivit toujours et lut les discours qu'il voulait prononcer devant le sénat, le peuple ou l'armée. Il composa plusieurs ouvrages : une réponse à Brutus sur la vie de Caton ; une exhortation adressée à Tibère pour embrasser la philosophie ; les Mémoires de sa vie en treize livres ; un poëme intitulé : *la Sicile ;* un recueil d'épigrammes, et une tragédie d'*Ajax*. Son style était simple, mais élégant ; le mérite qu'il estimait le plus était la clarté : ce qui le portait à se servir, plus fréquemment que l'usage ne le permettait, de prépositions et de conjonctions.

Superstitieux comme tous les hommes faibles, il craignait le bruit du tonnerre, et s'enfermait dans un souterrain pour l'éviter. Crédule pour les présages, il se croyait menacé d'un grand péril si l'on chaussait son pied gauche avant son pied droit. Au commencement d'un voyage, la rosée lui faisait espérer un heureux retour ; il regarda sa mort comme prochaine

et inévitable, lorsqu'il apprit qu'un coup de foudre venait d'effacer de l'inscription de l'une de ses statues la première lettre du mot César : *Ésar*, en langue étrusque, signifie Dieu; Auguste fut persuadé qu'il allait quitter la terre pour le ciel.

La vie entière d'Auguste, vue sous différents rapports, devint également l'objet des éloges et de la censure des Romains. Les uns, respectant sa piété filiale, le louaient d'avoir pris les armes pour venger son père, et attribuaient son usurpation au malheur des temps, à l'impuissance des lois, à la fureur des guerres civiles, à l'impossibilité de concilier alors la morale et la politique. Ils excusaient ses proscriptions par le désir de punir les assassins de son père, et rejetaient l'odieux de ses massacres sur les deux autres triumvirs. La lâcheté de Lépide, les débauches d'Antoine, justifiaient son mépris pour l'un, sa haine pour l'autre; enfin ils le comblaient d'éloges pour avoir préféré le titre de prince à celui de dictateur et de roi, pour avoir rétabli l'ordre dans le monde, contenu les Barbares, et donné à l'empire l'Euphrate, la mer d'Arabie, la mer du Nord et l'Océan pour barrières.

Ils vantaient avec raison sa justice pour les citoyens, sa fidélité pour les alliés et sa magnificence pour Rome; enfin le repos général devait lui faire pardonner quelques actes de rigueur et de violence.

D'autres ne regardaient son amour pour son père que comme un prétexte dont il avait couvert son ambition, et lui reprochaient d'avoir, dès sa jeunesse, violé les lois, levé une armée sans autorisation, séduit des vétérans, corrompu les légions, usurpé les faisceaux, empoisonné les consuls Hirtius et Pansa, et conquis violemment le consulat, en tournant contre la république les armes qu'elle lui avait confiées.

Si on pouvait lui pardonner le sacrifice de l'intérêt public à sa vengeance, et la mort de Brutus et de Cassius, pouvait-on le justifier de sa férocité dans les proscriptions, de ces perfidies qui l'avaient servi mieux que ses armes contre Sextus, Lépide et Antoine? Comment ne pas mépriser le ravisseur de la

femme enceinte de Néron, mère funeste pour la république, et marâtre fatale, même pour les Césars? Loin de se borner à détruire la liberté et à dominer la terre, il avait usurpé la place des dieux dans le ciel, et s'était fait décerner, comme à eux, des temples, des prêtres et un culte. Cette paix publique, dont on voulait attribuer le bonheur à son règne, n'était-elle pas déshonorée dans Rome par les supplices des Varron, des Egnatius, des Jules; et au dehors, par les désastres de Lollus et de Varus? Enfin, s'il s'était vanté lui-même d'avoir trouvé Rome de *briques*, et de l'avoir laissée de *marbre*, ne doit-on pas condamner celui qui trouva Rome gouvernée par l'illustre Catulus, par le vertueux Caton, par le sage Cicéron, et qui la livra en mourant aux caprices du fourbe et cruel Tibère?

Ces louanges et ces reproches, que rapporte Tacite, peuvent également se justifier; mais l'histoire impartiale doit dire que, si Auguste ne fut pas le plus vertueux, il fut au moins le plus habile des princes, puisqu'il sut d'abord vaincre ses ennemis, ensuite se vaincre lui-même, pacifier le monde, fonder un trône, régner quarante ans, et se faire aimer.

CHAPITRE III.

TIBÈRE.

(An de Rome 766. — De Jésus-Christ 14.)

Retour de Tibère à Rome. — Mort d'Agrippa Posthumius. — Élévation de Tibère à l'empire. — Révoltes dans les armées. — Conduite de Germanicus dans cette crise. — Départ d'Agrippine, épouse de Germanicus. — Discours de Germanicus aux soldats. — Le calme est rétabli par lui. — Dissimulation de Tibère. — Son gouvernement. — Victoires de Germanicus. — Bataille entre Germanicus et Arminius. — Défaite d'Arminius. — Retour et triomphe de Germanicus à Rome. — Départ de Germanicus pour l'Asie. — Mort de Germanicus, empoisonné par Pison. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Mort de Pison. — Révolte dans les Gaules. — Danger de Tibère, sauvé par Séjan. — Mort de Drusus, fils de Tibère. — Désordres de Tibère, excités par Séjan. — Mort d'Agrippine. — Mort de Livie. — Mort de Séjan. — Tyrannie de Tibère. — Mort de Tibère.

On était encore trop près de la république, et le trône impérial semblait encore trop peu solide, pour qu'une femme telle que Livie, et un prince aussi redouté que Tibère, pussent être exempts d'inquiétudes, lorsque le fondateur de la monarchie venait d'expirer. Livie, dans les premiers moments, entourant le palais de gardes, et interceptant toute communication, cacha avec soin la mort de l'empereur.

Tibère accourut avec précipitation ; on ignore s'il put arriver à temps pour assister aux derniers instants de son père adoptif : les caractères tels que le sien ne connaissent d'habileté que la dissimulation, d'appui que la force, de moyens que le crime ; et, dans la position difficile où il se trouvait, il résolut de se délivrer de son concurrent par un assassinat, d'agir avec l'armée en maître, et de parler au sénat et au peuple en citoyen.

Il envoya promptement un centurion dans l'île de Planasie pour tuer le jeune Agrippa. Ce prince tomba sous le fer de ses meurtriers, après avoir employé vainement contre eux sa force prodigieuse, seule qualité dont le sort l'eût doué.

Lorsque le centurion vint retrouver l'empereur pour lui

rendre compte de l'exécution de ses ordres, Tibère répondit qu'il n'en avait pas donné, et que le sénat jugerait ce meurtre. Crispe-Salluste, fils de l'historien et favori de l'empereur, parvint, de concert avec Livie, à prouver le danger d'un tel procès, et le plus profond silence couvrit la tombe du petit-fils d'Auguste.

Lorsque Tibère se fut assuré de la fidélité des légions, il déclara la mort de l'empereur, fit célébrer ses funérailles, prit autant de soins et rassembla sur la place autant de troupes que si l'on eût pu craindre les mêmes troubles qu'excita autrefois la vue de César assassiné. Il convoqua ensuite le sénat, feignit une douleur profonde : « Plût aux dieux, disait-il, paraissant suffoqué par ses sanglots, plût aux dieux que « j'eusse perdu la vie comme la voix ! »

On lut le testament d'Auguste. Ce prince y montrait peu de tendresse pour son héritier ; il s'exprimait ainsi : « Puisque je « suis malheureusement privé de mes deux fils, Caïus et Lu« cius, je déclare Tibère mon successeur. »

Le nouvel empereur donnait l'ordre aux troupes, commandait en maître, et semblait pourtant hésiter, aux yeux du sénat, à se charger du pouvoir suprême. Les consuls et les sénateurs, ainsi que le remarque Tacite, se précipitaient honteusement dans la servitude ; ils aimaient et estimaient Auguste, et n'eurent jamais pour lui que de la condescendance ; ils haïssaient, méprisaient Tibère, et lui montrèrent une basse soumission.

Le discours de Tibère fut obscur et diffus ; il parla beaucoup de la crainte que lui inspiraient le poids des affaires publiques, l'étendue de l'empire et son insuffisance. « Auguste était peut« être seul capable, ajoutait-il, de gouverner un état si vaste : « la république contenait tant de personnages illustres ! « Comment, à leur préjudice, réunir sur un seul homme « toutes les dignités, et ne charger que lui du fardeau de « l'empire ! » Il s'étendait en même temps sur toutes les difficultés du gouvernement, de manière à faire sentir la nécessité d'un chef ; et tout ce qu'on pouvait démêler à travers

l'obscurité de ses paroles, c'est qu'il voulait qu'on lui ordonnât de commander et qu'on le forçât de régner.

Tous les sénateurs, unanimement, le supplièrent d'assurer le repos et le bonheur publics, en se chargeant du pouvoir suprême. Plus on lui montrait d'impatience d'avoir un maître, plus il feignait de modestie et de résistance : enfin, se laissant vaincre, mais, craignant, disait-il, de succomber au travail, il consentit à accepter la part de l'empire dont le sénat voudrait le charger. « Choisissez vous-même, » lui dit vivement Asinius Gallus, dont sa fausseté lassait la patience : Tibère, déconcerté par cette question, garda quelque temps le silence, et répondit ensuite « qu'il lui conviendrait mal de « choisir une partie du fardeau dont il voudrait être entière- « ment délivré. »

Un autre sénateur s'écria : « Que ceci finisse donc ; qu'il « refuse ou qu'il accepte ! » Gallus, le voyant irrité, dit que son intention n'avait point été de diviser le pouvoir, mais de prouver au contraire que la république, ne formant qu'un seul corps, ne pouvait avoir qu'un chef ; et il termina son discours par un grand éloge des talents et des exploits de Tibère, qui fut insensible à ses flatteries, et ne se souvint que de sa hardiesse.

Enfin Tibère accepta le gouvernement de l'empire, en exigeant seulement qu'on recevrait sa démission lorsqu'il voudrait la donner.

La nouvelle de la mort d'Auguste excita une révolte dans l'armée de Pannonie. Blésus, qui la commandait dans l'absense de Drusus, laissant le lien de la discipline se relâcher, et négligeant, dans l'intervalle des combats, d'occuper les troupes par les exercices et les travaux ordinaires, elles se livrèrent aux désordres qui, dans les camps, suivent toujours l'oisiveté.

Percennius et quelques autres factieux, rappelant aux soldats leurs fatigues, leurs blessures, la longueur de leurs services, la dureté de leurs chefs et la modicité de leur solde, les

excitaient à profiter des commencements incertains d'un nouveau règne pour adoucir leur sort, et pour faire augmenter leur paie. Les tribuns et les centurions, qui voulaient réprimer leurs mouvements, se virent chassés et maltraités par les séditieux.

Drusus, arrivant alors, s'efforçait vainement de les calmer, en leur promettant qu'il rendrait compte de leurs demandes à Tibère. La présence du fils de l'empereur ne put réprimer leur audace; ils insultèrent sa jeunesse, disant qu'on ne leur envoyait pour les commander que des enfants qui ne pouvaient prendre sur eux aucune décision. La nuit augmenta le tumulte; la révolte allait devenir générale, lorsque tout à coup, une éclipse dérobant à leurs yeux la clarté de la lune, cette multitude mobile et superstitieuse prit ce phénomène pour une marque évidente du courroux des dieux. Leur hardiesse se change en crainte, leurs résolutions en incertitude : Drusus, profitant habilement de cette circonstance, leur parle avec un juste mélange de douceur et de sévérité, et les fait passer rapidement de la fureur au repentir. Ils livrèrent leurs chefs, qui furent punis de mort; on pardonna aux autres.

Le même esprit de révolte se répandit dans l'armée de Germanie, mais avec un caractère encore plus grave et plus dangereux. Ces légions étaient campées près des Ubiens (Cologne); Silius et Cécinna, leurs généraux, commirent la même faute que Blésus; ils les laissèrent trop inactives; elles crurent n'avoir plus de maître en apprenant qu'Auguste n'existait plus. Les soldats s'écriaient : « C'est aux légions de Germanie à décider de l'empire; le temps est arrivé pour les « vétérans d'obtenir le repos; pour les jeunes soldats, de « faire augmenter leur solde; pour tous, de soulager leur « misère et de se venger de la cruauté des centurions. »

La révolte n'était point partielle, mais générale. Les rebelles, furieux, se jetant sur leurs centurions, les massacrèrent tous. L'intrépide Chéréa, qui, depuis, délivra la terre d'un monstre en tuant Caligula, se fit seul jour, l'épée à la

main, au milieu des rebelles. Son audace lui sauva la vie.

Quoique l'armée fût sans chefs, on n'y voyait point de tumulte ni d'anarchie ; les soldats, sans être commandés, veillaient comme de coutume, à la garde et aux besoins du camp. Cet ordre étrange, qui régnait dans la révolte, en présageait la durée. Germanicus, neveu de Tibère, petit-fils de Livie, époux d'Agrippine, dont Auguste était l'aïeul, et plus décoré par ses vertus que par tous ses titres, accourt promptement pour faire rentrer dans le devoir cette armée factieuse ; il rencontre aux portes du camp une foule de soldats qui lui montrent leurs bouches dégarnies de dents, leurs poitrines couvertes de cicatrices, leurs corps courbés par la vieillesse : il leur ordonne de se former par compagnies, et monte au milieu d'eux sur son tribunal.

Après avoir invoqué la mémoire d'Auguste, il vante les triomphes de Tibère, attribue ses victoires en Germanie, et la tranquillité qui règne dans les Gaules, à la concorde des chefs, à la soumission des soldats. On l'écoute avec respect et en silence ; mais lorsque, rappelant l'antique discipline, il retrace aux légions leur devoir, et les accuse de sédition, alors un murmure général s'élève ; ce bruit s'étend, croît, se fortifie rapidement, et devient un cri général. On les voit tous déchirer avec fureur leurs tuniques pour montrer leurs blessures ; ils se plaignent de leur modique solde, de la longueur du service, de la dureté des chefs qui les forcent sans cesse à creuser des fossés, à faire des retranchements, à porter des fourrages, à couper du bois, à traîner de lourds tombereaux ; ils demandent l'accomplissement des promesses d'Auguste, une trêve à leurs maux, un terme à leur supplice, quelques jours de loisir avant la mort ; et tous enfin, protestant de leur zèle pour Germanicus, lui promettent une fidélité inviolable s'il veut accepter l'empire.

A ce mot, Germanicus, comme si cette pensée seule souillait son honneur, s'élance de son tribunal, et veut s'éloigner; les soldats lui opposent leurs armes, et l'arrêtent : il déclare

qu'il mourra plutôt que de manquer de foi, tire son épée, et la tourne sur sa poitrine : quelques-uns le retiennent ; d'autres, d'un ton féroce, crient : « Frappe ! » Un soldat, nommé Canudisius, lui présente son glaive en lui disant : « Prends, « celui-ci est mieux affilé. » Enfin, ses officiers parviennent à l'entraîner loin des mutins, et à l'enfermer dans sa tente.

On tient conseil; la position était critique. L'ennemi, instruit de ces discordes, menaçait d'une invasion : que de dangers dans la rigueur ! que de honte dans la condescendance ! On prit le parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé après vingt ans, la vétérance après seize, et qui doublait le legs d'Auguste.

Le soldat craignit le piége, et voulut être satisfait immédiatement. On se vit obligé de céder ; les congés furent délivrés et les gratifications payées.

Germanicus apprenant qu'un mouvement séditieux éclatait aussi dans l'armée du Haut-Rhin, y courut, la contint dans le devoir, reçut ses serments, et revint à Bonn, près de Cologne, où il donna audience aux députés que lui envoyait le sénat.

L'inquiétude suit toujours la violation des lois ; la conscience troublée est méfiante. Les légions, instruites de l'arrivée de la députation, s'alarment et se persuadent que le sénat veut révoquer des grâces extorquées par la violence. La fureur s'empare de nouveau de l'esprit des soldats ; ils courent aux armes, entourent la maison de Germanicus, enfoncent sa porte, l'arrachent de son lit, s'emparent de l'aigle du général, insultent les sénateurs, et veulent massacrer le chef de la députation, Plancus, personnage consulaire, qui embrasse les aigles et les enseignes pour mettre sa vie sous la protection de ces signes sacrés.

Germanicus s'élance au milieu des factieux, leur ordonne de l'écouter, monte sur son tribunal, rappelle éloquemment la dignité du sénat, les priviléges des ambassadeurs ; il représente avec force aux légions l'opprobre dont elles se couvri-

raient en violant des droits si saints : enfin, il leur commande de se retirer dans leurs tentes, et fait partir pour Rome la députation, avec une escorte de troupes auxiliaires.

Le feu de la sédition était couvert, mais non pas éteint. Agrippine persistait en vain à partager les périls de son époux; il résiste à ses prières, et ordonne son départ; elle obéit. L'épouse d'un général romain, la petite-fille d'Auguste, entourée d'un grand nombre de femmes désolées, et tenant son enfant entre ses bras, s'éloigne du camp comme d'une ville en proie aux Barbares. Au bruit de ce départ, des gémissements de ces femmes qui se séparent de leurs maris, les soldats accourent, s'attroupent, questionnent l'escorte; on leur apprend qu'Agrippine se réfugie à Trèves. Le souvenir du grand Agrippa, du divin Auguste, de Drusus, cher aux armées, de la gloire de Germanicus, les vertus, la fécondité d'Agrippine, la vue de son enfant, nourri dans leurs tentes, et qu'eux-mêmes nommaient Caligula, parce qu'il portait le caligue (chaussure du soldat), répandent dans les cœurs la consternation, la honte et la pitié. Ils s'opposent au passage de la princesse, l'arrêtent, et courent en foule à sa suite près de Germanicus. Ce ne sont plus des menaces qu'ils profèrent, ce sont des supplications qu'ils adressent.

Germanicus, leur parlant alors d'un ton où régnaient la douleur et la colère : « Oui, leur dit-il, je dérobe à vos fureurs « ma femme et mon fils : ils ne me sont pas plus chers que « la république et que mon père ; mais César est défendu par « sa dignité, l'empire par d'autres légions plus fidèles. Ma « femme et mon fils sont sans défense ; je pourrais les immo- « ler à votre gloire, non à votre rage. Assassinez-moi, mais « n'ajoutez pas leur meurtre à vos crimes. De quels forfaits « n'êtes vous pas capables ! Quel nom puis-je vous donner ! « Êtes-vous des soldats, vous qui assiégez votre général ? des « citoyens, vous qui méprisez l'autorité du sénat ? Les peu- « ples les plus barbares respectent le droit des gens, et vous « le violez. Jules César calma d'un mot une sédition, en re-

« fusant le nom de soldats aux rebelles ; Auguste, d'un seul « regard, réprima les vainqueurs d'Actium ; et moi, leur fils, « que respectent toutes les autres armées, vous me traitez « avec cette indignité ! vous que Tibère et moi nous avons « conduits tant de fois à la victoire, vous qu'il enrichit par tant « de bienfaits ! Ainsi, lorsque toutes les provinces de l'empire, « lorsque toutes les légions ne lui donnent que des sujets de « joie, je vais donc lui apprendre qu'ici ses soldats mécon- « naissent son pouvoir, que rien n'assouvit leur cupidité, que « dans ce camp on massacre les centurions, on chasse les « tribuns, on insulte les ambassadeurs ; que les champs et « les fleuves sont teints de sang, et que moi, son fils, je « traîne une vie précaire au milieu de ses légions ennemies ? « Ah ! pourquoi m'arrachait-t-on le fer dont je voulais me frap- « per ? Celui-là m'aimait seul qui m'offrait son épée ; j'aurais « péri sans être témoin de votre honte et de vos crimes. Revenus « enfin de votre délire, et ne voulant pas laisser à d'autres « l'honneur de subjuguer la Germanie, vous auriez nommé « un nouveau chef, qui, s'il n'eût pas puni les auteurs de ma « mort, aurait au moins vengé celle de Varus et de ses légions.

« Ame du grand Auguste, qui m'entendez du haut des « cieux ; et vous, ombre de mon père Drusus, toujours pré- « sente à notre mémoire, descendez au milieu de nos soldats, « venez effacer la honte des Romains, dirigez contre l'ennemi « la fureur qui les animait contre eux-mêmes ; et vous, guer- « riers, dont les regards m'annoncent le repentir, si vous êtes « résolus à rendre au sénat ses députés, à votre empereur « ses légions, à moi ma famille, éloignez-vous de la contagion, « et séparez-vous des séditieux pour me prouver vos remords « et votre fidélité. »

A ces mots les soldats, étonnés, attendris, confondus, désarmés, tombent tous à ses pieds, le supplient de punir le crime, de pardonner à la faiblesse, de ne point livrer sa femme et son fils aux Barbares, et le conjurent de marcher promptement à leur tête contre l'ennemi.

L'impression produite par les paroles de Germanicus avait changé tous les esprits; les soldats arrêtent eux-mêmes les chefs de la sédition et les traînent au tribunal de Cétronius, lieutenant de la première légion. Les troupes, l'épée à la main, entouraient le tribunal; dès que Cétronius nommait un coupable, les soldats exécutaient l'arrêt, croyant expier leurs fautes et se justifier par la mort de leurs complices. Ainsi Germanicus mit fin à cette révolte, et personne ne put lui imputer une rigueur dont tout l'odieux tombait sur les rebelles qui avaient d'abord commis et ensuite puni le crime.

Le soulèvement des légions causait à Tibère une vive inquiétude; la joie que lui donna la soumission fut extrême, mais troublée par la jalousie que lui inspirait Germanicus. Plus il ressentait d'envie et de haine contre ses vertus, plus il fut exagéré dans ses louanges et dans les honneurs qu'il lui fit décerner. Se croyant moins obligé à se contraindre dans sa vengeance contre Julie que le peuple romain méprisait, et oubliant que c'était pourtant à son hymen qu'il devait l'empire, il supprima la pension qui la faisait subsister, et la laissa mourir de misère et de faim.

Cependant le souvenir récent du règne d'Auguste, une longue habitude de respect pour son autorité, l'admiration générale qu'avaient méritée ses lois et ses règlements, le désir de s'affermir sur le trône, et surtout la crainte d'y voir Germanicus porté par l'amour des Romains, forcèrent l'empereur à vaincre son caractère, à renfermer ses vices dans le fond de son cœur, et à les couvrir d'un voile de justice et de modération. Ainsi les premières années de son règne furent comparées avec raison aux dernières de celui d'Auguste, comme on dut lui reprocher, à la fin de sa vie, d'avoir surpassé Octave en fourberie et en cruauté.

Sa profonde dissimulation cachait le tyran et montrait même d'abord à peine le monarque. Repoussant la flatterie, il refusa les temples qu'on voulait lui dédier, et n'accepta de statues qu'après avoir défendu qu'on les plaçât parmi celles des dieux.

Par modestie, et peut-être par conscience, il ne voulut pas consentir à être nommé *père de la patrie.*

Le sénat rendit un décret pour faire jurer à tous les citoyens de respecter, de conserver et d'exécuter toujours les lois de Tibère : il s'y opposa, en disant que rien de parfait ne sortait de la main des hommes ; que tout le monde devait continuellement changer et se perfectionner ; et que, d'ailleurs, plus on était élevé, plus on se trouvait en danger de se tromper, de tomber et de périr. Lorsque les délateurs, cette peste des cours, qui ne fondent leur fortune que sur les vices, les terreurs et les passions des princes, essayèrent leurs poisons sur lui, et lui dénoncèrent des libelles qui le diffamaient, et des propos qu'on avait tenus contre son administration : « Peut-on « s'étonner, répondit-il, que des hommes libres parlent libre- « ment dans une ville libre ? » Le sénat, qui semblait affamé de tyrannie, proposait bassement d'informer contre ces délits et de les punir : « Vous devez, lui dit l'empereur, vous occu- « per d'affaires plus importantes ; quant à moi, je bornerai « ma vengeance à réfuter les calomnies par mes actions. »

Réprimant avec soin son penchant pour l'avarice et pour la débauche, on vit le plus cupide et le plus impudique des hommes promulguer les lois les plus sages et les plus sévères contre le libertinage et la cupidité. Quand les gouverneurs des provinces lui proposaient d'augmenter ses revenus, il répondait « qu'un berger doit tondre ses brebis et non les écorcher. » Il publia des édits rigoureux contre le luxe, et bannit de Rome quelques personnes des plus nobles familles, dont les mœurs étaient scandaleuses et déréglées. Ses ordonnances sur l'administration de la justice réprimèrent les vols et rendirent la sûreté aux routes. Sa vigilante fermeté inspirait le respect aux étrangers, son discernement dans les récompenses encourageait le mérite : affectant de grands égards pour les citoyens, il débarrassa Rome du séjour et du logement des cohortes prétoriennes, qu'il fit camper hors de la ville. Populaire, quoique grave dans ses manières, il remplissait avec soin dans sa vie

privée tous les devoirs de citoyen. Il montrait un grand respect pour le sénat, laissait la plus grande liberté dans la discussion et dans les choix ; on l'entendit même un jour dire à Quintus Attérius : « Pardonnez-moi, si, en qualité de séna-
« teur, je contredis un peu librement votre avis : pères con-
« scrits, ajouta-t-il, plus un prince sage et juste se voit revêtu
« d'une grande autorité, plus il se trouve obligé à prouver sa
« reconnaissance au sénat et au peuple qui la lui ont confiée.
« Je ne varierai jamais dans mes sentiments ; je sais que vous
« êtes remplis de justice et de bonté, et je vous regarde
« comme mes maîtres. » On lui rendit en adulation ce qu'il
« donnait en éloges.

Tous les actes de Tibère forçaient alors à l'estime, mais on ne pouvait l'aimer : le sentiment, plus sûr que l'esprit, faisait deviner à travers sa dissimulation son affreux caractère. Au reste, tout semblait alors prospérer dans l'empire. Les lois étaient en vigueur, les propriétés respectées, les armées soumises, les Barbares contenus ou punis ; et la monarchie, paraissant atteindre son vrai but, semblait n'exister que pour protéger à la fois l'ordre et la liberté.

Germanicus, à la tête de ses légions, pénétra en Germanie, combattit plusieurs peuples, remporta plusieurs victoires, et soutint contre Arminius un combat dont le succès resta indécis. La rigueur de la saison l'obligeait à revenir dans la Gaule; sa retraite fut difficile et périlleuse ; toujours attaqué par une foule de Barbares, quelquefois enveloppé dans des défilés étroits, obligé de combattre dans un terrain fangeux, sur lequel les chevaux et les hommes pouvaient à peine se soutenir, sa constance et son courage le tirèrent de tous ces dangers. Une partie de son armée fut au moment d'éprouver le sort de celle de Varus : Cécinna, son lieutenant, qui joignait au courage de la jeunesse l'expérience de quarante années, repoussa les ennemis, et préserva ses légions d'une ruine totale.

L'année suivante, Germanicus, plus heureux, dompta les

Angrivariens, les Chérusques, les Cattes, et reconquit les drapeaux enlevés à Varus. Lorsqu'il arriva dans le lieu funeste où cet imprudent et malheureux général avait péri, les légions furent saisies d'horreur en voyant ces bois sombres, ces roches escarpées, ces débris de remparts, ces armes brisées, ces ossements épars, ces têtes défigurées, clouées encore sur les arbres, Là, Varus avait combattu avec une vaillance digne de Rome, mais sans espoir de salut ; ici, voyant ses retranchements forcés par une nuée d'ennemis furieux, il s'était enfoncé le glaive dans le cœur, préférant la mort à l'esclavage : plus loin on voyait ces pierres, autels agrestes et lugubres où l'on avait sacrifié tant de captifs ; et, d'un autre côté, des os amoncelés marquaient l'endroit où les plus vaillants s'étaient entretués, trompant ainsi par une mort volontaire la rage du vainqueur.

A ce spectacle horrible, les Romains consternés crurent d'abord entendre les pleurs des mourants et les cris de triomphe des Barbares : ils regardaient en silence et d'un œil morne ce triste théâtre de la honte des légions ; mais le désir de la vengeance remplaça bientôt la douleur, chassa l'épouvante, et les anima d'une ardeur qui les rendait invincibles. Hâtant sa marche, Germanicus renversa tous les obstacles que le climat, la nature et les hommes lui opposaient ; enfin il atteignit le redoutable Arminius et lui livra bataille. Une vieille haine, une valeur égale la rendirent longue et terrible : après une opiniâtre résistance, les Barbares furent enfoncés ; Arminius prit la fuite, Germanicus ne rencontra plus d'ennemis : toutes les cités se soumirent, et le général vainqueur éleva une colonne, dont l'inscription était aussi modeste que les exploits qu'elle rappelait avaient été éclatants. On n'y lisait que ces mots : « Les peuples situés entre le Rhin et l'Elbe étant vaincus, l'armée de Tibère César a consacré ce monument à « Mars, à Jupiter et à Auguste. »

Tibère, jaloux de la gloire de Germanicus, résolut dès lors de le séparer des légions qu'il venait de conduire à la victoire ;

mais quelques événements qui troublèrent sa tranquillité le forcèrent de retarder l'exécution de ce dessein. Un esclave du jeune Agrippa, nommé Clément, qui était du même âge que son maître, et dont les traits ressemblaient aux siens, se fit passer pour lui. Presque partout le peuple, qui aime le merveilleux, se montrait disposé à embrasser sa cause. L'esclave soutint mal une entreprise si audacieuse; il se laissa vaincre et arrêter. On l'amena devant Tibère. « Et comment donc, lui « dit l'empereur, êtes-vous devenu Agrippa. — Comme vous « êtes devenu César, » répondit le rebelle. Tibère, craignant les dispositions favorables du peuple et de plusieurs patriciens pour cet imposteur, le fit tuer dans sa prison.

Dans ce même temps les Parthes, ayant assassiné deux de leurs rois, refusèrent le trône à un prince, fils de Phraate, que Tibère voulait y placer, et qui était resté en otage à Rome. Ils prirent les armes et s'emparèrent de l'Arménie : Tibère crut pouvoir profiter de cette circonstance pour enlever Germanicus à ses légions et l'envoyer en Asie. Déguisant sa haine sous les apparences d'une trompeuse amitié, il lui écrivit qu'on lui avait décerné le triomphe, et qu'il devait venir à Rome jouir du fruit de ses travaux : il lui rappelait les campagnes qu'ils avaient faites autrefois ensemble, et lui montrait, en méditant sa perte, tous les sentiments d'un père pour son fils. Germanicus répondit que, s'il avait acquis quelque gloire en Germanie, où les ordres d'Auguste l'avaient envoyé neuf fois, il attribuait la plus grande part de ses succès aux conseils et aux exemples de Tibère; il priait l'empereur de lui laisser encore un an le commandement de l'armée, pour soumettre entièrement cette vaste et belliqueuse contrée.

Tibère, décidé à l'éloigner des légions qui l'adoraient, le fit nommer consul : il revint, et entra en triomphe à Rome. Tout le peuple courut au-devant de lui; sa grâce, sa majesté, ses vertus, ses enfants assis sur un char, et la vue des drapeaux de Varus reconquis, remplirent Rome de joie et Tibère de courroux. On bâtit en faveur de Germanicus un temple à la

Fortune. Chaque citoyen reçut une gratification de trois cents sesterces.

On ne peut jouer longtemps la vertu : Tibère se portait déjà quelquefois à des actes qui dévoilaient la perfidie et la violence de son caractère. Dans le temps où il vivait exilé à Rhodes, Archélaüs, roi de Cappadoce, lui avait montré peu d'égards : rien ne s'efface dans la mémoire des hommes vindicatifs ; Tibère, trompant ce malheureux monarque par des lettres amicales et par les plus flatteuses promesses, l'invite à venir à Rome : à peine y est-il arrivé, on l'arrête sous un faux prétexte, on l'accuse, et on le jette dans une prison où il mourut de honte, de besoin et de chagrin.

La mort d'Antiochus, roi de Comagène, et celle de Philopator, roi de Cilicie, excitaient des troubles dans leurs états. Les concussions des gouverneurs de Syrie et de Judée portaient les peuples de ces contrées à la révolte : le sénat s'alarmait ; Tibère profita de ces mouvements pour lui faire sentir la nécessité d'envoyer en Asie Germanicus, seul capable, disait-il, de rendre la paix à l'Orient. En même temps qu'il lui donnait en apparence une si grande marque de confiance et d'estime, il ôta le gouvernement de la Syrie à Silanus, ami de ce prince, et nomma pour le remplacer Pison, ambitieux, violent, privé de toutes vertus, jaloux de tout mérite, et toujours prêt à braver le mépris public pour gagner, par une obéissance servile, la faveur de son maître.

Plancine, sa femme, était digne de lui ; Tibère et Livie les chargèrent tous deux secrètement, dit-on, de traverser Germanicus dans ses desseins, de soulever les légions et les peuples contre lui, et même de le faire périr, s'ils en trouvaient l'occasion et les moyens.

Germanicus obéit ; il partit avec sa femme et ses enfants pour l'Asie ; les efforts, les intrigues, les embûches et les prodigalités de Pison et de Plancine échouèrent d'abord contre la vertu, la sagesse, le courage et le génie de Germanicus. Il calma la fermentation des peuples en diminuant les impôts,

conquit l'Arménie, défit les Parthes, les contraignit à poser les armes, à solliciter l'alliance de Rome, et réduisit la Comagène, ainsi que la Cappadoce, en provinces romaines.

Pison et Plancine envenimaient toutes ses actions; leurs rapports calomnieux irritaient sans cesse l'inquiétude et la jalousie de Tibère : Germanicus opposait à leurs noirceurs les seules armes des grands caractères, le mépris et la modération.

Dès qu'il vit l'Orient pacifié, sa curiosité le conduisit en Égypte; il parcourut ce pays, que son antiquité, ses lois et ses monuments rendaient également fameux. On lui fit un crime de ce voyage; Tibère lui écrivit pour lui reprocher d'avoir violé une loi d'Auguste, qui défendait à tout sénateur, patricien ou chevalier, d'aller en Égypte sans mission ou sans autorisation.

Pison, profitant de l'absence de ce prince, avait enfin réussi à répandre l'esprit de sédition dans les troupes. Germanicus surprit ce vil ennemi par un prompt retour, fit rentrer les légions dans le devoir; et, après avoir accablé Pison de sévères et justes reproches, il borna son ressentiment à le suspendre momentanément de ses fonctions.

Pison, trop méchant pour croire à la clémence, craignait un plus dur châtiment : dissimulant sa haine sous l'apparence d'une feinte soumission, il fit donner à Germanicus, par un esclave corrompu, un poison lent, et se retira dans une île peu éloignée pour en attendre l'effet. La plupart des historiens disent que Pison et Plancine avaient commis ce crime par l'ordre de l'empereur.

Tacite raconte ainsi ses derniers moments : Germanicus, sentant sa fin approcher, et ne pouvant se tromper sur la nature du mal qui minait ses jours, appelle près de lui ses amis consternés : « Si je succombais sous les coups du sort, leur « dit-il, je pourrais reprocher aux dieux de m'enlever si jeune « à mes parents, à mes enfants; mais, périssant par le crime « de Pison et de Plancine, je dépose dans vos cœurs mes der-

« niers vœux. Apprenez à mon père et à mon frère les persé-
« cutions dont je me suis vu l'objet, les piéges qui m'ont en-
« vironné, les tourments que je souffre, et la funeste mort
« qui termine ma vie infortunée.

« Si mes brillantes espérances, mes succès et l'élévation de
« ma famille m'ont attiré des envieux lorsque je vivais, ils
« verseront eux-mêmes des larmes en voyant les artifices
« d'une femme trancher les jours de celui qui avait joui d'un
« sort si brillant, et qui avait survécu à tant de combats.

« Portez vos plaintes au sénat, invoquez les lois; le devoir
« principal des amis n'est pas d'honorer les morts par de
« vains regrets, mais de se souvenir de leurs volontés et de
« remplir leurs intentions. Ceux mêmes qui ne connaissaient
« pas Germanicus le pleureront; et vous, vous le vengerez si
« vous êtes plus attachés à ma personne qu'à ma fortune.

« Montrez au peuple romain ma fille, nièce du divin Au-
« guste; présentez à ses regards mes six enfants : la pitié,
« qui suit ordinairement les accusés, protégera cette fois les
« accusateurs; et si les coupables prétendaient que ce crime a
« été ordonné, on ne voudra pas le croire, ou bien on ne le
« pardonnera pas. »

Tous ceux qui entouraient son lit, pressant sa main défaillante, jurèrent de le venger ou de périr : faisant approcher ensuite sa femme, il la conjura, par amour pour lui et pour ses enfants, d'abaisser sa fierté, de se résigner aux coups de la fortune, afin de ne pas exciter contre elle une jalousie puissante et redoutable. Lui ayant tenu publiquement ce discours, on assure qu'il lui parla en secret de la crainte et des soupçons que lui inspirait Tibère. Peu de moments après, il expira.

Sa mort répandit le deuil dans les provinces et chez les peuples voisins. Les nations et les rois le pleurèrent; nul ne se montra plus affable pour les alliés, plus humain pour les ennemis. Son regard et ses paroles imprimaient le respect, et attiraient l'affection. Il était populaire sans familiarité, noble et

grave sans orgueil ; le souvenir de ses vertus et des éloges sincères furent la seule pompe et les seules images qui décorèrent ses funérailles.

Le lieu dans lequel il périssait, sa beauté, son âge, le genre de sa mort, firent comparer son sort à celui d'Alexandre le Grand. L'un et l'autre, d'une race illustre, favorisés des dons de la fortune et de la nature, à l'âge de trente ans, avaient péri, dans une contrée étrangère, par la trahison de leurs concitoyens ; mais Germanicus montrait plus de bonté pour ses amis et de modération dans ses plaisirs. Le lien du mariage ne s'était formé qu'une fois pour lui ; aucun doute ne pouvait ternir la naissance de ses enfants : il était aussi vaillant qu'Alexandre et moins téméraire. Un pouvoir supérieur l'empêcha seul de subjuguer les Germains qu'il avait tant de fois vaincus ; et, si le sort l'eût rendu le maître de l'empire et lui eût donné le titre et le pouvoir d'un roi, il aurait égalé promptement le héros macédonien en gloire militaire, comme il le surpassait en clémence, en tempérance et en vertus.

On voit dans cet éloge noble et touchant que Tacite partageait alors l'erreur commune, et pensait qu'Alexandre était mort par le poison comme son héros.

Germanicus laissa trois fils, Néron, Drusus et Caïus, surnommé Caligula; ce prince eut aussi trois filles : il périt l'an 771 de Rome et l'an 19 de l'ère chrétienne. Ce fut dans la même année que moururent Tite-Live, le plus orné des historiens romains, et Ovide, le plus tendre des poëtes.

Les jouissances de la tyrannie et de la vengeance sont des jouissances honteuses qu'on n'ose avouer. Tibère, délivré, par le poison, du grand homme qu'il redoutait, se voyait forcé, par l'opinion publique, de renfermer dans le fond de son âme son horrible joie. Dès que la nouvelle de la mort du héros se répandit dans Rome, sans décrets, sans édits, les tribunaux furent abandonnés, les boutiques fermées, les rues désertes. On n'entendait que des sanglots et des gémissements : le peuple, voyant la vertu immolée au crime, ne crut plus à la

justice des dieux; dans sa fureur, il brisa leurs images et renversa leurs autels : il ne se bornait pas aux imprécations contre Pison, il maudissait ouvertement l'empereur et Livie. L'arrivée d'Agrippine, portant les cendres de son époux, renouvela la douleur, aigrit les ressentiments : tous les vieux soldats qui avaient servi sous Germanicus faisaient son éloge, que tous les citoyens confirmaient par leurs larmes.

Le sénat en corps et tout le peuple reçurent aux portes de Rome la veuve de ce prince, et lui prodiguèrent les plus grands honneurs. Tibère lui-même se vit contraint de paraître affligé comme tous les Romains, et de payer un tribut éclatant de louanges et de regrets à sa victime.

On déposa les cendres de Germanicus dans le tombeau d'Auguste; elles y furent portées la nuit à la lueur de mille flambeaux. Le profond silence qui régnait dans cette cérémonie funèbre fut tout à coup troublé par un cri universel : la voix du peuple et celle des soldats, quoique étouffée par leurs gémissements, faisait entendre ces seules paroles : « La république est tombée avec Germanicus. »

Tibère, dissimulant le chagrin bien différent que lui causait ce deuil général, comblait d'éloges Agrippine, qu'il appela « l'honneur des dames romaines. »

Quoique le peuple eût fait éclater aussi violemment sa haine contre Pison que son amour pour Germanicus, ce vil assassin, qui se croyait sûr de la protection de Tibère, osa venir à Rome; il s'aperçut bientôt que rien n'est moins solide pour le crime que l'appui de la tyrannie : Agrippine l'accusa devant le sénat de concussions, de révolte et d'empoisonnement. On écouta sa défense sans l'interrompre; mais il pouvait lire son arrêt dans les menaces du peuple et sur les traits des juges indignés : un jour il fut trouvé mort dans son lit. On lui avait vu tenir dans ses mains plusieurs lettres de Tibère; il voulait les produire pour se justifier; Séjan, favori de l'empereur, l'en dissuada, l'amusa de vaines espérances, le fit ensuite assassiner, et ensevelit ainsi dans sa tombe l'affreux secret de Tibère.

L'hypocrisie devenait inutile à l'empereur; il n'avait plus de rival à craindre, plus d'hommes puissants et vertueux qui le fissent rougir; son masque était déchiré; la douleur des Romains avait fait éclater leur haine contre lui. N'espérant plus les tromper, il résolut de les asservir : il méprisa et haït tous les hommes, comme il se voyait méprisé et détesté par eux.

Auguste avait toujours confondu ses intérêts avec l'intérêt public; Tibère sépara les siens de l'état : on ne jugea plus les actions par ce qu'elles pouvaient avoir de bon ou de mauvais; elles devenaient louables ou criminelles, selon qu'elles plaisaient ou déplaisaient à l'empereur. Il priva le sénat, non seulement de liberté, mais de dignité. Les sénateurs, conspirant à leur abaissement, semblaient disputer à qui porterait plus loin l'adulation. Tibère lui-même, fatigué de leur bassesse, s'écria un jour au milieu du sénat : « O vile nation, née pour « la servitude! » Sans suivre les anciennes formes, il se déclara consul, et se donna pour collègue Drusus son fils.

La mort de Germanicus avait rendu l'espoir et le courage aux Barbares : Florus, Sacrovir excitèrent une révolte dans les Gaules. Leurs premiers succès effrayèrent Tibère; sa lâche vieillesse craignait d'être distraite des débauches par la guerre, et de se voir forcée de reprendre les armes. Caïus Silius vainquit les rebelles; on le paya en éloges, et le jeune Drusus, qui n'avait pas quitté Rome, eut la récompense due au vainqueur; il fut revêtu de la puissance tribunitienne. Tacfarinas prit les armes pour rendre à la Numidie son indépendance; Blésus le défit en bataille rangée, et l'empereur, plus juste cette fois, permit aux légions de le saluer *imperator*.

Tibère courut, peu de temps après, un grand danger : une maison dans laquelle il se trouvait s'écroula; Séjan, doué d'une force extraordinaire, couvrit le prince avec son corps; d'une main vigoureuse il écarta et soutint une colonne qui tombait sur lui. Séjan, déjà cher à son maître, devint son favori, et domina quelque temps le dominateur du monde. Cet

homme, audacieux et fourbe, cachait une ambition sans bornes sous le voile du zèle le plus servile. Tibère, qui lui voyait ses propres vices, aima son image en lui, le préféra ouvertement à sa famille, l'éleva aux plus hautes dignités, lui donna le commandement de sa garde, le loua en plein sénat comme le ministre le plus habile, comme le compagnon de tous ses travaux : il permit enfin qu'on lui élevât des statues dans Rome.

Séjan aspirait à l'empire ; l'existence de Drusus, fils de Tibère, lui fermait le chemin du trône ; ce jeune prince, impétueux et fier, ne pouvait supporter l'insolence du favori de son père ; après une vive altercation, il l'avait insulté et frappé : Séjan, enflammé de vengeance et d'ambition, corrompit Liville, sœur de Germanicus et femme de Drusus. Parvenu à lui inspirer un amour criminel, il lui proposa de trancher les jours de son mari, afin de se mettre à l'abri de son ressentiment, et de monter tous deux sur le trône destiné à leur victime. Ce vil séducteur savait à quel degré d'infamie un premier pas dans le chemin du vice peut conduire, et qu'une femme passionnée devient capable de tous les crimes lorsqu'elle a violé le premier de ses devoirs. Liville, nièce d'Auguste, épouse de l'héritier de l'empire, et qui sentait couler dans ses veines le noble sang de Germanicus, consentit à se déshonorer par le plus exécrable des forfaits ; elle promit à son amant la mort de son époux. Eudémus, son médecin, remplit ses coupables vœux ; il donna un poison lent au prince, qui mourut peu de temps après.

L'affliction de Tibère fut courte et légère : le peuple ne se trompa pas sur l'auteur de ce meurtre. Si la haine égare souvent, elle éclaire quelquefois. Le perfide Séjan travaillait sans cesse à aigrir le caractère de son maître, à flatter son penchant pour la débauche et pour la cruauté ; chaque jour, effrayant sa vieillesse par des complots imaginaires, et offrant à ses désirs de nouvelles beautés et de nouvelles victimes, il le rendait odieux aux Romains et méprisable aux étrangers, mi-

nant ainsi la puissance qu'il voulait abattre, et à laquelle il espérait succéder.

L'empereur, livré à ses conseils, se montrait de plus en plus soupçonneux, capricieux et bizarre. L'âge, au lieu de calmer ses passions, ne faisait qu'échauffer et mûrir ses vices : jaloux de tout crédit, de toute opulence, de tout mérite, on devenait coupable à ses yeux dès qu'on était estimé. Il éloignait de Rome ceux qu'il n'osait frapper. Bientôt les emplois, qu'on donnait autrefois comme récompense, ne furent plus que des exils ; Tibère nommait des gouverneurs pour les bannir, des généraux pour les compromettre et pour les perdre.

Tacfarinas se révolta de nouveau ; Dolabella le défit et le tua. Tibère lui refusa le triomphe, et, sans raison comme sans pudeur, le décerna à Séjan. Toutes les villes tributaires de l'empire lui avaient envoyé des députés pour le complimenter sur la mort de son fils ; ceux d'Ilium arrivèrent un peu tard ; l'empereur les reçut avec mépris, et répondit ironiquement à leurs condoléances, « qu'il partageait aussi la dou-« leur qu'avait dû leur causer la mort d'Hector, qui était un « excellent citoyen. »

Les enfants de Germanicus opposaient encore un obstacle à l'ambition de Séjan : les droits de leur naissance, la gloire de leur père et l'amour du peuple leur promettaient le trône. Séjan résolut de les faire périr ; Agrippine les défendit longtemps par sa vigilance et par sa vertu. Quelque crédit que le favori eût acquis sur l'esprit abusé de son maître, il n'osait cependant frapper les restes de sa famille sous ses yeux. L'artificieux ministre, l'accablant journellement d'inquiétude et d'ennui, le dégoûta de Rome et des affaires, et parvint à lui persuader de chercher une retraite paisible où il pût verser à loisir du sang à l'abri de toute vengeance, s'abandonner aux plus honteuses voluptés en échappant à la malignité du peuple, et, loin des importunités du sénat, se livrer aux méditations qu'exigeait la sûreté de sa vie et de son pouvoir. Ainsi les favoris isolent leurs maîtres pour les gouverner ; de sorte qu'ils

ne voient plus que par leurs yeux et n'agissent que par leurs volontés.

Tibère, sous prétexte de bâtir deux temples à Capoue et à Nole, parcourut la Campanie, et se fixa enfin dans l'île de Caprée, séjour délicieux, que le souvenir de ses débauches et de ses cruautés rendit infâme.

Les bons princes cherchent la vérité; les faibles et les méchants n'aiment et n'écoutent que la délation : bientôt Tibère ne fut entouré que de dénonciateurs; la conduite la plus pure ne mettait pas à l'abri de ses soupçons et de ses vengeances; on empoisonnait les discours les plus simples; on accusait même le silence : prononcer par hasard les noms de Brutus et de Cassius, c'était commettre un crime capital; on était coupable en négligeant de sacrifier à Auguste; on devenait suspect en le regrettant, comme s'il eût été à la fois ordonné de l'adorer et défendu de le louer. La tristesse passait pour un mécontentement dangereux, la joie pour une espérance criminelle.

Séjan répandait principalement son poison sur les actions des deux fils aînés de Germanicus, Néron et Drusus; le sénat servile, loin d'oser lui résister, secondait lâchement ses fureurs. Ces jeunes princes et leur mère, devenus suspects à Tibère, furent déclarés ennemis de l'état. Agrippine, éclatant en reproches, se vit bannie, outragée; elle périt dans l'exil et dans la misère. Ses fils moururent de faim dans leur prison.

Dans ce même temps Livie, âgée de quatre-vingt-six ans, termina ses jours; le mépris que son indigne fils lui témoigna la punit de son orgueil et de ses trahisons. Jaloux de sa mère, l'empereur s'était opposé à tout ce que le sénat avait voulu faire pour elle; il l'abandonna totalement dans sa dernière maladie, défendit de lui rendre aucun honneur, cassa son testament, et persécuta tous ses amis.

Il avait donné le gouvernement de Judée à Pontius Pilatus. L'an 33, ce gouverneur livra Jésus-Christ aux Juifs, qui le crucifièrent. Tertullien, en racontant cet événement, dit que Pilate, étonné des prodiges qui suivirent la mort du Sauveur,

en rendit compte à Tibère, et que ce prince ayant proposé au sénat de mettre Jésus au rang des dieux, ce corps s'y opposa. Il ajoute que l'empereur menaça de mort tous ceux qui accuseraient les chrétiens ; mais Tertullien est le seul historien qui rapporte ce fait. La religion n'a pas besoin de fables pour se défendre, et Tibère était le prince le moins digne de connaître et de protéger un culte si moral.

La délation, le plus funeste des fléaux, encouragée par le caractère avare, cruel et soupçonneux de l'empereur, traînait chaque jour au supplice les plus illustrés citoyens. Séjan, qui avait mis en faveur ce poison, devint enfin lui-même sa victime. Tibère découvrit qu'il menaçait son trône et sa vie ; effrayé de la puissance de l'ingrat qu'il avait élevé, il tremble en se décidant à le frapper : par ses ordres, plusieurs vaisseaux sont armés, afin de dérober sa tête à Séjan, si ce sujet redoutable l'emportait sur son maître. La terreur le force à prendre le langage de la bassesse ; il s'adresse au sénat en suppliant, « et implore sa protection pour un pauvre vieillard « privé de sa famille et abandonné de tout le monde. »

La haine longtemps comprimée éclate avec fureur. On arrête Séjan ; il est condamné, étranglé par le bourreau, traîné par le peuple dans les rues. Plus on avait rampé lâchement devant lui, plus on le foule aux pieds avec rage. Quand les opprimés se relèvent, ils croient effacer leur propre honte par l'excès de leur vengeance, et surpassent souvent l'injustice qu'ils châtient. Toute la famille de Séjan périt ; ses amis furent immolés ; Plancine partagea leur sort. La veille, la faveur de Séjan était ambitionnée par tous les Romains, le lendemain elle fut un crime.

Tibère ne tarda pas à prouver que la mort de son ministre n'avait rien retranché de sa tyrannie ; il accabla d'impôts les provinces, s'enrichit des dépouilles de tous les princes de la Gaule, de toutes les cités de l'Asie et de la Grèce. Il confisquait les biens des riches, décimait la noblesse, et n'épargnait pas même ses plus lâches courtisans. Son conseil était composé

de vingt personnes ; il en fit mourir dix-sept. Sa rigueur inflexible défendait de porter le deuil des condamnés. Loin de regretter les princes de sa maison, il disait « que Priam avait « joui d'un grand bonheur, celui de survivre à sa race. » Un jour on osa lui parler des périls dont la haine des Romains pouvait le menacer : « Qu'ils me haïssent, répondit-il, pourvu « qu'ils me craignent. »

Son ingénieuse barbarie se plaisait à prolonger les supplices, à en inventer de nouveaux. Une mort volontaire était à ses yeux un larcin qu'on lui faisait. Apprenant que le sénateur Carnatius venait de se tuer, il s'écria : « Comment cet « homme m'a-t-il échappé? » Quelquefois il ajoutait la raillerie à la cruauté ; un condamné lui demandant pour unique grâce de hâter sa mort, il lui dit : « Je ne suis pas assez de « tes amis pour t'accorder cette faveur. »

Au milieu de ses fureurs, on voyait pourtant que les remords tourmentaient souvent son âme, et exerçaient sur lui cette vengeance secrète, profonde et terrible dont le pouvoir le plus absolu ne peut garantir. Un jour, demandant au sénat la grâce d'un accusé : il s'exprima en ces termes : « Les « dieux et les déesses m'ont mis dans un tel état de trouble « et m'ont tellement affligé, qu'en vous écrivant je ne sais ni « pourquoi ni comment je fais. »

La débauche la plus excessive pouvait seule le distraire de ses cruels soucis et de ses terreurs sans cesse renaissantes. Tyran dans ses plaisirs comme dans ses supplices, il outrageait par ses violences la vertu des femmes les plus distinguées, immolait à ses caprices la pudeur des vierges, enlevait à leurs parents les jeunes gens dont on lui vantait la beauté, faisait prendre aux hommes le costume de faunes, aux filles celui de nymphes, et jouissait du spectacle de leur honte dans des lieux publics de prostitution qu'il avait fait bâtir.

Quelquefois il conçut le projet de revenir à Rome, s'approcha même de la ville, mais n'osa jamais y rentrer. Usé par les vices, cassé par l'âge, il avait perdu le courage et l'ha-

bileté qui seuls, dans sa jeunesse, lui avaient tenu lieu de vertus. Les rênes de l'empire semblaient échapper à sa main défaillante et ensanglantée ; sa stupeur réveilla les ennemis de Rome : les Daces s'emparèrent de la Mœsie, les Germains dévastèrent la Gaule ; Artaban, roi des Parthes, méprisant sa faiblesse, lui enleva l'Arménie, lui reprocha ses crimes, sa lâche oisiveté, et lui conseilla d'expier la honte de son règne par une mort volontaire.

Tibère, tourmenté par la haine générale qu'il inspirait, détestait le genre humain ; on l'entendit souhaiter « que l'u« nivers finît avec lui. » Il avait eu le dessein de prendre pour successeur Claudius ; mais il le trouva trop imbécile, et choisit pour héritier du trône Caïus Caligula, dont les vices avaient obtenu sa faveur. « J'ai, disait-il avec une affreuse « joie, élevé en ce jeune prince un serpent qui sera le fléau « de Rome, un phaéton qui embrasera le monde. » Caligula s'était un jour permis en sa présence des plaisanteries sur l'abdication de Sylla ; Tibère lui dit : « Tu auras tous les dé« fauts de cet homme célèbre, et pas une de ses vertus. »

La santé de l'empereur déclinait chaque jour ; inacessible aux conseils de la médecine comme à ceux de la raison, il ne voulut jamais emprunter les secours de l'art pour seconder les efforts de la nature. Sa maxime était « qu'un homme qui ne sait pas à trente ans être son propre médecin, n'est qu'un « imbécile. » Ses forces l'abandonnaient rapidement : un jour il perd connaissance ; on le croit mort, la joie publique éclate ; il revient à lui, l'effroi s'empare de tout le monde. Caligula et Macron, préfet du palais, redoutant son retour à la vie et à la vengeance, l'étouffent sous ses oreillers. Il mourut l'an 37, à soixante-dix-huit ans ; il en avait régné vingt-deux. Le peuple furieux voulait le jeter dans le Tibre ; les plus modérés demandaient qu'on l'enterrât dans le lieu destiné à la sépulture des brigands. Ce prince devait le jour à une famille illustre, dont seul il ternit la gloire. Il descendait d'Atta Claudius, originaire de Régile, dans le pays des Sabins :

sa maison fut honorée de vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures, sept triomphes et deux ovations; son nom, autrefois si respecté dans Rome, est devenu une injure même pour les tyrans.

CHAPITRE IV.

CAIUS CALIGULA.

(An de Rome 789. — De Jésus-Christ 37.)

Élévation de Caïus Caligula à l'empire. — Sa tyrannie. — Ses amours criminelles. — Ses extravagances, entre autres un pont volant sur la mer. — Ses proscriptions. — Son départ pour la Gaule. — Ses lâches triomphes. — Son retour à Rome. — Sa mort. — Mort de Cézonie.

Tous les princes de la famille de Tibère étaient morts; la plupart avaient péri victimes des soupçons de ce vieillard cruel, de la cupidité des délateurs, et de l'ambition de Séjan. Caligula, âgé de vingt ans lorsque l'empereur l'appela près de lui, sut échapper par sa dissimulation aux périls qui le menaçaient dans cette cour orageuse. Cachant avec soin les ressentiments que lui inspiraient les malheurs de sa famille, il montra dans sa jeunesse les vices d'un vieux courtisan, parut docile, soumis, dévoué, flatta les passions du prince, les caprices des favoris; et l'on dit de lui avec raison, « qu'on « n'avait jamais vu de meilleur esclave et de plus mauvais « maître. » Il trouvait dans la cour de Tibère des plaisirs conformes à ses penchants, assistait avec empressement au supplice des condamnés, et se déguisait la nuit pour parcourir les lieux de prostitution.

Le jeune Tibère, fils de Drusus et petit-fils de l'empereur, semblait devoir lui fermer le chemin du trône. Caligula, pour s'en approcher, séduisit la femme de Macron, préfet du palais, et lui promit de partager son pouvoir avec elle s'il régnait.

L'empereur, dans son testament, le nomma seulement cohéritier de son petit-fils. Lorsque ce prince était mourant,

Caligula voulut lui arracher son anneau. Le vieillard expirant ouvrit les yeux et se défendit ; mais Caligula et Macron se jetèrent sur lui et l'étouffèrent. Ces crimes, ensevelis dans l'enceinte presque impénétrable de la cour de Caprée, ne furent connus que dans la suite.

Le nom sacré de Germanicus protégeait son fils ; le peuple espérait voir revivre en lui les vertus de ce grand homme, et les soldats le chérissaient comme leur nourrisson. Les vœux unanimes du sénat, des patriciens, des chevaliers, des plébéiens et des légions le portèrent au trône.

La mort de Tibère et l'avénement de Caïus à l'empire excitèrent une joie universelle : toutes les villes rendirent aux dieux de solennelles actions de grâce ; on leur sacrifia cent soixante mille victimes, présage funeste de celles que la tyrannie devait bientôt immoler.

Tous les citoyens de Rome vinrent en foule au devant de Caïus Caligula ; il parut au sénat, prononça l'éloge de Tibère, et accrut, par une feinte modestie, l'empressement qu'on lui montrait déjà pour l'élever au pouvoir suprême. Soit qu'un faible souvenir des leçons de Germanicus et d'Agrippine émût son âme dans les premiers instants, soit que son caractère féroce fût quelque temps amolli par l'amour qu'un grand peuple lui exprimait si vivement, soit enfin qu'il eût résolu de mettre d'abord en pratique cet art profond de la dissimulation qu'il avait étudié à Caprée, il ne montra dans les premiers moments de son règne que des vertus.

Après avoir célébré les obsèques de Tibère, le nouvel empereur se rendit à l'île de Pandataire, y recueillit les cendres de ses frères et de ses sœurs, et revint les déposer à Rome dans un magnifique tombeau. Les délateurs s'étaient empressés de lui dénoncer tous ceux qui s'étaient autrefois montrés ennemis de sa famille. Il fit brûler toutes leurs dépositions sans les lire. On lui transmit les détails d'une conjuration tramée contre lui ; il refusa d'y croire, disant qu'il n'avait rien fait qui pût mériter la haine.

Le testament de Tibère était cassé par le sénat, et Caïus cependant en exécuta religieusement toutes les dispositions. Par son ordre, les exilés revinrent dans leur patrie, et recouvrèrent leurs biens. Il rendit aux princes étrangers les états que leur avait enlevés Tibère. Antiochus, roi de Comagène, avec la restitution de son royaume, reçut quatorze millions d'indemnité. Caligula fit donner quatre-vingt mille sesterces à une affranchie ; cette femme courageuse avait supporté les tourments de la question, sans vouloir révéler le secret de son maître.

Joignant la sévérité à la douceur, l'empereur punit les gouverneurs concussionnaires ou corrompus, exila dans les Gaules Ponce-Pilate, fit une réforme salutaire dans l'ordre des chevaliers, chassa de Rome les femmes les plus déréglées, et rendit leur ancienne force aux lois d'Auguste, tombées en désuétude ; en même temps il promit au peuple de lui laisser élire ses magistrats ; enfin, loin de paraître jaloux du jeune Tibère, son cohéritier, il le nomma prince de la jeunesse. Ainsi le commencement du règne de ce tyran farouche n'annonça que celui d'un monarque sage, doux et vertueux ; et les honneurs qu'on lui décernait alors lui furent accordés, non par l'adulation, mais par la reconnaissance.

Le sénat ordonna qu'une fois par an le collége des prêtres, suivi de tous les corps de l'état, porterait au Capitole un bouclier d'or, où serait gravée l'image de Caïus ; et on donna au jour de son avénement le nom de *Pubitia*, pour faire entendre que cette époque était celle du rajeunissement de Rome.

Toutes ces espérances ne tardèrent pas à s'évanouir. Caligula ne put se contraindre longtemps à feindre des vertus étrangères à son âme. Au bout de huit mois son voile tomba ; le tyran parut, et le reste de son règne ne fut plus qu'un tissu d'injustices, d'atrocités et de démence qu'il est aussi honteux qu'affligeant de rapporter, et qui forcent l'histoire à prendre le langage et les traits de la satire.

L'orgueil, le premier vice que manifesta Caïus, fut la source

de tous les autres. Il s'arrogea le titre de *seigneur* que tous les Césars avaient refusé. Lorsque les souverains étrangers voulaient le prendre pour arbitre de leurs différends, il répondait par ce vers d'Homère : « Un roi suffit à l'univers. »

Peu content de prendre le nom de *maître des rois*, il osa s'attribuer ceux d'*Optimus* et de *Maximus*, qui n'appartenaient qu'à Jupiter. Prétendant qu'on ne pouvait pas plus l'assimiler au reste des hommes qu'un berger aux animaux qui lui étaient soumis, il s'asseyait dans les temples entre les images de Castor et de Pollux, se faisait adorer sous le nom de *Jupiter Latialis*, et prenait alternativement le costume de ce Dieu, de Bacchus, d'Apollon, ou même de celui de Diane et de Vénus. On lui éleva, dans la capitale, un temple : sur l'autel brillait sa statue en or; elle était chaque jour revêtue de l'habit que l'empereur portait. Ce qui paraît encore plus incroyable que cette démence, c'est qu'une telle idole trouva des ministres et des adorateurs : à la honte de l'humanité, on vit les plus illustres Romains briguer avec plus d'ardeur le sacerdoce de ce temple que le consulat, et sacrifier à cette bizarre divinité les paons, les faisans et les oiseaux les plus rares d'Asie. Caligula, joignant la folie au sacrilége, associa sa femme et son cheval au collége des prêtres. Ce cheval, nommé Incitatus, et qu'il estimait plus que les hommes, fut, dit-on, un jour désigné pour le consulat.

Bravant les dieux comme les mortels, il fit fabriquer une machine au moyen de laquelle il imitait le bruit du tonnerre, et lançait des pierres contre le ciel en s'écriant : « Jupiter, « extermine-moi, ou je t'exterminerai. »

Il voulait qu'on le crût l'amant de Diane, et prétendait avoir des entretiens secrets avec cette déesse. Cet insensé, honteux de descendre d'Agrippa, plébéien qui ne devait sa gloire qu'à son mérite, publia que sa mère Agrippine était née de l'inceste d'Auguste avec Julie, préférant ainsi une origine criminelle à une naissance plébéienne.

Jaloux de toute renommée, il enleva aux plus nobles fa-

milles les symboles de la gloire de leurs ancêtres; le collier aux Torquatus, le flocon de cheveux aux Cincinnatus, le titre de *grand* aux descendants de Pompée, et fit même périr un des derniers rejetons de cette famille. Enfin, sans respect pour la mémoire du fondateur de l'empire, il défendit qu'on célébrât la victoire d'Actium, trop funeste, disait-il, à la république.

La gloire littéraire n'était pas plus sacrée pour lui; méprisant Homère, Virgile et Tite-Live, il voulait qu'on les regardât comme des rêveurs sans raison et des parleurs sans esprit.

Se croyant au-dessus de toutes les lois comme au-dessus de tous les hommes, il forçait les dames romaines à sacrifier leur pudeur à ses caprices. Ses propres sœurs furent les premières victimes de son impudicité. Après les avoir déshonorées, il prostitua Livie et Agrippine à ses compagnons de débauche, et il épousa la troisième nommée Drusille, qu'il aimait passionnément. Il l'institua héritière de l'empire, et il osa la placer au rang des dieux. Lorsque la mort de Drusille mit fin à cet amour incestueux, sa fureur barbare et capricieuse fit périr également ceux qui portèrent le deuil d'une immortelle et ceux qui ne prirent pas celui d'une impératrice.

Invité aux noces de Pison, et frappé des charmes de Livia Orestilla, au milieu du festin, il défendit au mari de parler à sa femme, lui déclarant qu'elle devenait dès cet instant l'épouse de César. Il enleva de même Lollia Paulina à Caïus Memmius, qui commandait une de ses armées. Cézonie lui succéda : cette femme, quoiqu'elle ne fût plus jeune, avait probablement des vices qui parurent des charmes à Caligula. Elle prit et conserva un empire absolu sur son cœur. Il la montrait aux troupes sous le costume de Minerve, et chargea, dit-on, cette divinité d'élever la fille qu'il en eut, et qu'on nommait Julie. Il prétendait n'avoir aucun doute sur la naissance de cette fille, parce qu'elle lui ressemblait, montrait dès le berceau son penchant à la cruauté, et déchirait les yeux des enfants qui jouaient avec elle.

Il croyait prouver la grandeur de son pouvoir par l'excès

de ses dépenses : ses prodigalités n'avaient ni motifs ni bornes ; il servait à ses convives de l'or et des perles, jetait au peuple, du haut d'une tour, des monceaux d'argent, construisait des vaisseaux de cèdre, dont les voiles et les cordages étaient de soie, la poupe dorée et enrichie de pierreries. Par ses ordres, on bâtit des tours dans la mer, on aplanit des montagnes, on éleva des coteaux dans les vallées. Ayant rassemblé une immense quantité de vaisseaux, il les attacha l'un à l'autre par des madriers, et en construisit sur la mer un pont qui allait de Baies à Putéole. On couvrit ce pont de terre, on y planta des arbres, on y éleva des maisons, et l'empereur, vêtu d'une robe d'or brodée de perles, la hache dans une main, le bouclier dans l'autre et la couronne sur la tête, traversa le pont en triomphateur, suivi de tous les grands de l'empire. Le lendemain, ayant invité le peuple à venir admirer cette merveille, il fit jeter impitoyablement dans la mer tous ceux qui étaient montés sur le pont. On prétend qu'il ne fit cette extravagante entreprise que pour se moquer de l'astrologue Thrasille, qui avait dit, pendant le règne de Tibère, « qu'il serait aussi dif-
« ficile à Caïus de parvenir à l'empire que de courir à cheval
« dans la baie de Putéole. »

Caligula dissipa en peu de temps par ses folles dépenses cent trente millions que lui avait laissés Tibère. Le besoin d'argent est un des plus grands aiguillons de la tyrannie : pour remplir le vide du trésor, les mauvais princes remplissent les prisons de prétendus coupables ; quand les impôts ne peuvent suffire, les confiscations les remplacent, et l'opulence devient un crime d'état. Caligula employa d'abord, pour satisfaire sa cupidité, toutes les ressources de la fiscalité ; il écrasa le peuple de tributs, vendit la justice, força les commerçants à lui céder la plus grande part de leurs bénéfices, et partagea même ceux des artisans et des porte-faix. Après avoir forcé tous les citoyens à lui donner des étrennes qu'il recevait lui-même, il établit dans son propre palais des jeux et des lieux de débauche, dont il percevait le profit. Bientôt les

délations, les accusations et les condamnations arbitraires menacèrent la vie et la fortune de tous les Romains.

Quelques-uns crurent se mettre à l'abri du péril en instituant Caïus leur héritier; le tyran les fit empoisonner pour jouir plus promptement de la succession. Un jour, après le festin, quittant le jeu, il fit arrêter dans la cour de son palais deux riches patriciens, donna l'ordre de les tuer, et, retrouvant ses convives, il leur dit : « Votre jeu est trop petit pour « moi; je viens de jouer ailleurs, et de gagner en un ins- « tant six cent mille sesterces. »

Dès qu'il eut commencé à verser du sang, il en devint insatiable : ses arrêts semblaient plus atroces encore par la frivolité des prétextes dont il les couvrait. Il fit mourir le jeune Tibère, parce qu'il le trouvait trop efféminé et trop parfumé. Ptolémée, son parent, reçut la mort, parce qu'il descendait de Marc-Antoine. Silanus périt pour avoir refusé de l'accompagner sur mer, étant malade; il ordonna le supplice de Macron, parce qu'il lui avait trop d'obligations, et ne pouvait supporter le fardeau de la reconnaissance.

Claude, son oncle, trouva seul grâce à ses yeux; son imbécillité l'amusait. Voyant un matin les premières places prises au Cirque, il fit chasser à coups de bâton ceux qui les occupaient, vingt chevaliers et plusieurs dames distinguées périrent dans ce tumulte. Les accusés qui remplissaient les prisons servirent, par son ordre, de nourriture aux bêtes sauvages. Un chevalier romain, condamné à combattre contre ces animaux, s'écria qu'il était innocent : l'empereur l'appela près de lui, lui fit couper la langue, et le renvoya sur l'arène. Il portait son mépris pour les hommes au point de forcer les sénateurs à courir en toge devant son char. Un jour, dînant entre les deux consuls, il se mit à rire immodérément; et, comme ils lui en demandaient la raison, il répondit : « Je pensais que d'un signe je peux vous faire cou- « per la tête, si je le veux. »

Son aïeule, Antonia, l'avertit qu'il excitait contre lui la

haine générale; il lui imposa silence, en lui disant : « Souvenez-vous qu'aucune personne et aucune loi ne sont au-dessus de ma volonté. » Il persécuta tellement cette princesse infortunée, qu'elle fut obligée de se donner la mort. Féroce jusque dans ses amours, il dit à Cézonie qu'il avait été souvent tenté de lui faire subir la question pour savoir par quel artifice elle le captivait. On prétend qu'un philtre que cette femme croyait propre à augmenter l'amour de Caligula, avait altéré sa raison; enfin, pour mettre le comble à son délire, dans un accès de colère contre les Romains, il souhaita « que le peuple n'eût qu'une seule tête, pour pouvoir « la trancher d'un seul coup. » Les Romains durent sentir alors qu'une nation qui cède le pouvoir absolu à un homme, lui donne le droit de tout oser, et s'impose la nécessité de tout souffrir.

On conçoit difficilement par quelle illusion Rome ainsi dégradée pouvait inspirer encore assez de respect aux nations étrangères pour les empêcher de prendre les armes, et de secouer un joug autrefois pesant, désormais honteux; mais la corruption des mœurs n'avait pas détruit encore la discipline; les Romains, privés de toutes leurs autres vertus, gardaient pourtant leur courage; citoyens méprisés, mais soldats redoutables, on craignait toujours leurs armes. La tranquillité régnait dans tout l'empire; cependant on crut qu'elle allait être troublée, lorsque, au sein de la plus profonde paix, l'empereur déclara tout à coup qu'il partait pour combattre les Germains et les Bretons.

Il rassemble à la hâte ses légions, lève de nouvelles troupes, et marche si précipitamment, que les cohortes prétoriennes ont peine à le suivre. Arrivé aux extrémités de la Gaule, il borne ses exploits à recevoir avec éclat, dans son camp, Adminius, fils du roi des Bretons, qui fuyait le courroux de son père, et informe le sénat de cet événement comme d'une conquête. Se portant ensuite sur le Rhin, il ordonne à une troupe de Germains de sa garde de passer le fleuve, de se cacher

dans un bois voisin, et de crier aux armes, comme s'ils voyaient l'ennemi. Ils obéissent; l'empereur, averti par leurs cris, s'avance avec quelques escadrons, s'enfonce dans le bois, y reste assez de temps pour faire croire qu'il s'y est battu, et rentre en vainqueur dans son camp, à la tête de ses soldats qui portaient des couronnes de chêne.

Quelques jours après, ayant fait évader secrètement des otages, il courut à leur poursuite, les ramena enchaînés, et écrivit au sénat pour lui reprocher de languir dans l'oisiveté, tandis que le chef de l'empire s'exposait chaque jour à de si grands périls. Revenu sur les côtes des Pataves, il rangea ses troupes en bataille au bord de la mer, fit sonner la charge, et commanda aux soldats de remplir leurs casques de coquillages qu'il appela *les dépouilles de l'Océan conquis*. On éleva dans ce lieu une tour pour servir de monument à ses triomphes.

Avant de quitter l'armée, un nouveau délire s'empara de son esprit : il voulut faire massacrer les légions qui s'étaient autrefois révoltées contre Germanicus, son père, et l'on obtint avec beaucoup de peine qu'il se contentât de les décimer. Ces victimes désignées parurent devant lui : il les fit envelopper par la cavalerie, et les harangua; mais comme il s'aperçut que plusieurs de ces malheureux s'échappaient et couraient aux armes, la terreur le saisit, et il s'enfuit honteusement. Reprenant la route d'Italie, il écrivit des lettres menaçantes au sénat. Ce corps, autrefois la terreur des rois, et tremblant alors aux pieds d'un insensé, lui envoya des ambassadeurs pour le conjurer de remplir les vœux du peuple, et de venir promptement à Rome. Il répondit, en portant la main sur son glaive : « J'irai, et celui-ci m'accompagnera. » Bientôt il annonça par un édit que le désir de revoir les chevaliers et le peuple était le motif de son retour, mais qu'il ne se conduirait à l'égard du sénat ni en prince ni en citoyen. Les sénateurs eurent défense de venir au-devant de lui; et comme il ne voulait pas avoir recours, suivant la forme, à leurs suf-

frages, il renonça au triomphe, et se contenta de l'ovation.

Le retour de ce furieux menaçait le sénat d'une destruction totale; ce corps, par une bassesse aussi atroce que lâche, apaisa momentanément le courroux du tyran : son ministre Protogène parut dans l'assemblée pour lui porter les ordres de son maître; tous les sénateurs le saluèrent avec la soumission dont une longue tyrannie avait fait contracter l'habitude. Scribonius Proculus surpassant les autres en adulation, Protogène lui dit insolemment : « Pourquoi affectez-vous de « me témoigner plus de respect que vos collègues, vous qui « êtes un ennemi de l'empereur? » A ce mot, tous les membres du sénat, quittant leurs places, se jettent sur Scribonius, et le mettent en pièces. De tels hommes méritaient un maître comme Caligula.

Ce monstre devenait de jour en jour plus féroce; irrité par la haine qu'il inspirait, il détestait Rome, et voulait transférer le siége de l'empire, d'abord à Antium, et ensuite à Alexandrie. Mais avant il comptait faire périr tous ceux dont les noms seuls rappelaient la gloire et la liberté romaines. Après sa mort on en eut la preuve, et on trouva dans son palais deux écrits de sa main, dont l'un s'appelait l'*épée* et l'autre le *poignard*, contenant les noms de ceux qu'il destinait au supplice.

Tout le monde conspirait en secret sa perte; mais la crainte qu'inspiraient ses soldats, et surtout sa garde germaine, arrêtaient les bras prêts à le frapper. Enfin Cassius Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, résolut, avec quelques amis courageux, de braver tous les périls, et de purger la terre de ce monstre.

Caligula revenait tous les jours du bain, dans son palais, par une galerie souterraine; les conjurés l'y attendirent; Chéréa s'approcha de lui, sous prétexte de lui demander le mot d'ordre, et lui donna un coup d'épée dans la gorge; tous ses complices l'imitèrent; Caligula reçut avant d'expirer trente blessures; en tombant il s'écriait : « Scélérats, je suis encore

« en vie ! » Il mourut l'année 793 de Rome et 41 de Jésus-Christ, âgé de vingt-neuf ans, et à la fin de la quatrième année de son règne.

La vengeance la plus légitime porte malheureusement presque toujours le caractère de la passion, et ne se renferme ni dans les bornes de la nécessité ni dans celles de la justice. Un centurion massacra l'impératrice Cézonie qu'on jugeait capable de tous les crimes parce qu'elle était chère à Caligula, et on brisa contre les murs du palais la tête de sa fille unique. Le sénat, qui aurait voulu pouvoir effacer de la mémoire des hommes le règne de Caïus et sa propre honte, fit fondre toutes les monnaies marquées à l'effigie de Caligula.

On croirait profaner la majesté de l'histoire, en traçant le tableau dégoûtant de l'extravagant délire d'un tyran tel que Caligula, si l'on ne sentait pas combien il est utile de rappeler aux hommes jusqu'à quel point le premier peuple du monde parvint à s'avilir, en renonçant à ses droits et en abdiquant sa liberté.

Ce fut pendant le règne de ce monstre que les apôtres et les disciples de Jésus répandirent sa parole dans le monde. Saint Mathieu écrivit le premier évangile; ceux qui embrassèrent ce nouveau culte prirent le nom de *chrétiens*. Nulle époque n'était plus favorable que celle de la tyrannie de Tibère et de Caligula pour faire sentir la nécessité d'une religion morale et consolatrice : c'est lorsque l'homme gémit sur la terre, qu'il tourne ses regards vers le ciel.

CHAPITRE V.

CLAUDE.

(An de Rome 793. — De Jésus-Christ 41.)

Etat de l'empire après la mort de Caligula. — Élévation de Claude à l'empire. — Son portrait, — Son gouvernement. — Rejet de la loi Cintia. — Maladie de Claude. — Dénombrement et travaux publics. — Descente en Bretagne. — Triomphe de Claude à Rome. — Son fils est surnommé *Britannicus*. — Premiers exploits de Vespasien et de son fils Titus. — Crimes de Claude et de Messaline. — Mort de Valérius Asiaticus. — Mort de Poppée, femme de Scipion. — Conspirations déjouées. — Désordres de Messaline. — Retour de Claude à Rome. — Mort de Messaline. — Union de Claude et d'Agrippine. — Adoption de Néron par Claude. — Guerre en Bretagne. — Guerre en Germanie. — Dissensions dans l'Orient. — Actes de perfidie et de férocité de Rhadamiste. — Crimes d'Agrippine. — Mort de dix-neuf mille prisonniers dans une naumachie. — Mort de Claude.

Les conjurés n'avaient eu qu'un seul but, celui de délivrer Rome d'un tyran sanguinaire. Lorsque la nouvelle de sa mort se répandit, on craignit, dans les premiers instants, que ce fût un faux bruit, et la peur fermait encore les cœurs à la joie : mais, dès que les consuls furent certains que Caïus n'existait plus, ils convoquèrent le sénat. La honte du joug ralluma quelques étincelles de l'antique amour pour la liberté; le consul Saturnius retraça vivement les malheurs dont Rome s'était vue la victime, depuis qu'elle avait reconnu des maîtres. Au tableau de la gloire et de la grandeur de la république, il opposa celui des affronts et des supplices qui venaient d'avilir, d'ensanglanter Rome sous le sceptre de Tibère et de Caïus. Comparant l'intrépide Chéréa à Brutus et à Cassius, il le déclara plus digne d'éloges que ces deux illustres Romains. Les uns n'avaient peut-être frappé un grand homme que par esprit de faction et de rivalité; l'autre, animé par de plus nobles sentiments, au péril de sa vie, délivrait la terre d'un monstre.

« Ne nous montrons pas indignes de lui, ajouta-t-il; imi-

« tons son généreux exemple ; Chéréa brise nos chaînes, ressaisissons nos droits ; il a détruit le tyran, détruisons la « tyrannie. »

De telles paroles, qui depuis si longtemps n'avaient pas retenti dans l'enceinte du sénat, enflammaient tous les esprits ; le consul proposa l'abolition des titres d'empereur et de césar ; le sénat adopta unanimement son avis. Il décréta le rétablissement du gouvernement républicain ; et, soutenu par l'assentiment de quelques cohortes prétoriennes, il s'empara du Capitole.

Un esprit tout contraire animait les plébéiens : le peuple, trop loin du sceptre pour en craindre les coups, préférait la puissance d'un monarque à l'orgueil des grands, il jouissait, sous les empereurs, d'une licence conforme à ses mœurs ; il trouvait son repos dans son obscurité ; la politique des césars le satisfaisait par des distributions fréquentes d'argent et de blé ; la magnificence d'une cour lui prodiguait les fêtes et les combats de gladiateurs ; enfin les supplices, qui n'épouvantaient que les patriciens, étaient encore des spectacles pour cette multitude envieuse et cruelle.

Le souvenir de la république ne lui rappelait que des guerres perpétuelles, des levées rigoureuses, des lois sévères, et la domination odieuse de la noblesse.

Les prétoriens étaient encore plus éloignés de tout sentiment républicain ; ils regrettaient un trône dont ils se trouvaient les gardiens et presque les maîtres.

La garde étrangère voyait son existence inséparable de celle des tyrans, qui la payaient avec prodigalité pour dissiper leurs terreurs et pour exécuter leurs vengeances. La masse presque entière de l'empire préférait le repos, sous un chef, au renouvellement des guerres civiles, et aux tyrannies alternatives de plusieurs grands ambitieux : enfin toutes les passions basses, qui naissent de la faiblesse et de la corruption, précipitaient la majorité de la nation dans la servitude. La liberté n'avait pour elle que de nobles et faibles souvenirs,

rappelés vainement par un petit nombre d'hommes courageux.

Cependant leur ardeur, la justice de leur cause et l'autorité du sénat auraient pu, dans une circonstance si favorable, lutter encore quelque temps pour la liberté ; mais le hasard, qui souvent a plus d'influence que les combinaisons des hommes sur la destinée des états, décida en peu d'instants du sort de l'empire.

Quelques soldats qui parcouraient le palais, aperçurent derrière une tapisserie Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula ; ce faible prince, transi de frayeur, se cachait timidement pour éviter le sort de sa famille immolée ; ils le saisissent, le portent tout tremblant sur leurs épaules, le montrent à leurs compagnons, le proclament empereur ; et ce prince, qui leur demandait la vie, reçoit le sceptre de ces mêmes mains dont il attendait la mort.

Le sénat, informé de cet événement, chargea un tribun du peuple d'ordonner à Claude d'attendre le résultat de ses délibérations. Le prince répondit qu'il n'était plus le maître de ses volontés, et que son ami Hérode-Agrippa, tétrarque de Judée, qui se trouvait alors à Rome, lui conseillait de ne pas se rendre aux ordres du sénat. Le peuple agité se déclarait en faveur de Claude ; les soldats menaçaient, le sénat se divisa. Dès qu'on délibère entre la liberté et la servitude, on mérite d'être esclave. Le sénat céda et proclama Claude empereur.

Claude, pour s'assurer l'appui de l'armée, promit quinze mille sesterces à chaque légionnaire : achetant ainsi le trône qu'on lui donnait, il fonda le gouvernement militaire, gouvernement qui réunit en lui seul tous les vices du despotisme et tous les dangers de l'anarchie.

Lorsque Claude fut élevé à l'empire, il était âgé de cinquante ans [1] ; il avait vécu dans l'obscurité sur les marches du trône ; il n'était pas dépourvu d'esprit, mais de caractère ; il ne man-

[1] An de Jésus-Christ 41.

quait pas de lumières, mais d'action ; sa faiblesse approchait souvent de l'imbécillité. Cependant, livré dans sa jeunesse à l'étude des lettres, il écrivit, par le conseil de Tite-Live, une histoire de Carthage. Auguste avait augmenté l'alphabet de la lettre *x*; Claude y ajouta trois lettres qui ne furent en usage que sous son règne.

On citait de lui plusieurs pensées ingénieuses, plusieurs mots remarquables ; il voulait le bien et fit le mal ; il avait l'esprit juste ; mais ses infirmités corporelles et ses excès dans tous les genres de débauches l'abrutirent. Sa figure était belle ; mais ses genoux étaient tremblants et sa démarche incertaine. Sa vie privée fut honteuse ; ses femmes et ses favoris immolèrent un grand nombre de victimes à leur cupidité ou à leurs jalousies. Néanmoins, comme ses ministres ne manquaient pas d'habileté, l'empire ne perdit sous son règne ni sa force ni sa grandeur ; il étendit même ses limites.

Dans les premiers moments de son administration, s'efforçant de vaincre sa faiblesse, il fit des actes sages et dignes d'éloges. Les édits cruels de Caïus furent abrogés, les portes des prisons ouvertes ; les bannis rentrèrent dans leurs foyers, et les ministres du prince obtinrent même difficilement de lui, pour sa propre sûreté, la condamnation de Chéréa et de ses complices.

La fin de Chéréa fut digne de sa vie ; il ne montra ni faiblesse ni repentir, soutint qu'il avait défendu l'humanité, la justice, la patrie, la liberté, et demanda pour toute grâce l'honneur de mourir percé du même glaive qui avait frappé le tyran.

Claude ne voulut accepter aucun des titres fastueux donnés à ses prédécesseurs ; il défendit qu'on lui rendît aucun des honneurs réservés aux dieux, ne prit aucune décision sans l'avis des consuls, et montra en toute occasion une grande déférence pour le sénat. Loin d'accueillir les délateurs, il les fit poursuivre, et condamna ceux qui étaient convaincus de calomnie à combattre contre les bêtes féroces, leurs semblables.

Il assistait régulièrement aux audiences des juges; les arrêts qu'il rendait lui-même étaient dictés par l'équité. Une mère désavouait son fils; il la condamna à l'épouser, et l'obligea ainsi à le reconnaître.

Dans ce temps, une grande cause occupa les esprits. Le consul Silius provoqua le renouvellement de la loi Cintia, qui défendait aux avocats de recevoir de l'argent. Il rappelait à l'appui de son opinion les antiques mœurs et les exemples glorieux de tous ces grands hommes, ornements de la république, qui donnaient et ne recevaient pas, qui consacraient leur éloquence à la défense des innocents, et qui, ambitionnant avec autant d'ardeur la gloire de la tribune que celle des armes, et l'honneur de protéger le pauvre opprimé que celui de triompher d'un ennemi redoutable, ne voulaient d'autre salaire que la reconnaissance publique.

Les avocats, s'opposant à son avis, représentèrent, à l'appui de l'usage, la pauvreté actuelle de la plupart des sénateurs, les dépenses que coûtaient de longues études, la nécessité de s'indemniser de tant de frais, et ils ne rougirent pas de citer en leur faveur les exemples honteusement fameux de Clodius et de Curion.

Quand la cupidité lutte contre la vertu, son succès est rarement douteux : les avocats gagnèrent leur procès; mais l'empereur, mettant un frein à leur avidité, réduisit et fixa leur salaire à cent cinquante livres par cause.

La douceur et la modestie de ce prince, pendant les premiers temps, le faisaient chérir. Étant arrivé à Ostie, il tomba malade : on fit courir le bruit de sa mort, et le peuple, le croyant assassiné, se souleva, menaça les sénateurs, et ne s'apaisa qu'en apprenant que l'empereur existait. Une disette, survenue quelque temps après, donna une nouvelle preuve de l'inconstance de la multitude : elle passa de l'amour à la haine, et insulta publiquement l'empereur, qui, depuis ce moment, eut soin d'équiper toujours un grand nombre de vaisseaux chargés de l'approvisionnement de Rome.

Le dénombrement ordonné par Claude produisit six millions huit cent quarante mille citoyens. Les hommes habiles qu'il employait signalèrent leur administration par de magnifiques ouvrages ; on construisit un aqueduc qui portait une eau salubre jusqu'à la plus haute des sept montagnes ; on finit le port d'Ostie ; enfin les canaux ouverts pour dessécher le lac Fucin grossirent les ondes du Tibre et le rendirent plus navigable.

Claude, voulant prouver sa reconnaissance au tétrarque Hérode-Agrippa, joignit Samarie à ses états. Ce prince usa mal de ses bienfaits : ce fut lui qui commença la persécution des chrétiens, et qui fit emprisonner saint Pierre, le premier des apôtres.

Les armes romaines rétablirent Mithridate dans le royaume d'Ibérie, un autre prince du même nom dans la Cilicie, et Antiochus dans la Comagène. En ce temps la Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, était divisée en plusieurs principautés : un des princes qui régnaient dans ce pays espérait s'agrandir avec l'appui de Rome ; il se soumit à Claude, et l'invita à faire passer des légions dans cette île, pour y établir sa domination. Plautius, chargé par l'empereur d'exécuter cette entreprise, éprouva beaucoup de résistance de la part de ses propres soldats. Ils avaient oublié les exploits de César, et se plaignaient qu'on voulût les conduire au-delà des bornes du monde ; enfin ils obéirent. Plautius défit plusieurs fois les fils du roi Cynobélinus ; et Claude, voulant recueillir personnellement la gloire de ces succès, partit de Rome, traversa la Gaule, et descendit en Bretagne.

L'histoire ne donne aucun détail de ses actions ; on sait seulement qu'il soumit une grande partie du pays, et que les légions lui donnèrent le titre d'*imperator*. Pompée et Silanus, ses gendres, le précédèrent en Italie ; il rentra dans Rome en triomphe ; Messaline, sa femme, le suivait sur un char. Le sénat donna à son fils le surnom de *Britannicus*. Ce fut dans cette guerre que Vespasien, lieutenant de Plautius, fonda sa

brillante renommée qui, plus tard, lui valut l'empire. Il se couvrit de gloire dans quarante combats, prit vingt villes, et s'empara de l'île de Wight. Titus son fils se distingua par sa valeur et par sa modestie. Le sénat accorda l'ovation à Plautius, et les ornements triomphaux ainsi que le consulat à Vespasien.

Claude ne put lutter plus longtemps contre la nature : ses efforts pour vaincre son caractère avaient épuisé ses forces; il retomba dans son indolence, et livra l'empire, comme sa personne, aux caprices de l'impudique Messaline et à la cupidité de ses affranchis, Pallas et Narcisse, qui régnèrent sous son nom, et changèrent un prince naturellement juste et doux en tyran avare et sanguinaire.

Les gendres de l'empereur, Pompée et Silanus, furent leurs premières victimes; ils immolèrent à la jalousie de Messaline deux princesses, filles de Drusus et de Germanicus. Un sénateur généralement estimé, Valérius Asiaticus, possédait les jardins magnifiques de Tucullus; Messaline lui enviait cette propriété : elle le fait arrêter, l'accuse de conspiration, et lui reproche d'avoir commis un adultère avec Poppée, femme de Scipion. Valérius se défend avec courage, rappelle ses exploits, ses services, et prouve son innocence [1]. Claude, touché de sa justification, se montrait prêt à l'absoudre, lorsque Vitellius, se prétendant ami de l'accusé, mais lâchement dévoué à l'impératrice, prend la parole, et, feignant le plus tendre intérêt pour un ancien compagnon d'armes, convient, en pleurant, d'un crime qui n'existait pas, implore hypocritement la clémence de l'empereur, et demande pour grâce qu'on laisse à Valérius le choix du genre de sa mort.

Valérius, indigné, se tut : las des tyrans et de la vie, il rentra dans ses foyers, se fit ouvrir les veines, et ordonna froidement qu'on plaçât son bûcher assez loin pour que la flamme ne pût pas endommager les arbres de son jardin.

[1] An de Jésus-Christ 48.

Poppée, recevant son arrêt, se donna la mort. L'empereur, livré aux débauches, ignorait tellement les condamnations cruelles prononcées en son nom, que, peu de jours après, voyant à sa table Scipion, il lui demanda pourquoi il n'avait pas amené avec lui sa femme Poppée : « Le sort en a disposé, » répondit celui-ci.

Les biens que les confiscations enlevaient aux condamnés tombaient dans les mains des affranchis : ils acquéraient d'immenses richesses en trouvant des crimes à l'innocence et en vendant l'impunité aux coupables. L'empereur, gouverné par eux, les élevait aux premières dignités de l'état ; et, tandis que Rome gémissait de leurs rapines, il vantait leur désintéressement, et louait en plein sénat la modération de Narcisse, qu'on savait possesseur de plus de cinquante millions de sesterces. Ces désordres et la faiblesse du monarque excitaient l'indignation publique ; le peuple manifestait ouvertement son mépris pour Claude. Un jour, en rendant la justice, il se plaignait de sa pauvreté ; on lui répondit qu'il pouvait facilement remplir son trésor avec les seules dépouilles de ses affranchis.

Statius Corvinus et Gallus Asinius, patriciens illustres, ne pouvant supporter la honte de voir Rome opprimée par deux esclaves et par un imbécile, formèrent une conspiration ; elle fut découverte et punie par de nombreux supplices. Bientôt une conjuration plus redoutable éclata. Furius Camillus, qui commandait en Dalmatie, prit le nom d'empereur, se fit reconnaître par ses légions, et envoya l'ordre à Claude de lui céder l'empire.

Ce lâche prince voulait obéir, pourvu qu'on lui permît de vivre : ses favoris le forcèrent à régner. Les légions, inconstantes comme le peuple, ne persistèrent que cinq jours dans leur révolte, et livrèrent le chef qu'elles avaient nommé. Mais, depuis ce moment, rien ne put calmer les terreurs de Claude : on fouillait tous ceux qui l'approchaient ; sa garde visitait avec soin toutes les maisons où il devait entrer, et comme il vit un jour dans le temple une épée qu'un soldat avait laissée

tomber, il sortit avec précipitation, convoqua le sénat, et se plaignit amèrement des dangers auxquels il se voyait sans cesse exposé.

Dès que le prince se livre à la terreur, il ouvre à la méchanceté les moyens les plus faciles de fortune et de puissance. Sous prétexte de veiller à la sûreté de l'empereur, ses favoris faisaient mourir tous ceux dont ils convoitaient les richesses. Ce règne honteux coûta la vie à trente sénateurs et à trois cents chevaliers. Claude assistait quelquefois à ces supplices comme au spectacle ; plus souvent il les ignorait. Un tribun étant venu lui annoncer qu'on venait d'exécuter sa volonté et d'égorger un consulaire, il répondit : « Je n'avais pas donné « l'ordre ; mais puisque c'est fait, je l'approuve. »

Messaline, déjà déshonorée par un grand nombre de faiblesses, et encouragée par l'adulation, porta enfin l'impudicité à tel point qu'on ne pourrait écrire sans honte l'histoire de ses désordres [1]. Elle se rendait publiquement dans les lieux de débauche dont le libertinage n'approche qu'en secret ; elle forçait les dames romaines à se prostituer en présence de leurs époux ; elle jouissait de l'opprobre dont elle couvrait l'empereur, et se livrait sans rougir à des histrions, à des affranchis et même à des esclaves.

Claude seul, dans l'empire, ignorait sa honte. Catonius Justus, préfet des gardes, voulut dessiller ses yeux ; Messaline le fit périr. Enfin cette femme, dont le nom est devenu un opprobre, égarée jusqu'au délire, conçut une passion tellement violente pour Caïus Silius, consul désigné, dont on admirait la rare beauté, qu'elle le força de répudier Julia Silana, sa femme, citée dans Rome comme un modèle de grâces et de vertus.

Messaline, sans frein dans ses passions, sans voile dans ses ses plaisirs, se montrait partout publiquement avec l'objet de son amour ; et, comme le dit Tacite, ce qui paraîtrait

[1] An de Jésus-Christ 48.

une fable si toute la cour et toute la ville n'en avaient pas été témoins, bravant à la fois les lois, la décence, la raison, l'empereur et l'empire, elle épousa Silius, mêla son contrat avec d'autres actes, le fit signer à Claude sans qu'il s'en doutât, et, tandis que ce prince faisait un voyage à Ostie, trouvant l'adultère un crime trop commun, elle célébra solennellement son infâme mariage en présence du sénat, des soldats et du peuple.

Ces noces sacriléges, cet outrage public à la pudeur, ce mépris insolent pour l'empereur et pour Rome, excitaient l'indignation universelle; mais la crainte la forçait au silence. Chacun condamnait Messaline, personne n'osait l'accuser; et comme, dans cette cour infâme, il n'existait d'hommes libres que des affranchis, et que leur crédit pouvait seul balancer celui de l'impératrice, Caliste, Narcisse et Pallas osèrent seuls se concerter pour informer leur maître de son déshonneur.

Cependant trop d'exemples récents faisaient redouter la mort, que dictait un mot, un soupir, une caresse, un sourire de Messaline. Caliste et Pallas manquèrent de courage pour exécuter leur résolution : Narcisse y persista; mais, n'osant parler lui-même, il fit tout découvrir à l'empereur par deux courtisanes, Calpurnie et Cléopâtre. Lorsque, prosternées à ses pieds, elles lui annoncèrent le mariage de Messaline avec Silius, Claude, irrité, était plus disposé à les punir qu'à les croire.

Cléopâtre, effrayée, demanda qu'on fît venir Narcisse : cet affranchi confirma son rapport. « Il était trop dangereux, « dit-il, de vous ouvrir les yeux; je ne vous aurais point par- « lé des faiblesses de l'impératrice pour Titius, pour Vectius, « pour Plautius, ni même de son adultère avec Silius, des « richesses qu'il vous a enlevées, des esclaves qu'il vous a « pris, de vos trésors qu'il prodigue pour orner son palais; « mais son dernier crime est trop éclatant pour le taire. Ap- « prenez enfin que vous êtes répudié; Silius a osé prendre

« pour témoins de ses noces criminelles le peuple, le sénat et « l'armée. Si vous balancez à frapper, Rome sera la dot de ce « nouvel époux. »

Claude, moins indigné qu'effrayé, demande alors en tremblant s'il est encore empereur, et si l'on n'a pas proclamé Silius; il fait interroger Turannius, préfet de l'annone; Géta, commandant du prétoire; leurs dépositions ne lui laissant plus de doute, il court au camp pour s'assurer des cohortes prétoriennes, plus occupé de sa sûreté que de sa vengeance. Sa harangue fut courte ; la nature du crime et un reste de pudeur l'empêchaient de s'étendre sur l'énormité du forfait.

Pendant ce temps, Messaline, ivre de crimes et de voluptés, célébrait à la campagne la fête des vendanges : Silius, couronné de lierre, se montrait insolemment près d'elle ; une foule de femmes sans pudeur, déguisées en ménades, dansaient autour d'eux. Valens, un des acteurs de la fête, était monté sur un arbre. On lui demanda en riant ce qu'il découvrait ; prophétisant alors sans le savoir, il dit qu'il voyait un orage menaçant se former du côté d'Ostie.

Peu d'instants après, on apprend que Claude sait tout, que les prétoriens partagent sa colère, et qu'il revient à Rome pour se venger. Les jeux cessent, la fête finit ; le vice et la honte commencent à connaître la crainte, l'effroi prend l'apparence du remords ; tout fuit, tout se disperse : Messaline, comptant encore sur le prestige de ses charmes et sur la faiblesse de son époux, espère fermer ses yeux à l'évidence et rouvrir son cœur à la tendresse.

Avant de risquer une entrevue, elle charge ses enfants, Britannicus et Octavie, de se rendre auprès de son époux avec Vibidie, la plus ancienne des vestales, pour implorer sa clémence. Elle-même traverse enfin la ville pour aller au-devant de lui. Ses vices, pendant sa faveur, ne l'empêchaient pas d'être entourée de la foule des grands ; au moment de sa disgrâce, sa cour se trouva réduite à trois personnes ; esclaves et favoris, tous l'avaient abandonnée. Ne trouvant point de char

pour la porter, elle monta dans un tombereau d'immondices, et continua sa route.

Narcisse et ses amis l'écartèrent ainsi que ses enfants, et les empêchèrent d'approcher de l'empereur; mais ils n'osèrent arrêter la vestale.

Vibidie conjura Claude de ne point condamner sa femme sans l'entendre; il ne répondit rien : Narcisse dit qu'on l'écouterait un autre jour.

Messaline retourna dans les jardins de Lucullus, qu'elle avait achetés du sang d'Asiaticus; et, connaissant son époux, elle se flattait de régner encore s'il la voyait. En effet, déjà ce lâche prince s'attendrissait; il lui échappa de dire: « Quand « cette malheureuse Messaline viendra-t-elle donc me faire « entendre sa justification? » Narcisse prévint audacieusement l'entrevue; il prononça lui-même l'arrêt au nom de l'empereur, et chargea un tribun, avec quelques soldats, de l'exécuter.

Ils trouvèrent Messaline, sans courage, étendue sur la terre; Lépida, sa mère, qui s'était éloignée d'elle pendant ses égarements et dans les jours de son pouvoir, était venue l'assister au moment de sa mort. Elle la pressait d'échapper aux bourreaux par un trépas volontaire; un soldat lui offrit son épée : cette femme pusillanime, et qui n'avait de hardiesse que pour le vice, approcha plusieurs fois la pointe du fer de son sein palpitant, sans oser l'effleurer; enfin le soldat, plus par pitié peut-être que par barbarie, poussant sa main timide, enfonça le glaive dans son cœur.

L'imbécile Claude, qui, en la revoyant, lui aurait probablement sacrifié l'honneur et l'empire, fut si peu ému de la nouvelle de sa mort, qu'il n'interrompit point son repas. Suétone rapporte même que, quelques jours après, il demanda, par habitude, pourquoi Messaline ne venait pas reprendre sa place près de lui.

La première fois qu'il parut au sénat, il déclara qu'il avait été trop malheureux dans ses liens pour en contracter d'au-

tres; mais ses affranchis en décidèrent autrement. Leur intérêt voulait qu'il se remariât : les uns lui proposèrent une descendante du dictateur Camille, d'autres Lollia, déjà fameuse par l'amour de Caïus : une troisième l'emporta; ce fut Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius Énobarbus, et mère du jeune Domitius, qui depuis épouvanta le monde sous le nom de Néron.

Cette princesse ambitieuse employa pour séduire son oncle tous les artifices d'une femme, toutes les caresses d'une courtisane. Suivant les lois romaines, un pareil lien était interdit et réputé incestueux; mais, dès que le pouvoir montra ses désirs, le sénat approuva l'inceste; la flatterie même prétendit que le peuple forcerait l'empereur à cet hymen, s'il hésitait à satisfaire ses vœux. Cependant l'opinion publique désapprouvait tellement ce nœud, que l'empereur et l'impératrice, voulant engager plusieurs personnes à contracter de semblables mariages pour s'appuyer de leurs exemples, deux courtisans seuls obéirent.

Dès qu'Agrippine régna, tout changea de face à la cour : la mollesse fit place à l'activité, la licence à la sévérité, la volupté à l'intrigue. L'empire n'était plus gouverné par l'efféminée Messaline, par ses frivoles amants, mais par des ministres graves, par une femme impérieuse, d'un esprit élevé, capable de toutes les grandes actions et de tous les grands crimes. Audacieuse, ardente, ambitieuse et indifférente sur tous les moyens d'arriver à la domination, comme elle voulait s'assurer le pouvoir par plusieurs liens, elle maria son fils Domitius à Octavie, fille de Claude; et, s'autorisant de l'exemple d'Auguste qui avait placé Tibère dans sa famille, quoiqu'il eût un petit-fils, elle força le faible Claude d'adopter Domitius.

Cet acte, qui commençait la ruine de Britannicus, reçut des éloges peu sincères du sénat, et fut accueilli avec transport par le peuple, qui chérissait Domitius comme le seul descendant mâle de Germanicus. Ce jeune prince, en approchant du trône, prit le nom de Claudius Néron.

A cette époque, les chrétiens qui se trouvaient à Rome, commençant leurs combats pour la vérité contre l'erreur, attaquèrent l'ancien culte avec le zèle ardent que montre toute religion nouvelle [1]. Leurs tentatives excitèrent des troubles ; pour en prévenir la suite, Claude bannit les Juifs et les chrétiens.

Dans ce même temps, les Romains firent la conquête de la Mauritanie : le proconsul Ostorius se couvrit de gloire en Bretagne ; il subjugua les Isséniens, peuples qui habitaient le pays de Suffolk, Cambridge, Norfolk, et porta ses armes jusqu'à la mer d'Irlande. Il soumit, au nord de l'Angleterre, ceux de Northumberland, nommés les Brigantes : il rencontra plus d'obstacles en combattant les Silures, habitants de Colchester; le roi Caractatus les commandait. Ce prince, habile et vaillant, enflammait les esprits de son amour ardent pour l'indépendance, et transformait en héros ses sauvages sujets par son éloquence, par ses conseils et par son exemple. Sa valeur lutta quelque temps avec succès contre la tactique romaine; mais enfin, après des prodiges de courage, vaincu en bataille rangée, il fut trahi par Cartismandua, reine des Brigantes, chez laquelle il chercha un asile, et qui le livra aux Romains.

On le conduisit à Rome. Lorsqu'il parut devant le sénat, au lieu d'avilir son malheur par une basse soumission, il l'ennoblit par son intrépidité. « Romains, dit-il, si, trop fier de ma « naissance et de mes succès, j'avais su conserver plus de « modération dans la prospérité, je serais peut-être venu ici « comme votre ami et non comme votre captif; vous n'auriez « point sans doute dédaigné l'alliance d'un monarque vain- « queur, issu d'aïeux illustres, et souverain de plusieurs na- « tions belliqueuses; j'ai voulu tenter trop souvent la for- « tune, son inconstance m'a trahi; aujourd'hui le sort m'a- « baisse autant qu'il vous élève : je possédais d'immenses « richesses, des soldats nombreux, une grande quantité

[1] An de Jésus-Christ 48.

« d'armes et de chevaux. Quel homme n'aurait pas voulu « combattre pour conserver ces biens? Votre ambition veut « enchaîner tous les peuples; doivent-ils être assez lâches « pour venir au-devant de vos fers? Ma résistance vous ho- « nore autant que moi; une soumission prompte n'eût illus- « tré ni mon nom ni votre victoire; si vous ordonnez mon « supplice, on m'oubliera bientôt; si vous me laissez le jour, « ma vie rappellera sans cesse votre justice. »

Son noble langage lui attira le respect de ses ennemis; il conserva la vie et la liberté.

Son vainqueur, Ostorius, connut bientôt à son tour les caprices de la fortune; il éprouva des revers, se vit remplacé par Didius Gallus, et mourut de chagrin.

Les Germains, divisés en factions, demandèrent à Rome un roi; Claude leur envoya un de leurs princes qu'on avait élevé dans la capitale, et qui prit le nom d'Italicus. Ses sujets ne purent souffrir longtemps la dépendance d'un élève de Rome qui leur apportait des mœurs étrangères; ils le détrônèrent. Pompilius entra en Germanie avec ses légions, remporta plusieurs victoires, et soumit plusieurs peuples. La guerre se prolongea; Corbulon s'y fit remarquer par son habileté, par son courage, et surtout par sa fermeté : il rétablit la discipline dans l'armée, et fut comparé, par ses vertus sévères, aux plus illustres généraux de la république.

L'Orient devint aussi le théâtre de grandes dissensions civiles : Cotys, Mithridate, Gotarse, Bardane, Méhardate se disputèrent, les armes à la main, les couronnes des Parthes, de l'Arménie et du Bosphore. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils se détrônèrent tour à tour. Rome prit part à leurs querelles, et profita de leurs divisions. Le plus malheureux de ces princes, fut celui dont les prétentions avaient pour appui les plus antiques droits. Mithridate, roi du Bosphore, descendant de Cyrus, se voyant chassé de son royaume, trahi par ses alliés, vaincu par ses ennemis, céda aux conseils qu'on lui donnait, et se rendit à Rome. Le faible Claude voulait d'abord

l'assujettir à l'ignominie du triomphe; le fier Mithridate ne lui répondit que ces mots : « On ne m'a point amené, je suis « venu ; si tu en doutes, laisse-moi partir, et fais-moi cher-« cher. » On respecta son malheur et on le traita en allié.

Ce fut pendant le règne de Claude que Rhadamiste, en Orient, se rendit trop célèbre par un de ces actes de férocité qui déshonoraient si souvent les princes d'Asie. Vologese régnait sur les Parthes; Pharasmane, un de ses frères, possédait l'Ibérie; le troisième, nommé Mithridate, devait le trône d'Arménie à la protection de Rome. Rhadamiste, fils de Pharasmane, se faisait remarquer par sa taille majestueuse, par sa force singulière et par son adresse dans tous les exercices. Son ambition, et l'estime que lui portaient les peuples excitèrent l'inquiétude de son père. Ce vieux monarque, craignant pour son trône, résolut de l'éloigner et de tourner vers un autre but son désir impatient de régner. Rhadamiste, suivant ses perfides conseils, feint d'être disgracié, et demande un asile en Arménie, chez Mithridate son oncle, qui l'accueille avec bonté [1]. L'ingrat, abusant de sa tendresse, excite à la révolte les grands de son royaume. Lorsqu'il vit les esprits disposés selon ses vœux, il revint chez son père. Pharasmane alors, sous un prétexte frivole, déclare la guerre à son frère, et donne à Rhadamiste le commandement de l'armée. Bientôt Mithridate, mal défendu par des sujets infidèles, se vit obligé de se renfermer dans le château de Gornéas, entre l'Araxe et l'Euphrate. Les Romains auraient dû le soutenir sur un trône qu'il tenait d'eux; mais un préfet, corrompu par l'or de Pharasmane, ne leur en laissa pas le temps : soulevant par ses intrigues les soldats du roi, il leur persuada de demander la paix, et Mithridate fut contraint de capituler.

Rhadamiste, joignant la perfidie à la cruauté, le trompa pour le perdre, lui prodigua des protestations de tendresse, et s'engagea, par serment, de ne jamais attenter à ses jours

[1] An de Jésus-Christ 49.

par le fer ou par le poison; mais, au moment où ce malheureux monarque parut devant lui pour signer le traité, les soldats de Rhadamiste se jetèrent sur lui et l'étouffèrent. Quadratus, commandant de Syrie, instruit de cet événement, somma, pour la forme, Pharasmane de sortir d'Arménie; mais, persuadé qu'il était utile aux Romains de perpétuer les troubles de cette contrée, en la laissant sous la domination d'un prince odieux, il favorisa secrètement Rhadamiste. Pélignus, son lieutenant, pressa cet ambitieux de monter sur le trône, et il assista même à son couronnement.

Cette lâcheté divulguée couvrait Rome de honte : on chargea Helvidius de la réparer; la crainte d'une guerre avec les Parthes, ralentit les efforts de ce nouveau général. Vologèse entra en Arménie; effrayés de la marche des Parthes, les Ibères abandonnèrent d'abord Artaxate et Tigranocerte, mais Rhadamiste les en chassa bientôt, et se montra plus terrible que jamais après la victoire. Il ne gouverna que par des supplices. Ses peuples, quoique accoutumés au despotisme, ne pouvaient supporter longtemps cet excès de tyrannie. Ils se révoltent; tous courent aux armes, investissent le palais : Rhadamiste, monté sur un coursier rapide, s'échappe seul avec sa femme, l'infortunée Zénobie. Cette princesse était enceinte; son courage et l'amour lui prêtaient des forces; mais les secousses continuelles qu'elle éprouvait déchirant ses entrailles, elle conjure son époux de la sauver par une mort honorable des affronts de la captivité.

Rhadamiste, touché de sa vertu, jaloux de ses charmes, tourmenté par la crainte et par l'amour, cède enfin à la plus violente de ses passions, à la jalousie; il tire son glaive, frappe sa victime, la traîne au bord de l'Araxe, et la précipite dans le fleuve. Il fuit ensuite en Ibérie, seul avec le poids de son crime.

Zénobie, expirante, mais soutenue sur l'onde par ses vêtements, fut portée doucement sur la rive du fleuve. Des bergers l'aperçurent, elle respirait encore, ils pansèrent sa plaie, la guérirent, et, lorsqu'elle leur eut appris son nom et ses

malheurs, ils la conduisirent à Artaxate, où le nouveau roi d'Arménie, Tiridate, frère de Vologèse, la reçut et la traita en reine.

L'ambition qui ensanglantait l'Asie, produisait dans l'Occident d'autres crimes. L'implacable Agrippine fit périr toutes ses rivales : Lollia, celle qu'elle redoutait le plus, fut accusée de sortilége ; et, lorsque le bourreau eut tranché ses jours, la cruelle impératrice, pour se rassasier de vengeance, voulut qu'on lui apportât sa tête. Elle ne laissait à Claude que le titre d'empereur ; exerçant sa puissance même au delà de l'Italie, elle fonda, dans le pays des Ubiens, une colonie qui porta son nom, et qui depuis fut appelée Cologne.

Le but de tous ses vœux était d'assurer l'empire à Néron ; et, tandis que le désir d'obtenir sa faveur et la crainte d'exciter sa haine, éloignaient du fils de Claude tous les hommes qui avaient un rang et une fortune à conserver, elle attirait autour du jeune Néron les personnages les plus distingués de l'empire. Elle rappela de l'exil le célèbre philosophe Sénèque, l'éleva à la préture, et le chargea de l'éducation de son fils.

Rien ne pouvait modérer son désir effréné de placer cet enfant sur le trône. Un augure lui ayant annoncé que ce jeune homme, s'il était empereur, serait peut-être cause de sa mort : « Eh bien, répondit-elle, que je meure, pourvu qu'il règne ! »

La surveillance active de Géta et de Crispinus, qui commandaient la garde prétorienne, et se montraient dévoués à Britannicus, la força quelque temps de dissimuler ses desseins ambitieux ; mais elle trouva enfin le moyen de faire destituer ces deux chefs, et de réunir leurs charges sur la tête d'Affranius Burrhus, général habile, expérimenté. Burrhus fit briller une vertu sévère au milieu d'une cour corrompue ; sa reconnaissance trop vive pour Agrippine, fut sa seule faiblesse.

On était toujours obligé de distraire par des jeux le peuple

romain pour lui faire oublier sa servitude. Claude lui donna le spectacle de la plus magnifique naumachie : le lac Fucin fut le théâtre d'un combat naval, où dix-neuf mille captifs reçurent ordre de verser leur sang pour amuser l'oisiveté romaine. On y accourut de toutes les parties de l'empire. Claude, Agrippine et Néron, présidaient à cette fête sanglante. Lorsqu'ils parurent sur leur trône, les combattants s'écrièrent : « Généreux empereur, ceux qui vont mourir vous saluent. » Claude leur répondit, avec sa simplicité ordinaire, par des vœux pour leur conservation. Les infortunés regardèrent comme clémence ce qui n'était qu'ineptie ; ils se crurent libres et voulurent se séparer : on parvint difficilement à les faire combattre ; ils obéirent enfin. Cette bataille meurtrière dura un jour tout entier, et très-peu d'entre eux survécurent à ce combat.

L'impératrice donna bientôt après un autre spectacle aux Romains : dans le dessein d'augmenter la popularité du jeune Néron, elle lui fit plaider dans le sénat la cause des Troyens. L'éloquence de Sénèque et l'orgueil national rendaient peu douteux le succès de ce plaidoyer ; et Troie, antique berceau des Romains, fut affranchie de tout tribut par un décret.

Cependant la solitude où Britannicus vivait relégué, ses droits, son innocence, son isolement, l'orgueil de Néron, les hauteurs d'Agrippine, excitaient l'aversion des favoris de Claude contre l'impératrice. Ils cherchaient à réveiller l'empereur de sa honteuse léthargie, et à l'empêcher de sacrifier son fils à un étranger. Pallas seul soutenait constamment Agrippine ; elle avait acheté son appui par de criminelles complaisances. L'empereur, continuellement attaqué par les autres affranchis, ouvrait déjà l'oreille à leurs avis ; bientôt il se repentit d'avoir adopté Néron, et sa tendresse se réveilla pour Britannicus. Enfin, dans l'ivresse, il lui échappa de dire « qu'il était destiné à trouver des épouses infidèles et à les « punir. »

Agrippine, informée de ses desseins, résolut sa perte ; elle

lui fit servir des champignons, auxquels la trop fameuse Locuste avait mêlé un poison subtil ; mais son effet paraissant trop lent à son impatience, Xénophon, médecin de l'empereur, sous prétexte de faire vomir ce misérable prince, lui passa dans la gorge une plume empoisonnée. Il expira l'an 55 de notre ère, dans sa soixante-quatrième année. Il avait régné ou plutôt végété pendant l'espace de treize ans. Le nom de Claude, illustré par ses aïeux, est devenu, par l'imbécillité de ce prince, une insulte populaire.

CHAPITRE VI.

NÉRON.

(An de Rome 807. — De Jésus-Christ 55.)

Élévation de Néron à l'empire. — Son gouvernement. — Crimes d'Agrippine. — Mort de Britannicus. — Conspiration d'Agrippine contre Néron. — Sa disgrâce. — Débauches de Néron. — Guerre avec les Parthes. — Amour de Néron pour Poppéa Sabina, femme d'Othon. — Mort d'Agrippine. — Remords de Néron pour son parricide. — Guerre en Bretagne. — Victoire des Romains. — Mort de Burrhus. — Retraite de Sénèque. — Nouveaux crimes de Néron. — Son union avec Poppée après la répudiation de sa femme Octavie. — Mort de Traséas. — Victoires de Corbulon. — Départ de Néron pour la Grèce. — Son retour à Rome. — Mort de sa femme Poppée. — Incendie à Rome ordonné par Néron. — Massacre des chrétiens. — Prodigalité de Néron. — Conspiration contre lui. — — Mort d'Épicharis et d'autres conjurés. — Révolte des Juifs. — Commandement et victoire de Vespasien en Orient. — Révolte dans les Gaules. — Élévation de Galba à l'empire. — Lâcheté de Néron. — Ses nouveaux crimes. — Révolte contre lui. — Sa fuite. — Sa mort.

Au moment où Claude expirait, l'artificieuse Agrippine feignant une vive douleur, serrait le jeune Britannicus entre ses bras, l'assurait qu'elle voyait en lui le vrai portrait de son père, et l'accablait de perfides caresses, ainsi qu'Octavie et Antonia ses sœurs. Par ses ordres, la garde empêchait toute communication au dehors ; ses émissaires répandaient dans la ville de fausses nouvelles de la santé de l'empereur, et

l'encens fumait dans les temples, pour remercier les dieux de la convalescence d'un monarque qui n'existait plus.

Pendant ce temps, Néron, conduit par Burrhus, et environné de soldats dévoués, se rend au camp, harangue les prétoriens, leur distribue de l'argent, les anime par des promesses; ils le proclament empereur. Le but d'Agrippine étant alors atteint, elle ouvre les portes du palais, publie la mort de Claude et le choix de l'armée que le sénat confirme par crainte, et le peuple par attachement pour la famille de Germanicus.

Néron, après avoir rendu les derniers devoirs à son père adoptif, prononça dans le sénat son oraison funèbre composée par Sénèque. On l'écouta patiemment lorsqu'il parla des aïeux de Claude, de leur gloire, et des victoires que les armes romaines avaient remportées sous son règne; mais quand on l'entendit vanter les lumières et la prudence de ce prince imbécile, le sénat, perdant sa gravité, l'interrompit par un rire général; cependant, par une déplorable inconséquence, cette servile assemblée, adoptant les conclusions de l'orateur, plaça Claude au rang des dieux; et le même Sénèque qui, dans cette apologie, divinisait cet empereur stupide, publia une satire appelée *Apocoloquinte,* dans laquelle, avec plus de raison et non moins d'inconvenance, il le comparait aux plus lourds et aux plus vils animaux.

Au reste, dans les autres parties de sa harangue, Néron donna aux Romains les plus douces espérances; il promit de laisser un libre cours à la justice, de ne jamais exposer la vie et la fortune des citoyens aux rigueurs d'un tribunal secret, de fermer l'oreille aux délateurs, de sacrifier l'intérêt privé du prince à l'intérêt public, de donner au mérite seul les emplois si longtemps prodigués à la faveur et à la fortune. Enfin, il invita le sénat à reprendre ses antiques droits, se réservant seulement le commandement et l'administration de l'armée.

Tous les historiens s'accordent à dire que, pendant cinq

ans, Néron tint fidèlement ses promesses, depuis même, un de ses successeurs, Trajan, dit que ces cinq premières années pouvaient être comparées aux règnes des meilleurs princes. Ce fut pourtant dans ces années, qu'on regarde comme une époque si heureuse, que ce jeune monstre empoisonna son frère Britannicus, et fit assassiner sa mère. Alors ses vices et ses forfaits ne sortaient pas de l'enceinte du palais; Néron était un tyran dans sa famille, mais il laissait Sénèque, Burrhus et le sénat gouverner l'empire.

Au commencement, Néron, né loin du trône, parut sentir qu'il devait le sceptre comme le jour à Agrippine : lorsque le commandant de la garde vint lui demander le mot d'ordre, il répondit : « La meilleure des mères. » Déférant pour ses avis, soumis à ses ordres, il l'entourait de sa garde, lui prodiguait les honneurs décernés à Livie, suivait sa litière à pied; et cette ambitieuse princesse, au comble de ses vœux, se flattait de l'espérance de régner toujours sous le nom de son fils.

Néron, éclairé par Sénèque, dirigé par Burrhus, diminua les impôts qui pesaient sur les provinces, rétablit par des pensions la fortune de plusieurs sénateurs pauvres et vertueux : encore imbu des principes de philosophie qu'on s'efforçait de graver dans son cœur, et que ses passions fougueuses effacèrent bientôt, il se montra quelque temps humain et même sensible.

Un jour, on présentait à sa signature un arrêt de mort. « Je « voudrais, s'écria-t-il, ne savoir point écrire. »

Le sénat, accoutumé à la flatterie, lui prodiguait des éloges exagérés; il répondit : « Attendez pour me louer que je l'aie « mérité. » Loin de se rendre inaccessible, comme ses prédécesseurs, il se montrait affable et populaire, admettait indifféremment tout le monde à ses jeux ; et Rome, trompée, regardait alors ce fléau du monde comme un présent du ciel. Elle oubliait que le cruel Tibère, que l'insensé Caligula et l'imbécile Claude avaient ainsi commencé. Ces premiers Césars, qu'une basse flatterie divinisa, auraient au moins dû être

placés par elle parmi les sirènes, dont la voix flatte ceux qu'elles veulent dévorer; elles offrent d'abord à l'œil enchanté les formes séduisantes d'un corps, dont les extrémités se terminent en monstres effroyables.

L'orgueil d'Agrippine fut la première cause des égarements de son fils; elle aigrit son amour-propre, et lassa sa patience en voulant prolonger son enfance et son asservissement. Jalouse du crédit des ministres de Néron, elle détruisait l'effet de leurs sages conseils par ses railleries, et corrompait le cœur du jeune prince par son exemple. Livrée à ses affranchis, implacable dans ses vengeances, elle fit périr Julius Silanus, proconsul, premier époux d'Octavie. Narcisse reçut la mort par ses ordres : cet ancien favori du dernier empereur ne méritait pas de regrets; cependant, en mourant, il fit une action digne d'éloges; il brûla tous les papiers de Claude qui pouvaient compromettre et exposer au ressentiment d'Agrippine un grand nombre de personnes attachées à Britannicus.

De jour en jour l'impératrice augmentait ses prétentions; elle recevait avec Néron les ambassadeurs, et forçait le sénat à tenir ses séances dans le cabinet de l'empereur, afin que, cachée derrière un rideau léger, elle pût assister aux délibérations. Elle aspirait ouvertement à l'empire, et semblait vouloir tenir son fils en minorité perpétuelle. D'un autre côté, Sénèque et Burrhus, qui connaissaient le caractère impétueux de leur élève, favorisèrent son penchant pour les plaisirs, dans l'espoir qu'ils amolliraient son âme farouche : ils aimaient mieux voir régner le désordre dans ses mœurs que dans l'empire. Ils se trompèrent. Lorsqu'on ouvre le cœur humain à une passion, les autres y pénètrent : Sénèque et Burrhus permirent la volupté à Néron, la cruauté la suivit.

Néron devint épris d'une affranchie nommée Acté; Agrippine, jalouse de tout empire, voulait renverser cette obscure rivale : dans une âme immorale, une mère lutte sans succès contre une maîtresse; Néron, entraîné par sa passion, aigri par ses jeunes favoris Othon et Sénécion, dont les penchants

étaient sans cesse contrariés par l'impératrice, secoua le joug d'Agrippine. Sa vengeance commença par la destitution de Pallas, son amant. Déjà dissimulé, quoique jeune, il continue à rendre des hommages apparents à celle dont il renverse le crédit ; il lui envoie de magnifiques présents. Agrippine, furieuse, s'écrie « qu'on la pare en la dépouillant. » Imprudente dans son courroux, elle ne se borne pas à des plaintes touchantes ; elle éclate en reproches, ajoute la menace aux injures, et, sans mesure dans sa douleur, comme sans frein dans son ambition, elle annonce le dessein de rendre le trône à son légitime possesseur, de couronner Britannicus, et de révéler aux prétoriens ses artifices, même ses crimes.

Inspirer la crainte à Néron, c'était prononcer l'arrêt de Britannicus, c'était briser la faible barrière qui retenait le jeune tyran sur les bords du crime. Néron, décidé à faire périr son frère, commet ce premier forfait avec le sang-froid d'un scélérat consommé. Il invite le jeune Britannicus à un festin : à peine l'infortuné prince a touché de ses lèvres la coupe fatale, le poison subtil, apprêté par Locuste, saisit et glace ses sens : il tombe renversé sur son lit, et expire. Tous les spectateurs consternés fixent leurs yeux incertains sur l'empereur, cherchant dans ses regards la règle de leur conduite, Néron, sans changer de visage, dit : « Cet accident ne doit causer au-
« cune inquiétude ; ce n'est qu'un accès d'épilepsie ; le prince
« y est sujet depuis son enfance. » On emporte la victime ; ses funérailles sont faites à la hâte et sans pompe ; son corps exposé était couvert d'un enduit préparé pour cacher les effets du poison. Une pluie, tombée du ciel par torrents, rendit l'artifice inutile, et dévoila le crime.

Les sœurs de ce malheureux prince, Octavie et Antonia, présentes à sa mort, avaient laissé éclater une douleur qui prouva leur innocence. Burrhus et Sénèque, éclairés, mais effrayés, n'osèrent adresser à leur élève des reproches que la vertu devait leur dicter, mais dont leur expérience ne prévoyait que trop l'inutilité.

Néron donna de perfides larmes au prince qu'il avait empoisonné ; il implora le secours du sénat, prétendant qu'il avait plus que jamais besoin de son appui, étant privé de celui de son frère. Mais ses passions venaient de rompre la digue qui les retenait ; la mort de Britannicus lui ôtait son frein : jusque-là les droits de ce prince, et l'estime qu'il inspirait, l'avaient forcé de feindre la vertu, pour combattre dans l'opinion le mérite de son rival.

Agrippine, épouvantée du crime de son fils, prévit le sort qui la menaçait ; et, ne pouvant se décider à la retraite, elle voulut se faire un parti, former une ligue contre Néron, gagner par des largesses les tribuns, les centurions, et exciter l'ambition des personnages les plus puissants.

Néron lui retire sa garde, la prive des honneurs de son rang, et la renvoie de son palais. Conservant à peine quelque apparence de respect, il la visite rarement, et accompagné de soldats dévoués.

Si l'affreux caractère de ce prince fut alors entièrement dévoilé aux yeux de sa mère, elle ne tarda pas à connaître la bassesse de sa cour et la lâcheté des Romains. A peine la nouvelle de sa disgrâce se répand, les courtisans l'abandonnent, la foule s'éloigne, les hommages cessent ; ses amis même la fuient ; l'adulation ne se fait plus entendre, la délation lui succède.

Julia Silana, veuve de Silius, et l'historien Pâris, l'accusent de conspirer contre l'empereur, et de vouloir donner son sceptre à Rubellius Plautus, descendant d'Auguste par sa mère. Agrippine répondit à l'accusation « que les soupçons « de Silana ne l'étonnaient point, puisque cette femme n'avait « jamais eu de fils. » Burrhus plaida courageusement la cause de l'accusée ; la plainte fut déclarée calomnieuse ; on bannit Silana et Pâris. Un froid rapprochement fut la suite de cette justification.

Burrhus et Sénèque voyaient sans peine Agrippine éloignée ; et même, avant sa disgrâce, comme elle voulait un jour s'as-

seoir sur le trône à côté de Néron, qui donnait une audience solennelle aux ambassadeurs, par leur conseil, ce prince, sous prétexte d'aller au-devant de sa mère, descendit du trône et l'empêcha d'y monter.

Néron, à l'abri des reproches d'Agrippine, et livré aux courtisanes et aux affranchis par des ministres qui voulaient régner, ne garda plus aucune décence dans ses débauches : il passait les nuits dans les rues et les tavernes, déguisé en esclave et entouré d'une foule de jeunes libertins, avec lesquels il attaquait et dépouillait les passants. Il revint souvent de ses orgies battu et couvert de sang. Ayant une nuit rencontré et insulté la femme du sénateur Montanus, celui-ci vengea son outrage et le blessa. Néron ne se croyait pas reconnu ; mais, Montanus ayant commis l'imprudence de lui écrire pour s'excuser, Néron dit : « Quoi ! cet homme m'a frappé, et il vit encore ! » Et, en même temps, il lui envoya l'ordre de mourir.

Pour éviter de semblables accidents, Néron, dans ses courses nocturnes, se fit accompagner par des soldats. Toute la jeunesse patricienne imita un exemple si contagieux ; et dès que le jour n'éclairait plus la capitale du monde, elle se trouvait exposée à tous les désordres d'une ville prise d'assaut.

Cependant, malgré la honte de ses débauches et l'horreur qu'inspiraient aux honnêtes gens les crimes du palais, le peuple était content : Néron lui prodiguait les jeux, les fêtes, satisfaisait ses besoins par de grandes libéralités ; le sénat jouissait d'une pleine liberté dans ses délibérations ; la justice était bien rendue, l'ordre régnait dans les provinces, on confiait leur administration à des gouverneurs justes et modérés ; les étrangers respectaient les limites de l'empire : l'esprit turbulent des Parthes troublait seul alors la tranquillité générale.

Néron, docile encore à l'avis de ses sages conseillers, nomma Corbulon pour les combattre. Ce général soutint dans cette contrée l'honneur des armes romaines, reprit l'Arménie sur les Parthes, et s'empara d'Artaxate.

L'empereur s'était dégoûté d'Octavie ; ses douces vertus ne

pouvaient retenir longtemps un cœur corrompu qui ne trouvait d'attrait qu'au vice. Il devint éperdument amoureux de Poppée Sabina, épouse d'Othon, son favori, qui, par imprudence ou immoralité, lui vantait sans cesse les charmes de sa femme. Elle joignait les agréments de l'esprit à ceux de la figure, toutes les qualités qui excitent l'amour, aucune de celles qui inspirent l'estime. Elle se montrait toujours à demi voilée, non pour écarter la curiosité, mais pour l'irriter. Elle écoutait indifféremment les vœux légitimes ou coupables, et ne cédait qu'à ceux qui pouvaient être utiles à son ambition. L'intérêt fut toujours le seul but et la seule règle de ses sentiments; elle attira Néron par ses artifices, et l'enflamma par sa résistance.

L'empereur, pour se délivrer d'un obstacle redoutable, éloigna Othon, et lui donna le commandement de la Lusitanie. Othon, voluptueux dans une cour corrompue, parut un autre homme dans sa province; il sut l'administrer avec justice, douceur et fermeté. Poppée, trop orgueilleuse pour se contenter d'être maîtresse de Néron, voulut partager son trône et faire répudier Octavie. Ce prince, entraîné par sa passion, craignait cependant les reproches de Burrhus et de Sénèque, le ressentiment d'Agrippine, et l'estime que les vertus de la sœur de Britannicus inspiraient aux Romains. Les larmes et les artifices de Poppée l'emportèrent : « Pourquoi différer de m'é-
« pouser ? disait-elle ; me trouvez-vous trop peu de charmes,
« ou craint-on que je ne vous découvre le mécontentement du
« peuple qni s'indigne de voir César tenu en tutelle par sa
« mère, et traité comme un enfant par ses précepteurs? Si
« vous n'osez former nos nœuds, rendez-moi à Othon ; j'aurai
« la consolation de n'apprendre que de loin, et par le bruit
« public, la servitude honteuse où vit l'empereur. »

Agrippine voulut vainement lutter contre le pouvoir de Poppée ; on prétend même qu'accoutumée au crime, et connaissant les vices de Néron, elle essaya de lui inspirer un amour incestueux ; ses séductions n'eurent pas plus de succès

que ses reproches. Trop violente pour se contenir, elle renouvela ses menaces ; et Néron, qu'aucun forfait ne pouvait effrayer, jura la mort de sa mère.

Après avoir employé inutilement trois fois le poison contre lequel elle s'était prémunie par des antidotes, il feignit de se réconcilier avec elle, trompa sa défiance par de fausses confidences, par de feintes caresses, et lui persuada de faire un voyage sur les côtes de Calabre, pour assister à une solennité qu'il voulait, disait-il, présider. Ce monstre lui avait fait préparer un vaisseau qui devait, à un signal convenu, s'ouvrir par le milieu. Agrippine revenait de Baies sur le navire que commandait Anycétus ; elle était accompagnée de Crespérius Gallus et d'Ascéronia Polla ; tout à coup le plancher de la chambre, chargé de plomb, s'enfonce et tombe. Crespérius est écrasé ; la poutre qui portait Agrippine la soutient. Le tumulte produit par cet accident, empêche les agents du complot de faire jouer les ressorts qui devaient ouvrir le bâtiment ; mais bientôt, excités par leur perfide chef, ils se jettent tous du même côté, et renversent le navire. Tous ceux qu'il portait tombent dans la mer ; Ascéronia, dans l'espoir d'être secourue, s'écrie : « Je suis l'impératrice ; » on l'assomme à coups de rames. Agrippine, gardant le silence, ne reçoit qu'un coup d'aviron sur l'épaule, se sauve à la nage, et regagne les barques du rivage, qui la ramènent près du lieu où se trouvait Néron. Feignant de tout ignorer, elle charge un affranchi d'instruire son fils du danger qu'elle avait couru.

L'empereur ne daignait plus voiler aux yeux de ses ministres ses exécrables projets, il consulte Burrhus et Sénèque sur les moyens de consommer son crime. Consternés, ils gardent d'abord un profond silence : toutes les lois divines et humaines étaient violées ; les liens de la nature étaient rompus ; une lâche peur triomphe du devoir et de la vertu. Sénèque interroge par un signe Burrhus, pour savoir si ses soldats obéiraient à un parricide ; Burrhus répond que les prétoriens res-

pectaient trop la fille de Germanicus pour la frapper, et qu'Anycétus était seul capable d'exécuter cet ordre barbare. Dans cet instant on annonce l'envoyé d'Agrippine; il entre. Néron fait jeter un poignard entre ses jambes, ordonne qu'on l'arrête, l'accuse d'avoir attenté à ses jours, commande son supplice, et prononce l'arrêt de sa mère.

Anycétus, avec quelques soldats de la marine, se rend chez Agrippine; elle était couchée; la seule femme qui se trouvait près d'elle prend la fuite : un centurion frappe de son bâton la tête de l'impératrice; cette princesse, découvrant alors sa poitrine, la présente au meurtrier : « Percez mon sein, dit« elle; il le mérite, il a porté Néron. » A ces mots elle expire sous leurs coups. Néron arrive peu d'instants après, examine son corps dépouillé, et dit froidement : « Je ne croyais pas « qu'elle fût si belle. » Il écrivit ensuite au sénat pour se justifier, accusa sa mère, et soutint qu'il avait été forcé à cette action pour sauver sa propre vie.

Sénèque se couvrit d'une tache ineffaçable en composant cette apologie. Le sénat se rendit complice du crime en l'approuvant. On décerna des prières solennelles pour remercier les dieux d'avoir garanti le prince des fureurs de sa mère; et le peuple, digne par sa bassesse d'avoir Néron pour maître, vint en foule au-devant du parricide, et le reçut en triomphe.

Mais quand la lâcheté des hommes trompe le crime et rassure le coupable par de perfides hommages, le ciel place dans l'âme du criminel un juge pour le condamner, un bourreau pour le punir. Néron, dévoré de remords, s'entoure vainement de vils esclaves qui s'efforcent de dissiper ses terreurs; il craint l'éclat du jour, et ne peut supporter les ombres de la nuit; les voûtes de son palais retentissent de ses gémissements; à toute heure on l'entend s'écrier qu'il voit sa mère couverte de sang, et qu'il est poursuivi et déchiré par le fouet des Furies.

Depuis ce moment, le reste de sa vie ne fut qu'un affreux délire, et les excès d'orgueil, de fureur, de crime et de dé-

bauche auxquels il se livra, ne firent qu'abrutir son esprit sans étourdir son cœur.

Ne pouvant plus se soustraire au jugement des hommes pour ses actions, il se flattait follement de conquérir leur admiration par ses talents. Cet insensé, oubliant la dignité de son rang, montait publiquement sur le théâtre, jouait de la lyre, chantait; et, tyran jusque dans ses plaisirs, il défendait à tout assistant de sortir. On vit de malheureuses femmes enceintes accoucher au spectacle : ses gardes épiaient le maintien et les regards des spectateurs; il fallait applaudir sous peine de mort.

Le colosse romain, miné au dedans par ses vices et par sa corruption, se faisait encore craindre au dehors par sa grandeur imposante. La bravoure fut la dernière vertu que conserva Rome; et, dans les camps, on retrouvait encore les Romains. ils ne s'attiraient plus l'estime par leur justice, mais ils se faisaient craindre et respecter par leurs armes.

Suétonius Paulinus, envoyé contre les Bretons révoltés, s'empara de l'île de Mona (Anglesey), plus défendue par la superstition que par le courage : les Romains reculèrent d'abord devant les druides; mais, triomphant enfin de la crainte que leur inspiraient les idoles, les pierres des sacrifices et les bois sacrés, ils portèrent la flamme dans ces sombres forêts, et détruisirent à la fois la liberté et la religion de ces peuples infortunés.

Quelques centurions romains, méprisant trop les Barbares pour respecter à leur égard le droit des gens, insultèrent Boadicée, reine des Isséniens, et outragèrent ses filles. La honte réveilla le courage; les peuples bretons, qui avaient supporté d'énormes impôts, ne purent souffrir d'être humiliés; ils se lèvent, s'arment, et se révoltent tous à la fois.

Ils chassent le gouverneur Calpus; soixante-dix mille Romains sont égorgés; Suétonius accourt avec dix mille hommes, et s'empare de Londres. Une population immense, armée, l'enveloppe, et lui coupe les vivres : craignant de périr

par la disette, il risque une bataille, malgré l'inégalité du nombre, et rassure ses guerriers en leur rappelant les avantages que la tactique et la discipline donnaient aux légions sur une multitude sans ordre.

Boadicée, enflammée du désir de la vengeance, harangue les Bretons : « Les lois divines et humaines, dit-elle, m'au-« toriseraient, quand je ne serais qu'une personne privée, à « laver dans le sang mes affronts et ceux de mes filles ; mais « je combats aujourd'hui pour venger vos injures comme les « miennes : exterminons nos tyrans, ou sortons glorieuse-« ment de la vie ; il vaut mieux mourir que de vivre esclave « et déshonoré. »

A ces mots, elle donna le signal ; la bataille fut longue, meurtrière et disputée. La reine commandait en habile général, et combattait comme un soldat : la bravoure régulière des Romains triompha enfin du courage désespéré de ces peuples sauvages. Ils furent battus ; quatre-vingt mille périrent ; Boadicée s'empoisonna. Suétonius, faisant succéder la modération à la victoire, rétablit la tranquillité en Bretagne.

Les malheurs de Rome s'aggravèrent bientôt. Burrhus mourut ; on le crut empoisonné. Il fut remplacé dans le commandement de la garde par Fennius Rufus, homme de bien, mais sans courage, et par Sophonius Tigellinus, lâche courtisan, scélérat effronté, compagnon de débauche de Néron, et ministre de ses cruautés.

Sénèque n'avait pu, par sa honteuse faiblesse, conserver son crédit. Dans l'espoir de trouver un port pour échapper aux orages, il demanda sa retraite, et offrit à Néron de lui abandonner tous les trésors qu'il devait à ses anciennes libéralités.

Son perfide élève, employant pour le tromper les armes qu'il lui devait, s'efforça par un discours éloquent de dissiper ses craintes, et de le persuader de son affection et de sa reconnaissance. Sénèque ne pouvait plus se faire illusion sur cet affreux caractère et sur le sort qu'il lui destinait. Voulant au moins rendre la fin de ses jours digne de la philosophie

qu'il professait, et que la politique avait paru lui faire oublier, il renonça aux affaires, à la cour, au luxe, vécut solitaire, se nourrit de pain et d'eau, soit par austérité, soit par crainte du poison, et se livra exclusivement à l'étude de la sagesse. Le temps nous a conservé les fruits de sa retraite : les traités de ce philosophe sur la vieillesse, sur le mépris des richesses, sur la solitude, sur les bienfaits, forment un code de morale aussi agréable à lire qu'utile à méditer ; mais il paraît plus dicté par l'esprit que par le sentiment. Le style montre trop le travail et l'affectation ; Sénèque brille plus par son talent que par son génie. Souvent ses ornements trop recherchés affaiblissent les nobles et simples pensées de Platon et de Cicéron, et, quoiqu'il fût cité dans son siècle comme le plus beau génie de Rome, la postérité, l'accusant d'avoir corrompu le goût et le style, ne l'a placé que dans le second ordre des grands écrivains.

Privé de ses conseils, Néron se livra plus que jamais aux délateurs. Il fit périr Plautius, descendant de Jules, qu'il soupçonnait d'aspirer à l'empire ; il ordonna la mort de Pallas pour s'emparer de ses richesses. Après avoir répudié Octavie pour cause de stérilité, il la relégua dans l'île de Pandataire ; et comme le peuple osait la plaindre, il l'accusa d'adultère, et la fit mourir. Dégagé de tous liens légitimes, il épousa l'artificieuse Poppée.

A cette honteuse époque, un seul Romain montra une vertu inflexible : Traséas ne voulut se prêter à aucune des basses complaisances du sénat pour le tyran, et il sortit avec indignation de l'assemblée, après y avoir entendu lire l'apologie du parricide. Accusé par Néron, il dédaigna de se défendre, sachant trop que sa vertu était le seul crime qu'on lui imputait ; il reçut avec calme son arrêt, fortifia le courage des amis qui l'entouraient, et dit au jeune officier chargé de l'ordre fatal : « Regardez-moi mourir ; la vue du trépas d'un « homme de bien offre à la jeunesse, dans le temps où nous « vivons, un exemple utile, une leçon salutaire. »

Si la peur et la flatterie entouraient le trône du tyran d'hommages publics, l'opinion générale s'en dédommageait quelquefois par des reproches secrets : on exposa dans la rue un enfant, sur lequel on avait attaché un écrit qui contenait ces mots : « Je ne t'élève pas, de peur que tu n'assassines un jour « ta mère. »

Plus heureux que les habitants de Rome, Corbulon couvrait de lauriers les taches de l'empire. Pendant son absence momentanée, Pétus s'était laissé vaincre en Arménie, et avait conclu un traité honteux. Corbulon rentra dans cette contrée en vainqueur, et força Vologèse, roi des Parthes, à consentir que Tiridate, son frère, vînt déposer sa couronne au pied de la statue de Néron, en promettant de ne la reprendre que par ses ordres.

L'orgueilleux Néron exigea plus ; il lui commanda de venir à Rome ; Tiridate obéit : l'empereur, placé sur un trône magnifique qu'entouraient les prétoriens, le sénat et le peuple, reçut ce prince humilié qui se prosterna devant lui. Néron le releva, lui posa la couronne sur la tête, et crut le dédommager de sa honte par des fêtes superbes et des présents magnifiques. Usurpant la gloire de son général, il se fit saluer *imperator*, comme s'il avait combattu, porta une couronne d'or au Capitole, et ferma le temple de Janus.

Aspirant à une gloire qu'il pouvait au moins se flatter d'acquérir personnellement, il alla dans la Grèce, sous le prétexte de couper l'isthme du Péloponèse, et dans le dessein réel de disputer le prix aux jeux olympiques. Il excellait dans l'art de conduire des chevaux ; cependant la fortune trompa son talent : le char se rompit au milieu de sa course ; l'adulation seule des Grecs lui décerna le prix. Dans l'ivresse de sa joie, il déclara la Grèce libre ; mais il dédaigna de voir Lacédémone et Athènes, qui n'auraient offert à ses regards que le souvenir des vertus qu'il détestait. La crainte des châtiments réservés aux parricides l'empêcha d'oser se faire initier aux mystères redoutables d'Éleusis, et, satisfait de s'être vu cou-

ronner dans l'Élide, il revint à Rome en triomphe, escorté d'une foule de musiciens et d'histrions.

Dégoûté d'un amour qui n'avait plus pour lui l'attrait du crime, il accabla Poppée d'outrages, de mépris, et, dans un accès d'emportement, il lui donna la mort. Enfin, ennuyé des scandales vulgaires, et poussant l'excès du vice jusqu'à la démence, il se vêtit en femme, se couvrit d'un voile jaune, comme les jeunes vierges qu'on mène à l'autel, se maria solennellement avec Pithagore et Doriphore, ses affranchis. Reprenant ensuite les habits de son sexe, il épousa l'eunuque Sporus, qu'il fit vêtir comme une impératrice.

La soif qu'il avait du sang s'irritait plus qu'elle ne se satisfaisait par les supplices. Sa cruauté fit périr des milliers de victimes. Tirant vanité de ses forfaits, il disait que « ses pré« décesseurs, trop timides, n'avaient point goûté tout le « charme du pouvoir absolu. J'aime mieux, ajoutait-il, être « haï qu'aimé : il me faudrait le secours de beaucoup de per« sonnes pour mériter l'amour; je n'ai besoin que de moi « seul pour inspirer la haine. Caligula désirait que le monde « pérît après lui; moi, je voudrais qu'il brûlât tout entier, et « en être témoin. »

Plusieurs historiens rapportent qu'à la suite d'une débauche que la pudeur défend de décrire, il fit mettre le feu dans plusieurs quartiers de Rome. Montant sur une tour, habillé en joueur de lyre, il rassasia ses regards de cet affreux spectacle, et, à la lueur des flammes, récita un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie.

L'incendie dura six jours, détruisit trois quartiers de Rome, et consuma d'immenses richesses. L'empereur, revenu de son ivresse, se repentit de son crime, rebâtit à ses dépens la ville, et l'embellit de superbes portiques. Comme il voulait rejeter sur d'autres l'odieux de ce désastre, il en accusa les chrétiens qui s'étaient déjà fort multipliés à Rome, et les condamna aux plus affreux supplices [1].

[1] An de Jésus-Christ 66.

On ne peut expliquer comment dans la capitale, au centre des lumières, on pouvait alors se faire une idée aussi fausse du culte et de la morale des chrétiens, qui ne prêchaient que la vertu, la charité, l'amour de Dieu et du prochain.

« On accusa, dit Tacite, de l'incendie de Rome, une secte « d'hommes détestés pour leurs crimes, et que le vulgaire ap- « pelle *chrétiens*. L'auteur de cette secte est *Christus*, qui, « sous l'empire de Tibère, avait été condamné au dernier sup- « plice par Pontius Pilatus. Cette superstition exécrable, d'a- « bord réprimée, s'était relevée de nouveau, et se répandait, « non-seulement dans la Judée, berceau du mal, mais dans « la capitale même, où tout ce qui existe de plus atroce et de « plus honteux abonde et est accueilli avec faveur. On en sai- « sit quelques-uns qui avouèrent le fait; et, sur leur dénon- « ciation, on en arrêta une grande multitude. Ils furent con- « vaincus, moins du crime de l'incendie que de celui de « haine contre le genre humain. On les outrageait au mo- « ment de leur mort; on les couvrait de peaux de bêtes pour « les faire dévorer par les chiens. Attachés à des croix et brû- « lés, leurs corps enflammés servaient de torches aux pas- « sants. L'empereur, du fond de ses jardins, jouissait du spec- « tacle de leurs supplices; et, pendant ce temps, il donnait « au peuple le divertissement des jeux du cirque, où il se « montrait lui-même sur un char, en habit de cocher. Par là « il excitait la pitié publique pour les condamnés; et, quoi- « qu'ils fussent coupables et dignes du châtiment, on les « croyait immolés, non à l'utilité générale, mais à la cruauté « d'un seul homme. »

Toute opinion qu'on veut comprimer en acquiert plus de force; le sang des victimes multiplia leurs prosélytes. Quelque temps après on accusa de christianisme la femme d'un séna- « teur, Pomponia Grécina. Suivant les anciennes mœurs, son mari fut son juge, et la déclara innocente.

La prodigalité de Néron s'accroissait chaque jour comme sa férocité : insensé dans ses faveurs comme dans ses rigueurs,

il fit présent à un joueur de flûte et à un gladiateur d'immenses richesses enlevées par la confiscation à d'illustres sénateurs.

Il se fit construire au milieu de la ville un magnifique palais qui renfermait dans son enceinte les monts Palatin et Esquilin : le vestibule en était si élevé qu'on y plaça sa statue colossale haute de cent vingt pieds. Les murs étaient revêtus de marbre et enrichis d'albâtre, de jaspe et de topazes ; les parquets étaient en marqueterie d'or, d'ivoire et de nacre. On y voyait tomber des plafonds une pluie fine et abondante d'eaux de senteur. Ses immenses jardins contenaient des coteaux, des plaines, des étangs, et des bois qu'on avait remplis de bêtes fauves.

Il distribuait à pleines mains et sans mesure l'or et l'argent au peuple : l'abondance, le luxe, la profusion régnaient à Rome ; et, pour subvenir à ces dépenses extravagantes, les provinces se voyaient opprimées et désertes. Il encourageait ses favoris et les proconsuls à les piller. « Enlevez-leur tout, « disait-il, et ne leur laissez rien. »

Ses excès lassèrent enfin la patience des Romains ; un grand nombre d'hommes courageux, indignés de leur servitude, conspirèrent contre lui. Pison fut le chef de la conjuration : le complot s'étendit quelque temps dans l'ombre du mystère ; l'imprudence d'une femme le découvrit.

Épicharis, affranchie, qui jusque-là ne s'était fait connaître que par le nombre de ses amants, trouvait les conjurés trop peu nombreux et trop lents dans leurs mesures ; elle voulut grossir leur parti et séduire des officiers de marine. Un tribun, Volusius Proculus, feignant d'entrer dans ses vues, se rendit maître de son secret et la dénonça.

Les conjurés, alarmés par cet accident, se décident à hâter leurs coups, et conviennent entre eux de frapper le tyran au moment où il célébrerait les fêtes de Cérès. Latéranus, remarquable par sa force extraordinaire, devait, sous prétexte de demander une grâce, s'approcher du tyran et lui porter le premier coup.

Épicharis n'avait nommé personne ; le succès de l'entreprise paraissait certain : malheureusement un des conspirateurs, Scévinus, la veille du jour fixé, rentrant chez lui avec cette inquiétude qu'inspire une entreprise si périlleuse, après s'être entretenu quelque temps avec Natalis, son complice, distribue de l'argent à ses esclaves, fait son testament, tire du fourreau son poignard, et ordonne à Milichus, un de ses affranchis, d'en aiguiser la pointe.

La femme de cet affranchi, inquiète de ces préparatifs, effraie son mari, et l'engage à dénoncer son maître à l'empereur. Milichus cède à ce lâche conseil, court au palais, et révèle tout ce qu'il a vu à Épaphrodite, secrétaire de Néron.

Scévinus, arrêté, se défend avec prudence et avec courage; il soutient que déjà, plusieurs fois dans sa vie, il a fait son testament, que son poignard est une arme sacrée dans sa famille, qu'il a soin de l'entretenir et de le faire réparer religieusement ; il justifie ses libéralités comme une coutume digne d'éloges et non de blâme, et prétend que tous ces faux indices ne peuvent faire soupçonner une conjuration qui n'existe pas; enfin il oppose aux inculpations de son affranchi les plus violents reproches sur son ingratitude et sur sa méchanceté.

L'accusateur se voyait confondu, l'accusé triomphait; mais la femme de Milichus rappelle en ce moment à son mari la longue conférence nocturne de son maître avec Natalis. On arrête celui-ci; il se trouble, se coupe, et dénonce comme chefs du complot Pison et Sénèque.

Scévinus renonce à une défense désormais inutile; ses aveux compromettent le poëte Lucain, Quintianus et Sénécion. Lucain, effrayé, dénonce sa propre mère Atlilia. Les autres conspirateurs restaient encore inconnus; Néron fait venir en sa présence Épicharis, espérant tout arracher à sa faiblesse : elle ne se laisse point abuser par les promesses, paraît insensible aux menaces ; les apprêts du supplice ne l'effraient pas ; les fouets, le fer et la flamme n'en tirent point une parole. On la rapporte disloquée dans sa prison ; et, comme elle voit qu'on

veut faire éprouver à son courage de nouveaux tourments, elle forme un nœud coulant avec le mouchoir de son cou, l'attache au bâton de sa chaise, fait un mouvement violent, s'étrangle et meurt avec son secret. Ainsi une femme, une affranchie, illustra sa mort, lorsque tant d'hommes libres déshonoraient leur vie.

Pison s'ouvrit les veines, et, par une inexplicable faiblesse, il légua ses biens à Néron.

Sénèque dit à ses amis, en recevant l'arrêt qui prononçait sa mort et confisquait ses richesses : « On m'empêche de faire « un testament et de vous prouver ma reconnaissance ; je « vous laisse le seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie. » Les assistants fondaient en larmes. « Oubliez-vous, reprit-il, « les maximes de la sagesse ? Quand donc vous en servirez-« vous pour vous fortifier contre les coups du sort ? La « cruauté de Néron vous est-elle inconnue ? Après avoir tué « sa mère et son frère, il devait donner la mort à celui qui a « élevé son enfance. »

Pompéia Paulina, femme de Sénèque, voulut mourir avec son époux : loin de l'en détourner, il l'y exhorta. Elle s'ouvrit les veines ; mais un officier, envoyé par Néron, banda ses plaies et la contraignit de vivre. Cette femme vertueuse languit quelques années ; la pâleur de son visage conservait le souvenir de son courage et de sa tendresse.

Le poëte Lucain, auteur de la *Pharsale*, écrivain spirituel, mais plus fort qu'élégant, se fit ouvrir les veines dans le bain, et mourut courageusement en récitant des vers de son poëme analogues à sa situation.

Pétrone, auteur licencieux et satirique, ancien compagnon de débauche de Néron, et que les amis des fêtes et des plaisirs regardaient comme l'arbitre du goût, périt aussi, se fit servir un somptueux festin, et mourut en épicurien comme il avait vécu.

Néron, surpris de voir au nombre des conjurés un centurion de sa garde, Sulpicius Asper, lui demanda pourquoi il

avait conspiré contre lui : « C'est par pitié pour vous, lui ré- « pondit-il ; il ne restait plus que ce moyen d'arrêter le cours « de vos crimes. »

Granius Sylvanius, faute de preuves, fut absous ; mais, ne pouvant supporter le triomphe de la tyrannie, il se perça de son épée.

Les fureurs de Néron s'étendaient hors de l'Italie : jaloux de la gloire de Corbulon, il le trompa lâchement par des protestations d'amitié, l'invita à se rendre près de lui, et le fit assassiner dès qu'il fut loin de son armée.

L'Orient était alors troublé par la révolte des Juifs ; une partie de cette nation se livrait à d'affreux brigandages ; le reste impatient du joug, s'arma contre les Romains : repoussés dans leurs premiers efforts, on exerça contre eux d'affreuses vengeances, et l'on en massacra plus de soixante-dix mille. Loin de les abattre, ces excès exaspérèrent leur courage ; ils prirent de nouveau les armes, battirent Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, et le forcèrent à évacuer la Judée.

Cette guerre prenant un caractère grave, et pouvant servir de signal à d'autres insurrections, Néron sentit la nécessité de choisir un général habile ; la crainte du danger l'emporta sur sa répugnance pour le mérite ; il donna le commandement de l'armée d'Orient à Vespasien, quoiqu'il eût précédemment encouru sa disgrâce pour s'être endormi pendant que le prince chantait sur le théâtre.

Vespasien et son fils Titus, ayant rassemblé promptement une nombreuse armée en Syrie et en Égypte, pénétrèrent dans la Galilée, prirent d'assaut Gadara, et s'emparèrent, après quarante jours de siége, de Jotapa. Josèphe l'historien dit que quarante mille Juifs y périrent. Il fut lui-même au nombre des prisonniers ; on voulait l'envoyer à Néron ; il évita ce malheur en se déclarant doué du don de prophétie, et en annonçant à Vespasien qu'il parviendrait bientôt à l'empire.

Les Romains prirent la ville de Tibérias, dont les prières du

roi Agrippa obtinrent la conservation. Tarichée fut rasée ; on massacra une partie de ses habitants, et on en vendit trente mille. Vespasien s'empara ensuite de Gamala, de Giscala ; il défit complétement les ennemis retranchés sur la montagne d'Isaburium. Après ces nombreux et rapides succès qui lui avaient coûté beaucoup de sang, Vespasien sortit de Galilée et revint à Césarée.

Le nombre des victimes de la tyrannie augmentait sans cesse. Non-seulement les riches et les grands étaient immolés aux fureurs de Néron ; l'obscurité même n'offrait pas de refuge assuré contre ses caprices. Bientôt la haine et le mépris étant au comble, on ne vit plus d'espoir de salut que dans la révolte ; son feu, longtemps couvert, éclata d'abord dans les Gaules.

Vindex, né Gaulois, descendant des rois d'Aquitaine, était parvenu au rang de sénateur, et commandait comme propréteur en Celtique. Il aimait la gloire et détestait la servitude ; affrontant le premier les périls auxquels on est exposé dans de semblables entreprises par la force et par la trahison, il lève l'étendard de la révolte et se trouve bientôt à la tête de cent mille hommes aussi impatients que lui de délivrer la terre d'un monstre.

Néron exerçait alors son dernier consulat ; il s'était donné pour collègue Silius Italicus, délateur dans sa jeunesse, poëte médiocre dans son âge mûr, et qui avait composé un poëme sur la première guerre punique.

L'empereur, informé du soulèvement des Gaules, met à prix la tête de Vindex pour dix millions. Vindex, après avoir lu ce décret, dit publiquement : « Quiconque m'apportera la « tête de Néron, recevra, s'il le veut, la mienne en échange. »

Rufin, Asiaticus, Flavius et tous les commandants des troupes dans les Gaules embrassèrent la cause de Vindex, et lui offrirent la couronne, mais il était ambitieux d'honneur et non de pouvoir. Il refusa le sceptre, et fit proclamer empereur Galba, gouverneur d'Espagne, personnage illustre par sa

naissance, et dont l'expérience militaire et les grandes qualités méritaient l'estime générale.

Galba, en recevant ces nouvelles, apprit en même temps que Néron avait résolu sa mort. Il choisit, pour rassembler le peuple et les soldats, un jour consacré par l'usage à l'affranchissement des esclaves.

« Amis, leur dit-il, nous allons rendre à des captifs un bien « que nous avait donné la nature, et dont la tyrannie ne nous « permet pas de jouir. Jamais esclave n'a plus souffert sous « le joug de son maître que les Romains sous celui de Néron. « Quelle propriété échappe à son avarice? quelle tête peut se « croire à l'abri de sa cruauté? Ses mains fument encore du « sang de son frère, de sa mère, de sa femme, de son insti- « tuteur; on a vu tomber sous ses coups les plus illustres « soutiens de l'empire. Toutes ces victimes nous demandent « vengeance, non contre un prince, mais contre un incen- « diaire, contre un bourreau, contre un vil histrion, contre « un méprisable cocher, contre un monstre déshonoré par « d'infâmes noces qui font frémir la nature.

« Déjà Vindex l'attaque dans les Gaules, et ses légions jettent « les yeux sur moi pour consommer la ruine du tyran. J'at- « tends votre consentement, non pour aspirer à la dignité « impériale, que je révère sans y prétendre, mais pour con- « sacrer la fin de mes jours et de mes forces à la délivrance « de ma patrie : et comme.... » Il voulait poursuivre; un cri général et les acclamations universelles des soldats et du peuple le saluent empereur.

Il refusa modestement ce titre, et prit seulement celui de lieutenant du sénat et du peuple romain.

Othon, gouverneur de Lusitanie, se déclara pour Galba, et lui envoya même, pour subvenir aux frais de son entreprise, son argent et sa vaisselle.

Tandis que ce redoutable orage se formait contre Néron, ce prince insensé entrait en triomphe à Naples, et s'y plongeait dans les excès de la débauche. La première nouvelle de la

défection des Gaules lui donna plus de joie que d'inquiétude ; il n'y vit que de nouveaux prétextes pour grossir ses trésors et satisfaire sa cruauté [1]. C'était sur l'oracle de Delphes qu'il fondait sa superstitieuse confiance. Apollon l'avait, disait-on, averti de craindre le nombre 73 ; et, comme il était à la fleur de son âge, il redoutait peu une mort qui semblait ne devoir le frapper qu'à un âge si avancé. Mais, lorsque d'autres courriers, apportant les nouvelles des progrès de la rébellion, lui apprirent que les armées des Gaules et d'Espagne avaient proclamé Galba empereur, et que ce général était alors âgé de soixante-treize ans, perdant à la fois le courage et l'espérance, il tomba dans la plus profonde consternation. Lâche autant que cruel, il ne tenta aucun effort pour se défendre, et demeura huit jours enfermé dans son palais, sans donner aucun ordre. Il dénonça seulement au sénat le manifeste de de Vindex, et prétexta une grave incommodité pour excuser son éloignement de Rome dans un moment si critique.

Les lâches terreurs de cet insensé, en absorbant toutes ses facultés, n'abattaient point cependant encore la vanité puérile que lui inspirait l'opinion de ses talents comme artiste ; et ce qui l'irrita le plus dans le manifeste de l'armée des Gaules, ce fut de voir que Vindex l'y traitait de méchant poëte et d'ignorant musicien. « Qu'il prouve donc ce qu'il avance ! s'écriait-« il indigné, et qu'il cherche dans tout l'univers un homme « plus habile dans ma profession ! »

Ce qui caractérise souvent la faiblesse, c'est l'extrême mobilité avec laquelle on la voit passer successivement de la peur à l'espérance, et de l'espoir au découragement.

Le sénat déclara par un décret Vindex ennemi de l'état ; dès ce moment, Néron, rassuré, ne croit plus avoir à craindre d'ennemis, et revient à Rome. Les consuls se rendent chez lui ; il ne les entretient que de l'invention d'une machine hydraulique qui rendait des sons harmonieux, et qu'il voulait, disait-

[1] An de Jésus-Christ 67.

il, montrer au peuple sur le théâtre, si Vindex lui en laissait le temps.

De nouveaux courriers font renaître ses terreurs; le sénat les dissipe en proscrivant Galba. Néron porte alors jusqu'à la démence ses orgies et ses projets de vengeance. Il ordonne le massacre de tous les gouverneurs de province, la mort de tous les bannis, le pillage de l'Espagne et des Gaules : on dit même qu'il conçut le dessein d'empoisonner tous les sénateurs dans un festin, de livrer Rome aux flammes une seconde fois, et de lâcher dans les rues les bêtes féroces du cirque, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. En même temps il annonce qu'il va marcher contre ses ennemis, et se forme une garde de femmes prostituées qu'il habille et arme comme des amazones.

Le sénat, les patriciens, les chevaliers, le peuple, les soldats, tous se révoltent enfin, et jurent la mort de ce monstre. Il apprend à table ce soulèvement général, il brise dans sa fureur deux vases de cristal, et demande à ses esclaves une boîte d'or qui renfermait un poison subtil. Un moment après, il dépêche des courriers à Ostie pour ordonner à sa flotte de se tenir prête à le recevoir.

On lui annonce que les prétoriens refusent de le suivre : tremblant, incertain, il ne sait s'il doit prendre la fuite et demander asile aux Parthes ; s'il ne vaudrait pas mieux implorer la clémence de Galba; ou si, vêtu de deuil, il n'essaiera pas de fléchir le peuple romain, en le suppliant de lui laisser le gouvernement de l'Égypte. Il se décide enfin à suivre ce dernier parti.

Au milieu de la nuit, il s'aperçoit que sa garde l'a abandonné, et que son palais est livré au pillage; il sort précipitamment du lit, appelle ses indignes ministres, ses lâches favoris; nul ne lui répond : il se trouve au milieu de la capitale du monde, comme un esclave fugitif dans un désert.

Il veut avoir recours au poison ; on le lui avait enlevé : il appelle vainement à grands cris le gladiateur Spicilius. « Ne « trouverai-je donc pas, s'écriait-il, d'amis pour me défendre,

« ou d'ennemis pour me tuer? » Furieux, il s'éloigne du palais, et court pour se précipiter dans le Tibre.

Phaon, un de ses affranchis, l'arrête et lui offre un asile dans sa maison de campagne à quatre milles de Rome : il l'accepte, et fuit enveloppé dans un manteau grossier. L'infâme Sporus et trois esclaves composaient sa seule escorte.

Pendant sa route, une violente secousse de tremblement de terre, et la lueur des éclairs qui sillonnaient les sombres nuages, augmentent ses terreurs. Il se croit poursuivi par les dieux comme par les hommes, et prend chaque objet et chaque bruit pour l'ombre et pour le cri d'une de ses victimes.

En passant près du camp des prétoriens, il entend les soldats qui l'accablent d'imprécations, et il rencontre des voyageurs qui disent en le voyant : « Voilà sûrement des hommes « qui cherchent l'infâme Néron pour le tuer. » Saisi d'horreur et d'effroi, il s'éloigne précipitamment de la route, s'enfonce dans des sentiers remplis de ronces ; il arrive enfin derrière la basse-cour de Phaon, se jette, accablé de lassitude, sur des roseaux, et prenant dans sa main l'eau d'une mare : « Voilà « donc, dit-il, la liqueur réservée désormais à Néron ! » Ses esclaves percent un trou sous la muraille ; et l'empereur, se traînant comme un vil serpent, entre dans la cour par cette ouverture, et parvient à une chambre retirée, où il reste vingt-quatre heures enfermé.

Pendant ce temps, le sénat rassemblé, l'ayant déclaré ennemi de la patrie, l'avait condamné à subir la rigueur des anciennes lois. Phaon lui apporta ce décret ; et comme il en demandait l'explication, on lui apprit que, suivant les anciennes coutumes, comme ennemi de l'État, il devait être attaché à un poteau sur la place publique, frappé de verges jusqu'à la mort, et jeté dans le Tibre. « Hélas ! répondit ce monstre in- « sensé, faut-il donc qu'un si bon musicien périsse? »

La crainte du supplice dont il était menacé parut d'abord lui donner un peu de fermeté ; tirant de sa ceinture un poignard, il en approcha la pointe de son sein ; mais, sa lâ-

cheté l'empêchant de frapper, il fondit en larmes, et pria ceux qui l'entouraient de lui donner l'exemple du courage. Tout à coup un grand bruit de chevaux fait retentir la cour; il entend la voix des officiers qui le cherchent; alors, fortifié par le désespoir, il fait soutenir son bras par Épaphrodite, et s'enfonce le poignard dans la gorge. Il respirait encore; le centurion chargé de l'arrêter entre dans l'appartement, veut panser sa blessure, et lui dit qu'il vient le secourir. « Tu arrives trop « tard, répondit Néron : est-ce là cette fidélité que tu m'as « jurée? » A ces mots, il expira, en menaçant encore le ciel par ses affreux regards.

Néron était âgé de trente-deux ans, et en avait régné treize. Il mourut l'an 821 de la fondation de Rome, 69 depuis la naissance de Jésus-Christ, 112 depuis le renversement de la république par Jules César, et 94 depuis l'entier rétablissement de la monarchie d'Auguste. Le peuple en fureur renversa ses statues et massacra quelques-uns de ses ministres. On voulait jeter son corps dans le Tibre; deux femmes qui avaient élevé son enfance, et Acté, sa première maîtresse, recueillirent ses restes, et les placèrent dans le tombeau de Domitius.

CHAPITRE VII.

GALBA.

(An de Rome 821. — De Jésus-Christ 69.)

Joie dans Rome après la mort de Néron. — Meurtres au-dehors. — Décret du sénat pour l'élévation de Galba. — Mort de Vindex. — Portrait de Galba. — Départ de Galba pour Rome. — Son arrivée dans cette ville. — Ses rigueurs. — Soulèvement en faveur de Vitellius. — Adoption de Pison par Galba. — Discours de Galba à Pison. — Jalousie d'Othon. — Conspiration contre Galba. — Othon est proclamé empereur par les soldats. — Mort de Galba.

La nouvelle de la mort de Néron répandit la plus vive joie parmi tous ceux qui avaient quelques périls à craindre, quel-

que réputation à soutenir, quelque fortune à conserver. On parcourait les rues comme aux jours de fêtes ; on s'embrassait sans se connaître. Les amis de la vertu et de la liberté se félicitaient, ainsi que leurs clients, de voir la terre purgée d'un monstre.

Le sénat, triomphant de la chute du tyran, comme s'il l'avait seul renversé, se flattait de ressaisir ses droits ; mais la vile populace, les esclaves pervers, les avides affranchis, et les hommes qui faisaient consister leur bonheur dans l'excès des vices, dans la profusion des fêtes, dans la passion des jeux, portaient le deuil de Néron.

La joie des gens de bien ne tarda pas à être troublée : l'ombre de Néron vint encore les épouvanter : un imposteur prit son nom, et se fit des partisans dans l'Orient : il ressemblait à ce prince, et jouait de la lyre comme lui. Après quelques succès momentanés, il fut arrêté et mis à mort.

D'autres motifs d'inquiétude augmentaient leurs alarmes ; ils redoutaient l'esprit turbulent des armées et l'ambition des chefs. Ceux-ci aimaient encore la gloire, mais ne voulaient plus de liberté : Nymphidius, commandant de la garde prétorienne, leva le premier l'étendard de la révolte. Fier du pouvoir qu'il se croyait sur les soldats, il aspira ouvertement à l'empire ; mais, ses partisans se trouvant peu nombreux, il périt dans une émeute.

Macer voulut soulever l'Afrique ; le propréteur Garrucianus le poignarda. Valens et Aquinius firent éprouver le même sort à Capito, qui cherchait à se faire porter au trône par les légions de Germanie.

Tous ces meurtres, commis par des hommes non moins ambitieux que leurs victimes, affligeaient profondément les partisans du gouvernement républicain, et leur prouvaient qu'il était impossible de voir renaître la liberté dans un état où les soldats n'étaient plus citoyens.

Le sénat, éclairé par ces événements, aima mieux se donner un maître que de le recevoir ; il proclama Galba, et, par

ce décret, apaisa la révolte d'une partie de l'armée d'Espagne. Celle de Germanie était entrée dans les Gaules pour réprimer l'insurrection gauloise. Virginius Rufus, son chef, voulait s'entendre avec Vindex ; mais leurs troupes combattirent l'une contre l'autre avec acharnement, sans écouter leurs ordres : l'armée des Gaules fut battue ; Vindex, qui la commandait, se tua de désespoir. Les légions de Germanie offrirent l'empire à Virginius ; il le refusa, attendit la décision du peuple et du sénat, et ne reconnut Galba que lorsque ce prince fut proclamé empereur par eux.

L'armée du Haut-Rhin se trouvait sous les ordres d'Hordéonius, général sans talent et sans caractère. Il avait suivi d'abord l'impulsion de Vindex, il se conforma ensuite à l'exemple de Virginius.

Servius Sulpicius Galba, illustre par sa naissance, comptait parmi ses aïeux le vertueux Catulus, digne émule et collègue de Cicéron et de Caton. Dans sa jeunesse il avait montré de nobles sentiments, une rare modestie, une bravoure brillante. Porté au commandement par ses services autant que par son nom, il avait fait la guerre avec succès en Afrique, en Germanie et en Espagne. Observateur rigide de la discipline, simple dans ses goûts, équitable dans ses jugements, économe dans ses dépenses, il parut digne de l'empire, tant qu'il n'y fut pas parvenu. L'âge affaiblissant son esprit, il se laissa conduire par des favoris qui abusèrent de sa confiance ; la vieillesse changea sa sévérité en dureté et son économie en avarice.

L'enthousiasme que les légions d'Espagne lui avaient montré s'était refroidi ; on répandait le bruit de la fuite de Néron ; et Galba, désespéré, était près de se donner la mort, lorsqu'il apprit tout à coup la fin tragique du tyran et les décrets du sénat et du peuple en sa faveur. Prenant alors le titre de César et les vêtements impériaux, il partit pour Rome ; mais l'inquiétude que lui donnaient les intrigues de Nymphidius, la révolte de Macer, les prétentions de Capito et l'irrésolution de

l'armée de Germanie, lui firent croire qu'il devait frapper ses rivaux de terreur. On lui vit porter à son cou un poignard, jusqu'au moment où il apprit que ses concurrents étaient tués. Dans sa route il chassa les gouverneurs, rasa les villes et chargea de tributs les peuples qui s'étaient montrés trop lents à le reconnaître.

En arrivant à Rome, il déploya la même sévérité; ordonna aux troupes de la marine, dont on avait formé des légions, de retourner sur la flotte; et, d'après leur refus d'obéir, les fit envelopper, charger et décimer.

La garde germaine était restée fidèle à Néron; on la soupçonnait de vouloir porter au trône Dolabella; il la licencia. Un grand nombre de citoyens que Néron avait exilés, furent rappelés par le nouvel empereur; mais ils demeurèrent mécontents, parce qu'en leur rendant leurs emplois, il ne leur restitua pas leurs biens. Il fit promener dans Rome, chargés de fers, Élius, Polyclète, Locuste, Patrobius, Pétinus, infâmes ministres des cruautés de Néron. Croyant mal à propos, dans un temps de corruption et de révolution, pouvoir rétablir la vigueur de l'antique discipline, il refusa aux troupes la gratification que les empereurs donnaient à leur avénement, et répondit à leurs réclamations « qu'il savait choisir des soldats et non les acheter. »

L'empereur cassa plusieurs officiers prétoriens soupçonnés d'avoir voulu favoriser Nymphidius. Ce qui hâta surtout sa perte, ce fut le choix funeste de ses ministres. Il accordait une confiance sans réserve à Titus Vinius, son lieutenant en Espagne, homme adroit, hardi, mais avide; à Cornélius Laco, capitaine des prétoriens, orgueilleux, ignorant et lâche; à Martionus Icélus, affranchi hautain et flatteur, qui prétendait aux plus hautes dignités, et voulait couvrir de pourpre les marques de ses anciennes chaînes.

De la différence qui existait entre le caractère du prince et ceux de ses favoris, il résultait la plus étrange contradiction dans les actes du gouvernement. Tout ce que Galba faisait de

lui-même semblait digne d'estime ; tout ce qu'il laissait faire à ses favoris le discréditait. On avait approuvé généralement ses discours modestes au sénat, la liberté qu'il laissait aux délibérations, son respect pour les droits du peuple, son mépris pour les délateurs, son affabilité pour les citoyens ; mais on supportait impatiemment l'insolence et l'avarice de ses ministres : tantôt on voyait condammer de grands personnages pour de légers délits ; tantôt on voyait absoudre de vrais coupables, hommes de basses mœurs et d'obscure naissance.

Avec de louables intentions, Galba ne fit rien de grand ni d'utile, parce qu'il avait peu de lumières. Néron, prodigue sans mesure, avait donné à la multitude des sommes immenses. On faisait monter à quatre-vingt-dix millions ses libéralités extravagantes. Galba ordonna, sans prudence, la restitution de ce qui avait été donné sans motif. Une commission de cinquante chevaliers, chargée de cette recherche, remplit sa mission avec rigueur. Toutes les fortunes se virent attaquées et dérangées par cette inquisition arbitraire et fiscale : il semblait que tout dans Rome fût à l'encan ; et ce qui augmenta le mécontentement, ce fut de voir que l'empereur, au lieu d'appliquer aux besoins de l'État l'argent recouvré par cette mesure, s'en emparait avidement, et le gardait pour lui seul. La vénalité des commissaires accrut le désordre : on maltraita les provinces comme la capitale. Delphe et Olympie se virent forcées de rendre les dons qu'elles avaient reçus de Néron. Plus on se plaignait de cette sévérité déplacée, plus on blâma, d'un autre côté, des actes de faiblesse pour des hommes odieux. Le peuple appelait en jugement Halotus et Tigellinus, complices et peut-être auteurs de la plupart des crimes de Néron ; ils prodiguèrent leurs trésors aux favoris de Galba, et achetèrent ainsi leur absolution.

Ce mélange de rigueur et de corruption excitait dans Rome la colère et le mépris. Le mécontentement de la capitale se répandit dans les provinces ; les légions de Germanie, persuadées qu'elles devaient craindre la vengeance de Galba, parce

qu'elles s'étaient déclarées les dernières pour lui, se révoltèrent contre le faible Hordéonius Flaccus, leur lieutenant, et offrirent l'empire à Vitellius, que l'empereur venait de leur donner pour général.

Valens et Cécinna, accablés de dettes, avides de mouvements et de nouveautés, relâchant tous les liens de la discipline pour se concilier l'affection des soldats, cherchaient à corrompre les légions qu'ils commandaient et à leur faire embrasser la cause de Vitellius, dont les mœurs promettaient aux amis du vice un nouveau Néron.

L'empereur, informé de ces troubles, crut que sa vieillesse seule les faisait naître, qu'il les dissiperait en se choisissant un jeune successeur, et enlèverait par-là tout espoir aux factions.

Dès que son intention fut connue, ce choix divisa la cour. Othon, qui le premier avait soutenu Galba de son nom, de ses troupes, de son épée et de sa fortune, prétendait hautement à cette adoption : il faisait valoir en sa faveur ses services, son zèle et l'affection que lui témoignaient les cohortes prétoriennes. Vinius l'appuyait. Othon avait contre lui Lacon, jaloux de son crédit et de ses propres vices. Tous les gens de bien craignaient de voir monter sur le trône un des plus ardents compagnons de débauche de l'impudique Néron.

Galba, n'écoutant aucun de ses ministres, et ne consultant que la voix publique, déconcerta tous ces favoris, et déclara qu'il adoptait pour son successeur Lucinianus Pison, homme de mœurs austères, et dont Rome respectait autant les vertus que la naissance.

L'empereur l'appela près de lui, et lui parla en ces termes : « Si dans un rang ordinaire Galba eût adopté Pison, il aurait « encore dû se féliciter d'introduire dans sa famille un des- « cendant de Crassus et de Pompée, et Pison devrait s'hono- « rer d'unir l'illustration de ses ancêtres à celle des Sulpicius « et des Catulus. Aujourd'hui c'est ton empereur, porté au « trône par les suffrages des hommes et par la faveur des dieux, « qui, rendant justice à tes vertus, et ne consultant que l'a-

« mour de la patrie, t'appelle librement à un trône que nos « aïeux se disputaient les armes à la main ; il veut te faire « partager un pouvoir qu'il ne doit qu'à ses travaux mili« taires.

« Auguste adopta Marcellus et Agrippa, ses gendres, en« suite ses enfants, enfin Tibère, fils de son épouse. Ce « prince prit son successeur dans sa famille, je choisis le mien « parmi les citoyens : ce n'est point que je manque d'amitié « pour mes parents et pour mes compagnons d'armes; mais, « n'ayant point accepté l'empire par ambition, je ne considère « que le bien de Rome, et je te préfère, non-seulement à ma « famille, mais à ton frère aîné, qui serait digne du rang où « je t'élève, si tu ne le méritais pas encore mieux que lui.

« A ton âge, on est revenu des erreurs de la jeunesse. Tu « as supporté la mauvaise fortune; la prospérité t'offre une « épreuve plus difficile. Le malheur nous fortifie, le bonheur « nous amollit : je crois que ton cœur restera vertueux ; mais « ton élévation changera celui des autres ; leur amitié sera « remplacée par l'adulation, par l'intrigue, par l'intérêt per« sonnel, poison destructeur de toute affection réelle.

« La franchise préside aujourd'hui à notre entretien ; do« rénavant ce ne sera plus à toi, mais à l'empereur qu'on « parlera. Les princes trouvent beaucoup de flatteurs pour « encourager leurs passions, peu d'hommes courageux pour « leur rappeler leurs devoirs.

« Si cet empire immense pouvait se passer d'un chef, je me « serais senti digne de rétablir la république ; mais depuis « longtemps le destin ne le permet pas : tout ce que nous de« vons au peuple romain, c'est de consacrer, moi, mes der« niers jours à faire un bon choix, et toi, toute ta vie à le « justifier. Rome était devenue, sous Tibère, sous Caïus, « sous Claude, l'héritage d'une famille; elle devient plus « libre, puisque nous donnons l'exemple d'élire ses maîtres. « Après nous, les plus vertueux citoyens parviendront à l'em« pire par l'adoption : le sceptre dû à la naissance est sou-

« mis au caprice du hasard; le choix d'un prince qu'on « adopte est le fruit de la réflexion et de l'opinion publique « qui le désigne.

« Contemple le sort de Néron ; issu d'une longue suite de « Césars, ce n'est pas Vindex , gouverneur d'une faible pro- « vince, ce n'est pas moi avec une seule légion , qui l'avons « renversé ; ce sont ses débauches , ses excès, ses cruautés « qui l'ont précipité du trône. Puisque tant de droits anciens « n'ont pu sauver ce prince, le premier qui ait subi une con- « damnation du peuple, comment échapperions-nous à l'envie, « nous qui n'avons d'autres titres que notre épée et l'estime « due à quelques vertus ?

« Ne t'alarme point cependant si, dans tout l'empire, deux « légions refusent encore de se soumettre : je ne suis point « arrivé au trône sans périls ; ma vieillesse était le seul « reproche qu'on pût me faire ; elle disparaît par ton adop- « tion.

« Tu verras toujours Néron regretté par les méchants ; « agissons seulement de sorte qu'il ne le soit jamais par les « hommes vertueux.

« Si j'ai fait un bon choix , de plus longs avis seraient « inutiles ; ta règle de conduite est facile et simple ; rappelle- « toi toujours ce que tu louais ou blâmais dans la conduite « des princes qui t'ont précédé. Ailleurs, chez des peuples « soumis à des rois, une famille de maîtres gouverne une « nation d'esclaves ; ici, songe que tu vas régir des hommes « qui ne peuvent supporter ni une liberté totale, ni une en- « tière servitude. »

Pison répondit avec calme à ce discours, parla de l'empereur avec respect, de lui-même avec modestie : rien ne changea dans son maintien ; il paraissait plus mériter qu'aimer le trône. Galba le mena au camp , et harangua en peu de mots et avec sécheresse les soldats qui le reçurent froidement. Cette sévérité antique était déplacée ; la plus légère gratification eût peut-être alors concilié les esprits.

Le choix de ce nouveau César enflamma Othon de jalousie et de colère. Il vit le mécontentement des troupes, et conçut l'espoir d'en profiter. Affable et familier avec les soldats, il se mêlait à leurs jeux, prenait part à leurs intérêts, s'occupait de leurs familles et de leurs affaires, encourageait leur licence, et ne dissimulait point avec eux non-seulement son désir, mais même son besoin de parvenir au trône. Accablé de dettes, « il lui fallait, disait-il, périr ou régner, et il lui « était indifférent de mourir de la main de l'empereur ou de « celle de ses créanciers. » Tel était le malheur de ce temps, qu'au mépris des décrets du sénat et du peuple, deux soldats, gagnés par un affranchi, renversèrent un empereur légalement élu, et disposèrent de l'empire romain en faveur d'un jeune débauché qui n'aspirait au rang des Césars que pour payer ses dettes.

Ces deux soldats, corrompus par Onomaste, domestique d'Othon, en séduisirent quelques autres qui formèrent audacieusement le projet de détrôner Galba et de couronner Othon. On fut promptement informé au palais de leurs intrigues et de leurs discours. Rien n'était aussi facile que d'étouffer ce complot dans sa naissance; mais Lacon, lâche officier et ministre indolent, méprisa ce bruit, et ne le crut pas digne d'exciter l'inquiétude ni même l'attention de l'empereur.

Les conjurés fixèrent au 15 janvier l'exécution de leurs desseins. Le 14 au soir, Othon vient, suivant sa coutume, saluer Galba, qui l'accueille sans méfiance et l'embrasse avec cordialité. Il assiste avec l'empereur à un sacrifice, et y reste jusqu'au moment où l'affranchi Onomaste l'avertit que « son « architecte l'attendait chez lui. » C'était le signal convenu : il sort sous prétexte d'examiner une maison qu'il voulait acheter. Arrivé au rendez-vous des conjurés, près de la colonne dorée d'où partaient toutes les routes d'Italie, il s'étonne de ne voir autour de lui qu'une trentaine de soldats. Cependant, trop avancé pour pouvoir reculer, et fondant son espoir sur son audace, il harangue cette faible troupe, lui rappelle l'a-

varice de Galba, la rigueur de ses ordres, le massacre des troupes de la marine, la dureté insupportable de sa discipline, la destitution des officiers, les rapines de ses favoris : « Vous « cherchez, dit-il, un remède à tous ces maux? Il est dans « vos mains. Vous m'avez déjà nommé votre prince, donnez-« m'en donc le pouvoir comme le titre. Que la crainte d'une « guerre civile ne vous arrête pas; Rome n'a qu'un senti-« ment ; elle méprise le faible vieillard qui la gouverne. La « seule cohorte qui garde l'empereur, est, suivant l'antique « usage, en toges et sans armes; elle servira moins à dé-« fendre Galba qu'à empêcher qu'il ne nous échappe. Il n'y « aura entre elle et vous qu'un combat de zèle pour me se-« conder. »

Les conjurés répondent à ces paroles par de vives acclamations; ils proclament Othon empereur, mettent l'épée à la main, intimident la foule qui les environne, la traversent, se grossissent en chemin de ces nouveaux partisans qu'attirent toujours la hardiesse et le changement, et conduisent le nouveau César au camp.

Julius Martialis, tribun, était alors de garde. L'étonnement où le jette une telle entreprise l'empêche d'arrêter les conspirateurs; toutes les cohortes prétoriennes et tous les soldats de la marine se joignent précipitamment à eux; Othon leur prodigue les promesses et les caresses, ne trouvant aucun moyen trop bas pour s'élever au trône. Ils lui prêtent tous serment de fidélité.

Les nouvelles de cet événement arrivent au palais, altérées par les passions, grossies par la peur ou atténuées par la flatterie. Les consuls, les sénateurs, les chevaliers accourent près de Galba, mesurant leur zèle et leurs paroles suivant les différents rapports qu'on reçoit successivement. Galba flotte incertain au milieu des opinions opposées de ses ministres. Les uns veulent qu'il marche contre les rebelles et qu'il arme le peuple; d'autres qu'il se retire au Capitole. Cependant Pison harangue la cohorte prétorienne, lui représente la longue

carrière de gloire du prince, la majesté du sénat, les droits du peuple ; il leur rappelle les vices et les excès d'Othon : « Si « les soldats, dit-il, méprisent les lois, et veulent disposer du « trône, au moins ne doivent-ils pas choisir pour empereurs « des scélérats et des débauchés ; et, si l'intérêt seul les « anime, il vaut mieux pour eux mériter des récompenses « par la fidélité que par le crime. »

Se croyant assuré de la cohorte du palais, il se rendit au camp avec Celsus ; mais les révoltés leur en défendirent l'entrée, et les repoussèrent à coups de javelots. Cependant le bruit se répand dans Rome qu'Othon vient de périr dans une émeute : les flatteurs s'empressent de féliciter l'empereur ; les plus circonspects déclament hautement contre les rebelles ; les plus lâches affectent le plus d'ardeur. Après une longue indécision, Galba monte enfin à cheval, suivi de ses gardes ; la curiosité l'accompagne plus que l'affection. Un prétorien, Julius Atticus, accourt, tenant à la main un glaive ensanglanté, et criant qu'il a tué Othon : Galba, imperturbable dans ses maximes d'ancienne discipline, lui dit froidement : « Qui t'en a donné « l'ordre ? » et continue sa marche.

Un peuple innombrable le reçoit sur le Forum, en silence, et attentif comme on l'est à un grand spectacle. Cependant Othon, certain que la rapidité peut seule assurer le succès d'une telle entreprise, fait marcher promptement tous ses soldats, craignant que le moindre retard ne leur montrât le péril et ne refroidît leur ardeur. Un corps de cavalerie nombreux, traversant la ville avec célérité, paraît tout à coup sur le Forum ; mais, à la vue de l'empereur, du sénat et du peuple, cette troupe s'arrête intimidée ; au lieu de profiter de ce moment favorable qui pouvait tout changer, Galba hésite, on l'abandonne ; l'ennemi reprend courage, foule aux pieds tout ce qui se trouve sur son chemin : Galba, entouré par les rebelles, présente sa gorge aux soldats, en leur disant : « Frappez, si le salut de la république l'exige. » Ces furieux le massacrent, et sa tête coupée est portée au bout d'une lance

à Othon. Son corps resta long temps dans la rue ; tous ses courtisans avaient fui ; un seul esclave fidèle lui donna la sépulture. Ses trois favoris furent égorgés. Un centurion, Sempronius, donna, dans ce jour de crimes et de lâcheté, un rare exemple de courage et de fidélité. Armé d'un poignard, il combattit seul, arrêta l'armée ennemie, sauva momentanément Pison, et le conduisit dans un asile, où il fut, peu de temps après, livré par la trahison aux satellites du nouvel empereur, qui le firent périr. Tacite, en racontant cette révolution criminelle qui renversa les lois, le trône, et soumit le sceptre aux caprices du soldat, dit avec raison de ce crime : « Peu le conçurent, quelques-uns l'exécutèrent, et tous le « souffrirent. »

CHAPITRE VIII.

OTHON.

(An de Rome 822. — De Jésus-Christ 70.)

Élévation d'Othon à l'empire. — Sa générosité envers Marius Celsus. — Guerre civile entre Othon et Vitellius. — Préparatifs de guerre. — Rivalité de Vespasien et de Mucien, réconciliés par Titus, fils de Vespasien. — Bataille de Bébriac. — Victoire de Vitellius. — Abdication d'Othon. — Son discours à ses soldats. — Ses derniers moments. — Sa mort.

Dès que Galba fut mort, tout changea de face dans Rome ; on aurait cru voir un autre sénat et un autre peuple. Les mêmes hommes qui tout à l'heure avaient déclamé contre les vices et contre l'audace sacrilége d'Othon, se précipitaient maintenant à ses pieds, exaltaient ses vertus, le félicitaient de son triomphe, et le remerciaient d'avoir délivré les Romains d'une oppression insupportable. Moins le zèle était sincère, plus il était exagéré.

Othon, d'une ancienne maison, originaire d'Étrurie, éloquent, brave, spirituel, eût été digne de gouverner l'empire, s'il eût été moins gouverné lui-même par ses passions. Dans

ses premières années, corrompu par les exemples du siècle, séduit par les charmes de Poppée, il avait partagé les débauches de Néron : envoyé en Lusitanie, il y développa de grandes qualités. Il était affable, généreux ; mais sa prodigalité aurait été peut-être plus funeste aux Romains que l'avarice de Galba.

Lorsqu'il eut reçu les félicitations des patriciens et du peuple, il se rendit au sénat. Ce corps, impatient de montrer sa lâcheté, prévint ses excuses par des hommages, et lui décerna le nom d'Auguste avec tous les titres de ses prédécesseurs. Il remercia les sénateurs de leur empressement, leur dit qu'il ne s'était emparé du pouvoir que dans le dessein d'obéir au sénat et au peuple, et promit de ne se gouverner que par leurs avis. Comme il se trouvait le premier César nommé par les prétoriens, il paya leur zèle par une magnifique gratification. Récompensés de leur infidélité, ils se crurent dès ce moment le droit de disposer de l'empire.

Le nouvel empereur surprit le public par sa conduite ; on le vit, contre l'attente générale, renoncer à la mollesse, négliger les plaisirs et s'appliquer aux affaires.

Marius Celsus, comblé de bienfaits par Galba, lui restait fidèle, et persistait courageusement à défendre son règne et à honorer sa mémoire. Othon, irrité, ordonna de l'amener devant lui : Celsus, après avoir déclaré avec fermeté ses sentiments, ajouta ce peu de mots : « La reconnaissance est une « vertu qui devrait plutôt attendre d'un prince juste des ré« compenses que des châtiments. » L'empereur, frappé de cette vérité, l'embrassa et lui donna une grande charge auprès de sa personne.

Le supplice du lâche Tigellin et la restitution des biens des exilés concilièrent à Othon l'affection publique ; mais le sort ne l'avait pas destiné à réaliser les espérances du peuple. Quinze jours avant la mort de Galba, les légions de la Basse-Germanie, se croyant autant de droits pour donner un chef à l'empire que celles d'Espagne, avaient proclamé Vitellius em-

pereur. Elles persistèrent dans leur choix après la nomination d'Othon, et méprisèrent les décrets du sénat, qu'elles regardaient comme dictés par la crainte et par la violence.

Cette nouvelle consterna les Romains; ils avaient sacrifié leur liberté à leur repos, et préféré la domination d'un seul maître aux tyrannies successives et sanglantes des grands qui se disputaient le gouvernement de la république. Ce sacrifice devenait inutile; l'empire allait voir recommencer les querelles et les proscriptions du triumvirat, et ils se trouvaient près de retomber dans toutes les horreurs des guerres civiles.

Othon, pour se concilier l'opinion générale, essaya de détourner l'orage par des négociations. Connaissant le caractère avare, indolent et voluptueux de Vitellius, il lui offrit, s'il voulait renoncer à ses prétentions, une retraite tranquille et des trésors immenses; Vitellius, de son côté, lui fit les mêmes propositions. On lui croyait un parti dans Rome; la jalousie, la méfiance et la peur désunissaient celui d'Othon. Le sénat, intimidé par tant de révolutions successives, craignait l'événement, et se montrait indécis; chacun réglait sa conduite, son maintien, ses paroles, sur le plus ou le moins de confiance ou de crainte qu'inspiraient les nouvelles qu'on recevait. Othon seul, courageux et vigilant pour conserver le trône comme pour l'acquérir, pressait avec activité les préparatifs de guerre; il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, mais plus forte en apparence qu'en réalité. L'âge et une longue paix avaient affaibli les anciens sénateurs; les patriciens avaient perdu l'habitude des camps; les chevaliers, amollis par les voluptés, frémissaient de se voir exposés aux périls et aux fatigues de la guerre, et les prétoriens, quoique braves, étaient moins aguerris que les légions de Germanie. Cependant tous les hommes légers, qu'éblouit la présence du pouvoir, et dont les regards ne s'étendent pas dans l'avenir, ne parlaient que d'espérances et de triomphes; les hommes sages ne voyaient dans les divers résultats de ces dissensions que des malheurs

pour la république, et les intrigants épiaient les événements pour en profiter.

Les armées de Germanie, du Rhin et des Gaules embrassaient toutes le parti de Vitellius. Ce prince, indigne non-seulement du trône, mais même du commandement que lui avaient donné les favoris de Galba, ne trouvait d'autre avantage dans le rang suprême que celui de pouvoir satisfaire sans contrainte la brutalité de ses grossières passions; consumant à table et dans l'ivresse ses nuits et ses jours, son indolence aurait été incapable de disputer le trône à son rival; mais l'activité de ses lieutenants, Valens et Cécinna, fit sa fortune et lui valut la victoire.

Ses généraux rassemblèrent avec rapidité toutes les troupes, enrichirent le trésor par d'horribles pillages, détruisirent Divodunum (Metz) qui leur refusait des secours, dévastèrent l'Helvétie qui se déclarait contre eux, intimidèrent les Lyonnais disposés en faveur d'Othon par leur attachement pour Néron; enfin, par la promptitude de leur marche, ils déterminèrent les provinces septentrionales d'Italie à embrasser leur cause; car alors le parti qui inspirait le plus de crainte semblait le plus légitime.

Dans l'Orient on méprisait presque également Othon et Vitellius : les armées belliqueuses de ces contrées, commandées par des capitaines habiles, ne reconnaissaient que l'autorité de leurs chefs. Vespasien, guerrier infatigable, sévère dans ses mœurs, tempérant, sobre dans ses plaisirs, modeste dans ses vêtements, marchait toujours à la tête des troupes, traçait lui-même leur camp, partageait leurs travaux et leurs périls, déconcertait les mesures de l'ennemi par sa vigilance, l'effrayait par son intrépidité : soldat vaillant, capitaine expérimenté, il aurait égalé la renommée des généraux anciens s'il se fût montré moins cupide.

Son collègue Mucien, magnifique, généreux, éloquent, imposait le respect au peuple et aux soldats par son instruction dans les affaires civiles et par la dignité de ses formes. Tacite

remarque qu'en réunissant les qualités de ces deux hommes, on en aurait fait un excellent empereur.

L'ambition les rendit d'abord rivaux et presque ennemis. Titus, fils de Vespasien, les rapprocha : ce jeune prince, destiné par le sort à faire trop peu de temps le bonheur du monde, avait reçu du ciel un charme auquel rien ne résistait. Vespasien et Mucien, unissant leurs vues, et réglant leur conduite avec prudence, avaient reconnu Galba. Titus même était parti d'Asie dans l'intention de venir demander ses ordres ; mais il apprit en Grèce la mort de l'empereur, et revint sur ses pas. Les généraux jugèrent convenable de faire prêter serment à Othon par leurs légions, mais elles obéirent avec une froideur qui prouvait leur mécontentement.

Les armées de Dalmatie, de Pannonie et de Mœsie se déclarèrent plus franchement ; elles se disposaient à marcher au secours d'Othon, qui aurait probablement triomphé s'il eût attendu ce renfort. C'était l'avis de ses généraux, Suétone, Celsus et Gallus, hommes expérimentés, dont le courage égalait la prudence ; mais Licinius, préfet du prétoire et favori d'Othon, l'empêcha de suivre leurs sages conseils. N'écoutant que son impatience, et brûlant d'arrêter la marche des vitelliens déjà entrés en Italie, Othon laissa le gouvernement de Rome au consul Titien son frère, et à Flavius Sabinus, préfet de la capitale et frère de Vespasien. Il harangua le sénat avec modération, sans se permettre aucune injure contre son rival, rejoignit son armée, et rencontra près des Alpes celle de son ennemi.

Cette armée était séparée en deux corps ; Cécinna en commandait un, et Valens l'autre. Vitellius restait dans la Gaule, attendant des renforts de Germanie et de Bretagne. Valens ressemblait à Antoine par son audace, par son ambition sans bornes, par sa licence sans frein. Cécinna, son égal en bravoure, le surpassait en éloquence : il éblouissait la multitude par son faste, et se faisait haïr des grands par sa fierté.

Au moment où l'Italie, en proie au pillage de ces deux ar-

mées, attendait leur choc avec effroi, chacun se rappelait les cruelles dissensions de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave, et les jours funestes de Pharsale et d'Actium.

Dans les deux armées on entendait le même cri : « Rome et « l'empire ! » et les deux partis n'étaient animés que de la même passion, celle de s'enrichir et de commander.

Othon montrait en public beaucoup de confiance et de fermeté ; mais, entré dans sa tente, il était troublé par des songes, et plus probablement par des remords ; car, dans l'obscurité de la nuit, il croyait voir l'ombre de Galba l'accablant de reproches et l'arrachant de son lit.

Cécinna, trop pressé de vaincre seul, fut repoussé dans deux combats. Craignant que Valens ne vînt lui enlever l'honneur de cette guerre, il se décida à tenter de nouveau le sort, et perdit, près de Crémone, une troisième bataille. Valens vint enfin se réunir à lui, et tous deux se décidèrent à risquer une affaire générale.

L'armée d'Othon était campée à Bébriac, entre Crémone et Vérone. L'empereur pressait le combat. En vain Suétone et Celsus lui représentèrent qu'il devait tirer la guerre en longueur ; que les troupes ennemies, dépourvues de vivres, commençaient à déserter, et qu'il fallait au moins avant de combattre, attendre l'arrivée des légions de Pannonie, de Mœsie et de Dalmatie ; les courtisans soutenaient au contraire qu'il était urgent de terminer les malheurs publics de soulager les peuples, et que le parti légitime devait plus se fier à la justice de sa cause et à la faveur des dieux qu'au secours des provinces.

Othon, las de la guerre, se rangea de leur avis, et déclara qu'il préférait le danger d'une prompte ruine à la prolongation de ses inquiétudes. La bataille fut résolue ; et, contre l'avis des généraux, on décida qu'Othon ne serait pas présent au combat, afin qu'en cas de revers on ne se trouvât pas sans ressources. Il se retira à Brixellum, près de Rhége. De ce moment sa cause fut perdue ; son absence découragea les troupes ;

et les généraux, mécontents, mal obéis et gênés par les ordres qu'on leur envoyait de loin, n'eurent plus, pour ainsi dire, que le titre du commandement.

Quelques historiens rapportent que les deux armées, prêtes à en venir aux mains, s'arrêtèrent et furent quelques moments tentées de déposer leurs armes, et de laisser au sénat la décision du sort de l'empire. Tacite ne croit pas que les satellites d'Othon et de Vitellius eussent été capables de concevoir cette idée généreuse : « Depuis longtemps, dit-il, les soldats de « tous les partis, corrompus par les mêmes vices et poursui- « vis également par les dieux, étaient portés à la discorde « avec la même rage et avec la même soif de crimes. L'opi- « niâtreté ne leur manquait pas, et, si chacune de nos guerres « civiles se termina par une seule action, la lâcheté des « princes en fut la seule cause. »

D'autres croient que ce bruit d'un accommodement n'était qu'une ruse des généraux de Vitellius pour endormir leurs ennemis. Ce qui est certain, c'est qu'ils surprirent l'armée d'Othon en l'attaquant à l'improviste. Celle-ci soutint vaillamment le choc, reprit l'offensive, chargea les vitelliens, enfonça leurs premières lignes, et leur enleva même une aigle. Cécinna et Valens rallièrent leurs troupes, le combat fut opiniâtre et sanglant ; mais enfin les vitelliens, ayant pris en flanc les troupes d'Othon, y jetèrent le désordre. Les prétoriens, amollis par un long séjour à Rome, abandonnèrent le champ de bataille ; les autres suivirent ce contagieux exemple ; leur retraite devint une déroute, et l'on fit un horrible carnage des vaincus.

Un prétorien courut porter cette désastreuse nouvelle à l'empereur : il ne voulait pas le croire, et l'accusait de lâcheté ; le soldat, pour le convaincre et pour se justifier, se tua à ses pieds.

Othon, certain de son malheur, déclara qu'il ne voulait pas être plus longtemps cause de la perte d'hommes si braves et si dignes d'une meilleure destinée : en vain toute l'armée accourant près de lui renouvela ses serments, jurant de le défendre et de le venger. Plautius Firmus, préfet du prétoire,

se jetant à ses genoux, le supplia de ne point abandonner des troupes si fidèles; il lui représenta inutilement que le courage trouve de la gloire dans l'infortune, et que le désespoir ne convient qu'à la faiblesse. Rien ne put ébranler la résolution d'Othon. « Amis, leur dit-il, je n'attache pas assez de prix à « ma vie pour tenter de la conserver en exposant votre cou-« rage et vos vertus à de nouveaux périls. Plus vous me « prouvez qu'il me reste encore d'espoir si je veux prolonger « mon existence, plus ma mort sera belle.

« Nous nous sommes mesurés, la fortune et moi; j'appré-« cie ses faveurs, et je sens qu'il n'est pas difficile de renon-« cer à une félicité dont on doit jouir si peu de temps.

« Rome aura dû à Vitellius le commencement de la guerre: « elle me devra le bonheur de la voir terminée. Cet exemple « fera honorer par la postérité la mémoire d'Othon. Que Vi-« tellius jouisse à son gré des embrassements de son épouse, « de ses enfants, de son frère, que je lui ai conservés; je n'ai « besoin ni de vengeance ni de consolation : d'autres auront « gardé l'empire plus longtemps que moi; aucun ne l'aura « quitté plus courageusement.

« Comment pourrais-je souffrir qu'une si brillante jeunesse « et tant de braves légions soient encore écrasées et perdues « pour Rome? Votre fidélité voulait périr pour moi; je ne lui « demande que d'approuver ma fermeté. Mais ne perdons « pas un temps précieux : je veux garantir votre sûreté et « conserver mon courage; s'étendre en paroles dans ses der-« niers moments est une sorte de lâcheté. Adieu! Souvenez-« vous, quelle que soit la cause de ma destinée, que je ne me « plains de personne; car celui qui accuse les dieux et les « hommes tient encore à la vie. »

Après ce discours, il pria ceux qui l'entouraient de se sou-mettre promptement à Vitellius afin d'éviter sa vengeance. Rentré chez lui, il écrivit deux lettres de consolation, l'une à sa sœur, l'autre à Messaline sa femme, autrefois promise à Néron. Il leur recommanda ses cendres. Son neveu, Salvius

Coccéinus, se livrait au désespoir; il raffermit son courage. « N'oubliez pas, lui dit-il, que vous êtes neveu d'un empe- « reur, mais prenez garde aussi de vous en trop souvenir. »

Il brûla ensuite tous les papiers qui pouvaient compromettre ses amis; il leur distribua son argent et ses bijoux. Tout à coup, entendant un grand tumulte dans la rue, il dit : « Je « vois bien qu'il faut encore ajouter une nuit à ma vie. » Il en consacra une partie à rétablir l'ordre. S'étant enfin renfermé, il choisit de deux poignards le plus aigu, le plaça près de son lit, et dormit paisiblement quelques heures. A son réveil, il enfonça le poignard dans son cœur, et expira. Un profond gémissement annonça sa mort. Les soldats vinrent en foule baiser ses mains et lui rendre les derniers honneurs. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher; on publia qu'il n'avait point enlevé l'empire à Galba par ambition, mais dans le dessein de rétablir la liberté. L'amour du bien public, qu'il montra sur le trône, répara la honte de sa jeunesse, et le courage de sa mort fit oublier la mollesse de sa vie. Il mourut trois mois et cinq jours après Galba.

CHAPITRE IX.

VITELLIUS.

(An de Rome 822. — De Jésus-Christ 72.)

Élévation de Vitellius à l'empire. — Ses honteux excès. — Ses crimes. — Révolte en Orient en faveur de Vespasien. — Guerre civile entre Vitellius et Vespasien. — — Bataille près de Crémone. — Prise et incendie de cette ville. — Abdication de Vitellius rejetée par le peuple. — Siége, prise et incendie du Capitole. — Mort de Vitellius.

Les troupes qui avaient combattu pour Othon se dispersèrent; leurs principaux officiers se rendirent en Germanie, et prièrent Virginius ou d'accepter l'empire, ou d'employer son crédit pour les réconcilier avec Cécinna et Valens. Virginius refusa le pouvoir suprême; les soldats, irrités, voulaient forcer sa volonté ou punir son refus; ce général prit le parti de

fuir leur colère et le trône ; il se tint caché jusqu'au moment où leur ressentiment fut apaisé. Rubrius Gallus, personnage consulaire, se chargea de la négociation, et obtint de Vitellius une amnistie pour les sénateurs qui avaient suivi à l'armée l'empereur vaincu.

Dès qu'on sut à Rome la défaite et la mort d'Othon, le sénat, convoqué par le préfet Flavius Sabinus, déclara Vitellius empereur, le nomma Auguste, père de la patrie, et le remercia du bonheur que ses braves troupes assuraient à l'empire, tandis que ces mêmes troupes ravageaient l'Italie comme un pays ennemi. Ce corps illustre, que Cynéas prenait jadis pour une assemblée de rois, maintenant consterné, avili, ne semblait plus être que le jouet de la soldatesque et la décoration de la tyrannie.

Vitellius était encore dans les Gaules. Par un édit, il cassa les cohortes prétoriennes qui avaient fait périr Galba, et condamna à mort cent vingt des plus coupables. On approuva généralement cet acte de sévérité. Arrivé à Lyon, il donna à son fils le nom de Germanicus. Les généraux vaincus vinrent le trouver dans cette ville, il pardonna à Titien, parce qu'il avait dû combattre pour Othon, son frère. Suétone et Proculus restèrent longtemps incertains de leur sort; mais, la crainte les ayant portés à déclarer faussement qu'ils avaient trahi Othon, et fait perdre à ce prince la bataille de Bébriac, cette bassesse, comme le dit Tacite, « les fit absoudre du crime « de fidélité. »

Vitellius entra en Italie : loin de réprimer les désordres de son armée, il en jouit. On le conduisit sur le champ de bataille de Bébriac; là, Cécinna et Valens lui montraient avec orgueil les positions des deux armées, et lui expliquaient les manœuvres qui avaient décidé la victoire. Chaque officier, chaque soldat reconnaissait son poste et racontait ses prouesses. Ce triste théâtre de la fureur des partis était couvert de cadavres qui infectaient l'air. Vitellius se repaissait de leur vue; et, comme on voulait l'en éloigner, il dit : « L'odeur

« d'un ennemi mort est toujours agréable, et surtout celle « d'un citoyen. »

Il fit venir sur le lieu même une immense quantité de vin qu'il distribua aux soldats. Loin de respecter aucun des anciens usages, ce prince farouche, à la tête de soixante mille hommes de diverses nations, entra dans Rome, à cheval, en conquérant, précédé du peuple et du sénat dont il triomphait insolemment.

Il se rendit au Capitole, offrit un sacrifice à Jupiter, et s'établit dans le palais impérial. Le lendemain, ayant convoqué le sénat, il prononça un discours fastidieux qui semblait dicté par la sottise et inspiré par la vanité. Il fit un long et pompeux éloge de ses actions, et promit un règne qui servirait de modèle à tous ses successeurs; la peur et l'adulation l'applaudirent. Haranguant ensuite le peuple, il parut vouloir refuser le titre d'Auguste, et se fit contraindre à l'accepter. On le déclara consul perpétuel et souverain pontife; il nomma aux magistratures pour dix ans, et bannit de Rome les astrologues, parce que quelques-uns d'entre eux avaient prédit qu'il ne régnerait pas une année. Le lendemain matin, on trouva, au bas de son édit affiché, ces mots hardis : « Nous, « au nom et par l'autorité des anciens Chaldeens, nous or« donnons à Vitellius Germanicus de sortir du monde aux « calendes du mois d'octobre. »

Vitellius se faisait gloire d'honorer la mémoire de Néron et d'imiter ses vices. Il offrit à ses mânes un sacrifice solennel. Se livrant exclusivement à la débauche, et surtout aux excès de la table, il abandonna le soin des affaires aux plus vils personnages de sa cour. Rien n'égalait son incroyable gourmandise; il consumait toutes ses heures à table, faisait cinq ou six repas par jour, et prenait des vomitifs pour les multiplier. Le seul moyen d'obtenir sa faveur était de se distinguer par la magnificence des festins. Plusieurs de ceux auxquels on l'invitait coûtèrent douze mille écus. On vit, à celui que lui donna son frère, deux mille plats de poisson et sept mille

de volaille et de gibier. Sa gloutonnerie devint enfin une manie extravagante. Il fit fabriquer un plat d'une immense grandeur, qu'il nomma *le bouclier de Minerve*. On le remplissait de foies de lottes, de cervelles de faisans, de laitances de lamproies.

Toutes les richesses de Rome suffisaient à peine aux dépenses de sa table ; elle coûta, dit-on, quatre-vingt-dix millions de sesterces en quatre mois. On ruina des villes pour satisfaire sa voracité ; et Josèphe remarque que, s'il eût régné plus longtemps, il aurait dévoré l'empire.

Cruel autant qu'avide et débauché, il se plaisait à répandre le sang, condamnait à mort sur les plus légers motifs, vendait publiquement les emplois, et ne se délivrait de ses créanciers qu'en proscrivant leurs têtes et en confisquant leurs biens. Il ordonna la mort de deux citoyens, dont le seul crime était d'avoir sollicité la grâce de leur père ; aux jeux du cirque, il en fit massacrer un grand nombre, qui, pendant la course des chars, s'étaient permis de huer la faction bleue qu'il favorisait.

Sa mère, Sextilie, qui connaissait son affreux caractère, prévit les malheurs de Rome, et versa des larmes lorsqu'elle apprit qu'on lui avait donné l'empire. Ce monstre, dit-on, la fit mourir de faim, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait longtemps s'il lui survivait.

Il regardait comme une peine attachée à son rang la nécessité de faire quelquefois du bien et d'accorder quelques grâces, et ne considérait comme bonheur et comme puissance que ce qui pouvait dégrader son âme et troubler sa raison.

Bientôt l'excès de ses débauches l'abrutit totalement. Le mépris qu'il inspirait devint universel. Les légions d'Orient, levant les premières l'étendard de la révolte contre un prince si indigne de commander à des hommes, nommèrent Vespasien empereur.

Au premier bruit de ce mouvement, Vitellius, n'éprouvant d'autre crainte que celle d'être importuné par les affaires et distrait de ses plaisirs, défendit expressément qu'on se permît de parler dans Rome d'aucune nouvelle de la guerre.

Vespasien avait proposé d'abord aux légions de prêter serment à Vitellius, moins probablement pour être obéi que pour connaître leurs sentiments. Après avoir cédé froidement à ses ordres, les officiers et les soldats, s'étant concertés, déclarèrent formellement leur refus de reconnaître ce méprisable empereur, et conjurèrent Vespasien de régner à sa place. Les légions d'Égypte, de Syrie, de Mœsie et de Pannonie, manifestèrent les mêmes vœux.

Vespasien hésitait à se charger d'un aussi pesant fardeau; il craignait l'inconstance du soldat; sa vertu lui faisait redouter les conspirations et les guerres civiles : « Il est plus « honteux, disait-il, d'y échouer, qu'il n'est glorieux d'y « réussir : chaque pas qu'on y fait élève derrière soi une « barrière qui ferme toute retraite. On ne doit pas s'y engager « légèrement; et dès qu'on touche à la couronne, il faut la « porter ou perdre la tête. »

Tibère-Alexandre, gouverneur d'Égypte, et Mucien, préteur de Syrie, sans attendre sa détermination, l'avaient proclamé empereur. Ils opposèrent à ses craintes la facilité de l'entreprise, la nécessité de délivrer Rome d'une tyrannie dégoûtante et insupportable, la force de leurs légions, l'indiscipline et les brigandages des soldats de Vitellius, et la stupide ignorance de leur chef qui ne laissait aucun doute sur le succès. Enfin il n'était plus temps, disaient-ils, de délibérer ; l'intérêt de sa propre sûreté exigeait qu'il régnât ; et puisqu'on l'avait proclamé empereur, il n'existait plus de danger pour lui que dans le refus d'un titre qui lui tenait déjà lieu de crime.

Vespasien s'obstinait encore à s'opposer à leurs vœux : tous les soldats alors tirèrent leurs glaives et le menacèrent de le tuer, s'il les compromettait par une plus longue résistance. Il céda et se soumit à régner.

On convint que Titus continuerait la guerre de Judée, que Mucien, avec une partie des légions, passerait en Italie, et que Vespasien se rendrait à Alexandrie pour rassembler de nouvelles forces, si la guerre se prolongeait.

Dans le même temps une grande insurrection éclatait en sa faveur dans l'armée de Mœsie. Antonius Primus, qui la commandait, était né à Toulouse. Banni par Néron, rappelé par Galba, il s'était concilié l'affection des troupes; hardi, bouillant, séditieux, aussi prodigue de ses richesses mal acquises qu'il se montrait avide pour les grossir, séduisant avec ceux qu'il voulait gagner, satirique contre ses ennemis, personne n'était plus dangereux dans la paix et plus utile à la guerre. Les Gaulois lui avaient donné le surnom de *Bec de coq* : ce qui prouve que ces mots français existaient déjà dans la langue celtique.

Antonius excita ses légions à reconnaître Vespasien et à combattre pour lui. Il voulait prévenir par sa rapidité l'armée d'Orient qui marchait en Italie, et il partit promptement, dans le dessein d'obtenir l'honneur de cette guerre et de jouir des premiers fruits du pillage.

Cécinna et Valens parvinrent difficilement à réveiller Vitellius qui s'endormait au bruit de l'orage. Ce prince, continuant à s'occuper de ses festins, leur laissa le soin de rassembler ses troupes et de s'opposer à l'ennemi. Antonius était arrivé en Italie; Cécinna marcha au-devant de lui, et le rencontra près de Crémone. Les légions de Mœsie, fières encore des victoires qu'elles venaient de remporter sur les Roxolans et les Sarmates, peuples venus des rives du Don et du Borysthène, demandaient à grands cris le combat et répondaient de la victoire. Cécinna ne commandait au contraire que des troupes amollies par la licence. Craignant le mauvais succès d'une lutte si inégale, il négocia secrètement avec Antonius, et engagea ses soldats à quitter le parti de Vitellius. Dans le premier moment, ébranlés et surpris, il cèdent à ses instances et prêtent serment à Vespasien. Peu de temps après, cette multitude mobile se repent de son infidélité, jette Cécinna en prison, et envoie des députés à Antonius pour le sommer de reconnaître Vitellius. Ces députés sont repoussés avec mépris : furieux alors, sans ordre, sans chef, ils attaquent pendant la

nuit l'armée de Mœsie. La bataille fut longue, sanglante et douteuse. Au point du jour, les deux partis s'arrêtent, conviennent d'une courte suspension d'armes, se donnent réciproquement des vivres, et, après un léger repas, recommencent le combat avec le même acharnement. Mais lorsque l'aurore fit place au soleil, qui s'élança radieux sur l'horizon, les soldats d'Antonius le saluèrent d'un cri de joie. Les vitelliens, regardant ce cri comme le signal de l'arrivée de Mucien, se troublent, se découragent et prennent la fuite. Antonius les poursuit vivement, en tue trente mille, s'empare de Crémone et la brûle.

Cependant, les vitelliens vaincus ayant rendu la liberté à Cécinna, il reprit les marques de sa dignité consulaire, et conduisit ses troupes désarmées aux pieds du vainqueur qui le reçut avec mépris, et l'envoya à Vespasien, comme un trophée de sa victoire.

Valens apprenant en Étrurie l'issue du combat de Crémone, s'embarqua pour les Gaules. On l'informa, dans sa route, d'une révolution qui éclatait dans cette contrée en faveur de Vespasien. Poussé par les vents sur les îles d'Hières, il y fut arrêté et mis à mort par les ordres de Valérius Paulinus, gouverneur de la Gaule narbonnaise.

Vitellius continuait cependant toujours à Rome ses orgies, ne voulait pas croire à la perte de Crémone, et défendait au peuple d'y ajouter foi. Son activité se borna à faire arrêter le préfet Sabinus, et à envoyer à l'armée Julius Agrestis, qu'il chargea de s'informer de la vérité. Ce centurion fut mené devant Antonius, qui lui laissa voir ses troupes victorieuses, et lui permit de retourner à Rome. L'empereur refusa d'abord de le croire ; cet officier ne parvint à lui persuader la vérité de son rapport qu'en se tuant. Vitellius, tardivement éclairé, chargea Julius Priscus et Alphénus Varus de rassembler quatorze mille prétoriens et quatorze mille légionnaires pour défendre les Apennins. Cette armée, réunie près de Pérouse, exigeait que l'empereur vînt la commander ; il s'y rendit, après

avoir donné le commandement de Rome à son frère Lucius, et distribué ses trésors au peuple, dans le vain espoir de regagner son affection.

Dès que les légions et les prétoriens reconnurent la stupidité de Vitellius, qui ne savait pas les premiers éléments de la guerre, leur dévouement fit place au mépris. Peu de temps après, l'empereur, apprenant le soulèvement de la Campanie et la révolte de sa flotte de Misène, qui s'était déclarée pour Vespasien, quitta Mérania et revint avec ses troupes camper près de Rome. L'armée ennemie le suivait rapidement. Céréalis, grand capitaine, sortit la nuit de la capitale, et vint chercher un asile dans le camp d'Antonius. Flavius Sabinus et Domitien, l'un frère et l'autre fils de Vespasien, ne purent échapper à la vigilance des gardes qu'on avait placés près d'eux ; mais Vitellius n'osa pas leur donner la mort, et même, en retenant Sabinus prisonnier, il lui laissa la charge de préfet.

Mucien, débarqué en Italie, s'était réuni à Antonius ; tous deux écrivirent à Vitellius, et lui promirent la vie et une retraite tranquille s'il abdiquait. L'empereur, ayant reçu leurs lettres, prend le deuil, sort du palais, déclare qu'il renonce à l'empire, et remet son épée au consul Cécilius Simplex, qui ne veut pas la recevoir. Sur son refus, il annonçait qu'il allait la déposer dans le temple de la Concorde et se retirer dans la maison de son frère, lorsque quelques-uns de ces vils flatteurs qui trompent les princes jusqu'au bord du précipice, s'écrient que l'empereur est lui-même la Concorde. La populace répète ce cri et conjure ce prince de ne pas l'abandonner. Vitellius, aussi stupide que lâche, prenant leur basse et trompeuse adulation pour l'opinion publique, retourne au palais : en disant : « Puisqu'on le veut, je reprends mon épée, « l'empire, et j'accepte le nouveau surnom qu'on vient de me « donner. » Encouragé par ses soldats, il rétracte formellement son abdication.

Le préfet Flavius Sabinus et le consul Quintius Atticus, qui s'étaient pressés de proclamer Vespasien, se retirèrent avec

une suite peu nombreuse au Capitole. En vain ils rappelèrent à Vitellius ses promesses et sa déclaration ; il répondit qu'il n'était plus le maître, et qu'il ne pouvait contenir le zèle de ses soldats.

Cependant, sa garde germaine assiégea le Capitole, qu'on défendit avec valeur, mais sans ordre. Il fut bientôt enlevé d'assaut, saccagé et réduit en cendres.

Vitellius, à table, jouissait de la vue du combat et de l'incendie. Pendant le repas, on lui amena Sabinus, qu'il fit mettre en pièces ; le fils de cet infortuné et Domitien, plus heureux, se sauvèrent de Rome à la faveur du tumulte.

Enfin les ennemis approchent : c'était le moment de combattre pour la vie et pour l'empire : le lâche Vitellius implora la clémence de son rival, et fit intercéder pour lui les vestales. Antonius lui répondit que l'embrasement du Capitole et le meurtre de Sabinus avaient rendu toute négociation impossible. Le combat se livra sous les murs de Rome, et dura toute la journée. Le peuple, regardant froidement la bataille, applaudissait comme à un spectacle de gladiateurs. Après une vive résistance, les vitelliens, repoussés, voulurent rentrer dans la ville ; ils furent poursuivis par les troupes d'Antonius, qui en firent un affreux massacre dans les rues, et surtout au Champ-de-Mars, où ils tentaient de se rallier. Les habitants, impitoyables, fermaient leurs portes à ces infortunés, et les forçaient de retourner au-devant de la mort. La multitude pillait les cadavres ; les vainqueurs se livraient à la joie et à la licence. On voyait ainsi à la fois dans Rome les désordres d'une orgie et les horreurs d'une ville prise d'assaut.

Vitellius, que cette extrémité ne pouvait décider ni à combattre ni à mourir, après avoir goûté, pour la dernière fois de sa vie, les grossières délices d'un copieux repas, sort de son palais par une porte secrète, n'ayant d'autre suite que son pâtissier et son cuisinier. Il marchait dans le dessein de se cacher sur le mont Aventin, chez l'impératrice, femme vertueuse, et qui s'était éloignée de lui pendant le temps de son

infâme prospérité. Tout à coup, une fausse nouvelle lui rend une lueur d'espérance; il retourne au palais, le trouve désert, se couvre d'une vieille robe, prend une ceinture remplie d'or, et se réfugie derrière le lit d'un portier dont les chiens l'attaquent et le mordent : ses cris le trahissent; on le tire de sa retraite couvert de sang et de paille. Lâche jusqu'au dernier instant, il déclare aux soldats qu'il a d'importantes révélations à faire à Vespasien, et demande, pour toute grâce, d'être gardé en prison jusqu'à son arrivée. Loin d'écouter ses prières, on lui met une corde au cou, on déchire ses vêtements, on le traîne à demi nu dans le Forum, par la rue Sacrée; les soldats, tenant leurs piques sous son menton, l'empêchaient de se dérober aux regards du peuple furieux qui l'accablait d'outrages, le couvrait d'immondices, lui reprochait sa gloutonnerie, son plat de Minerve, sa taille colossale, son visage bourgeonné, son ventre monstrueux, ses cruautés, son avarice, enfin sa lâcheté et l'embrasement du Capitole. Porté aux gémonies, on l'y assomma, et son corps, traîné avec des crocs, fut précipité dans le Tibre : ainsi Vitellius trouva une mort digne de sa vie.

Lucius, son frère, et son fils, périrent victimes de la haine qu'on lui portait. Il ne resta de ce règne court et infâme que la honte de l'avoir souffert.

CHAPITRE X.

VESPASIEN.

(An de Rome 822. — De Jésus-Christ 70.)

Désordre à Rome excité par Domitien. — Élévation de Vespasien à l'empire. — Guerre avec les Bataves commandés par Claudius Civilis.—Révolte des Romains. — Mort de Vocula. — La révolte est apaisée par Céréalis. — Victoire de Céréalis sur Civilis. — Paix entre Civilis et Vespasien. — Brillante réception de Vespasien à Rome. — Siége, prise et destruction de Jérusalem. — Association de Titus à l'empire. — Gouvernement de Vespasien. — Mort de Julien Sabinus et de sa femme Eponine. — Institutions et travaux de Vespasien. — Défaite d'Antiochus. — Dernier dénombrement à Rome. — Traits de magnanimité de Vespasien. — Sa maladie et sa mort.

La mort de Vitellius termina la guerre, mais ne rendit pas la tranquillité aux Romains. Domitien, créé César par un décret du sénat, loin d'arrêter le courroux des vainqueurs, les excitait à satisfaire leur soif de vengeance contre les vaincus, qu'ils poursuivaient partout. Antonius fomentait le désordre, protégeait le pillage, et y prenait part; sur le plus léger soupçon de s'être rangé du parti des vitelliens, on était emprisonné, dépouillé, massacré; les femmes dénonçaient leurs maris, les esclaves leurs maîtres; la cupidité rendait les amis perfides et redoutables; on rencontrait partout un danger, nulle part un asile.

Ces calamités, pires que celles de la guerre, cessèrent à l'arrivée de Mucien; sa fermeté réprima le parti dominant, et rassura le parti opprimé. Cependant, on lui reprocha un acte de cruauté inutile; il ordonna la mort du fils de Vitellius, qui n'était âgé que de six ans. La politique ne pouvait justifier cette violation des lois et de l'humanité contre un enfant dont le nom était plutôt un fardeau qu'un honneur.

Le parti de Vitellius n'existait plus; l'empire, las d'être gouverné par des monstres, voulait enfin vivre sous les lois d'un homme, et reconnaissait unanimement Vespasien. Le sénat, peu digne d'un chef aussi vertueux, était trop accou-

tumé à la servitude pour faire de lui-même des décrets convenables à la justice du règne qui commençait. Il se forgea volontairement des chaînes qu'on ne voulait pas lui imposer ; et si Rome fut libre quelques années sous l'autorité de deux sages monarques, elle ne dut ce bonheur qu'aux vertus de ces deux princes, trop grands pour exercer la tyrannie qu'on leur offrait ; car ce lâche sénat avait renouvelé en faveur de Vespasien la loi *regia;* elle lui donnait, comme à ses prédécesseurs, le droit exclusif de paix et de guerre, et celui de faire des sénatus-consultes avec un conseil privé. Sa recommandation aux comices et aux tribus devait être exécutée comme un ordre. Le même décret exemptait d'obéir à ceux du peuple et du sénat ; il défendait de poursuivre aucun de ceux qui auraient violé les lois en obéissant au prince : ainsi le sénat sans pudeur autorisait, par un édit solennel, ce qu'il aurait été honteux de souffrir en silence.

Cependant les formes anciennes existaient encore ; cette nation esclave conservait le nom de république. Pour sanctionner les ordres d'un maître, on les décorait du nom de *sénatus-consulte* et de *plébiscite :* tant il est vrai que sans les mœurs les institutions ne sont rien ; les plus libérales ne font, dans un temps de corruption, que légaliser la tyrannie.

L'empereur, arrêté par les vents contraires, resta plusieurs mois encore dans l'Orient. Tandis que son nom et le respect qu'on lui portait, réunissant tous les partis, terminaient si heureusement la guerre intérieure, une guerre étrangère exposait l'empire au plus imminent péril. Claudius Civilis, homme d'un grand talent et d'un grand caractère, mis aux fers par Néron, délivré par Galba, proscrit par Vitellius, s'était enfin sauvé chez les Bataves, ses compatriotes : doublement animé par le désir de la vengeance et par l'amour de la liberté, il souleva sa nation dans l'espoir de secouer le joug des Romains ; les Bataves, originaires de Germanie, engagèrent facilement les Cattes, les Cauques, les Bructères, et plusieurs autres peuples de cette contrée belliqueuse, à gros-

sir leurs forces. Leur mépris pour Néron, Galba, Othon, Vitellius, pour le sénat et pour le peuple qui leur obéissaient, et la brillante renommée de Civilis, les remplissaient d'ardeur et de confiance. En même temps les Germains, animés par une vieille haine contre Rome, se trouvaient alors vivement excités à la guerre par une prophétesse nommé Valléda, dont les paroles passaient pour des oracles. Cette femme augmentait ce respect superstitieux en restant invisible. Elle habitait une tour isolée, au pied de laquelle les Barbares venaient l'interroger. Un de ses parents portait ses réponses mystérieuses.

Civilis, se concertant avec elle, réunit bientôt sous ses ordres une armée formidable. Les Bretons lui envoyèrent des secours; il avait sous lui des généraux renommés, Classicus et Tutor, dont l'intrépidité effraya souvent les légions romaines. Ce chef des rebelles, aussi rapide dans l'exécution que hardi dans la conception de ses plans, voyant les Romains affaiblis et divisés par la guerre de Vitellius contre Othon, déguisa d'abord son ambition, fit prêter serment par ses soldats à Vespasien, et attaqua, sans perdre de temps, Aquilius qu'il défit complétement.

Memmius Lupercus et Hérennius Gallus ayant ensuite réuni leurs forces pour s'opposer à ses progrès, il les battit et les mit en fuite. Vocula, habile officier, leur succéda, et, malgré tous ses efforts, ne put arrêter le torrent. Dans une première affaire, il se vit forcé à la retraite; dans une seconde, le succès resta douteux.

La mort de Vitellius suspendit quelque temps les hostilités qu'elle aurait dû terminer, si les Bataves eussent été sincères. Comme Civilis ne pouvait plus se servir d'aucun prétexte soutenable, il cessa de masquer ses intentions, se déclara ouvertement ennemi de l'empire, et continua de combattre avec avantage.

Une grande partie des Gaulois voyaient avec plaisir les succès des Bataves; leurs druides, et tous ceux qui tenaient encore à l'ancienne religion et aux anciennes coutumes proscrites par

les derniers Césars, les excitaient à prendre les armes et à recouvrer leur indépendance : ils leur faisaient envisager l'incendie récent du Capitole comme un heureux présage qui promettait à de nouveaux Brennus de nouveaux triomphes.

Langres, Trèves et plusieurs autres cités se joignirent aux Bataves. La contagion de l'esprit de révolte s'étendit jusque dans les camps des Romains. On vit alors une défection inouïe; on vit des légions embrasser la cause et suivre les étendards des Barbares. Voeula, opposant vainement une fermeté héroïque au délire de la sédition, s'efforça sans succès de représenter aux factieux l'opprobre dont ils allaient se couvrir en traînant leurs aigles à la suite des drapeaux germains et bataves, en soumettant les vainqueurs aux vaincus, les maîtres aux esclaves, et en préférant les ordres ignominieux d'un Civilis, d'un Tutor, d'un Classicus, au noble commandement des Césars et à l'autorité du sénat et du peuple : sa résistance ne fit qu'irriter le crime; on l'égorgea.

Cependant les rebelles, se souvenant encore qu'ils étaient Romains, n'osèrent point se déclarer sujets d'un prince barbare; il firent prêter serment à l'empire des Gaules, et proclamèrent César un de leurs officiers, Julius Sabinus. Rome se croyait perdue; l'Italie s'attendait à voir fondre à la fois sur elle les Germains, les Bataves, les Gaulois et les Bretons. Mucien et Domitien, réunissant leurs armées, se disposèrent à marcher pour défendre les Alpes, et firent partir avant eux quatre légions, commandées par Pétilius Céréalis, général actif, expérimenté et digne d'être comparé aux plus fameux généraux de la république.

En arrivant dans les Gaules ce général trouva le danger moins grand qu'on ne l'avait pensé; le nouveau César, Julius Sabinus, dont l'habileté n'égalait pas l'ambition, venait d'attaquer les Séquanais qui l'avaient battu et mis en fuite. Céréalis, sans attendre de renforts, s'empare de Langres, défait les habitants de Trèves, et ramène à leur devoir les légions révoltées. Sa sagesse lui valut autant de succès que son courage;

les rebelles, craignant la vengeance, hésitaient à se soumettre : loin d'aigrir les esprits par cette rigueur qui ne passe pour force qu'aux yeux de la faiblesse, il attribua la sédition au malheur des temps, accorda une amnistie complète, et défendit, sous des peines sévères, aux officiers et aux soldats fidèles de reprocher le passé à ceux qui rentraient dans le devoir.

Ce premier avantage empêcha le feu de l'insurrection de s'étendre ; en vain Civilis et les réfugiés de Tongres et de Langres voulurent continuer à détacher les Gaulois de l'empire : les états de la Gaule se rassemblèrent ; toutes les villes y envoyèrent leurs députés. Un d'eux, nommé Vindex, parvint à les convaincre que leur désunion, leurs jalousies mutuelles et même leurs richesses s'opposaient à leur indépendance ; qu'il ne pourraient jamais s'accorder pour reconnaître un chef, une capitale, et que la domination des Romains, n'exigeant d'eux que quelques tributs et des soldats, et leur accordant le droit de cité, était préférable à celle des Germains, qui, sous le nom d'alliés, ne voulaient entrer dans la Gaule que pour la piller et l'asservir. De ce moment la Gaule resta tranquille, et on n'eut plus à combattre que les Bataves et les Germains.

Civilis et Céréalis se mesurèrent bientôt. Dans un premier combat, après une résistance opiniâtre, le premier fut battu par les Romains et obligé de se retirer ; mais le courage actif de Civilis ne se laissait point facilement abattre ; rassemblant de nouvelles forces, il surprit Céréalis, enfonça ses légions et s'empara de son camp. Ces deux rivaux étaient dignes l'un de l'autre. Le général romain, ralliant ses troupes, les ramena au combat, et, par l'habileté de ses manœuvres, contraignit Civilis de prendre la fuite.

Au bruit de cette défaite, Mucien voulut suspendre sa marche ; il craignait l'ardeur et l'ambition coupable de Domitien. Ce jeune prince, indocile à ses avis, continua sa route. Arrivé à Lyon, son impatience dévoila ses projets ; il écrivit à Céréalis pour l'engager à lui céder le commandement de ses

légions : son dessein était de marcher à leur tête en Italie, pour détrôner son père et Titus. Céréalis rejeta sa demande avec dédain : le prince, déconcerté, parut renoncer à ses projets, et refusa même, dès ce moment, d'exercer aucune fonction publique.

Céréalis poursuivit ses succès, et porta la guerre chez les Bataves. Leur pays, couvert de marais, opposait à la valeur romaine de nombreux et d'insurmontables obstacles : après plusieurs combats où la fortune fut balancée, Civilis, aussi habile politique que grand capitaine, voyant de l'incertitude parmi ses alliés, et informé de leur dessein de traiter avec Rome en le sacrifiant, les prévint, et fit valoir auprès de Vespasien le zèle hardi qu'il avait montré pour lui contre Vitellius, sa soumission lui fit obtenir la paix avec des conditions honorables.

Dans le même temps les Scythes, nommés Sarmates, entrèrent en Mœsie, et la dévastèrent après avoir battu Fontéius Agrippa. L'empereur envoya contre eux quelques légions, commandées par Rubrius Gallus, qui les contraignit à repasser le Danube, et fortifia la frontière.

Vespasien, obligé de rester plusieurs mois à Alexandrie, reçut dans cette ville les hommages] des princes de l'Orient. Tacite et Suétone rapportent qu'un aveugle et un boiteux vinrent lui dire que le dieu Sérapis leur était apparu, et les avait avertis qu'ils guériraient de leurs maux si l'empereur voulait toucher avec sa salive le visage de l'un et le talon de l'autre. Le prince avait honte de paraître ajouter foi à cette fable ; mais, pressé par ses amis, et croyant sans doute que dans ce siècle il fallait joindre à la force de la politique celle de la superstition, il consentit à leur demande, les toucha et les guérit. La puissance trouve toujours de nombreux témoins pour attester de pareils miracles.

Après avoir affermi ainsi son pouvoir en Égypte par la crédulité des peuples, Vespasien laissa dans l'Orient Titus, chargé de combattre les Juifs et partit pour Rome.

Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui; les parfums brûlant sur toutes les places, les rues ornées de guirlandes de fleurs, les hymnes chantés par les prêtres et répétés par la multitude, semblaient ne faire de toute la ville qu'un temple magnifique. Toutes les tribus signalèrent leur joie par des repas publics, et l'on n'entendait partout que des vœux formés pour la durée de son règne et pour la prospérité de sa famille.

Vespasien était alors âgé de cinquante-neuf ans; sa conduite justifia les espérances qu'on avait conçues. Après avoir donné aux fêtes et aux cérémonies le temps qu'exigeaient l'usage et la décence, il se livra entièrement aux soins du gouvernement.

L'empire entier, à l'exception des Juifs, était soumis et tranquille : Titus exécuta les ordres de son père, attaqua les Hébreux campés sous les murs de Jérusalem, les força de rentrer dans la ville, et en forma le siége. Il fut long et meurtrier. Ce n'était point une cité, c'était une nation qu'on assiégeait. La nature et le fanatisme défendaient la ville : trois montagnes, hérissées de fortifications, formaient trois enceintes séparées; elles contenaient six cent mille furieux qui croyaient combattre pour Dieu contre les hommes.

Leur malheur s'accroissait par leur désunion; divisés en plusieurs sectes qui se détestaient, la vue de l'ennemi ne les empêchait pas de se déchirer entre eux; et, après avoir repoussé les Romains de leurs murs, ils revenaient combattre pour leur parti. Ainsi cette malheureuse ville voyait à la fois dans son sein toutes les horreurs de la guerre civile et de la guerre étrangère.

Les Iduméens, qu'ils avaient appelés à leur secours, massacrèrent le vertueux pontife Ananias; la faction des zélés, commandée par Jean de Giscala, vengea ce meurtre par d'affreux massacres. Cette faction était elle-même divisée en plusieurs partis, dont les chefs, Simon et Éléazar, attaquaient avec rage celui de Jean. L'intérêt commun ne les réunissait

que peu de moments, et alors ils combattaient avec intrépidité les Romains. En vain leur roi Agrippa, et un de leurs généraux, l'historien Josèphe, tentèrent, avec la permission de Titus, de préserver ce peuple égaré d'une ruine totale, et de le ramener à la concorde et à la paix ; on ne répondit à leurs discours que par des injures et par des menaces.

Bientôt la famine vint ajouter ses tourments à toutes les calamités de Jérusalem : le peuple, réduit à manger du cuir et même des cadavres, assailli sans relâche par les vainqueurs du monde, épuisé par la guerre intestine, affaibli par de continuels massacres, troublé par des prophéties annonçant sa destruction, menacé, dans l'ombre des nuits, par des voix inspirées ou perfides qui criaient : « Les dieux s'en vont, » méprisait le danger, la fatigue, la faim, les présages, ne quittait les armes qu'avec la vie, et bravait également les dominateurs de la terre et le maître de l'univers.

La résistance des Juifs semblait croître en proportion de leurs périls : Titus poursuivit ses attaques avec autant de prudence que de constance et de courage. Offrant toujours la paix, pressant toujours la guerre, il s'empara de trois enceintes qu'il prit d'assaut, et s'efforça vainement de sauver le temple, qui devint la proie des flammes. Il trouvait des ennemis tant qu'il existait des hommes, et il ne put enfin triompher que d'un amas de débris et d'un peuple de cadavres.

Jérusalem fut livrée au pillage et rasée. Quatre-vingt mille prisonniers échappèrent seuls aux combats. Les Romains en crucifièrent un grand nombre. Titus, dans l'espoir de se justifier d'une si horrible effusion de sang, disait : « Je n'ai fait « qu'exécuter les ordres du ciel contre un peuple qui semblait « être l'objet de sa colère. » Josèphe lui-même, indigné des excès de ses compatriotes, s'écriait : « Jérusalem a commis « tant de crimes que, si les Romains ne l'avaient pas détruite, « elle aurait péri par un déluge, ou se serait vue consumée « par les flammes comme Sodome et Gomorrhe. »

La longue résistance des Juifs et leur fanatisme les avaient

rendus redoutables ; leur défaite remplit Rome de joie et d'orgueil. Titus fut comblé d'honneurs et d'éloges : le sénat lui décerna ainsi qu'à Vespasien le triomphe. On porta devant le char du vainqueur les vases sacrés de Salomon et les lois de Moïse.

Vespasien associa son fils Titus à l'empire, le nomma sept fois son collègue au consulat, et lui fit exercer plusieurs années les fonctions de tribun [1].

L'empereur, en revenant à Rome, y ramena la paix, la justice et la vertu que ses prédécesseurs semblaient en avoir exilées. Il rendit aux lois leur vigueur, aux magistrats leur autorité ; déférant pour le sénat, doux et populaire pour les citoyens, ferme et sévère avec les troupes, il rétablit la confiance dans la ville, la sûreté sur les routes, l'ordre dans les provinces et la discipline dans l'armée. Pour affermir son autorité, il ne crut pas nécessaire de proscrire ses ennemis ; il prit le parti le plus sûr et le plus doux, celui de regagner leur affection. Sa sévérité se réduisit au licenciement des vitelliens les plus opiniâtres, à la réforme des hommes vicieux dont il purgea les ordres de l'état, au bannissement des sophistes qui corrompaient les mœurs de la jeunesse.

On ne peut reprocher à sa mémoire qu'une condamnation trop rigoureuse : Julius Sabinus, qui avait pris le nom de César, poursuivi après sa défaite, prit congé de ses amis, renvoya ses esclaves, mit le feu à sa maison dans laquelle on crut qu'il avait péri, et se retira au fond d'une caverne, suivi de deux seuls affranchis, dont il connaissait la fidélité. Éponine, sa femme, que sa piété conjugale immortalisa, se livra au plus violent désespoir, et les éclats de sa douleur firent croire encore avec plus de certitude que son mari n'existait plus : elle voulait renoncer à une vie qui n'était qu'un fardeau pour elle. Peu de jours après, Sabinus l'informa secrètement du lieu de sa retraite. Cette Gauloise courageuse, conservant en-

[1] An de Jésus-Christ 71.

core l'apparence d'un chagrin qui pouvait écarter tout soupçon, partagea la captivité volontaire de son époux, s'éloigna peu à peu du monde, et s'enterra enfin, pendant plusieurs années, avec l'objet qui donnait seul du prix à sa vie.

Au fond de cette grotte obscure, et sans aucun secours, elle donna naissance à deux enfants; mais, soit par trahison, soit par imprudence, l'asile de cette famille infortunée fut enfin découvert : on l'amena devant Vespasien. A leur vue, il versa des larmes, et il était prêt à céder aux nobles et touchantes prières d'Éponine. Les mœurs du siècle, la politique du temps, les alarmes du sénat, les conseils de Mucien, lui firent sacrifier la pitié à la raison d'état : il envoya au supplice ces illustres proscrits, et ne fit grâce qu'à leurs enfants. Éponine reprit sa fierté quand elle perdit l'espérance : « Apprends, Vespasien, dit-elle, qu'en remplissant mes devoirs et « en prolongeant les jours de ta victime, j'ai goûté plusieurs « années, dans l'obscurité d'une caverne, un bonheur que « l'éclat du trône ne te fera jamais connaître. » La gloire l'accompagna sur l'échafaud; la honte et le remords restèrent près de l'empereur dans son palais.

Cet acte de cruauté, que la morale condamne et que la politique veut en vain excuser, fut la seule tache de ce règne glorieux.

Vespasien, né dans un siècle où l'on voyait sans émotion l'effusion du sang, se montra toujours humain, sensible et même généreux pour ses ennemis. Il ne pouvait supporter la vue d'un supplice; l'orgueil du rang suprême n'avait point altéré la simplicité de ses mœurs; ses vêtements étaient modestes, sa table frugale; affable et populaire, il se laissait aborder facilement, et se mêlait, dans les bains publics, à la multitude. Il réprima le luxe, et se montra constamment ennemi de la mollesse. Un jeune officier se présentant un jour à lui tout parfumé : « J'aimerais mieux, lui dit-il, que vous sentissiez l'ail que l'es« sence. »

Rome lui dut de superbes monuments, un vaste amphi-

thâtre; il fit graver sur trois cents tables de cuivre les meilleures lois. Son attention vigilante s'occupait également des autres cités de l'empire; il les répara, les fortifia et les embellit.

Les peuples étrangers tentèrent rarement d'attaquer un empire uni, gouverné par un chef si actif et si ferme : cependant Antiochus, roi de Comagène, et son fils Épiphane, comptant sur l'appui des Parthes voulurent se rendre indépendants [1]. Cérennius Pétus, par les ordres de l'empereur, marcha contre eux et les mit en fuite. Antiochus, surpris dans sa retraite, fut enchaîné et envoyé à Rome. Vespasien lui rendit la liberté, et le laissa vivre à Lacédémone avec un traitement royal.

Les Scythes, nommés Alains, habitants des rives du lac Méotis, et appelés aujourd'hui Cosaques du Don envahirent la Médie [2]; pénétrant ensuite en Arménie, ils battirent le roi Tigranne, allié de Rome, et le firent prisonnier. Titus vint alors en Syrie prendre le commandement de l'armée : son nom seul parut effrayer les Barbares; ils abandonnèrent l'Asie. Ainsi, sans combattre, il délivra l'Orient de leurs fureurs.

A son retour, son père l'ayant nommé censeur, il présida au dernier dénombrement dont l'histoire parle. Pline fait, à cette occasion, une remarque qui prouve à quel point la longévité était commune alors; on trouva par le dénombrement quatre-vingt-un centenaires, dont huit étaient âgés de plus de cent trente ans, et trois de cent quarante [3].

Vespasien, qui, suivant les maximes romaines, avait été si inflexible pour la révolte du Gaulois Sabinus, se conduisit à l'égard des Romains avec une constante humanité. Il méprisait la délation; et, lorsqu'on l'insultait par des placards satiriques, au lieu de rechercher les auteurs de ces libelles et de sévir contre eux, il les combattait avec leurs propres armes, et se vengeait de leurs satires par des épigrammes.

[1] An de Jésus-Christ 73.
[2] An de Jésus-Christ 74.
[3] An de Jésus-Christ 75.

Helvidius Priscus refusait de lui donner le titre de César; il n'en montra aucun ressentiment, et dans la suite Helvidius, convaincu de concussions en Syrie, étant condamné, l'empereur révoqua l'arrêt; mais on s'était pressé de l'exécuter, et sa grâce arriva trop tard.

Métius Pomposianus parlait avec un orgueil imprudent d'une prédiction de certains astrologues qui lui promettait l'empire; Vespasien, qu'on voulait irriter contre lui, le fit consul, et dit : « S'il devient empereur, il se souviendra que « je lui ai fait du bien : je plains ceux qui conspirent pour « prendre ma place; ce sont des insensés; ils ne connaissent « pas le poids du fardeau qu'ils veulent porter. »

Inaccessible à la vanité, il parlait souvent de l'obscurité de sa naissance, et se moquait de ses flatteurs, en leur rappelant qu'il devait le jour à un partisan enrichi par les profits d'un emploi fiscal.

Le roi des Parthes, moins grand, et par conséquent plus vain, lui écrivit ainsi : « Arsace, roi des rois, à Vespasien. » L'empereur répondit modestement : « Flavius Vespasien à « Arsace, roi des rois. »

L'orgueil de Mucien contrastait étrangement avec la simplicité de l'empereur; il vantait sans cesse ses exploits, ses talents, ses services, et traitait Vespasien moins en souverain qu'en collègue. Sa hauteur indignait tout le monde : l'empereur la souffrait, écoutant plus sa reconnaissance que sa dignité. Une fois seulement l'insolence de Mucien l'irrita tellement que son humeur éclata; il en eut honte, et s'écria : « Ah! que je suis homme! »

La fille de Vitellius languissait dans la pauvreté; tous les courtisans de son père la fuyaient : un seul homme vint à son secours, et la dota; ce fut Vespasien.

On lui apporta un jour une liste de conspirateurs; il la déchira : « Je ne veux pas, dit-il, les connaître. »

Un huissier de Néron, qui l'avait autrefois chassé du palais en lui disant « d'aller, s'il le voulait, à la potence, » osa se

présenter devant lui. L'empereur se contenta de le renvoyer en riant et en lui répétant ses propres paroles.

Sa bonté n'était point faiblesse ; il réprima l'usure avec rigueur, et fit une loi pour condamner à la servitude toute femme libre qui se serait livrée à un esclave. Protecteur des arts et des lettres, il récompensa magnifiquement l'historien Josèphe, honora de son amitié Pline l'Ancien, officier estimé et savant illustre ; le célèbre Quintilien, modèle des orateurs, eut part à ses libéralités ; il commença la fortune de Tacite.

Sa faveur s'étendait sur les arts mécaniques. Un mécanicien trouva le moyen de transporter, à peu de frais, d'immenses colonnes ; l'empereur le récompensa généreusement, mais ne voulut pas se servir d'une machine qui devait suppléer aux bras : « Il faut, disait-il, que le pauvre vive et travaille. »

Ce prince économe fut généralement taxé d'avarice : il est certain qu'il nomma partout des questeurs et des percepteurs rigides, et déploya beaucoup d'activité pour grossir le trésor ; mais le besoin d'argent est un malheur qui suit nécessairement les temps de désordre, de faiblesse, de tyrannie et de prodigalité. Il fallait compléter les armées, payer les dettes, rebâtir le Capitole, terminer les guerres de Germanie, des Gaules, de Judée, réparer les routes, fortifier les villes ; et, si Vespasien aima l'argent, il ne s'en servit jamais que pour l'utilité publique.

Trop fiscal peut-être, il remit en vigueur tous les impôts établis par Galba. On prétend même qu'il en mit un sur les urines, et que Titus lui ayant fait des représentations sur l'indignité de cette taxe, l'empereur, souriant, lui fit sentir quelques pièces d'or qui provenaient de ce tribut, et lui demanda si elles avaient mauvaise odeur.

Un jour, les députés d'une ville lui ayant annoncé que leurs compatriotes avaient résolu de lui élever une statue d'un grand prix : « En voilà la base, leur dit-il en tendant la main ; « mettez-y l'argent de votre statue. »

En même temps que Vespasien affermissait, par la sagesse

de son administration, la tranquillité intérieure, il recula les limites de l'empire, et y réunit la Judée, la Comagène, la Lycie, l'Achaïe, la Pamphilie, la Cilicie, la Thrace, Samos, Byzance et l'île de Rhodes. Ses soins vigilants réparèrent les malheurs de plusieurs contrées dont les tyrans avaient presque détruit la population. Céréalis, envoyé par lui en Bretagne, y obtint de grands succès, et répara les fautes de ses prédécesseurs. Julius Frontinus, qui lui succéda, l'égala en courage, et subjugua le pays de Galles [1]. Ce général, connu par plusieurs ouvrages militaires estimés, fut remplacé par Julius Agricola, qui, en sept ans, acheva la conquête de l'île, et dut son immortalité moins encore à ses vertus et à ses exploits qu'à la plume de Tacite, son gendre.

Vespasien goûtait en paix le bonheur dont il faisait jouir les Romains, lorsqu'il fut attaqué, dans une de ses maisons de plaisance en Campanie, d'un mal qu'on crut d'abord léger. Il le jugea lui seul plus grave. « Je crois, dit-il en souriant, « que je vais bientôt être dieu. » Sa maladie augmenta ; son estomac cessa ses fonctions ; mais, quoiqu'il tombât souvent en faiblesse, il se livrait toujours aux affaires, et ne voulut jamais rester au lit, disant « qu'un empereur devait mourir « debout. » Il rendit le dernier soupir entre les bras de ceux qui le soutenaient. Il avait vécu soixante-neuf ans, et régné dix années [2]. Les regrets du peuple furent universels et sincères ; son éloge peut être renfermé dans ce peu de mots de Tacite : « L'élévation de Vespasien à l'empire ne fit qu'un « changement en lui ; elle lui donna le pouvoir de faire le « bien qu'il voulait. »

[1] An de Jésus-Christ 78.

[2] An de Jésus-Christ 80.

CHAPITRE XI.

TITUS.

(An de Rome 832. — De Jésus-Christ 80.)

Élévation de Titus à l'empire. — Son portrait. — Son amour pour Bérénice. — Son gouvernement. — Ses travaux. — Ses bienfaits. — Sa clémence. — Victoires d'Agricola. — Désastres occasionnés par la peste et par une éruption du Vésuve. — Mort de Pline. — Incendie à Rome. — Mort de Titus.

Titus était associé à l'empire : Vespasien l'avait nommé son successeur. Un seul homme voulut s'opposer à son élévation et lui disputer le rang suprême ; ce fut Domitien. Il se prétendait cohéritier, et reprochait à son frère d'avoir fabriqué un faux testament : on méprisa son opposition, et le sénat, par un décret, proclama Titus empereur. Ce prince inspirait alors aux Romains plus de crainte que d'espérance : élevé à la cour de Néron, il n'avait pu résister à la contagion de l'exemple, et s'était livré aux voluptés. Séduit par les courtisanes, environné d'affranchis, d'esclaves et d'histrions, il suivit le torrent du siècle, et passa les beaux jours de sa jeunesse dans les fêtes, dans les orgies et aux spectacles, pour lesquels il montrait une vive passion.

Titus, d'une taille peu élevée et trop forte, se faisait cependant remarquer par la grâce de ses mouvements et par la majesté de son maintien. Il avait cultivé les lettres et composé quelques tragédies. Habile dans tous les exercices, personne ne le surpassait dans l'art de manier les armes et de lancer des traits. Au siége de Jérusalem, il tua douze ennemis de sa main.

Ceux qui jugent le caractère des hommes par leurs penchants auraient dû mieux augurer du sien par ses liaisons. Dans la cour infâme de Néron, l'ami qu'il choisit fut le vertueux et infortuné Britannicus. Son amitié brava la tyrannie, résista au temps, et ne se rompit point par la mort. Dès qu'il

parvint au rang suprême qui fait oublier tant de sentiments, son premier soin fut d'élever un monument à la mémoire de Britannicus.

Quand ses devoirs l'éloignèrent de Rome et l'obligèrent de paraître dans les camps, il se montra soldat hardi, capitaine prudent; mais les premières impressions ne s'effacent pas sans peine. On l'accusait toujours de trop aimer les plaisirs de la table, et de laisser trop d'empire aux femmes sur son cœur. Les rigueurs excessives qu'il crut indispensables pour épouvanter et subjuguer les Juifs le firent taxer de cruauté. Enfin on lui reprochait la mort de Cécinna, qu'il avait fait poignarder pour prévenir un complot formé par ce général contre ses jours.

Titus avait déplu aux Romains en bravant leurs mœurs et en se livrant sans réserve à la plus violente passion pour une reine étrangère, Bérénice, fille d'Agrippa, roi de Judée, et veuve de Polémon, roi de Cilicie.

Elle le suivit à Rome, habita son palais, et obtint de lui la promesse de l'épouser; enfin Rome, au moment où Titus monta sur le trône, craignait de voir recommencer le règne de Néron. Mais, dès qu'il fut revêtu du pouvoir suprême, il surprit tout l'univers, parut un autre homme, et se montra digne de commander au monde en se commandant à lui-même.

L'opinion publique s'était manifestée hautement contre son hymen avec Bérénice; il la renvoya en Asie. Celui qui sait vaincre un amour véritable triomphe sans peine des autres passions; il ne connut plus de plaisir que ses devoirs, et éloigna de lui les complices de ses débauches, les esclaves et les baladins qui l'entouraient.

Ayant consulté, sur les moyens de bien régner, Apollonius de Tyane, fameux par des vertus réelles et par de faux prodiges, le philosophe ne lui répondit que ce peu de mots: « Imitez votre père. » Titus fit plus : il le surpassa en justice, en bonté, en modestie, et surtout en générosité.

Il refusait tous les dons et en faisait de magnifiques. Son

premier édit confirma tous les bienfaits accordés par ses prédécesseurs, quoiqu'un statut extravagant de Tibère donnât le droit à l'avarice de chaque nouvel empereur de les annuler à son avénement. Titus continua les sages réformes commencées par Vespasien dans les ordres de l'état, dans les mœurs, dans les lois et dans les règlements d'administration. Les délateurs, si honorés par les tyrans, se virent condamnés par lui à être fustigés et vendus comme esclaves. Il réprima l'avidité des gens de loi, abrégea les procédures, et punit la corruption des juges. Le sénat fut libre dans ses discussions, le peuple dans ses suffrages ; et le sceptre, porté par cet excellent prince, ne parut que l'appui de la liberté.

Le bon ordre qui régnait dans ses finances lui permit de satisfaire la vanité du peuple, en embellissant Rome par de superbes monuments, et son goût pour les spectacles par des fêtes somptueuses. Il n'écoutait que la justice pour les actes de son administration, mais il ne dédaignait pas de consulter la multitude sur le choix de ses amusements. Il la fit jouir de la vue d'une magnifique naumachie, et lui donna dans le cirque le spectacle d'un combat de cinq mille animaux féroces qui s'entretuèrent.

Affable et populaire, il ne repoussait aucune demande, aucune réclamation ; sa grâce ajoutait au bienfait et adoucissait le refus. Comme on lui reprochait un jour dans son conseil de promettre plus qu'il ne pouvait tenir : « Il ne faut, dit-il, « ôter à personne l'espérance, et jamais on ne doit sortir « mécontent de l'audience du prince. »

Se rappelant, un soir pendant son repas, qu'il avait passé toute la journée sans obliger personne : « Hélas! mes amis, « dit-il, j'ai perdu un jour. »

Lorsqu'on se sent fort par l'amour qu'on inspire, on est inaccessible à la crainte : informé qu'on avait publié des libelles contre lui : « Pourquoi, dit-il, redouterais-je des écrits « que tout le monde trouvera calomnieux, si je ne fais rien « qui soit digne de blâme ? »

Cependant sa constante bonté n'empêcha pas quelques hommes ambitieux de former des projets contre lui. Deux patriciens conspirèrent pour le renverser du trône; il en fut informé, les fit venir en sa présence, leur conseilla de renoncer à des desseins contraires aux lois divines et humaines, envoya un courrier à la mère de l'un d'eux pour la rassurer sur le sort de son fils, invita les deux conjurés à sa table; et le lendemain, les plaçant à côté de lui à un combat de gladiateurs, il remit dans leurs mains les épées qu'on lui portait selon l'usage avant le combat, et les chargea de les examiner. La rigueur des princes faibles tue quelques conspirateurs; la clémence des grands caractères tue les conspirations.

Une ambition plus coupable affligea son cœur sans aigrir son esprit : Domitien, son frère, tenta de soulever contre lui les prétoriens et quelques légions. Titus, au lieu de le bannir, le conjura de lui rendre son amitié, l'associa à l'empire, le déclara son successeur, et le supplia, les larmes aux yeux, de ne point usurper par un crime le rang que lui destinait la nature.

Tandis que Titus s'occupait sans relâche d'assurer la félicité du peuple romain, Agricola soutenait en Bretagne la gloire de ses armes. Il vainquit les Ordovices; l'île de Mona (Anglesey), défendue par une population belliqueuse, par la superstition des druïdes et par la mer, ne put lui résister. Profitant habilement d'une basse marée, il parut dans cette île à l'improviste, comme s'il tombait des nues, et subjugua ce peuple, aussi effrayé que surpris de cette invasion inattendue.

Après avoir vaincu les Bretons par la force, il soumit ces esprits altiers par sa modération, diminua les impôts, fit régner la justice, adoucit les mœurs par l'instruction, persuada aux habitants sauvages de ces contrées d'adopter le langage, les vêtements, les coutumes des Romains, et les amollit en les civilisant.

Agricola ne rendit à l'empereur qu'un compte modeste de ses actions; la renommée en publia la gloire.

Les Romains semblaient condamnés par les dieux à subir des peines proportionnées à leurs crimes et à leurs excès ; et, tandis que les vertus de Titus les faisaient jouir d'une trêve passagère à leurs maux, le ciel fit tomber sur l'Italie d'épouvantables calamités qui la dévastèrent. L'un de ces fléaux fut une peste terrible qui emportait dix mille personnes par jour. L'effroi devint universel ; on craignait une destruction totale. Titus, seul au-dessus de la peur, ranima le courage de ses concitoyens, consola, secourut les malades sans redouter aucun péril, et par ses soins vigilants arrêta enfin les progrès de la contagion.

L'autre malheur qui vint troubler la tranquillité de son règne fut une éruption violente du Vésuve ; elle engloutit sous d'épaisses couches de lave les villes d'Herculanum et de Pompéia, et couvrit de cendres l'Italie, la Sicile et les côtes d'Afrique. La terre ébranlée paraissait arrachée de ses fondements. Une nuit sombre remplaçait le jour ; l'air se chargeait d'une fumée brûlante ; de larges fleuves de feu sillonnaient les plaines ; les habitants périssaient écrasés par la chute des édifices, dévorés par la flamme, ou étouffés par la fumée. La mer, ouvrant ses larges gouffres, enlevait aux fugitifs tout espoir d'asile. En trois jours des bourgs populeux et de florissantes cités disparurent. Les mortels désespérés croyaient assister à l'embrasement du monde.

Au milieu de cet assaut des dieux contre la terre, un seul Romain, un savant illustre, Pline l Ancien, impassible comme Archimède à la prise de Syracuse, cherchant la vérité au milieu du désordre des éléments, étudiait, observait la marche, les progrès de cet effrayant phénomène. Il mourut en en traçant les détails, qui sont parvenus jusqu'à nous par la plume élégante de Pline, son neveu, digne émule et fidèle ami de l'historien Tacite.

A la même époque Rome éprouva encore les ravages d'un incendie. Le courage, la sagesse, le temps, pouvaient réparer et faire oublier ces malheurs ; Rome en subit bientôt un plus

irréparable : le ciel lui enleva Titus ; il ne brilla que peu d'instants dans le monde, comme un doux rayon dans un jour d'orage.

Depuis quelque temps, ce prince, agité par des pressentiments, troublé par des présages, se livrait à une sombre mélancolie. Espérant la dissiper, il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait au pays des Sabins. Les progrès d'une fièvre ardente résistèrent à tous les remèdes ; il se plaignait doucement aux dieux de périr si jeune et sans l'avoir mérité ; en expirant, il protesta qu'il ne se reprochait dans sa vie qu'une seule action, qu'il ne cita pas. Quelques historiens croient que Domitien l'avait empoisonné. Dion rapporte que ce frère barbare le fit saisir au milieu de son accès, et plonger dans une cuve d'eau glacée. Plutarque donne une cause plus naturelle à sa mort ; il l'attribue à l'habitude des bains froids que ce prince n'interrompit point pendant sa maladie.

La triste fin d'un empereur à la fois si chéri et si respecté causa dans Rome un deuil général. Les jeunes citoyens croyaient avoir perdu leur père, et les vieillards leur fils. Le sénat, se rassemblant sans convocation, lui prodigua des éloges qui, pour la première fois, n'étaient point dictés par l'adulation, et lui décerna les honneurs divins. Un prince tel que Titus rendrait l'apothéose excusable si elle n'était pas sacrilége ; mais si l'on ne peut sans délire égaler un mortel à la Divinité, on doit avec justice élever au-dessus de tous les hommes le prince qui mérita d'être appelé *l'amour et les délices du genre humain*.

Titus, né le 30 décembre 792 de Rome, an 40 de Jésus-Christ, mourut le 13 décembre 82. Il avait régné deux ans, deux mois et vingt jours.

CHAPITRE XII.

DOMITIEN.

(An de Rome 834. — De Jésus-Christ 82.)

Gouvernement de Domitien. — Conquête de l'Écosse par Agricola. — Discours de Galgacus, roi d'Écosse, à ses soldats. — Discours d'Agricola à ses soldats. — Bataille entre les Romains et les Bretons. — Défaite des Bretons. — La Bretagne réduite en province romaine. — Honteux triomphe de Domitien. — Disgrâce et mort d'Agricola. — Irruption des Sarmates et des Scythes en Italie. — Paix entre eux et Rome. — Tyrannie de Domitien. — Fermeté d'Apollonius de Tyane. — Révolte et mort de Lucius Antonius. — Cruauté puérile de Domitien. — Persécution exercée envers les chrétiens par Domitien. — Sa conduite effrayante avec le sénat. — Prédiction et mort de l'astrologue Asclétérion. — Hommes célèbres à cette époque : Josèphe, Épictète, Martial, Juvénal, Silius Italicus et Stace. — Mort de Domitien.

Domitien, aussi fourbe que Tibère, aussi cruel que Néron, se vit forcé de contraindre ses penchants et de masquer son affreux caractère, en montant sur un trône resplendissant encore des vertus de son père et de son frère. Il n'osa pas démentir, dans les premiers instants, leurs maximes et leurs principes que tout l'empire respectait, et il parut même vouloir les imiter. On le vit, dans les commencements, diminuer les impôts, refuser les legs qu'on lui offrait, affecter de l'horreur pour l'effusion du sang, défendre même de sacrifier des animaux. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, éleva de superbes édifices, creusa près du Tibre un grand lac, célébra les jeux séculaires, et satisfit avec magnificence la passion des Romains pour les spectacles et pour les combats de gladiateurs.

Il varia les jeux publics, fit disputer à de jeunes filles, dans le cirque, le prix de la course, et sembla vouloir encourager les lettres en établissant des conférences où les orateurs les plus distingués disputaient sur des sujets donnés en grec et en latin. Il veilla sévèrement au maintien de la justice, bannit les délateurs, et proscrivit l'usage barbare de mutiler les en-

fants, comme en Asie, pour remplir les palais d'eunuques.

Domitien réprima l'abus des satires et des libelles, et, flétrissant les courtisanes qui, depuis Néron, affichaient un luxe insolent, il les priva du droit d'hériter, et leur défendit de se montrer en char et en litière. Il adoucit les peines portées contre les vestales qui enfreignaient leurs vœux, et ne leur fit subir la mort qu'en cas de récidive. Croyant trouver un moyen de préserver Rome des disettes fréquentes auxquelles elle était exposée, pour encourager la culture du blé, il ordonna d'arracher en Italie une grande partie des vignes; mais cet ordre, contraire aux coutumes et aux droits de propriété, éprouva une vive résistance qui le força d'y renoncer.

Un seul des actes de son administration put alors faire pressentir ce qu'on avait à craindre de lui; il bannit de Rome les philosophes et les savants: le vice et le crime sont bien près de leur triomphe, lorsqu'ils obtiennent l'éloignement de la vertu et l'exil de la vérité.

Sous le règne de Domitien les armes d'Agricola étendirent la puissance romaine jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Europe. Il conquit la Calédonie (Écosse), dernier asile de la liberté. Le roi qui gouvernait ces peuples belliqueux, Galgacus, défendit son indépendance avec courage, et ne succomba pas sans gloire. Ayant rassemblé l'élite des braves de son pays, il leur parla, dit Tacite, en ces termes: « Lorsque je « considère les causes de la guerre et la nécessité qui nous « y contraint, mon courage s'accroît, et l'accord de nos sen- « timents me persuade que ce jour va rendre à la Bretagne « sa liberté. Seuls nous n'avons point encore éprouvé la ser- « vitude; au delà de notre patrie il n'existe plus de terre: la « mer même, dominée par la flotte romaine, ne nous ouvre « aucun asile: ainsi le combat et les armes, qui sont l'espoir « de l'honneur, deviennent aujourd'hui la sûreté des lâches.

« Dans les autres batailles, livrées avec différents succès « par les Bretons, ils comptaient sur nos secours, et voyaient « ici une retraite assurée. Nous sommes le peuple le plus

« belliqueux de la Bretagne ; aucune nation esclave n'avoisine « nos rivages ; la vue des tyrans n'a jamais souillé nos re- « gards.

« La situation isolée de notre pays nous a puissamment « défendus jusqu'à ce jour. L'imagination grandit ce qu'elle « ne connaît pas, et l'ennemi a longtemps respecté les der- « nières bornes du monde ; mais enfin le sanctuaire de la li- « berté britannique est ouvert : au dehors on ne voit d'un « côté que des flots et des rochers, et de l'autre les Romains, « dont vous vous flatteriez en vain de désarmer l'orgueil par « une obéissance modeste. Ces ravageurs du monde cherchent « encore des proies sur les mers lorsque la terre ne suffit plus « à leur cupidité. Rien n'échappe à leurs mains avides ; la ri- « chesse tente leur avarice, la pauvreté leur ambition ; les « trésors de l'Orient et de l'Occident ne les ont pas rassasiés ; « c'est le seul peuple qui poursuive l'opulence et la misère « avec la même ardeur. Piller, massacrer, voilà leur domi- « nation ; changer un pays en désert, voilà leur paix.

« Nos enfants, nos proches, tous ceux que la nature nous « fait chérir, sont enlevés par eux, enrôlés et traînés en ser- « vitude. Si nos femmes et nos sœurs évitent leurs violences « comme ennemis, sous le nom d'amis et d'hôtes, ils les ou- « tragent ; ils épuisent nos fortunes pour grossir leurs tré- « sors, nos grains pour se nourrir, nos corps et nos bras pour « dessécher leurs marais, pour fortifier leurs camps ; les « châtiments et les injures, voilà notre salaire.

« Les hommes nés dans la servitude sont vendus une seule « fois et nourris par leurs maîtres. La Bretagne paie et ali- « mente chaque jour les siens ; et, comme dans une maison, « parmi les serviteurs, les derniers venus sont le jouet des « autres, ainsi, dans cette foule de peuples anciennement as- « servis, c'est nous, comme les plus nouveaux, qu'on mal- « traite et qu'on insulte. Nous ne possédons point de terres « fertiles, de mines opulentes, de ports superbes, qu'on puisse « nous faire cultiver, exploiter, entretenir ; nous n'avons que

« de la vertu et de l'audace, qualités offensantes pour les do-
« minateurs.

« La profondeur et le mystère même de nos retraites leur « inspirent d'autant plus de soupçons que nous y trouvons « plus de sûreté. Ainsi, puisque vous n'avez aucun espoir de « grâce, armez-vous enfin d'un courage également nécessaire « aux hommes qui désirent la gloire et à ceux qui ne cher- « chent que leur salut.

« On a bien vu les Brigantes, sous les ordres d'une femme, « parvenir à incendier une colonie romaine, à forcer un camp. « Ils auraient même totalement secoué le joug, s'ils ne s'é- « taient pas endormis dans la prospérité ; et nous, guerriers « jusqu'à présent indomptés, nous qui jouissons encore de « nos forces entières et de notre antique liberté ; nous ne « montrerions pas à la première attaque quels hommes pro- « duit la Calédonie !

« Ne croyez pas que les Romains portent autant de courage « dans la guerre que d'intempérance dans la paix. Ce sont « nos dissensions et nos discordes qui les ont illustrés. Ils « fondent leur gloire sur les fautes de leurs ennemis ; leur « armée, mélange monstrueux de toutes les nations, se grossit « par le succès, mais se fondra aux premiers revers. Car vous « ne croirez pas sans doute que les Gaulois, les Germains, « et, à notre honte, cette foule de Bretons qui vendent leur « sang, servent par affection des maîtres étrangers, dont ils « ont été plus longtemps les ennemis que les esclaves. Les pé- « rils, la terreur forment seuls leurs faibles liens : éloignez- « les, dès que la crainte cessera, on verra la haine éclater.

« Nous avons pour nous tout ce qui excite à la victoire ; « les femmes des Romains ne sont pas là pour enflammer « leur courage, ni leur pères pour leur reprocher la fuite. La « plupart de ces soldats sont sans patrie, ou en ont de diffé- « rentes. Ils sont peu nombreux ; frappés de terreur, ils pé- « nètrent dans un pays inconnu ; leurs regards ne s'y portent « que sur des objets nouveaux pour eux, sur un ciel bru-

« meux, sur une mer orageuse, sur de sombres forêts qui les « épouvantent. Les dieux nous les livrent en quelque sorte « enfermés et enchaînés.

« Ne vous laissez point effrayer par un vain appareil, par « l'éclat de l'or et de l'argent, qui ne peuvent ni les défendre « ni nous blesser : nous trouverons dans l'armée ennemie « des bras à nous ; les Bretons reconnaîtront leur cause dans « la nôtre ; les Gaulois se souviendront de leur ancienne « liberté ; les Germains s'éloigneront d'eux, comme on a vu « récemment les Usipiens les abandonner. Après la victoire « point d'obstacles ! Vous ne rencontrerez que des forteresses « sans garnisons, des colonies de vétérans infirmes, des cités « faibles et divisées, des sujets irrités obéissant mal à d'in« justes maîtres.

« Ici, vous voyez un général et une armée ; là, des tributs, « des travaux, des châtiments. Vous allez, sur ce champ de « bataille même, vous condamner à ces maux pour toujours, « ou vous en venger. Marchez donc, et dans le combat songez « à vos aïeux et à vos descendants. »

Les Barbares l'écoutaient avec transport ; une acclamation unanime fut leur réponse. Ils coururent avec enthousiasme au combat.

Agricola, voyant briller leurs armes, contint quelque temps avec peine l'ardeur des légions, qu'il voulait exciter par ce retard. Les haranguant avec autant de dignité que d'énergie, il leur rappela leurs dangers, leurs succès, huit ans de travaux, de batailles et de victoires. « Vous avez enfin, « leur dit-il, franchi les limites où s'étaient arrêtés nos pères ; « ce n'est plus par la renommée, c'est par nos yeux que nous « connaissons les limites du monde, nous avons à la fois « découvert et conquis la Bretagne.

« Dans nos marches longues et pénibles, lorsque vous fran« chissiez tant de fleuves, de marais et de montagnes, je vous « entendais crier dans votre impatience : Quand pourrons« nous joindre et combattre l'ennemi ? Le voilà devant vous ;

« le champ est ouvert à votre courage : tout vous appartient
« si vous êtes vainqueurs ; vous perdez tout si vous vous
« laissez vaincre.

« J'ai toujours pensé qu'il n'y avait de sûreté dans la fuite
« ni pour le chef ni pour le soldat. Il vaut mieux mourir avec
« gloire que vivre avec honte. Aujourd'hui la bravoure seule
« peut conserver la vie et l'honneur. Songez, d'ailleurs, qu'il
« serait encore glorieux de terminer sa carrière aux bornes
« du monde.

« Ces ennemis que vous allez combattre ne vous sont pas
« inconnus ; l'année dernière ils vous attaquèrent ; une seule
« légion les mit en fuite par ses cris. Ils n'existent encore
« que parce qu'ils sont les plus timides des Bretons ; tandis
« qu'ils fuyaient, les braves ont péri.

« Achevez un demi-siècle de succès par une journée de
« gloire, et prouvez à Rome que jamais elle n'a dû attribuer à
« l'armée la prolongation de la guerre et de l'espoir des re-
« belles. »

L'ardeur et la joie brillaient sur le front des Romains ; ils prennent leurs armes et s'élancent hors du camp. Agricola porta en avant huit mille auxiliaires, plaça trois mille chevaux sur les ailes, et laissa les légions devant les retranchements. Il désirait que sa victoire coûtât peu de sang aux Romains, ou voulait trouver une ressource en cas de défaite.

Une foule innombrable de Bretons occupaient la plaine et les hauteurs qui la couronnaient. Supérieurs en nombre aux Romains, ils les débordaient. Agricola étendit sa ligne, et, pour animer les troupes par son exemple, il renvoya son cheval et combattit à pied.

Tant qu'on se battit de loin, les Bretons, plus habiles à lancer les traits, eurent l'avantage. Agricola les chargea avec cinq cohortes, dont les glaives courts et les boucliers pointus déconcertèrent l'ennemi, qui ne leur opposait que de longs sabres sans pointes et des pavois étroits. La cavalerie bretonne, mêlée aux chars armés de faux, attaqua en flanc l'armée ro-

maine : celle-ci tint ferme ; les chevaux, épouvantés par les piques, portèrent le désordre dans les rangs ennemis. Toute la masse des Barbares descendit alors des montagnes pour envelopper les Romains. Agricola, qui avait prévu ce mouvement, envoya sur eux une réserve de quatre divisions de cavalerie qui les enfonça, et qui tournant ensuite l'armée ennemie, la prit à dos. Le champ de bataille ne fut plus alors qu'un champ de déroute et de carnage : les Barbares tentèrent de se rallier dans les bois ; mais Agricola, contenant l'ardeur de ses troupes victorieuses, poursuivit avec ordre les vaincus, et leur ôta tout espoir de renouveler le combat. La nuit et la lassitude mirent fin à la poursuite et au carnage. L'ennemi perdit vingt mille hommes.

Le jour suivant, un silence profond, les collines désertes, et le feu des villages embrasés prouvèrent que la victoire était complète, et que les Barbares dispersés n'avaient plus conservé d'espérance. Ces infortunés se sauvèrent de cavernes en cavernes, brûlèrent leurs maisons, et tuèrent leurs femmes et leurs enfants. Telle fut l'issue de leur dernier effort en faveur de la liberté.

Après cette victoire, la flotte découvrit au nord de l'Écosse les Orcades et l'Islande : elle en fit la conquête, et l'on était alors si peu avancé dans la science de la géographie, que ce fut par cette expédition qu'on acquit, pour la première fois, la certitude que la Bretagne était une île. Elle fut ainsi entièrement conquise et réduite en province romaine par Agricola, cent trente-huit ans après la descente de Jules-César. On attachait tant d'importance à la possession de cette province et à sa force, que jamais les empereurs n'en laissèrent les gouverneurs à la nomination du sénat.

Domitien, dont les vices commençaient à se montrer sans retenue, venait de faire en Germanie contre les Cattes une campagne qui ne fut signalée par aucun combat décisif. Ce prince, ambitieux de tout genre de gloire, et ne possédant aucune des vertus qui la donnent, se fit décerner un vain

triomphe pour des victoires imaginaires. Son char était précédé d'esclaves achetés pour représenter des prisonniers. La relation qu'Agricola lui envoya de sa conquête, quoique modeste, excita sa jalousie. S'efforçant vainement de la dissimuler, il ne put donner aucun signe d'affection à ce grand homme, et ne lui montra que de l'estime. Après lui avoir accordé à regret des statues et les ornements triomphaux, il le rappela sous prétexte de l'envoyer en Syrie. Sallustius Lucullus le remplaça dans son gouvernement, et jouit du prix de ses travaux.

Lorsque Agricola revint à Rome, il reçut l'ordre de n'y rentrer que de nuit. Le froid accueil de l'empereur le décida à finir ses jours dans la retraite. Quelques années après, il mourut; on soupçonna Domitien de l'avoir empoisonné. Pendant sa maladie, ce prince l'envoyait visiter fréquemment par ses affranchis et par ses médecins; tant il était impatient d'apprendre la nouvelle de la mort d'un grand homme qu'il serait peut-être parvenu à faire oublier, si Tacite et Dion ne nous avaient conservé la mémoire de ses vertus et de ses exploits. La gloire des grands capitaines ne doit sa durée qu'à la gloire des grands écrivains : Tacite seul nous a fait connaître le conquérant de l'Angleterre.

Agricola, pour assurer le repos de sa famille, légua en mourant une partie de ses biens à l'empereur, qui reçut ce don comme une preuve d'estime. « Sa vanité, dit Tacite, « ignorait qu'un bon père n'appelle à sa succession qu'un « mauvais prince. »

A cette époque les Sarmates et les Scythes firent une irruption dans l'empire : ils massacrèrent une légion et son général. Il fallut de longs efforts pour les chasser. Décébale, roi des Daces, déclara la guerre aux Romains, défit l'armée du consulaire Oppius Sabinus, ainsi que celle de Cornélius Faustus, commandant des gardes prétoriennes, et répandit la terreur dans toute l'Italie, qu'il menaçait d'envahir. Les légions campées sur les bords du Danube avaient été les unes dé-

truites, les autres enveloppées. On vit Rome, pour la première fois, abdiquant sa grandeur, employer pour se défendre l'or au lieu du fer, obtenir à prix d'argent la retraite des Barbares, et acheter honteusement la paix. Domitien ne rougit pas de se faire décerner, pour cette désastreuse capitulation, le triomphe et le surnom de *Germanique*.

Puéril dans sa vanité, comme il voulait qu'on dît qu'il avait été plus souvent consul qu'aucun autre Romain, il se fit nommer dix-sept fois à cette dignité. Il ne gardait le consulat que quatre mois, et n'en remplit jamais les fonctions.

Dès qu'il se crut affermi sur le trône, cessant de jouer la vertu, il laissa un libre cours à ses honteuses passions, à ses vices odieux, ne leur imposa plus de frein, et parut même les porter jusqu'au délire. Il défendit de lui ériger d'autres statues que des statues d'or et d'argent, et voulut qu'on l'appelât *seigneur et dieu*.

Sa cruauté égalait son orgueil ; il se plaisait à voir les tourments des condamnés, à entendre leurs cris, et comptait avec volupté leurs larmes et leurs soupirs. Sa tyrannie peupla Rome d'espions et de délateurs, vermine qui pullule sous les mauvais princes, et qui crée des coupables pour gagner un vil salaire. Leurs rapports mensongers firent périr les plus illustres sénateurs : Céréalis, Orphitus, Glabrio, Ælius Lamia, dont l'empereur avait enlevé la femme. Coccéianus, neveu d'Othon, mourut victime de sa reconnaissance : on l'accusait de rendre chaque année des honneurs solennels à la mémoire de son oncle. Métius Pomposianus paya de sa tête les fausses prédictions des devins qui lui promettaient l'empire.

Le sénat se voyait forcé par le tyran de prononcer ces injustes arrêts. La peur faisait régner un silence profond dans cette assemblée, autrefois la terreur des rois. Celui qui la présidait prenait seul la parole, parce que son rang l'y forçait ; les autres, les yeux baissés, opinaient sans parler.

Maternus avait écrit un livre contre la tyrannie ; Julius Rusticus avait fait l'éloge des vertus de Traséas et d'Helvidius

Priscus : tous deux périrent coupables d'avoir dit la vérité.

Domitien détestait les arts qui adoucissent les mœurs, les lettres qui éclairent les hommes. A ses yeux, le savoir et le talent furent des crimes, ainsi que la gloire et l'opulence. Rarement on vit un bon prince illettré.

Cependant, un philosophe célèbre, Apollonius de Tyane, osa braver le péril et affronter sa présence. Il était déjà venu, du temps de Néron « pour voir, disait-il, quelle bête c'était « qu'un tyran. » Après avoir voyagé dans l'Inde et en Arabie, il fut à son tour accusé de magie, revint en Italie, parut sans crainte aux yeux de Domitien, se défendit avec courage, lui fit entendre le langage de la sagesse et de la vérité, et resta impuni ; ce qui parut si extraordinaire, que ses partisans, voulant l'opposer et le comparer à Jésus-Christ, n'expliquèrent ce phénomène que par un prodige : ils racontèrent qu'il avait soudainement disparu aux regards du tyran.

Un gouvernement si lâche et si faible devait faire éclore des conspirations. Lucius Antonius, gouverneur de Germanie, se révolta, et prit le titre d'empereur. Il attendait de la Gaule de puissants renforts ; le Rhin débordé l'empêcha de les recevoir. Norbanus, envoyé contre lui, l'attaqua brusquement, et le tua. Cette rébellion, qui avait effrayé le lâche Domitien, lui servit de prétexte pour multiplier les accusations et les supplices.

Aussi insensé que farouche et tremblant, il passait les journées entières dans la solitude, enfermé dans son cabinet. Loin de s'occuper des affaires publiques, sa cruauté puérile s'amusait à faire éprouver à de faibles insectes, à des mouches, les tourments que sa barbarie exerçait sur les hommes. Bientôt, joignant l'hypocrisie à la férocité, son amitié devint aussi redoutable que sa haine, et chacun pouvait presque juger le degré du danger qu'il courait, par celui de l'affection que l'empereur lui témoignait. Il combla de preuves d'estime et de faveur son intendant la veille du jour où il l'envoya au supplice.

Lorsqu'il accusait quelqu'un, pour intimider les sénateurs et les forcer à la rigueur, il disait : « On verra aujourd'hui si « je suis cher ou indifférent au sénat. »

La fortune publique était livrée aux courtisanes. L'empereur, bravant toute décence, allait aux bains publics avec elles. Cupide, comme tous les prodigues, il se déclarait héritier des citoyens les plus opulents. Les impôts qui écrasaient les Juifs furent doublés ; les prophètes de ce peuple avaient annoncé le règne prochain d'un fils de David ; l'empereur fit chercher, arrêter et périr tous les descendants de ce roi.

La dixième année du règne de Domitien, les chrétiens, dont le culte commençait à s'étendre rapidement, furent exposés à une cruelle persécution. Les écrivains ecclésiastiques racontent que saint Jean, jeté dans une chaudière d'huile bouillante, en sortit intact par un miracle, et qu'on l'exila dans l'île de Pathmos, où il composa l'Apocalypse. Timothée fut lapidé à Éphèse ; Denys l'Aréopagite à Athènes.

Le sang des martyrs multipliait leurs prosélytes ; déjà les racines de la foi chrétienne s'introduisaient dans le palais des grands. Flavius Clémens, cousin germain de l'empereur, s'avoua chrétien, et paya son courage de sa vie. Domitilla, sa parente, fit le même aveu, et fut exilée à Pandataire.

Domitien connaissait la haine qu'il inspirait aux Romains, et surtout au sénat. Il projeta, dit-on, plusieurs fois le massacre de ce corps. Un jour, il l'investit de ses soldats ; une autre fois, ayant invité à un repas la plus grande partie des sénateurs, il les fit conduire dans une salle tendue de noir, éclairée par des lampes sépulcrales, et ornée pour tous meubles de plusieurs cercueils qui portaient les noms des convives, et près desquels on voyait de grands nègres tenant une épée dans une main et une torche dans l'autre. Après avoir joui quelque temps de leur frayeur, il les congédia.

Détesté dans tout l'empire, l'armée seule, qu'il payait magnifiquement, lui était dévouée ; mais son appui ne le rassurait pas : les présages qui le menaçaient, et sa conscience qui

le tourmentait, le rendaient plus malheureux et plus tremblant que ses victimes.

Il fit périr Épaphrodite, parce que ce fidèle affranchi avait prêté son bras à Néron pour finir ses jours.

L'astrologue Asclétérion osa prédire la mort prochaine du tyran; l'empereur le fit venir devant lui. « Toi, qui annonces « mon sort, lui dit-il, peux-tu connaître le tien ? » « Oui, ré« pondit le devin; je dois être dévoré par des chiens. » Domitien, décidé à le faire mentir, ordonne de le tuer sur le champ, et de livrer son corps au feu : on exécute l'ordre; mais tout à coup un orage furieux s'élève, une pluie abondante tombe sur le bûcher, la flamme s'éteint, les assistants s'éloignent, et les chiens mangent le cadavre. La haine publique accrédita cette fable.

Les tyrans redoutent les historiens, comme les brigands craignent les juges. Domitien persécuta ceux de son temps. Josèphe seul, conserva sa bienveillance; mais souvent les talents comprimés n'en acquièrent que plus de force; la persécution n'empêcha point les lettres de fleurir. Épictète illustra la secte stoïque; ses maximes, composées dans l'exil et dans les fers, serviront en tout temps à fortifier l'âme contre le malheur.

Martial se rendit fameux par ses épigrammes, et Juvénal par ses satires, qui présentent le tableau fidèle des mœurs de ce siècle corrompu.

Silius Italicus publia un poëme défectueux dans sa composition, mais où l'on trouve quelques vers dignes de Virgile. Le sort de Stace fut bizarre comme son talent; Domitien l'aima.

L'empereur, aussi redouté de sa famille que de ses sujets, avait épousé Domitia Longina, fille de Corbulon; il la répudia, la reprit, et se décida enfin à la faire mourir. Un heureux hasard fit tomber dans les mains de cette princesse la liste fatale sur laquelle était écrit son nom, ainsi que ceux de Parthénius, premier officier de la chambre de l'empereur, de Stéphanus, son intendant, et des généraux Norbanus et Pétronius. L'im-

pératrice les informa du péril qui les menaçait; et tous, de concert, se déterminèrent à trancher les jours du monstre qui les poursuivait.

La superstition du temps effrayait sans cesse Domitien; on répandait chaque jour le bruit de nouveaux pronostics qui annonçaient sa mort. Le plus certain de tous ces présages était l'horreur qu'on avait pour lui.

Troublé par toutes ces menaces, on l'entendit, au milieu d'un orage effrayant, s'écrier : « Que Jupiter frappe donc, « puisqu'il veut frapper ! » La veille du jour de sa mort, on lui porta un fruit rare : « Gardez-le pour demain, dit-il, si la « fortune me permet encore d'en goûter. »

Au milieu de la nuit qui précédait pour lui la nuit éternelle, épouvanté par des éclairs fréquents, il fait appeler un astrologue qui lui annonce une grande révolution : il ordonne sa mort. Après ce dernier crime, dans l'espoir de calmer l'agitation de ses sens, il veut aller aux bains : Parthénius l'en empêche, en l'avertissant qu'une affaire urgente exige qu'il passe dans son cabinet. Il y entre, et y trouve Stéphanus. Celui-ci lui révèle une fausse conspiration, et lui présente la liste des conjurés. Tandis qu'il la lit, ce même Stéphanus, tirant un poignard caché, lui perce le flanc. L'empereur se jette sur lui et le renverse; pendant cette lutte, Parthénius et les autres conjurés arrivent et massacrent Domitien [1].

Les disciples d'Apollonius, qui voulaient faire un dieu de leur maître, racontent qu'au moment où on égorgeait l'empereur, ce philosophe, qui se trouvait à Éphèse, s'écria : « Cou« rage, brave Stéphanus ! frappe le tyran ; » et que, peu de moments après, il dit : « Tout va bien, le monstre est mort. »

Domitien termina ses jours en 96, à l'âge de quarante-cinq ans, et la quinzième année de son règne. Les prétoriens le regrettaient vivement, et voulaient exiger qu'on lui rendît les honneurs divins : le sénat, montrant une fermeté depuis long-

[1] An de Jésus-Christ 96.

temps inconnue, s'y opposa, flétrit la mémoire du tyran, fit briser ses statues, raya son nom des registres, et le condamna à l'oubli. Tacite, plus sévère, le condamne à l'immortalité.

CHAPITRE XIII.

NERVA.

(An de Rome 848. — De Jésus-Christ 96.)

Élévation de Nerva au trône. — Son édit contre la délation. — Faiblesse de Nerva. — Ses belles qualités. — Révolte des soldats. — Association de Trajan à l'empire. — Portrait de Trajan. — Mort de Nerva.

Après un siècle de tyrannie, dans lequel Vespasien et Titus seuls firent luire quelques beaux jours, le sort ouvrit aux Romains un siècle de bonheur et de gloire ; et cette longue époque, où régnèrent toutes les vertus, sous les noms de Nerva, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle, est peut-être, parmi celles que nous offrent les annales du monde, la seule où tous les peuples de la terre aient joui pleinement du bonheur que donne l'alliance trop rare de la monarchie et de la liberté. « Heureux temps, dit Tacite, où l'on pouvait enfin « penser ce qu'on disait, et parler comme on pensait! »

Les conjurés ne s'étaient point bornés à méditer la perte du tyran : ils étaient convenus d'avance du successeur qu'on devait lui donner, et leurs regards s'étaient portés sur Nerva, vieillard septuagénaire, honoré dans sa jeunesse par ses talents militaires, par son amour pour les lettres ; dans sa maturité, par deux consulats et par les ornements triomphaux ; dans sa vieillesse, par sa prudence, par sa douceur et par sa vertu. Son mérite modeste le déroba aux soupçons de Domitien ; il entra dans la conspiration contre ce monstre, non par ambition, mais par amour pour sa patrie, et il céda moins au désir de la gouverner qu'à celui de la sauver.

Sa famille était originaire de Crète; dès que les meurtriers de Domitien l'eurent désigné au sénat, ce corps s'empressa de le proclamer empereur: tout l'empire applaudit à ce choix. Les prétoriens seuls gardaient un farouche silence, ils regrettaient un empereur qui avait augmenté leur solde, une tyrannie dont ils s'étaient vus les instruments et l'appui, et qui les comblait de ses faveurs. Nerva apaisa leur ressentiment par une gratification; les légions le reconnurent; il se vit assiégé de ces félicitations que la flatterie prodigue à la puissance. Son ancien ami Arrius Antonius, aïeul du célèbre Antonin, lui fit seul entendre le langage de la vérité: « C'est « l'empire, lui dit-il, que je félicite; mais pour vous, je vous « plains. En obtenant le pouvoir, vous perdez votre repos; « que d'orages, que de fatigues, que de dangers je prévois, « non-seulement pour votre personne, mais pour votre réputation jusqu'à présent intacte! Vous aurez surtout à craindre « l'avidité de vos amis; car vous en ferez ou des ennemis par « vos refus, ou des hommes odieux au peuple par vos bien« faits. »

Les premiers actes de l'empereur coupèrent la racine des principaux vices de l'état. L'arme la plus dangereuse de la tyrannie est l'accusation pour crime de lèse-majesté, qu'on ne peut jamais définir avec précision, et qui, dans tous les temps, servit de prétexte pour condamner l'innocence, pour effrayer le courage, pour dépouiller l'opulence, pour opprimer la liberté: un édit de Nerva fit cesser toute poursuite relativement à ce genre de délit.

Dès qu'on respecta la morale, les chrétiens respirèrent; la persécution s'arrêta; saint Jean revint à Éphèse; un décret du prince rappela les exilés et annula les confiscations. Une belle parole était sortie de la bouche et non du cœur du dernier tyran; il avait dit que « le prince qui ne punit pas les délateurs les encourage. » La vie entière de Domitien fut en contradiction avec cette maxime, que Nerva mit en pratique.

Il renouvela l'ordonnance de Titus contre cette peste publique, et punit de mort les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres. On vit alors plusieurs grands personnages, honteusement célèbres par la délation, et qui, peu de temps avant, répandaient la terreur dans Rome, trembler à leur tour, livrés sans défense au mépris de leurs concitoyens. Le plus fameux de tous, Régulus, qui avait cherché autrefois à compromettre et à perdre le vertueux Pline, sollicita bassement et vainement alors son crédit pour échapper à la vindicte publique.

Publius Cestus s'était montré aussi lâche que cruel à l'époque du procès d'Helvidius Priscus; et, pour complaire à la tyrannie, on l'avait vu, dégradant sa dignité de sénateur, arrêter lui-même cet illustre personnage, son collègue, et le traîner en prison. Cependant il jouissait encore d'un scandaleux crédit par sa naissance, par sa richesse, et par cette sorte de crainte qui survit au péril : il était consul désigné. Pline, indigné de ce triomphe du vice, voulut l'accuser hautement; une longue habitude de révolutions dans le gouvernement, la crainte des réactions et des vengeances faisaient considérer le courage comme témérité et la lâcheté comme prudence. Tous les sénateurs alarmés conjuraient Pline de se désister de sa poursuite; il n'y voulut point consentir, et sa fermeté lui mérita l'estime publique; mais Nerva, affaibli par l'âge, et qui savait mieux encourager la vertu que punir le vice, ne permit point qu'on jugeât l'accusé; il se contenta de priver Cestus du consulat.

La force manquait aux vertus de l'empereur, et sa bonté trop facile ressemblait à la faiblesse : aussi un des sénateurs qu'il avait rappelés d'exil, Julius Mauricus, se permit une maligne raillerie sur l'excessive douceur du prince. Il soupait un jour chez l'empereur; Véiento, un des lâches instruments de la tyrannie de Domitien, se trouvait au nombre des convives. La conversation tomba sur Catulus Messalinus, fameux et cruel délateur, mort depuis peu. Chacun en parlait avec horreur; Nerva dit : « Que croyez-vous qu'il lui fût arrivé s'il eût

« vécu jusqu'à ce jour ? » « Il souperait avec nous, » répondit Mauricus.

Cette faiblesse autorisait trop la licence ; ce qui fit dire avec raison à Fronto, personnage consulaire : « Il est certainement « fâcheux d'obéir à un prince qui ne permet rien à personne; « mais c'est un grand mal aussi que tout soit permis à tous. »

Cette légère tache dans le caractère de Nerva ne doit pas empêcher de rendre justice à ses grandes qualités. Loin d'augmenter les tributs pour réparer les plaies faites à l'empire, il diminua les impôts ; son économie, la vente des joyaux du trône, et celle d'une partie même de son patrimoine, lui fournirent des ressources suffisantes pour acheter des terres qu'il distribua aux pauvres. Il pourvut à l'éducation de leurs enfants, et releva plusieurs villes ruinées par les guerres civiles. Déférant pour le sénat, il soumettait toutes ses décisions aux délibérations de cette compagnie. Il avait juré à son avénement de ne punir de mort aucun sénateur, et il fut si fidèle à ce serment, que, Calpurnius Crassus ayant conspiré contre lui, il se contenta de l'exiler à Tarente, laissa ses complices impunis, et ne leur ferma pas même son palais, sur la porte duquel il avait placé cette inscription qui rappelle les devoirs de tout prince : *Palais public*.

Assidu aux tribunaux, il rendait la justice avec équité, et, par une profonde connaissance des lois, se montrait digne de son aïeul, jurisconsulte célèbre. L'empereur ambitionnait l'estime et non les hommages. Il refusa constamment les statues d'or et d'argent qu'on voulait lui décerner. Ses prédécesseurs redoutaient le mérite ; Nerva se faisait un devoir de l'honorer. Il chercha dans sa retraite le brave et vertueux Virginius, âgé alors de quatre-vingt-trois ans, et qui s'était rendu plus illustre en refusant deux fois l'empire, que d'autres en l'usurpant. Ce vieillard vénérable se vit décoré sur le bord de sa tombe par un troisième consulat. Il mérita la double gloire de vivre ami de Pline, et d'être loué après sa mort par le consul Tacite.

Le feu de la sédition des prétoriens, près d'éclater à l'avénement de l'empereur, avait été plutôt couvert qu'éteint. Ils déploraient toujours la perte du tyran dont ils étaient les seuls appuis, et ne pouvaient s'accoutumer au gouvernement d'un prince qui ne régnait que par les lois. L'orsqu'on aime le monarque, sa garde devient inutile. Les soldats factieux, animés par Casperius Ælianus, préfet du prétoire, ne pouvant faire revivre Domitien, voulurent au moins le venger. Après s'être mutuellement excités à la révolte, ils se soulèvent, prennent les armes, assiégent le palais, et demandent à grands cris la mort des assassins de leur empereur. Nerva sort, se montre aux rebelles, les harangue, et, ne pouvant calmer leur furie, leur présente sa gorge, en disant qu'il aime mieux mourir que de sacrifier les hommes auxquels il doit l'empire.

Les révoltés, respectant son âge et méprisant sa dignité, refusent également d'attenter à ses jours et d'obéir à ses ordres. Ils l'entourent, le pressent, épuisent sa force et sa patience, et le contraignent enfin de leur livrer Pétronius et Parthénius, qu'ils immolent.

Le résultat de ce crime horrible fut heureux pour l'empire; Nerva, convaincu que sa faiblesse avait besoin d'un appui, chercha, non dans sa famille, mais parmi les citoyens, l'homme dont le mérite était alors le plus éclatant et le plus éprouvé. Son choix tomba sur Trajan, né en Espagne, près de Séville, à Italica, ville fondée par le premier Scipion.

Trajan était issu d'une famille peu illustrée : son père, le premier qui honora son nom, s'était distingué dans la guerre des Juifs; Vespasien l'éleva au rang des patriciens, le nomma consul, et lui décerna les ornements triomphaux. Le jeune Trajan, sous les yeux de son père, fit avec éclat la guerre en Asie, en Afrique, en Germanie, et s'acquit en peu de temps une grande renommée. Dur aux fatigues, intrépide dans le danger, sage au conseil, marchant à pied, combattant comme le dernier soldat, dont il partageait la simple nourriture, ce fut en apprenant à bien obéir qu'il se rendit capable de bien

commander. Estimé de ses chefs, chéri de ses égaux, respecté par ses inférieurs, sévère avec douceur, populaire avec dignité, il força la tyrannie même à rendre justice à son mérite, et devint consul sous Domitien. Mais la vertu ne pouvait pas longtemps respirer l'air de cette cour corrompue : il se retira en Espagne. Domitien l'en arracha, et croyant que lui seul pouvait servir de frein aux Barbares, lui donna le commandement des légions de la Basse-Germanie. Dans ce nouveau poste, il déploya les mêmes talents et les mêmes vertus.

Trajan était arrivé à cet âge, où, sans perdre le feu de la jeunesse, on jouit de tous les fruits de l'expérience. Sa figure était belle et imposante, sa taille élevée, son regard majestueux : tout en lui annonçait la force ; il n'avait que quarante ans, et le ciel semblait n'avoir blanchi ses cheveux avant la vieillesse que pour le rendre plus respectable. Tel était l'homme dont la sagesse de Nerva fit présent aux Romains.

L'empereur venait d'apprendre la nouvelle d'une victoire remportée par ses légions en Pannonie ; il reçut du sénat le nom de *Germanique*. Monté au Capitole, il offrit à Jupiter une branche de laurier, et déclara publiquement qu'il adoptait Trajan pour son fils et pour son successeur, qu'il le nommait César, et qu'il l'associait à l'empire.

Une acclamation universelle et sincère confirma son choix. Cependant Trajan, occupé à Cologne de ses devoirs et non de sa fortune, y reçut avec surprise la nouvelle d'une élévation qu'il n'avait ni sollicitée ni même désirée, et la plus vive satisfaction qu'elle lui donna fut de penser qu'il pouvait guérir les maux de sa patrie. Nerva, trop offensé pour pardonner, trop faible pour punir, voulait venger Rome et le trône de la révolte des prétoriens ; et, pour faire connaître ses intentions à Trajan, il se servit de ces paroles d'Homère, adressées par Chrysès à Apollon : « Puissent les Grecs expier par vos traits « les larmes qu'ils m'ont fait répandre ! »

Le nom seul de Trajan avait porté l'épouvante dans l'esprit des rebelles. Il manda près de lui Ælianus et les principaux

chefs de la sédition. La mort des uns et l'exil des autres en délivrèrent l'empire.

Nerva n'abdiqua point; mais, chargeant son successeur de tous les soins du gouvernement, il jouit trois mois d'un repos mérité, et mourut à soixante-douze ans, après un règne de seize mois, à la fin de son quatrième consulat, pendant lequel il avait pris Trajan pour collègue.

L'histoire cite de lui peu d'actions éclatantes, mais, ce qui vaut mieux, beaucoup de traits de bonté. Loin de se montrer avide comme ses prédécesseurs, il voulait que chacun jouît sans inquiétude de son héritage ou des faveurs de la fortune. Hérode Atticus, ayant découvert un trésor, en informa l'empereur, qui, suivant l'usage, pouvait en réclamer une partie. La réponse de Nerva se réduisit à ces mots: « Usez-en. » Atticus écrivit de nouveau pour lui faire observer que ce trésor était immense; l'empereur répondit: « Abusez-en donc. »

Ses amis lui reprochaient de ne pas veiller assez à sa propre sûreté; il dit: « La bonne conscience vaut une garde. » Il protégea toujours les lettres, et avait cultivé la poésie avec succès. Quintilien brilla sous son règne. Ce célèbre écrivain composa douze livres sur la rhétorique; on ne peut lui reprocher que d'avoir loué Domitien : la reconnaissance qu'il devait à un tel monstre n'aurait pu justifier que son silence. L'illustre Pline, l'immortel Tacite, furent honorés du consulat, ou plutôt l'honorèrent. Nerva mérite d'être compté au nombre des meilleurs princes; il ne manquait à ses vertus que la force, il se la donna en s'associant Trajan.

CHAPITRE XIV.

TRAJAN.

(An de Rome 850. — De Jésus-Christ 98.)

Séjour de Trajan en Germanie. — Son arrivée à Rome. — Guerre avec les Daces. — Victoires de Trajan. — Nouvelle guerre avec les Daces. — Nouvelle victoire de Trajan. — Son retour et son triomphe à Rome. — Érection de la colonne Trajane. — Sage administration de Trajan. — Fléaux en Italie. — Bannissement des délateurs. — Lettre de Plutarque à Trajan. — Belles qualités de Trajan. — Ses utiles travaux. — Majesté rendue au sénat. — Bonheur des citoyens. — Voyages de Trajan. — Pline est gouverneur de province. — Sa clémence envers les chrétiens. — Guerre avec les Parthes. — Victoires de Trajan. — Ses conquêtes. — Révolte des Juifs. — Leur entière défaite. — Retour et mort de Trajan. — Adoption d'Adrien par Trajan, supposée par Plotine.

Le nouvel empereur possédait cette fermeté de caractère qui éloigne tous les dangers, parce qu'elle empêche de les craindre. La peur les attire, le mépris les écarte, et l'on inspire presque toujours la confiance qu'on éprouve.

Trajan, se croyant certain d'obtenir l'estime et l'affection qu'il méritait, ne négligea point l'empire pour Rome, et ne se pressa pas d'arriver dans cette capitale.

Il resta plusieurs mois en Germanie, occupé des soins divers qu'exigeait cette frontière importante. Lorsque enfin il parut dans la capitale du monde, au lieu d'y faire son entrée en maître et en vainqueur, il s'y montra en citoyen, à pied, sans cortége, et d'autant plus grand qu'il paraissait plus modeste.

Ses prédécesseurs s'étaient fait dispenser de l'observance des lois : il en jura l'exécution, et, pendant cette cérémonie, se tint debout devant le consul assis. Il rendit un compte public de l'argent dépensé dans son voyage, exemple salutaire qui, s'il eût été suivi, aurait empêché les princes de faire aucune dépense honteuse à publier.

Sa haute fortune n'avait fait aucun changement en lui ; ses

anciens amis le trouvaient le même; il les traitait avec la même familiarité, et il n'en méconnaissait aucun.

On le voyait dans la ville sans char, sans gardes : nul obstacle n'empêchait le peuple de l'approcher; il appelait chaque citoyen par son nom; et, fidèle à la maxime de Nerva, son palais, véritablement public, était ouvert et accessible à tous.

Plotine, sa femme, aussi modeste que lui, se tourna vers le peuple lorsqu'elle entra dans le palais pour la première fois, et dit à haute voix : « Fassent les dieux que je sorte d'ici « telle que j'y suis entrée, et que la fortune ne change rien « à mes mœurs! »

Après avoir répondu à l'attente générale par les actes d'une administration à la fois ferme et douce, il voulut relever Rome de l'abaissement où le lâche Domitien l'avait réduite en la rendant tributaire des Daces. L'orgueil du roi Décébale lui donna de justes prétextes pour rompre cette paix humiliante. Ce prince traitait avec insolence les généraux romains, et autorisait la licence de ses sujets qui franchissaient souvent les limites convenues, et commettaient de grands désordres sur la frontière. Trajan, après avoir rétabli dans l'armée l'antique discipline, la conduisit contre les Daces, les défit dans plusieurs affaires, et leur livra une grande bataille. Elle fut longue, disputée, sanglante et meurtrière; mais enfin les Daces, tournés et enfoncés de toutes parts, furent mis en pleine déroute. Les Romains avaient un si grand nombre de blessés qu'on manqua de bandages. Trajan déchira ses vêtements pour y suppléer : chacun suivit cet exemple d'humanité.

Après la victoire, Trajan, habile à en profiter, poursuivit les Daces sans relâche, pénétra jusqu'au centre de leur pays, s'empara de leur capitale Zarmisegethusa. Décébale, consterné, demanda la paix, livra ses armes, ses machines de guerre, détruisit ses forteresses, abandonna ses conquêtes, s'engagea à n'avoir pour ennemis et pour alliés que ceux de Rome; enfin, se prosternant aux pieds de Trajan, il promit d'envoyer

des ambassadeurs au sénat romain pour lui demander la ratification de ce traité.

La reconnaissance publique décerna au vainqueur le triomphe et le surnom de *Dacique*. Après avoir rétabli la gloire des armes romaines et consolidé la prospérité générale, en fortifiant toutes les institutions publiques, dont il avait le bon esprit de souhaiter la résistance comme appui, plutôt que de la craindre comme écueil, l'empereur se vit obligé de nouveau à combattre les Daces. Décébale n'avait consenti à une paix humiliante que pour se donner le temps de réparer ses forces. Cette paix n'avait duré que deux ans. On sut qu'au mépris du traité Décébale enrôlait des déserteurs romains, fabriquait des armes, réparait ses forteresses, négociait avec les étrangers et se liait avec les Parthes.

De son côté, Trajan ne désirait qu'un prétexte pour achever sa conquête ; une paix honteuse n'est qu'une trompeuse trêve ; elle ne satisfait jamais pleinement le vainqueur, et le vaincu ne peut la supporter. Tout peuple trop humilié doit se venger ou être détruit.

Trajan marche contre les ennemis ; l'effroi précède ses armes ; les Daces se divisent, une partie déserte. Décébale demande encore la paix ; on ne veut point la lui accorder. On exige qu'il licencie son armée, et qu'il se livre lui-même aux Romains. Ce prince, ne consultant alors que son désespoir, se décide à combattre malgré l'infériorité de ses forces. De vils scélérats, corrompus par lui, pénètrent dans le camp romain avec le dessein d'assassiner l'empereur. Découverts, arrêtés, punis, ils ne laissèrent à leur prince que la honte d'un crime inutile. D'autres agents du roi surprirent et enlevèrent Longinus, officier distingué, intime ami de Trajan ; ils espéraient que, pour le sauver, l'empereur consentirait à traiter ; mais Longinus écrivit à ce prince que l'intérêt d'un homme ne pouvait balancer l'intérêt de la république ; et, pour affranchir sa gloire des entraves de l'amitié, il s'empoisonna. Quelques historiens disent que Décébale le fit mourir.

Trajan continua sa marche. La largeur et la rapidité du Danube semblaient plus redoutables aux Romains que toutes les forces des Barbares. A la vue des ennemis, Trajan, actif et rapide comme César, construisit sur le fleuve un pont appuyé sur vingt piles, et dont la longueur avait près de huit cents toises. Ayant franchi le Danube, il défit les Daces en bataille rangée, et s'empara de nouveau de leur capitale. Décébale, vaincu et ne voulant point survivre à sa puissance et à sa gloire, se tua. Sa tête fut envoyée à Rome; on découvrit son trésor dans le lit d'un fleuve dont il avait fait détourner momentanément les eaux pour l'y cacher. Trajan réduisit la Dacie (Hongrie et Transylvanie) en province romaine. Il y établit des colonies, et donna le nom d'Ulpia-Trajana à la capitale[1].

De retour à Rome, il fit jouir le peuple de la vue d'un triomphe aussi éclatant et aussi mérité que celui de Paul-Émile. En mémoire de cet événement, il construisit une place magnifique, sur laquelle il érigea la fameuse colonne qui porte son nom, et qui, traversant les siècles, a conservé la description figurée de ses combats, dont les historiens de son temps ne nous ont point transmis les détails.

Rome, toujours avide de sang jusque dans ses plaisirs, célébra sa joie par des jeux cruels, où l'on vit dix mille gladiateurs combattre, et onze mille animaux féroces périr. Ce fut à l'occasion des victoires de Trajan sur les Daces, que Pline, alors consul, lui adressa, au milieu du sénat, le panégyrique éloquent qu'il prononça sans mériter aucun reproche, et que l'empereur put entendre sans rougir, puisqu'il était dicté par la vérité.

Trajan s'occupait aussi activement du bonheur des Romains que de leur gloire. Lorsque, suivant l'usage établi, il faisait des distributions publiques, elles étaient réglées par la justice et non par la faveur. Les absents n'avaient aucune

[1] An de Jésus-Christ 105.

crainte d'être oubliés; il faisait enregistrer avec soin les enfants des pauvres pour que tous eussent part à ses libéralités. Sa bienfaisance se répandait également sur toutes les villes de l'Italie; et, pour la préserver des disettes fréquentes auxquelles elle s'était vue toujours exposée ; renonçant au système étroit de taxe et d'accaparement, il protégea la liberté du commerce, et, par ce moyen si simple, entretint une telle abondance, que l'Égypte, cet ancien grenier de l'Italie, se trouvant tout à coup frappée d'une grande stérilité, Rome l'alimenta pendant un an.

« L'administration du prince fut si sage, dit Pline, qu'on « trouvait l'abondance à Rome et la faim nulle part. »

L'Italie se vit encore désolée plusieurs fois par des tremblements de terre, des inondations et des incendies. Trajan trouva dans son économie des moyens suffisants pour consoler les malheureux et pour réparer leurs pertes.

Plus sévère que Nerva contre les délateurs, et ne se bornant pas à les priver d'emplois et à les condamner au silence, il les bannit. La flotte chargée de ce fléau parut attirer sur elle le courroux des dieux. Une horrible tempête, soulevant les flots qui les portaient, dispersa les vaisseaux, en brisa une partie sur les rochers, et fit subir à ces misérables, pendant quelques heures, la frayeur et les tourments auxquels ils avaient si longtemps livré leurs infortunés concitoyens.

Trajan, qui connaissait par l'exemple de ses prédécesseurs le danger d'écouter la calomnie, avait coutume de dire « qu'il « est difficile à un prince, dont les oreilles sont trop tendres, « de n'avoir pas les mains sanglantes. » Il avait toujours devant les yeux la lettre que son instituteur, le célèbre Plutarque, lui écrivit lorsqu'il monta sur le trône. Nous la citons comme un modèle de noble franchise, qui a trouvé et qui trouvera peu d'imitateurs.

« Puisque c'est votre mérite et non l'intrigue qui vous a « élevé à l'empire, permettez-moi de féliciter vos vertus et « mon bonheur. Je serai heureux si votre règne répond aux

« qualités que je vous ai connues; mais si l'autorité vous « rend méchant, vous aurez les dangers en partage, et moi « l'ignominie de votre conduite. Le maître sera responsable « des crimes de l'élève. Ceux de Néron sont autant de taches « à la réputation de Sénèque. Socrate et Quintilien ont été « blâmés pour la conduite de leurs élèves. Si vous continuez « d'être ce que vous avez été, je serai le plus honoré des « hommes : réglez vos passions, et que la vertu soit le but de « toutes vos actions. Si vous suivez ces conseils, je me glori-« fierai de vous les avoir donnés ; si vous les négligez, cette « lettre témoignera en ma faveur, et attestera que le mal que « vous avez fait ne doit point être attribué à Plutarque. »

Cette lettre de Plutarque a fait croire qu'il avait été précepteur de Trajan ; mais, comme ils étaient du même âge, il est probable que ce prince avait seulement eu recours à ses conseils.

L'empereur, ennemi de toute vexation, adoucit les lois fiscales. Sous son règne, on plaida sans crainte contre le trésor du prince. Il choisissait des intendants si probes, que les particuliers les prenaient souvent pour juges. Trajan avait coutume de dire que « le fisc était dans l'état comme la rate « dans le corps ; lorsqu'elle se gonfle trop, les autres membres « se dessèchent. »

Simple dans ses mœurs, frugal dans ses repas, assidu à ses devoirs, indulgent pour les autres, sévère pour lui-même, il pardonnait à la faiblesse, encourageait le mérite, récompensait la fermeté, et n'accordait de hauts emplois qu'aux hommes les plus vertueux. Il faisait respecter ses lois, parce qu'il s'y soumettait lui-même le premier. Lorsqu'il nomma Suburranus préfet du prétoire, en lui remettant le glaive qui était la marque de sa dignité, il lui dit : « Employez cette épée que je « vous confie, pour moi si je me conduis bien, contre moi si « je gouverne mal. »

Lorsque Pline lui adressa ces paroles : « Vous avez vécu « avec nous ; vous avez ressenti nos souffrances, partagé nos

« périls, nos alarmes, seul apanage alors de la vertu; vous « avez vu combien les mauvais princes étaient détestés, même « par ceux qui les pervertissaient; vous vous souvenez des « vœux et des plaintes que nous formions : aujourd'hui vous « régnez; votre conduite comme empereur est conforme aux « sentiments que vous montriez comme particulier, » cet éloge n'était que la répétition d'un mot de Trajan; il disait souvent : « Je veux gouverner comme je désirais, étant citoyen, « qu'on nous gouvernât. »

Trajan, quoique prince, eut des amis, parce qu'il savait aimer; et, comme il était sincère, il entendit la vérité; car Pline dit avec raison : « Tout prince qui se plaint qu'on le « trompe, a probablement trompé le premier. » Il montra plusieurs fois cette noble confiance qui n'appartient qu'aux grandes âmes, et que le vulgaire traite de témérité. Quelques amis trop soupçonneux voulurent lui persuader que Licinius Sura conspirait contre ses jours; il alla chez lui, renvoya sa suite, soupa dans sa maison, pria son chirurgien de panser un mal qu'il avait à l'œil, et se fit raser par son barbier. Le lendemain il dit à ses courtisans : « Si Sura avait voulu me « tuer, il l'aurait fait hier. »

Lorsque le sénat lui décerna des statues, on ne regarda point cet hommage comme un acte d'adulation : il était aussi digne de cet honneur que Brutus; l'un avait chassé de Rome les tyrans, l'autre la tyrannie.

Les soins de l'empire et son assiduité au travail n'altéraient pas l'enjouement de son humeur. On le voyait gai et familier dans les repas qu'il donnait à ses amis, ou qu'il recevait d'eux sans cérémonie. Il se livrait quelquefois à l'amusement de la chasse; mais, différent des autres princes qui faisaient parquer des animaux pour les tuer en foule sans risques, il voulait acheter le plaisir par la fatigue et par le danger.

La plupart des hommes, semblables à une cire molle, prennent l'empreinte et la forme que leur donnent ceux qui les gouvernent. Les mœurs de Trajan réformèrent les mœurs

publiques. Il n'exerça point les fonctions de censeur ; sa vie entière et le discernement de ses choix tenaient lieu de censure. La conduite de Trajan servait d'exemple aux bons et de leçon aux méchants.

La plus scandaleuse licence s'était toujours montrée sans frein dans les spectacles des pantomimes ; Titus les avait proscrits ; le peuple corrompu avait forcé Nerva à les rappeler. Ce même peuple, revenu au sentiment de la pudeur, demanda lui-même leur bannissement.

Trajan, s'imposant la simplicité, réservait la magnificence pour l'empire ; mais il voulait l'embellir sans l'épuiser. L'ordre le plus sévère dans ses finances et la vente des domaines inutiles au trône lui fournirent les moyens d'exécuter ses vastes desseins. Il enrichit Rome de superbes monuments, releva plusieurs villes ruinées, fortifia toutes les frontières, creusa le port de Centumcelles (Civita-Vecchia), construisit des ponts solides sur le Tage et sur le Danube, éleva une chaussée sur les marais Pontins, et ouvrit une grande route qui conduisait du Pont-Euxin jusque dans les Gaules ; mais il savait que ce n'est point assez pour un peuple fier et libre d'être bien gouverné, s'il n'a point de part au gouvernement.

Trajan se montrait plutôt chef de la république qu'empereur : il bannit du sénat le silence, la peur, et y rappela la liberté. Ce corps, condamné par les tyrans à ne s'occuper que de formes vaines et d'affaires puériles, redevint le centre de la législation, le surveillant de l'autorité impériale, le juge des villes, l'arbitre des étrangers ; et l'empereur, lui soumettant tous ses actes, encourageait les sénateurs à combattre librement ses avis.

Les citoyens, revenus à leur dignité, se rendaient avec leur ancien zèle aux élections, donnaient sans gêne et sans crainte leurs suffrages ; aussi le nom de Trajan était couvert d'éloges qui partaient du cœur. Dès qu'il paraissait aux yeux du peuple, on n'entendait que ce cri, digne récompense d'un bon règne : « Heureux citoyens ! heureux empereur ! puisse-

« t-il toujours être aussi bon, et entendre de nous les mêmes « vœux ! »

Beaucoup de ces hommes, si indulgents pour eux-mêmes et si sévères pour les autres, ont accusé Pline de flatterie, parce qu'il a dignement loué un grand prince. Peu d'entre eux cependant se permettraient peut-être de donner aux princes de leur temps les sages conseils que cet illustre consul, dans son panégyrique, adressait à Trajan : « N'écoutez point, lui di- « sait-il, les rapports secrets ; jugez-nous d'après l'opinion « publique. Dans un conciliabule mystérieux, un seul peut « être trompé par un seul ; mais personne n'en impose à « tous, et tous ne peuvent jamais tromper personne. » Et comment un consul digne des anciens temps de Rome aurait-il cru mériter quelque blâme en louant un empereur qui ajouta lui-même au serment de fidélité que l'usage prescrivait de lui prêter, cette noble restriction : « Pourvu que l'empe- « reur gouverne suivant les lois et pour l'avantage de la ré- « publique ? »

On vit sans cesse Trajan montrer le plus scrupuleux respect pour les institutions antiques ; et, toutes les fois qu'il obtint le consulat, il se soumit avec exactitude à toutes les formalités imposées aux autres candidats. Enfin, renouvelant le serment des anciens consuls, il dévouait lui et sa famille à l'exécration des dieux et des hommes, dans le cas où il enfreindrait les lois.

Affable pour tout le monde, ses grâces répandaient la joie, ses refus laissaient l'espérance. Peu savant dans les lettres, il favorisa constamment ceux qui les cultivaient. Pline, Plutarque, Tacite, furent élevés par lui aux plus grands honneurs.

La fin de son règne aurait été moins éclatante, mais plus heureuse, s'il avait écouté les conseils pacifiques de Plutarque ; mais il était Romain, et la passion de la gloire militaire l'emporta sur les avis de la sagesse. « Je sens, disait-il à ce phi- « losophe, que la nature m'a destiné, non à feuilleter des « livres, mais à manier des armes. » Cependant, avant d'en-

treprendre une nouvelle guerre, il parcourut l'Afrique, il y rétablit l'ordre, en releva les villes détruites par les discordes civiles, et s'étonna de l'ancienne puissance de Carthage en voyant ses ruines. Il visita ensuite l'Espagne, son berceau, et rebâtit les colonnes d'Hercule. La flatterie voulait leur donner son nom ; il la méprisa. D'Espagne il passa en Asie, sans vouloir s'arrêter en Italie, disant que jamais il ne ramènerait une armée à Rome qu'en triomphe.

Les Parthes étaient le seul peuple qui balançât alors la puissance romaine. Crassus avait péri sous leurs coups ; ils avaient contraint les aigles d'Antoine à prendre la fuite ; et si les noms d'Auguste et de Titus parvinrent à les intimider, personne encore n'était parvenu à les vaincre. Le désir d'acquérir le premier cette gloire appela l'empereur en Orient.

De tous les généraux qui l'accompagnèrent, celui qu'il éleva le plus haut, quoiqu'il n'aimât pas son caractère léger, envieux et jaloux, fut Adrien, son compatriote, né comme lui à Italica. Il lui donna en mariage sa nièce Julia Sabina. Adrien montrait autant de passion pour la philosophie, pour l'éloquence et pour les lettres, que Trajan pour la guerre. Ces deux caractères semblaient incompatibles ; mais Adrien avait su gagner l'amitié de Plotine, et le crédit de l'impératrice décida sa fortune.

La préférence de Trajan pour les guerriers ne l'empêchait pas de rendre justice aux hommes pacifiques et lettrés, et de les employer convenablement. Il donna à Pline le gouvernement du Pont et de la Bithynie [1]. Lorsque ce nouveau gouverneur arriva dans sa province, il ne put se déterminer à exécuter, sans de nouveaux ordres, les décrets injustes et rigoureux rendus contre les chrétiens. Non-seulement on les livrait aux plus affreux supplices quand ils professaient publiquement leur culte, mais on les condamnait à la mort, même lorsqu'ils avaient la faiblesse de renier la vérité et de sacrifier

[1] An de Jesus-Christ 112.

aux idoles. On les accusait d'être conduits par un esprit de faction à renverser le trône et les autels, et, par un système d'anarchie, de vouloir établir l'égalité sur les ruines de toutes les institutions : enfin on leur reprochait de se livrer, dans leurs assemblées secrètes, aux vices les plus odieux. Pline prit courageusement leur défense contre ces calomnies. Il écrivit à l'empereur « qu'il ne pouvait se résoudre à faire pé-« rir, sur de faux rapports, tant d'innocents, et à condamner « ceux mêmes qui se soumettaient publiquement aux lois. »

« Après avoir pris, écrivait-il à Trajan, toutes les informa-« tions nécessaires, je me suis convaincu que l'erreur de ces « infortunés se borne à s'assembler un jour marqué avant le « lever du soleil. Là ils adorent Christ, qui est leur dieu, « chantent des hymnes en son honneur : leur serment, loin « de les pousser à aucun crime, les oblige au contraire à ne « commettre ni vols, ni violence, ni adultère, à ne retenir au-« cun dépôt, à ne jamais manquer de foi. Ils se retirent après, « et se réunissent ensuite de nouveau pour faire en commun « un repas innocent et frugal. »

Telle était alors la prévention publique contre cette nouvelle religion, que Trajan lui-même céda longtemps au torrent, et ne voulut point condescendre aux vœux de Pline. Il se contenta seulement de modérer la persécution, de défendre qu'on recherchât ceux qui ne professaient la religion chrétienne qu'en secret, et de faire grâce au repentir. Ce triomphe tenté par un philosophe païen était réservé aux vertus chrétiennes. Les discours, les écrits et surtout la mort courageuse de saint Siméon et de saint Ignace éclairèrent l'empereur, qui, vaincu par leur fermeté, arrêta l'effusion du sang chrétien.

Avant d'arriver en Asie, Trajan, qui dédaignait de croire aux conspirations, acquit pourtant la preuve certaine que Crassus conjurait contre sa vie. Il le laissa juger par le sénat, qui ne le condamna qu'à l'exil.

Trajan cherchait l'occasion de combattre les Parthes ; elle ne tarda pas à se présenter. Cosroës, leur roi, s'empara du

royaume d'Arménie et en investit Exédare. L'empereur se plaignit d'abord de cette infraction au traité, et, n'ayant reçu qu'une réponse fière et insultante, il fit déclarer la guerre aux Parthes par le sénat. L'orgueil de Cosroës parut s'abaisser à l'approche de l'armée romaine ; il envoya des ambassadeurs à Trajan, sollicita son amitié, écrivit qu'il venait de déposer Exédare, et pria l'empereur d'accorder à son propre frère l'investiture du trône d'Arménie, comme Néron l'avait donnée à Tiridate.

Trajan répondit que l'amitié se prouvait par des faits, non par des paroles, et qu'il se déciderait en Syrie sur le parti qu'il lui paraîtrait convenable de prendre. Des deux côtés on ne songea plus à négocier, mais à combattre. Les Romains entrèrent en Arménie, et la conquirent en peu de temps, malgré les efforts que Perthamasiris, frère de Cosroës, fit pour la défendre. Ce prince, après plusieurs défaites, espérant désarmer le vainqueur par sa soumission, prend le parti de venir trouver Trajan dans son camp. Il le voit assis sur son tribunal, se prosterne devant lui, et met son diadème à ses pieds. A ce spectacle, l'armée romaine jette un cri de joie, et salue Trajan *imperator*. Cette exclamation effrayait le prince, qui la prenait pour un cri de fureur ; Trajan le rassura sur sa vie, mais lui refusa l'investiture qu'il désirait, et le laissa se retirer en liberté. Une nouvelle bataille eut lieu. Le prince parthe, vaincu, y périt, et laissa les Romains possesseurs de l'Arménie.

L'empereur, émule d'Alexandre, et aussi rapide que lui dans ses succès, battit les Parthes, conquit la Mésopotamie, força Cosroës à conclure la paix et à donner des otages, reçut du sénat le nom de *Parthique*, soumit l'Arabie-Pétrée, la réduisit en province romaine, et se rendit maître de l'Ibérie, de l'Albanie, de la Colchide, de tous les pays situés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La fortune, qui comblait Trajan de ses faveurs, lui refusa un historien : quelques fragments de Dion et d'Aurélius Victor nous ont seuls transmis une légère esquisse de ses exploits, et la plupart des grandes actions

de ce héros sont tombées dans l'oubli, parce qu'aucune plume immortelle ne nous les a conservées.

Nous savons qu'un de ses meilleurs généraux fut Lusius Quiétus. Il était né en Mauritanie; Trajan l'éleva au consulat. Le peuple romain, en se mêlant ainsi à d'autres peuples, pouvait acquérir quelques grands talents; mais il altérait peu à peu la force de ses droits, la majesté de son nom, et préparait la ruine de sa puissance, en la partageant avec les Barbares.

Quelques historiens rapportent que Trajan revint à Rome en 865, et qu'il retourna ensuite en Syrie; mais ils ne nous apprennent aucun événement marquant pendant ce court séjour en Italie. Lorsqu'il revint à Antioche, un épouvantable tremblement de terre désola cette contrée. Le consul Pédo et une immense quantité de personnes y périrent. Trajan se sauva par une fenêtre de son palais, et fut blessé. Décidé à porter ses armes aussi loin qu'Alexandre, il voulut, avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes, consulter, et même éprouver l'oracle d'Héliopolis: il lui adressa d'abord un papier blanc cacheté; on le lui renvoya sans qu'il parût avoir été ouvert. Par un nouveau message, l'empereur demanda formellement quel serait le succès de sa nouvelle expédition; il reçut, pour réponse, une baguette coupée en plusieurs morceaux. Son ambition l'expliqua comme un présage du démembrement total de l'empire des Parthes. Après sa mort, on l'interpréta autrement, et on crut que l'oracle avait voulu annoncer que ses cendres seules retourneraient à Rome.

Trajan, profitant des dissensions qui affaiblissaient les Parthes, mit en fuite leurs troupes, passa le Tigre sur un pont de bateaux, et jouit avec orgueil du plaisir de camper dans la fameuse plaine d'Arbelles. La terreur de son nom aplanissait devant lui tout obstacle. Il s'empara des villes de Ctésiphon et de Suze, y trouva d'immenses trésors, fit prisonnière la fille de Cosroës, et se rendit maître du magnifique trône d'or du roi des Parthes. Chacune de ces conquêtes

méritait un triomphe, Le sénat, croyant devoir récompenser par des honneurs nouveaux des actions sans exemple, décerna, par un décret, à l'empereur, des triomphes dont il le laissait maître de fixer le nombre.

Trajan avait enfin surpassé en fortune les plus célèbres généraux de la république. Il ne lui restait plus qu'à jouir en repos de sa renommée ; mais quel homme peut tenir la coupe de la gloire sans s'enivrer? Trajan savait l'art de vaincre ; il n'eut point l'art, plus difficile, de s'arrêter dans la victoire, et de borner ses conquêtes pour les consolider. Oubliant que des peuples nombreux peuvent être longtemps vaincus sans être soumis, et qu'il est imprudent de laisser derrière soi tant d'ennemis qui n'attendent qu'une occasion favorable pour se venger, il traversa le golfe Persique, passa l'île d'Ormus, conquit toute la côte de l'Arabie Heureuse, et projetait des conquêtes plus éloignées ; mais l'affaiblissement de ses forces le contraignit d'y renoncer. Jaloux de la gloire du héros macédonien, il regrettait vivement de n'être plus assez jeune pour porter ainsi que lui ses armes dans les Indes.

Après avoir vu la mer orientale, il regagna l'embouchure du Tigre, le remonta, traversa l'Euphrate, et arriva enfin à Babylone. Il n'y vit que de faibles vestiges de sa gloire passée. Le ciel semblait vouloir éclairer les Romains sur la vanité des grandeurs humaines, en conduisant leurs aigles et leur empereur sur les débris de Carthage et de Babylone.

Trajan honora les mânes d'Alexandre par un sacrifice offert à ce héros au milieu des ruines du palais qu'il avait jadis occupé. La fortune de l'empereur était à son terme. Les orages qu'il aurait dû prévoir vinrent bientôt obscurcir les derniers jours de son règne. La révolte éclata en Syrie, en Judée, en Égypte, et dans le pays des Parthes. Maximus, lieutenant de l'empereur, perdit en Syrie, contre les rebelles, une bataille et la vie. Lusius, plus heureux, reprit sur eux Nisibe, et emporta Édesse d'assaut. Roscius Clarus et Julius Alexandre soumirent Séleucie. Cosroës, semblable alors à Darius, par-

courait l'Asie, errant et fugitif. Trajan donna le trône des Parthes à un prince nommé Parthamaspate, et le couronna lui-même dans Ctésiphon. Marchant ensuite en Arabie, il éprouva, pour la première fois, un revers au siége d'Atra. Son génie et son courage ne purent vaincre la résistance des habitants. Ayant réuni toutes ses forces pour donner un dernier assaut, il fut repoussé, blessé, et se vit contraint de lever le siége. La révolte des Juifs eut toute la violence des guerres entreprises par le désespoir et par le fanatisme. Soulevés à la fois en Cyrène, en Égypte, en Chypre et dans la Mésopotamie, ils égorgèrent dans ces contrées une foule de Grecs et de Romains, dont ils livrèrent aux chiens les cadavres sanglants. On raconte même que ce peuple furieux partagea avec eux cette horrible nourriture. Dion, toujours exagéré, porte à quatre cent soixante mille hommes le nombre de leurs victimes.

Lupus, préfet d'Égypte, battu dans un premier combat par les Juifs, et forcé de se retirer à Alexandrie, égorgea tous ceux qui se trouvaient dans cette ville. L'empereur envoya en Égypte contre les révoltés une forte armée commandée par Marcius Turbo. Ce général les défit, les dispersa, les poursuivit sans relâche, et ne parvint à rétablir la paix que par d'horribles massacres. Les Juifs perdirent enfin une bataille en Mésopotamie, et y furent tous exterminés.

L'ordre étant partout rétabli par la victoire, Trajan vint passer l'hiver en Syrie. Il comptait retourner au printemps à Babylone; mais une attaque d'apoplexie interrompit le cours de ses projets, et le laissa dans un état de langueur qui lui fit prendre la résolution de revenir à Rome. Il chargea son neveu Adrien du commandement de l'armée d'Orient. Dès que les Parthes surent la nouvelle du départ de l'empereur, ils déposèrent leur nouveau roi, et replacèrent sur le trône Cosroës, qui redevint en peu de temps maître de l'Arménie et de la Mésopotamie : ainsi il ne resta des conquêtes de Trajan que le souvenir et le regret du sang qu'elles avaient coûté.

Trajan dépérissait chaque jour; il fut frappé à Sélinonte, en Cilicie, d'une seconde attaque d'apoplexie qui termina sa vie. Plotine, sa femme, tint quelques jours sa mort secrète. Elle fit croire à tous ceux qui l'entouraient que l'empereur avait adopté Adrien. L'impératrice écrivit ensuite au sénat pour l'informer de cette adoption; et, sur sa foi seule, il fut reconnu et proclamé à Rome.

Adrien, compatriote, allié de Trajan, nommé par lui tribun du peuple, préteur et chef de l'armée, aspirait depuis longtemps au trône. Dans la guerre des Daces il s'était tellement signalé, que Trajan lui donna un magnifique diamant qu'il avait reçu de Nerva. Ce don parut alors présager son adoption. Depuis il gouverna avec sagesse, combattit avec gloire en Pannonie, et vainquit les Sarmates. Il était soutenu près de l'empereur par le crédit de Plotine, par celui de Licinius Sura, et surtout par l'utilité de ses services. Son éloquence, son esprit, le rendaient nécessaire à l'empereur, qui le chargeait de rédiger ses discours et ses lettres. Cependant Servianus, son beau-frère, Palma et Cestius, ministres et favoris de l'empereur, balançaient son crédit, et cherchaient à le perdre dans l'esprit de Trajan qui l'estimait, mais ne l'aimait pas.

La plupart des historiens assurent que l'empereur, incertain dans ses projets, avait voulu transmettre sa puissance, d'abord à Servianus, ensuite à Lusius, enfin à Nerrantius Priscus, célèbre jurisconsulte. Il dit même un jour à celui-ci: « Si le destin tranche mes jours, je vous recommande le sort « des provinces. » Plusieurs fois il avait montré le dessein de laisser le choix d'un empereur à la décision du sénat. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que, si Adrien mérita l'empire par ses talents, il ne le dut qu'à l'amitié et peut-être à l'artifice de Plotine.

Trajan avait vécu soixante-quatre ans; son règne dura dix-neuf années. Ses vertus éclatantes, mêlées de quelques taches légères, comme tout ce qui est humain, lui méritèrent

la vénération et l'amour des peuples. Sa renommée inspirait tant de respect qu'après le triomphe de l'église chrétienne, ennemie inflexible de la gloire des païens, plusieurs saints, et entre autres saint Thomas, prétendirent que le pape saint Grégoire avait obtenu de Dieu le salut de cet empereur, cinq siècles après sa mort. Il résulte de cette fable une grande vérité, c'est qu'une vertu éclatante triomphe de l'envie, de la haine et du temps.

Comme général, il égala les plus célèbres guerriers; restaurateur de la discipline, modéré dans ses châtiments, magnifique dans ses récompenses, il commandait moins par son autorité que par son exemple. Le premier dans l'attaque, le dernier dans la retraite, Plutarque rapporte qu'il ne disait jamais *faites*, mais *faisons; allez*, mais *allons; bataillez*, mais *bataillons*. Comme prince, il fit observer la justice, respecter la propriété et fleurir le commerce. Ce fut lui qui prononça le premier cette belle maxime: « Il vaut mieux que dix coupa-« bles se sauvent que de condamner un innocent. » Jamais administration ne fut à la fois plus éclatante et plus économe, plus ferme et plus douce. Ennius Priscus lui demandait un jour comment il était parvenu à se faire plus aimer que tous ses prédécesseurs; il répondit: « En pardonnant à ceux qui « m'ont offensé, et en n'oubliant pas ceux qui m'ont servi. » Enfin l'éloge de Trajan pourrait se réduire à ce peu de mots: « Seul de tous les conquérants du monde, il mérita de rece-« voir et de conserver le titre de *très-bon*. » Trajan mourut l'an 869 de Rome, de Jésus-Christ 117.

CHAPITRE XV.

ADRIEN.

(An de Rome 869. — De Jésus-Christ 117.)

Adrien est proclamé empereur par le sénat. — Son gouvernement pacifique. — Conspiration contre Adrien, déjouée.—Sagesse de son administration.—Tribut payé aux ennemis. — Prospérité sous ce règne.— Trait de présence d'esprit d'un héraut.—Voyage et travaux d'Adrien. — Ses réformes administratives. — Son édit pour la jurisprudence. — Sa vie publique et privée. — Dévouement et mort d'Antinoüs. — Administration d'Adrien au dehors.—Révolte des Juifs.—Prudence de Julius Sévérus en Orient. — Sa victoire sur les Juifs. — Abolition du culte des Juifs et leur dispersion.— Adoption de Commodus, nommé Vérus par Adrien. — Maladie et mort de Commodus. — Adoption d'Antonin par Adrien. — Adoption de Vérus et de Marc-Aurèle par Antonin. — Retraite et mort d'Adrien.

Adrien, que secondaient Plotine et Tatien, préfet du prétoire, s'était fait promptement reconnaître empereur par les légions de Syrie. Il écrivit en même temps au sénat pour lui demander la confirmation du choix que Trajan avait fait de lui. Il s'excusait d'avoir osé accepter le titre qu'on lui déférait sans attendre le décret du sénat et du peuple, s'y trouvant, disait-il, contraint par le zèle ardent des soldats.

A la nouvelle de la mort de Trajan, les opinions s'étaient partagées dans le sénat. Une partie des sénateurs, ne considérant que l'habileté d'Adrien, ses exploits et l'étendue de son esprit, le regardait comme seul capable de soutenir le poids de ce grand fardeau. L'autre craignait le gouvernement d'un prince qui avait déjà manifesté trop de penchant à la cruauté; mais, au bout de quelques jours, lorsqu'on sut que l'armée d'Orient s'était déclarée en sa faveur, on sentit qu'il garderait l'autorité par la force s'il ne l'obtenait par la loi, et le sénat unanimement le proclama empereur.

On lui décerna même le triomphe destiné à Trajan; mais Adrien refusa cet honneur, et il ordonna que l'urne du conquérant serait placée sur le char, afin que l'ombre de l'empe-

reur jouit encore de son dernier triomphe. Son intention fut remplie; Plotine, suivie de Tatien, porta dans Rome les restes de son époux, et la capitale du monde vit ensemble une pompe triomphale et funéraire : les larmes sincères du peuple honorèrent plus la mémoire de Trajan que ses lauriers.

Tant qu'Adrien avait servi sous un prince belliqueux, il avait déployé les plus grands talents pour la guerre : dès qu'il fut sur le trône, il manifesta son constant amour pour la paix, et ne s'occupa que du soin de conserver la tranquillité dans l'empire, dont son prédécesseur s'était trop efforcé d'étendre les limites. Le soulèvement des Parthes, celui de l'Arménie, de la Mésopotamie, de l'Arabie, la révolte des Sarmates, des Roxolans, et la rébellion des Écossais, auraient condamné les Romains à de longues guerres, s'ils avaient voulu forcer tous ces peuples à se soumettre au joug qu'ils détestaient. Les derniers événements faisaient trop reconnaître que la force s'atténue en se divisant, qu'un état s'affaiblit lorsqu'il veut trop s'agrandir. Adrien abandonna toutes les conquêtes dont trop de sang avait payé la vaine gloire, et que le génie actif de Trajan n'avait pu conserver tranquillement. Il reconnut Cosroës, conclut la paix avec lui, permit à l'Arménie de se choisir un roi; pour indemniser Parthamaspate, il le nomma préteur en Syrie, et lui donna une grande quantité de terres. Adrien voulut même renoncer à la possession de la Dacie; mais cet abandon aurait entraîné la destruction des colonies romaines établies dans cette contrée; il se résolut donc à la garder; mais il détruisit le superbe pont construit par Trajan sur le Danube, dans le dessein de rendre plus difficiles et plus rares les incursions des Barbares en Mœsie. Comme on ne pouvait accuser Adrien de lâcheté, les partisans du système des conquêtes attribuèrent la sagesse de ses mesures à une basse jalousie contre la gloire de Trajan.

Lusius Quiétus s'était longtemps opposé, sous le dernier gouvernement, à l'élévation d'Adrien; ce prince lui ôta le commandement de la Palestine, et nomma pour le remplacer

Turbo, dont la fermeté pacifia momentanément la Judée. Ce même général fut envoyé ensuite en Mauritanie : ce pays était agité par des troubles ; il y rétablit le calme. Adrien, quittant la Syrie, parcourut le pays des Daces, et revint en Italie par l'Illyrie.

La crainte qu'inspirait son caractère, l'amour que le peuple conservait pour les vertus de Trajan, et le regret de voir abandonner le fruit de tant de travaux et de combats, produisaient sur l'esprit public des impressions défavorables au nouvel empereur. Quatre consulaires, Domitius Nigrinus, Lusius Quiétus, Palma et Celsus, anciens favoris de Trajan, fomentaient le mécontentement : ils prétendaient que l'adoption d'Adrien était une fable inventée par Plotine ; que, cette princesse ayant fait placer un esclave dans le lit de l'empereur après sa mort, cet homme, contrefaisant la voix de Trajan, avait prononcé ces mots : « J'adopte Adrien. » Ne se bornant pas à répandre ce bruit injurieux, ils conspirèrent contre la vie de l'empereur, et résolurent de le tuer dans une partie de chasse, quand il serait de retour. Un de leurs complices les dénonça au sénat, qui les fit arrêter, et les condamna à mort. Leur supplice, qu'on crut ordonné par l'empereur, répandit dans Rome la crainte et la consternation. On se rappelait que, pendant le long règne de Trajan, le sang d'aucun illustre personnage n'avait coulé, et ce premier acte de sévérité faisait craindre de voir renaître les jours affreux de Néron et de Domitien. Adrien, arrivant alors à Rome, sut dissiper par sa conduite et par ses discours toutes ces alarmes. Il parla au sénat avec déférence, au peuple avec affabilité, se défendit d'avoir pris aucune part à la mort des consulaires condamnés, blâma l'excessive rigueur de l'arrêt, et déclara qu'il ne voulait point que, pendant son règne, aucun sénateur pût subir la mort.

L'ancien usage obligeait toutes les villes à payer une contribution à l'avénement de l'empereur ; on la destinait à lui faire des couronnes d'or. Adrien les en affranchit, disant que

« sa couronne serait toujours assez riche si le peuple romain « l'était. » Il fit distribuer à chaque citoyen trois pièces d'or, et libéra toutes les cités de l'empire, des sommes qu'elles devaient au trésor. Cette remise les affranchit d'une dette de neuf cent millions de sesterces (cent douze millions cinq cent mille francs). Elles lui élevèrent un monument pour rappeler la mémoire de ce bienfait. Aux yeux des peuples amollis la libéralité tient lieu de vertu.

Adrien, habile à réprimer ses passions, se montra, dans ces premiers temps, simple, modeste, populaire et clément. Rencontrant un de ses plus anciens ennemis, il lui dit : « Je règne, « vous voilà sauvé. » Assidu aux délibérations du sénat, il ne prenait aucune décision sans le consulter. Soigneux de maintenir la considération de ce corps, il déclara, en nommant Tatien sénateur, qu'il était au-dessus de sa puissance de lui accorder une faveur plus signalée.

Par un décret très-agréable au peuple, Adrien fit supporter au trésor public les frais dispendieux de voyage des proconsuls et des préteurs. Aucun prince ne se montra plus sévère dans le choix des juges et plus soigneux de réprimer les abus de leur autorité. Favorinus, un de ses amis, lui reprochait de payer trop largement les magistrats : « Je leur donne, dit-il, « l'argent du trésor, pour qu'ils ne soient pas tentés de « prendre celui des particuliers. »

Hors les jours d'audiences solennelles, Adrien, renfermé dans son palais, n'obligeait personne à lui faire la cour. Il marchait rarement à pied dans Rome, voulant affranchir les principaux citoyens de l'obligation de l'accompagner. Paraissant oublier sa dignité dans la vie privée, il voyait familièrement ses amis, les visitait, montait dans leur voiture, célébrait leur fête, et logeait quelquefois dans leurs maisons de campagne. Les savants, les artistes les plus distingués étaient habituellement admis à sa table. Il faisait avec eux assaut d'esprit et de talent : par cette conduite, il s'attira non l'amour, mais l'estime du peuple. On savait que ses vertus ap-

parentes prenaient leur source non dans son cœur, mais dans son esprit. Ce prince était naturellement porté au vice, à l'orgueil, à l'envie, à la cruauté ; mais sa politique éclairée le forçait à réprimer ses penchants, à voiler ses défauts : c'était un grand prince, et un méchant homme.

Il savait qu'il ne suffit pas d'être pacifique pour éviter la guerre, qu'il faut toujours se montrer prêt à combattre pour être rarement attaqué, et qu'on ne laisse jouir d'une paix durable que ceux qui savent faire respecter la force de leurs armes. Il maintint avec soin la discipline dans sa vigueur, ne laissa point les légions s'endormir dans l'oisiveté, et les assujettit, pendant l'intervalle des combats, à des marches fréquentes, à des exercices continuels, à des travaux pénibles, mais utiles. Jamais prince n'entreprit moins de guerres et ne fit plus de voyages. Il parcourait chaque année toutes les provinces de l'empire, visitait les frontières, les magasins, les camps, récompensait la vigilance, punissait la paresse, et empêchait, par son activité, aucun des ressorts de l'état de se détendre. Doué d'une mémoire prodigieuse, il n'avait pas besoin de registres pour garder les notes relatives à la conduite, au mérite, aux défauts des officiers de l'armée. Son apparition fréquente sur les frontières contenait les Romains dans le devoir, les Barbares dans la crainte.

Les Roxolans et les Sarmates menacèrent la Mœsie ; Adrien vint en Dacie, marcha contre eux, passa le Danube à la nage avec les Bataves qui servaient comme auxiliaires dans son armée. Par cette intrépidité il effraya tellement les Barbares, qu'ils demandèrent la paix. Il défit aussi les Alains, qui avaient fait quelques incursions sur le territoire romain ; mais son trop grand amour pour la paix lui dicta un acte de faiblesse honteux pour Rome, qui devint dans la suite bien funeste, et dont le lâche Domitien avait donné le premier l'exemple : il continua de payer un tribut aux Sarmates et aux Roxolans pour acheter leur inaction ; seulement il colora ce tribut du nom de subsides.

Les Parthes, toujours remuants, parurent quelque temps disposés à reprendre les armes. Adrien prévint avec adresse cette nouvelle guerre, et sut se concilier l'amitié de Cosroës sans autres sacrifices que de lui rendre sa fille, restée prisonnière à Rome.

Les autres princes s'étaient enorgueillis de leurs conquêtes; Adrien se vantait d'avoir plus fait prospérer l'empire par la paix qu'eux par les armes. Il est certain qu'un long repos après tant d'orages rendit l'opulence aux cités, l'activité au commerce, la vie à l'agriculture; et Rome, sous ce règne, ne parut occupée qu'à jouir de la puissance, de la grandeur et des richesses que lui avaient acquises huit siècles de guerres et de travaux.

Le trésor, délivré des dépenses excessives que coûtaient les expéditions lointaines, épargnait les fortunes privées, se grossissait chaque jour, et subvenait facilement à toutes les charges publiques. Adrien, simple dans sa maison, magnifique pour l'empire, en embellit toutes les parties par de superbes monuments qui flattaient l'orgueil du peuple romain. « Je gou« vernerai toujours, disait l'empereur, de sorte qu'on voie « que la république appartient au peuple, et que j'en suis non « le maître, mais l'administrateur. »

Connaissant la passion de ce peuple pour les jeux, il la satisfit par de nombreux spectacles de gladiateurs et par des combats de bêtes féroces, dans l'un desquels on vit périr cent lions et cent dix lionnes. Il amusait aussi Rome par des courses de chars, par des danses pyrrhiques, et faisait jouer, souvent à grands frais, des tragédies et des comédies composées par les auteurs les plus fameux. Il n'épargnait rien pour la magnificence de ces représentations; on y distribuait au peuple du vin, des viandes, des aromates, des présents en loteries; les degrés du théâtre étaient inondés de parfums.

A l'un de ces spectacles, la multitude s'opiniâtrait à faire à l'empereur une demande qu'il ne voulait point accueillir. Cédant à un mouvement de colère, il ordonna au héraut, sui-

vant un usage pratiqué par les tyrans, de dire au peuple : « Taisez-vous ! » Le héraut se bornant alors à élever la main comme s'il voulait prendre la parole, le peuple fit silence. « Voilà, dit le héraut, ce que l'empereur désirait de vous. » Adrien le récompensa de sa présence d'esprit.

Soigneux d'entendre sa popularité hors de Rome, ce prince accepta des charges municipales dans presque toutes les grandes villes de l'empire. Athènes parut surtout l'objet de sa prédilection. Après s'être fait initier aux mystères d'Éleusis, il accepta deux fois l'emploi d'archonte, en porta l'habit, en remplit les fonctions, et présida aux fêtes de Bacchus. On le vit préteur en Étrurie, premier magistrat de Naples et d'Adria, et dictateur dans plusieurs villes du Latium. Dans ses voyages il s'occupait à soulager les peuples du poids des impôts, à redresser leurs griefs, à les indemniser des pertes causées par les orages, par les incendies, par les tremblements de terre. Il relevait et décorait les villes ; jamais personne ne donna autant d'activité aux travaux publics. Il éleva une colonne à Mantinée sur le tombeau d'Épaminondas, érigea en Égypte un monument aux lieux où reposaient les cendres du grand Pompée. Le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, fut achevé par lui. Il y érigea un temple à Junon, et enrichit cette ville d'une superbe bibliothèque.

A Rome, il se bâtit un sépulcre qui ressemblait à une forteresse. Connu alors sous le nom de *môle d'Adrien*, il servit depuis de citadelle à Rome : c'est aujourd'hui le château Saint-Ange.

Le pont Élius, qui y conduit, fut un de ses ouvrages ; on venait de toutes les parties du monde admirer à Tibur sa maison de plaisance. Ses voûtes souterraines existent encore, comme si elles venaient d'être construites. Il s'était plu à réunir dans ce palais la représentation fidèle des lieux les plus renommés de l'univers. On voyait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le célèbre portique d'Athènes, nommé Pexilé, Canope d'Égypte, et la riante Tempé de Thessalie. Il ne reste au-

jourd'hui de cet édifice et de ses jardins que des ruines connues sous le nom de Vieux-Tivoli.

L'activité d'Adrien suffisait à tout. Malgré sa passion pour les plaisirs, son amour pour les sciences et pour les lettres, son goût vif pour tous les arts, dans chacun desquels il avait la folle vanité de vouloir exceller, et au milieu de ses courses continuelles en Europe, en Asie et en Afrique, il s'occupa constamment à faire des réformes utiles dans la législation et dans l'administration. Jusqu'à lui l'Italie était restée directement soumise à l'autorité des consuls et du sénat, dont trop d'affaires détournaient l'attention ; il fit rendre une loi pour partager cette péninsule en quatre départements confiés à quatre consulaires qui rendaient compte au sénat de leur gestion.

De tout temps l'usage avait permis aux préteurs d'interpréter à leur gré les lois ; ce qui apportait une variation continuelle dans la jurisprudence. Adrien la rendit stable et uniforme par un édit perpétuel que rédigea Salvius Julianus, et qui contenait ce qu'il y avait de mieux dans les anciens édits des préteurs.

Une loi sage adoucit la servitude et abolit la disposition cruelle qui condamnait au supplice tous les esclaves dont le maître était assassiné.

Il défendit aussi de vendre les femmes pour les prostituer. Comme les rues des villes étaient alors très-étroites, il ne permit plus de s'y promener à cheval et d'y faire entrer des charrettes.

Un des principaux devoirs des empereurs était la distribution de la justice ; Adrien présidait souvent les tribunaux, choisissait d'illustres et de savants assesseurs, et s'attirait de justes éloges par l'équité de ses arrêts.

Aucune magnificence dans ses vêtements ne le distinguait des autres citoyens ; il se mêlait avec le peuple aux bains publics. Un jour il y trouva un vétéran qui frottait son corps pour l'essuyer contre le marbre : il lui demanda pourquoi il

ne se faisait point servir : « C'est, dit-il, parce que je n'ai « point de serviteur. »

L'empereur, qui l'avait distingué à l'armée, lui fit présent de quelques esclaves et d'une somme d'argent considérable. Peu de jours après il retrouva dans le même lieu plusieurs vieux guerriers qui faisaient comme le vétéran, et qui espéraient la même récompense : « Vous êtes plusieurs, leur dit-« il en riant ; servez-vous les uns les autres. »

Lorsqu'il marchait à la tête des troupes, ennemi de tout luxe, il ne se faisait remarquer que par l'exemple qu'il donnait ; son épée n'était ornée que d'une poignée d'ivoire ; l'or ne brillait pas sur ses vêtements ; il mangeait en public du lard, du fromage, buvait de l'eau et du vinaigre, et bravait, la tête nue, la neige des Alpes et le soleil d'Égypte. Il consolait, secourait les soldats malades, et assurait à la vieillesse un repos doux et honorable ; mais sa vie privée prêtait autant à la satire que sa vie publique à l'éloge.

Curieux à l'excès, il prétendait tout savoir : rempli d'orgueil, il croyait primer en tout. Orateur éloquent, poëte assez agréable : il avait aussi voulu être peintre, sculpteur, architecte. Après avoir étudié l'histoire, la philosophie, les lettres grecques et romaines, la physique, les mathématiques, il s'était adonné avec passion à l'astrologie, à la magie, et, malgré l'étendue de son esprit, il montrait autant de crédulité que la multitude pour les présages. Comme il était persuadé qu'un oracle rendu par les eaux de la fontaine de Castalie, dans le faubourg de Daphné près d'Antioche, lui avait annoncé son élévation à l'empire, il fit combler de pierres cette source pour qu'aucun autre mortel n'y pût lire sa destinée.

Rempli d'admiration pour les mystères d'Éleusis, il les transporta à Rome. Les autres princes avaient recherché les honneurs du souverain pontificat, il en remplit avec zèle les fonctions. Admirateur du culte des Grecs, il le préférait à tout autre : cependant sa superstition curieuse le portait à vouloir

connaître les religions étrangères; et, comme il avait commencé dans l'Orient la construction de quelques temples qui y étaient encore sans dédicace, Lampride et plusieurs chrétiens crurent qu'il formait le projet de les consacrer à Jésus-Christ. On doit plutôt penser qu'il se les destinait à lui-même, et si l'adulation d'usage dans ce temps élevait les empereurs au rang des dieux, sa propre vanité suffisait pour qu'il marquât sa place dans le ciel.

Au reste, quoiqu'il fût loin d'ouvrir ses yeux aux lumières du christianisme, il paraît certain que, touché des sages apologies que publièrent alors saint Quadrat et saint Aristide, il se montra modéré pour les chrétiens, blâma les violences exercées contre eux, voulut qu'ils fussent protégés par les lois, et ordonna de punir leurs calomniateurs.

Son amour pour la philosophie le lia intimement avec les philosophes Euphrate et Épictète : le Gaulois Favorin eut aussi part à son amitié, et leurs lumières éclairaient son esprit sans changer son caractère. Il devenait bientôt jaloux des hommes dont il admirait les talents : son amitié était plus dangereuse que son indifférence. Il fit plus que personne sentir la vérité de cette maxime : « Que les princes sont comme « le feu, et qu'il faut n'en être ni trop près ni trop loin. »

Denys de Milet, son favori, était tombé dans sa disgrâce; Héliodore, homme sans mérite, le remplaça. Denys, blessé de ce choix, dit à son successeur : « L'empereur peut vous « donner la richesse, mais non l'éloquence. » Ce mot le fit exiler. Favorin conserva longtemps son crédit par sa modération; et comme d'autres philosophes lui reprochaient sa complaisance : « Comment pourrais-je disputer, répondit-il, « contre un homme dont les arguments sont soutenus par « trente légions? » S'étant enfin permis de railler l'empereur sur sa crédulité pour l'astrologie judiciaire, l'amitié du prince se changea promptement en une haine violente, et Favorin disait souvent qu'une des singularités de sa fortune était d'être en guerre ouverte avec un empereur et de vivre encore.

Adrien s'était montré quelquefois clément pour des hommes qui avaient attaqué sa vie ; mais il ne savait point pardonner à ceux qui blessaient son amour-propre. Le fameux architecte Apollodore, dont la place et la colonne Trajanes, ainsi que le pont du Danube, attestaient les talents, s'était autrefois, sous le règne de Trajan, permis quelques épigrammes contre Adrien ; et, faisant allusion à de médiocres paysages peints par ce prince, il l'avait brusquement interrompu dans une dispute, en lui disant d'aller peindre ses *citrouilles*. Monté sur le trône, l'empereur vengea le peintre et exila l'architecte. Quelques années après, Adrien, ayant dirigé lui-même la construction d'un temple élevé en l'honneur de Rome et de Vénus, en envoya le plan à Apollodore dans son exil, avec l'intention de l'insulter et de lui prouver que, pour enrichir Rome de monuments superbes, on n'avait pas besoin de ses talents. Apollodore critiqua les dimensions de l'édifice, dont la hauteur n'était point proportionnée aux statues qu'il devait contenir. « Si les déesses assises dans le temple, « disait-il, voulaient se lever, elles se casseraient la tête con-« tre la voûte. » Le monarque ne répondit à l'artiste qu'en lui donnant la mort.

L'envie n'attaque d'ordinaire que les vivants : celle d'Adrien s'attachait même à la gloire enfermée dans le tombeau. Il préférait des poëtes médiocres à Homère ; Caton l'ancien à Cicéron ; Antipater, inconnu de nos jours, à Salluste. Jaloux de l'amour que les Romains conservaient pour Titus, il publia un libelle contre ce bon prince, et l'accusait d'avoir empoisonné Vespasien..

En comptant le nombre des exilés, on pouvait connaître celui des hommes qui avaient eu le malheur d'être honorés de l'amitié d'Adrien. S'abandonnant sans réserve à sa passion pour le libertinage, c'étaient les femmes de ceux qu'il admettait dans son intimité dont l'honneur se voyait le plus exposé à sa séduction ou à sa violence. Sabine, son épouse, imitait ses désordres. Adrien, que sa curiosité portait à inter-

cepter toutes les lettres, découvrit les intrigues de l'impératrice. Il l'accabla de mépris, engagea les personnes de sa cour à lui faire éprouver les plus sanglantes mortifications, et la maltraita tellement qu'elle finit par se donner la mort.

Les plus grands services ne garantissaient pas ses courtisans du sort que leur réservaient ses caprices. Il exila Tatien, son tuteur, dont le zèle lui avait valu l'empire. Les exploits de Turbo ne purent le garantir de la même disgrâce; Similis, son successeur, n'évita l'exil qu'en se condamnant lui-même à une retraite volontaire, où, loin des intrigues et de la cour, il trouva le bonheur : l'ambition le lui avait promis, la philosophie le lui donna, et il fit ainsi son épitaphe : « Ci-gît « Similis ; il a passé soixante-seize ans sur la terre et n'en a « vécu que sept. »

Adrien se montrait excessif dans ses goûts comme dans ses aversions. Son affection pour Antinoüs, jeune Romain doué d'une rare beauté, approchait de la folie. Cependant l'empereur, effrayé par des présages et tourmenté par ses chimères astrologiques, s'étant persuadé que son salut exigeait qu'une victime se dévouât à la mort pour sauver sa vie, Antinoüs s'offrit en holocauste. Adrien l'accepta, sacrifia son idole, et fit courir le bruit que ce jeune homme s'était noyé dans le Nil. Aussi faible dans son désespoir que barbare dans sa crédulité, sa douleur fut aussi insensée que son ingratitude; il fit un dieu de sa victime, lui éleva un temple et n'immortalisa que son opprobre.

Plus constant pour les animaux que pour les hommes, il traitait mieux ses chiens que ses favoris, et composa une épitaphe pour consacrer la mémoire de son cheval de bataille, nommé Borysthène.

Sa reconnaissance pour l'impératrice Plotine fut le seul de ses sentiments qui ne se démentit jamais. Il lui prodigua les plus grands honneurs pendant sa vie, et lui éleva des temples après sa mort.

Les hommes qui l'approchaient éprouvaient seuls ses injus-

tices, et connaissaient seuls les puérilités de son orgueil. Les grands voyaient de près, craignaient et haïssaient l'homme vicieux, jaloux et léger. Le reste de l'empire admirait le prince actif, savant, habile et juste.

Chacun de ses pas, dans ses voyages continuels, était marqué par de grands actes de sagesse ou de libéralité; il soulagea la Gaule d'impôts, enrichit la ville de Nîmes de superbes monuments : les arènes et le pont du Gard, construits par lui, ont traversé les siècles, et résistent encore aux outrages du temps.

Arrivé en Bretagne, il consolida la tranquillité de ce pays, en le mettant à l'abri de la fureur des Écossais par la construction d'une grande muraille garnie de tours, et assez forte pour arrêter les Barbares. Réformant par des lois sages les mœurs des Bretons, il avança leur civilisation en rendant les liens du mariage plus sacrés. Un de ses édits abolit la coutume qui permettait aux maris d'avoir plusieurs femmes, et aux femmes d'avoir plusieurs maris.

Sa fermeté maintint la paix en Germanie; sa justice familiarisa les Espagnols avec le joug romain : il releva la ville de Tarragone détruite par la guerre précédente. Sa présence calma les troubles de la Mauritanie; la Sicile se ressentit de ses bienfaits; il y adoucit les tributs, et accorda de grands priviléges à son commerce. Sa curiosité le porta au sommet de l'Etna, dont il affronta la neige et les flammes. Vainement sa générosité voulut exciter la reconnaissance des Égyptiens; il ne put fixer les inclinations mobiles de ce peuple turbulent et léger, dont il peignait fidèlement les mœurs dans une lettre adressée par lui, d'Alexandrie, à Servianus, son beau-frère, et qui est parvenue jusqu'à nous.

« Je n'ai trouvé ici, disait-il, que légèreté, caprice et dis-
« position à changer de formes au premier vent. Les adorateurs
« de Sérapis sont chrétiens, et ceux qui se disent les évêques
« du Christ adorent Sérapis. Les chefs de synagogue, les Sa-
« maritains, les prêtres chrétiens sont à la fois astrologues,

« aruspices et charlatans. Le patriarche des Juifs est contraint, « par une partie du peuple, d'adorer le Christ; l'autre l'o- « blige à encenser Sérapis : c'est une race née séditieuse. La « ville d'Alexandrie est belle, commerçante, riche et puis- « sante. Personne n'y vit oisif; les uns soufflent le verre, « d'autres fabriquent du papier; les manufactures de toiles « occupent une grande partie de la population. On donne « même aux goutteux et aux aveugles un travail proportionné « à leur état. Tous ont un métier, et, soit chrétiens, soit « juifs, ne connaissent qu'un seul dieu, l'intérêt.

« Quel dommage qu'une aussi belle cité n'ait pas de meil- « leurs habitants! Rien n'égale leur ingratitude : je leur ai « prodigué les priviléges et les grâces; tant qu'ils m'ont vu, « ils ont exprimé vivement leur reconnaissance; mais à peine « étais-je parti, qu'ils ont attaqué mon bien-aimé Vérus et « ont diffamé Antonin. Je ne leur souhaite d'autre punition « que d'être réduits pour toute nourriture à leurs poulets « qu'ils font éclore dans le fumier. »

L'empereur, en quittant l'Égypte, revint en Grèce, et revit encore Athènes, sa ville chérie. Il lui céda l'île de Céphalonie et la combla de présents. Le peuple athénien donna son nom à une tribu, et déclara que cette grande cité n'était plus la ville de Thésée, mais la ville d'Adrien.

L'empereur, dont la politique était opposée à celle de ses prédécesseurs et à l'esprit belliqueux de la république, ne faisait plus gémir les souverains étrangers sous le poids de l'orgueil romain; fidèle observateur des traités, il n'attaqua jamais l'indépendance des autres peuples, et ne se mêla de leurs querelles que pour les concilier. Soigneux en même temps de leur inspirer du respect pour la république, au lieu de décider lui-même des affaires qui les concernaient, il introduisait leurs ambassadeurs dans le sénat, et ne leur répondait que comme organe de ce corps.

Cependant tous ses soins pour éviter la guerre ne purent maintenir la tranquillité dans la Palestine. Les Juifs, dont on

avait renversé le temple, opprimé la liberté, humilié l'orgueil, ne respiraient que la vengeance. Animés par le souvenir de leur gloire passée, encouragés par les prophètes qui leur annonçaient l'apparition prochaine d'un sauveur, d'un messie, ils prirent partout les armes, et se décidèrent à périr ou à recouvrer leur indépendance.

Un édit de l'empereur ôtait à Jérusalem son nom, lui donnait celui d'Ælia Capitolina, et commandait d'élever un temple à Jupiter sur les ruines de celui du vrai Dieu : ce fut le signal de la révolte.

Animés de la double fureur du fanatisme et de la liberté, les uns se cantonnent dans des forts, les autres dans de profonds souterrains. Sortant de ces retraites, ils dévastent toutes les campagnes, surprennent, égorgent les garnisons romaines, et font de toute la Judée un théâtre affreux de pillages et de massacres. Leur chef était un brigand, nommé Barcochibas (fils de l'étoile). Il se faisait passer pour le Messie ; au moyen des étoupes enflammées qu'il mettait dans sa bouche, il paraissait vomir le feu. Les Hébreux crédules le respectaient comme un dieu, et écoutaient ses paroles comme des oracles.

Cette rébellion, méprisée dans les premiers moments, se montra bientôt formidable. Les premiers succès grossirent les forces du faux prophète ; il chassa les Romains de la Palestine, et porta ses ravages jusque dans la Syrie. Adrien, rappelant de Bretagne Julius Sévérus, grand capitaine, lui donna le commandement de l'armée d'Orient. Sévère, à son arrivée, trouva les ennemis tellement en force, qu'il crut imprudent de compromettre le sort de la guerre par une bataille : il divisa son armée en plusieurs corps, et contraignit par-là les Juifs à disséminer leurs troupes. L'union faisait leur force ; séparés, ils ne surent plus ni attaquer ni se défendre. Sévère les battit sur tous les points, les poursuivit sans relâche, et prit ou détruisit cinquante villes et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades.

Barcochibas, renfermé dans la ville de Bithère, la défendit

opiniâtrément et y périt. Cette guerre dura depuis l'an 885 jusqu'à 887, Le fer trancha les jours de cinq cent quatre-vingt mille Juifs. Les incendies, les maladies, la disette, en détruisirent un bien plus grand nombre.

L'empereur bannit les Hébreux de Jérusalem. « Les perfides « vignerons, disait saint Jérôme, témoin de ces désastres, « après avoir tué les serviteurs, et même le fils de Dieu, sont « exclus de la vigne : un seul jour dans l'année ils achètent la « liberté de venir pleurer sur leurs ruines, comme ils avaient « acheté autrefois le sang de Jésus-Christ. Chassés de leurs « foyers, privés de leurs champs, courbés par les années, « couvert de haillons, ils portent les marques terribles de la « colère de Dieu. Tandis que la croix brille sur le Calvaire, « ce peuple aveugle ne déplore que la ruine de son temple. « Un farouche soldat vient interrompre leurs cris, les menace, « les frappe, et leur demande un nouveau salaire, s'ils veu- « lent obtenir la permission de verser plus longtemps des « larmes stériles. »

Par les ordres d'Adrien, Jupiter remplaça l'arche sainte ; la statue d'Adonis occupa la grotte de Bethléem ; un pourceau, sculpté en marbre sur la porte de Jérusalem, offensa constamment les regards, l'orgueil et la religion des Juifs. Ils ne se relevèrent plus de cette chute, et, quoique unis par les mêmes erreurs, par la même loi, par le même culte, ils ont toujours vécu, depuis cette époque, dispersés sur toute la terre, formant au milieu de toutes les nations un peuple à part, et qui ne peut se rallier ni se confondre avec les autres peuples.

La dispersion des Juifs fut le plus grand et le dernier événement du règne d'Adrien [1]. Ce prince, dont les passions avaient altéré la santé, après de longues hémorragies qui l'affaiblirent, fut attaqué d'hydropisie. Il n'avait point d'enfants ; incertain quelque temps sur le choix de son successeur, son caprice plutôt que sa raison lui fit adopter Lucius Céionius Commodus, gendre du consulaire Nigrinus, qui avait autrefois

[1] Année 134 de Jésus Christ.

conspiré contre lui. Il lui donna le nom de Vérus. Ce jeune prince descendait d'une illustre famille d'Étrurie; son seul mérite était une rare beauté, la conformité de ses défauts avec ceux d'Adrien fut la source de son crédit. Souillé des mêmes vices que l'empereur, il ne possédait aucune de ses grandes qualités. La molle Sybaris ne produisit jamais un homme plus efféminé : son lit et sa table étaient couverts de roses et de lis : il passait sa vie au milieu d'une foule de concubines et d'eunuques; les œuvres licencieuses d'Ovide et de Martial étaient sa seule lecture. Ses coureurs portaient des ailes; il appelait l'un Borée et l'autre Zéphire.

Un choix si ridicule excita le mécontentement de Servianus, beau-frère de l'empereur, de Fustus, et d'autres illustres personnages dignes de gouverner les Romains. Les souffrances d'Adrien aigrissaient son caractère; il regarda les murmures des mécontents comme des projets de conspiration; il ordonna leurs supplices. Servianus, âgé de quatre-vingt-dix ans, offrit un sacrifice aux dieux avant de mourir, et leur adressa cette prière : « Vous savez, « dit-il, que je meurs innocent; je ne vous demande qu'une « vengeance, c'est qu'Adrien soit réduit à désirer longtemps « la mort sans pouvoir l'obtenir. » Le sort parut bientôt accomplir ce vœu.

Cependant l'empereur ayant appris que les Barbares faisaient quelques mouvements sur les frontières de Pannonie, il y envoya Vérus, qui, réveillé de sa mollesse par le désir de soutenir le nom pesant de César, se conduisit avec plus de vigueur qu'on ne l'aurait cru, et fit rentrer les rebelles dans le devoir. Mais cet effort épuisa son corps énervé par les voluptés; il revint malade à Rome; de fréquents vomissements de sang annoncèrent sa mort, qui eut lieu peu de temps après. Adrien, en ordonnant son apothéose, dit : « J'ai cru me donner « un fils, et c'est un nouveau dieu que j'ajoute à l'Olympe. » Les Romains méritaient-ils le nom d'hommes lorsqu'ils avaient la bassesse de reconnaître de pareils dieux?

Vérus n'avait joui que trois ans du titre de César. Il laissa un fils qui régna dans la suite avec Marc-Aurèle.

Obligé de se donner un nouveau successeur, l'empereur consulta plus cette fois sa politique que son caractère, et ses devoirs que ses penchants. Pour le bonheur du monde, il adopta Antonin. Titus Aurélius Fulvius Bojonius Antoninus était issu d'une famille gauloise, originaire de Nîmes. Ses aïeux paternels et maternels étaient parvenus au consulat. La nature avait réuni en lui la beauté de l'âme et celle du corps : sa taille était haute, son regard majestueux, son esprit orné, son éloquence douce comme ses mœurs. Exempt d'ambition, adonné comme les anciens Romains aux travaux de l'agriculture, modéré dans ses goûts, libéral, clément, il aimait la vertu pour elle-même, et sans lui désirer l'attrait de la gloire.

L'Italie avait déjà joui de sa sagesse ; il était un des quatre personnages consulaires qui l'administraient. Envoyé depuis comme proconsul en Asie, il y fit chérir sa douceur et respecter sa justice. Adrien, en déclarant son adoption au sénat, fit un juste éloge de l'expérience et des talents du nouveau César : « J'espère, dit-il, qu'il ne refusera pas cette élévation « imprévue, malgré sa modestie, et qu'il se soumettra au far- « deau que lui impose l'intérêt public. »

Conformément au vœu de l'empereur, qui voulait assurer pour longtemps la tranquillité générale, Antonin adopta le fils de Vérus, et Marc-Aurèle, parent d'Adrien.

Marc-Aurèle était d'une famille espagnole. Passionné pour la philosophie stoïque, il en prit le manteau à l'âge de douze ans, et se montra toute sa vie fidèle aux principes sévères de cette secte ; mais il en évita la morgue, et fut toujours vertueux sans orgueil, doux sans timidité et grave sans sécheresse. Aux yeux d'un tel homme, le trône ne devait paraître qu'un écueil. Il reçut avec chagrin la nouvelle de son élévation ; elle fut un vrai sacrifice de ses penchants à l'amour de sa patrie.

La maladie d'Adrien s'aggravait chaque jour ; ses souf-

frances devenaient insoutenables ; tous les remèdes étant impuissants, il n'espérait trouver de repos que dans la mort qu'il appelait à grands cris ; il chercha même plusieurs fois à se la donner ; mais la vigilante piété d'Antonin lui en ôtait les moyens, et le défendait malgré lui contre son désespoir. Un jour cependant l'empereur, à force d'or, avait engagé un esclave à lui percer le sein : déjà il se croyait affranchi des tourments de la vie ; mais, au moment de l'exécution, le barbare effrayé renonça au crime, à la récompense, et prit la fuite.

Antonin, profitant habilement de la crédulité de l'empereur pour l'empêcher d'attenter à ses jours, fit paraître devant lui des personnes qui lui persuadèrent qu'elles avaient appris par des oracles et par des songes que la santé lui serait bientôt rendue. Il les crut et souffrit plus patiemment. Mais son âme, affaiblie par la douleur, ne pouvait plus réprimer la violence de son caractère ; s'abandonnant à ses soupçons, à sa haine, à sa colère, il ordonna la mort d'un grand nombre de sénateurs. Antonin feignit d'obéir et les sauva.

Adrien, cédant enfin au poids de ses maux, abandonna à son successeur les rênes du gouvernement, se retira à Baïes, refusa tous les remèdes, s'affranchit de tout régime, hâta sa mort, et expira en prononçant ces mots : « La multitude des « médecins a fait mourir l'empereur. »

Sa vie avait duré soixante-deux ans, et son règne vingt et un.

Il méritait tout le bien et tout le mal qu'on a dit de lui, parce qu'il existait un contraste perpétuel entre les lumières de son esprit et les vices de son cœur : aussi, tour à tour, on le vit doux et violent, juste et arbitraire, orgueilleux et modeste, clément et vindicatif, philosophe et débauché, affable et vain, avare et prodigue, protecteur des lettres, jaloux des talents, superstitieux, et cependant quelquefois impie, comme on peut en juger par ces vers que son esprit léger adressa à son âme au moment où elle allait se séparer de son corps :

O ma chère âme, ô toi, ma compagne légère,
Toi, de mon corps hôtesse passagère,
Où vas-tu maintenant? Que deviendront, dis-moi,
Ame pâle, glacée, incertaine, éphémère,
Tous les plaisirs que j'ai sentis par toi?

Adrien fit jouir l'empire d'une longue paix, rendit les peuples heureux par une administration habile et juste, n'inspira de terreur qu'aux grands, et ne se montra injuste que pour ses amis. Ses premières années le firent comparer à Auguste, ses dernières à Néron. Mais le monde entier lui dut une éternelle reconnaissance, puisque, avant de mourir, adoptant Antonin et Marc-Aurèle, il remplit le vœu formé pour le bonheur des hommes par un ancien sage de la Grèce, et plaça la philosophie sur le trône.

CHAPITRE XVI.

TITE-ANTONIN, SURNOMMÉ LE PIEUX.

(An de Rome 890. — De Jésus-Christ 138.)

Rigueur du sénat désarmée par Antonin. — Portrait d'Antonin. — Répression de révoltes au dehors. — Décret d'Antonin en faveur des chrétiens. — Fléaux dans l'empire. — Travaux d'Antonin. — Grands hommes sous ce règne. — Réformes dans la législation. — Mort d'Antonin. — Discours de Marc-Aurèle au sénat.

Antonin fit célébrer avec pompe les funérailles de son père adoptif; on brûla son corps à Pouzzoles, dans la maison de Cicéron, et ses cendres furent transportées à Rome. Les soldats et le peuple regrettaient sincèrement Adrien, qui s'était toujours montré grand capitaine, sage administrateur et prince populaire. Les sénateurs, au contraire, sur lesquels, dans les dernières années, avait pesé sa tyrannie, détestaient sa mémoire et voulaient la flétrir. Ils étaient au moment de prononcer l'annulation de tous ses édits ; mais Antonin les dé-

sarma par ses prières et par ses larmes : « Si vous cassez tous « les actes de mon père, leur dit-il, vous anéantissez celui de « mon adoption, et je n'ai plus de droits à l'empire. » Le sénat, malgré l'affection que lui inspirait le nouvel empereur, persistait encore, et refusait d'accorder les honneurs divins à un prince qui récemment venait de proscrire tant d'illustres personnages. Tout à coup Antonin fait paraître aux yeux de cette compagnie les sénateurs dont elle déplorait la mort, et qu'il avait dérobés au supplice. Loin de s'attribuer le mérite de cette action généreuse, il prétendit avoir exécuté les ordres secrets d'Adrien. Les sénateurs cédèrent à ses vertus : sa reconnaissance pour son père et pour son bienfaiteur lui mérita le surnom de *Pieux*.

Rome avait tellement perdu l'habitude de la liberté, qu'il lui était impossible de la recouvrer et d'en jouir, même lorsque les princes les plus vertueux voulaient la lui rendre. On dirait que la servitude est une nécessité pour les peuples corrompus ; ils ont, comme les vieillards décrépits, besoin d'un appui ou plutôt d'un maître.

Antonin, comme ses prédécesseurs, exerça une autorité absolue sous des formes républicaines; mais sa justice, sa sagesse et sa clémence tempérèrent constamment son pouvoir. Son âme, exempte de passions et de faiblesses, conservait toujours cette égalité qui est le but de la vraie philosophie : majestueux sans hauteur, populaire sans bassesse, il inspirait à la fois le respect et l'amour.

Quoiqu'il eût fait la guerre avec succès sous le règne précédent, l'histoire n'a point cité ses exploits; mais elle nous a transmis le souvenir d'une foule de traits de sa bonté. Proconsul en Asie, loin d'imiter la morgue et le faste de ses collègues, il fit, par sa modération et sa simplicité, chérir la domination romaine que les autres faisaient haïr ; et, comme le dit Plutarque, « toutes les langues le louaient et tous les « cœurs l'aimaient. »

A Smyrne, on l'avait logé dans une superbe maison dont

le maître était absent : cet homme, nommé Polémon, sophiste vain et grossier, se plaignit vivement qu'on se fût emparé de son domicile. Antonin le lui rendit à l'instant. Lorsque ce prince fut parvenu au trône, Polémon vint à Rome, et osa lui présenter ses hommages ; l'empereur l'accueillit avec bonté, et dit en souriant : « Je veux qu'on donne une chambre dans « mon palais à ce philosophe, et que surtout personne ne « l'en déloge. »

Antonin put toujours se montrer libéral, parce qu'il fut économe. Lorsque ses trésoriers lui présentaient des plans pour augmenter ses revenus : « Faites un autre travail, disait- « il ; nourrissez le peuple et non le fisc ; améliorez l'état de « la république et non celui du trésor ; indiquez-moi les « moyens, non d'accroître les recettes, mais de diminuer les « dépenses ; l'économie est la plus douce et la plus solide « augmentation du revenu. »

Ce bon prince disait qu'avant son élévation il n'avait rien dû, et, depuis, rien pris à personne. Semblable aux anciens Romains, il aimait à labourer lui-même son champ, à cultiver sa vigne ; et, comme on lui représentait que de telles occupations semblaient peu convenables à son rang : « Les princes, « répondit-il, qui ne savent pas quelquefois se mettre au ni- « veau des autres hommes, finissent par être au-dessous. »

Ce monarque avait un esprit fin et juste ; son éloquence était facile et agréable ; on ne l'accusa jamais d'aucun vice ; son âme sans tache fit jouir l'empire d'un bonheur sans nuages. Sans cesse occupé à rendre aux lois leur vigueur, à la religion sa sainteté, il mérita d'être comparé à Numa ; et son exemple eut une telle influence sur les mœurs publiques, qu'on le nomma le *père des vertus*.

Sa vigilance pour réprimer les abus maintenait l'ordre dans l'empire ; sa fermeté contenait les étrangers ; aussi son règne ne fut marqué par aucun grand événement. Le silence de l'histoire à son égard est une partie de son éloge. Les historiens, comme les auteurs dramatiques, se taisent quand tous

les personnages de la scène sont heureux, et dans la vie d'Antonin on trouve beaucoup de vertus à louer et peu d'actions à raconter.

Cependant, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la Bretagne, la Dacie et la Germanie, comme si elles eussent voulu éprouver son caractère, tentèrent à la fois de se soulever. Urbicus fit rentrer les Bretons dans le devoir, et ajouta de nouvelles fortifications à la muraille d'Adrien ; le sénat lui décerna le nom de *Britannicus*. Les Daces se virent promptement punis de leur rébellion, et l'empereur trouva le moyen, sans combattre les Germains, de les ramener à la soumission. Après ces premiers actes de vigueur, Antonin n'éprouva plus la nécessité d'employer la force pour gouverner. Son esprit sage et conciliant rendit la domination romaine si douce, que, selon le rapport d'Aurélius Victor, les peuples tributaires le regardaient moins comme un maître que comme un père, et partout on disait qu'Antonin était « un présent fait à la terre « par le ciel. »

Les nations les plus éloignées et les plus indépendantes le prenaient pour arbitre de leurs différends. La Bactriane et l'Hyrcanie lui envoyèrent des ambassadeurs. Stangorus et Pharasmane, rois, l'un des Indes, l'autre d'Ibérie, ainsi qu'Agare, prince arabe, vinrent à Rome pour rendre hommage à ce monarque vertueux. Le roi des Parthes étant entré en Arménie à la tête d'une armée, une lettre d'Antonin suffit pour le déterminer à évacuer ce pays.

Faustine, sa femme, peu digne d'un tel époux, l'affligea par son orgueil et par son inconduite : Antonin montra la même patience que Socrate ; il aima mieux souffrir ses caprices que de rendre, par un divorce, ce scandale public. Il supporta ses désordres pendant trois ans. Lorsqu'elle mourut, le sénat lui décerna sans pudeur des statues, des jeux, des temples et des prêtres : Antonin n'aurait pas dû le permettre ; il était plus honteux et plus insensé de laisser usurper le ciel par les vices, que de le faire, comme les poëtes, assiéger par les Titans.

Il semblait que le destin, aveuglant les hommes, les portât à diviniser tant de princes sanguinaires et de femmes adultères, pour rendre les dieux de l'Olympe méprisables, et pour accélérer la chute du polythéisme. Partout alors, malgré les lumières de ce siècle, les Romains, disposés à rendre un culte religieux au vice, se montraient injustes et cruels pour le culte le plus moral, le christianisme. Ils regardaient les partisans de cette secte comme des hommes turbulents et dangereux, dont les principes tendaient au bouleversement de l'État; et, lorsque tout le reste de l'empire bénissait la justice et la clémence de l'empereur, les chrétiens, persécutés, se voyaient, sous les plus légers prétextes, emprisonnés, torturés et livrés aux bêtes féroces. Justin, célèbre par son éloquence, et qui le devint plus encore dans la suite par son martyre, entreprit alors de dissiper ces injustes préventions : il publia une éloquente apologie de la doctrine et des mœurs des chrétiens, l'adressa à l'empereur, à ses fils adoptifs, au sénat et au peuple romain, et se plaignit avec force de la violation des lois et de la tyrannie qui infligeait à tant de citoyens des châtiments affreux, sans qu'on pût les convaincre d'aucun des crimes dont on les accusait.

Antonin était digne d'entendre la vérité; il rendit un décret favorable aux chrétiens. « La persécution, dit-il, ne fait « qu'accroître leur nombre, et nous défendons de les inquié- « ter. Si quelqu'un les accuse sans qu'ils aient enfreint les « lois, et seulement parce qu'ils sont chrétiens, on doit les « absoudre et punir l'accusateur. »

Tant que ce prince vécut, l'Église jouit d'une profonde tranquillité. Comme les intentions de l'empereur étaient toujours pures, il ne sentait pas le besoin de les cacher, et ses édits furent toujours motivés. Quoiqu'il fût doué d'un grand discernement, il se défiait de ses lumières; et, dans les questions épineuses, il consultait modestement les plus savants jurisconsultes, Marcellus Jabolinus, et d'autres personnages illustres, livres vivants dont il aimait à s'entourer.

Aussi constant que sévère dans ses choix, l'intrigue, qui ne se plait qu'au changement, ne trouvait ni espoir ni aliment dans sa cour. Les courtisans ne pouvaient prendre que le masque de la franchise pour plaire à un prince aussi sincère. Il était si ennemi de tout art et de toute fausseté, que, lorsqu'on lui proposa de remplacer par des dents artificielles celles qui lui manquaient, il répondit en riant : « Rien de faux n'en-« trera jamais dans ma bouche, ni n'en sortira. »

Son système pacifique devait trouver beaucoup de détracteurs au milieu d'un peuple guerrier ; mais, lorsqu'on vantait en sa présence, avec l'expression du regret, les exploits de César et de Trajan, il répétait le mot de Scipion : « Je trouve « plus de gloire à sauver un citoyen qu'à tuer mille en-« nemis. »

Si les orages politiques ne troublèrent pas l'empire, il fut désolé par plusieurs fléaux de la nature; mais l'ordre que maintenait Antonin dans ses dépenses le mit à portée de réparer largement les pertes que firent éprouver à Narbonne, à Antioche, à Carthage, de grandes disettes, des incendies, des tremblements de terre, et à Rome une forte inondation du Tibre.

Après avoir pourvu aux besoins de la république, il ne négligea point ce qui pouvait augmenter son éclat. Les ports de Terracine et de Gaëtes, les bains d'Ostie, les aqueducs d'Antium, furent d'illustres monuments de sa grandeur. L'an 900 de Rome, il célébra les jeux séculaires avec une grande pompe, et satisfit la passion du peuple pour les spectacles, par de magnifiques combats de gladiateurs et de bêtes féroces.

Les princes qui règnent suivant la justice ne craignent pas la lumière ; Antonin protégea les lettres et encouragea les talents. L'époque du règne d'Adrien n'avait produit d'autres écrivains que le sage Plutarque, Arrien, Suétone et Florus : Phlégon, affranchi de ce prince, avait aussi composé beaucoup de livres, dans un desquels les historiens ecclésiastiques ont remarqué un passage où cet auteur parlait de l'éclipse arrivée, le jour de la Passion, dans la quatrième année de la deux

cent deuxième olympiade. Le temps où vécut Antonin fut le plus fécond en savants. On y vit briller Appien d'Alexandrie, auteur de l'histoire éloquente des guerres civiles de Rome; Galien de Pergame, émule d'Hippocrate; Maxime de Tyr, platonicien; Élien, naturaliste; l'abréviateur Justin; Diogène Laërce, auquel on doit les vies de plusieurs philosophes, et l'éloquent Hérode Atticus, dont malheureusement aucun ouvrage entier n'est parvenu jusqu'à nous. Apollonius, le stoïcien, vivait encore dans ce temps : l'empereur le fit venir à Rome pour donner des leçons de philosophie à Marc-Aurèle. A son arrivée, ce philosophe orgueilleux refusa de se rendre au palais, soutenant que c'était au disciple à venir trouver le maître. Antonin, après avoir dit qu'il s'étonnait qu'Apollonius trouvât le chemin plus long de sa maison au palais que de Chalsis à Rome, lui envoya Marc-Aurèle. Ainsi, la modestie, sous la pourpre impériale, visita humblement la vanité sous le manteau de la philosophie.

Toutes les réformes ordonnées par l'empereur dans la législation parurent dictées par la justice et par l'humanité. Il défendit d'ajouter des tortures aux supplices : « La mort, di- « sait-il, expie le crime et sert d'exemple; les tourments « n'inspirent que la pitié pour les criminels. »

Il ne permit pas aux maris coupables d'infidélité d'accuser leurs femmes d'adultère. Toutes les lois fiscales furent adoucies par lui. On conspira une fois contre ce bon prince : le sénat exila les conspirateurs; mais l'empereur défendit de pousser plus loin les informations. « Ne cherchez pas, dit-il, « les complices; il me serait trop pénible de savoir que plu- « sieurs citoyens ne m'aiment pas. » Après une longue résistance, le sénat, triomphant de sa modestie, le força d'accepter le titre de *père de la patrie;* et le prince qui le mérita le mieux fut celui qui le refusa le plus longtemps.

L'an 161 de Jésus-Christ, Antonin, attaqué soudainement, à la suite de son repas, d'une fièvre violente, prévit sa mort, confirma l'adoption de Marc-Aurèle, fit transporter dans l'ap-

partement de ce prince l'image d'or de la fortune qu'on gardait toujours dans la chambre de l'empereur, donna pour dernier mot d'ordre au tribun *l'égalité d'âme ;* et, tranquille à la fin d'une carrière remplie de vertus et exempte de vices, il parut s'endormir plutôt qu'expirer.

Il mourut dans la soixante-quinzième année de sa vie, la vingt-troisième de son règne. Un regret universel et des larmes sincères honorèrent sa mémoire. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de cet excellent empereur se trouve contenu dans ces paroles adressées au sénat par son illustre successeur : « Je retrace sans cesse à mon esprit, dit Marc-Aurèle, « les qualités de mon père adoptif, que je veux, que je dois « prendre pour modèle. Rien n'égalait la douceur de son ca- « ractère, la sagesse de son esprit, sa prudence avant d'agir, « la fermeté de ses résolutions : ennemi de la vaine gloire, « indifférent pour les honneurs et les distinctions qui ne « flattent que la vanité, le désir seul de remplir ses devoirs « dirigeait ses actions : de là son amour pour le travail, son « assiduité à l'étude, sa disposition à écouter tout avis utile, « sa justice inflexible, son habileté pour distinguer les cir- « constances qui permettent l'indulgence de celles qui exigent « la rigueur. Il remplissait les devoirs d'ami comme ceux « d'empereur : jamais ceux qu'il aimait ne sentaient le poids « de son autorité ; son amitié complaisante ne connaissait « pas l'exigence ; il désirait le sentiment, et non l'hommage. « Ceux qui s'étaient attachés à Antonin, homme privé, ne le « trouvèrent jamais changé par sa fortune : fidèle et constant, « ses affections n'étaient point impétueuses ; mais si elles « n'allaient jamais jusqu'à la passion, d'un autre côté elles « ne laissaient à craindre ni le dégoût ni le caprice.

« Modéré, dans ses désirs, il se contentait de peu : toujours « content de son sort, rien n'altérait la sérénité de son âme ; « aucun trouble, aucun désordre secret ne l'empêchait d'exer- « cer sa sagacité pour prévoir l'avenir. Un premier coup « d'œil, un premier mouvement ne décidèrent jamais ses ju-

« gements et ses démarches ; il examinait tout en détail, sans « s'émouvoir, sans s'agiter, sans donner aux choses plus « d'importance qu'elles n'en méritaient.

« L'ordre le plus sévère régnait dans les finances de son « gouvernement ; il supportait sans s'irriter les railleries de « ceux qui taxaient d'avarice son économie.

« Trop grand pour être vain, la flatterie fut sans pouvoir « auprès de lui ; il supprima toutes ces acclamations banales « prodiguées aux tyrans comme aux bons princes, et qui res- « semblent plus à la licence qu'au respect.

« Il honorait les dieux sans superstition, et cherchait à se « concilier l'affection des hommes sans se rendre populaire « aux dépens de sa dignité. Une sagesse uniforme l'éloignait « de tout excès, le maintenait toujours dans un juste milieu. « L'attrait des innovations ne pouvait l'en détourner. Son « affabilité n'avait rien d'affecté, parce qu'elle venait du cœur.

« Toujours simple et sans faste, il prouvait par son exemple « qu'un prince, pour se faire respecter, n'a besoin ni de « pourpre sur ses habits, ni d'ornements sur son trône, ni de « statues dans son palais, ni de gardes près de sa personne ; « et qu'en se rapprochant, dans sa manière de vivre, des ci- « toyens, il n'en conserve à leurs yeux que plus d'élévation « et de vraie grandeur.

« Son esprit était orné, mais dans la juste mesure qui con- « vient à un prince. On ne trouvait pas en lui un érudit, un « rhéteur, un sophiste, mais un sage. Sa raison, perfectionnée « par la lecture et par la méditation, le rendait capable de « commander aux autres et de se gouverner lui-même. « Comme il ne se piquait pas d'exceller dans les sciences, « dans les lettres et dans les arts, il ne se montra jamais ja- « loux de la supériorité des hommes qui en faisaient leur « unique étude. Sa munificence encourageait leurs succès ; il « honorait les vrais philosophes, et méprisait ceux qui « abusaient de ce nom pour masquer leurs erreurs ou leurs « vices.

« Il ménageait sa santé, mais sans délicatesse; sa sobriété « lui fut plus utile que ses médecins, et la tempérance con- « serva sa force.

« La solidité de son esprit rendait sa conduite aussi régu- « lière que ses pensées étaient justes. Ses occupations, ses « amusements furent constamment les mêmes : un jour de sa « vie ressemblait à tous les autres.

« Son administration était franche et sans mystère. Au « comble de la grandeur, il ne s'abandonna point aux délices « de la vie; il savait jouir des plaisirs avec modération, et « supporter les privations sans regrets. Ses largesses, réglées « par la justice, n'avaient point pour objet de capter la faveur « de la multitude, mais d'acquitter une dette demandée par le « besoin ou exigée par la coutume.

« S'il donna des jeux et des spectacles, ce ne fut point par « faste, mais pour se conformer aux usages. Tous les ou- « vrages qu'il construisit furent des monuments, non d'or- « gueil, mais d'utilité.

« On n'inventa dans son palais ni de nouveaux mets, ni de « nouvelles modes, ni de nouvelles voluptés : ce qu'on trou- « vait de plus simple était ce qui lui plaisait davantage. « Exempt de dureté, de témérité, de cupidité, bon, sage et « modéré en tout, il méritait qu'on lui appliquât ce qu'on a « dit de Socrate, qu'il était le seul mortel capable de s'abstenir « et de jouir des biens dont le commun des hommes n'a ja- « mais ni la sagesse de bien user, ni la force de se priver. »

Après avoir entendu cet éloge de la sagesse prononcé par la vérité, le sénat décerna unanimement à Antonin *le Pieux* les honneurs divins. Son apothéose n'étonna ni le ciel ni la terre.

CHAPITRE XVII.

MARC-AURÈLE.

(An de Rome 913. — De Jésus-Christ 161.)

Association de Lucius Vérus à l'empire. — Naissance de Commode. — Fléaux dans l'empire. — Persécutions exercées contre les chrétiens. — Guerre au dehors. — Départ de Vérus pour l'Orient. — Administration de Marc-Aurèle. — Opérations militaires en Orient. — Peste sortie d'un coffre d'or. — Invasion des ennemis. —Victoire de Marc-Aurèle. — Mort de Vérus. — Nouvelle guerre. — Défaite de Marc-Aurèle. — Défaite des ennemis. — Nouvelle invasion des Barbares. — Armement général à Rome. — Désintéressement de Marc-Aurèle. — Échec des Romains. — Pluie de feu. — Revers des ennemis. — Révolte en Orient. — Usurpation d'Avidius Cassius. — Complicité de l'impératrice Faustine. — Mort de Cassius. — Mort de Faustine. — Retour de Marc-Aurèle à Rome après huit ans d'absence. — Sa retraite à Lavinium. — Hommes célèbres à cette époque. — Nouvelle irruption des ennemis. — Union de Commode et de Crispine. — Philosophie de Marc-Aurèle expliquée aux Romains. — Son départ pour l'armée. — Ses victoires et sa mort.

Lucius Vérus, conformément au vœu d'Adrien, avait été adopté par Antonin; mais ce prince ne désigna pour son successeur que Marc-Aurèle. Celui-ci, loin de profiter de la faveur de cette disposition, voulut partager le trône avec son frère adoptif. Le sénat crut devoir acquiescer à cette demande; et, pour la première fois, Rome se vit gouvernée par deux empereurs de puissance égale, mais de caractères très-opposés. Marc-Aurèle était un homme juste, actif, constant, ferme, ennemi de la mollesse; il ne cherchait le bonheur que dans ses devoirs, et ne s'entourait que d'hommes vertueux. Lucius Vérus se montrait dissolu, livré aux voluptés, environné d'affranchis et de courtisanes; la cruauté et l'ingratitude manquaient seules à ses vices. Il était spirituel, indolent, et témoignait un grand respect pour Marc-Aurèle, dont il s'efforçait d'imiter en public la gravité philosophique. L'un se chargea de toutes les peines et de tous les travaux attachés au pouvoir suprême; l'autre n'en eut que les plaisirs.

De grands orages et de grands malheurs menaçaient alors l'empire de toutes parts, et il semblait que les dieux, attentifs à la conservation de Rome, eussent proportionné la vigueur du caractère de Marc-Aurèle aux calamités qui devaient arriver sous son règne. L'art seconda la nature pour lui donner la force d'en triompher. Dans sa jeunesse, son estomac avait été très-faible; Démétrius et Galien lui firent prendre journellement un remède composé par eux, et qui rendit sa complexion très-forte. Ce remède, dont on attribue la première invention à Mithridate, est toujours resté depuis cette époque en usage : c'est la thériaque.

A la fin de la première année du règne des deux Césars, pour le malheur du monde, Faustine, femme de Marc-Aurèle, mit au jour un fils qu'on nomma Commode. D'affreux tremblements de terre, une inondation du Tibre qui submergea en partie Rome, l'embrasement de plusieurs villes, la famine en Italie, la peste dans l'Orient, tels furent les phénomènes qui accompagnèrent la naissance de ce monstre.

Dans tout l'empire, les prêtres païens attribuèrent ces calamités aux progrès du christianisme. Les empereurs se virent obligés de céder au torrent de l'opinion, et à cette haine injuste qu'inspiraient des hommes qui ne prêchaient que l'amour de Dieu et du prochain. Ils furent partout persécutés : Justin à Rome, et Polycarpe à Smyrne, dont il était l'évêque, reçurent la couronne du martyre. Si Marc-Aurèle ne put pas empêcher cette injustice, il en modéra la violence, et il écrivit aux gouverneurs de provinces pour leur défendre de poursuivre les chrétiens qui respectaient les lois et ne professaient pas publiquement leur culte.

Les peuples étrangers, voyant l'empire affaibli par la disette et par la contagion, crurent l'occasion favorable pour se venger. Ils ajoutèrent la guerre à tous ces fléaux.

Vologèse, roi des Parthes, entra en Arménie, surprit, tailla en pièces les légions qui s'y trouvaient, et chassa ensuite de Syrie le gouverneur romain, Attilius Cornélius. Dans le

même temps on apprit que les Cattes avaient fait une irruption en Rhétie, et que les Bretons s'étaient révoltés. Calpurnius Agricola, digne de son nom, fit venir des renforts de la Gaule, et rétablit l'ordre dans la Bretagne. Aurélius Victorinus repoussa les Cattes; mais les Parthes étaient plus difficiles à vaincre. Ces redoutables ennemis inspiraient plus de crainte à Rome, et le sénat crut que cette guerre exigeait la présence de l'un des empereurs. Vérus sollicita l'honneur de la diriger : les plaisirs du voyage, la douceur du climat, les voluptés de l'Asie l'attiraient plus en Orient que la gloire; et, sous le nom de César, il voulait y vivre comme Antoine.

Marc-Aurèle, qui connaissait sa mollesse, l'entoura d'hommes fermes, capables de commander pour lui. Resté seul à Rome, il s'appliqua tout entier aux soins de l'administration et à la réforme des abus. Il abrégea les procédures, chargea des notaires de tenir les registres de l'état civil, créa des préteurs, nommés *tutélaires*, auxquels il confia les intérêts des mineurs, et abolit la loi qui ordonnait, après la mort de chaque citoyen, d'examiner la nature, l'origine et la légitimité de ses biens; loi tyrannique, source d'injustices et de spoliations. Comme il faisait le bien par équité et non par orgueil, il prenait conseil des sénateurs, et « ne concevait pas, disait-« il, qu'un homme pût croire sa propre opinion préférable à « celle de plusieurs sages. » Il releva l'autorité du sénat, lui soumit la décision de toutes les affaires, même de celles dont, avant lui, le conseil privé s'était toujours réservé la connaissance.

Assidu aux séances de ce corps, il s'y rendait le premier, même lorsqu'il n'avait aucune proposition à faire, et ne sortait qu'au moment où le consul congédiait l'assemblée. Il confiait aux sénateurs les plus distingués les grandes charges et les principaux gouvernements, persuadé que les succès de l'administration dépendent plus des choix du prince que de ses décrets.

Ses lois étaient égales pour tous; la faveur ne faisait jamais

pencher les balances de sa justice ; il rendit les tributs plus légers, en supprimant les exemptions, en faisant peser les impôts sur tous, en réformant le luxe et en n'employant l'argent public qu'aux dépenses publiques.

Aucune intrigue n'obtenait du crédit, aucun service n'était sans récompense, aucun moment n'était perdu ; fidèle à ses maximes, il ne négligeait ni ne précipitait rien, et donnait une grande attention aux plus petites affaires. Pour compléter son éloge, il suffirait peut-être d'y ajouter les reproches que lui adressaient ses ennemis : ils le trouvaient trop grave, trop économe et trop bon.

Marc-Aurèle avait lui-même tracé son portrait, en disant « qu'un bon prince est l'image d'un dieu, dont le monde est « le temple, et dont les hommes vertueux sont les prê- « tres. »

Il refusa tous ces titres que prodigue l'adulation, que désire la vanité ; mais il mérita tous ceux que donne la reconnaissance.

L'Orient offrait aux regards des Romains un tout autre spectacle. Vérus, négligeant les soins de l'empire, oubliant la guerre, et craignant moins les Parthes que l'ennui, avait fixé son séjour dans les bosquets délicieux de Daphné, près d'Antioche. De ce lieu consacré à Vénus, il écrivait avec esprit des lettres philosophiques à Marc-Aurèle, envoyait des ordres à ses généraux, et, laissant l'un régner et les autres combattre, s'endormait mollement dans le sein des voluptés.

Heureusement, Marc-Aurèle ayant tout prévu, lui avait donné d'habiles lieutenants qui firent la guerre avec succès. Statius Priscus défit un corps d'armée, et prit Artaxate ; Cassius et Marcius Vérus, après avoir vaincu Vologèse en bataille rangée, s'emparèrent de Séleucie, brûlèrent Babylone, Ctésiphon, et démolirent le superbe palais du roi des Parthes. Cette guerre sanglante dura quatre ans : l'histoire n'en a pas conservé les détails ; mais ses résultats prouvent que les Romains s'y montrèrent dignes de leur ancienne renommée :

ils dictèrent la paix aux Parthes et leur enlevèrent toutes leurs conquêtes [1].

La gloire des expéditions lointaines coûte toujours plus qu'elle ne rapporte. Les Romains, après avoir défait des armées de quatre cent mille hommes et porté leurs armes jusqu'à Babylone, s'étant saisis d'un coffre d'or dans les souterrains du temple d'Apollon, rapportèrent avec lui en Occident un fléau terrible contenu dans ce fatal trophée. Une peste horrible en sortit, et ses ravages furent tels que, d'abord, l'armée, et, bientôt, tout l'empire, perdirent la plus grande partie de leurs forces.

Les Sarmates, les Quades et les Marcomans, peuples d'Autriche et de Moravie, appellent la Germanie aux armes : tous se réunissent, croyant le moment venu de rendre la liberté au monde et de renverser la domination de Rome. « Sa fortune, disaient-ils, s'était élevée sur leurs divisions; leur « union devait l'abattre. » Les frontières étaient dégarnies; ils les franchissent, portent partout le ravage et la terreur : leur avant-garde pénètre jusqu'en Italie.

A la nouvelle de leur approche, Marc-Aurèle, partant promptement de Rome avec ses lieutenants, Pompéianus et Pertinax, marcha contre eux et les repoussa ; mais, bientôt, leur nombre s'étant grossi, ils reparurent plus formidables. Rome, consternée, désolée par la peste, épuisée par la famine, croyait voir renaître les temps de l'invasion des Gaulois ou des Cimbres.

Tandis que Marc-Aurèle cherchait à opposer à ces calamités toutes les ressources de la prudence et du courage, le sénat ordonna des sacrifices expiatoires, des lustrations : on célébrait ces solennités d'usage dans les dangers publics; elles étaient nommées *lectisternia*; les pontifes promenaient dans les rues les images des dieux, couchées sur des lits d'or.

Vérus était alors revenu à Rome; les victoires de ses gé-

[1] An de Jésus-Christ 165.

néraux lui firent décerner le triomphe et le surnom de *Parthique*. Marc-Aurèle lui donna sa fille en mariage. Ses mœurs ne le rendaient pas plus digne de ce lien, que ses travaux du triomphe.

Les deux empereurs, ayant réuni toutes les forces qui leur restaient, attaquèrent les Marcomans et les Quades près d'Aquilée ; le nombre lutta longtemps contre la tactique et le courage. L'élite des troupes de Marc-Aurèle périt dans ce combat. Furius Victorinus, capitaine de sa garde, y fut tué ; mais enfin, après une longue résistance, Marc-Aurèle, qui avait montré dans ses dispositions l'habileté de Scipion, et dans la bataille la valeur de Marius, mit en pleine déroute les ennemis, et s'empara de leur camp. Les Marcomans demandèrent une trêve ; Vérus voulait qu'on l'accordât : il était pressé de quitter l'appareil militaire et de retrouver dans Rome les plaisirs. Marc-Aurèle n'y consentit pas ; il poursuivit les ennemis sans relâche au delà des Alpes, les battit chaque jour, et les contraignit à repasser leurs frontières.

Après cette campagne glorieuse, les deux empereurs formèrent le dessein de séjourner à Aquilée pendant l'hiver ; la peste les en chassa ; ils reprirent le chemin de Rome. Dans la route Vérus, attaqué d'apoplexie, termina ses jours, la quarante-deuxième année de son âge, la neuvième de son règne. Il était temps qu'il mourût ; sa vie, qui n'avait été qu'inutile, devenait dangereuse ; la trop grande douceur de Marc-Aurèle l'enhardissait ; il commençait à secouer le joug de sa vertu, et à rendre, par le conseil de ses affranchis, et sans consulter son collègue, des ordonnances qui faisaient craindre la tyrannie. Le sénat et le peuple ne voulaient pas diviniser Vérus ; Marc-Aurèle vainquit leur répugnance. Son respect pieux pour la mémoire et le nom d'Antonin ne rend point cette faiblesse excusable. Combien cependant les peuples seraient heureux si leurs princes ne devaient jamais faillir que par excès de reconnaissance et de bonté !

Marc-Aurèle fit donner en mariage Lucile, veuve de Vé-

rus, à Pompéianus, son lieutenant, dont Rome estimait le talent, l'expérience et la fermeté, dignes des beaux temps de la république. L'empereur ne croyait jamais pouvoir trop récompenser les généraux capables de maintenir l'ordre dans l'armée : il répétait souvent ces paroles d'Ennius : « L'antique discipline, les hommes sévères qui la maintiennent, « sont le fondement et le soutien de la république. » Plus occupé de l'état que de sa personne, et de l'empire que de sa maison, il corrigea les mœurs du peuple, mais ne put réformer celles de sa famille. Faustine, dont il ignorait la conduite, souilla son palais par ses désordres ; Lucile ne montra pas plus de vertus, et, malgré les sages instituteurs dont Commode était entouré, les vices de son enfance annonçaient les crimes de sa vie.

Les ennemis avaient été vaincus, mais non découragés : l'idée de se réunir, nouvelle pour les Barbares, semblait leur avoir donné un nouveau courage, de nouvelles forces et de nouvelles espérances. Depuis le Borysthène jusqu'au Rhin, depuis la mer du Nord jusqu'au Danube, tout prit les armes : une armée immense de Suèves, de Chérusques, de Cattes, de Vandales, de Sarmates, de Quades et de Marcomans, menaça l'empire. Marc-Aurèle, avec peu de forces, voulut s'opposer aux progrès de ce torrent, et les attaqua près du Danube ; mais, malgré sa vaillance et son habileté, il perdit la bataille. Vingt mille hommes y périrent ; le reste prit la fuite et fut poursuivi jusqu'auprès d'Aquilée. La terreur devenait générale ; on croyait tout perdu ; un seul homme, conservant l'espoir et le courage, répara tout. Ce fut Marc-Aurèle. Il rallia les braves, rassura les timides, défendit intrépidement la ville ; harcela l'ennemi sans se compromettre, lui laissa consumer sans fruit ses vivres, son temps, ses forces, appela des renforts, les reçut, reprit l'offensive et défit à son tour les Barbares. Profitant vivement de la division que sa victoire fit naître entre les alliés, il contraignit tous ses ennemis à conclure la paix, et revint à Rome jouir d'un triomphe mérité.

A cette même époque, les peuples de Mauritanie avaient fait une invasion en Espagne; les pâtres d'Égypte s'étaient révoltés : les lieutenants de l'empereur chassèrent les Maures; Cassius fit rentrer les Égyptiens dans le devoir.

Marc-Aurèle jouit peu de temps d'une tranquillité qui n'était pas pour lui le repos; car il travaillait sans relâche à réparer les pertes occasionnées par les fléaux de la nature et de la guerre, à réformer les abus, à soulager les peuples, à perfectionner la législation. Son exemple était encore plus puissant que ses lois : tout peuple est porté à imiter ceux qu'il aime et qu'il respecte; mais, si la philosophie de Marc-Aurèle forma de vrais sages, elle fit aussi des hypocrites, et beaucoup de courtisans prirent le manteau des stoïciens, espérant arriver sous ce déguisement à la fortune.

Marc-Aurèle, supérieur à tous les hommes par ses lumières et par les qualités de son âme, paraissait leur être égal par sa manière de vivre. Modeste comme la vertu, simple comme la vérité, son pouvoir attirait la confiance et n'inspirait point de crainte; l'empereur n'était que le gardien de la liberté.

Les Barbares ne laissèrent pas longtemps Rome jouir de sa présence, et, cette fois, voulant tenter les plus grands efforts, ce ne furent point des armées, ce furent toutes les nations en armes qui parurent vouloir se précipiter sur l'empire romain. La dernière guerre, jointe au fléau de la peste, avait presque anéanti l'armée romaine; le trésor était épuisé; le peu de forces qui restaient devaient se partager pour défendre d'immenses frontières : on ne pouvait dégarnir sans danger la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie. Jamais, depuis la deuxième guerre punique, Rome ne s'était vue exposée à un plus grand péril. La même crise exigea les mêmes remèdes : on enrôla les gladiateurs, les esclaves, les bannis même, répandus en Dalmatie, en Dardanie, en Mœsie.

Pour suppléer au vide du trésor, l'empereur mit en vente son mobilier et celui de sa femme. Tel était alors l'égoïsme des Romains : chacun prétendait n'avoir pas d'argent pour

contribuer aux frais de la guerre, et tout le monde en trouva en abondance pour acheter les meubles, les tableaux, les vases, la vaisselle, les statues et les diamants du prince et de Faustine. Ainsi Marc-Aurèle fit presque à lui seul les frais de l'armement qu'exigeait la défense de Rome.

Ayant réuni ses forces, il marcha d'abord rapidement contre les Marcomans et les Quades, passa le Danube sur un pont de bateaux, et ravagea leur pays. Les vaincus conservent peu d'alliés; ceux des Marcomans les abandonnèrent après leur défaite : ces peuples opiniâtres, livrés à leurs propres forces, franchirent encore la rivière, et firent plier les légions. L'empereur, qui s'exposait toujours au premier rang, se vit un moment accablé par les traits des ennemis. Ce danger lui fit connaître l'amour de ses soldats; ils l'entourèrent en foule, et leurs corps lui servirent de bouclier.

Les Barbares avaient laissé, pour couvrir leur retraite, un corps d'infanterie, soutenu de cavalerie. L'empereur l'attaquant, le poursuivit avec trop d'ardeur. Cette fuite n'était qu'un stratagème; tandis que les Romains s'avançaient imprudemment, les Barbares les tournaient à travers les bois. Tout à coup on voit toutes les hauteurs garnies par eux, tous les passages gardés : les légions sont investies de tous côtés; en vain on cherche à se faire jour à-travers cette foule d'ennemis; l'aridité du lieu, le travail, la fatigue, les blessures, l'ardeur du soleil, la réverbération des montagnes et la soif épuisent les forces des Romains. Bientôt il ne leur reste plus que le choix de la mort ou de la captivité.

Marc-Aurèle tente vainement de réveiller la bravoure, de ranimer les forces par l'espoir; on ne peut ni marcher pour le suivre, ni se lever même pour l'écouter. Mais soudain le ciel se charge de nuages, une pluie abondante tombe sur le camp, le soldat reçoit avidement dans sa bouche cette eau salutaire, la recueille dans son casque; il y puise la force, le courage et la vie. Un orage bien différent fondait alors dans le même moment sur les Barbares : il ne tombe du ciel sur

eux que des flammes et de la grêle. La terreur s'empare de leurs esprits; les Romains se raniment, les attaquent, les mettent en fuite, et en font un horrible carnage.

Ce double et invraisemblable phénomène, rapporté unanimement par tous les historiens, est expliqué différemment par eux. Dion, Suidas et Porphyre l'attribuaient aux magiciens, qui, disaient-ils, marchaient à la suite de Marc-Aurèle, quoique ce prince eût publié des écrits dans lesquels éclatait son mépris pour les charlatans et pour la magie. Thémistius, Claudius Capitolin, croyaient que la piété de l'empereur avait obtenu des dieux ce prodige; on leur en rendit des grâces solennelles, et la colonne des Antonins conservait en mémoire de cet événement une inscription : « A Jupiter foudroyant « et pluvieux. »

Ce miracle, selon les auteurs ecclésiastiques, était dû aux prières des soldats chrétiens. Eusèbe cite une lettre d'Apollinaire, contemporain de Marc-Aurèle; cet évêque prétendait que la légion *mélytine*, levée en Cappadoce, et toute composée de chrétiens, obtint ce prodige du ciel [1]. Il ajoute qu'elle en prit le nom de *foudroyante;* mais d'anciennes inscriptions prouvent qu'elle portait déjà ce nom du temps de Trajan.

Tertullien soutient que Marc-Aurèle informa le sénat du secours miraculeux que lui avaient prêté les chrétiens. Les savants regardent cette lettre comme supposée. Ce qui est certain, c'est que, depuis cette époque, Marc-Aurèle fit cesser toute persécution contre le christianisme, et que, si dans cette bataille la légion mélytine n'opéra pas de miracles, elle y fit au moins des prodiges de valeur.

Après cette victoire inespérée, Marc-Aurèle ne laissa pas à l'ennemi le temps de réparer ses pertes; mais, en poursuivant ses succès avec rapidité, il traita les vaincus si humainement que les Barbares, cédant moins à ses armes qu'à sa générosité, lui demandèrent la paix. Le roi des Sarmates, touché de

[1] An de Jésus-Christ 174.

sa clémence, lui rendit cent mille captifs et huit cents soldats prisonniers. L'empereur conclut un traité avec chaque peuple ; l'armée lui donna le titre d'*imperator*, et à Faustine, celui de *mère des camps*.

Une révolte dangereuse dans l'Orient avait décidé l'empereur à terminer promptement la guerre du Nord. Au moment où il était investi par les Barbares, le bruit de sa mort et de la destruction de son armée se répandit dans tout l'empire : la méchanceté le propageait, la peur le crut, l'ambition en profita.

Avidius Cassius commandait l'armée d'Asie : cet homme, fils d'Héliodore, secrétaire d'Adrien, et né en Syrie, était brave, ferme, habile, actif, doué d'un esprit pénétrant ; il gagnait l'estime des bons citoyens par sa vigueur dans le commandement, par ses maximes républicaines, et l'amitié des méchants par son indulgence pour leurs vices, et par son amour désordonné pour les plaisirs. Ses opinions, ses discours le faisaient comparer à Caton, et ses mœurs à Catilina.

Vérus, malgré son indolence, démêlant son ambition, l'avait accusé d'aspirer à l'empire ; et, sur un simple soupçon avait pressé son collègue de lui donner la mort. Marc-Aurèle, dans ce temps, écrivit à Vérus : « Cassius est un général ex-« périmenté, utile et nécessaire à l'état ; il est indigne d'un « prince de condamner les citoyens sans preuves ; à quoi « d'ailleurs servirait cette lâcheté ? Souvenez-vous de ce mot « célèbre d'Adrien : Jamais prince n'a tué son successeur. « Notre justice fait seule notre force, et il vaut mieux, si le « destin rend les talents de Cassius dignes du trône, qu'il « règne un jour que d'assurer l'empire à nos enfants par une « injustice ou par un crime. »

On prétend que l'ambitieux Cassius avait séduit Faustine, et que cette princesse, voyant son mari vieux, et prévoyant sa mort prochaine, forma le projet de régner encore après lui, et de placer Cassius dans son lit et sur son trône.

Quoi qu'il en soit, à l'instant où l'on apprit la fausse nou-

velle du désastre et du trépas de Marc-Aurèle, Cassius, la croyant, ou feignant d'y croire, se fit proclamer empereur par l'armée de Syrie. Toutes les provinces de l'Orient virent avec plaisir un Syrien sur le trône ; elles espéraient obtenir de lui protection particulière et faveur. La Judée, l'Égypte, les Parthes, l'Arménie reconnurent l'usurpateur dont elles avaient éprouvé le talent et le courage : il eut pour partisans, en Italie, tous ceux qui, dupes de ses paroles, se flattaient de le voir rétablir la république, et la foule de ces hommes corrompus qui espéraient, avec plus de fondement, la renaissance des mœurs dissolues des Othon, des Vitellius, des Néron.

Marc-Aurèle, ayant conclu la paix avec les Germains, marcha contre le rebelle Cassius, qui déjà s'était rendu maître de tous les pays situés entre l'Euphrate et le mont Taurus. Ce nouveau César voulut aussi attacher la Grèce à sa cause; mais elle resta ferme dans son devoir. Hérode Atticus, résistant à ses prières, à ses menaces, décida les Athéniens à demeurer fidèles. Leur exemple fut suivi par tous les Grecs. Si le succès accroît promptement les révoltes, le plus léger échec les éteint. Les soldats de Cassius l'assassinèrent, croyant réparer leur crime par une trahison. Sa grandeur précaire n'avait duré que trois mois. On porta sa tête à Marc-Aurèle, qui, loin de la recevoir avec joie, se plaignit d'être privé du plaisir de pardonner : « Il est heureux, disait-il, d'avoir à « juger un ennemi : on a une grande passion à vaincre, et « une grande action à faire. »

Faustine, pour lui montrer sa tendresse, ou pour lui cacher sa complicité, demandait avec chaleur qu'on punît les enfants et les partisans du rebelle : le sénat, suivant sa coutume, se montrait disposé à la rigueur. L'empereur écrivit aux sénateurs pour les conjurer de ne point commettre d'injustice contre des enfants innocents du crime de leur père, et de ne pas le priver de l'honneur de la clémence, en punissant les restes d'un parti vaincu. En vain on lui représenta qu'une

telle douceur enhardirait à conspirer contre ses jours : « C'est « la tyrannie, et non la bonté, répondit-il, qui met en danger « la vie des princes et qui l'abrège. Néron, Caligula et Do- « mitien ont péri par leurs vices ; l'avarice de Galba a causé « sa mort ; Othon et Vitellius n'étaient pas dignes de régner : « on a béni et respecté les jours d'Auguste, de Trajan, de « Nerva, d'Adrien et d'Antonin. »

La réponse de cet excellent prince était aussi vraie que noble : puissent tous les rois se pénétrer de cette vérité, que tout ce qui fait aimer conserve, et que tout ce qui fait haïr expose !

Marc-Aurèle, continuant sa marche, dissipa en Syrie les restes de la révolte, rassura par une amnistie les partisans de Cassius, apaisa par sa sagesse les troubles de l'Égypte, réprima dans Péluse la licence des mœurs, combla de ses bienfaits la ville d'Alexandrie, arrêta par sa fermeté les excès des Parthes, brûla dans Antioche tous les papiers de Cassius sans les lire, et reçut dans cette ville les hommages que tous les princes de l'Orient rendirent plus encore à ses vertus qu'à sa puissance.

Peu de temps après, Faustine mourut. L'empereur, ignorant ses vices, ou peut-être espérant les couvrir d'un voile pieux, lui fit rendre les honneurs que l'usage décernait aux impératrices. Elle eut, comme Vénus, un temple et des vierges pour le desservir. On voudrait en vain excuser cet aveuglement d'un grand prince ; mais on dira comme le poëte :

Quel homme est sans erreur, et quel roi sans faiblesse?

Marc-Aurèle, continuant ses voyages, accorda de grands priviléges au commerce de Smyrne, prodigua les dons de sa faveur à la ville d'Athènes, qui répandait dans tout l'empire les lumières de la philosophie. Il se fit initier aux mystères de Cérès, et établit les fonds pour entretenir des professeurs de chaque secte. S'embarquant ensuite, il descendit à Brindes ; et, respectant l'antique usage qui voulait qu'à la paix le mi-

litaire ne se montrât qu'en citoyen, il quitta l'habit de guerre, et ordonna à tous ses soldats de reprendre la toge.

Rome le revit après huit ans d'absence ; il fit distribuer à chaque citoyen huit pièces d'or, et remit à tous ce qu'ils devaient depuis quarante-deux ans au trésor public. Ce fut à cette époque que Commode, son indigne fils, prit la robe virile. L'empereur le nomma prince de la jeunesse, consul, et le désigna pour son successeur. Rome entière, qui aurait dû voir avec crainte le fils de Faustine, portait alors des regards d'amour et d'espérance sur le fils de Marc-Aurèle. Il se montra sur le char de la victoire à côté de son père, et celui qui devait faire régner le crime partagea ainsi, au bruit des acclamations publiques, le triomphe décerné à la gloire et à la vertu.

L'empereur, dont la vie entière, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un combat et qu'un voyage, sentant le besoin de jouir du repos qu'il donnait au monde, laissa quelque temps le soin des affaires au sénat, et se retira dans une maison de plaisance à Lavinium, où il composa plusieurs ouvrages ; car il était destiné à servir de modèle aux princes par ses écrits comme par ses actions.

Cette époque produisit des auteurs célèbres : Sextus de Chéronée, neveu de Plutarque ; Fronton, orateur fameux ; Apulée, connu par son conte de *l'Ane d'or ;* Lucien, dont les railleries piquantes, plus redoutables que les armes des tyrans et que les arguments des philosophes, détrônèrent les dieux de l'Olympe ; le sophiste Philostrate, qui écrivit l'histoire merveilleuse et romanesque d'Apollonius de Thyane ; Pausanias, auquel nous devons les *Antiquités de la Grèce ;* Aulu-Gelle, grammairien aussi élégant qu'érudit ; Celse, ennemi des chrétiens, et qui fut cause du martyre de Justin ; enfin Athénée, dont les recherches ont été si utiles aux savants.

De nouveaux fléaux troublèrent bientôt la tranquillité du monde romain. Smyrne, Carthage, Éphèse et Nicomédie fu-

rent renversées par des tremblements de terre. L'empereur rebâtit ces villes et répara les pertes de leurs habitants. La Grèce et Rome, divinisant la nature, avaient placé dans le ciel toutes les vertus, toutes les passions et même tous les vices; Marc-Aurèle fut le premier qui dédia un temple à la bienfaisance. Nul ne méritait mieux que lui d'en être le fondateur et le pontife.

Une nouvelle irruption des Scythes Jaziges et des Sarmates força l'empereur de reprendre les armes. Marc-Aurèle, au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui disposaient de la fortune publique comme de leur bien propre, demanda au sénat la permission de prendre dans le trésor l'argent nécessaire aux frais de la guerre. « Pères conscrits, leur disait-il, je ne peux « y toucher sans votre aveu; non-seulement ce trésor est à « vous et au peuple, mais mon palais même et tout ce que « je possède vous appartient. »

Avant de s'éloigner, il maria Commode avec Crispine, fille d'un sénateur distingué, nommé Valens. Au moment de son départ, les sénateurs, les chevaliers et un grand nombre de citoyens, pénétrés d'admiration pour ses vertus, le supplièrent de leur donner des règles de conduite privée et publique, et de leur expliquer cette philosophie stoïque, cette doctrine sublime qui le rendait capable de résister à toutes les passions, de triompher de toutes les faiblesses, et d'assurer à la fois le bonheur du monde et le sien.

L'empereur répondit à leurs vœux, et employa trois jours à leur développer les principes qui dirigeaient constamment ses pensées et ses actions. Autrefois des peuplades ignorantes et sauvages, voulant s'organiser en société, s'étaient soumises aux lumières de quelques sages législateurs, tels que Thaut, Moïse, Lycurgue, Solon, Zoroastre et Numa : de tout temps l'enfance et la jeunesse avaient cherché une utile instruction dans les écoles; mais jamais le ciel n'offrit peut-être au monde un plus étonnant spectacle que celui d'un peuple corrompu par la richesse et par l'excès de la civilisation, d'un

sénat orgueilleux et dominateur du monde, courbés, non devant la puissance d'un prince, mais aux pieds de la sagesse d'un homme, lui demandant des leçons, des maximes, des préceptes, dans l'espoir d'atteindre à son bonheur en imitant ses vertus.

Marc-Aurèle, formé par des instituteurs et par des sages de différentes sectes, offrait dans sa doctrine un heureux mélange de la sévérité de Zénon, de la modération de Socrate, de la douceur de Platon. Il s'efforca de persuader au peuple qui l'écoutait l'existence d'une Providence, d'un Dieu, d'une âme céleste dont toutes les âmes humaines sont des émanations; et il en tirait cette conséquence, que la même origine, nous rendant tous parents, fait un devoir à tous les hommes non-seulement de se supporter mutuellement, mais de se chérir et de s'entr'aider.

Selon lui, cette Providence, qui anime et conserve l'univers, ne peut avoir pour but dans tout ce qu'elle fait que le bien général, et ce qui paraît mal à quelqu'une des parties est nécessaire, et contribue au bien du tout.

L'homme n'est qu'un composé de matière et d'âme : le plaisir, la douleur corporelle ne doivent pas enchaîner cette âme qui est d'une nature particulière : elle a la propriété de se modifier comme elle le veut, tout devient pour elle ou plaisir ou peine, suivant l'opinion qu'elle en a : ainsi cette opinion est vraiment la reine du monde.

Les plaisirs trompeurs, les douleurs passagères d'un corps périssable ne font ni le bonheur ni le malheur de l'homme; ce bonheur dépend uniquement de son âme. L'homme est heureux quand cette âme reste conforme à sa nature; il est infortuné dès qu'elle s'en écarte. La nature de cette âme veut que, semblable à la Providence dont elle tire son origine, elle se maintienne dans un état égal et calme, qu'elle domine et règle la matière, et qu'elle n'ait dans ses pensées et dans ses actions d'autre but que l'ordre et le bien général. Ainsi il n'y a d'autre bien pour l'âme que d'être dans l'ordre, d'autre mal

que de s'en éloigner : toutes les vertus sont des éléments de son bonheur, et tous les vices ceux de son malheur. Tout ce qui ne tient qu'au corps doit lui être presque indifférent, et pour ainsi dire étranger ; d'où il suit que, pendant le peu d'instants qu'elle vit dans cette prison fragile, elle doit, s'élevant au-dessus des passions et dédaignant ce qui disparaît si promptement, supporter les maux avec patience et jouir des plaisirs avec modération.

Les conséquences de ces principes féconds en morale, et développés avec force par l'empereur, montraient au peuple étonné l'accord intime qui règne entre le bonheur et l'amour de soi-même bien entendu, et il conduisait ainsi doucement ses nombreux disciples à la morale la plus parfaite, par l'intérêt même de leur propre félicité.

L'ignorance et le vice sont orgueilleux : le mérite et la science rendent modeste. Marc-Aurèle, en parlant des vérités qu'il avait reconnues, des qualités qu'il avait acquises, loin d'en tirer vanité, en attribuait modestement tout l'honneur aux auteurs de ses jours, et aux sages instituteurs dont la prévoyance d'Antonin avait entouré sa jeunesse. « Si j'ai montré, « dit-il, quelque douceur, quelque bonté, je le dois aux le« çons de mon aïeul ; mon bisaïeul m'a fait sentir qu'il ne « fallait rien épargner pour éclairer mon esprit par l'étude.

« Mon père m'a formé à la modestie, ma mère à la piété ; « mon gouverneur, en m'exerçant à la patience, ne m'a per« mis de haïr que la délation et l'injustice.

« Dionitus m'a enseigné à mépriser la magie, les évoca« tions, et tous les genres de charlatanisme et de superstition.

« Les leçons de Bacchus, de Tandaris, de Munianus, m'ont « fait sentir les dangers de la mollesse, l'avantage de fortifier « mon corps par l'exercice, mon esprit par le travail. Dès mon « enfance ils m'ont fait coucher sur la dure, braver les saisons, « écrire des dialogues pour me rendre compte de mes pensées.

« Rusticus m'a donné la force de combattre la volupté, de « réformer mes mœurs ; il m'a mis en garde contre l'orgueil

« des sophistes : je lui ai promis de ne parler, de n'écrire que « pour soutenir la vérité, de méditer le livre d'Épictète pour « me défendre de mes propres faiblesses, et d'être toujours in- « dulgent pour celles des autres.

« Apollonius m'a appris à me maintenir libre et ferme, à « n'écouter que la raison, à conserver l'égalité de mon âme « dans les douleurs et dans les peines, à réunir toujours la « bonté à la sévérité ; enfin, à préférer la vertu à la science.

« La gravité de Sextus m'a montré qu'il fallait me respecter « moi-même, vivre d'une manière conforme à la nature de « mon âme, supporter comme un mal nécessaire les défauts « d'autrui, rester sensible à l'amitié, et me rendre inacces- « sible à la colère.

« Les avis d'Alexandre le Grammairien m'ont fait contracter « l'habitude de discuter sans aigreur, d'éviter toute expression « piquante ou injurieuse, de me défendre des illusions d'une « vaine éloquence, et d'attacher plus de valeur aux choses « qu'aux mots.

« La prudence de Fronton m'a mis en défiance contre les « envieux, les fourbes et les hypocrites qui entourent les « princes : il m'a convaincu que je devais peu compter sur « l'affection des grands.

« Alexandre le Platonicien a gravé dans mon cœur cette vé- « rité : On ne doit jamais perdre le temps et l'occasion de « faire du bien.

« Catulus, adoucissant ma sévérité, m'a fait sentir que les « plaintes de nos amis, même lorsqu'elles sont injustes, mé- « ritent des égards, et qu'on doit adoucir les maux qu'on ne « peut réparer.

« Mon frère Sévérus, me donnant mieux que des conseils, « m'a fait connaître la vérité et la justice. En me présentant « pour modèles Thraséas, Caton, Helvidius, Dion et Brutus, « il m'a instruit à ne régner que pour rendre le peuple libre, « à faire des lois égales pour tous, à ne jamais me décider sur « un soupçon.

« Maximus, pour vaincre mes passions, pour me commander « à moi-même, me servait d'exemple ; il était si probe, qu'on « ne soupçonna jamais une fausseté dans ses paroles, un « mauvais dessein dans ses actions. Rien ne l'étonnait, ne le « hâtait ni ne le retardait ; on ne lui vit jamais d'irrésolution, « de défiance, d'abattement ni de colère. Ses vertus douces et « simples paraissaient plutôt des présents de la nature que « les fruits du travail. »

On doit croire que Marc-Aurèle parla ainsi au peuple et au sénat pour leur expliquer sa doctrine, puisque ces paroles que nous rapportons ne sont qu'un extrait de deux livres de réflexions qu'il écrivit, peu de temps après, dans son camp en Pannonie, et dont nous allons choisir ici, au hasard, quelques pensées pour donner une idée de son style et de son esprit.

« Fais chaque action comme si elle devait être la dernière « de ta vie.

« On n'est point malheureux parce qu'on ne sait pas lire « dans le cœur des autres ; mais on le devient si on ne lit pas « dans le sien.

« Si le hasard réglait le monde, ce ne serait pas la peine de « vivre ; et s'il existe des dieux, on ne peut craindre la mort.

« Les dieux doivent faire du bien aux bons, et du mal aux « méchants ; la pauvreté, la richesse et le plaisir étant donnés « indifféremment par eux aux uns et aux autres, il est évident « que ce ne sont pas les véritables maux ni les véritables « biens.

« La vie de l'homme n'est qu'un point ; sa matière est un « changement continuel, son corps une corruption, son esprit « vital un vent subtil, sa fortune une nuit obscure, sa réputation un fantôme. Tout ce qui tient au corps a la rapidité « d'un fleuve ; tout ce qui tient à l'amour-propre est une fumée et un songe. La vie est un combat perpétuel, un voyage « dans une terre étrangère : la philosophie seule peut y diriger l'âme et la maintenir ferme contre la douleur et contre « la volupté.

« Les hommes cherchent au loin une retraite pour méditer « et pour être libres ; tu peux la trouver dans ton âme. Ar- « range-la pour en faire un séjour délicieux et tranquille.

« L'opinion est la reine du monde, l'âme gouverne l'opi- « nion ; ne dis donc jamais : Je suis perdu ; en retranchant ce « mot, l'opinion change, et le mal disparaît.

« La meilleure manière de se venger est de ne pas ressem- « bler à celui qui nous fait injure.

« Ne te mets point en colère contre les affaires, car elles « n'en tiennent compte.

« Quand les choses qui t'environnent te troublent, reviens à « toi au plus vite, et ne sors pas de cadence plus que la né- « cessité ne le veut.

« Ce serait une honte que mon esprit pût composer mon « visage et ne pût pas se composer lui-même.

« Tout homme qui fait une injustice est un impie.

« Ce qui est de la terre retourne à la terre ; ce qui est du « ciel retourne au ciel.

« Sois droit ou redressé.

« Regarde avec soin au dedans de toi ; il y a là une source « de biens qui jaillira toujours si tu creuses toujours.

« Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas utile à l'abeille.

« Dieu, l'homme et le monde portent leurs fruits, chacun « dans son temps.

« Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien « qu'en faisant quelque chose.

« Corrige ou redresse les méchants si tu le peux ; sinon, « souviens-toi que c'est pour eux que les dieux t'ont donné « la douceur et l'humanité.

« Antisthène disait avec raison : Faire du bien et entendre « patiemment dire du mal de soi, c'est la vertu d'un roi.

« Si tu avais en même temps une marâtre et une mère, tu « te contenterais de respecter l'une, et tu resterais assidû- « ment auprès de l'autre. Ta marâtre, c'est la cour ; ta mère, « c'est la philosophie. Tiens-toi donc auprès de celle-ci, re-

« pose-toi dans son sein ; elle te rendra supportable à la cour, « et te fera trouver la cour supportable. »

Après avoir éclairé ses concitoyens, l'empereur s'éloigna d'eux pour les défendre. L'âge n'affaiblissait pas sa vigueur. Dans ses deux campagnes contre les Scythes, il remplit à la fois les devoirs de général et de soldat, donna des leçons aux plus habiles capitaines par ses dispositions savantes, et d'utiles exemples à tous par sa dureté contre la fatigue, par son activité dans les travaux, et par son intrépidité dans les combats. Son fils l'accompagnait ; mais, indigne d'un tel modèle, il ne semblait le suivre que comme l'ombre suit la lumière et comme l'envie s'attache à la gloire.

Marc-Aurèle gagna plusieurs batailles, repoussa les Scythes dans leurs forêts glacées, et construisit des forts sur leurs frontières. Il voulait les poursuivre plus loin et commencer contre eux une troisième campagne, lorsqu'il fut arrêté à Vienne par une fièvre maligne qui termina ses jours. Il supporta son mal avec résignation, et quitta la vie sans regrets, mais non sans inquiétude : les vices de Commode lui annonçaient les malheurs de Rome. L'ayant appelé près de son lit, il dit en sa présence à ses principaux officiers : « Voilà mon « fils et mon successeur ; il a besoin d'amis sages pour com- « battre ses passions, de pilotes habiles pour le garantir des « écueils de la fortune ; remplacez donc le père qu'il va perdre; « que vos conseils fassent son bonheur et assurent le vôtre ; « qu'il apprenne de vous que toutes les richesses de l'univers « ne pourraient rassasier les désirs d'un tyran, et que les plus « nombreuses armées ne sauraient le défendre contre la haine « qu'il inspire.

« Démontrez-lui que l'on ne trouve d'appui que dans la « justice, et de repos que dans la clémence ; enfin, répétez- « lui sans cesse que la force fait des esclaves et non des su- « jets, et qu'un prince entouré de passions qu'il ne peut « vaincre est environné de dangers.

« Si vous le nourrissez de ces maximes, vous formerez un

« empereur tel que la république peut le désirer, et vous rendrez à ma mémoire le plus important service, en faisant passer mon nom sans tache à la postérité. »

Ce discours fut son dernier effort; il tomba en faiblesse. Le lendemain, quand le tribun vint lui demander l'ordre, il répondit : « Allez au soleil levant; pour moi, je me couche. »

Après ces mots, il expira. Ce prince était dans la cinquante-neuvième année de son âge, et occupait le trône depuis dix-neuf ans[1]. Son règne et le bonheur des Romains prouvèrent la vérité de cette maxime : « Les peuples ne seront « heureux que lorsque les philosophes seront rois, ou que « les rois seront philosophes. »

CHAPITRE XVIII.

COMMODE.

(An de Rome 932. — De Jésus-Christ 180.)

Élévation de Commode au trône. — Son arrivée à Rome. — Ses désordres. — Conspiration déjouée. — Pouvoir de Pérennis. — Mort de ce favori. — Pouvoir de Cléandre, nouveau favori. — Révolte et mort de Maternus. — Peste à Rome. — Soulèvement du peuple. — Mort du favori Cléandre. — Cruautés de Commode. — Trois de ses victimes sauvées par un enfant. — Sa mort.

Quatre empereurs habiles et vertueux avaient donné à Rome près de cent ans de prospérité. D'autres siècles, comme celui des Hercule et des Thésée, portent le nom d'*héroïque;* le siècle d'Auguste, celui de *grand;* mais le siècle des Antonins méritait celui de *bon*. Ce fut pour le monde l'époque la plus heureuse; et, après avoir parcouru toutes les pages sanglantes de l'histoire, l'âme, fatiguée de tant de brigandages, d'extravagances et de crimes, se repose, en contemplant le tableau de la terre gouvernée par la sagesse et par la justice. Sous ces grands monarques, l'empire était parvenu au plus haut degré

[1] An de Jésus-Christ 180.

de grandeur et de puissance ; mais ils n'avaient pu changer les mœurs publiques : la fortune et le bonheur de l'état ne tenaient qu'à leur personne : semblables à ces étais qui soutiennent un immense édifice ruiné par le temps, ils ralentissaient sa chute, sans pouvoir lui rendre sa solidité ; et, lorsqu'il fut privé de ces soutiens, sa décadence devint rapide, et sa ruine inévitable.

Caton, Cicéron, Brutus, furent les derniers défenseurs de la république ; elle périt avec eux, et l'on peut dire que l'empire romain finit avec Marc-Aurèle. Depuis sa mort, l'histoire des Romains ne nous offre que le tableau d'une féroce et inconstante anarchie militaire. Quel intérêt peut inspirer un peuple sans mœurs, opprimé par des tyrans sans gloire, par des princes esclaves de leurs vices et de leurs affranchis, couronnés par des soldats dont ils payaient la licence, et assassinés par des valets dont ils ne pouvaient satisfaire la cupidité ? Mais, si cette longue agonie des maîtres du monde ne donne plus de belles et glorieuses leçons, elle offre d'utiles et d'effrayants exemples aux princes qui veulent régner sans frein, aux peuples qui consentent à vivre sans droits ; ils y verront que les organes de la liberté ne sont que les maladies de la vie, que les maux produits par la tyrannie sont les convulsions de la mort, et que le prétendu calme promis par le despotisme n'est enfin, quand il existe, que la paix des tombeaux.

Commode avait près de dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. Le vulgaire aimait en lui sa beauté ; les soldats, ses vices ; les bons citoyens, son père. Marc-Aurèle l'avait entouré de ministres vertueux, et on se flattait que, jaloux d'hériter de la gloire de ses prédécesseurs comme de leur puissance, il triompherait des viles passions qui avaient déjà pris trop d'ascendant sur sa jeunesse.

Les premiers moments des nouveaux règnes sont des jours d'illusions et d'espérances, et presque tous les mauvais princes commencent à écouter leur devoir avant de suivre leurs pen-

chants. Commode fit de grandes largesses aux troupes, prononça l'éloge de son père, promit de le prendre pour modèle, et ratifia toutes les grâces qu'il avait accordées.

Eutrope prétend qu'il remporta des avantages sur les Scythes, et les contraignit à se soumettre; mais les autres historiens assurent que, brûlant du désir de quitter les solitudes de la Pannonie pour les délices de Rome, il signa une paix honteuse avec les Barbares, leur rendit les terres qu'ils avaient perdues, et leur paya un tribut. Pompéianus s'efforça vainement de l'empêcher de se couvrir de cet opprobre, et de déshonorer ainsi les armes romaines. Ses nobles efforts n'obtinrent qu'un léger retard; et les adulations du sénat, qui pressait l'empereur de revenir promptement dans la capitale, hâtèrent le triomphe des courtisans et des affranchis, malgré les ministres et les généraux, indignés de cette lâche conduite.

Commode, en traversant l'Italie et en arrivant à Rome, trouva les chemins et les rues jonchés de fleurs. On le reçut partout avec amour, comme s'il l'avait mérité, et en triomphe, comme s'il avait vaincu. L'empereur célébra pompeusement les funérailles de son père, visita les temples avec piété, parla modestement au sénat, invita tous les magistrats à remplir leurs devoirs avec équité; mais il marcha peu de temps sur les traces de ses prédécesseurs. Environné d'affranchis et de courtisanes, livré à ses passions fougueuses, Rome vit renaître en lui le cruel Domitien et l'insensé Caligula. Il entretenait dans son palais trois cents concubines, parcourait le jour et la nuit les tavernes et les lieux de prostitution, se montrait au peuple tantôt en lutteur, tantôt en cocher, et déshonorait, par séduction ou par violence, les femmes les plus distinguées. Il profanait les temples mêmes, et les souillait d'adultères et de meurtres; il invitait à ses repas des gladiateurs, des femmes publiques, des hommes infâmes, et semblait destiné, par ses penchants, aux plus vils métiers et non à l'empire.

Les désordres de Faustine firent croire que Commode était

le fruit de son amour criminel pour un gladiateur. Son corps paraissait avoir été formé aux dépens de son âme : l'une se montrait méchante, basse, criminelle, extravagante ; l'autre excitait l'admiration par sa beauté, par sa force et par son adresse. Il lançait des dards plus loin et plus juste que les plus habiles archers ; il terrassait les lutteurs les plus vigoureux. En un seul jour, il combattit et tua publiquement un grand nombre de tigres, d'éléphants et de lions ; et, pendant sa vie, il remporta successivement la victoire sur huit cents athlètes ou gladiateurs. Enivré de ces avantages corporels, il prit le nom d'Hercule, et porta, comme ce dieu, la peau de lion et la massue.

Il consumait tout son temps en fêtes, en jeux, en exercices, enregistrait avec un soin minutieux les détails de ses frivoles occupations, et même de ses plaisirs les plus honteux, négligeait toutes les affaires, qu'il abandonnait non au sénat et aux consuls, mais aux corrupteurs de sa jeunesse, aux complices de ses extravagances, aux compagnons de ses orgies.

Tout règne qui commence par la débauche finit par la cruauté. Sa conduite méprisable excita l'indignation, porta aux murmures ; il connut la crainte, et chercha sa sûreté dans les exils et dans les supplices de tous ceux qu'il redoutait. Il bannit vingt-quatre consulaires. Le mécontentement disposait à la révolte ; sa sœur Lucile, veuve de Vérus, et femme de Pompéianus, se voyait à regret descendue du trône et obligée de céder le pas à l'impératrice Crispine. Elle conspira contre la vie de Commode. Quadratus était le chef du complot ; Quintianus, le plus jeune, le plus hardi des conjurés, se chargea de l'exécuter. On prétend qu'un lien criminel l'attachait à Lucile. Le jour pris, il trouva le moyen de pénétrer, armé, avec Quadratus, dans l'appartement de l'empereur ; il tire son glaive, s'approche : « Voilà, dit-il, ce que le sénat « t'envoie. » Cette menace donna le temps à Commode d'éviter le coup : sa garde arrive ; Quintianus est arrêté et envoyé

à la mort avec ses complices. L'empereur n'épargna pas les jours de sa sœur.

Comme Quintianus lui avait parlé au nom du sénat, Commode conçut dès ce moment une haine profonde pour ce corps, dont il tua ou bannit les membres les plus distingués. Effrayé de la haine qu'il inspirait, dégoûté des affaires dont son lâche esprit ne pouvait supporter le fardeau, il rendit maître de sa confiance et de son pouvoir un de ses favoris, nommé Pérennis. Cet homme, digne de la faveur d'un tel prince, était sans mœurs, sans vertus, sans foi; mais il avait de l'audace et de l'habileté. Envoyé en Bretagne, il y apaisa une rébellion par son activité et par son courage. Ses profusions et sa bravoure le rendaient cher aux troupes. Revenu à Rome et plus fort par ses succès, il dictait, signait les décrets, nommait aux charges, s'emparait des biens confisqués, recevait les ambassadeurs, et jouissait pleinement du pouvoir suprême, dont Commode ne se réservait que la licence et les plaisirs.

Un jour, au milieu des jeux publics où l'empereur assistait, ayant à sa droite l'impératrice, à sa gauche son premier ministre, un char s'avance, portant un homme à demi-nu, couvert du manteau des cyniques. Cet homme se lève, prend audacieusement la parole, reproche à Commode ses déréglements, ses extravagances, l'oubli de ses devoirs et ses indignes choix. Enfin, il l'avertit que, tandis qu'il s'endort dans le sein de la mollesse et de la volupté, l'ambitieux Pérennis ne le flatte que pour le perdre, et qu'il conspire contre sa vie et contre son trône.

Pérennis, furieux, ordonne aux soldats de saisir ce téméraire qu'il fait mettre en pièces à ses yeux. L'accusateur était mort; mais l'accusation vivait dans le cœur timide de Commode, et y laissait d'ineffaçables impressions. Quelque temps après, des agents, envoyés par lui à l'armée d'Illyrie, l'avertirent que le fils de Pérennis disposait les légions à la révolte; ils lui présentèrent même des médailles portant le nom et

l'image de son ingrat favori. Commode, décidé à le prévenir, le fit massacrer par les soldats de sa garde.

Le fils de Pérennis, avant que ce meurtre fût connu, reçut une lettre de l'empereur qui l'invitait à se rendre auprès de lui pour recevoir de nouvelles marques de sa faveur. Il obéit, quitta l'armée, et fut tué en route par les soldats qui l'accompagnaient.

Le nouveau favori que choisit l'empereur fut un esclave phrygien nommé Cléandre, qui avait été élevé avec lui. Plus insatiable et plus cruel que son prédécesseur, il se rendit insupportable aux Romains par ses violences et ses concussions. Disposant à son gré de la fortune publique, des dignités de l'empire, de la vie et de l'honneur des citoyens, il porta l'arrogance à un tel point qu'Antisthus Burrhus, beau-frère de Commode, bravant tous les périls, avertit l'empereur du danger auquel l'exposait un ministre si détesté. Cléandre, ne se bornant pas à se défendre, accusa Burrhus de conspiration. Le lâche Commode le crut et fit périr Burrhus, ainsi que tous ceux dont son ministre lui demanda la tête. Depuis ce jour, Cléandre fit porter audacieusement devant lui l'épée impériale. Il n'existe pas de tyrans pires que ceux qui ont commencé leur vie dans la servitude; ils exercent le pouvoir comme une vengeance.

Les excès, les débauches affaiblissaient chaque jour l'esprit de Commode. Ses décrets semblaient dictés par la folie. Il créait vingt-cinq consuls à la fois. Plusieurs préfets du prétoire furent nommés pour quelques jours, d'autres pour quelques heures. Les hommes vertueux gémissaient, mais en silence.

Un brigand osa seul lever l'étendard de la révolte. Maternus (c'est ainsi qu'il se nommait), s'étant mis à la tête d'une troupe de bandits italiens et étrangers, la recruta d'hommes sans aveu, d'esclaves dont il brisa les chaînes, de condamnés qu'il déroba aux supplices. Il s'en composa une armée forte de trente mille hommes et de dix mille chevaux ; il ravagea

l'Italie, les Gaules, l'Espagne, et conçut l'espoir d'arriver à l'empire. Cependant tous les gouverneurs des provinces, ayant rassemblé leurs légions, marchèrent contre lui avec des forces supérieures. Maternus, n'espérant plus arriver à son but par la victoire, résolut d'y parvenir par l'assassinat. Abandonnant ses troupes à la merci des légions qui les taillèrent en pièces, il se sauva en Italie, et pénétra dans Rome avec un assez grand nombre de ses compagnons, déguisés comme lui; ils formèrent le projet de poignarder l'empereur au moment où il entrerait dans le temple pour célébrer la fête de la déesse Bérécinthe. Maternus, violent et opiniâtre, voulait, étant fugitif, traiter ses compagnons aussi impérieusement que lorqu'il était à la tête de son armée. Mécontents de sa dureté, quelques-uns découvrirent le complot à Commode. Le jour de la fête étant arrivé, les conjurés, au signal convenu, tirent leurs glaives, et se trouvent arrêtés par une troupe de prétoriens qui attendaient ce mouvement pour les reconnaître. Après une défense digne de meilleurs hommes et d'une meilleure cause, Maternus et les siens furent exterminés.

Peu de temps après cette révolte, qui avait fait éprouver au farouche Commode autant de terreur qu'il en inspirait, une peste épouvantable, suivie d'une affreuse disette, accrut les malheurs et le mécontentement du peuple, qui accuse toujours les mauvais princes d'attirer sur lui les fléaux du ciel. Cléandre, non par cupidité, mais par ambition, et peut-être dans le dessein de s'emparer du trône, fit alors d'immenses amas de blé : il comptait se concilier l'amour du peuple par d'abondantes distributions. L'événement trompa son attente. Le peuple, attribuant ses souffrances aux spéculations et aux achats de Cléandre, se répandit d'abord en murmures, et, se trouvant ensuite rassemblé au cirque, s'enhardit, s'enflamma, et courut furieux au palais Quintili, près de Rome, pour exiger de l'empereur la tête du ministre. Cléandre donna l'ordre à la cavalerie prétorienne de charger cette multitude; les soldats obéirent, firent un grand carnage, et repoussèrent le

peuple jusque dans Rome. La garde de la ville vint alors au secours du peuple, et tous ceux qui se trouvaient dans les maisons accablèrent les prétoriens de tuiles, de pierres, de tout ce que la fureur convertissait en armes. Les prétoriens se virent à leur tour repoussés jusqu'au palais Quintili.

Commode, dans une retraite écartée, s'enivrant avec ses courtisanes, ignorait tout ce tumulte. Fadilla, l'aînée de ses sœurs, accourt, force la porte, et lui apprend qu'il est perdu s'il résiste aux vœux du peuple. L'empereur, consterné, appelle son favori, lui fait couper la tête, et livre son corps au peuple qui l'accable d'outrages et massacre tous ses partisans.

Depuis cet événement Commode ne jouit pas d'un instant de repos; il s'entourait de délateurs, proscrivait le lendemain ceux qu'il avait nommés ministres la veille. Crispina sa femme, Faustine sa parente, périrent victimes de ses craintes et de ses fureurs. Il vendait des arrêts de mort : les scélérats s'adressaient avec confiance à lui pour se délivrer de leurs ennemis. Surpassant en délire Néron et Caligula, il fit couper les bras aux prêtres de Bellone, parce que cette déesse était représentée mutilée. Il sacrifia des hommes à Mithra. Il faisait arracher un œil, couper un pied à ceux qui lui déplaisaient. Rassemblant un grand nombre d'hommes contrefaits qu'il appelait ses monstres, il les assommait avec sa massue pour imiter Hercule. Il fit périr son secrétaire, parce qu'il avait lu devant lui la vie de Caligula dans Suétone. Comme le dévouement de ses troupes le rassurait seul contre la haine publique, il les comblait de présents et favorisait leur licence, sacrifiant ainsi la vraie force de l'empire à une sécurité trompeuse et passagère.

Sous ce règne infâme on voit avec surprise que les chrétiens ne furent pas persécutés; on prétend qu'ils étaient protégés par Martia, celle de toutes les maîtresses de Commode qui avait pris le plus d'empire sur son esprit. L'empereur, devenu tout à fait insensé, s'habilla en amazone en l'honneur de Martia, et voulut que Rome, quittant son nom, s'appelât Commodiane. Cependant, malgré ce délire de l'empereur et cet avi-

lissement de la république, les armes romaines soutinrent leur gloire. Marcellus, Pescennius Niger, et Sévère, qui parvint dans la suite au trône, continrent les Barbares et firent respecter les frontières. Malheureusement l'histoire, qui nous a conservé les détails les plus obscènes des infamies de Commode, ne nous a rien fait connaître des exploits de ses généraux, dignes encore du nom de Romains.

Commode, dont l'âge semblait accroître la violence, au lieu de la calmer, ordonna un jour, dans un spectacle, de massacrer tous les spectateurs. Le préfet du prétoire ne parvint à lui faire révoquer cet ordre qu'en l'effrayant sur son propre danger. Sa passion pour l'escrime augmentant chaque jour, il voulut enfin quitter son palais, habiter la maison d'un gladiateur, et combattre tout nu devant le peuple. Martia, la plus chérie de ses concubines, Létus, préfet du prétoire, et Ecclectus, le premier officier de son palais, s'efforcèrent vainement de le faire renoncer à ce dessein honteux et extravagant. Il les accabla d'injures, de menaces, et les chassa. Après leur départ, il inscrivit sur un livre l'arrêt de mort de ces trois personnes, en y joignant les noms de plusieurs sénateurs, dont il voulait confisquer les biens pour les distribuer à ses affranchis et à ses gladiateurs. Un enfant que l'empereur aimait était resté dans cette chambre : lorsque Commode s'endormit, cet enfant prit le registre et le porta à Martia. Plus irritée que consternée du péril qui la menaçait, elle appela Létus et Ecclectus, et résolut avec eux la mort du tyran.

Martia, déguisant sa haine, détermina l'empereur par de trompeuses caresses à souper avec elle. Il s'y rendit sans défiance, et reçut de sa main un poison qui ne tarda pas à l'assoupir, mais, comme la force de son tempérament luttait contre le venin, et l'excitait violemment à vomir, on craignit qu'il n'échappât à la mort. Martia et ses complices appelèrent un jeune athlète, nommé Narcisse, qui, gagné par leurs promesses, étouffa ce monstre. Il périt à trente et un ans, après douze années de règne.

Quel intervalle immense entre deux règnes si rapprochés! L'un représentait la vigueur, la vertu, la gloire de Rome; l'autre sa corruption, sa décadence, sa décrépitude. La mort de Commode excita autant de transports de joie que celle de Marc-Aurèle avait fait répandre de larmes.

CHAPITRE XIX.

PERTINAX.

(An de Rome 944. — De Jésus-Christ 192.)

Elvation de Pertinax. — Sa réception à Rome. — Son gouvernement. — Conspiration de Létus. — Mort de Pertinax.

Après avoir tué un prince odieux au peuple, mais cher aux soldats, dont il partageait les vices et favorisait les désordres, Létus et Ecclectus, voulant se mettre à l'abri du ressentiment de la garde, résolurent de porter à l'empire un homme respecté par l'armée. Leur choix tomba sur Helvius Pertinax, âgé de soixante-six ans, et parvenu aux premières dignités de l'État par son seul mérite.

Pertinax avait reçu le jour dans la ville d'Albe; un marchand de charbon était son père; sa bravoure le fit remarquer, une éducation soignée le sortit de la foule. Déployant autant d'habileté que de vaillance, il monta promptement de grade en grade, et combattit avec gloire contre les Parthes, contre les Daces et contre les Bretons. Marc-Aurèle, trompé par de faux rapports, lui retira quelque temps sa bienveillance; mais le vertueux Pompéianus, qu'on nommait le Caton de son siècle, le justifia près de l'empereur, et lui fit rendre ses emplois. Il commanda les flottes avec succès, et rendit de si importants services à Marc-Aurèle, dans le temps de la révolte de Cassius, que ce prince lui donna le gouvernement de l'Asie. Sous le règne de Commode il fut destitué, et vécut dans cette

obscurité qui convient seule à la vertu dans les temps de tyrannie..

Les conjurés, avant que la mort de Commode fût divulguée, se rendirent, au milieu de la nuit, dans la maison de Pertinax, et le réveillèrent. A leur approche, il se leva sans montrer d'émotion : « Vous m'apportez la mort, dit-il à Létus; « depuis longtemps je m'y attendais, et je regardais chaque « jour comme le dernier de ma vie. Frappez donc et ne différez pas. »

Les conjurés lui répondirent qu'il n'avait plus rien à craindre, que le tyran n'était plus, et qu'on lui offrait l'empire : il prit quelque temps leurs paroles pour un piége; mais enfin, convaincu, il les suivit et se laissa conduire par eux au camp des prétoriens. Létus, leur chef, n'osant dire la vérité, leur fit croire que Commode, épuisé par l'excès de ses débauches, venait de mourir d'apoplexie. Faisant ensuite l'éloge des vertus et des exploits de Pertinax : « Nous vous proposons, dit-il, pour « empereur un général expérimenté, connu et chéri par les « légions comme par vous. Sous ses ordres, vous reprendrez « votre ancien lustre, Rome son indépendance, et nous ne « paierons plus de tribut aux Barbares. »

Pertinax prononça peu de paroles, il leur promit douze mille sesterces; mais la tristesse de ses regards montrait assez combien il lui était pénible de prendre les rênes d'un gouvernement épuisé, et le commandement de soldats licencieux, dont les caprices disposaient de l'empire.

Les prétoriens proclamèrent Pertinax et lui prêtèrent serment. Ils le conduisirent ensuite au sénat. Le peuple, informé de cet événement, se livrait aux transports d'une joie sincère; les uns allaient remercier les dieux, les autres s'empressaient d'offrir leurs hommages au nouvel empereur. Un grand nombre couraient au palais pour savoir avec plus de certitude si la mort du tyran était véritable.

Pertinax défendit qu'on portât devant lui l'épée, le feu, les drapeaux de l'empire et les autres marques de la dignité im-

périale, ne pouvant, dit-il, être empereur que du consentement du sénat. Lorsqu'il entra dans cette assemblée, il parla modestement de son âge, de sa naissance, de son incapacité pour le gouvernement de l'état; il supplia les pères conscrits de ne pas confirmer l'élection des soldats, et de donner l'empire à Pompéianus, gendre de Marc-Aurèle, ou à Glabrio, un des plus illustres patriciens. Pompéianus, ayant refusé cette offre, Glabrio prit la parole : « Vous me croyez digne de « l'empire, dit-il; je vous le défère, et tous les sénateurs se« ront de mon avis. » Une acclamation unanime fut la réponse du sénat, qui, s'il eût désapprouvé ce choix, n'aurait point osé annuler l'élection de l'armée : il déclara solennellement Pertinax empereur, César, Auguste, et père de la patrie. Pertinax demanda lui-même le titre de *prince du sénat*, tombé en désuétude, et qui rappelait les institutions de la république. Il refusa les honneurs qu'on voulait rendre à sa femme Titiana; mais, comme il crut ensuite nécessaire de marquer sa reconnaissance à Létus, et de lui donner quelques éloges, il fut interrompu par un jeune consul, Quintus Sosius Falco, qui lui dit audacieusement : « Vous nous faites juger d'avance « comment vous nous gouvernerez, puisque vous louez le « ministre des crimes de Commode. » Pertinax, sans s'irriter, lui répondit : « Consul, vous êtes jeune, vous ignorez la « puissance de la nécessité; Létus obéissait malgré lui à un « tyran, et vous venez de voir qu'il a saisi la première occa« sion de recouvrer et de vous rendre la liberté »

Le sénat déclara Commode ennemi de la patrie, fit abattre ses statues, et livra son corps au peuple, qui le jeta dans le Tibre.

L'empereur, rentré dans son palais, prouva par sa conduite qu'il voulait imiter Antonin et Marc-Aurèle. Il renouvela l'usage d'inviter à souper les sénateurs, de vivre familièrement avec eux, de se montrer devant le peuple sans faste et sans gardes : la liberté reparut dans le sénat, les délateurs se cachèrent; la débauche rentra dans ses honteuses retraites; les anciens règlements furent remis en vigueur.

Cependant les prétoriens, instruits de l'assassinat de Commode, laissaient éclater leurs regrets. Pertinax avait, dès le premier jour, excité leurs inquiétudes, en donnant pour mot d'ordre : *Recommençons à vivre en soldats*. La licence frémissait d'indignation en voyant renaître la discipline. Pertinax, pour les apaiser, leur distribua ce qu'il leur avait promis, et, pour trouver la somme nécessaire, il vendit le mobilier de Commode, ses esclaves, ses bouffons et ses gladiateurs.

Les ambassadeurs des Scythes et des Sarmates venaient de recevoir le tribut accoutumé. Pertinax le leur reprit, disant que désormais ce serait le fer, et non l'or, qui maintiendrait la paix. Le souvenir de ses exploits contint les Barbares dans le respect et le silence.

Tout ce qui existait d'hommes vertueux dans l'empire estimait Pertinax et bénissait son règne ; mais la vertu était en minorité à Rome : les débauchés, les délateurs, les affranchis, les courtisans, les hommes cupides regrettaient Commode, et les soldats ne pouvaient aimer un empereur sévère qui ne permettait ni rapine, ni licence, ni oisiveté. Létus même ne tarda pas à se repentir de son choix ; et, ne pouvant supporter la vie régulière d'une cour où la faveur n'attirait pas de récompenses, où l'intrigue était sans pouvoir, il résolut de détruire son ouvrage. Les prétoriens, excités par lui, conspirèrent avec Falco, pour porter ce consul à l'empire. La conjuration fut découverte ; quelques soldats subirent la mort : le sénat voulait condamner Falco, mais Pertinax s'y opposa : « J'ai promis, dit-il, de ne faire mourir aucun sénateur. »

Létus, pour exécuter ses desseins, profita d'un voyage de l'empereur à Ostie. Un esclave cherchait alors audacieusement à se faire passer pour le fils d'une fille de Marc-Aurèle. Létus saisit ce prétexte pour sévir cruellement contre plusieurs prétoriens soupçonnés d'être complices de cet imposteur. Il eut soin de faire croire que ces rigueurs étaient ordonnées par Pertinax. Son odieux artifice réussit.

Les prétoriens, indignés de voir qu'on les égorge sur la dé-

position d'un esclave, se soulèvent. Trois cents soldats furieux traversent la ville l'épée nue, et marchent contre le palais impérial. Pertinax, informé de leur approche, envoie Létus au-devant d'eux ; le perfide évite leur rencontre ; ils arrivent sans obstacle au palais ; tous ceux qui devaient le défendre leur en ouvrent les portes, et raniment leur fureur au lieu de la calmer.

Pertinax pouvait fuir, et le peuple l'aurait mis à l'abri de la violence des rebelles ; mais, croyant trouver une ressource plus honorable et plus certaine dans son courage, il s'avance intrépidement vers eux : « Eh quoi ! soldats, leur dit-il, vous, « les défenseurs de votre prince, vous voulez être ses meur- « triers ? Vous commettez un crime sans courage, et qui m'af- « flige peu ; à mon âge, on termine sans peine une vie glo- « rieuse. J'ai assez vécu : mais quels sont les motifs de vos « plaintes ? Voulez-vous venger Commode ? Je ne suis point « coupable de sa mort. Tout ce que vous pouvez attendre avec « justice d'un bon empereur, je ne vous l'ai jamais refusé, et « je suis toujours prêt à l'accorder au mérite, et non à la ré- « volte. »

Sa fermeté inspirait le respect ; la plupart de ces guerriers, incertains et tremblants, les yeux baissés, remettaient déjà leurs glaives dans le fourreau. Un soldat germain, plus féroce que les autres, traite leur repentir de lâcheté, et réveille leur fureur en frappant lui-même l'empereur de sa lance. Ses compagnons imitent sa rage ; Pertinax, se voyant privé d'espoir et de secours, enveloppe sa tête de sa toge, invoque Jupiter vengeur, et se laisse égorger sans résistance.

Un seul homme dans le palais se montra fidèle, ce fut Ecclectus ; il combattit contre tous les assassins, en blessa plusieurs, et tomba percé de coups aux pieds du prince.

Les prétoriens coupèrent la tête de Pertinax, la mirent au bout d'une pique, et l'emportèrent dans leur camp. Il mourut après un règne de trois mois, laissant un fils qui ne prétendit jamais au trône.

Pertinax, vaillant, expérimenté, sévère, juste, économe, frugal, garda une modestie rare dans sa haute fortune. Ayant enrichi la ville d'Albe, lieu de sa naissance, de palais et d'édifices somptueux, il voulut conserver toujours, au milieu des monuments de sa grandeur, l'humble maison du charbonnier son père. Un tel prince ne pouvait régner longtemps ; les antiques vertus étaient devenues comme des plantes étrangères que l'air et le sol de Rome ne pouvaient plus ni supporter ni nourrir.

CHAPITRE XX.

DIDIUS JULIANUS.

(An de Rome 944. — De Jésus-Christ 192.)

Révolte du peuple. — Le trône est mis à l'encan. — Élection de Didius Julianus — Mépris public pour lui. — Le peuple proclame Pescennius Niger empereur. — Prétentions de Septime Sévère à l'empire. — L'armée le proclame empereur. — Adoption d'Albin par Sévère. — Vains efforts de Julianus. — Sa condamnation et sa mort.

Il n'existait plus de lois ni de gouvernement, puisque l'épée donnait et ôtait le sceptre. Dès que le bruit de ce crime se répandit dans Rome, le peuple indigné prit les armes, accourut en foule, mais arriva trop tard pour sauver et même pour venger le prince. Les meurtriers étaient déjà rentrés dans le camp que les prétoriens fortifiaient avec diligence, comme s'ils eussent été en présence de l'ennemi.

Ce fut alors qu'on put connaître à quel point les sénateurs, les patriciens, les chevaliers, étaient dégradés et amollis. Loin d'oser seconder la colère du peuple, d'attaquer les rebelles, et même de les dissoudre par un décret, les uns se retranchèrent dans leurs maisons, les autres s'enfuirent à la campagne : Mars n'était plus le dieu de Rome : l'intérêt et la peur seuls le remplaçaient.

Les cohortes prétoriennes, qu'agitaient le remords et la

crainte, voyant deux jours écoulés sans qu'on les attaquât, se rassurèrent et parvinrent à un tel degré d'insolence, que, du haut des remparts de leur camp, elles firent crier à haute voix : « Si l'on prétend à l'empire, c'est ici qu'il « faut s'adresser : il appartiendra à celui qui nous offrira « le plus. »

La honte et le haut prix de cette odieuse enchère écartaient tous les concurrents. Deux hommes seuls se présentèrent sans rougir à ce méprisable encan. L'un était Sulpicien, consulaire, préfet de Rome, et beau-père de Pertinax ; l'autre Didius Julianus, consulaire, habile jurisconsulte, et qui passait pour être le plus riche des citoyens de Rome.

Julianus, conseillé par d'aveugles amis qui l'engageaient à ne pas perdre une occasion qu'on ne retrouverait plus, celle d'acheter un trône, se rendit au camp, où était déjà Sulpicien. Il fit sentir facilement aux soldats le danger d'élire un chef qui pourrait venger son gendre. Cependant les offres de Sulpicien les tentaient ; mais Julianus, enchérissant toujours sur lui, offrit enfin six mille deux cent cinquante drachmes pour chaque soldat, et promit de régner comme Commode. On le proclama empereur.

Il reçut le serment, et fit son entrée dans Rome, escorté par dix mille prétoriens. Au milieu de la ville, tirant l'épée, ils le proclamèrent une seconde fois en présence du peuple, qui garda un profond silence. Convoquant ensuite le sénat, Julianus ne dit que ce peu de mots : « Un empereur vous est né- « cessaire ; nul ne peut vous convenir mieux que moi. » Tous les sénateurs s'empressèrent de confirmer le choix des soldats, et ceux qui en étaient le plus indignés se montrèrent les plus empressés à l'approuver. L'historien Dion Cassius avoue franchement qu'il fut de ce nombre.

Le décret du sénat revêtit Julianus de tous les titres accordés à ses prédécesseurs. Sa route pour arriver à l'empire ôte presque la nécessité de dire que c'était un homme turbulent, ambitieux, sans jugement, sans conduite et sans courage.

Ses seules bonnes qualités étaient la douceur et la facilité; mais elles ne purent lui attirer l'affection ni des soldats qui se plaignaient de sa lenteur à tenir ses promesses, ni du peuple qui lui reprochait d'avoir volé l'empire.

Quelque part qu'il se montrât, il n'entendait que des imprécations et des malédictions : en vain il s'efforçait de regagner les cœurs par son affabilité ; comme sa bonté n'était que faiblesse, on la méprisait tellement, qu'un jour, lorsqu'il assistait aux jeux publics, le peuple proclama empereur, en sa présence, Pescennius Niger, gouverneur de Syrie. Cet homme, qui avait mérité, par de grands emplois, de grands travaux et de grands succès, la réputation dont il jouissait, crut devoir répondre aux vœux de Rome; et, trouvant des dispositions aussi favorables dans l'armée d'Asie, il prit le titre d'empereur et fut reconnu avec joie par tous les princes d'Orient, qui lui envoyèrent des ambassadeurs.

Dans le même temps Septime Sévère, chef des légions d'Illyrie, et qui s'était illustré par plusieurs actions glorieuses sous le règne de Marc-Aurèle, pensa qu'il pouvait prétendre comme un autre au pouvoir suprême, puisque l'épée tenait lieu de sceptre. Son mépris pour Julianus ne lui faisait point craindre d'obstacles. D'abord il s'était borné à plaindre le sort de Rome, et à montrer le désir de venger Pertinax. L'ardeur des soldats, qui partageaient ses sentiments, lui fit prendre le parti d'éclater. Il rassembla les légions, leur retraça vivement les crimes des prétoriens, et leur proposa de marcher à Rome pour les punir. L'armée, par une acclamation unanime, le proclama empereur, et jura de le suivre partout où il voudrait la conduire. Il accepta le titre d'empereur, en prit les vêtements, et joignit à son nom celui de Pertinax, dans l'espoir d'inspirer plus d'affection aux Romains.

Les chefs des armées des Gaules le reconnurent. Albin seul, qui commandait en Bretagne, lui inspirait quelques inquiétudes; il l'attira dans son parti, en l'adoptant et en lui donnant le titre de César.

Sévère, après avoir pris toutes ses mesures et pourvu à la défense des frontières, se mit en marche pour soutenir ses prétentions. La révolte de Niger occupait peu Julianus : ce général, doué de beaucoup de vertus, ne se montra pas en effet digne de sa fortune; au lieu d'assurer par son activité le succès de sa rébellion, il s'endormit à Antioche au sein des plaisirs, comme ébloui de sa nouvelle grandeur et enivré par les hommages des princes qui l'entouraient.

Le sénat n'était que l'instrument servile des prétoriens : Julianus décida ce corps timide à déclarer Sévère ennemi de l'état, et à envoyer des députés à l'armée d'Illyrie, pour la faire rentrer dans le devoir. Catulinus fut nommé pour la commander : mais Sévère déjoua toutes ses mesures : il était fort de l'amour des troupes, et méprisait celui qui le traitait de rebelle. Les députés du sénat, gagnés par lui, ne haranguèrent les troupes qu'en sa faveur. On conseillait à Julianus de sortir de Rome et de défendre le passage des Alpes; mais il savait payer et non combattre; il prodigua l'argent aux prétoriens pour les engager à le défendre, et fortifia son propre palais par de ridicules barricades.

Dans l'espoir de plaire à sa garde, il fit mourir Létus et Martia pour venger Commode, et envoya des assassins chargés de tuer Sévère. Les cohortes prétoriennes, amollies par la licence, épuisées par les débauches n'avaient plus du soldat que le nom. Incapables de soutenir la fatigue, de braver le péril, elles ne montraient de force que dans les débauches, d'audace que dans les séditions. On les vit découragées dès qu'il fut question de combattre.

Julianus, s'apercevant que tous les appuis sur lesquels il comptait s'écroulaient sous lui, offrit la moitié de l'empire à Sévère, qui rejeta sa proposition avec mépris. Julianus voulut forcer les sénateurs à envoyer les vestales en ambassade vers son rival pour lui renouveler l'offre du partage de l'empire; le sénat ne daigna pas lui répondre. Il proposa de céder le pouvoir suprême à Pompéianus : ce Romain vertueux trouva

indigne de lui un trône souillé par tant de vices et de crimes.

Cependant Sévère s'avançait toujours : les soldats d'Italie lui livrèrent tous les passages ; enfin, les prétoriens mêmes se rangèrent de son parti. Il leur promit une amnistie, à condition qu'il leur livrerait les meurtriers de Pertinax. Silius Messala se trouvait alors consul ; il convoqua le sénat, qui, par un décret, condamna Julianus à perdre l'empire et la vie, déclara Sévère empereur, et décerna les honneurs divins à Pertinax.

Les principaux sénateurs furent envoyés au camp de Sévère pour l'engager à venir promptement à Rome. Deux licteurs portèrent à Julianus son arrêt. Ce malheureux prince, isolé dans son palais, cédait sans regret l'empire, et demandait humblement la vie ; mais son or ne put l'acheter comme le trône. « Quel mal ai-je fait ? dit-il à ses meurtriers : je n'ai « ordonné la mort de personne. » On n'écoute point ceux qui n'inspirent ni l'amour ni la crainte. Sa tête fut tranchée et exposée publiquement. Ainsi périt un vieillard insensé, qui, croyant payer l'empire de sa fortune, n'acheta que l'opprobre et la mort. Il avait cru régner quatre mois et quatre jours.

Sévère permit que l'on rendît quelques honneurs à ses restes : sa femme et sa fille perdirent leurs titres, et conservèrent la vie.

CHAPITRE XXI.

SEPTIME SÉVÈRE.

(An de Rome 945. — De Jésus-Christ 193.)

Portrait de Septime Sévère. — Sa rigueur envers les prétoriens. — Son arrivée à Rome. — Son gouvernement. — Son départ pour l'Orient. — Sa guerre avec Niger. — Sa perfidie envers Albin. — Armement de Niger. — Siége de Byzance. — Défaite, fuite et mort de Niger. — Vengeance de Sévère. — Émigration de soldats romains chez les Parthes. — Victoire de Sévère sur les Parthes. — Témérité de Claudius. — Prise et destruction de Byzance. — Guerre civile entre Sévère et Albin. — Bataille entre eux, — Défaite et mort d'Albin. — Retour de

Sévère à Rome. — Sa rigueur envers le sénat. — Son départ pour l'Orient. — Sa persécution envers les Juifs. — Son retour à Rome. — Insolence de Plautien avec les Romains. — Union de Plautille et de Caracalla, fils de Sévère. — Mort de Plautien. — Administration de Sévère. — Ses occupations. — Révolte en Calédonie (Écosse). — Départ de Sévère. — Sa victoire sur les Calédoniens. — Tentative de parricide de Caracalla. — Révolte dans les légions, excitée par Caracalla. — Mort de Sévère.

Le peu de Romains qui méritaient encore le titre de citoyens, ceux qui, constamment animés de l'amour de la patrie, s'occupaient plus de l'intérêt général que de l'intérêt privé, et bravaient les périls, les malheurs personnels, pour assurer la gloire et la liberté de l'État, se livraient à l'espérance. La mort de Julianus effaçait à leurs yeux la honte de son élévation, et, ne pouvant ressusciter la république, ils auraient reçu avec une égale joie Sévère, Albin ou Niger, gégéraux formés par Marc-Aurèle, respectés par les armées, redoutés par les ennemis. Il était certain que chacun de ces illustres chefs relèverait l'honneur de Rome, et la vengerait de l'insolence de ces lâches prétoriens qui avaient assassiné un empereur vertueux, et vendu l'empire à un usurier : mais tous ceux qui avaient appelé Niger par leurs vœux, ou favorisé les meurtriers de Pertinax, ainsi que la foule de ces hommes cupides, intrigants, débauchés et corrompus par la cour de Commode, craignaient les ressentiments de Sévère, dont ils connaissaient la violence et l'inflexibilité.

Sévère était né à Leptis, en Afrique ; on respectait l'ancienneté de sa famille : Géta, son père, avait été consul ; sa mère, Fulvia Pia, devait le jour à une famille consulaire. Sévère, distingué par Antonin, favorisé par Marc-Aurèle, parvenu successivement aux dignités de questeur, de tribun, de consul et de proconsul, avait combattu avec gloire et administré avec fermeté en Afrique, en Asie, en Espagne et en Germanie ; mais partout il s'était fait plus craindre qu'aimer. On admirait l'étendue et la vivacité de son esprit, la promptitude de son coup d'œil, son activité dans les travaux, l'audace de ses en-

treprises, sa fermeté dans les revers, sa munificence pour ceux qui s'attachaient à sa fortune, et sa constance en amitié ; mais, d'un autre côté, jamais homme ne se montra plus fourbe, plus cupide, plus vindicatif, plus violent, plus cruel, plus implacable pour ses ennemis. Sa taille élevée, sa barbe épaisse et noire, sa figure imposante, sa voix forte, inspiraient le respect. Il réunissait dans sa personne les grandes qualités de Trajan et les vices de Tibère.

Les députés de Rome le trouvèrent à la tête de son armée : il les reçut avec pompe et défiance. Par son ordre, les prétoriens vinrent au-devant de lui dans le costume que l'usage les obligeait de porter au palais, en toges et sans armes. Il les fit envelopper par ses troupes, leur reprocha l'assassinat de l'empereur, la vente de l'empire, envoya au supplice ceux qui avaient pris part à la mort de Pertinax, et bannit tous les autres à perpétuité.

Arrivé aux portes de la capitale, il descendit de cheval, quitta l'habit militaire, fit porter devant lui les drapeaux prétoriens renversés, et entra dans la ville à la tête de soixante mille hommes. Tous les sénateurs, tenant à la main des couronnes de laurier, précédaient sa marche, et le peuple l'entourait revêtu de robes blanches, comme aux jours de fête.

Lorsque l'empereur eut offert un sacrifice aux dieux, il rassembla le sénat, lui rendit compte de sa conduite, l'assura qu'il n'avait pris les armes que pour le délivrer de l'ignominieuse tyrannie des cohortes prétoriennes, promit de gouverner avec modération, et proposa un décret qui le déclarait lui-même ennemi de la patrie dans le cas où il ôterait la vie à un seul sénateur. On éprouva bientôt que rien n'était plus illusoire qu'un pareil engagement sans garantie.

Sévère forma une nouvelle garde prétorienne, il la composa de soldats d'élite pris dans toutes les légions et dans tous les pays soumis à l'empire : il la porta au nombre de quarante mille hommes. Cette mesure, qui donnait une grande émulation à l'armée ainsi qu'aux provinces, acheva de détruire ce

qui restait de liberté dans Rome et d'esprit militaire en Italie.

L'empereur fit célébrer avec pompe les funérailles de Pertinax, accorda de fortes gratifications aux armées, punit rigoureusement quelques gouverneurs concussionnaires, diminua les impôts, publia de sages règlements pour entretenir l'abondance dans Rome, et maria ses filles à deux sénateurs estimés, Alius et Probus, qu'il nomma consuls. Après avoir ainsi consacré tout au plus un mois aux soins intérieurs du gouvernement, il partit pour combattre en Orient son compétiteur Niger. Réunissant de grandes forces pour vaincre un tel rival, il ne se permit aucune déclamation contre lui, sachant trop que les douces vertus de Niger lui donnaient un grand nombre de partisans dans le sénat et dans le peuple.

Comme il voulait se mettre à l'abri d'une diversion redoutable dans le Nord, avant son départ il s'efforça de tromper Albin par de perfides protestations d'amitié, le fit déclarer César par le sénat, le désigna consul, et ordonna, par un décret, de lui ériger des statues et de frapper des médailles en son honneur.

Niger n'avait pas prévu la rapidité de Sévère : appelé au trône par les vœux du peuple romain et par ceux de tout l'Orient, égal à son compétiteur en talents militaires, il lui était supérieur en vertus. On l'avait toujours vu doux, humain, désintéressé. Rome le désirait avec raison ; nul n'était plus digne que lui d'occuper la place d'Antonin et de Marc-Aurèle. A la nouvelle de l'arrivée de Sévère dans Rome, Niger, sortant d'un repos trop longtemps prolongé, rassembla une forte armée, garnit les passages de la Cilicie et du mont Taurus, et demanda des secours aux princes d'Orient. Tous lui en promirent, peu lui en donnèrent. Le roi d'Arménie déclara qu'il voulait rester neutre.

Émilien, proconsul d'Asie, et qui avait embrassé le parti de Niger, s'avança pour défendre Byzance, dont l'empereur Sévère forma le siége. Ce prince envoya une partie de son armée contre Émilien, sous les ordres de Candide. Les troupes d'Asie,

étaient nombreuses, mais nées dans un climat qui amollit toujours les hommes, elles furent constamment inférieures en force et en courage aux légions de la Gaule et de la Germanie.

Émilien, battu, fut pris et tué près de Cizique. Candide attaqua ensuite l'armée de Niger. Le combat fut long et sanglant; mais enfin Niger, vaincu, se vit contraint de fuir au delà du mont Taurus. Sévère lui offrit une retraite honorable et la vie, s'il voulait cesser de prétendre à l'empire. Niger hésita; il aurait accepté s'il n'eût consulté que ses penchants; mais, cédant à l'ambition de ses amis, il rompit la négociation. L'armée de Sévère fit de vains efforts pour franchir le mont Taurus; elle ne put forcer les retranchements inattaquables construits dans ces défilés par Niger. Valérien et Annullin, généraux de l'empereur, étaient près de renoncer à une attaque inutile, lorsque tout à coup un affreux orage, versant l'eau par torrents, renversa ces remparts jusque-là inexpugnables. L'armée impériale, traversant alors sans obstacles le défilé, continua sa route jusqu'aux portes de Cilicie, près d'Issus, lieu fameux par la victoire d'Alexandre le Grand. Niger s'y trouvait avec toutes ses forces; il livra à ses ennemis une bataille décisive. Son intrépidité, son exemple et l'habileté de ses manœuvres semblaient décider pour lui la victoire, lorsque soudain un tourbillon de vent et de grêle, frappant le visage de ses soldats, les remplit d'épouvante. En vain il s'efforça de les rallier; leur retraite se changea promptement en déroute; on en fit un horrible carnage. Vingt mille hommes y périrent. Antioche, effrayée, n'opposa aucune résistance aux vainqueurs, et Niger, qui voulait se réfugier chez les Parthes, fut atteint dans sa fuite et tué. On porta sa tête à Sévère, qui la fit jeter dans Byzance pour effrayer la garnison.

Sévère abusa cruellement de sa victoire : il bannit tous les sénateurs soupçonnés d'avoir favorisé Niger, et fit tuer presque tous les officiers de l'armée de son rival. Un d'eux, Cassius Clémens, dut son salut à sa fermeté. Au moment de mourir, il dit à Sévère : « Votre but et le mien étaient le même; je

« voulais délivrer Rome et faire descendre du trône l'infâme « vieillard qui l'avait acheté. Vous n'avez pas plus de droits à « l'empire que Niger. En condamnant ceux qui ont embrassé « sa cause, vous condamnez ceux qui servent la vôtre. » L'empereur lui accorda sa grâce; mais il exila, tua tous les parents de Niger, confisqua leurs biens, et plaça cependant dans Rome une inscription qui rappelait les exploits de ce général. « Je veux, dit-il, conserver le nom du vaincu pour consacrer « la gloire du vainqueur. »

L'effroi qu'inspirait Sévère détermina une foule de soldats romains à passer chez les Parthes. Cette émigration fortifia, éclaira les anciens ennemis de Rome, et les rendit plus redoutables. L'empereur se montra aussi libéral pour ses troupes que cruel pour ses ennemis. Après les avoir magnifiquement récompensées, il les conduisit contre les Parthes, remporta plusieurs victoires, et conclut enfin une paix honorable. Tandis qu'il soumettait ainsi le reste de l'Asie à son obéissance, un seul homme brava son pouvoir dans l'Orient. Claudius, chef de brigands, ravageait la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Après avoir échappé à tous ceux que Sévère envoyait contre lui, cet homme audacieux, sous le costume d'un officier romain, pénètre dans le camp de l'empereur, entre dans sa tente, le salue, l'embrasse, se nomme en sortant, et se dérobe à ses poursuites comme à ses regards.

Byzance résistait toujours. Cette ville, qui devait un jour devenir la rivale de Rome, se rendit alors célèbre par le courage opiniâtre de ses habitants. Ils triomphèrent pendant trois années de tous les efforts des assiégeants. Après avoir épuisé toutes leurs munitions, ils brisaient leurs vases précieux et leurs statues, et du haut des remparts les lançaient sur la tête de leurs ennemis : enfin l'empereur les ayant réduits à la plus affreuse disette, prit la ville d'assaut, la livra au pillage et la rasa. Priscus, qui, déployant les talents d'Archimède, avait prolongé la défense de cette cité par ses ingénieuses machines, fut presque seul épagné. Sa mort aurait flétri l'empereur; sa

vie pouvait lui être utile, et l'intérêt dirigeait toutes les actions de Sévère.

Tandis que cette guerre occupait ses forces, plusieurs sénateurs, craignant sa vengeance, avaient écrit à Albin pour l'engager à s'emparer de Rome et de l'empire. Ce général, peu content du titre de César, était trop ambitieux et trop semblable à Sévère pour rester soumis et fidèle. Certain du dévouement des légions de Bretagne, il travaillait à soulever les Gaules en sa faveur. L'empereur, moins sincère encore que lui, le flattait pour l'endormir ; mais il était décidé à le perdre, afin de transmettre le pouvoir suprême à ses propres fils. Continuant à masquer ses desseins, il écrivit à Albin des lettres remplies de protestations d'amitié, et les lui envoya par des émissaires qu'il avait chargés de le poignarder ou de l'empoisonner. Leur complot fut découvert : Albin ordonna leur supplice, entra à la tête de ses légions dans la Gaule, et se fit déclarer par elles empereur.

Les deux Césars s'accusèrent mutuellement, et avec raison, l'un d'assassinat, l'autre de révolte et d'ingratitude. Sévère désigna pour son successeur son fils Bassianus Caracalla, qui prit le titre de César et les noms de Marc-Aurèle Antonin. L'empereur voulait que le sénat déclarât Albin ennemi de la patrie : mais l'incertitude du résultat de cette lutte sanglante entre deux rivaux également vindicatifs et redoutables empêcha ce corps toujours tremblant et si souvent victime, de prendre une décision unanime. Les plus timides, que détermine toujours le danger le plus prochain, obéirent à l'empereur. Les plus imprudents résistèrent ouvertement ; le reste, dont une longue habitude de révolution avait mûri l'expérience, demeura neutre. L'historien Dion Cassius fut de ce nombre.

Albin poussa vivement la guerre dans les Gaules, et y fit de grands progrès. On vit à cette époque un homme obscur jouer un rôle étrange : Numérien, maître d'école, se faisant passer pour sénateur, leva un corps de troupes gauloises, battit en

plusieurs rencontres celles d'Albin, leva des contributions, envoya des sommes considérables à Sévère, contribua par sa vaillance à ses succès; et, lorsque la guerre fut terminée, dégoûté des grands, des combats et de l'ambition, il ne voulut ni d'aucune dignité ni d'aucune récompense, et rentra paisiblement dans son humble hameau.

Albin, ardent, impétueux, et qui citait toujours ce vers de Virgile :

Furieux, je saisis mes armes,

pour rappeler que la fureur le guidait plutôt que la raison, conquit en peu de temps la plus grande partie de la Gaule, et défit complétement Lupus, général de l'empereur.

Sévère, alarmé de ces progrès, après avoir fortifié prudemment le passage des Alpes, marcha contre son rival à la tête de toutes ses forces. Ils se livrèrent une grande bataille entre le Rhône et la Saône, près de Lyon et de Trévoux. Cent cinquante mille Romains y combattirent de part et d'autre. Des deux côtés on voyait même courage et même habileté. L'aile gauche d'Albin plia d'abord ; mais son aile droite, plus heureuse, enfonça celle que commandait l'empereur. Sévère, enveloppé, blessé, tombe de cheval ; son opiniâtre bravoure écarte ceux qui osent l'approcher ; on arrive à son secours ; il rallie les fuyards ; marchant à pied à leur tête, il les ranime et rétablit le combat. Létus accourt enfin avec une réserve, et par un choc rapide décide la victoire. Les troupes d'Albin cèdent de toutes parts. L'empereur en fait un grand carnage, les poursuit sans relâche, et livre la ville de Lyon aux flammes. Albin, perdant le trône, méprisa la vie et se tua. Le cruel Sévère fit fouler son corps par les pieds de son cheval, et envoya sa tête à Rome, sur une pique.

La femme, les enfants, et tous les partisans d'Albin qu'on put saisir, furent égorgés ; tous les soldats des légions vaincues qui échappèrent à la mort se sauvèrent en Germanie, portèrent dans les forêts leur haine, leurs armes, leurs lu-

mières, leur tactique; ils éclairèrent, ils disciplinèrent les Barbares, et préparèrent ainsi la ruine de l'empire.

Un officier gaulois, pris et condamné, voulut parler à Sévère : « Si vous aviez été vaincu, lui dit-il, que demande-« riez-vous au vainqueur, et que feriez-vous à ma place? » « Je garderais le silence, répondit l'empereur, et je souffri-« rais ce que tu vas souffrir. » Il le fit périr sans pitié.

Quelques lâches délateurs lui ayant remis les papiers d'Albin, il connut tous les partisans que son rival s'était ménagés parmi les sénateurs. L'officier chargé de ses lettres pour le sénat, montrant à cette compagnie consternée la lettre d'Albin, lut à haute voix ces paroles de l'empereur : « Ce « présent vous fait connaître ma colère, et vous annonce ma « vengeance. »

Sévère rentra en Italie et dans Rome, à la tête de son armée. Ayant convoqué les sénateurs, il reprocha aux uns leur perfidie, aux autres leur lâcheté. « Vous vous plaignez, « dit-il, de ma rigueur, lorsque vous êtes dignes de tous les « supplices : la douceur vous rend factieux, la bonté ne peut « attendre de vous que des trahisons. Insolents contre la « faiblesse, tremblants aux pieds de la force, on ne peut vous « gouverner que par la terreur; Marius et Sylla vous con-« naissaient bien : leurs proscriptions justes ont seules af-« fermi leur pouvoir; César a voulu se montrer clément, il « est tombé sous vos poignards.

« Il vous sied bien de flétrir la mémoire de Commode, « vous qui avez acheté ses dépouilles, ses esclaves, ses cour-« tisanes; vous qui avez tous ses vices, et aucune de ses « qualités; vous qui laissiez tout à l'heure impuni l'assassinat « d'un vaillant empereur, et qui prodiguiez lâchement vos « hommages au vil acheteur de l'empire! C'est parce que « Commode vous a traités comme vous deviez l'être, qu'il « mérite à mon avis l'apothéose : j'ordonne donc qu'on lui « décerne les honneurs divins. »

Après avoir ainsi répandu l'épouvante par ses paroles, au

mépris de ses serments, il mit en jugement cinquante-sept sénateurs, ordonna la mort de vingt-deux, et fit grâce à trente-cinq. Apprenant alors que les Parthes et l'Arménie s'étaient de nouveau soulevés, il partit pour l'Orient.

Barsème, roi d'Arménie, apaisa son ressentiment par sa soumission. Les Parthes, après de vains efforts, revenant à leur ancienne politique, pensèrent qu'il fallait laisser ce torrent s'écouler. Ils ne combattirent contre lui qu'en fuyant. Sévère porta ses armes, comme Trajan, au delà de Babylone et de Ctésiphon, et, comme lui, il échoua deux fois devant Atra, ville défendue par sa position, et par le courage indomptable des Arabes.

L'empereur se montra aussi cruel en Asie qu'à Rome. Tous ceux qui avaient pris part à la rébellion périrent. Caracalla, dévoilant déjà son affreux caractère, voulait qu'on proscrivît aussi les enfants des condamnés ; Géta, son frère, plus humain, demanda s'ils avaient beaucoup de parents : « Un « grand nombre, » répondit-on. « Vous voulez donc, répli- « qua-t-il, qu'une foule d'hommes détestent notre nom et « notre victoire ? »

L'empereur, après avoir pacifié la Syrie, courut en Palestine, où les Juifs avaient fait quelques mouvements. Son caractère violent le rendait naturellement ennemi d'un dieu de paix, de charité et d'amour. Il défendit à tout sujet de l'empire de professer la religion de Moïse ou celle de Jésus, et pour la cinquième fois, les chrétiens se virent violemment persécutés. Victor, Irénée, évêque de Lyon, Léonidas, père du fameux Origène, périrent martyrs de leur foi. Potamiène et sa mère Marcelle expirèrent dans les flammes. Un de leurs persécuteurs, Basilide, converti par leur courage, partagea leur supplice.

Sévère, voyageant ensuite en Égypte, rendit de grands honneurs aux mânes de Pompée et du héros macédonien. Il admira les merveilles de cette antique contrée, visita ses temples, et en retira tous les livres sacrés, qu'il fit enfermer

dans le tombeau d'Alexandre. Il revint enfin à Rome jouir d'une gloire méritée par tant d'exploits, mais souillée par tant de crimes et de sang.

Ce prince si fier, et qui répandait l'effroi dans l'empire, se laissait lui-même dominer par un favori. Plautien, semblable à Séjan par son ambition, par sa cruauté, par son orgueil, porta l'insolence au point d'ordonner à tous les Romains de baisser les yeux lorsqu'ils se trouvaient sur son passage. Fier de la faveur de son maître, il ne ménageait personne, et traitait même avec mépris l'impératrice Julie et Géta.

Sa fille Plautille épousa Caracalla : dès ce moment l'orgueilleux ministre ne crut plus voir d'intervalle entre le trône et lui : loin de modérer les passions de l'empereur, il les rendait plus ardentes et l'encourageait à la cruauté, soit dans le dessein de lui plaire, soit dans l'espoir de le rendre odieux et de le renverser.

Par ses conseils, une foule de chrétiens, de chevaliers et de sénateurs furent envoyés au supplice[1]. Ce fut à cette époque que Tertullien osa publier son éloquente apologie du christianisme : il y prouvait avec évidence que les chrétiens, soumis au prince et aux lois, étaient obligés par leur culte même à remplir tous les devoirs de citoyen, que leurs mœurs étaient aussi douces que pures, et que d'ailleurs aucune violence ne pouvait triompher d'une religion vraie, dont la persécution ne faisait qu'accroître les progrès : « Nous remplissons déjà, « dit-il, vos camps, votre sénat, vos cités, vos champs, vos « palais, vos maisons, et nous ne vous laissons que vos « temples et vos théâtres. »

Le succès répondit à son attente; la raison l'emporta sur l'injustice, et si la persécution ne cessa pas totalement, au moins elle se ralentit.

Caracalla, éclairé par sa jalousie contre Plautien, son beau-père, et plus capable peut-être qu'un autre de pénétrer les secrets d'un caractère semblable au sien, découvrit que ce mi-

[1] An de Jésus-Christ 204.

nistre ingrat conspirait contre le pouvoir et contre les jours de son maître. Saturnin, tribun des prétoriens, gagné par le prince, feignit d'entrer dans les projets de Plautien, et, après avoir concerté avec lui tous les moyens de consommer son crime, il accourt un soir à son palais, lui apprend que ses vœux sont remplis, et que toute la famille impériale vient d'être égorgée. Plautien, enivré d'orgueil et de joie, se rend précipitamment dans l'appartement impérial, impatient de monter sur le trône; mais il y trouve l'empereur et ses fils, environnés de leurs officiers. A sa vue, Sévère, encore entraîné par son ancien penchant, se montrait disposé à écouter sa justification; mais l'impétueux Caracalla, sans lui laisser le temps de prendre la parole, se jette sur lui, le désarme, et le fait massacrer aux pieds de son père.

L'empereur rendit compte de cet événement au sénat, déplora le malheur des princes qui ne peuvent trouver d'amis, et attribua aux perfides conseils de son ministre toutes les rigueurs qu'il avait exercées. Mais la suite de sa vie démentit cette illusoire justification. Au reste, depuis le règne de Commode et de Julianus, tel était le malheur de Rome : la vertu ne pouvait y régner, et, dans ce temps où les grands prétendaient tous au trône, où les plus riches osaient l'acheter, lorsque le soldat ôtait et donnait la couronne, quand le sénat et le peuple, sans force et sans mœurs, encensaient la puissance, outrageaient le malheur, l'empire ne devait plus être gouverné que par des tyrans.

Sévère contenait les grands par la crainte des supplices, s'attachait l'armée par des largesses et par le relâchement de la discipline; il se faisait chérir du peuple en adoucissant les impôts, et en donnant aux Romains des fêtes et des spectacles magnifiques. Les dépouilles des vaincus et les confiscations des condamnés non-seulement fournirent suffisamment à ses dépenses, mais elles lui permirent même de former un trésor plus riche que n'en avait possédé aucun de ses prédécesseurs.

La vie de Sévère était active et régulière : il travaillait la plus

grande partie de la nuit, donnait des audiences, et assistait aux tribunaux jusqu'à midi ; il montait ensuite à cheval, se baignait, dînait en famille, se promenait et s'entretenait avec les savants les plus distingués ; il prenait après un second bain, et soupait avec quelques amis.

La terreur de son nom contenait l'empire dans la soumission et les étrangers dans le respect : la nouvelle d'une révolte des Calédoniens troubla seule de repos, triste, mais universel.

Quoique la goutte eût épuisé les forces de son corps, son esprit conservait l'ardeur et l'impétuosité de la jeunesse. Il quitta Rome, malgré ses infirmités, et partit pour la Bretagne avec ses deux fils. Après avoir chargé Géta de maintenir l'ordre dans la partie méridionale de cette île, suivi de Caracalla, il conduisit son armée en Calédonie. Le caractère opiniâtre des habitants, la difficulté des lieux, la profondeur des bois, l'insalubrité des marais rendaient cette guerre périlleuse et difficile. Il fallait vaincre les hommes et la nature ; cinquante mille Romains y périrent ; mais la constance opiniâtre de l'empereur triompha de tous les obstacles. Les Barbares, réduits à demander la paix, livrèrent leurs armes, et cédèrent une partie de leur territoire.

Sévère, pour mettre la Bretagne à l'abri de leurs incursions, construisit une longue muraille garnie de tours et défendue par des fossés profonds. Le sénat lui décerna le titre de *Britannicus Maximus*. Une nouvelle rébellion lui fit reprendre les armes, et fut punie par un horrible massacre des Bretons. Comme il marchait contre les rebelles, il se vit au moment d'être victime d'un crime affreux : Caracalla qui ne pouvait supporter les hauteurs d'un nouveau favori de son père, nommé Castor, n'écoutant que sa fureur, tire son glaive pour en frapper l'auteur de ses jours. Un cri général d'horreur l'arrête et l'épouvante. Le soir, Sévère, rentré dans sa tente, le fait appeler : « Malheureux ! dit-il, puisque vous en voulez à « ma vie, dérobez votre forfait aux regards de l'armée, con« sommez votre parricide en secret, ou ordonnez à Papinien

« de me donner la mort ; vous êtes son empereur, et il vous « obéira. »

Caracalla se jeta à ses pieds avec une feinte douleur, mais plus déconcerté que repentant.

Peu de jours après, ses émissaires excitent une révolte dans les légions, qui déclarent que Sévère, accablé de goutte et tombé dans l'imbécillité, ne pouvant plus les commander, Caracalla doit seul exercer le pouvoir suprême. On porte cette nouvelle à l'empereur ; la colère semble lui rendre sa jeunesse et sa vigueur ; il se fait conduire à son tribunal, convoque les légions ; le feu de ses regards, la fierté de ses paroles consternent les rebelles ; les armes tombent de leurs mains ; il ordonne le supplice de leurs chefs ; on tranche leurs têtes ; portant ensuite la main à son front, il dit à Caracalla : « Apprenez que c'est la tête qui gouverne, et non les pieds. » On croit qu'il fut tenté de faire mourir son indigne fils ; mais la nature l'emporta sur la justice.

Ce monstre voulait empoisonner son père ; mais les médecins dont il essaya de corrompre la fidélité refusèrent avec indignation de lui obéir.

Les derniers efforts de l'empereur avaient aigri sa maladie ; sentant sa mort prochaine et inévitable, il dit : « J'ai été « tout, et je sens que tout n'est rien. » Comme on lui apportait, conformément à ses ordres, l'urne destinée à recevoir ses cendres, il ajouta : « Ce vase étroit va donc renfermer celui « que le monde entier pouvait à peine contenir ! »

Appelant ensuite ses fils, il leur adressa ces paroles : « J'ai « trouvé l'empire sur le bord de sa ruine ; je vous le laisse « puissant et glorieux. Il durera si vous vous laissez gouver- « ner par la vertu ; il périra si vos vices vous gouvernent. » Bientôt, ses douleurs épuisant son courage, il demanda du poison, et, comme on le lui refusait, décidé à hâter sa fin, il se fit apprêter un repas, mangea avec excès, et mourut dans la soixante-sixième année de son âge, après dix-huit ans de règne. Ses talents et ses vices prouvent qu'il restait encore, à

cette époque, quelque chose de grand et de romain dans les crimes comme dans les vertus ; mais bientôt nous verrons la vieillesse de cet empire colossal montrer tous les symptômes de la langueur, de la décrépitude et de la mort.

Sévère termina sa vie et son règne à York. An de Rome 963, de Jésus-Christ 211.

Il avait cultivé les lettres, et écrit une histoire de sa vie, dont Victor vantait le style et la franchise.

CHAPITRE XXII.

CARACALLA ET GÉTA.

(An de Rome 963.— De Jésus-Christ 211.)

Portrait de Bassianus Antonin, surnommé *Caracalla*. — Portrait de Géta, frère de Caracalla. — Antipathie de ces deux frères. — Apothéose de Sévère. — Mort de Géta par la perfidie de Caracalla. — Conduite de Caracalla après son fratricide. — Ses cruautés. — Gouvernement de ses ministres. — Occupations de Caracalla. — Son départ de Rome. — Sa guerre avec les Allemands. — Paix avec les Allemands. — Ses voyages. — Sa vengeance à Alexandrie. — Sa perfidie envers Artaban, roi des Parthes. — Conspiration de Macrin. — Mort de Caracalla. — Mort de son assassin Martial.

Le temps n'existait plus où les princes désignés par leurs pères, nommés par l'armée, attendaient avec respect la confirmation du peuple et du sénat. Bassianus Antonin, âgé de vingt ans, prit possession du pouvoir suprême avec Géta son frère ; il fut surnommé *Caracalla*, parce qu'il portait, comme les Gaulois, une *caracalle*, longue robe qui descendait jusqu'aux talons, et que les Francs nommèrent depuis *casaque*.

Ce prince, dans son enfance, élevé par Antipater, par Évod et par Proculus qui l'avait voulu rendre chrétien, donna, par sa douceur, par sa sensibilité, des espérances que démentit le reste de sa vie. La nouvelle d'une condamnation le rendait triste ; la vue d'un supplice lui arrachait des larmes : mais

bientôt son élévation attirant autour de lui les flatteurs, leur poison corrompit son âme, développa son orgueil, troubla sa raison. Il devint si cruel que Montesquieu, trouvant le titre de tyran trop vulgaire pour un pareil monstre, lui donna avec raison celui de *destructeur des hommes*.

« Caligula, Néron, Domitien, Commode, dit cet illustre « écrivain, n'exerçaient leurs cruautés que dans Rome ; Ca« racalla promenait ses fureurs dans le monde entier. »

Géta, son frère, s'était montré dans ses premières années méchant et emporté. Une sage éducation changea totalement son caractère, et en s'élevant au rang qui corrompt les autres hommes, il se dépouilla de ses vices, et se para de toutes les vertus qui font les grands rois. La plus violente antipathie éclata entre ces deux frères. Les efforts de Sévère, les conseils de Julie, leur mère, ne purent les rapprocher, et le partage du pouvoir redoubla leur aversion. Le trône, qui eût été peut-être un écueil pour l'amitié, devint un champ de bataille pour la haine. Ayant quitté tous deux la Bretagne, ils arrivèrent à Rome ensemble, et se partagèrent le palais impérial, qui était vaste comme une ville. Chacun d'eux prit une cour et une garde séparées, et bientôt leur jalousie forma deux partis dans Rome. Les sénateurs, les chevaliers, les citoyens les plus distingués étaient attirés par les vertus de Géta ; les soldats, les affranchis, les débauchés, les hommes sans aveu se rangèrent du côté de Caracalla. Les deux princes prononcèrent l'éloge de Sévère en présence du sénat, qui ordonna son apothéose.

Les déplorables progrès de la servitude, en abaissant le peuple-roi aux pieds d'un maître, lui avaient fait adopter les magnifiques et puériles pompes de l'étiquette orientale. On plaça l'image en cire de Sévère sur un lit d'ivoire orné de draps d'or. Pendant cette exposition, qui dura sept jours, ce lit était entouré d'un grand nombre de sénateurs revêtus de robes noires, de dames romaines habillées en blanc. Les médecins venaient visiter régulièrement le prince, comme s'il était encore vivant, et annonçaient avec douleur les progrès

de la maladie. Le septième jour, après avoir déclaré sa mort, on porta, en grande pompe cette image sur son lit, par la voie Sacrée, dans le Forum. Les chevaliers la soutenaient, les sénateurs la suivaient; la jeunesse romaine célébrait la mémoire de l'empereur par des hymnes. Le cortége arriva enfin au Champ-de-Mars; on y avait construit une pyramide en bois à quatre étages, enrichie des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Cette pyramide contenait quatre chambres de grandeur décroissante. Dans la seconde on plaça l'image, entourée de fleurs et d'aromates; les chevaliers romains, armés, firent des courses de chevaux autour de la pyramide; les empereurs, les consuls et les sénateurs mirent le feu au bûcher, et, au milieu des flammes qui s'élevaient, un aigle, placé dans l'intérieur de cet édifice, s'envolant dans les nues, fit croire au peuple crédule que l'âme de Sévère montait dans le ciel pour prendre sa place au rang des dieux.

Bientôt, Géta grossissant son parti par sa modération, par son affabilité, Caracalla voulut augmenter le sien en protégeant la licence des troupes et en lâchant le frein à tous les vices. Les sénateurs, craignant une lutte sanglante dont Rome semblait devoir être prochainement le théâtre et la proie, proposèrent le partage de l'empire, offrant l'Orient à Géta, et l'Occident à Caracalla. L'aveugle tendresse de Julie l'empêcha d'y consentir. Elle croyait qu'une séparation augmenterait leur animosité, et elle espérait toujours réconcilier ses fils. Caracalla, après avoir tenté vainement l'assassinat et le poison contre les jours de son frère que défendait l'amour du peuple, feignit d'abjurer sa haine, et demanda au malheureux Géta une conférence chez sa mère, pour terminer leurs différends. La vertu ne soupçonne pas les crimes qu'elle ne peut concevoir. Géta se rend avec confiance au rendez-vous; il ouvre ses bras à son frère; Caracalla tire son glaive, se précipite sur lui; le jeune prince, sans armes, cherche un refuge près de Julie; le monstre l'y poursuit, lui enfonce son épée dans le sein, et blesse sa mère, qui voulait détourner le

coup. L'infortuné Géta mourut sans avoir prononcé une parole. Il n'avait régné qu'un an.

Après ce forfait atroce, Caracalla sort du palais, appelle sa garde, et s'écrie qu'il vient d'échapper aux plus grands périls. Les soldats alarmés le conduisent au camp ; il double leur paie, leur accorde mille francs de gratification par tête, épuisant ainsi le trésor public pour acheter l'impunité.

Les prétoriens, qui ne connaissaient plus d'autre droit que la force et d'autre vertu que la prodigalité, renouvellent leur serment au fratricide, et déclarent, sans pudeur, Géta ennemi de la patrie.

Caracalla, sûr de leur dévouement, se rendit, couvert d'une cuirasse, au milieu du sénat, qu'il fit environner de ses troupes. Là, bravant le courroux du ciel, les regards des hommes et les lois de l'empire, il accusa publiquement son frère d'avoir voulu lui ravir la vie et le trône, avoua hautement son meurtre, se glorifia d'avoir suivi l'exemple de Romulus, et pour rassurer tous les esprits qui, dans les temps de corruption, s'occupent plus de l'intérêt privé que de l'intérêt public, il promit amnistie à tous les partisans de Géta, et la vie à tous les condamnés.

Un sénateur osa proposer l'apothéose du prince assassiné ; l'empereur répondit : « J'y consens, je l'aime mieux dans le « ciel que sur la terre. »

Quelque faible que soit dans de certains temps l'opinion publique, la tyrannie la redoute toujours, et elle cherche à la tromper, lors même qu'elle l'opprime. Caracalla voulut exiger de son ministre, le jurisconsulte Papinien, la même complaisance que Néron avait obtenue de Sénèque ; et, comme il le pressait de le justifier de la mort de son frère par une éloquente apologie, le vertueux Romain s'y refusa : « Il n'est « pas aussi facile, lui dit-il, d'excuser un fratricide que de « le commettre. » Ce mot courageux lui coûta la vie.

On obéissait, mais on murmurait ; personne ne vengeait Géta, mais tous le regrettaient. Caracalla, furieux, prenant les

gémissements de la vertu pour un signal de révolte, remplit Rome de terreur et de sang. Tout délateur était écouté; tout soupçon tenait lieu de crime; la parole mettait en danger; le silence rendait suspect; les ordres sanguinaires de l'empereur s'exécutaient, comme les crimes, au milieu de la nuit. Ces heures de repos étaient des heures de péril pour tous les citoyens : on prétend que vingt mille personnes périrent victimes des fureurs de cet insensé. Le vertueux Pompéianus perdit la vie; on trancha les jours d'une fille de Marc-Aurèle; l'estime qu'ils inspiraient était leur seul crime.

Celui qui n'avait pas sur lui un portrait, une image de l'empereur, passait pour impie, et en même temps plusieurs furent condamnés comme sacriléges, pour avoir porté dans des lieux de débauche des bagues où sa figure était gravée.

Ses ministres furent dignes de lui; il donna le gouvernement de Rome à l'eunuque Sempronius, médecin et empoisonneur de profession, que Sévère avait exilé dans une île déserte. Théocrite, d'abord esclave, ensuite maître à danser et histrion, commandait sa garde; un autre affranchi, Épagate, gouvernait avec eux l'empereur et l'empire, et vendait sans pudeur la justice et le sang de l'innocence. Ils avilirent le titre de citoyen romain en le prodiguant aux Barbares, et en l'accordant, par une loi, à tous les sujets libres de l'empire.

Caracalla disait hautement que l'on ne pouvait gouverner les hommes que par la crainte; il n'estimait que Tibère et Sylla : sa mère Julie lui représentant un jour que le peuple épuisé ne pourrait payer les impôts qu'il exigeait : « Apprenez, dit-il, que j'aurai tout l'argent que je voudrai, tant « que je porterai ce glaive. »

Abandonnant le soin des affaires de l'État à ses indignes favoris, il passait ses journées aux jeux publics, dans les lieux de débauche, avec des histrions et des cochers. Fier de la force corporelle dont la nature l'avait doué, il descendait souvent sur l'arène pour combattre les lions et les tigres, dont il paraissait plus l'émule que l'ennemi.

Objet de la crainte et de la haine universelles, Caracalla était lui-même poursuivi par la terreur qu'il inspirait. Un ennemi qu'aucune garde n'arrête, le remords, pénétrait la nuit dans son palais, et troublait son esprit par des rêves effrayants : souvent il croyait voir apparaître l'ombre de son père, et entendre ces terribles mots : « Je te tuerai comme tu as tué ton frère. »

Par une étrange et cependant commune contradiction, ce prince, si méprisable dans ses mœurs, si vil dans ses goûts, ambitionnait la gloire militaire. Il sortit de Rome, parcourut l'Italie et les Gaules comme un torrent dévastateur, et répandit plus de calamités sur son passage que les Barbares dans leurs invasions.

Les Allemands, peuple dont on parlait alors pour la première fois, venaient de franchir le Rhin pour faire une incursion dans les Gaules. On voit par ce nom d'*allemand*, qui voulait dire en celtique *tous les hommes*, que ce nouveau peuple n'était qu'un mélange formé de plusieurs nations différentes. L'empereur combattit dans cette guerre en brave soldat, mais il n'avait aucun des talents qu'exige le commandement des armées. On ne voyait aucune prévoyance dans ses mesures, aucune sagesse dans ses dispositions, aucune suite dans ses desseins. Accoutumé à l'obéissance servile d'une nation corrompue, il vit avec surprise l'esprit public des Barbares résister à sa tyrannie; et comme il donnait à plusieurs femmes allemandes prisonnières le choix de la mort ou de la captivité, toutes préférèrent la mort et se tuèrent à ses yeux. Les esclaves des Césars auraient pu, dès ce moment, prévoir que les habitants des forêts de la Germanie devaient prochainement triompher de l'empire romain.

Caracalla, ennuyé de la guerre et satisfait d'avoir montré sa force dans quelques combats particuliers, paya un tribut aux Allemands, acheta d'eux la paix, en plaça un grand nombre dans sa garde, adopta leurs vêtements, couvrit sa tête d'une perruque blonde pour imiter leur blonde chevelure, et se

vanta dans ses lettres au sénat de les avoir vaincus et mis en fuite.

Encouragés par sa faiblesse, d'autres peuples le menacèrent de leurs armes pour lui arracher des tributs. Il courut ensuite en Dacie ; les Goths et les Gètes vinrent l'attaquer, et furent défaits, non par lui, mais par ses généraux. Helvius, fils de l'empereur Pertinax, faisant alors allusion au meurtre de Géta et à la retraite des Gètes, se permit de dire que l'empereur méritait doublement le surnom de *Gétique*. Ce bon mot fut son arrêt de mort.

Caracalla, peu de temps après, traversa la Macédoine ; là, sa vanité le rendit enthousiaste d'Alexandre le Grand. Ne pouvant imiter son génie, il copia sa démarche, son attitude, son maintien, pencha la tête comme lui sur son épaule gauche, se revêtit d'une armure qu'il avait portée, prit audacieusement son nom, et donna celui de phalange à un corps de son armée. Étant ensuite débarqué en Asie, il visita les ruines de Troie, s'enflamma pour la gloire d'Achille, et, croyant jouer son rôle, célébra pour son affranchi Festus des funérailles semblables à celles de Patrocle.

Suivant le cours de ses voyages, il arriva en Égypte, et se vit avec fureur l'objet du mépris et des railleries des Alexandrins. Sa vengeance fut aussi atroce que sa vanité était puérile. Ayant rassemblé pour une fête tous les habitants d'Alexandrie, il ordonna à ses troupes de fondre sur eux. Le grand nombre des victimes rendit la résistance longue et le carnage affreux.

L'empereur écrivait lui-même au sénat que, pendant ce massacre, il était paisiblement assis dans le temple de Sérapis, et consacrait à ce dieu le glaive dont il s'était servi pour immoler son frère.

Avant de partir d'Alexandrie, il en chassa tous les hommes de lettres et les savants, comme si le crime pouvait espérer d'être caché en éloignant les lumières.

Arrivé en Syrie, il voulut triompher des Parthes, non par

le courage, mais par la plus vile des fourberies. Ses ambassadeurs ayant demandé à Artaban, roi des Parthes, la main de sa fille, les deux monarques fixèrent un jour pour conférer ensemble sur cette union. Le lieu indiqué était une vaste plaine : Artaban s'y rendit avec confiance, sans armes, et suivi des grands de sa cour. Caracalla s'avance, se jette avec ses soldats sur cette troupe désarmée, et en fait périr la plus grande partie sous ses coups. Artaban ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Caracalla, profitant du trouble répandu dans le pays par sa lâche trahison, dévasta la Médie, démolit les tombeaux des rois des Parthes, et prit insolemment le nom de *Parthique*, comme si l'assassinat méritait les honneurs de la victoire.

Cependant les Parthes, indignés, se rassemblèrent, s'armèrent à la hâte, vinrent en foule attaquer les Romains. Jamais peuple ne fut animé par un plus juste motif de vengeance.

Jusque-là l'empereur, en butte à la haine du monde entier, n'avait été soutenu que par ses légions, dont il protégeait la licence; mais la faveur et les préférences qu'il prodiguait à la garde allemande le privèrent bientôt de leur appui.

Soupçonneux comme tous les tyrans, il avait chargé, pendant son absence, Maternianus, commandant des milices de Rome, de l'informer de tout ce qui pourrait intéresser sa sûreté. Cet officier lui écrivit qu'un devin, en Afrique, venait de désigner Macrin, préfet du prétoire, comme destiné par les dieux à monter sur le trône. Caracalla, toujours plus occupé de ses débauches que de ses affaires, confie, sans les lire, ses dépêches à Macrin. Celui-ci les ouvre; il connaissait trop l'empereur pour douter du sort qu'une semblable nouvelle lui préparait, si, par d'autres voies, elle parvenait à ce prince. Décidé à le prévenir, et certain des dispositions de l'armée, il gagne par ses largesses deux tribuns et Martial, exempt des gardes, et jure avec eux la mort du tyran.

Caracalla sortait alors d'Édesse pour se rendre à Carrhes ;

les conjurés l'épiaient; ils le voient s'écarter du chemin, suivi d'un seul esclave, et descendu de cheval. Martial, saisissant cet instant favorable, quitte son rang, s'approche de lui sous prétexte de l'aider à monter sur son coursier, et lui enfonce son poignard dans la gorge. A ses cris les soldats accourent, le trouvent expirant, et vengent sa mort en massacrant Martial. Caracalla périt l'an 969 de Rome, âgé de vingt-neuf ans, l'an de Jésus-Christ 217. Son règne, qui dura six années, dut faire croire aux Romains que les dieux, pour les punir de leurs mœurs barbares, et pour venger leurs nombreuses victimes, les condamnaient à leur tour à devenir la proie des monstres.

CHAPITRE XXIII.

MACRIN.

(An de Rome 969. — De Jésus-Christ 217.)

Adventus refuse l'empire. — Élection de Macrin confirmée par le sénat. — Guerre entre Macrin et Artaban. — Défaite des Romains. — Réformes dans la législation. — Conspiration contre Macrin. — Sa fuite et sa mort.

Caracalla, exécré dans tout l'univers, n'avait pour partisans que les prétoriens, enrichis par ses largesses. Au moment de sa mort, ils se soulevèrent; Macrin, feignant de partager leur douleur, sut échapper à leurs soupçons et rejeter le crime sur le meurtrier seul qui avait péri.

Bientôt les cohortes prétoriennes, cessant de pleurer leur prince, ne s'occupèrent que du choix de son successeur. L'impératrice Julie, veuve de Sévère, avait une sœur nommée Mœsa; celle-ci donna le jour à deux filles, Sœmis et Mammée: Caracalla séduisit Sœmis; de ce commerce criminel naquit un prince d'une rare beauté, appelé depuis Héliogabale : sa extrême jeunesse et l'illégitimité de sa naissance éloignaient de lui les suffrages. L'armée hésitait entre Adventus et Ma-

crin, tous deux préfets du prétoire : enfin on se décida pour Adventus, plus vaillant et plus expérimenté que son collègue : mais, comme il ne savait pas lire, et se sentait plus fait pour commander des soldats que pour gouverner un empire, il refusa modestement l'honneur ou plutôt le fardeau qu'on lui offrait.

Toutes les voix se réunirent alors sur Macrin ; les prétoriens le proclamèrent empereur, et donnèrent le titre de César à son fils Diadumène. Macrin en informa le sénat, qui confirma cette élection. Les sénateurs, par haine pour la mémoire de Caracalla, firent abattre ses statues ; mais la crainte des prétoriens les força de placer au rang des dieux celui dont ils auraient voulu rayer le nom de la liste des hommes. On ne respecta ni la douleur ni la vertu de Julie : elle fut bannie, et se laissa mourir de faim, désespérée de la mort d'un fils dont elle n'aurait dû pleurer que la naissance.

Marcus Opilius Macrinus était né en Mauritanie, dans un lieu qu'on nomme à présent Alger. Protégé par Plautien, il devint intendant des postes pendant le règne de Sévère, avocat du fisc sous Caracalla, et préfet du prétoire après la mort de Papinien. Une des principales fonctions de cette charge consistait à rendre la justice au nom de l'empereur, et Macrin, comme magistrat, se fit estimer par l'équité de ses arrêts. Monté sur le trône, il parut ennemi de la délation, punit les calomniateurs, et annonça le dessein de faire renaître la justice et la liberté. Mais, dans un temps où la force tenait lieu de droit, l'épée seule pouvait donner et défendre le sceptre. Macrin savait mieux plaider et juger que vaincre ; il aurait voulu négocier au lieu de combattre : Artaban, exaspéré de l'affront qu'il avait reçu, refusa tout accommodement qui ne serait pas fondé sur l'abandon de la Mésopotamie et sur le paiement de fortes indemnités. Les deux armées se livrèrent bataille près de Nisibe ; elle dura trois jours, couvrit les Parthes de gloire, et prépara leur perte en épuisant leurs forces. Les Romains, obligés de céder le champ de bataille,

se retirèrent dans leur camp, et se prétendirent cependant vainqueurs, parce qu'ils ne furent pas poursuivis. Macrin rendit aux Parthes leurs prisonniers, le butin fait sur eux, et acheta la paix par une indemnité de vingt millions. Le sénat, acoutumé à flatter ses maîtres, lui décerna le triomphe et le surnom de *Parthique;* il n'accepta ni l'un ni l'autre, établit sa résidence à Antioche, où il s'occupa uniquement des réformes qu'il voulait faire à la législation.

Pour simplifier la jurisprudence, il révoqua les rescrits des empereurs, et réduisit le nombre des anciennes lois. Il publia des règlements sévères contre le luxe, contre la délation, contre la débauche. Il protégea les savants, ceux que Caracalla avait exilés, revirent leur patrie. Dion, l'historien, obtint le gouvernement de Pergame et de Smyrne.

Tandis que l'empereur se livrait ainsi, dans une trompeuse sécurité, aux travaux de la législation, comme si son pouvoir eût été consolidé, trois femmes et un enfant se préparaient à le renverser. Prolongeant trop longtemps son séjour à Antioche, il commit la faute de ne pas séparer lès légions, force toujours dangereuse quand elle n'est pas utilement occupée. Traitant les officiers avec hauteur, et voulant ramener trop brusqument ses soldats licencieux à l'antique discipline, il mécontenta l'armée.

Mœsa se trouvait alors en Phénicie avec ses deux filles, Sœmis et Mammée, et leurs enfants, Bassien et Alexandre. Ces deux jeunes princes étaient prêtres du soleil ; ce qui avait fait surnommer Bassien *Héliogabale.* L'extrême beauté de ce jeune homme excitait l'admiration des soldats, et lui attirait leur affection. L'habile Mœsa, profitant de ces dispositions favorables et des fautes de Macrin, vend ses pierreries, répand à pleines mains l'argent, soulève une légion, et conduit dans son camp Héliogabale, qu'elle proclame empereur.

Macrin, peu alarmé d'un mouvement partiel qu'il comptait promptement apaiser, envoya Julien contre les rebelles avec deux légions. Les soldats d'Héliogabale, trop peu nombreux

pour tenir la plaine, se fortifièrent dans leur camp, qui fut investi. Pendant ce blocus, les agents de Mœsa pénétrèrent dans les lignes des assiégeants, et y répandirent l'esprit de révolte : les deux troupes se réunirent, coupèrent la tête à Julien, et l'envoyèrent à l'empereur, qui s'aperçut enfin qu'il ne devait pas mépriser ce qu'il appelait une conspiration d'enfant. A la tête des prétoriens et des corps restés fidèles, il marcha contre les factieux, et informa de ces événements le sénat, qui, sur sa demande, déclara ennemis publics Héliogabale et Alexandre, ainsi que leur mère et leur aïeule.

Macrin, après quelques succès peu décisifs, montrant dans ses mesures une irrésolution qui encouragea et grossit le parti des ennemis, se retira d'Apamée à Antioche. Bientôt les progrès des rebelles le forcèrent d'en sortir et de leur livrer bataille sur les frontières de la Phénicie. Gannys, gouverneur d'Héliogabale, n'avait jamais fait la guerre; cependant cet homme, jusque-là toujours livré au plaisir, disposa son armée avec ordre, et combattit avec vaillance. Malgré ses efforts, les prétoriens, voulant soutenir leur ancienne renommée, étaient parvenus à enfoncer ses rangs. Tout à coup Mœsa et Sœmis se montrent au milieu des fuyards, les arrêtent, les accablent de reproches, les rallient et les déterminent à retourner au combat. Le jeune Héliogabale, tirant son épée, se place à leur tête; la bataille recommence avec fureur; Macrin, épouvanté, prend la fuite : malgré sa lâcheté, les prétoriens combattaient toujours; la crainte des vengeances qui suivent les guerres civiles redoublait leur courage. Héliogabale, sentant alors la nécessité de les rassurer pour les désarmer, leur promet une amnistie entière; le combat cesse à l'instant, et les deux armées réunies proclament de nouveau Héliogabale empereur.

Macrin, s'étant sauvé en Bithynie, s'embarqua pour se rendre à Byzance. Les vents contraires le forcèrent de revenir à Chalcédoine, où il se cacha quelque temps. Ayant appris que son asile était découvert, il prit de nouveau la fuite; vivement poursuivi, et près d'être atteint, il se jeta hors de

son chariot, et se brisa l'épaule en tombant. Les officiers qui le cherchaient se saisirent de lui et lui tranchèrent la tête. Il avait vécu cinquante-quatre ans et régné une année. Son fils Diadumène fut pris et tué. Ainsi tomba ce pouvoir précaire, élevé et renversé par la trahison.

CHAPITRE XXIV.

HÉLIOGABALE.

(An de Rome 970.—De Jésus-Christ 218.)

Héliogabale est proclamé empereur par le sénat. —Son portrait. — Son premier crime. — Son arrivée à Rome. — Admission de son aïeule Mœsa au sénat. — Création d'un sénat de femmes. — Idolâtrie et sacriléges d'Héliogabale. — Son sacerdoce. — Sa circoncision. — Ses débauches. — Son luxe effréné. — Ses extravagances. — Adoption d'Alexandre Sévère par Héliogabale. — Révolte des prétoriens. — Mort d'Héliogabale et de sa mère.

Le nouveau César devait faire légaliser son usurpation par le sénat et par le peuple, qui venaient récemment de le déclarer ennemi de la patrie. Après avoir pris sans leur aveu les titres d'Auguste, de proconsul, de tribun, et les surnoms de Pieux et d'Heureux, il écrivit à Rome pour justifier sa conduite, accusa Macrin d'assassinat et de tyrannie, annonça qu'il marcherait sur les traces d'Auguste et de Marc-Aurèle, et promit une amnistie générale à tous ceux qui avaient agi ou parlé contre lui.

Depuis longtemps le sénat était réduit à la triste nécessité d'obéir aux armées, de revêtir d'une forme légale les arrêts dictés par la force et par la victoire. Il proclama Héliogabale empereur, et donna le titre d'Auguste à sa mère Sœmis et à son aïeule Mœsa.

Le jeune empereur était âgé de quatorze ans; il n'avait reçu du ciel qu'un seul don, la beauté. Son caractère était sans force, son esprit sans jugement. Les vices qui infectaient

son âme n'y laissaient place à aucune vertu. Surpassant tous ceux qui l'avaient précédé en mollesse, en orgueil, en perfidie, en débauche et en cruauté ; plus impudique que Messaline, plus intempérant que Vitellius, et plus insensé que Caligula, il reçut et mérita le nom de Sardanapale romain.

Sœmis, sa mère, encourageait ses déréglements par sa tendresse aveugle et par son exemple. Il n'était retenu que par un seul frein ; son aïeule Mœsa lui inspirait quelque crainte : elle était habile, prudente, spirituelle et ferme. Il la respectait ; et si l'empire ne s'écroula pas alors sous le sceptre sanglant de ce tyran en délire, il dut son salut à la sagesse, à la prévoyance et au courage d'une femme.

L'empereur demeura tout l'hiver à Nicomédie. Le premier acte de son autorité fit connaître son ingratitude et sa férocité. Il donna l'ordre à ses soldats de tuer Gannys, qui l'avait élevé et placé sur le trône. Le seul crime de ce gouverneur était de lui avoir re présenté la nécessité de réformer ses mœurs et de se commander à lui-même, s'il voulait se rendre digne de commander aux autres. Personne ne voulait obéir à cet ordre barbare ; le jeune monstre l'exécuta lui-même, et plongea son poignard dans le sein de son instituteur.

Lorsque les lois sont sans vigueur, lorsque le crime heureux est couronné, tout homme audacieux croit pouvoir prétendre au trône. On vit de toutes parts éclater des conspirations : un centenier, un médecin, un ouvrier en laine, osèrent successivement aspirer à l'empire, et trouvèrent quelques partisans pour les appuyer ; mais leurs complots furent promptement découverts et punis.

Héliogabale, arraché malgré lui aux délices de l'Asie, vint enfin à Rome ; il y fit de grandes largesses au peuple, et lui donna de magnifiques spectacles, seuls hommages qu'on rendait encore à sa souveraineté.

Lorsque l'empereur parut devant le sénat, il y introduisit son aïeule Mœsa, lui fit prendre séance, lui accorda le droit d'opiner, et marqua sa place auprès des consuls. Ainsi, pour

la première fois, Rome vit une femme au rang des sénateurs. Il fit plus : bravant les mœurs, la décence et la raison, il créa un sénat de femmes, destiné, sous la présidence de sa mère Sœmis, à régler les mœurs, les modes, à rendre des arrêts sur tout ce qui concernait les jeux, les spectacles, les amours et les plaisirs.

Ce prince, ignorant et superstitieux, avait une vénération exclusive pour le dieu Hélagabale, dont il avait desservi les autels en Phénicie. Il paraît, par le nom de cette divinité, que c'était le soleil qu'on adorait en Orient, sous la forme très-bizarre d'une pierre noire taillée en cône.

Héliogabale fit transporter à Rome cette image, lui bâtit un temple, pilla tous les autres pour l'enrichir, et y transporta les statues de Jupiter, de Cybèle, de Vesta, le bouclier sacré de Mars, le Palladium de Troie. Dans son fanatisme insensé, il s'écriait que les autres dieux n'étaient que des esclaves d'Hélagabale. Rien n'effrayait son audace sacrilége : il viola le sanctuaire de Vesta, en éteignit le feu, et fit venir d'Afrique l'image révérée de *Céleste*, ou la Lune, pour la marier à son dieu. Tout l'empire se vit forcé de célébrer ces noces ridicules, et de s'épuiser en présents pour les rendre magnifiques.

Héliogabale, se nommant lui-même souverain pontife du nouveau dieu, se fit circoncire ; et, poussant la superstition jusqu'au délire, il voulait se rendre eunuque. Sa mère et son aïeule s'y opposèrent ; mais elles ne purent l'empêcher d'offrir à son idole des victimes humaines, et de lui sacrifier les enfants de plusieurs patriciens.

Dès qu'il eut renoncé au célibat, on le vit se livrer avec fureur à d'autres extravagances. Après avoir épousé quatre femmes et déshonoré une vestale, il déclara publiquement qu'il était lui-même femme, prit pour époux un esclave nommé Hiérade, et se laissa maltraiter et battre par lui, disant que le devoir d'une femme était de tout souffrir de son mari.

Le palais des Césars devint alors un lieu public de débauches ; Héliogabale forma une académie de femmes prostituées et d'hommes sans pudeur qui ne discutaient que des questions obscènes et n'accordaient de prix qu'aux vices.

Rien n'égala le luxe de ce prince efféminé ; ses vêtements de soie, ornés de pourpre et d'or, étaient couverts, jusqu'à la chaussure, de perles et de diamants. Les plus riches pierreries brillaient sur les étoffes magnifiques qui meublaient son appartement ; toutes les chambres du palais étaient garnies de fleurs et embaumées par les parfums précieux de l'Arabie. Ses matelas étaient remplis d'un duvet de plumes de perdrix ; le baume et l'ambre brûlaient la nuit dans les lampes qui l'éclairaient ; ses tables et ses chaises étaient d'or massif. Lorsqu'il sortait de son palais pour monter à cheval ou sur son char, on couvrait le chemin qu'il devait parcourir d'un sable d'or et d'argent. Ses chars étaient traînés par des éléphants, des chameaux, des cerfs, des lions, des tigres, quelquefois par des femmes nues.

Absurde dans ses caprices, il fit rassembler un jour tous les rats, toutes les souris, toutes les araignées qu'on put trouver dans Rome, voulant, disait-il, se donner une idée de la population de cette ville. Quelquefois il invitait à sa table huit borgnes, huit chauves, huit bossus, huit boiteux ; et, après s'être diverti à leurs dépens, il les forçait à combattre contre des animaux féroces. Réunissant un autre jour chez lui les personnages les plus distingués, il les faisait tirer à une loterie burlesque, où l'un recevait un lot de dix chameaux, l'autre de dix mouches, l'un des chiens morts, et l'autre des bourses pleines d'or et de diamants.

Montrant un mépris peut-être juste pour les Romains, qui se courbaient sous son méprisable joug, il nomma son bouffon Eutychien préfet du prétoire, et l'éleva au rang de consul.

Tandis qu'il déshonorait ainsi le trône par cette honteuse démence, Mœsa, qui s'était emparée du pouvoir, consolait l'empire par une administration juste et sage. Comme elle

prévoyait qu'on ne pourrait pas supporter longtemps l'humiliante domination de cet insensé, elle le détermina à déclarer au sénat que, n'ayant pas d'enfants, son dieu lui avait ordonné d'adopter Alexandre, son cousin, fils de Mammée. Le sénat confirma l'adoption, et donna le titre de César à ce jeune prince.

Alexandre Sévère, élevé avec soin par son aïeule et par une mère vertueuse, offrait à l'espoir des Romains la réunion de toutes les grandes qualités qui pouvaient relever leur gloire et assurer leur bonheur. L'inconstant Héliogabale, s'enthousiasmant d'abord pour le successeur qu'il venait de se donner, voulut lui apprendre lui-même à chanter, à danser, et, comme il ne lui trouvait de défauts que ses vertus, il tenta toutes sortes de moyens pour le corrompre; mais il ne put ébranler les principes gravés dans l'âme du jeune prince par Mammée.

Le peuple montrait autant d'affection pour le nouveau César que de mépris pour l'empereur. Héliogabale, jaloux et irrité, résolut de perdre celui qu'il n'avait pu séduire. Il proposa au sénat de casser son adoption. Un profond silence, qui pouvait alors passer pour du courage, lui montra le mécontentement public; le lâche tyran eut recours au poignard et au poison; mais la tendresse de Mammée, le courage de Mœsa et la fidélité de la garde sauvèrent sa victime.

Les prétoriens, prenant ouvertement le parti d'Alexandre, se soulevèrent, investirent le palais, et n'accordèrent la vie à l'empereur qu'à condition qu'il promettrait de respecter les jours du prince, d'observer les lois et de changer de conduite. Héliogabale feignit d'obéir; mais, quelque temps après, s'étant saisi du jeune Alexandre, il l'enferma et fit courir le bruit qu'il était dangereusement malade. A cette nouvelle, les cohortes prétoriennes, soupçonnant le crime, prennent les armes, éclatent en menaces et forcent l'empereur de conduire dans leur camp Alexandre, Mammée et Sœmis; Mœsa était à leur tête. Héliogabale, contraint de céder, veut cependant encore jouer le rôle de maître et punir les chefs de la sédition.

Soutenu par Sœmis, par quelques officiers et par ses favoris, il veut arrêter les rebelles ; Mœsa et Mammée les encouragent à se défendre ; le combat ne pouvait être ni long ni indécis ; les faibles courtisans de l'empereur sont aussitôt défaits et massacrés qu'attaqués ; lui-même il se sauve dans un égout avec sa mère ; les soldats les y poursuivent, les trouvent étroitement embrassés, les égorgent sans pitié, tranchent leurs têtes et traînent leurs corps dans la rivière.

Eubalus, intendant du palais, Fulvius, préfet de Rome, et tous les favoris d'Héliogabale furent mis en pièces. Le sénat effaça le nom de ce lâche prince de ses registres, et défendit par un décret à aucune femme de siéger et d'opiner dans ses assemblées.

Héliogabale périt à dix-neuf ans : il n'en avait régné que quatre. Ce monstre indigne du trône n'occupa de place convenable à ses mœurs que dans l'infâme égout où il termina sa honte et sa vie.

CHAPITRE XXV.

(An de Rome 974. — De Jésus-Christ 222.)

Élection d'Alexandre Sévère confirmée par le sénat. — Régence de Mœsa et de Mammée. — Gouvernement d'Alexandre Sévère. — Ses occupations. — Supplice de Vétronius Turinus. — Conspiration de Camille. — Son association à l'empire. — Révolution en Orient. — Invasion d'Artaxerce, roi de Perse. — Révolte dans les régions romaines. — Mort d'Ulpien. — Guerre avec les Perses. — Désordres, révolte et désarmement d'une légion. — Victoire des Romains sur les Perses. — Excursion des Germains. — Leurs défaites. — Révolte excitée par Maximin. — Mort de Mammée. — Mort d'Alexandre Sévère.

Le génie de Rome, pour retarder sa décadence, faisait sortir de temps en temps de ses ruines quelques princes vertueux qui rappelaient les anciennes mœurs, rétablissaient l'ordre et la justice, opposaient une digue au torrent de la corruption, et rendaient à l'empire quelques instants de jeunesse et de vigueur. Alexandre Sévère fut de ce nombre, et

son règne fit jouir les Romains de dix années de paix et de bonheur. Les prétoriens le proclamèrent Auguste et empereur au moment où Héliogabale venait d'expirer. Le sénat confirma leur choix et lui décerna les titres de père de la patrie et de tribun. Comme il n'était alors âgé que de quinze ans, son aïeule Mœsa et sa mère Mammée gouvernèrent en son nom. Elles lui formèrent un conseil de seize sénateurs estimés, lui donnèrent pour ministres Fabius Sabinus, que ses vertus faisaient comparer à Caton, et Ulpien, préfet du prétoire, célèbre jurisconsulte, dont on révérait l'expérience et les vertus.

Mœsa, austère, habile, courageuse, imprimait dans l'âme du jeune empereur les principes mâles qui font les grands rois. Mammée, indulgente, spirituelle, bienfaisante, sensible, lui inspira les douces vertus de la religion chrétienne qu'elle professait. La nature avait disposé Alexandre à profiter d'une si heureuse éducation. Son esprit était juste, son cœur humain, son caractère modeste; détestant le faste des cours, il voulait que son trône ne fût orné que par ses vertus, et il ne faisait consister son ambition qu'à rendre le peuple heureux.

Ce jeune prince, méprisant les titres orgueilleux que tant de vils tyrans avaient pris pour décorer leur bassesse, défendit par un décret qu'on le nommât *seigneur*. Il voulait que les prêtres l'appelassent leur frère; les sénateurs, leur fils; les guerriers, leur compagnon; les citoyens, leur ami. Vêtu d'une robe blanche, sans or ni pierreries, ennemi du luxe, il marchait sans gardes dans Rome, se mêlait familièrement avec les citoyens, s'entretenait avec tous ceux dont il estimait le caractère, et ne montrait de fierté qu'aux hommes dont les vices excitaient son mépris.

Son premier soin fut de purifier le palais souillé par les extravagantes orgies d'Héliogabale. Il en exila les histrions, les prostituées, les délateurs, les hommes cupides, et surtout les flatteurs, race perfide, si pernicieuse aux princes, qui créa partout tant de tyrans et d'esclaves, et qu'il regardait comme plus dangereuse pour lui que les ennemis de l'empire. «Les

« uns, disait-il, ne pourraient me prendre que quelques terres ;
« les autres peuvent me faire perdre mes vertus et ma renom-
« mée. »

Pour effacer les vestiges de la dissolution du règne précédent, il punit les concussionnaires, écarta des emplois tous les hommes sans mœurs, écouta l'opinion publique pour le choix des magistrats, soumit au sénat la décision des affaires les plus importantes, et se fit assister, pour rendre la justice, par les jurisconsultes les plus éclairés.

La dépravation publique avait été portée à un tel point que, pendant la vie d'Héliogabale, les courtisanes étaient venues insolemment demander au sénat la permission de changer leurs maisons en palais magnifiques, puisque l'empereur, les autorisant par son exemple, transformait son palais en lieu de débauche. Tous les temples avaient été pillés, le trésor livré aux eunuques et aux esclaves, les fortunes des particuliers et le sang de l'innocence vendus à l'encan. Alexandre renvoya en Syrie le dieu Hélagabale avec ses prêtres, rendit aux autels leurs cultes et leurs dieux, rétablit l'ordre dans les finances, et répara les édifices publics.

Des lois douces rappelèrent les exilés et restituèrent les biens confisqués ; des lois rigoureuses prononcèrent de fortes peines contre l'adultère, la prostitution, la prévarication : mais l'empereur donna l'ordre en secret de n'exécuter promptement et strictement que les premières. « Les lois rigoureuses, di-
« sait-il, doivent plus servir à effrayer qu'à punir. »

Alexandre n'était pas chrétien, mais il aimait la morale du christianisme, et avait fait écrire en lettres d'or dans plusieurs endroits de son palais, cette maxime de l'Évangile : « Ne fais
« pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » Elle fut toujours la règle de sa conduite ; il défendit toute persécution contre les chrétiens, et les protégea ouvertement. On prétend même qu'il voulait proposer au sénat d'ériger un temple à Jésus-Christ, et de le placer au rang des dieux ; mais les prêtres des idoles l'en dissuadèrent : « Ce culte, dirent-ils,

« est exclusif, incompatible avec tout autre; si vous lui « accordez un temple, les nôtres seront déserts. » En entrant dans la chapelle du palais, un mélange d'images, plus philosophique que pieux, prouvait la tolérance du prince. On y trouvait les portraits ou les statues d'Abraham, d'Orphée, d'Alexandre le Grand, de Jésus-Christ et d'Apollonius de Tyane: il leur offrait à tous des sacrifices, considérant comme divin tout ce qui le frappait par un caractère de grandeur et de sagesse.

La vie active de Sévère était régulière et toujours utilement employée. Il consacrait la matinée aux affaires, lisait ensuite les ouvrages des philosophes grecs, ceux de Cicéron et d'Horace, et les vers de Virgile, qu'il appelait le Platon des poëtes. Conformément aux anciennes coutumes, il fortifiait ensuite son corps par les exercices du Champ-de-Mars dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Rentré dans son palais, il prenait les pinceaux ou la lyre, et l'on dit qu'il cultivait avec succès les beaux-arts. Après les séances du sénat ou celles des tribunaux, qu'il suivait avec exactitude, il faisait un repas modeste, entouré de quelques amis dont les vertus et non la complaisance avaient mérité sa faveur. Il aimait à entendre d'eux et à leur dire la vérité; et loin de faire venir, comme ses prédécesseurs, des bouffons, des danseurs et des pantomimes pour égayer le festin, il invitait à sa table des savants, des artistes, des littérateurs, dont l'entretien et les écrits l'éclairaient en l'amusant; car, même dans ses plaisirs, il cherchait toujours un but utile.

Passionné pour la justice, il se montra peut-être trop sévère pour les courtisans qui, profitant de l'apparence de la faveur et de l'intimité, abusaient les solliciteurs par de fausses promesses, et vendaient un crédit qu'il n'avaient pas. On lui prouva que Vétronius Turinus, qu'il admettait à ses lectures, vendait à des dupes des places et des emplois, à la nomination desquels il se vantait faussement de contribuer. Il le condamna à être attaché à un poteau, autour duquel on brûla

du foin et du bois vert : le malheureux fut bientôt suffoqué, et, pendant son supplice, un héraut criait : « La fumée punit « le vendeur de fumée. » Un Romain ne pouvait être tout à fait exempt de cruauté, puisque le plus doux des empereurs punit de mort une bassesse qui ne méritait que l'exil et le mépris.

La vénalité des charges lui paraissait sans doute un crime; aussi disait-il souvent : « Celui qui permet d'acheter des em- « plois vend la justice. » Tout ce qui pouvait offenser l'équité ou nuire à la chose publique encourait son animadversion. Son palais, ouvert à tous les citoyens, offrait à leurs regards cette inscription sévère : « On n'entre ici qu'avec un cœur et « des mains purs. »

Arabinus, magistrat prévaricateur et destitué, osa se présenter un jour devant lui. « Cet homme me croit donc « aveugle? » dit l'empereur; et il le chassa honteusement. Ce prince, si rigoureux contre les délits publics, poussait peut-être trop loin la clémence, lorsqu'on n'offensait que lui. Le sénateur Camille, fier d'une illustre naissance, qui n'est qu'un fardeau quand elle n'est pas soutenue par le mérite, aspira présomptueusement au trône, et forma une conspiration contre Alexandre. Les conjurés avaient tout avoué, les preuves étaient évidentes; le conseil pressait l'empereur de condamner le coupable : ce prince, au lieu d'y consentir, prit la résolution singulière et neuve de punir cet ambitieux par le poids même de la couronne qu'il ambitionnait. Il savait que Camille, élevé dans la mollesse, livré aux femmes, énervé par les plaisirs, était incapable de soutenir l'application et la fatigue : il le nomma César, l'associa à l'empire, l'occupa jour et nuit, le fit marcher à sa suite dans une expédition contre les Barbares; et fatigua tellement son corps et son esprit, que l'insensé, reconnaissant son erreur, demanda pour toute grâce le repos et la retraite.

La paix régnait depuis dix ans; Rome et les provinces jouissaient d'un long calme sous le règne d'un prince juste,

économe, libéral, qui remplissait le trésor en soulageant le peuple, se montrait accessible à toutes les plaintes, redressait tous les torts, punissait le vice, récompensait la vertu, plaçait le mérite et répandait partout les lumières dont il aimait à s'entourer. Mais une grande révolution dans l'Orient troubla, malgré les efforts de Sévère, cette tranquillité passagère.

Le royaume des Parthes, fondé par Arsace, dans le temps de la première guerre punique, sur les débris de l'empire d'Alexandre le Grand, venait de tomber, après quatre cent soixante-six ans de grandeur et de puissance. Sa gloire ne brilla jamais avec plus d'éclat qu'à l'époque qui précéda sa chute. Artaban avait vaincu Macrin, mis en fuite son armée, reconquis la Mésopotamie, et forcé Rome à lui payer un tribut; mais il est des triomphes plus dangereux que des revers. La victoire sanglante des Parthes leur avait coûté les trois quarts de leurs soldats; le reste, couvert de blessures et épuisé par la fatigue, n'était plus capable de contenir l'humeur turbulente des peuples tributaires qui supportaient impatiemment leur joug. Les Perses s'étaient toujours vus à regret soumis aux Parthes; un guerrier persan, né de l'adultère d'un soldat appelé Sasan avec la femme du cordonnier Babec, réveille dans leurs cœurs l'amour de l'indépendance, les appelle aux armes, prend audacieusement le nom antique d'Artaxerce, le justifie par ses exploits, gagne trois batailles contre les Parthes, tue Artaban leur roi, monte sur le trône qu'il a relevé, et rétablit la monarchie des Perses, cinq cent cinquante-cinq ans après la mort de Darius.

Comme tous les conquérants, Artaxerce ne savait point mettre de bornes à son ambition; à peine vainqueur des Parthes, il veut rendre à l'empire des Perses la puissance et l'éclat de celui de Cyrus : il attaque les Romains, veut les chasser de l'Asie, répand la terreur en Syrie, et ne rencontre d'obstacle que sous les murs de cette ville d'Atra, devant lesquels la gloire de Trajan et celle de Septime Sévère avaient déjà deux fois échoué.

La nouvelle de cette invasion répandit la tristesse dans Rome. Cette reine du monde, depuis longtemps déchue de sa grandeur, s'occupait plus de défendre ses limites que de les étendre ; opprimée par tant de tyrans, déchirée par tant de guerres civiles, elle se voyait à regret forcée de sortir du repos, jusque-là inconnu, dont Alexandre Sévère la faisait jouir ; et l'empereur lui-même, plus ambitieux de couronnes civiques que de lauriers, comptant plus, pour sa gloire, sur de sages lois que sur d'incertaines et coûteuses victoires, aurait voulu éviter cette guerre lointaine, dont l'indiscipline des troupes lui faisait craindre l'issue.

Les légions, et surtout les prétoriens, trop souvent maîtres du trône, encouragés à la licence par des princes qui leur devaient la couronne et se croyaient obligés d'acheter leur appui, résistaient aux efforts de l'empereur, qui voulait en vain les assujétir aux anciens règlements. Le vertueux Ulpien, secondant les sages intentions de son prince, devint l'objet de la haine de ces cohortes séditieuses. Les prétoriens méprisèrent ses ordres ; ennemis de toute discipline, ils éclatèrent en menaces, le chassèrent du camp, et, se révoltant enfin ouvertement, le poursuivirent jusqu'au palais. L'empereur et le peuple, embrassant sa défense, combattirent pendant trois jours contre les rebelles ; mais les soldats furieux ayant mis le feu aux maisons, la multitude, faible et mobile, cessa de leur opposer aucune résistance. Ils se précipitent en foule sur le malheureux Ulpien ; Alexandre, qui seul le défendait alors, le couvre de son manteau, et s'offre généreusement aux poignards des rebelles. Ils n'osent frapper l'empereur ; mais, implacables dans leur rage, ils égorgent leur victime à ses pieds. Honteux de leur crime après l'avoir consommé, et tremblants devant la majesté du prince qu'ils venaient d'outrager, ils passent de la fureur à l'abattement, implorent leur grâce, et se retirent consternés dans leur camp. L'empereur, qui n'avait pu sauver son ami, le vengea et punit les chefs de la sédition ; mais il dut prévoir en même temps le sort que lui réservaient des sol-

dats sans discipline, pour qui la tyrannie était un besoin, et la justice un fardeau.

Alexandre envoya des ambassadeurs à Artaxerce, et lui écrivit une lettre sage et forte, dont l'objet était de l'éclairer sur les malheurs auxquels son ambition sans frein exposait l'Asie et ses propres états. Il l'invitait à consolider par la paix un trône nouveau et mal affermi, et à ne point chercher une vaine gloire aux dépens du repos du monde et du sang de ses sujets. Enfin il le menaçait des armes de Rome, s'il ne respectait pas ses possessions. Le fier Persan trouva que cette lettre sentait plus l'école que la guerre : « Les princes vaillants, « disait-il, sont courts en paroles et forts en actions. » En congédiant les ambassadeurs, il ne leur adressa que ce peu de mots : « Les lois et les principes sont pour le vulgaire : le « droit des princes consiste dans leur force et dans leur « épée ; dites à votre maître que voici ma réponse à sa lettre « philosophique : j'opposerai mon camp à son papier, ma « lance à sa plume, mon sang à son encre, et mes actions à « ses discours. »

L'empereur, après avoir exposé au sénat la justice et la nécessité de cette guerre, et concerté avec les plus habiles généraux le plan de ses opérations, partit de Rome, laissant le sénat et le peuple en deuil de l'absence d'un prince que leur amour récompensait de tous ses travaux.

Ses troupes, habituées au désordre, voulaient piller les villes et les bourgs qui se trouvaient sur leur passage : il parvint, par un heureux mélange de douceur et de sévérité, à réprimer leur licence, et à les convaincre qu'elles ne devaient pas se permettre contre leurs concitoyens des excès qu'eux-mêmes vengeraient cruellement, si on se les permettait sur leurs propriétés. Joignant les leçons à l'exemple, il payait tout avec exactitude, marchait à pied à la tête des légions, et se nourrissait comme le simple soldat.

Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, Artaxerce, voulant plutôt le braver que l'honorer, lui envoya quatre cents officiers

perses, magnifiquement équipés et armés. Ces ambassadeurs militaires lui ordonnèrent, au nom de leur maître, d'évacuer l'Asie. Les Romains demandaient leur mort à grands cris; Sévère, moins cruel, se contenta de les faire dépouiller de leurs vêtements, et de les envoyer labourer des terres en Phrygie. Temps déplorable, où une telle violation du droit des gens était vantée comme un acte de modération et d'humanité!

Antioche était la Sybaris de l'Asie. Dans ce doux climat tout portait à la mollesse et au plaisir; son air embaumé avait successivement énervé les fiers descendants de Cyrus, les intrépides compagnons d'Alexandre et les austères guerriers de la république romaine. Les bois délicieux de Daphné, consacrés à Vénus, étaient un théâtre où l'on voyait journellement le vice hardi immoler l'innocence et sacrifier la pudeur. Malgré tous les efforts de Sévère, une de ses légions, enfreignant ses ordres, quitta son camp, abandonna ses chefs, oublia ses devoirs, et se livra aux plus honteux excès. L'empereur, irrité, la rassemble, monte sur son tribunal, et lui reproche de renverser l'empire en détruisant la discipline, seule force des armées, seul gage de la victoire, seule base de la grandeur romaine. Il veut ordonner la punition des plus coupables; on l'interrompt par des murmures menaçants: « Taisez-vous, « insensés, dit Alexandre; songez à résister aux Perses, et « non à votre empereur, qui pourvoit à tous vos besoins, « qui veille à votre salut, et qui ne s'occupe que de votre « gloire. » L'agitation continue, le bruit des armes se mêle aux clameurs: « Vous ne m'effraierez pas, s'écrie Sévère; si « vous employez contre l'état des armes destinées à ne frap- « per que ses ennemis, je trouverai d'autres soldats qui châ- « tieront votre audace. » Et comme le tumulte croissait toujours, il prononça ces paroles d'une voix terrible: « Citoyens, « vous n'êtes plus soldats; déposez vos armes, quittez l'habit « militaire, et retirez-vous. » A ces mots, les rebelles obéissent, se dépouillent de leurs boucliers, jettent leurs glaives, et se retirent consternés dans leurs tentes. L'empereur, après avoir

réprimé leur insolence par sa fermeté, fit grâce à leur repentir, et marcha contre les Perses.

Les auteurs de ce temps, les écrivains de l'histoire *Auguste*, ne sont pas d'accord sur l'issue de cette guerre. Hérodien prétend que les Romains furent vaincus et forcés de se retirer à Antioche ; d'autres assurent qu'Artaxerce, battu, perdit une partie de ses états. La version de Lampride paraît la plus vraie ; il cite une lettre, dans laquelle Alexandre rend compte au sénat d'une grande victoire qu'il remporta sur les Perses : « Les ennemis, dit-il, opposaient à nos efforts trois cent « mille hommes, cent trente mille chevaux, sept cents élé- « phants, dix-huit chariots armés de faux. Artaxerce a pris « la fuite ; il a perdu dix mille cavaliers, une partie de son in- « fanterie, tous ses chariots ; deux cents éléphants ont été « tués, on en a pris trois cents. Le butin des soldats est im- « mense, on leur a distribué les prisonniers qu'ils ont ven- « dus, et que le roi de Perse a rachetés. Tous les pays con- « quis par Artaxerce sont rentrés sous la domination romaine. »

Ce qui confirme encore la vérité de ce récit, c'est que Sévère, trop modeste pour jouir d'une gloire non méritée, reçut à son retour à Rome les honneurs du triomphe, et l'on y vit son char traîné par les éléphants qu'il avait conquis. Mais probablement après son départ d'Asie ses lieutenants, moins habiles et moins fermes, se virent contraints d'abandonner le fruit de leurs victoires et de se retirer en Syrie. C'était le sort des Romains dans toutes leurs guerres contre les Parthes, et c'est ce qui peut expliquer la contradiction des historiens sur les événements de cette guerre.

Le sénat décerna à l'empereur le titre de *Persique*. Ce prince fit aux dieux de solennels sacrifices, donna au peuple de magnifiques spectacles, et fonda d'utiles établissements pour l'éducation gratuite des orphelins, que, par tendresse pour sa mère, il appela *mamméens*. L'excès de sa piété filiale fut son seul défaut : Mammée exerçait un empire absolu sur lui ; cette princesse, douée de beaucoup de vertus, était trop jalouse de

son crédit, et portait l'économie jusqu'à l'avarice. Sévère avait épousé la fille d'un patricien ; le beau-père conspira contre son gendre, et, Mammée, abusant de son pouvoir, triompha de la clémence ordinaire d'Alexandre, fit prononcer la mort du coupable, et obtint même l'exil de l'impératrice. Employant le même ascendant, elle empêcha son fils de faire aux soldats les largesses que la corruption du siècle rendait nécessaires, et, par cette parcimonie, elle devint la cause de sa perte.

Rome ne jouit pas longtemps des douceurs de la paix : bientôt on apprit que les Germains, franchissant le Rhin et le Danube, étendaient leurs ravages dans l'Illyrie et dans les Gaules. Alexandre reprit les armes pour les combattre, et composa la plus grande partie de son armée d'Arméniens et de Parthes, croyant que leur agilité, leur force et leur adresse à lancer des traits les rendraient plus propres que les Romains à étonner et à vaincre les froids et pesants Germains.

Les larmes du peuple, lorsque l'empereur s'éloigna de Rome, semblèrent un présage de deuil que sa mort devait bientôt répandre dans l'empire. On prétend qu'arrivé près de Lyon, un vieux druide lui dit : « N'espère pas la victoire, ne « compte point sur tes soldats ; tu mourras de la main d'un « Barbare. — Eh bien ! répondit d'un air calme Alexandre, « j'éprouverai le sort des grands hommes ; aucun d'eux n'a « terminé ses jours par une mort naturelle. »

Continuant à déployer les talents d'un général et la bravoure d'un soldat, il battit les ennemis en plusieurs rencontres, les chassa jusqu'au Rhin, et fit ses dispositions pour entrer en Germanie. Mais, tandis que ses exploits soutenaient la gloire de Rome, la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline excitait le murmure des légions gauloises, plus licencieuses et moins dociles que celles d'Orient. Maximin les commandait et fomentait leur mécontentement. Ce Barbare, Goth de naissance, s'était attiré l'admiration des soldats par sa taille colossale, par sa force prodigieuse, par son courage intrépide. Enrôlé dès sa jeunesse dans les troupes romaines, sa

bravoure l'avait porté rapidement aux premiers emplois : prêtant une oreille complaisante aux plaintes des factieux, il encourageait leur audace, enflammait leurs ressentiments, et les raillait de leur faiblesse qui les courbait, disait-il, sous le joug d'un prince enfant, gouverné par une femme avare. Enhardis par le chef qui aurait dû les réprimer, les séditieux se rassemblent, s'arment et s'avancent en foule, menaçant l'empereur par leurs cris. Ce prince, sans défiance, n'était défendu que par un petit nombre de prétoriens. A l'approche des rebelles, la garde épouvantée prend la fuite ; Mammée sort de la tente impériale avec les préfets du prétoire, croyant qu'une rixe de soldats était seule la cause de ce tumulte. Sa vue, loin d'inspirer quelque respect aux conjurés, redouble leur colère. Ils se jettent avec fureur sur elle, et l'égorgent, ainsi que tous ceux qui l'entouraient. Ivres de crimes et de sang, les assassins pénètrent dans la tente de l'empereur. Alexandre, privé de secours, dénué de tout moyen de défense, couvre sa tête avec sa toge, et se livre sans résistance aux coups des meurtriers. « Ma mère, s'écria-t-il, ma mère est cause de ma « mort ! »

Les Barbares l'accablent d'outrages, le percent de leurs glaives et le massacrent sans pitié. Il mourut âgé de vingt-neuf ans, dans la quatorzième année de son règne, emportant avec lui les regrets, le repos et la gloire de Rome. Le sénat, le peuple et les provinces le pleurèrent ; le deuil fut universel et sincère : l'armée, oubliant sa rigueur, et ne se souvenant que de ses vertus, vengea sa mort par le supplice de ses assassins. Le sénat ordonna l'apothéose d'Alexandre et de Mammée : on célébrait encore leur fête dans le siècle de Constantin. Ce fut sous le règne d'Alexandre Sévère que mourut Dion Cassius, qui avait écrit l'histoire de Rome, dont une grande partie est parvenue jusqu'à nous[1]. Sévère avait fait renaître momentanément dans l'empire la liberté, l'ordre et les lois ; sa mort y

[1] An de Jésus-Christ 235.

ramena toutes les fureurs et tous les désordres de l'anarchie militaire.

CHAPITRE XXVI.

MAXIMIN, LES DEUX GORDIEN, PUPIEN, BALBIN, LE JEUNE GORDIEN.

(An de Rome 987. — De Jésus-Christ 235.)

Élection de Maximin par l'armée. — Son portrait. — Sa tyrannie. — Conspiration contre lui déjouée. — Sa vengeance. — Ses proscriptions. — Révolte dans les légions. — Gordien est reconnu empereur par l'armée. — Le sénat confirme ce choix. — Le nom de César est donné au jeune Gordien. — Mort de Gordien et de son fils. — Élection de Maximus Pupiénus et de Claudius Balbinus. — Association d'un autre Gordien à l'empire. — Tumulte à Rome. — Mort de Maximin et de son fils. — Joie dans Rome pour cet événement. — Dissension entre Pupien et Balbin. — Révolte des prétoriens. — Mort des deux empereurs. — Élévation du jeune Gordien à l'empire.

Sévère ne laissait pas d'enfants. Après quelques jours de tumulte et de débats, l'armée élut pour empereur Maximin, qui, sans attendre les décrets du sénat et du peuple, donna le titre de César à son fils Maxime. Le père du nouvel empereur, né parmi les Goths, s'appelait Micca; sa mère Ababa reçut le jour dans le pays des Alains; ainsi, des deux côtés, son ori-in était barbare.

Jules Maximin, représenté par les historiens comme un cyclope, en avait les formes gigantesques et la férocité. On prétend que sa taille était de huit pieds, que les bracelets de sa femme lui servaient de bagues, qu'il mangeait dans un jour quarante livres de viande, que d'un seul coup de poing il faisait sauter les dents d'un cheval, et qu'on le vit plusieurs fois traîner seul un chariot chargé. Les récits des écrivains de son temps ressemblent aux contes des ogres. Ce qui est certain, c'est que ce Barbare, qui se comparait à Hercule, se vantait lui-même d'égaler Milon en force, Ajax en vaillance, Phalaris en

cruauté. Enrôlé dans les troupes romaines, il remporta tous les prix militaires, et obtint la main de Memmia, descendante de Catulus et fille de Sulpicius, personnage consulaire. Septime Sévère, qui avait remarqué son courage, le plaça dans sa garde. Devenu centurion et favori de Caracalla, il demeura fidèle à sa mémoire, refusa de servir sous Macrin, et se retira en Thrace, lieu de sa naissance. Héliogabale le rappela, l'admit dans sa honteuse intimité, et le nomma tribun. Alexandre, le croyant moins déplacé dans un camp qu'à la cour, le recommanda au sénat, et lui donna le commandement de la quatrième légion.

Dès que Maximin fut parvenu à l'empire, on vit promptement qu'il ne voulait régner que par la terreur. Il tua, bannit ou destitua tous les amis d'Alexandre. La persécution contre les chrétiens recommença; et, si l'on en croit Origène, la plupart des évêques périrent victimes de ses fureurs. En détestant les vices de ce monstre, on doit rendre justice à ses talents militaires. Toujours armé, et presque toujours heureux, il délivra l'empire de ses ennemis, recula ses frontières, poursuivit les Barbares jusqu'au fond de leurs forêts, dévastant tout sur son passage comme un torrent. Il menaçait les Germains d'une ruine totale, et se flattait de porter ses conquêtes jusqu'à la mer du Nord. Dans ses lettres au sénat, il se vantait d'avoir surpassé les exploits des plus célèbres conquérants; mais la nécessité de défendre son pouvoir usurpé, qu'on attaquait de toutes parts, le força bientôt de s'arrêter dans ses triomphes.

Magnus, soutenu par quelques amis d'Alexandre, conspira contre lui, et forma le dessein de rompre un pont sur lequel ce tyran devait passer. Quelques traîtres découvrirent le complot; quatre mille victimes suffirent à peine à la vengeance de Maximin. Plusieurs légions, s'étant soulevées, proclamèrent empereur Quartianus; mais, Macédonus, un des chefs de la conjuration, trahit ses complices, tua le nouveau César, et porta sa tête à Maximin.

Le tyran, d'autant plus cruel que son pouvoir était plus incertain, voyait avec indignation que le sénat, obéissant à regret à un Barbare, refusait de légaliser son usurpation. Ses agents à Rome reçurent une liste de proscription qui condamnait à mort les plus illustres personnages. Le sang coulait, la terreur régnait dans la capitale, et les ombres de Marius et de Sylla semblaient sortir de leurs tombeaux pour se repaître encore de supplices.

Maximin voulut exercer de semblables cruautés en Afrique; mais la plus grande partie des légions, loin d'obéir, levèrent l'étendard de la révolte, et donnèrent le titre d'empereur au sénateur Gordien, âgé de quatre-vingts ans. Ce vieillard, dont la couronne n'orna que le tombeau, fit parvenir à Rome une proclamation, dans laquelle il protestait qu'exempt d'ambition, il ne s'était rendu aux vœux de l'armée que pour délivrer Rome d'un monstre.

A cette nouvelle, le sénat, sortant de sa stupeur, confirma le choix de l'armée, et déclara Maximin, ainsi que son fils, traîtres à la patrie et déchus de leur grandeur usurpée.

Le peuple, encouragé par cet exemple, s'arme en tumulte, triomphe de la résistance des prétoriens, tue le préfet du prétoire, et massacre le gouverneur de Rome nommé par le tyran. Le sénat donna le titre de César au fils de Gordien, et défendit aux provinces et aux légions d'obéir aux ordres de l'usurpateur.

Lorsque Maximin fut informé de ces événements, il hurla comme une bête féroce, se frappa la tête contre les murailles, rassembla promptement ses troupes, crut les attacher à sa cause par d'immenses largesses, leur promit la ruine et le pillage de Rome, quitta la Pannonie, et dirigea son armée contre l'Italie; mais le grand nombre de ses soldats et le défaut de vivres rendirent sa marche difficile et lente.

Cependant, Capellianus, auquel il avait confié le gouvernement de Numidie, et qui maintenait dans l'obéissance un corps de vieilles troupes, attaqua, près de Carthage, le jeune

Gordien, qui ne commandait que des soldats nouvellement levés.

Gordien combattit avec vaillance ; mais, abandonné par son armée, il fut vaincu, et périt sur le champ de bataille. Son père, ne pouvant le venger, et ne voulant pas lui survivre, s'étrangla avec sa ceinture. Cappellianus mit à mort tous leurs partisans, pilla les temples, dévasta les villes, ravagea les champs, et surpassa les fureurs des monstres de l'Afrique et même celles de son maître.

Ce désastre consterna Rome, mais n'abattit point la fermeté que le désespoir inspirait alors au sénat. Les plus timides prennent du courage lorsque la faiblesse n'offre plus d'espérance. Les sénateurs s'assemblèrent dans le temple de Jupiter, et, après de courts débats, ils élurent pour empereurs Maximus Pupiénus et Claudius Balbinus. Le premier, fils d'un serrurier, parvenu par son mérite et par sa bravoure aux plus hautes dignités de l'état, avait été successivement gouverneur de Bithynie, de Grèce, des Gaules, préfet de Rome, et consul. Il s'attirait le respect par ses mœurs pures, par sa grave fermeté, et se conciliait l'opinion publique par sa douceur.

Balbin, issu d'une famille illustre, deux fois consul, gouverneur intègre de province, s'était fait estimer par sa justice. Éloquent orateur, poëte élégant, il était plus propre à l'administration qu'aux combats.

Le peuple, dont le temps, l'esclavage et la tyrannie n'avaient pas affaibli la vieille haine contre les grands, refusa de souscrire au choix du sénat. Chaque parti soutint ses prétentions avec les armes. Après pluiseurs jours de sédition et de combats, le peuple promit d'obéir aux empereurs, s'ils voulaient partager leur pouvoir avec un enfant de la famille de Gordien, âgé alors de douze ans. Les empereurs y consentirent, lui donnèrent le titre de César, et établirent la paix par cette condescendance.

Pupiénus, sans perdre de temps, rassembla toutes les troupes qui se trouvaient en Italie, et se mit à leur tête pour

combattre Maximin. Celui-ci, furieux, précipitait sa marche, impatient de franchir les Alpes ; mais l'active prévoyance du sénat avait défendu les passages, approvisionné les places, et enlevé de la campagne tous les grains et tous les bestiaux.

L'armée de Maximin, épuisée de fatigue, murmure en trouvant la disette où elle espérait l'abondance. Son chef, pour l'apaiser, attaque de vive force Aquilée, défendue par les consulaires Crispinus et Ménophile. Les assiégés soutiennent intrépidement l'assaut, écrasent les assiégeants en leur lançant des traits, des pierres, des poutres embrasées, et les découragent tellement qu'ils ne veulent plus s'approcher des remparts.

Dans le même temps, l'imprudence des deux sénateurs excitait dans Rome un nouveau tumulte. Les prétoriens, impatients de savoir des nouvelles de l'armée, s'étant approchés en grand nombre de la salle où le sénat était rassemblé, Gallican et Mécène, qui soupçonnaient leur fidélité, quittent la séance, injurient ces soldats, les écartent, les accusent d'espionnage. La multitude, toujours crédule pour toute accusation, se jette sur les prétoriens et les poursuit jusqu'à leur camp. Les cohortes furieuses en sortent, repoussent à leur tour le peuple, et mettent le feu à la ville. Comme cette sédition était fortuite et n'avait point de chef, l'empereur Balbin parvint facilement à la calmer.

Le mécontentement de l'armée de Maximin, plus durable parce qu'il était causé par la famine, s'augmentait à la nouvelle de l'approche de Pupiénus. Maximin crut ramener l'ordre par la crainte, mais sa cruauté souleva toutes ses légions ; on méprisa ses ordres, on déchira ses images ; et, lorsqu'il voulut imposer aux rebelles, les soldats furieux se précipitèrent sur lui, le massacrèrent ainsi que son fils, et envoyèrent leurs têtes à Rome. Lorsque le courrier expédié par l'armée pour informer le sénat de la mort de Maximin entra dans Rome, le peuple était assemblé au théâtre ; la joie était universelle ; chacun, en se voyant délivré de ce tyran, se croyait échappé

à la mort : on brûla dans le Champ-de-Mars la tête du monstre qui en avait tant fait tomber ; l'encens fuma dans tous les temples, le calme rentra dans tous les cœurs, et la paix parut rétablie dans l'empire. Mais la vanité est presque toujours inséparable de la faiblesse : le sénat, depuis si longtemps dominé par l'armée, se vantait imprudemment d'avoir élu sans son consentement les deux empereurs Pupien et Balbin. Cette jactance irrita les prétoriens ; ils haïssaient dans ces deux princes la tempérance, la justice et la modération qui leur avaient mérité les suffrages du sénat. Les soldats, amis de la licence, ne pouvaient supporter des chefs qui voulaient rétablir l'ancienne discipline. Les deux empereurs auraient dû rester unis pour leur résister ; la jalousie du pouvoir les divisa. Ils prétendaient tous deux à la supériorité, Pupien par son mérite, et Balbin par sa naissance. Cette mésintelligence augmentait la force de leurs ennemis. Cependant, comme ils apprirent que les frontières de l'empire étaient menacées par les Perses et par les Germains, ils parurent se rapprocher, et convinrent de marcher, l'un en Orient, l'autre en Germanie.

Leurs troupes s'éloignèrent de Rome ; et, avant de les rejoindre, ils voulurent célébrer les jeux capitolins. Les deux empereurs, après le départ des armées, se trouvaient presque seuls, chacun dans son palais, et n'avaient pour toute défense que leurs esclaves. La haine des prétoriens profite de cet isolement ; ils se soulèvent contre les princes. Pupien, averti à temps de leur complot, conjure son collègue de rappeler l'armée du Rhin, qui était encore peu éloignée de Rome. La jalousie est défiante : Balbin hésite à suivre ce conseil ; les séditieux investissent le palais, outragent les empereurs, et veulent les entraîner dans leur camp ; mais, avertis qu'on envoyait l'ordre aux troupes du Rhin de revenir, ils se hâtent de consommer leur crime, massacrent les deux empereurs, proclament Auguste le jeune Gordien, et apaisent le mécontentement du peuple, en lui rappelant que ce jeune prince devait le trône à ses suffrages, tandis que Pupien et Balbin, rejetés d'a-

bord par lui, ne devaient leur élévation qu'à l'orgueil et au caprice du sénat.

CHAPITRE XXVII.

GORDIEN.

(An de Rome 991. — De Jésus-Christ 239.)

Portrait du jeune Gordien. — Son administration. — Victoire d'Aurélien. — Guerre en Orient. — Victoires de Gordien. — Mort de Mysithée, préfet du prétoire. — Perfidie de l'Arabe Philippe. — Révolte dans l'armée, excitée par Philippe. — Mort de Gordien.

L'empire romain, triste jouet de l'inconstance des armées, à peine échappé au joug d'un Goth féroce, voyait sa destinée soumise à un faible enfant. Gordien, âgé de quatorze ans, descendait, par son père, des Gracques, et, par sa mère, de Trajan. Si sa naissance rappelait de nobles souvenirs, son caractère donnait de douces espérances. Il était bon, sensible, enjoué, aimait à s'instruire, et se composait une bibliothèque qui contint bientôt soixante-deux mille volumes. « Je voudrais « tout savoir, disait-il, pour n'être trompé sur rien. »

En peu de temps il sut se concilier l'affection générale. Les sénateurs et les soldats le nommaient leur fils, le peuple sa joie et ses délices, et il paraissait faire consister son unique gloire à mériter leur amour.

Dans les premiers moments, livré aux conseils dangereux des flatteurs et des affranchis qui s'empressaient de l'entourer, il montra quelque penchant pour ces plaisirs dangereux qui corrompent si promptement une âme jeune et tendre ; mais, si sa vie privée n'était pas alors exempte de reproches, il soumit sa conduite publique à un conseil, composé des personnages les plus distingués par leurs talents et par leur expérience. Dirigé par leurs lumières, il maintint l'ordre et fit régner la justice. Sabinus tenta de se révolter en Afrique contre lui ; mais il fut battu et conduit en prison à Carthage.

Un affreux tremblement de terre renversa plusieurs villes en Italie; Gordien répara leurs pertes avec magnificence : les courtisans redoublaient cependant d'efforts pour l'éloigner de la vertu ; un heureux lien l'arrêta sur la pente du vice. Il épousa Furia Sabina Tranquillina, fille de Mysithée, sénateur estimé, guerrier habile, philosophe courageux, orateur éloquent. Bientôt Mysithée, nommé par lui préfet du prétoire, s'empara de toute sa confiance par une voie qui réussit ordinairement mal dans les cours : il lui dit la vérité, combattit ses passions et l'éclaira sur ses erreurs. Gordien, docile à ses avis, bannit de son palais les corrupteurs de sa jeunesse, et fit à son beau-père le noble aveu de ses fautes et de sa faiblesse pour des hommes qui cachaient leur perversité sous le voile de la vertu : « Hélas ! mon père, lui écrivait-il, que les princes sont mal-« heureux ! La foule qui les environne semble n'avoir d'autre « but que de leur cacher la vérité. »

Gordien, après avoir rétabli le calme dans Rome, s'occupa de l'embellir. Il construisit autour du Champ-de-Mars de magnifiques galeries, soutenues par des colonnes. Son administration, aussi ferme que douce, rassurait les provinces et contenait les Barbares. Aurélien, que la fortune éleva depuis à l'empire, se trouvant alors tribun d'une légion établie à Valence, dans les Gaules, remporta une victoire éclatante sur les Francs, peuple de Germanie, réservé par le sort à une si brillante destinée, et dont l'histoire prononce à cette époque le nom pour la première fois [1].

L'empereur, jouissant d'une gloire pure, heureux du bonheur qu'il donnait, recevait de toutes parts les hommages d'un empire qui lui devait depuis quatre ans la jouissance d'une profonde tranquillité, lorsque l'ambition de Sapor, roi de Perse, le força de sortir de ce repos et de prendre les armes.

Les Perses attaquèrent les Romains, pénétrèrent en Syrie, et s'emparèrent d'Antioche. A cette nouvelle, le sénat fit ouvrir

[1] Année de Jésus-Christ 241.

le temple de Janus. Depuis on ne pratiqua plus cette antique cérémonie.

Gordien, à la tête de son armée, se rendit par terre en Orient; il voulait, avant de passer en Asie, chasser les Goths qui inondaient la Thrace. La fortune accompagna ses armes; il battit les Barbares, les mit en déroute et les contraignit de regagner leurs frontières. Un seul de leurs chefs, nommé Philippe, résistant à ses efforts, le repoussa et se maintint dans une contrée de la Thrace où il s'était fortifié. L'empereur, arrivé en Syrie, vengea par des succès rapides l'injure faite aux armes romaines, repoussa les ennemis en plusieurs rencontres, défit Sapor en bataille rangée, reprit Antioche, et se rendit maître de Carrhes et de Nysibe.

Mysithée, préfet du prétoire, dirigeant la valeur ardente du jeune prince, montrait autant d'habileté dans les camps que de sagesse dans le conseil. Comme il voulait rendre durables les fruits de cette guerre, il fortifia les villes, remplit les magasins, et tout faisait espérer que l'orgueil des Perses serait longtemps abattu; mais ce sage ministre savait prévoir les dangers et non la trahison. Trompé par les fausses protestations de dévouement d'un Arabe, nommé Philippe, qui avait surpris son estime par son esprit, par son intelligence et par sa bravoure, il l'avança dans l'armée, le plaça près de l'empereur et lui donna un grade important dans la garde. Le perfide, dévoré d'ambition, ne put voir de si près le trône sans désirer d'y monter. Le meurtre de son bienfaiteur fut le premier degré de son élévation ; Mysithée mourut subitement, et tous les historiens accusent Philippe de l'avoir empoisonné.

La main qui commit le crime restait cachée : l'imprudent Gordien, fidèle encore aux conseils de son beau-père après sa mort, se livre aveuglément à l'ingrat qu'il lui avait recommandé; il confie sa garde à Philippe, et lui donne le commandement de l'armée. L'adroit Arabe, après s'être concilié l'affection des troupes en relâchant les liens de la discipline, fait accaparer tous les vivres par ses agents, produit ainsi une

disette factice, et l'attribue perfidement à la négligence de l'empereur. L'armée se plaint, s'agite, s'émeut, et des murmures passe rapidement aux menaces. Gordien, affligé des souffrances réelles de l'armée, et incapable de soupçonner la trahison de son nouveau favori, lui accordait une telle confiance, que plusieurs historiens ont cru qu'il l'avait associé à l'empire. Promettant aux soldats de pourvoir à leurs besoins, de faire droit à leurs plaintes, il redoublait leur mécontentement en suivant les conseils du perfide qui méditait sa perte. Bientôt la fureur de l'armée ne connaît plus de bornes; elle déclare Gordien incapable de régner. Le jeune prince, qui n'avait plus d'appui que son courage, et de garde que sa vertu, se présente aux regards des rebelles, leur rappelle ses bienfaits, ses travaux, ses victoires : « Pourquoi, dit-il, après « m'avoir élevé dans mon enfance au trône, m'en jugez-vous « indigne aujourd'hui, lorsque depuis six ans j'en ai rétabli « la gloire? Comme j'ai partagé vos dangers, je souffre de « vos privations; je suis plus affligé qu'irrité de votre égare- « ment; il vous fait diriger contre votre compagnon d'armes « ces glaives qui ne doivent frapper que l'ennemi. Si rien ne « peut vous rappeler à vos devoirs, si vous voulez me donner « la mort, croyez que ce n'est point la vie, mais votre affec- « tion que je regrette; je préférerais le modeste emploi de « préfet du prétoire, avec votre amour, au titre d'empereur « avec votre haine. »

Un discours si touchant amollissait ces hommes féroces, les armes tombaient déjà de leurs mains; mais Philippe et ses agents, craignant les vengeances de Rome si le crime était découvert sans être consommé, irritent les soldats par de faux rapports, les avertissent que Gordien les trompe, qu'il fait venir des troupes pour les châtier. Leur colère se réveille; ils étouffent tout sentiment de devoir et d'humanité; neuf des plus furieux se jettent sur ce malheureux prince, et le poignardent. Gordien mourut à l'âge de vingt ans. Il en avait régné six. Tout l'empire pleura sa perte; l'armée même, hon-

teuse de sa violence, consternée de son crime, et rendant justice à la vertu qu'elle avait immolée, grava sur le tombeau de l'empereur cette inscription en plusieurs langues : « Au divin « Gordien, vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates : « il a pacifié l'empire et triomphé de tous nos ennemis, ex- « cepté de Philippe. »

Ce fut sous le règne de ce prince que mourut Hérodien, historien remarquable par la clarté et l'élégance de son style; mais on y chercherait en vain l'exactitude, la vérité, la force qui caractérisaient les écrivains du grand siècle. La littérature tombait alors en décadence comme l'empire.

CHAPITRE XXVIII.

PHILIPPE.

(An de Rome 997. — De Jésus-Christ 245.)

Philippe est proclamé empereur par l'armée et le sénat. — Bassesse de son origine. — Sa triste réception à Rome. — Révolte dans les légions, excitée par Marinus. — Mort de ce général. — Décius est proclamé empereur par l'armée. — Mort de Philippe.

Philippe recueillit le fruit de son crime. Proclamé empereur par les légions, il en informa le sénat, et lui écrivit que Gordien était mort subitement : taire l'assassinat, c'était presque s'en avouer l'auteur.

Le sénat, qui, malgré sa faiblesse, n'avait pu supporter l'humiliation d'obéir aux lois d'un Goth, refusa d'abord de confirmer l'élection d'un Arabe. Il élut empereurs Marcinus et Valens Hostilianus; mais, à peine nommés, ils moururent, et le sénat, vaincu par la crainte, reconnut Philippe, et lui décerna le titre d'Auguste.

Philippe, âgé de quarante ans, né en Arabie, fils d'un chef de voleurs, enrôlé dans sa jeunesse par les Romains, monta de grade en grade au commandement de l'armée par sa va-

leur, parvint au trône par ses crimes, et le perdit, ainsi que la vie, par ses cruautés. Il s'associa son fils qui n'avait que sept ans; et comme il craignait que la continuation de la guerre ne l'empêchât d'employer ses troupes à consolider son pouvoir, il acheta honteusement la paix des Perses, et leur céda la Mésopotamie avec une partie de la Syrie. Pressé de jouir de son élévation dans le pays qui l'avait vu naître, il resta quelque temps en Arabie, fonda la ville de Philippopolis, et partit ensuite pour l'Italie.

Rome, consternée, le reçut avec les honneurs que la servitude était contrainte de rendre à la force, et le peuple ne montra son indignation que par son silence. La terreur ne put lui arracher d'applaudissements pour un brigand couronné, qui venait de conclure une paix honteuse.

Philippe fit vainement de grandes largesses, célébra les grands jeux séculaires, et donna aux Romains le spectacle d'un combat où deux mille gladiateurs s'entre-tuèrent. Il reconnut bientôt que Rome, privée de vertus, avait encore besoin de gloire, et qu'il ne pourrait faire oublier la bassesse de son origine et les crimes de son élévation qu'en rendant aux armes romaines leur éclat. Il rassembla ses troupes, menaça les Perses, et les contraignit, en les effrayant, à lui rendre sans combattre ce qu'il leur avait cédé. Plusieurs historiens prétendent que Philippe, tourmenté par ses remords et converti par Origène, se fit chrétien, ainsi que sa femme Sévéra. Eusèbe et saint Jérôme assurent que Babylas, évêque d'Antioche, lui refusa l'entrée de l'église, exigeant, avant de l'y recevoir, qu'il confessât tous ses crimes. Dans ces temps corrompus, où la liberté avait perdu jusqu'au souvenir de sa force, la foi chrétienne montrait seule du courage. Philippe jouit peu de temps de son pouvoir et de la paix. Apprenant que les Goths recommençaient leurs ravages dans la Thrace, il envoya contre eux une armée commandée par Marinus. Ce général, après avoir repoussé l'ennemi, excita une révolte dans les légions, qui le nommèrent empereur. Philippe, effrayé,

convoqua le sénat, et se plaignit vivement de l'ingratitude d'un homme qu'il avait élevé aux premiers emplois et revêtu de sa confiance. Les regards et le silence des sénateurs lui prouvèrent que la perfidie de Marinus ne produisait d'autre effet que de rappeler la sienne.

L'empereur, manquant de fermeté comme de vertu, offrit alors d'abdiquer; mais un des sénateurs, Décius, prenant la parole, le rassura, et lui prédit la prompte chute d'un rebelle peu redoutable par son caractère et par ses talents. On apprit bientôt, en effet, que l'armée d'Illyrie, détruisant son propre ouvrage, venait de tuer Marinus. Cet événement aurait dû inspirer à Philippe quelque défiance d'un homme qui connaissait si bien les dispositions de l'armée; mais ce prince, au contraire, aveuglé par sa joie, se livra entièrement à Décius, lui donna le commandement de l'armée, augmenta le nombre de ses troupes, et lui accorda tout l'argent qu'il désirait.

Décius s'était acquis une grande considération par son habileté militaire. Dès qu'il arriva en Mœsie, l'armée le proclama empereur. Comme il voulait gagner du temps et affermir son nouveau pouvoir, il écrivit à l'empereur que, cédant à la violence, il lui restait toujours fidèle, et qu'il viendrait bientôt le rejoindre pour abdiquer en sa présence.

Philippe ne le crut point, et partit pour le combattre; mais comme dans sa fureur il précipitait sa marche, accablait ses troupes de fatigue, ne leur laissait pas de relâche, et punissait de mort la plus légère faute, son armée, arrivée à Vérone, se révolta, et reconnut Décius. Philippe s'efforça vainement de réprimer cette rébellion. Un soldat furieux se jeta sur lui, et lui fendit la tête en deux d'un coup de sabre. Un assassinat lui avait donné la couronne, un assassin la lui enleva. Les neuf meurtriers qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Gordien subirent un juste châtiment : on les contraignit de se tuer avec les mêmes épées dont ils avaient frappé ce jeune prince.

Philippe périt l'année de Rome 1001, de Jésus-Christ 249.

CHAPITRE XXIX.

DÉCIUS.

(An de Rome 1001. — De Jésus-Christ 249.)

Élévation de Décius à l'empire. — Valérien est nommé censeur. — Persécution contre les chrétiens, exercée par Décius. — État des peuples du Nord. — Victoire de Décius sur les Goths. — Trahison de Gallus. — Mort de Décius et de son fils.

Délivrés d'un tyran méprisable, dont l'origine et les actions étaient également honteuses, le sénat, les provinces et les armées reconnurent unanimement Décius, né à Budalie en Pannonie, mais issu d'une ancienne et illustre famille. Il confia le commandement des troupes à Valérien, généralement estimé comme magistrat et comme guerrier, et revint à Rome où sa modération, sa justice et son affabilité lui concilièrent l'affection publique. Le sénat, recouvrant par lui sa dignité, porta trop loin sa reconnaissance, le compara au grand Trajan, et lui décerna le titre d'*Optimus*. L'empereur, pour lui plaire, lui rendit le droit de nommer un censeur, dont le pouvoir s'étendait sur tous les Romains, à l'exception des consuls, du préfet de Rome, du roi des sacrifices et de la première vestale.

Tous les suffrages se réunirent pour nommer à cette dignité Valérien, et l'on motiva ce choix honorable en disant que la conduite de cet illustre patricien était une censure vivante des mœurs du siècle.

Décius donna le titre de César à ses trois fils, Étruscus, Trajan et Hostilien ; vains efforts pour établir une hérédité salutaire dans un pays où l'ambition des généraux, bravant toutes les lois, renversant toutes les institutions, s'opposant à toute stabilité, soumettait l'empire au malheur d'une anarchie militaire, le plus durable et le plus funeste fléau qui puisse peser sur les nations.

L'empereur contint les Barbares par sa fermeté, rétablit

l'ordre par ses règlements, rendit momentanément la force aux lois, la liberté au peuple : tous les auteurs païens le placent aux rang des plus grands empereurs ; les chrétiens, au contraire, le comparaient à Néron. Le christianisme, favorable aux plébéiens, puisque ses dogmes rappelaient aux hommes leur égalité, était détesté par les prêtres des idoles dont il menaçait le pouvoir, par les grands dont il attaquait les préjugés, par tous les hommes vicieux dont il réprimait les passions, et condamnait les mœurs. Les souverains, les généraux, les magistrats, les gouverneurs de province regardaient les chrétiens comme des factieux qui voulaient opérer une révolution dans l'état, et opposer la digue de la foi et de la vertu à la force de l'autorité : à ces motifs de haine contre le nouveau culte se joignirent alors des considérations personnelles qui portèrent Décius à la rigueur. Les partisans de Philippe étaient chrétiens. L'empereur, irrité contre eux, vengea sa propre querelle en ne paraissant servir que celle de sa religion et des lois.

La persécution recommença, et fut terrible ; elle réunit toutes les cruautés qu'inspirent l'esprit de parti et le fanatisme. Partout les malheureux chrétiens se virent jetés en prison, livrés aux bêtes féroces, déchirés par des tenailles, attachés à des croix, précipités dans des chaudières d'huile bouillante : les passions politiques et religieuses étouffaient la voix de l'humanité et le cri de la nature ; la haine divisait toutes les familles ; le fils dénonçait son père, la mère livrait son fils, le frère égorgeait son frère ; la terre se couvrit de victimes, le ciel se remplit de martyrs. Fabien, évêque de Rome, Babylas d'Antioche, Alexandre de Jérusalem, scellèrent les premiers leur foi de leur sang. La terreur opéra de fausses apostasies. Un grand nombre d'hommes faibles sacrifièrent aux idoles ; plaints par leur frères, méprisés par les païens, on les appelait les *tombés;* mais ils se relevèrent de leur chute après la persécution, et l'Église, qui était alors indulgente, parce qu'elle n'était pas dominante, leur pardonna.

Les hommes courageux, qui ne voulaient point, pour racheter leur vie, abandonner lâchement un culte qu'ils croyaient vrai, quittèrent le monde, s'enfoncèrent dans les solitudes, et se firent ermites, redoutant moins les périls des déserts que les crimes des cités, et la cruauté des lions que la fureur de leurs concitoyens.

Paul fut en Égypte le premier anachorète; bientôt son exemple fit une foule de prosélytes; peu à peu les désordres de l'empire, le délire des monstres qui le déchiraient, le débordement des vices, le spectacle affreux de tous les crimes commis par la tyrannie et soufferts par la servitude, tournèrent vers le ciel les espérances des hommes vertueux. Détachés d'un monde où l'on ne voyait plus ni justice ni liberté, tous ceux qui, autrefois, avaient combattu dans les camps, brillé à la tribune, servi la patrie en toge ou en armes, se cachèrent dans d'obscures retraites, s'éloignèrent de tout emploi public, et, pour échapper au service militaire, peuplèrent les églises, les couvents, les ermitages, et même les cavernes. L'empire, se trouvant ainsi privé des bras qui avaient le plus de force, des âmes qui conservaient le plus d'énergie, vit progressivement sa vigueur s'épuiser, et ne fut plus en état d'opposer aux Barbares que des citoyens sans mœurs et des soldats sans courage.

Pendant ce temps, les peuples sauvages du nord de l'Europe augmentaient rapidement leurs forces et leur population; leur audace croissait en proportion de l'affaiblissement de l'empire : ils ne se civilisaient point assez pour s'amollir; mais, appelés par une fausse politique dans les rangs des légions, ils y apprenaient l'art qui, jusque-là, avait seul manqué à leur vaillance. Tous les efforts de Rome, impuissants pour les subjuguer, se bornaient depuis longtemps à les contenir; on regardait comme un triomphe de les arrêter, et leurs invasions se renouvelaient sans cesse.

Décius, informé que les Goths, plusieurs fois battus, venaient de rentrer dans la Thrace, laissa la régence de l'empire

au sénat, sortit de Rome, parcourut l'Asie pour en fortifier la frontière contre les Perses, et marcha ensuite pour attaquer ces Barbares, qui l'attendirent intrépidement, et lui livrèrent bataille. Il les enfonça, les battit complétement, et leur tua trente mille hommes. Le reste, prenant la fuite, trouva sa retraite coupée par une partie de l'armée romaine, que commandait Tribonianus Gallus : le roi des Goths, croyant sa ruine certaine, demanda la paix, se soumit aux conditions qu'on voudrait exiger, sollicitant pour toute grâce la liberté de se retirer et de rentrer dans son pays.

L'empereur, qui voulait et comptait détruire les Goths, rejeta leur proposition et continua de les poursuivre. Son triomphe paraissait certain ; mais Gallus, cédant au désir d'une lâche ambition, trahit son chef pour le perdre, et sa patrie pour la gouverner. Il négocia secrètement avec le roi barbare, et lui ouvrit le passage qu'il était chargé de garder. Décius, ignorant cette trahison, marche avec confiance, tombe dans une embuscade, et se voit de toutes parts environné d'ennemis. Sa fermeté, ranimant ses troupes, opposa longtemps le courage au nombre ; il écarte à grands coups la foule qui le presse ; son fils tombe mort à ses pieds. « Soldats, « s'écrie-t-il, que ce malheur ne vous décourage pas ; un « combattant de moins ne doit entraîner ni la perte d'une « bataille ni la ruine d'un état. » Après avoir longtemps déployé, sans espoir de secours, une valeur héroïque, se voyant près d'être saisi par les Barbares, il poussa son cheval dans un marais profond, où il disparut avec lui.

Tous ses soldats furent massacrés ; on n'épargna que les légions commandées par Gallus : sa trahison lui laissait une indigne sécurité au milieu des Barbares.

Décius n'avait régné que deux ans et six mois ; sa vaillance et son dévouement à la gloire romaine le rendaient digne de porter le nom de Décius.

CHAPITRE XXX.

GALLUS.

(An de Rome 1003. — De Jésus-Christ 251.)

Gallus est proclamé empereur par l'armée et le sénat. — Adoption et mort d'Hostilien, fils de Décius. — Victoires d'Émilien sur les Goths. — Son élévation au trône. — Bataille entre Gallus et Émilien. — Mort de Gallus.

Les débris des légions vaincues donnèrent l'empire à Gallus, issu d'un ancienne famille romaine que ses talents avaient d'abord illustrée, et qu'il déshonora en la décorant d'une couronne achetée par une lâche trahison. Ses rapports artificieux trompèrent le sénat : ce corps, le regardant comme le sauveur des légions qu'il avait livrées, confirma son élection : Gallus n'obtint des Goths la paix qu'en leur payant un tribut. Ce traité eut les tristes effets que produit toujours la faiblesse; elle expose à l'insulte et fait naître le péril qu'elle veut éviter. La Macédoine, la Thessalie, la Mœsie, la Thrace furent inondées d'ennemis. Sapor rentra en Syrie, et enleva l'Arménie à Tiridate.

Gallus, revenu à Rome, se livrait au plaisir, négligeait les affaires, et apprenait avec indifférence les pertes de l'empire et les progrès des Barbares.

Le mépris du peuple commençait à se manifester par ses murmures; l'empereur crut regagner sa confiance en adoptant Hostilien, fils de Décius; mais bientôt, craignant que ce jeune prince, dont le nom était cher aux Romains, ne voulût venger son père, il l'empoisonna et s'efforça vainement de faire croire qu'il était mort victime de la peste. Cette contagion désolait alors l'Italie.

La persécution des chrétiens y répandait toujours la crainte et la mort. Le règne de Gallus est une époque de honte et de calamités qui n'eurent pour compensation qu'un seul événement heureux : Émilien, attaquant les Goths dans la Mœsie,

les défit en bataille rangée. Cette victoire valut au vainqueur l'honneur ou plutôt le malheur d'être porté au trône : les légions l'élurent empereur ; Gallus, à la tête de troupes d'Italie, marcha contre lui avec son fils Volusien, lui livra bataille, et fut tué dans le combat, ainsi que Volusien, par ses propres soldats. Ses légions se réunirent à celles d'Émilien. La mort de Gallus arriva l'an 1005 de Rome, 253 de Jésus-Christ. Son règne de dix-huit mois avait plus affaibli l'empire qu'une longue guerre.

CHAPITRE XXXI.

ÉMILIEN.

(An de Rome 1005. — De Jésus-Christ 253.)

Conduite d'Émilien à l'égard du sénat. — Valérien est proclamé empereur par l'armée. — Mort d'Émilien.

Émilien soumit son élection à la décision du sénat, déposa entre ses mains la plus grande part de l'autorité, ne se réserva que le commandement des troupes, attribua les malheurs de l'état à la lâcheté de son prédécesseur, et promit de délivrer promptement l'empire des Goths et des Perses. Arrivé à Rome, sa douceur confirma l'espoir qu'il avait donné ; mais le sort ne le laissa jouir que quatre mois d'un pouvoir dont il se montrait digne. Gallus en marchant contre lui avait appelé à son secours les légions de Gaule et de Germanie ; Valérien, qui les commandait, était aimé par les soldats, respecté par le peuple, considéré par le sénat. L'armée le proclama empereur. Émilien voulut le combattre ; mais ses propres troupes, le trahissant, lui enlevèrent l'empire et la vie.

CHAPITRE XXXII.

VALÉRIEN.

(An de Rome 1005.—De Jésus-Christ 253.)

Portrait de Valérien. — Son administration. — Persécution contre les chrétiens. — Sa Guerre en Orient. — Sa défaite, sa captivité et sa mort.

Valérien arrivait à l'empire précédé par une grande renommée. Jamais le choix des légions ne fut confirmé par une approbation plus éclatante, par un consentement plus unanime : on croyait, en l'élevant au trône, voir rentrer dans Rome toutes les antiques vertus. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans sans qu'aucune faiblesse ternît sa réputation : fidèle aux lois dans un temps de licence, aux bonnes mœurs dans un siècle corrompu, modeste dans la victoire, intrépide dans les revers, franc et courageux au milieu d'un sénat flatteur et timide, on l'avait vu chéri par les bons princes et craint par les tyrans.

Il rendit à la justice sa force, aux patriciens leur considération, aux peuples leur repos, et on regardait son palais comme le sanctuaire de la piété, l'asile de la justice et l'école de la sagesse.

Les chrétiens seuls ne jouirent pas des bienfaits d'un règne si doux. Valérien, attaché invariablement aux principes, aux lois, aux institutions, aux mœurs des anciens temps, voulait rendre à l'antique culte son lustre et sa puissance. Ennemi des nouveaux dogmes, persuadé par les augures et par les magiciens d'Égypte, qu'il ne pouvait fonder la prospérité de l'empire et la sienne que sur la ruine du christianisme, il persécuta cruellement les chrétiens. Saint Cyprien, qui écrivit l'histoire de leurs malheurs, périt lui-même à Carthage. Trois cents martyrs, jetés à Massa-Candida dans une fosse de chaux bouillante, Xistus, Quartus, saint Laurent, Priscus, Marcus et Alexandre perdirent la vie dans des tourments affreux.

Leur sang cimenta l'opinion qu'on voulait comprimer : l'injustice et la violence minent le parti qui les emploie, et fortifient celui qui leur résiste. .

Bientôt l'empire se vit de nouveau attaqué dans l'Orient par les Perses, au nord par des essaims de Barbares. Valérien, malgré son âge, prit les armes, repoussa les Goths, vainquit les Sarmates, les Scythes, les Roxolans, et marcha ensuite contre les Perses. Mais la vieillesse et la fatigue avaient affaibli son corps et son esprit ; ses moyens ne répondaient plus à son courage ; il parut incertain dans ses plans, lent dans leur exécution. Sa voix ne savait plus commander, son bras ne pouvait plus combattre. Il livra une bataille aux Perses et la perdit. Découragé par ce revers, il voulut négocier, demanda une conférence à Sapor ; et, trahi par Macrien, un des généraux qu'il estimait le plus, il se rendit sans précautions au lieu fixé pour l'entrevue, et tomba dans le piége que lui tendait son ennemi. Sapor, violant le droit des gens, le fit prisonnier ; et, abusant indignement d'un avantage qu'il ne devait qu'à la perfidie, il vengea avec excès, sur ce malheureux empereur, les affronts tant de fois prodigués par Rome aux princes et aux captifs. Il se faisait suivre en tous lieux par l'infortuné Valérien, chargé de chaînes et revêtu de la pourpre impériale ; et, lorsqu'il montait à cheval ou sur un char, il forçait ce vieillard vénérable à se coucher par terre et à lui servir de marche-pied, se vantant de donner ainsi au monde le spectacle d'un triomphe réel, et supérieur à tous ceux où Rome n'étalait depuis longtemps que de pompeuses décorations et de vaines images.

Valérien languit dans cette servitude pendant sept années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatre-vingt-trois ans, la mort finit ses misères, mais elle ne fut point le terme des outrages de Sapor. Ce prince barbare fit enlever la peau de Valérien, ordonna qu'on la remplît de paille pour qu'elle conservât une forme humaine, et suspendit dans un temple ce honteux trophée, revêtu des ornements impériaux. Il le montrait avec

insolence aux Romains que le sort amenait dans ses états. Tel est l'aveuglement de la vengeance : Sapor crut couvrir Rome d'une honte éternelle, et ne flétrit que sa propre gloire.

CHAPITRE XXXIII.

GALLIEN.

(An de Rome 1012. — De Jésus-Christ 260.)

Tableau du règne honteux de Gallien. — Son élévation à l'empire. — Son portrait — Dégradation du sénat. — Invasion des Barbares. — Insouciance de Gallien. — Anarchie militaire. — Ambition des généraux. — Règne des trente tyrans. — Révolte de Macrien. — Son élévation à l'empire. — Sa victoire sur les Perses. — Auréole est nommé empereur. — Mort de Macrien et de son fils. — Succès d'Odénat, roi de Palmyre. — Mort d'Odénat et de Méon, son assassin. — Élévation de Zénobie au trône. — Révolte à Alexandrie. — Insurrection en Mœsie. — Posthumius est proclamé empereur. — Guerre entre Gallien et Posthumius. — Mort de Posthumius. — Règne de Tétricus. — Mort de Gallien, de son fils et de Valérien.

Rome, sur le penchant de sa ruine, ne pouvait chercher un remède à ses maux et un terme à l'anarchie militaire dans l'établissement d'un trône héréditaire. L'élection, soit qu'elle vînt du sénat ou du peuple, soit qu'ils ne fissent que confirmer le choix des armées, satisfaisait l'amour-propre des Romains : c'était encore une ombre de liberté ; l'adoption même leur paraissait préférable au hasard de la naissance ; et, par un sort remarquable, l'expérience vint encore joindre sa force à celle des mœurs pour les empêcher de perpétuer le pouvoir dans une famille. Un grand nombre d'empereurs élus et de princes adoptés avaient relevé la gloire de l'empire, étendu ses limites et retardé sa décadence, tandis que, excepté Titus, tous ceux qui avaient succédé à leur père, tels que Domitien, Caracalla, Commode, Héliogabale, n'avaient été que de vils et lâches tyrans.

Le règne de Gallien dut, plus que tout autre, faire craindre au peuple la transmission du pouvoir par droit de naissance. Ce prince, que son père Valérien avait décoré du titre de César, flétrit son nom par son ingratitude, le souilla par ses débauches, le rendit odieux par sa férocité, et livra par sa faiblesse, aux fureurs des factieux et aux ravages des Barbares, ce vaste empire qui, démembré pendant sa vie, aurait infailliblement péri, si quatre princes, habiles et courageux, élus successivement par le sénat, n'étaient venus rassembler ses débris, relever sa force, et lui rendre pour quelque temps une nouvelle existence.

Valérien languissant dans les fers, le sénat, le peuple et les armées reconnurent Gallien comme seul empereur. Nul ne semblait devoir être plus animé que lui contre les Perses; il avait à la fois son père à délivrer et l'empire à venger; mais les hommes sont plus gouvernés par leurs passions que par leur devoir, et leur intérêt même cède à leur caractère. Gallien, doué d'une imagination vive, s'était montré dans sa jeunesse éloquent orateur, poëte élégant; il avait cultivé la philosophie, et Plotin, célèbre alors, lui avait inspiré tant de goût pour la doctrine académique, qu'il voulut, dit-on, fonder en Campanie une république organisée comme celle de Platon. Les plus habiles généraux lui apprirent l'art de la guerre, dans les Gaules et dans la Germanie. Il avait combattu avec courage et succès sous les ordres du fameux Aurélien. Rome fondait sur lui de grandes espérances; il n'en réalisa aucune. Son caractère était sans force, son esprit sans jugement, son ardeur sans constance, son âme sans vertus; il n'avait du courage que par accès, s'arrachait avec peine à la mollesse, lorsque l'intérêt de sa vie ou de son pouvoir l'exigeait impérieusement, et retombait ensuite dans son indolence, entraîné par la force de ses vices.

Voluptueux comme Héliogabale, débauché comme Néron, étranger à tout sentiment de gloire et de patriotisme, il n'aimait dans le pouvoir suprême que la funeste liberté de se

livrer sans frein aux plus honteuses voluptés : régner, pour lui, c'était jouir, et il lui importait peu que le trône fût avili, que l'empire fût démembré, et que les étrangers outrageassent la majesté romaine, pourvu que son repos dans Rome ne fût point troublé, et qu'on le laissât jouir d'une table délicate et d'un palais somptueux, rempli d'histrions, de courtisanes, et qui ressemblait plus au sérail d'un monarque d'Orient qu'à la cour d'un empereur romain.

Son ingratitude pour son père dévoila promptement sa bassesse et sa lâcheté. La captivité de Valérien, loin de l'indigner et de l'exciter à la vengeance, ne parut à cette âme vile qu'un événement heureux, puisqu'il l'élevait au trône. Il en parla au sénat avec une indifférence qu'il voulait faire regarder comme stoïque. « Je n'ignorais pas, dit-il, que mon père était « soumis, comme tout autre homme, aux vicissitudes hu« maines. »

Le premier acte de son autorité compléta la dégradation du sénat ; comme il craignait l'ambition des membres de ce corps et leur influence sur les armées, il défendit par un décret aux sénateurs d'exercer aucun emploi militaire. La vanité en gémit d'abord, la peur s'y soumit, la mollesse s'y accoutuma ; et le résultat de cette loi honteuse fut de ne fermer les avenues du trône qu'aux personnes les plus illustres, les plus dignes d'y prétendre, et de les ouvrir aux aventuriers, et même aux Barbares, que leur féroce vaillance plaçait alors dans les rangs de l'armée, et faisait souvent parvenir aux premiers grades.

L'exemple des succès de Sapor, le spectacle d'un empereur romain réduit en servitude, et l'indolence de Gallien, excitèrent tous les anciens ennemis de Rome à l'attaquer. Les Germains, franchissant les Alpes, poussèrent leurs excursions jusqu'à Ravenne ; les Francs ravagèrent les Gaules ; une autre partie de cette confédération belliqueuse, bravant l'Océan sur de frêles vaisseaux, débarqua en Espagne et prit Tarragone ; les Goths et les Scythes exercèrent d'affreux ravages dans l'Asie Mineure et dans la Macédoine ; les Quades et les Mar-

comans se rendirent maîtres de la Dacie, de la Pannonie, et les Perses de la Syrie.

Les fléaux du ciel se joignirent à ceux de la terre ; une peste affreuse dévastait l'Italie : au milieu de ce désordre, l'empereur, tranquillement occupé de festins, de spectacles, se montrait aux Romains en robe asiatique ; ses cheveux étaient couverts d'une poudre d'or, pour imiter la couleur de ceux d'Apollon. On le voyait aux bains publics, accompagné d'une foule de courtisanes éhontées ; il en sortait pour consacrer la nuit à des festins dont le luxe rappelait celui de Vitellius. Insensible aux calamités de l'empire, il recevait avec insouciance les nouvelles les plus désastreuses. Lorsqu'on lui annonça la révolte des Égyptiens : « Ne pouvons-nous pas, « répondit-il en riant, vivre sans le lin d'Égypte? » Lui parlait-on de la perte de l'Asie : « Eh bien ! nous nous passerons « de soie ; » de l'invasion des Scythes : « Nous chercherons « ailleurs du salpêtre ; » de la défection des Gaules : « Qu'im- « porte ! l'état peut subsister sans les casaques et sans les « draps d'Arras. »

Cette lâche apathie inspirait, non-seulement un juste mépris, mais le désir général de trouver hors de Rome une force qui pût défendre et sauver l'empire, puisqu'on ne pouvait espérer aucun appui d'un sénat dégradé, d'un peuple esclave et d'un prince corrompu.

Il existait encore dans les camps des hommes habiles, vaillants et fermes, prêts à exposer leur vie, soit pour délivrer leur patrie, soit pour illustrer leur nom, soit enfin pour élever leur fortune. Valérien, éclairé par une longue expérience, avait confié, sur toutes les frontières, le commandement des légions à des chefs vieillis dans les combats ; et, comme le mérite et non la faveur dictait ses choix, presque tous ceux qu'il nomma répondirent à son attente par leurs succès. Mais, sous le faible Gallien, tous ces généraux, indignés des affronts que recevait l'empire, et honteux d'obéir à un chef qui ne savait pas commander, augmentèrent les maux de l'état, en

voulant chacun s'emparer du gouvernement pour le sauver du naufrage.

Lorsque personne n'a de droits antiques et reconnus, tout le monde a des prétentions, et chacun des généraux dont le nom était honoré par quelques victoires crut pouvoir, sans présomption, aspirer à l'empire. Ainsi, au moment où toutes les provinces étaient envahies par une multitude de peuples barbares, on vit les armées romaines élire chacune pour empereur le général qui la commandait. Tous unis pour détrôner Gallien, ils se déchiraient entre eux pour lui succéder. Cette anarchie militaire fit porter le nom de César à trente tyrans, dont la plupart, aussitôt renversés qu'élevés, parurent et s'évanouirent comme des ombres.

Quelques-uns, plus puissants, plus habiles ou plus heureux, tels que Posthume, Victorin et Tétricus dans les Gaules, Auréole en Illyrie, Odénat et Zénobie en Orient, jouirent plusieurs années de leur puissance, et partagèrent avec le prince qui régnait à Rome un empire que leur courage avait su défendre contre les Barbares.

Macrien, dont la trahison avait causé la ruine de Valérien, leva le premier l'étendard de la révolte. Il fut élu empereur par l'armée d'Orient, sans cesse attaquée par les Perses, et qui ne recevait de Rome ni ordres, ni argent, ni renforts. On donna le titre de César à ses deux fils, Macrien et Quiétus.

Macrien, par un succès éclatant, justifia d'abord le choix des troupes; il livra bataille aux Perses et les défit. Apprenant ensuite que les légions qui se trouvaient en Grèce venaient de donner l'empire à Valens, il marcha contre lui. Pison, qui commandait son avant-garde, repoussé dans une première attaque, se retira en Thessalie, et prit aussi le titre d'empereur. Valens le poursuivit, le vainquit, le tua, et fut lui-même ensuite massacré par ses soldats dont il voulait réprimer la licence.

Macrien, enhardi par la mort de ses deux concurrents, forma le dessein de passer en Italie. Laissant l'armée d'Orient

sous les ordres de Quiétus son fils et de Baliste, il se rendit en Thrace à la tête de quarante mille hommes, et en chassa les Goths. Continuant sa route, il entra dans l'Illyrie; mais un obstacle qu'il n'avait pas prévu l'arrêta dans sa marche. Auréole, qui commandait en Illyrie et en Dalmatie, s'était vu forcé par ses légions de recevoir le titre d'empereur. Ce fardeau, plus dangereux que désirable, obligeait celui qui le portait à vaincre ou à périr. Il livra bataille à Macrien, qui fut tué dans le combat, ainsi que son fils. Ce succès rendit Auréole si puissant, que Gallien, n'osant le combattre, conclut la paix avec lui.

Dans ce même temps, l'orgueil de Sapor reçut un juste châtiment, et créa dans l'Asie une puissance nouvelle.

Odénat, prince de Palmyre en Syrie, était chef d'une faible tribu d'Arabes nommés Sarrasins; redoutant le voisinage et la puissance du roi de Perse, il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui offrir son hommage et de riches présents. Sapor les reçut avec mépris, joignit la menace à l'insulte, et fit jeter les présents dans la rivière, en ordonnant aux députés de dire à leur prince « qu'il devait venir lui-même se prosterner aux « pieds de son maître, les mains liées derrière le dos. »

Odénat, indigné d'un tel affront, et excité à la vengeance par sa femme Zénobie, princesse habile et fière, également célèbre par son courage, par son esprit et par sa beauté, prend les armes, se déclare roi de Palmyre, lève des troupes, les grossit par de rapides succès, étonne l'ennemi par l'audace de ses entreprises, réunit ses forces à celles des Romains, reprend la Mésopotamie, Nysibe et Carrhes, se voit bientôt à la tête d'une puissante armée, livre bataille au roi de Perse, taille en pièces ses troupes, s'empare de ses femmes, de son trésor, et le poursuit jusqu'à Ctésiphon.

Gallien, heureux d'avoir vaincu sans combattre, nomma Odénat général des armées d'Orient. Le roi de Palmyre parcourut la Perse en conquérant, la livra au pillage, et réduisit en servitude plusieurs satrapes prisonniers qu'il envoya à

Rome. L'empereur, pour le récompenser d'avoir fait ce que lui-même aurait dû faire, et trouvant plus doux de partager l'empire que de le défendre, donna au vainqueur le titre de César, et accorda celui d'Auguste à Zénobie et à ses enfants. Cette faiblesse pouvait s'excuser en l'attribuant à la reconnaissance ; mais il acheva de se couvrir d'opprobre et de ridicule, en triomphant lui-même publiquement des Perses, qu'un autre avait vaincus.

Un méprisable bouffon troubla, par une sanglante raillerie, ce triomphe indécent et puéril. Voyant une foule d'esclaves, achetés dans différents pays pour jouer dans cette cérémonie le rôle de captifs, il courut dans leurs rangs, demandant à haute voix s'il ne pourrait pas trouver parmi eux l'empereur Valérien.

Odénat, poursuivant ses succès, soutenait dignement le rang où l'avait élevé son courage : il combattit, défit et tua Quiétus, fils de Macrien, ainsi que Baliste, qui tous deux venaient d'usurper le titre d'empereur. L'Orient, pacifié, reconnaissait les lois d'Odénat; une lâche trahison termina sa gloire et sa vie. Méon, son neveu, jaloux des préférences et du pouvoir qu'il accordait à son fils Hérode sur ses autres enfants et sur toute sa famille, forma une conspiration contre lui, l'assassina, poignarda aussi Hérode, et périt lui-même sous les coups de ses complices, au moment où il venait de prendre audacieusement la couronne.

Zénobie seule fut reconnue digne de l'empire par les troupes, par les grands et par les peuples d'Asie. Dirigeant son époux par ses conseils, elle l'avait secondé dans les combats. On admirait également ses charmes, sa fierté, ses vertus, son audace. On trouvait en elle la douceur d'une femme et le courage d'un homme. Son mérite personnel suffisait pour inspirer la vénération ; mais le vulgaire y joignait celle qu'attire une antique et illustre origine : on la croyait issue, par ses aïeux paternels, de Sémiramis, et, par sa mère, de Cléopâtre. Gallien, beaucoup moins digne qu'elle du trône,

dédaigna de l'admettre au partage de l'empire : il envoya des troupes et des généraux contre elle ; ils furent vaincus, et Zénobie jouit de sa puissance et de sa gloire jusqu'au règne d'Aurélien.

Toutes les parties de l'empire se trouvaient tellement disposées à la révolte contre un chef méprisable, que souvent la plus légère étincelle suffisait pour faire éclater le feu de la sédition. Une rixe entre un esclave et un soldat, dans la ville d'Alexandrie, excita du tumulte : les troupes et les citoyens y prirent part ; l'autorité civile voulait réprimer ce désordre, les légions se mutinèrent et proclamèrent empereur Émilien leur commandant. Mais Théodat, envoyé par Gallien contre lui, le prit et le jeta dans une prison où il mourut.

L'Afrique avait aussi nommé un César ; Celsus, général estimé, soutenait son nouveau titre avec sagesse et courage ; mais Galliéna, parente de l'empereur, et qui se trouvait alors à Carthage, paya des assassins qui le poignardèrent.

Trébellianus s'était révolté et couronné dans l'Asie Mineure. Les troupes de Gallien le défirent et le tuèrent.

Censorin, consul, tenta la même fortune, et éprouva le même sort.

Une insurrection plus effrayante éclata peu après en Mœsie : les légions qui défendaient cette province portèrent à l'empire Latius Ingénuus : ce concurrent parut assez redoutable à Gallien pour le forcer à sortir de son indolence, et à marcher en personne contre lui. Arrivé dans son camp, il parut retrouver son ancien courage, livra bataille, remporta la victoire, poursuivit Ingénuus, le prit et l'envoya à la mort. La générosité est une vertu trop élevée pour trouver place dans une âme basse et lâche : Gallien ne fit grâce à personne ; habitants et soldats, tout fut exterminé. Trébellius Pollion nous a conservé l'ordre infâme que ce prince envoyait à Verrianus, son lieutenant : « Vous ne remplirez pas mes intentions, di-« sait-il, si vous ne faites subir la mort qu'à ceux qui portent « les armes ; il faudrait massacrer tous les mâles dans cette

« contrée rebelle, si l'on pouvait ôter la vie aux vieillards et « aux enfants sans encourir trop de blâme. Je vous ordonne « d'envoyer au supplice quiconque a mal parlé de moi; tuez, « déchirez, mettez en pièces ces misérables; conformez vos « sentiments aux miens que vous fait connaître cette lettre « écrite de ma main. »

Cette vengeance atroce révolta la province et les troupes; elles proclamèrent empereur Régilianus, Dace d'origine, et descendant du roi Décébale. Le nouveau César, après avoir forcé Gallien à la retraite, combattit les Sarmates avec succès; mais, peu de temps après, attiré dans une embuscade par les Roxolans, il y périt.

Jusqu'alors Posthumius, un des plus habiles généraux de Valérien, avait maintenu la tranquillité dans les Gaules. Gallien lui envoya son fils Salonin, sous le prétexte de lui faire apprendre l'art militaire sous un si bon chef, mais dans le dessein réel d'épier et de perdre un général dont il était jaloux. Le jeune prince, orgueilleux, cruel et débauché comme son père, blessa la fierté des Gaulois; ils l'assassinèrent. Posthumius, proclamé empereur par les suffrages unanimes de la Gaule et de la Bretagne, remporta de si nombreuses et de si brillantes victoires sur les Francs et sur les Germains, qu'il reçut et mérita le surnom d'*Hercule gaulois*. Sans lui, sans Odénat et sans Zénobie, l'empire romain aurait dès lors été détruit.

Cette époque, comme tous les temps d'orages et de calamités politiques, produisit et développa de grands caractères. Ils seraient aujourd'hui plus honorés, si ce siècle fécond en hommes courageux et en grands capitaines, n'eût pas été stérile en historiens.

Gallien porta ses armes contre Posthumius qui venait de s'associer Victorin. Cette guerre ne fut marquée par aucune action importante. L'empereur, ennuyé des camps, fatigué de ses faibles efforts, et vain de quelques légers succès, rentra dans Rome en triomphe. L'inconstance des Gaulois vengea

bientôt Gallien du rival qu'il n'avait pu vaincre. Ils assassinèrent Posthumius avec son fils, et donnèrent la pourpre impériale à Lollianus. Victorin, qui lui disputait l'empire, tomba sous le poignard d'un Gaulois dont il avait outragé la femme. Victorine, sa veuve, défendit courageusement son autorité; mais, la mort lui ayant enlevé ses petits-fils, elle fit élire Tétricus, sénateur romain, qui signala son règne par plusieurs victoires sur les Barbares. Il soumit toute la Gaule à sa puissance. On vit encore trois autres usupateurs, Cyriade, Saturnin et un forgeron nommé Marius, se revêtir audacieusement de la pourpre impériale qu'ils ne portèrent que peu de jours.

Le méprisable Gallien devenait de plus en plus odieux aux Romains. Héraclien et Marcien conspirèrent enfin contre lui, et profitèrent, pour exécuter leur dessein, d'une invasion qu'Auréole faisait alors en Italie. Après avoir pris Milan, Auréole se disposait à marcher contre Rome; Gallien, forcé de sortir de sa stupeur, s'avança contre lui, le contraignit à la retraite, et l'enferma dans Milan, qu'il investit. Pendant le siége les conjurés, après s'être concertés secrètement avec Auréole, se rendent le soir à la table de Gallien. Au milieu du repas, Cécrops, un de leurs complices, accourt et prévient l'empereur qu'Auréole veut faire pendant la nuit une sortie, dans le dessein de le surprendre et de l'enlever. Gallien, dont la colère seule enflammait le courage, sort précipitamment de sa tente, monte à cheval et fait sonner l'alarme. Cécrops, profitant du tumulte et de l'obscurité, s'approche et lui enfonce son poignard dans le flanc. Gallien son fils, et Valérien son frère, dont on estimait les vertus, payèrent de leur tête le malheur d'être liés par le sang à un monstre.

Gallien mourut à l'âge de cinquante-cinq ans; il en avait régné neuf. En terminant sa honteuse vie, il laissa l'empire démembré : l'Orient sous le joug de Zénobie, l'Illyrie gouvernée par Auréole, les Gaules et l'Occident sous la domination de Tétricus et de Victorine; la Thrace, la Macédoine, une

partie de l'Asie Mineure en proie à la fureur des Goths et des Scythes, et Rome dans l'anarchie et dans la terreur, attendant en silence le maître que devaient lui donner la volonté des soldats et les caprices de la fortune.

CHAPITRE XXXIV.

CLAUDE II.

(An de Rome 1020. — De Jésus-Christ 268.)

Tableau de l'empire sous l'anarchie militaire. — Élection de Claude II. — Guerre entre Claude et Auréole. — Défaite et mort d'Auréole. — Victoire de Claude sur les Allemands. — Son retour et son triomphe à Rome. — Abolition des confiscations. — Restitution faite par Claude. — Invasion des ennemis — Bataille entre les Goths et les Romains. — Défaite des Goths. — Mort de Claude.

Les lois donnent seules à l'autorité une base ferme et durable ; elles défendent à la fois et les droits du peuple et ceux du prince, elles satisfont la raison, qui ne veut que la justice ; mais elles enchaînent et compriment les passions, qui n'aiment que l'arbitraire et qui ne souffrent point de gêne. Aussi les ambiteux, pour braver et violer les lois, appellent à leur appui la force militaire, ignorant que cette force, qui paraît leur garantir l'impunité, doit leur devenir plus funeste que la liberté et que la justice qu'ils redoutent. Celui qui ne veut trouver nulle part de résistance, finit par ne trouver nulle part d'appui.

La république romaine défendue par des soldats citoyens, attachés à l'ordre par leurs propriétés, ne leur donna d'abord qu'une modique paie. Marius et après lui César portèrent une atteinte mortelle à la liberté, en augmentant la solde, et en plaçant les armes dans les mains d'une foule de prolétaires pour qui l'argent tenait lieu de lois et de patrie. Domitien doubla leur paie ; Commode et Caracalla ne mirent point de bornes à leurs prodigalités pour payer les instruments de leur

tyrannie. Dès ce moment le sénat et le peuple ne furent plus que de vains fantômes. Les soldats, sentant leurs forces, devinrent les maîtres de leurs maîtres ; ils donnaient le trône à ceux qui leur promettaient la licence, et arrachaient la vie aux princes qui voulaient rétablir la discipline. Le sort des empereurs devint aussi déplorable que celui de l'empire; ils faisaient tout trembler, et tremblaient eux-mêmes devant leur garde. Si, pour plaire à cette soldatesque effrénée, ils épuisaient le trésor, protégeaient les vices et proscrivaient l'opulence et la vertu, le désespoir, réveillant le courage, les rendait victimes de conspirations toujours renaissantes : s'ils voulaient au contraire parvenir au trône par une faction, ils étaient promptement détrônés et assassinés par elle. Ainsi l'empire romain, comme le remarque Montesquieu, semblable aux républiques actuelles de Tunis et d'Alger, n'offrait aux regards du monde que le triste spectacle d'une anarchie militaire, dont les chefs étaient asservis aux caprices d'une milice qui les rendait impuissants pour faire le bien, et ne leur laissait de liberté que pour commettre des crimes.

L'excès de maux force souvent les plus insensés à implorer des remèdes salutaires : l'empire, menacé, attaqué de tous cotés par les Barbares, et déchiré par trente tyrans qui se disputaient le pouvoir suprême, sentit la nécessité de se soumettre à un chef vaillant et juste, qui se fît respecter au dehors par son courage, et au dedans par sa vertu.

Les soldats avaient déjà regretté l'indolent et prodigue Gallien; une distribution d'argent, faite à propos par les conjurés, les apaisa. Leur cupidité étant satisfaite, ils s'occupèrent de leur salut, de celui de l'empire, et proclamèrent César Marcus Aurélius Claudius, qui, dans ce temps de malheurs et de crimes, avait su mériter l'estime de tous les partis.

Le sénat et le peuple confirmèrent avec joie cette élection : Claude, tribun sous le règne de Décius, s'était distingué par son courage contre les Barbares. Il mérita l'estime et la con-

fiance de Valérien, qui lui donna le commandement de l'Illyrie. Ce qui est digne d'être remarqué, c'est que tous les généraux nommés par Valérien parvinrent successivement à l'empire. Claudius, aussi considéré dans Rome qu'à l'armée, se montra, dans ses divers emplois, juste, ferme, laborieux, sincère, modéré, magnanime comme Auguste, belliqueux comme Trajan. Il se fit craindre et respecter par Gallien, qui, jaloux de son mérite, ne pouvait l'aimer, et n'osait le perdre.

Il était né en Dardanie; lorsqu'il fut empereur, l'adulation, lui cherchant une illustre origine, le fit descendre de Dardanus. Il avait trop de mérite pour avoir besoin d'aïeux, et ce qui est peut-être plus rare encore que la réunion de tant de grandes qualités, c'est que son élévation ne lui en fit perdre aucune.

Comme un homme de ce caractère ne pouvait approuver l'assassinat, même celui d'un tyran, il invita le sénat à rendre à Gallien des honneurs dont sa mémoire était peu digne. Auréole tenta de négocier avec lui, il lui offrit la paix, et lui rappela que Gallien l'avait reconnu comme associé à l'empire. Claude lui répondit : « Gallien ne me sert point d'exemple; il « vous aimait ou vous craignait; moi, je ne vous aime ni ne « vous crains. »

La négociation étant ainsi rompue, ils se livrèrent bataille entre Milan et Pergame : Auréole la perdit, fut pris et massacré par les soldats, malgré les efforts de Claude, qui voulait le sauver. L'empereur lui érigea un tombeau sur le champ de bataille, qui reçut le nom d'Auréole, et qu'on appelle aujourd'hui *Pontirole*.

Claude dirigea ensuite ses troupes contre les Allemands, qu'il battit et força de se retirer dans leur pays. Après ces succès, il vint à Rome; on lui décerna les honneurs du triomphe, triomphe pur, qu'il ne souilla par aucun acte de rigueur ni de vengeance. A son arrivée, l'ordre et la justice, depuis longtemps bannis de Rome, y reparurent. Les délateurs et les concussionnaires connurent seuls la crainte; les tribunaux reprirent leur indépendance, et le sénat sa liberté.

Pendant tout le règne de Gallien, les différents partis qui s'étaient élevés dans l'empire avaient servi de prétexte à une foule de confiscations. Claude les abolit, chacun reprit son bien. Dès que cette loi fut promulguée, une femme se présenta devant l'empereur : « Je possédais, lui dit-elle, une « terre ; on m'en a dépouillé ; elle est devenue la récompense « des services d'un général nommé Claude : en vertu de la « loi, je la réclame. »

« Vous avez raison, lui dit le prince ; il est juste que Claude « empereur rende ce que Claude officier a reçu. » Il lui restitua sa propriété.

Claude ne pouvait rester longtemps à Rome ; on délibéra pour décider si l'on attaquerait d'abord Tétricus dans la Gaule, Zénobie dans l'Orient, ou les Goths et les Scythes qui dévastaient les frontières : « Pères conscrits, dit Claude, Tétricus et « Zénobie ne sont que les ennemis de l'empereur ; les Bar« bares sont ceux de l'empire : vengeons la querelle publique « avant la mienne ; il importe peu par qui la république sera « gouvernée ; mais ce qui est nécessaire, c'est qu'elle soit in« dépendante et délivrée de l'étranger. »

On applaudit à ces généreux sentiments ; les citoyens, sortant de leur longue mollesse, prirent les armes, et l'Italie, comme au temps de l'irruption des Cimbres, leva une forte armée.

Le péril était imminent. Enhardis par les discordes qui déchiraient l'empire, les Barbares, longtemps refoulés dans le Nord, s'étaient réunis, attirés par l'opulence, la fertilité et les richesses du midi. Les Goths, les Sarmates, les Roxolans, les Ostrogoths, les Gépides et les Hérules, fameux depuis sous le nom de *Lombards*, ayant construit deux mille vaisseaux, s'étaient embarqués sur le Borysthène, au nombre de trois cent vingt mille hommes. Après avoir perdu, par un coup de vent, plusieurs bâtiments en traversant la mer Noire, ils insultèrent Byzance, sans pouvoir s'en emparer, commirent d'affreux excès dans les îles de l'Archipel, dévastèrent les

côtes de l'Asie Mineure, assiégèrent Thessalonique et Cassandrée, et s'emparèrent d'Athènes. On prétend que ces Barbares, ennemis des lettres et des arts, ayant rassemblé sur la place publique tous les livres qui faisaient la gloire et la richesse de cette belle cité, voulaient les livrer aux flammes, lorsqu'un de leurs guerriers les arrêta en leur disant : « Laissez aux Romains et aux Grecs leurs sciences ; c'est un « poison lent qui les amollit et les rend plus faciles à vaincre. » Cet insensé oubliait que la Grèce et Rome, Alexandre et César, durent autant leurs conquêtes aux lumières du siècle qu'à leur courage.

Tandis que les Barbares se livraient, dans l'Attique, à la débauche et au pillage, Cléodème, Athénien qui avait échappé à leur fureur, rassemblant quelques troupes, fondit sur eux, en tailla une partie en pièces, contraignit le reste à prendre la fuite, et délivra sa patrie.

Les Goths, qui avaient appris des Romains à fabriquer des armes et des machines, étaient près de s'emparer de Thessalonique et de Cassandrée, lorsque Claude s'avança pour les attaquer. Ils n'osèrent l'attendre, et se retirèrent précipitamment, en traversant la Macédoine. L'empereur ne put les atteindre qu'à Nyssa, dans la Servie. Ce fut dans ce lieu qu'il leur livra bataille ; elle fut longue, sanglante, opiniâtre. Après de grands efforts, les Romains, cédant au nombre, commençaient à plier, lorsqu'un corps, que Claude avait envoyé sur le flanc des ennemis par des chemins qu'on croyait impraticables, parut tout à coup, jeta le désordre dans leurs rangs, et décida la victoire.

Les Goths se retirèrent dans leur camp, laissant cinquante mille morts sur le champ de bataille. L'empereur, sans leur donner de repos, les attaqua dans les retranchements qu'ils avaient faits, selon leur coutume, en rassemblant tous leurs chariots et leurs bagages. Ils s'y défendirent avec le courage du désespoir ; mais le fer et le feu ouvrant enfin le passage aux Romains, le carnage fut affreux, le butin immense. Ce-

pendant une partie de ces féroces guerriers, s'étant fait jour, continua sa retraite; elle fut coupée par la cavalerie de Claude, et ils se virent forcés à soutenir un dernier combat. Malgré leur détresse, les vaincus mirent encore les vainqueurs en péril. Ils se précipitèrent sur les légions avec tant d'ardeur qu'ils les enfoncèrent; mais la cavalerie romaine, les prenant alors en queue, les mit en déroute. Ils se sauvèrent, dispersés dans les gorges du mont Hémus, où la faim et les maladies contagieuses achevèrent leur destruction.

Pendant ce temps, leur flotte, ignorant ce désastre, arriva en Macédoine. Les troupes qu'elle portait, croyant entrer dans un pays conquis, le trouvèrent armé. Elles se dispersèrent; une partie fut prise, l'autre massacrée : on brûla tous leurs vaisseaux. Claude, informant de ses succès Brocchia, gouverneur de l'Illyrie, lui écrivait : « Nous avons détruit trois « cent vingt mille hommes, coulé à fond deux mille navires; « les fleuves sont couverts de boucliers, les rivages de larges « épées et de courtes lances; des monceaux d'ossements ca- « chent la verdure des plaines; les routes sont teintes de sang; « le grand retranchement des Barbares, formé par une multi- « tude de chars, a été forcé; nous avons fait tant de femmes « prisonnières que chaque soldat en a deux ou trois pour « esclaves. »

Aurélien se signala dans cette guerre. Il commandait la cavalerie, qui contribua si efficacement à la défaite des Barbares. La victoire de Claude, comparable aux plus illustres triomphes des anciens héros de Rome, lui mérita le surnom de *Gothique*. Libérateur de l'empire, il se disposait à marcher contre ses rivaux, et à reconquérir la Gaule et l'Orient sur Tétricus et sur Zénobie, lorsque la mort vint l'arrêter dans sa brillante carrière. La contagion, qui avait détruit les Goths, se répandit dans l'armée romaine; Claude en fut la victime : il mourut à Sirmium, âgé de cinquante-six ans, la troisième année de son règne [1].

[1] An de Jésus-Christ 270.

Ce prince fut, suivant la coutume, mis au rang des dieux; mais cet honneur était devenu si vulgaire que, voulant lui prouver leur affection par un hommage moins prodigué et moins avili, le sénat lui consacra un buste d'or, placé dans le lieu de ses séances, et le peuple lui fit ériger dans le Capitole une statue du même métal. Enfin, la reconnaissance publique, pour rappeler ses exploits, lui éleva dans le Forum une statue d'argent, dont le piédestal était formé des proues de tous les vaisseaux qu'il avait enlevés aux Barbares.

Tout l'empire le pleura; égal en courage et en talents aux plus grands empereurs, on aima et on regretta surtout en lui une qualité qui manquait à la plupart d'entre eux, *la douceur*, nommée justement par Montesquieu *la première vertu des princes*.

CHAPITRE XXXV.

AURÉLIEN.

(An de Rome 1022. — De Jésus-Christ 270.)

Quintilius, frère de Claude, est nommé Auguste par le sénat. — Élection d'Aurélien par l'armée. — Abdication et mort de Quintilius. — Le sénat confirme l'élection d'Aurélien. — Origine et portrait d'Aurélien. — Ses premiers exploits. — Sa défaite et sa fuite. — Sédition à Rome. — Nouvelle victoire d'Aurélien. — Paix avec les Vandales. — Retour et triomphe d'Aurélien à Rome. — Punition des séditieux. — Travaux d'Aurélien. — Son départ de Rome pour combattre Zénobie. — Portrait de Zénobie. — Bataille entre Aurélien et Zénobie. — Défaite de Zénobie. — Siége de Palmyre. — Proposition de paix d'Aurélien à Zénobie. — Fuite et captivité de Zénobie. — Prise de Palmyre. — Abdication de Tétricus. — Victoire d'Aurélien sur les Gaulois. — Son entrée triomphale dans Rome. — Départ d'Aurélien. — Perfidie de Mnesthée. — Mort d'Aurélien.

Claude laissait après lui deux frères, Quintilius, qui lui succéda, et Crispus, dont Constantin se faisait honneur de descendre. Dès qu'on sut, en Italie, la mort de l'empereur, l'affection qu'on lui portait décida le sénat à décerner le titre d'Auguste à Quintilius

Dans ce même temps l'armée, qui se trouvait à Sirmium, proclamait empereur Aurélien, général de cavalerie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. Quintilius, informé de ce choix, peu sûr de ses soldats qui n'aimaient pas sa sévérité, ou déterminé par un motif plus honorable, par la crainte de favoriser les armes des Barbares, en excitant une guerre civile, ou d'affaiblir l'autorité du sénat en abdiquant, se fit ouvrir les veines, et mourut après dix-sept jours de règne.

Le sénat et le peuple confirmèrent l'élection d'Aurélien. Ce prince devait le jour à une famille obscure qui habitait un bourg dans la Pannonie; sa mère était prêtresse du soleil; et, toute sa vie, Aurélien marqua une prédilection particulière pour le culte de cette divinité. Enrôlé très-jeune dans les troupes romaines, sa bravoure commença sa fortune, et son habileté lui valut l'empire. Il aimait avec tant de passion les combats et les exercices, que les compagnons de sa jeunesse, pour le distinguer d'autres soldats qui portaient le même nom, l'appelaient Aurélien *glaive en main*. Élevé au rang de tribun, il se distingua par une extrême sévérité dans la discipline : apprenant qu'un de ses soldats avait outragé une femme, il le fit écarteler. On a conservé une de ses instructions, adressée à son lieutenant : « Nul, dit-il, ne doit être avancé, s'il ne « montre pas autant de retenue et d'obéissance que de cou« rage. Punissez sans pitié celui qui dérobe une grappe de rai« sin; que le plus léger vol soit châtié comme un crime; les « soldats doivent s'enrichir des dépouilles de l'ennemi, et non « des larmes de leurs concitoyens. »

Son premier exploit fut de vaincre les Francs près de Mayence; par lui la Gaule fut délivrée des Barbares. Valérien le comparait aux Scipions; et Claude, voulant rétablir la discipline dans la cavalerie, lui en confia le commandement.

Dans le cours de sa vie militaire, soldat aussi brave que général expérimenté, on prétend qu'il tua de sa main plus de neuf cents ennemis.

On le compara, pour l'activité, à César; mais il n'imita pas

sa clémence ; et, si l'on ne peut l'accuser d'avoir été sanguinaire comme les tyrans, on doit lui reprocher d'avoir été dur et inflexible contre ceux qui l'avait offensé. Il semblait plus fait pour commander que pour gouverner.

Dès qu'il eut pris les rênes de l'empire, il marcha contre les Goths, les força de repasser le Danube et de lui demander la paix ; mais, convaincu qu'on ne pourrait jamais défendre la Dacie de leurs incursions, il l'abandonna et prit le Danube pour frontière.

Les Allemands, les Juthonges et les Marcomans se disposaient à envahir l'Italie ; l'empereur les attaqua et les défit dans la Bavière et dans la Souabe. Les Barbares, dont ce revers n'avait point abattu la fierté, lui envoyèrent des ambassadeurs, et lui promirent de se retirer, si Rome voulait leur payer un tribut. Il les reçut avec pompe, et leur parla avec hauteur : « Vous n'êtes gouvernés, leur dit-il, que par vos « passions ; la raison seule dirige Rome : elle est accoutu« mée à recevoir, et non à payer des tributs ; elle vous accor« dera son alliance, si vous la méritez par votre soumission « et par vos services. Avant de l'attaquer témérairement, par« courez les champs de Nyssa ; les ossements de trois cent « mille Goths vous apprendront le sort que la guerre vous « réserve. »

Les Barbares, irrités de ses menaces et de ses refus, tentèrent de nouveau la fortune des armes. Aurélien qui, peu content de les battre, voulait les détruire, les tourna et se plaça entre eux et leur pays ; mais, sans s'étonner de cette manœuvre, ils continuèrent audacieusement leur marche, trouvèrent les Alpes mal gardées, les franchirent, pénétrèrent en Italie et ravagèrent tout le Milanais. L'empereur, qui les suivait avec trop d'ardeur, les ayant attaqués sans attendre la réunion de toutes ses forces, fit en vain des prodiges de valeur ; il perdit la bataille et se vit contraint de fuir.

La terreur se répandit dans Rome. Comme l'autorité est rarement respectée lorsqu'elle éprouve des revers, ce désastre

fit naître des mouvements séditieux, auxquels plusieurs sénateurs furent accusés d'avoir pris part. Aurélien, effrayé lui-même des conséquences de sa défaite, ordonna de consulter les livres des sybilles ; et toutes les cérémonies pratiquées par les anciennes superstitions furent renouvelées, soit pour apaiser les dieux, soit pour rassurer les peuples.

Cependant l'empereur, ayant rallié ses troupes, et profitant avec rapidité du désordre que l'ardeur du pillage répandait parmi les Barbares, les attaqua près de Tano, les battit complétement, les poursuivit sans relâche, et en extermina une grande partie. Les Vandales lui demandèrent la paix ; et ce qui prouve à quel point l'influence des armées était alors parvenue, c'est que l'empereur se crut obligé de faire délibérer la sienne, pour savoir s'il accepterait ou non le traité qu'on lui offrait. Les soldats, las de la guerre, y consentirent ; la paix fut conclue, et on fournit des vivres aux Vandales pour retourner dans leur pays.

Aurélien entra ensuite triomphant dans Rome, et punit de mort plusieurs sénateurs qui, l'abandonnant avec la fortune, s'étaient soulevés contre lui. Un d'eux, nommé Domitien, ne put se plaindre de son sort. Dans les premiers jours de l'avénement d'Aurélien, voulant lui donner un conseil qu'il croyait analogue à la sévérité de son caractère, il lui avait écrit : « Vous « avez deux moyens d'affermir votre pouvoir, l'or et le fer : « employez l'un pour ceux qui vous serviront, employez « l'autre contre ceux qui vous résisteront. » Ce lâche flatteur, voyant l'empereur vaincu, avait aspiré à l'empire : il périt, première victime du conseil qu'il avait donné.

L'empereur employa son séjour dans la capitale à faire des règlements utiles et sages, mais qui tous portaient l'empreinte de sa sévérité. L'invasion des Barbares avait fait trembler Rome ; il releva ses murs abattus, fortifia la ville, et agrandit son enceinte. Libre enfin d'exécuter ses grands desseins et de réunir les parties de l'empire démembré, il partit de Rome pour combattre Zénobie.

Cette reine, que ses talents, que son audace, que sa fortune, sa gloire et ses malheurs rendirent immortelle, joignait tous les charmes d'un sexe à la force de l'autre ; sa taille était majestueuse, ses traits réguliers, son regard doux et plein de feu ; la perle orientale n'avait pas plus d'éclat que ses dents ; son teint était brun, mais animé : la magnificence de sa parure rehaussait sa beauté. Elle aimait le faste, et voulait que sa cour égalât en splendeur celle des rois de Perse.

La singularité de son habillement répondait à celle de son caractère ; elle mêlait aux ornements d'une femme le luxe d'un guerrier ; sa robe était couverte d'une cotte d'armes enrichie de pierreries ; son diadème entourait un casque ; elle combattait avec les soldats, le bras nu et le glaive en main ; souvent on la vit soutenir à cheval les plus longues fatigues, et marcher à pied pendant plusieurs milles à la tête des troupes. Didon, Sémiramis et Cléopâtre étaient ses modèles : fermeté dans le commandement, courage dans les revers, élévation dans les sentiments, assiduité au travail, dissimulation dans la politique, audace sans frein, ambition sans bornes, tels étaient les défauts et les qualités de cette femme célèbre, qui réunit en elle toutes les vertus et tous les vices des héros, sans montrer une des faiblesses de son sexe. On vantait sa chasteté comme son courage, et elle ne connut d'amour que celui de la gloire. Elle avait eu de son époux Odénat trois fils, Hérennianus, Timolaüs et Vaballâth : le nom du premier était latin ; le second, grec ; le troisième, syrien. Fière du titre d'*Auguste*, aveuglée par ses succès et trompée par sa fortune, elle espérait que l'un de ses enfants régnerait dans Rome, l'autre en Grèce, et le dernier en Asie.

Mêlant à propos la douceur à la sévérité, prodigue d'or et d'honneurs pour ceux qui servaient ses desseins, elle égala en habileté les plus grands rois. Amie des lettres, elle honora de sa confiance et combla de faveurs le célèbre Longin, qui trouva souvent dans le génie de cette reine le modèle du sublime qu'il nous apprit à connaître et à définir.

Zénobie, instruite par ses leçons, s'exprimait avec éloquence dans les langues grecque, égyptienne et syrienne. Elle entendait le latin, mais ne le parlait pas. Appliquée particulièrement à l'étude de l'histoire, elle la regardait comme la science des princes; et on prétend qu'elle écrivit elle-même celle de l'Égypte sous les règnes des Ptolémées, dont elle prétendait descendre. Les auteurs de ce temps placent, sans raison, Zénobie au nombre des trente tyrans qui démembrèrent le colosse romain. Odénat avait été associé à l'empire par Gallien: elle-même reçut le titre d'Auguste; l'Orient l'élut librement; et, sans doute, elle pouvait prétendre, avec quelque droit, pour ses enfants, au gouvernement d'un empire que les Perses allaient renverser, et qui ne fut sauvé dans l'Orient que par son bras et par son génie.

Tandis que Claude, occupé de la guerre des Goths, s'était vu forcé de laisser l'Asie sous les lois de la reine de Palmyre, Zénobie, qui s'était formé un parti en Égypte par les intrigues d'un habitant d'Alexandrie nommé Timagène, envoya dans cette contrée une armée de soixante-dix mille hommes sous les ordres de Zabdas, général habile. Les Égyptiens furent promptement vaincus par lui; mais Probatus, qui commandait une des flottes de Claude, informé de cet événement, débarqua des troupes qui remportèrent d'abord quelques avantages sur les Palmyréniens. Ce succès ne fut pas de longue durée: Zabdas rallia son armée, livra bataille à Probatus, le défit, le tua; et, depuis cette victoire jusqu'au règne d'Aurélien, toute l'Égypte reconnut les lois de Zénobie, qu'on appelait la reine d'Orient, et qui faisait porter à ses fils la couronne et le titre d'empereurs romains.

Aurélien, triomphant des obstacles que les Barbares opposaient à sa marche, traversa, en les combattant, l'Esclavonie, la Thrace, s'arrêta quelques jours à Byzance, et descendit dans l'Asie Mineure à la tête d'une forte armée. Il se rendit facilement maître de toute la Bythinie, où les efforts de Zénobie n'avaient pu réunir qu'un faible parti. En Cappadoce, tout se

soumit à lui. La ville de Tyane seule refusait de lui ouvrir ses portes, et il avait juré de la détruire. Un des habitants de cette ville trahit ses concitoyens, et introduisit l'empereur dans ses murs. Profitant de la trahison, mais détestant le traître, il l'envoya au supplice. La consternation régnait dans Tyane; malgré son serment, Aurélien l'épargna. La superstition du temps fit croire et écrire que l'ombre d'Apollonius lui était apparue et avait désarmé son courroux.

L'empereur rencontra près d'Antioche, sur les bords de l'Oronte, l'armée de Zénobie. Une cavalerie pesamment armée composait la principale force de la reine; elle passait pour être très-supérieure à celle des Romains. L'empereur, pour la vaincre, usa de stratagème : il ordonna aux siens de *fuir* devant cette cavalerie, qui, trompée par cette ruse, les poursuivit avec une ardeur imprudente. Lorsqu'il la vit fatiguée par une longue course et par le poids de ses armes, il la fit charger par des troupes fraîches; elle fut promptement enfoncée et mise en déroute.

Ce premier succès intimida les Palmyréniens, qui évacuèrent Antioche, et se retirèrent sous Émèse. Zénobie y attendait les Romains, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, commandée, sous ses ordres, par Zabdas, dont la victoire avait jusque-là toujours suivi les drapeaux. Le sort de l'empire semblait dépendre du succès d'une bataille. Elle fut longue, sanglante et terrible : des deux côtés les chefs avaient une grande gloire à soutenir; ils s'en montrèrent dignes. Aurélien, indigné de voir une femme lui disputer l'empire, l'attaquait avec fureur. Zénobie, encourageant ses troupes par sa présence, étonnait ses ennemis par son courage, et leur faisait oublier son sexe. La fortune parut d'abord se prononcer pour elle : sa cavalerie mit en déroute celle d'Aurélien; mais, trop ardente dans la poursuite de cet avantage, elle dégarnit les flancs de l'infanterie syrienne. Les légions romaines, profitant de cette faute, enfoncèrent les Palmyréniens; en vain Zénobie et Zabdas, combattant eux-mêmes

comme des soldats, voulurent retarder leur défaite : jamais l'infanterie asiatique n'avait résisté avec succès aux légions belliqueuses d'Europe. La reine, vaincue, perdit la plus grande partie de ses troupes, et se renferma dans Palmyre.

L'empereur, attaché depuis son enfance au culte du soleil, attribua sa victoire à la protection de ce Dieu; il lui offrit des sacrifices dans Émèse, et l'idole du lâche Héliogabale reçut l'encens d'Aurélien.

Les rigueurs exercées à Rome par l'empereur avaient répandu dans l'Asie l'effroi de son nom. Sa douceur surprit d'autant plus qu'elle était moins attendue. Son intérêt l'emporta sur son caractère; il ne punit aucun des partisans de Zénobie dans Antioche, attribua leur défection à la nécessité, et affermit son pouvoir par la clémence.

L'empereur, qui devait la plupart de ses succès à sa rapidité, ne voulut pas laisser à la reine d'Orient le temps de se relever de sa chute, et de rassembler contre lui de nouvelles forces. Il la poursuivit sans relâche; mais sa marche fut souvent arrêtée par les Arabes-Bédouins, également prompts dans l'attaque et dans la retraite. Ils le harcelaient sans cesse, enlevaient ses corps détachés, s'emparaient de ses vivres, pillaient ses bagages, et disparaissaient avant qu'on pût se rallier pour les repousser et les punir.

Aurélien, infatigable, continua sa route en combattant chaque jour ces essaims de Barbares; et, malgré les obstacles que lui opposaient leur nombre, la chaleur du climat, l'aridité des déserts et la difficulté des subsistances, il arriva sous les murs de Palmyre, et l'assiégea.

Palmyre, appelée Tadmor dans l'Orient, avait été bâtie par Salomon sur un terrain fertile qui se trouvait isolé dans les déserts de Syrie, comme une île ombragée, verte et fleurie, au milieu d'un océan de sables. Elle avait reçu son nom du grand nombre de palmiers qui la rafraîchissaient par leur ombre et rendaient son climat tempéré. Le sol qui l'entou-

rait, arrosé par plusieurs sources, produisait en abondance du blé et des fruits.

Palmyre, située entre l'empire romain et l'empire des Perses, séparée d'eux par des déserts, s'en rapprochait par les liens du commerce. Sa situation assurant son indépendance et bornant son ambition, elle fut longtemps libre, heureuse et riche. La neutralité que lui permirent les Parthes et les Romains augmenta sa population et son opulence; la paix et la richesse y introduisirent les arts qui la décorèrent de palais élégants, de nobles portiques, de temples magnifiques : ses ruines attirent encore les voyageurs.

Trajan, dont l'ambition ne pouvait être arrêtée que par les bornes du monde, soumit cette contrée à son pouvoir; Odénat, à la tête d'un corps de Sarrasins, s'en empara et l'illustra par ses armes; enfin le génie de Zénobie porta au plus haut degré la gloire et le malheur de sa patrie.

Palmyre, élevée par ses conquêtes au rang de capitale de l'Orient, devint la rivale de Rome; mais elle paya cher cette gloire trompeuse. Un instant de grandeur effaça plusieurs siècles de prospérité; et, en peu d'années, il ne resta de sa puissance passagère qu'un nom et des débris.

Cette ville, dernier asile d'une grande reine, résista longtemps aux efforts des maîtres du monde : tout l'or de Zénobie semblait s'être changé en fer pour la défendre. Elle inspirait aux habitants son courage opiniâtre. Dans les premières attaques, l'empereur fut blessé d'un coup de flèche; il écrivait au sénat : « Le peuple romain ne parle qu'avec mépris de la « guerre que je soutiens contre une femme; il ne connaît ni « le caractère ni les ressources de Zénobie : les moyens rassemblés par elle pour se défendre sont immenses; Palmyre « tout entière n'est plus qu'un arsenal de glaives, de dards, « de pierres et d'armes de tout genre. Ses murs sont garnis « de balistes et de catapultes; d'autres machines de guerre « nous lancent continuellement des feux. Le désespoir de « Zénobie augmente son courage, et je n'espère en triompher

« que par la protection des divinités tutélaires de Rome, qui « jusqu'à présent ont favorisé nos armes. »

Il paraît même qu'Aurélien n'était pas pleinement rassuré par cette faveur des dieux. Peu certain de la victoire, il essaya la négociation, et offrit à la reine de Palmyre des conditions honorables, si elle voulait se soumettre et renoncer à toute prétention à l'empire. Il lui proposait une retraite paisible, une riche indépendance, et assurait aux habitants de Palmyre la conservation de leurs priviléges.

La fière Zénobie lui répondit en ces termes : « Zénobie, « reine d'Orient, à Aurélien Auguste. Ce n'est point par des « écrits, ce n'est que par les armes que l'on peut obtenir la « soumission que vous exigez : vous osez me proposer de me « rendre à vous ! N'oubliez pas qu'autrefois Cléopâtre a pré- « féré la mort à la servitude. Les Sarrasins, les Perses, les « Arméniens marchent à mon secours ; que ferez-vous contre « leurs forces et les miennes réunies, vous que des voleurs « arabes ont plus d'une fois effrayé? Lorsque vous me verrez « marcher à la tête de mes alliés pour vous combattre, vous « cesserez sans doute de m'envoyer des ordres insolents, « comme si vous étiez déjà mon vainqueur et mon maître. »

Cette réponse enlevant à l'empereur tout espoir d'engager la reine à capituler, il pressa vivement le siége, et ne put cependant par la force triompher du courage de la garnison. Informé de l'approche des Perses, il marcha contre eux et les défit en bataille rangée ; ses trésors, prodigués à propos, séduisirent les Sarrasins, les Arméniens, et les rangèrent dans son parti. Palmyre, privée de secours, se défendit encore longtemps ; mais une affreuse disette mit enfin un terme à la résistance de Zénobie. Ne pouvant plus défendre sa capitale, elle voulut au moins échapper à la captivité : chargée de ses pierreries, montée sur un chameau rapide, elle sortit de Palmyre, favorisée par les ombres de la nuit, trompa la vigilance des postes romains et gagna l'Euphrate, espérant trouver un asile en Perse ; mais Aurélien, informé de sa fuite, la fit poursuivre

par un corps de cavalerie qui l'atteignit au moment où elle s'embarquait pour traverser le fleuve. Lorsque cette illustre captive parut devant son vainqueur, il lui reprocha d'avoir bravé témérairement la puissance des empereurs romains. « Je vous reconnais pour empereur, lui dit-elle ; mais Gallien « et ses pareils ne m'ont jamais paru dignes du trône qu'ils « laissaient renverser et que j'ai soutenu. »

Aurélien, maître de Palmyre, qui implorait sa clémence, accorda la vie aux habitants ; mais il les dépouilla de leurs richesses. Revenu à Émèse, il soumit au jugement d'un tribunal le sort de Zénobie et de ses partisans. Les soldats romains demandaient avec fureur la mort de cette reine. Zozime prétend que, cédant alors à l'excès de ses malheurs, et démentant sa grandeur passée, elle acheta la vie par une lâcheté, rejeta sur ses ministres les fautes de son ambition, et livra même Longin à la mort, en l'accusant d'avoir dicté la lettre dont la hauteur irritait Aurélien. Vopiscus croit, avec plus de probabilité, qu'elle dut la conservation de ses jours à la générosité de l'empereur, qui résista aux clameurs de ses soldats féroces, trouvant honteux de ternir son triomphe par la mort d'une femme vaincue. Ce qui est certain, c'est que Longin périt, et que Zénobie, perdant son courage avec le trône, ne soutint pas la fierté de ses résolutions, consentit à vivre, et orna le triomphe d'Aurélien. Son fils Vaballath partagea sa captivité ; les deux autres périrent : on ignore si leur mort fut naturelle ou violente.

Lorsque l'empereur fut revenu à Antioche, il apprit que les Palmyréniens, soulevés par un parent de Zénobie, reprenaient de nouveau les armes. Obligé de les vaincre encore, il se livra contre eux à toute la violence de son caractère ; et, après avoir pris d'assaut cette malheureuse ville, il en fit passer tous les habitants au fil de l'épée, sans épargner l'enfance ni la vieillesse.

Un ami de Zénobie, nommé Firmus, qui avait acquis d'immenses richesses en Égypte par le commerce, venait d'exciter les Égyptiens à la révolte, de lever des troupes, et de prendre

le titre d'Auguste. Aurélien conduisit son armée contre lui, le vainquit, l'assiégea dans Alexandrie, le prit et le fit périr dans d'affreux tourments. La lettre qu'il écrivit au sénat pour l'informer du succès de cette expédition, prouve à quel point le peuple romain, amolli, déchu de sa gloire, avait perdu sa dignité : « Pères conscrits, disait Aurélien, je me charge de dé« livrer Rome de toute inquiétude; occupez-vous des jeux, « des spectacles, des courses de chars et des combats du « cirque. L'intérêt public est mon affaire; les vôtres, ce sont « les plaisirs. »

L'empereur, maître de l'Orient, n'avait plus à combattre que Tétricus, qui gouvernait depuis plusieurs années la Bretagne, la Gaule et l'Espagne. Cette guerre contre des peuples plus belliqueux que les Asiatiques le menaçait de plus grands périls, et lui offrait plus d'obstacles à vaincre ; mais la fortune, qui secondait son habileté, le délivra promptement d'un concurrent redoutable. Tétricus, parvenu au pouvoir suprême, s'en était dégoûté : l'humeur inconstante des Gaulois, leur turbulence, leurs révoltes continuelles, leurs conspirations fréquentes, les invasions sans cesse renouvelées des Barbares, les fatigues de la guerre, les ennuis du trône lui faisaient regretter les douceurs de la vie privée. Regardant Aurélien plutôt comme son libérateur que comme son rival, il lui écrivit pour l'inviter à rompre les chaînes brillantes qui le retenaient malgré lui sur un trône dont il aspirait à descendre. En effet, il voulait éviter les malheurs d'une guerre civile, et rendre à l'empire, en abdiquant, l'unité, la force et la paix. Mais les grands, les peuples et les légions refusaient d'y consentir, et le forçaient, contre ses penchants, à régner et à combattre.

Après quelques succès divers et balancés, les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Tétricus, ayant fait de vains efforts pour déterminer la sienne à un accommodement, la quitta au milieu de la nuit ; fuyant les grandeurs avec plus d'empressement qu'il ne les avait poursuivies, il vint se rendre à Aurélien, et lui remettre

un pouvoir qu'il avait trop glorieusement exercé pour qu'on pût l'accuser de faiblesse lorsqu'il s'en dépouillait.

Son départ n'ébranla point l'opiniâtre résolution de ses troupes ; et les Gaulois, dans l'espoir de se rendre indépendants de Rome, combattirent avec acharnement : mais le génie d'Aurélien triompha de leur résistance ; ils furent vaincus et forcés de se soumettre. Les Bretons et les Espagnols déposèrent leurs armes ; et l'empereur, après avoir conquis l'Orient et pacifié l'Occident, rentra triomphant dans Rome.

Une foule de captifs, Bactriens, Sarrasins, Goths, Alains, Francs, Vandales et Perses, ornaient son triomphe. On y voyait les chars de Sapor, d'Odénat et du roi des Goths ; celui d'Aurélien était traîné par quatre cerfs. Tétricus et son fils, revêtus des ornements impériaux, le suivaient à pied ; enfin, tous les regards se tournaient avec un sentiment d'admiration et de pitié sur l'illustre et infortunée Zénobie : sa tête était ornée d'un diadème ; une chaîne d'or liait ses mains ; un grand nombre d'esclaves soutenaient sa robe, tellement chargée de pierreries, qu'elle pouvait à peine marcher. Après avoir subi ce supplice, plus cruel pour une reine que la perte de la vie, Zénobie se retira dans une terre en Italie, que l'empereur lui donna en apanage. Dans la suite, elle vécut à Rome en dame romaine ; on prétend même qu'elle épousa un sénateur. Saint Jérôme, dans le quatrième siècle, vit encore ses descendants. Son fils Vaballath obtint une principauté en Arménie : l'empereur confia à Tétricus l'administration d'une province de l'Italie : « Convenez, mon collègue, lui dit-il un jour en riant, « qu'il est plus doux de gouverner une partie de l'Italie que « de régner dans les Gaules. »

Vainqueur de tous ses rivaux, triomphant des Barbares, restaurateur de l'empire, dont il avait réuni les membres épars, Aurélien, toujours actif dans la paix comme dans la guerre, employa ses loisirs à corriger la lenteur des procédures, à punir les concussionnaires, à réprimer le scandale des débauches publiques. Les faux monnayeurs étaient alors

si nombreux, que, poursuivis par les lois de l'empereur, ils réunirent en corps d'armée leurs agents et leurs complices, et, sous les ordres de Félicissime, leur chef, opposèrent une telle résistance, que leur défaite coûta la vie à plus de mille soldats.

Aurélien, attaché au culte superstitieux des idoles, persécuta les chrétiens.

Dans le commencement de son règne, on avait admiré la tempérance et la simplicité de ses mœurs : son palais n'avait pas plus de faste que son camp ; mais, enivré d'orgueil, après ses conquêtes, et vaincu par les voluptés de cet Orient qui corrompit tant de grands hommes, il étala dans Rome tout le luxe asiatique ; et, bravant les antiques préjugés du peuple romain, il ceignit le premier sa tête du diadème. Sa justice imprimait le respect, ses talents attiraient l'estime ; sa rigueur inspirait la crainte. On l'admirait, mais on ne l'aimait pas, et la vie d'un prince est moins sûrement défendue par la force de sa garde que par l'amour de ses peuples ; Aurélien ne tarda pas à l'éprouver.

Un nouvel armement des Perses le décida à marcher contre eux. Arrivé en Thrace, il apprit que son affranchi Mnesthée, abusant de sa confiance, s'était permis des excès répréhensibles. Irrité contre lui, il le menaça d'un juste châtiment : Mnesthée, connaissant trop l'empereur pour ne pas savoir qu'avec lui l'effet suivait toujours la menace, résolut de le perdre pour se sauver. Il contrefit sa signature, et la mit au bas d'une liste de proscription où il plaça les noms des principaux officiers de l'armée. Ces officiers, auxquels le perfide la montra, conspirèrent contre l'empereur, profitèrent d'un moment où il marchait peu escorté près de Byzance, se jetèrent sur lui et l'assassinèrent [1]. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné cinq. Politique habile, soldat intrépide, grand capitaine, administrateur rigide, il mérita plus d'éloges que d'affection. Les auteurs satiriques du temps disaient qu'on ne

[1] An de Jésus-Christ 275.

pouvait pas choisir un plus grand médecin pour les maux de l'état, mais qu'il ordonnait trop fréquemment la saignée.

Au reste, dans un temps de corruption, au milieu des calamités d'une anarchie militaire, on ne pouvait peut-être contenir que par la crainte cette foule d'hommes ambitieux et cupides que n'arrêtaient plus les lois ni la vertu.

Rigoureux pour les grands, il fut doux et clément pour les peuples, pourvut largement à leurs besoins ; et, aux distributions accoutumées d'argent et de farine, il ajouta souvent des dons magnifiques en vin, en viandes et en étoffes. « Le « peuple, bien nourri et bien vêtu, disait-il, est toujours gai « et facile à gouverner. »

Ses bienfaits s'étendirent dans les provinces ; il répara leurs pertes, embellit leurs villes : Dijon fut bâtie par lui, et l'antique *Genabum* dont il releva les murs porta son nom ; on reconnaît encore son origine dans celui d'*Orléans*. Enfin quelques taches d'orgueil ne peuvent ternir la gloire d'un homme qui sauva sa patrie. L'empire renversé était déchiré par trente tyrans ; les Barbares pillaient et ravageaient ses provinces ; Aurélien parut, et le colosse romain rassemblant ses membres dispersés, se releva sur sa base antique, épouvantant encore l'univers, étonné de sa grandeur et de sa force.

CHAPITRE XXXVI.

TACITE.

(An de Rome 1027. — De Jésus-Christ 275.)

Punition et mort de Mnesthée. — Honneurs rendus à Aurélien. — Contestation entre le sénat et l'armée pour les élections. — Interrègne de huit mois. — Élection de Tacite par le sénat. — Son gouvernement. — Son départ pour l'armée. — Sa victoire sur les Scythes et les Goths. — Révolte et mort de Maximin. — Mort de Tacite.

Lorsque le crime fut consommé, l'artifice de Mnesthée ne tarda pas à être découvert, et l'armée, furieuse contre ce

traître, le livra aux bêtes féroces. La mort désarma l'envie : on oublia les rigueurs d'Aurélien, on ne se souvint que de ses grandes qualités ; et les soldats, qu'il avait si longtemps conduits à la victoire, lui érigèrent un tombeau et un temple sur le lieu même où il avait péri. Le peuple gémit de sa perte ; le sénat, qui le voyait avec crainte sur le trône, le plaça avec joie au rang des dieux.

Depuis la chute de la république, les armées avaient toujours disputé au sénat et au peuple le droit de disposer du trône. A cette époque, une contestation tout opposée s'éleva entre eux : la crainte des discordes civiles et de l'anarchie militaire frappait tous les esprits. Tous les chefs de l'armée résolurent unanimement de déférer au sénat la nomination d'un empereur ; et le sénat, à son tour, convaincu que le sceptre ne serait qu'un honneur illusoire s'il n'était reconnu et appuyé par la force, craignit de faire un choix désapprouvé par les troupes, et chargea l'armée de donner un chef à l'empire. Ces refus mutuels se prolongèrent pendant huit mois, et ce qui est encore plus singulier que cet étrange combat, c'est que durant cet interrègne aucun désordre ne troubla la paix de l'empire. On eût dit que du fond de son tombeau l'ombre imposante d'Aurélien maintenait l'ordre, contenait les factions et ordonnait l'obéissance.

Enfin, le consul Cornificius Gordianus ayant représenté aux sénateurs l'impossibilité de laisser plus longtemps sans chef un empire si vaste, dont les Barbares menaçaient de tous côtés les frontières, les suffrages se réunirent en faveur de Tacite, personnage consulaire, vieillard vénérable. Il s'était distingué dans sa jeunesse par son courage, dans son âge mûr par sa sagesse : son caractère était doux et grave, son esprit éclairé et modeste, ses mœurs simples et pures. Il se défendit longtemps d'accepter le fardeau dont on voulait le charger : « Craignez, pères conscrits, disait-il, en « choisissant un vieillard, d'attirer des revers à l'empire, et « de m'exposer moi-même à une fin tragique que jusqu'à

« présent ma fortune et ma prudence m'ont fait éviter. »

— « Les suffrages du sénat, lui répondit Métius Falconius, « prouvent sa sagesse; nous avons choisi un empereur dont « l'âge nous assure qu'il nous gouvernera en père; son expé- « rience ne nous laisse craindre aucune démarche violente et « inconsidérée, et nous sommes certains, Tacite, que vous « réglerez toujours votre conduite sur celle que vous auriez « conseillée aux princes sous lesquels vous avez vécu. En « vain nous objecterez-vous la faiblesse et les infirmités de « votre âge : souvenez-vous du mot de Sévère : Ce ne sont « point les pieds, c'est la tête qui gouverne; nous avons be- « soin de votre âme et non de votre corps. Régnez donc, Ta- « cite Auguste; mais, je vous en conjure, ne donnez point le « titre de César à vos enfants; ils sont les héritiers de votre « patrimoine, et non de l'empire. Vous ne devez pas disposer « du sénat et du peuple romain comme de vos fermes et de « vos esclaves; imitez Nerva, Trajan, Adrien; choisissez, « adoptez un successeur digne de vous et de nous; préférez « les intérêts de l'état à ceux de votre famille. »

Tacite, vaincu, se soumit et accepta l'empire. Ælius, préfet de Rome, le conduisit au Champ-de-Mars, où les prétoriens et le peuple s'étaient assemblés : « Citoyens et soldats, dit-il, « le sénat vous propose pour empereur l'illustre Tacite; après « nous avoir longtemps éclairés par ses conseils, il va nous « gouverner par ses lois. » L'empereur prouva sa reconnaissance au sénat en relevant sa dignité; il lui rendit les attributions qu'il tenait d'Auguste, le droit de décider de la paix et de la guerre, de recevoir les ambassadeurs des princes étrangers, et de nommer les gouverneurs de la plus grande partie des provinces.

Le sénat, trop fier d'un triomphe précaire, manifesta imprudemment la joie que lui causait une révolution plus brillante que solide; il écrivit aux sénats de Carthage, de Trèves, d'Antioche, de Milan, de Corinthe, d'Athènes : « Le grand « changement dont nous vous informons vous en annonce

« un aussi favorable pour vous-mêmes ; car nous ne cher-
« chons à recouvrer nos droits que pour vous rendre et vous
« garantir les vôtres. »

Mais ce retour aux anciens principes de justice et de liberté eut peu de durée. Les mœurs publiques ne le soutenaient pas, et on ne le devait qu'à la modération passagère des chefs de l'armée, dont l'ambition ne pouvait longtemps rester assoupie.

Tacite, pendant le peu de mois qu'il régna, réalisa les espérances qu'il avait données et les promesses qu'il avait faites. Déférant pour les avis du sénat, il mit ordre à la confusion des lois, maintint la justice sans rigueur et sans faiblesse; punit les faux monnayeurs, supprima les lieux publics de débauches, réprima les excès du luxe, et, loin d'enrichir sa famille aux dépens de la fortune publique, il versa dans le trésor cinq millions de son propre bien. Il avait sollicité le consulat pour son frère Florien ; on l'informa que les sénateurs lui avaient refusé leurs suffrages : « Eh bien ! répondit l'empereur sans « s'émouvoir, ce refus me prouve que le sénat connaît bien « le prince qu'il a choisi. »

Les Scythes et les Goths, recommençant leurs incursions, se répandaient dans le Pont, dans la Cilicie, dans la Cappadoce. Tacite, consultant plus ses devoirs que son âge, partit de Rome et se mit à la tête de l'armée, qui confirma par ses acclamations le choix du sénat, moins peut-être pour honorer le prince que pour rappeler ses propres prétentions. L'empereur attaqua les Barbares, les battit en plusieurs rencontres, et les chassa d'Asie. Indulgent pour les faiblesses, il se montrait inflexible contre le crime : les complices du meurtre d'Aurélien furent envoyés par lui à la mort.

Ayant confié le gouvernement de Syrie à un de ses parents, nommé Maximin, cet homme ambitieux et cupide, loin de justifier son choix par sa conduite, souleva contre lui le peuple et les soldats ; ils le tuèrent. Tacite voulut sévir contre les coupables ; sa sévérité excita la haine de plusieurs officiers qui

conspirèrent contre lui et le poignardèrent. Il perdit la vie près de Tyane, à cinquante-six ans : il n'avait occupé le trône que six mois.

Son règne fut celui des lois ; il n'aurait point redouté le jugement sévère d'un historien tel que ce Tacite dont il se glorifiait de descendre, et dont il fit copier et répandre les ouvrages dans toutes les bibliothèques de l'empire. Ami des lettres, il les protégea et les cultiva. Aucun acte arbitraire ne souilla sa vertu ; il respectait l'autorité du sénat et la liberté du peuple ; et, si Aurélien releva l'empire, on peut dire que Tacite ressuscita quelques moments la république.

CHAPITRE XXXVII.

PROBUS.

(An de Rome 1028.—De Jésus-Christ 276.)

Probus est proclamé empereur par l'armée. — Son origine. — Sa vie privée et publique. — Élection et mort de Florien, frère de Tacite. — Déférence de Probus pour le sénat. — Ses victoires dans les Gaules et en Illyrie. — Son entrevue avec les ambassadeurs de Varanne. — Paix entre Probus et Varanne. — Révoltes parmi les légions. — Travaux de Probus. — Mort de Probus.

Après la mort de l'empereur, la conduite des armées prouva que leur modération, produite par la fatigue des discordes civiles, n'était que momentanée. Les principaux officiers des troupes qui se trouvaient en Cappadoce, s'étant concertés, rassemblèrent les légions et leur représentèrent la nécessité d'élire un empereur digne de leurs suffrages par sa vaillance, par sa justice, par son expérience et par sa probité. Dès que ce mot de *probité* eut frappé les oreilles des soldats, ils s'écrièrent tous : « Nous voulons que Probus soit empereur! » Cette acclamation unanime fit à la fois son élévation et son éloge.

Probus, âgé alors de quarante-quatre ans, était né d'une famille obscure, en Pannonie. Son père était laboureur, et

Probus employa sa première jeunesse à cultiver la terre, qu'il devait un jour gouverner. Enlevé à cette vie paisible par les lois militaires, il ne dut son avancement qu'à son courage. Forçant les retranchements ennemis, montant le premier sur les remparts des villes assiégées, abattant sous ses coups les Barbares les plus signalés par leur force et par leur audace, il arracha de leurs mains Valérius Flaccus, son général, parent de Valérien, et lui sauva la vie. Ayant tué dans un combat singulier Aradion, célèbre en Afrique par son courage, il honora la valeur du vaincu en lui élevant un monument; bientôt il s'acquit le renom du plus brave des Romains.

Des couronnes civiques, des bracelets, des colliers d'or, nobles prix de ses exploits, furent longtemps ses seules richesses; il refusait sa part du butin, et ses compagnons furent obligés d'user de violence pour lui faire accepter un superbe coursier enlevé au roi des Alains.

Valérien, dont le principal talent fut de discerner et de placer le mérite, l'éleva au rang de tribun, et lui écrivit cette lettre honorable : « Quoique je me hâte de vous donner le « prix dû à vos nombreux services et à vos brillantes actions, « vous êtes si prompt à mériter, que je parais lent à récom« penser. »

Ses talents, sa fermeté, son incorruptible justice forcèrent Gallien même à conserver pour lui des égards et presque du respect. Aurélien lui accorda sa confiance, le revêtit d'emplois importants, prévit sa haute fortune, et lui écrivit un jour : « Recevez, pour prix de mon estime, le commandement de la « dixième légion que Claude autrefois m'avait confié; ce « corps est heureux : il semble que sa prérogative soit de « n'avoir pour commandants que des chefs destinés à devenir « empereurs. »

Enfin, lorsque le vertueux et modeste Tacite refusait d'accepter le fardeau de l'empire, il invita le sénat à le déposer dans les mains justes et fermes de Probus. Les ambitieux sans talents ne voient que les avantages et les jouissances du pou-

voir suprême; l'homme qui en est digne en connaît seul les devoirs, les peines et les périls. Probus, loin de remercier l'armée de l'honneur qu'elle lui déférait, voulut d'abord le refuser : « Soldats, dit-il, réfléchissez au choix que vous faites. Si « vous espérez un chef qui favorise vos passions, qui auto- « rise la licence, qui permette l'oisiveté, vous vous trompez. « Pesez mûrement mes paroles. Si vous persistez à me vou- « loir pour empereur, je vous préviens que je serai inflexible « contre la débauche, inexorable pour le crime; que vos bras « seront sans cesse employés à combattre ou à travailler, et « qu'enfin je saurai rendre à l'antique discipline toute sa vi- « gueur. »

L'austérité de ses paroles ne changea point l'opinion, et des cris unanimes le forcèrent d'accepter le rang suprême.

Dans le même temps une autre armée, qui combattait les Goths, près de Bysance, élut pour empereur son commandant Florien, frère de Tacite, et sa nomination fut d'abord confirmée à Rome par le sénat et par le peuple. Florien, s'occupant plus de son intérêt que de celui de l'état, conclut une paix désavantageuse avec les Goths, acheta leur éloignement, et marcha contre Probus. Après quelques actions peu importantes, les soldats de Florien se révoltèrent et le tuèrent.

Probus, délivré de ce concurrent, écrivit au sénat, reconnut les droits et l'autorité de ce corps, l'assura qu'il n'avait pris la pourpre que par contrainte, forcé de céder à la violence que lui faisaient les troupes, et qu'il se soumettrait avec respect au choix que feraient les sénateurs. Cette déférence modeste causa d'autant plus de satisfaction au sénat, qu'il parut, par ce moyen, donner ce qu'il ne pouvait refuser, et le consul Manlius Émilius fut universellement applaudi, lorsqu'en proposant de confirmer le choix de l'armée, il exprima le vœu du sénat en ces termes : « Nous espérons tous que Probus gou- « vernera la république comme il l'a servie. »

L'empereur poussa encore plus loin que Tacite son respect pour le premier corps de l'état; il lui abandonna sans restric-

tion toute l'administration civile de l'empire, ne se réserva que le commandement des armées, et soumit même à la révision du sénat les jugements rendus et les décisions prises par les ducs (*duces*), commandants militaires des provinces.

Le commencement de son règne fut signalé par un acte de justice et par un acte de générosité : il fit périr les meurtriers de Tacite et accorda une pleine amnistie aux partisans de Florien.

Plus occupé de remplir les devoirs du trône que de jouir à Rome de son éclat, l'empereur conduisit son armée dans la Gaule : les peuples du Nord et de la Germanie, formés en confédération, sous les noms de Francs, de Vandales, de Bourguignons, ayant dévasté une partie des Gaules, cherchaient à s'établir dans cette fertile contrée. Probus, aussi rapide que César, les attaqua, les battit successivement, reprit sur eux soixante-dix villes, leur livra trois grandes batailles ; et, après les avoir chassés au delà du Rhin, et leur avoir tué quatre cent mille hommes, il les poursuivit en Germanie, livra leur pays au pillage, reprit sur eux les fruits de leurs rapines, punit leurs barbares excès en mettant leurs têtes à prix, et les força enfin de déposer leurs armes et de se soumettre : « Pères conscrits, écrivit-il au sénat, nous n'avons laissé aux vaincus « qu'un sol dépouillé. Leurs richesses sont à nous; leurs « bœufs labourent nos terres ; leurs troupeaux nourrissent « nos soldats ; leurs haras remontent notre cavalerie ; nos « greniers sont pleins de leurs blés. Les immortels ont daigné « confirmer le jugement que vous avez porté de moi ; neuf « rois sont venus se prosterner à mes pieds ou plutôt aux « vôtres. La Gaule est délivrée, la Germanie subjuguée ; « ordonnez donc de solennelles actions de grâces aux dieux. »

La reconnaissance des villes de la Gaule délivrées lui avait offert un grand nombre de couronnes d'or. Il les envoya au sénat, et les consacra à Jupiter. Revenu à Rome, il exerça le consulat avec l'assiduité, la justice et la simplicité d'un ancien Romain. L'année suivante, il marcha dans l'Illyrie que pil-

laient les Sarmates : les Barbares furent vaincus et chassés. La terreur de son nom délivra, sans combat, la Thrace de la présence des Goths. La victoire suivait partout ses armes : les belliqueux habitants des montagnes de la Cilicie, qu'on nommait alors les Isaures, lui opposèrent plus de résistance : autrefois, couvrant la mer de leurs vaisseaux, ils avaient fait trembler Rome. Pompée, en les soumettant, leur dut sa gloire. Depuis, profitant des désordres de l'empire, ils reprirent leur audace, leur indépendance, ravagèrent la Pamphilie, la Lydie, parcourant la terre en brigands et les mers en pirates. Probus en triompha, tua Lydius leur chef, et les poursuivit jusque dans leurs cavernes : leur opiniâtreté céda à sa constance ; ils lui livrèrent leurs forts et se soumirent.

Un peuple jusque-là inconnu, les Blemmyes, sortis de l'Éthiopie, répandaient la terreur en Égypte, et s'étaient emparés, dans la Thébaïde, des villes de Coptos et de Ptolémaïde. Les lieutenants de Probus les subjuguèrent. Il manquait à la gloire de l'empereur d'abaisser l'orgueil des éternels ennemis de Rome, les Parthes et les Perses, encore maîtres de l'Arménie. Probus, à la tête de son armée, marcha contre eux. Le roi Varanne II lui envoya une magnifique ambassade, espérant l'adoucir par ses présents, et lui imposer par l'appareil de sa puissance [1].

Les ambassadeurs trouvèrent Probus assis sur l'herbe, vêtu d'une simple casaque, portant sur la tête un bonnet de laine. Une purée de pois, quelques morceaux de viande salée étaient les seuls mets de sa table frugale. Il invita les fiers satrapes à partager ce modeste repas. Si la simplicité du chef des Romains les surprit, la hauteur menaçante de son langage les fit trembler. Ayant ôté son bonnet, et offert à leurs regards son front chauve et totalement dégarni de cheveux, il leur adressa ces paroles : « Dites à votre maître que, s'il ne répare pas « tous nos griefs, et s'il ne rend pas à l'instant tout ce qu'il

[1] An de Jésus-Christ 279.

« nous a enlevé, avant un mois il verra toutes les plaines de « son royaume aussi rases et aussi nues que ma tête. Je re« fuse vos présents ; cette faible partie de vos richesses nous « est inutile; elles seront toutes à nous, lorsque nous vou« drons nous en emparer. »

Varanne, effrayé par le récit de ses ambassadeurs, vint trouver lui-même l'empereur, et conclut la paix, en se soumettant à toutes les conditions qu'il voulut lui prescrire.

L'Orient étant pacifié, l'empereur voulut repeupler la Macédoine, la Thrace et le Pont, tour à tour dévastés par les Alains, par les Sarmates, par les Goths et même par les Romains. Il y transporta, pour y former des colonies, un grand nombre de prisonniers francs, bourguignons et vandales, avec une multitude de Bastarnes. Il espérait se servir utilement de ces Barbares en les éloignant de leur patrie, et en les disséminant dans les armées et dans les provinces. « Il faut, disait-il, « que leurs secours se sentent et ne s'aperçoivent pas. »

Tout lui obéit : les Francs seuls trompèrent sa prévoyance par une audace qui paraîtrait incroyable, si la suite des temps n'avait prouvé à l'univers qu'ils étaient destinés à le parcourir, à le vaincre et à se relever avec gloire des plus désastreux revers.

Cette troupe téméraire, exilée dans le Pont, se réunit, s'arme, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore, entre dans la mer Égée, ravage les côtes de l'Asie et de la Grèce, aborde en Sicile, pille la ville de Syracuse, éprouve un échec près de Carthage, perd la moitié de ses forces, garde son courage, franchit le détroit, conquiert partout des subsistances par ses armes, tourne l'Espagne, côtoie la Gaule, entre dans le Rhin, et, chargée de butin et de gloire, revoit enfin sa patrie. Cette Odyssée des premiers Français aurait mérité un Homère.

Probus pouvait pallier les maux de l'état, mais non les guérir ; on ne guérit pas de la décrépitude : l'empire romain, miné par la richesse, par la corruption et par les vices, s'é-

branlait, s'ouvrait, s'écroulait de toutes parts, malgré les efforts de quelques grands hommes qui, semblables à de robustes étais, soutenaient avec peine le faîte de cet édifice antique et colossal.

Les légions qui se trouvaient en Égypte, lasses d'un chef qui comprimait la licence et commandait l'ordre, se révoltèrent : elles élurent pour empereur leur général Saturnien. En vain il refusa ce dangereux honneur, en vain il répondit à leurs acclamations par ces seules paroles : « Hélas ! que voulez-vous ? en créant sans nécessité un empereur, vous ne « faites que priver la république d'un général utile. » L'armée persistant à vaincre ses refus, il tenta vainement de se dérober au trône, et se réfugia en Phénicie. La rébellion l'y poursuivit et le contraignit à régner. Probus lui promit sa grâce s'il déposait les armes. Saturnien voulait se soumettre ; ses troupes n'y consentirent pas, et le forcèrent de combattre. Il fut vaincu et tué près d'Apamée, emportant les regrets de l'empereur.

Une autre révolte éclata dans les Gaules et en Germanie : Bonose et Procule se revêtirent de la pourpre impériale. Le premier n'avait d'autre mérite aux yeux des soldats que de boire avec excès ; l'autre, né parmi les Francs, se vantait d'égaler Hercule, et ne l'imitait que par son inconstance et par l'excès de ses débauches : tous deux furent vaincus. Bonose s'étant étranglé et suspendu aux branches d'un arbre, Probus lui fit cette épitaphe satirique : *Ici pend une outre et non un homme.*

Les Germains livrèrent eux-mêmes Procule, qui subit la mort. Les Barbares, profitant de cette diversion, s'étaient révoltés dans la Thrace ; Probus les vainquit, les dispersa, et revint jouir à Rome d'un triomphe mérité.

Comme ce grand prince croyait, avec raison, que l'oisiveté était la source de la plupart des désordres qui avaient ébranlé l'empire, il occupa, pendant la paix, les soldats à de grands travaux, creusa des canaux, répara les routes, et fit planter en Pannonie, en Espagne et en Gaule, des vignes dont jus-

que-là on avait défendu la culture dans ces contrées. Ainsi les vins fameux qui alimentent aujourd'hui le luxe de nos Apicius modernes, doivent leur origine au plus frugal des empereurs romains.

Varanne, roi de Perse, faible à l'aspect du danger, avait repris son audace en voyant le péril s'éloigner : il menaçait de nouveau l'Arménie. L'empereur partit de Rome dans l'intention de le combattre. Arrivé en Pannonie, près de Sirmich, il voulut, par affection pour son pays natal, faire dessécher par ses troupes les marais nombreux qui en rendaient l'air insalubre. Jusque-là sa sévérité, imprimant le respect, avait maintenu son autorité ; mais, la poussant peut-être alors jusqu'à l'excès, il fatigua et souleva ses soldats : les châtiments aigrirent les esprits, une sédition éclata, et quelques-uns de ces factieux, aveuglés par leur rage, poignardèrent ce grand homme qui avait ressuscité leur gloire. Il périt à cinquante ans, après six années de règne[1].

L'armée sentit bientôt toute l'étendue de sa perte ; consternée de son crime ; elle éleva un monument à sa victime, et y grava cette épitaphe ; « Ci-gît l'empereur Probus. Il renversa tous les usurpateurs, triompha de tous les Barbares, « et se montra, par sa probité, digne de son nom. »

CHAPITRE XXXVIII.

CARUS ET SES DEUX FILS CARIN ET NUMÉRIEN.

An de Rome 1034. — De Jésus-Christ 282.

Élection de Carus. — Caractère de ses deux fils Carin et Numérien. — Victoire et mort de Carus.

Une des qualités qui caractérisent les grands princes, c'est la sagesse et l'habileté de leurs choix : ils confient les postes importants, non à ceux qui leur plaisent, mais à ceux qu'ils

[1] An de Jésus-Christ 282.

estiment ; ils veulent, non qu'on flatte leurs passions, mais qu'on serve leurs intérêts. Probus, comme Valérien, forma et plaça à la tête des légions un grand nombre d'habiles généraux dont les plus distingués, Carus, Dioclétien, Maximien, Constance et Galère parvinrent successivement à l'empire.

L'armée d'Orient élut pour empereur Carus ; il punit les meurtriers de Probus, et informa le sénat de son élection. Sa lettre était plus fière que modeste : « Vous devez, disait-il, « pères conscrits, approuver un choix qui tombe sur un « membre de votre ordre : notre conduite prouvera qu'on « doit préférer les lois d'un habitant de Rome à celles d'un « étranger. »

Carus, né à Narbonne, méritait plus d'estime par ses talents que par son caractère. Le sénat hésita quelque temps à confirmer sa nomination ; il redoutait les vices de Carin, son fils, jeune guerrier, brave, mais corrompu, débauché, cruel, et tellement vindicatif, qu'il donna la mort à plusieurs de ses anciens compagnons d'études, parce qu'ils lui avaient disputé avec succès le prix dans les écoles publiques.

Son frère Numérien, au contraire, se montrait humain, éclairé, modeste, et digne de régner. Les exercices militaires, les plaidoyers, les harangues, l'étude des anciens, la poésie, furent ses premiers jeux et ses uniques occupations. On comparait ses vers à ceux de Némésien, le plus estimé des poëtes de ce temps, et ses succès à la tribune lui avaient fait décerner par le sénat une statue portant une inscription qui lui donnait la palme de l'éloquence.

Après quelques débats, on souscrivit au choix de l'armée. Carus marcha contre les Sarmates qui étaient entrés en Pannonie, les battit, en tua seize mille, et leur fit vingt mille prisonniers. Après un court séjour à Rome, ayant confié à Carin le gouvernement des Gaules et de l'Espagne, il passa en Orient pour combattre les Perses, affaiblis alors par des divisions intestines. Ses succès furent rapides ; il prit Séleucie, Ctésiphon, et s'empara de la Mésopotamie. Le sénat lui dé-

cerna le nom de ***Persique:*** le roi de Perse lui envoya une ambassade pour obtenir la paix, et quelques historiens lui attribuent la réponse hautaine et menaçante que nous avons citée, comme faite aux ambassadeurs persans par Probus.

Carus prétendait pousser plus loin ses conquêtes, et se disposait à s'éloigner des bords du Tigre, méprisant d'anciens oracles qui avaient désigné la ville de Ctésiphon comme une barrière que les dieux défendaient aux Romains de franchir. Carus y périt d'un coup de tonnerre, et sa mort donna plus de force à la superstition.

Une lettre écrite au préfet de Rome par Calpurnius, secrétaire de l'empereur, peut faire croire que Carus périt sous d'autres coups que sous ceux de la foudre : « L'empereur, « écrivait-il, était malade; tout à coup un orage affreux éclate « avec des éclairs si vifs, avec des coups de tonnerre si vio- « lents, que l'épouvante répandue dans l'armée, jetant tout « en confusion, couvre d'un voile impénétrable les causes « réelles de l'événement qui nous consterne. Après un grand « éclat de foudre, on s'écrie que l'empereur est mort, et ses « esclaves, dans leur désespoir, brûlent sa tente. On le dit « frappé du tonnerre, mais il est plus vraisemblable qu'il a « succombé à sa maladie. »

Le vulgaire le crut en effet foudroyé; mais Numérien, son fils, et l'historien Vopiscus attribuèrent sa mort à l'ambition d'Aper, préfet du prétoire, qui l'assassina dans l'espoir de lui succéder.

Le règne de Carus dura sept mois, et ne fit connaître que son courage.

CHAPITRE XXXIX.

NUMÉRIEN ET CARIN.

(An de Rome 1034. — De Jésus-Christ 282.)

Partage du trône entre Carin et Numérien. — Affliction et mort de Numérien. — Élection de Dioclétien. — Mort d'Aper, assassin de Numérien. — Désordres de Carin à Rome. — Mort de Sabinus Julianus. — Bataille entre Carin et Dioclétien. — Victoire et mort de Carin.

Numérien, décoré du titre d'Auguste par son père, lui succéda, et partagea le trône avec son frère Carin. Absorbé par sa douleur filiale, il abandonna tout projet de conquête, accorda la paix aux Perses, et se mit en marche avec son armée pour retourner à Rome. Ce jeune prince, trop sensible, se livra tellement à son chagrin, que, suivant le rapport de tous les historiens, l'abondance de ses larmes produisit une si vive inflammation sur ses yeux, qu'elle le mit hors d'état de pouvoir supporter la lumière. L'armée, continuant sa route, traversa la Syrie et l'Asie Mineure : on portait Numérien, au centre des colonnes, dans une litière qu'on avait hermétiquement fermée pour que le jour ne pût blesser sa vue.

Arrius Aper, préfet du prétoire et son beau-père, commandait les troupes. Ce traître, dévoré par la soif de régner, ne pouvait parvenir au trône sans commettre un second crime : il poignarda la nuit Numérien, et tint sa mort cachée. On continuait de porter sa litière, entourée par la garde impériale. Un mystère profond couvrait le forfait ; l'odeur du cadavre dévoila l'affreuse vérité. Dès que le meurtre fut connu, on ne tarda pas à nommer le meurtrier. Aper, signalé par tous les soupçons, fut arrêté et enchaîné près des drapeaux, et l'armée, qui méprisait et haïssait Carin, se rassembla pour élire un empereur.

Tous les suffrages se réunirent en faveur de Dioclétien, soldat heureux, né dans l'obscurité. Son mérite seul l'avait élevé

au premier grade de l'armée et au commandement d'un des premiers corps de la garde. Dioclétien, salué empereur par une acclamation unanime, monte sur le tribunal qui lui était préparé, tire son glaive, atteste les dieux qu'il est innocent de la mort de Numérien, et tournant ensuite ses regards sur Aper : « Voilà, dit-il, l'auteur du crime. » A ces mots, il descend, court, se jette sur le traître, et lui enfonce son épée dans le sein, en répétant les paroles que Virgile place dans la bouche du héros troyen, lorsqu'il frappe un monstrueux sanglier : « Félicite-toi bien, Aper ; tu tombes sous la main du grand « Énée. »

Dioclétien, qui se montra toujours maître de lui-même, ne commit alors cette violence que par politique, et pour donner à sa puissance l'appui de la superstition. On savait qu'autrefois une druïdesse lui avait prédit dans la Gaule qu'il deviendrait empereur quand il aurait tué un sanglier. *Aper*, en latin, exprime le nom de cet animal ; et le nouveau César, en immolant le meurtrier de Numérien, parut à la fois punir un crime et accomplir un oracle.

Dioclétien s'établit d'abord à Nicomédie. Carin s'était rendu maître de Rome, où il renouvelait toutes les infamies des règnes de Caligula, de Néron et d'Héliogabale. Il proscrivait les sénateurs les plus distingués, immolait les magistrats, nommait aux plus hauts emplois les vils complices de ses débauches. Son palais était rempli d'histrions et de courtisanes. En peu de semaines, il se maria neuf fois. Le courage fut la seule qualité qui le distingua des lâches tyrans dont il suivait les traces, et il ne paraissait digne du trône que dans les camps.

Sabinus Julianus, à la tête de quelques légions, s'était fait proclamer empereur. Carin le combattit près de Véronne, et le tua de sa propre main. Il soutint avec vigueur ses droits contre Dioclétien, qui traversait l'Illyrie pour lui enlever l'empire. Les deux armées se livrèrent, dans la Mœsie, plusieurs combats dont les succès furent balancés ; une bataille générale

eut lieu près de Margum et du Mont-d'Or; le courage des deux partis rendit la fortune longtemps incertaine; enfin, elle se décida pour Carin : il resta maître du champ de bataille; et cette victoire, augmentant son orgueil, l'enhardit à de nouveaux excès. Plusieurs officiers, dont il avait outragé les femmes, soulevèrent les soldats contre lui, et l'assassinèrent. Ainsi, Carin dut sa victoire à son courage, et sa mort à ses vices. Il périt l'an 1035 de Rome, 283 de Jésus-Christ, après une année de règne.

CHAPITRE XL.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIEN, EMPEREURS; CONSTANCE, GALÈRE, CÉSARS.

(An de Rome 1035. — De Jésus-Christ 283.)

Origine et vie militaire de Dioclétien. — Son portrait. — Sa clémence pour l'armée d'Italie. — Association de Maximien à l'empire. — Guerre avec les Bagaudes. — Victoires de Maximien. — Piraterie de Carausius. — Sa condamnation à mort. — Son soulèvement en Bretagne. — Paix entre Maximien et Carausius. — Gouvernement de Carausius en Bretagne. — Victoires de Dioclétien. — Partage de l'empire entre quatre empereurs. — Association de Galère et de Constance à l'empire. — Domination de Dioclétien. — Changement dans l'état. — Modération de Constance. — Guerre au dehors. — Victoire de Constance. — Conquête de la Bretagne par Constance. — Mort de Carausius. — Bonheur sous le règne de Constance. — Tyrannie de Maximien. — Victores de Dioclétien — Guerre avec les Perses. — Défaite de Galère. — Sa victoire sur les Perses. — Soumission de Narsès. — Ambition de Galère. — Persécution du christianisme. — Retour et triomphe de Dioclétien à Rome. — Sa maladie et son abdication. — Abdication de Maximien. — Constance et Galère sont nommés Augustes. — Maximin Daza et Sévère sont nommés Césars. — Retraite de Dioclétien en Dalmatie. — Tableau de l'empire sous son règne.

Depuis que Rome, renonçant aux vrais principes de sa grandeur et de sa force, eut prodigué le titre de citoyen romain aux habitants des pays conquis, mêlé son sang avec celui des étrangers, et récompensé la valeur des Barbares qui

la servaient, en les honorant du consulat et du commandement des armées, on avait vu un Arabe, un Dace s'élever jusqu'au trône, enfin un esclave de Dalmatie devint le maître des Romains, et, fondant par son génie un nouvel état, une nouvelle ère, détruisit les derniers vestiges de la liberté romaine, et démembra, par une fausse politique, cet ancien empire, dont sa fortune et son courage avaient d'abord réuni toutes les diverses parties sous ses lois.

Dioclétien, né à Dioclée, village de Dalmatie, devait le jour à un esclave du sénateur Annulinus. Son maître l'affranchit; il suivit la carrière des armes, où la bravoure et la fortune effaçaient toute inégalité de naissance. Sa valeur, sa prudence, son esprit et son adresse lui méritèrent l'estime de ses chefs : il parcourut rapidement tous les grades, et parvint enfin à l'un de ces emplois en partie civils, en partie militaires, qui, dans les monarchies, donnent une grande influence, en ouvrant à ceux qui les exercent un libre et fréquent accès près de la personne du prince. Les empereurs, depuis quelque temps, las de l'esprit séditieux et inconstant des cohortes prétoriennes, les éloignaient d'eux, en laissaient quelques-unes à Rome, mêlaient les autres aux légions, et confiaient leur sûreté à une nouvelle garde, composée d'hommes dévoués qui faisaient seuls le service dans l'intérieur du palais : leur nom, tiré du mot *domus*, maison, était celui de *domestici*, honorable alors. On leur donnait pour commandants les personnages les plus distingués, dont les empereurs, suivant une ancienne coutume, marchaient entourés, et qui devaient leur faveur à leur dévouement : on appelait ceux-ci *comites*, compagnons du prince ; ces *comites*, qu'on appela depuis *comtes*, occupaient différentes places dans le palais. A l'époque de la mort de Numérien, Dioclétien se trouvait comte des domestiques, et commandait ainsi la garde intérieure.

La flatterie des auteurs païens et la haine des chrétiens ont également exagéré les qualités et les défauts de ce prince. Il serait difficile de s'en faire une juste opinion, en ne consultant que

ces écrits qui portent l'empreinte de l'apologie ou de la satire. Il faut se borner à le juger par les événements de son règne, par leur suite, par leur liaison : on y trouvera peut-être plus sûrement les vrais motifs de ses actions, que dans le récit de ces historiens, dominés par un aveugle esprit de parti.

Dioclétien dut tout à lui-même, et rien à son éducation. Illettré, mais doué d'un esprit fin, d'un génie vaste, d'un caractère à la fois ferme et souple, habile à pénétrer les desseins des autres et à cacher les siens, il ne posséda qu'une science, celle du cœur humain, la plus utile aux hommes d'état; et, dès qu'il connut bien les hommes, il sut les gouverner.

Son intérêt fut toujours son unique but; il ne consolida son pouvoir qu'aux dépens de la liberté et de la puissance de sa patrie. Les grands principes font les grands hommes; l'habileté seule ne produit que des hommes fameux : le talent de Dioclétien, pour concevoir et pour exécuter une injuste mais grande entreprise, lui donna des droits incontestables, non à la vraie gloire, mais à la célébrité.

L'armée d'Italie craignait les vengeances de Dioclétien; il la surprit par sa clémence, accorda une amnistie entière aux partisans de Carin, laissa dans leurs emplois les magistrats nommés par ce prince, et plaça même dans son palais la plus grande partie de ses officiers. Cette douceur inattendue, dictée par une politique adroite, lui concilia tous les esprits, et le fit recevoir à Rome comme s'il eût été librement élu par le sénat et par le peuple.

Un autre acte du nouvel empereur ne causa pas moins d'étonnement. On croyait qu'un soldat parvenu au trône, jaloux du pouvoir absolu, voudrait l'exercer sans partage; Dioclétien déclara César et associa à l'empire un de ses compatriotes, Maximien, né de parents obscurs, dans la Pannonie, brave guerrier, général expérimenté, mais violent, grossier, brutal et téméraire. Son dévouement sans bornes pour l'empereur fut son titre à l'empire; ses défauts mêmes le rendaient un instrument utile pour la politique de Dioclétien. Le pre-

mier partage qui se fit entre eux fut celui du bien et du mal, dont le mélange paraît toujours nécessaire à l'autorité. Maximien fut chargé des rigueurs et des châtiments; Dioclétien se réserva les bienfaits et la clémence; et quoiqu'ils gouvernassent toujours en commun, le nouveau César inspecta plus particulièrement les provinces d'Occident, et l'empereur celles d'Orient. Tous deux reçurent le titre d'Auguste; Dioclétien prit le nom de *Jovius*, Maximien celui d'*Herculius*, faisant connaître ainsi par ces noms orgueilleux que l'un était la tête qui gouvernait l'empire; et l'autre le bras qui exécutait ses volontés.

Un grand nombre d'ennemis extérieurs et intérieurs menaçaient alors l'existence de l'empire, que ne fortifiait plus le ciment de la vertu, et qui ne se soutenait que par sa propre masse. Les Francs et les Germains s'emparaient de la Batavie et des rives du Rhin; une grande partie des paysans de la Gaule, soulevés contre l'orgueil des nobles et la cruauté des percepteurs romains qui les accablaient d'impôts, s'étaient associés et armés. Sous le nom de Bagaudes, ils dévastaient les villes, pillaient les caisses publiques, massacraient les magistrats, pendaient les nobles, bravaient les légions, et se recrutaient de tous les aventuriers romains ou barbares qui venaient en foule se joindre à eux. Alianus et Amandus, leurs chefs, avaient pris le titre d'Auguste. La fermentation des esprits annonçait une révolte en Bretagne; les Maures, descendant de leurs montagnes, parcouraient et pillaient l'Afrique : Achillée, gouverneur d'Égypte, soutenu par les légions qui s'y trouvaient, prenait audacieusement le titre d'empereur; les Éthiopiens ravageaient la Thébaïde; Varanne, roi de Perse, s'emparait de la Mésopotamie, et chassait d'Arménie Tiridate, qui devait son sceptre aux Romains, prince aussi digne de régner par sa valeur héroïque que par sa naissance.

Les Goths et les Sarmates, franchissant le Danube, recommençaient leurs courses et leurs dévastations; enfin, les gé-

néraux, chargés de défendre les frontières, augmentaient les dangers de l'empire quand ils étaient battus, et menaçaient la sûreté des empereurs, lorsque quelques succès les mettaient en état d'aspirer au pouvoir suprême : car, dans ces temps d'anarchie militaire, chaque épée victorieuse croyait avoir des droits à la couronne. Rome, ayant cessé d'être le foyer des forces romaines et le centre de la liberté du monde, n'était plus qu'un faible lien pour les diverses parties de l'empire, dont elle engloutissait et dévorait sans utilité les richesses. Centre d'orgueil, théâtre de luxe, de débauche et de licence, elle conservait encore quelques souvenirs et quelques habitudes d'égalité et de liberté, qui rendaient son séjour insupportable à des despotes tels que Dioclétien et Maximien. Ils ne firent qu'y paraître, et fixèrent leur résidence, le premier à Nicomédie, pour veiller à la sûreté de l'Orient, et le second à Milan, dans le dessein d'être plus à portée de défendre les frontières du Nord.

Maximien combattit, poursuivit, dompta les Bagaudes, mit à mort Alianus et Amandus, défit complétement et détruisit de nombreuses armées allemandes qui commettaient dans les Gaules les plus horribles excès. Le jour même qu'il prit à Trèves possession de son second consulat, averti qu'une troupe de Barbares pénétrait dans cette contrée, il fondit sur eux, les mit en fuite, franchit le Rhin, livra une partie de la Germanie au pillage, et contraignit deux rois des Francs, Génobon et Attec, à lui demander la paix [1].

Dans le même temps d'autres corps nombreux de Francs et de Saxons, s'étant embarqués sur des bâtiments légers, parcouraient les mers et dévastaient les côtes de Bretagne et des Gaules. Maximien leur opposa une flotte commandée par Carausius. Ce général, peu fidèle, s'occupait plus de s'enrichir comme eux, par la piraterie, que de les combattre. L'empereur, informé de sa conduite, le condamna à mort. Carausius, pour sauver sa tête, résolut de la couronner : prodiguant

[1] An de Jésus-Christ 287.

ses richesses, il séduisit les officiers et les troupes qu'il commandait, conduisit sa flotte en Bretagne, souleva en sa faveur les légions qui la défendaient, flatta l'orgueil des peuples en leur promettant l'indépendance, et se fit proclamer empereur.

Maximien, ayant construit et armé une autre flotte, marcha contre le rebelle ; mais, malgré ses efforts, après plusieurs rencontres où le succès resta indécis, voyant que les vaisseaux bretons, soutenus par ceux des peuples du Nord, étaient maîtres de la mer, et privaient de tout commerce la Gaule et l'Espagne, il se vit obligé de céder et de conclure la paix. Dioclétien la signa comme lui ; et Carausius, gardant le titre impérial, demeura pendant sept ans maître paisible de la Grande-Bretagne.

Tandis que Maximien délivrait la Gaule et repoussait les Barbares du Nord, Dioclétien, rassemblant son armée en Syrie, contraignit, sans combattre et par la terreur de son nom, le roi Varanne à demander la paix et à lui céder la Mésopotamie. Il repoussa et mit en fuite quelques corps de Sarrasins, dont le nom commençait à devenir redoutable en Asie. Passant ensuite en Thrace et en Rhétie, il remporta plusieurs victoires sur les Sarmates, les Goths, les Jugonthes, et les rejeta au delà du Danube.

Après avoir justifié ainsi leur élévation, et affermi leur pouvoir par d'éclatants succès, les deux empereurs se réunirent à Milan pour délibérer sur les moyens d'assurer la tranquillité de l'empire et la stabilité du gouvernement. Les hommes, trop vivement frappés des malheurs qu'ils éprouvent sont naturellement portés à leur opposer les remèdes les plus prompts, sans examiner si l'effet de ces remèdes ne sera pas plus funeste que celui des maux qu'ils veulent guérir. Depuis le règne de Gallien, l'empire sans cesse attaqué par les Perses et par les Barbares du Nord et de l'Occident, déchiré en même temps par les discordes civiles et par l'ambition de tous les généraux qui se disputaient le pouvoir, était à tout moment menacé d'un démembrement total et d'une ruine com-

plète. Les premiers empereurs, pour augmenter leur pouvoir, avaient détruit, par la force militaire, l'autorité du sénat et la liberté du peuple; mais cette force, d'abord leur appui, était devenue leur écueil. Les soldats élevaient et déposaient à leur gré les empereurs, qui se voyaient autant de rivaux que de généraux habiles. Ce danger seul, comme le plus imminent de tous, frappa Dioclétien; il voulut opposer des droits reconnus et limités à des prétentions sans bornes et sans nombre, et espera réprimer l'ambition des chefs militaires, en soumettant les quatre armées principales de l'empire au commandement de quatre empereurs, intéressés tous également à se soutenir et à se venger. Ainsi, pour éviter le morcellement de l'empire, Dioclétien en rompit l'unité, en consacra le partage, et en légalisa le démembrement.

Les deux empereurs résolurent donc de se choisir deux successeurs, que, dès ce moment, ils associèrent à l'empire sous le titre de César. Dioclétien élut Galère, nommé Armentarius, parce que, dans son enfance, il avait gardé les troupeaux. Ses mœurs étaient dissolues, son caractère cruel, son esprit grossier; mais il compensait, aux yeux de l'empereur, ses défauts par son dévouement à sa personne, par son intrépide courage, et par son habileté dans l'art de la guerre.

L'autre César, nommé par Maximien, fut Flavius Valérius Constance, surnommé *Chlore,* à cause de sa pâleur. Ce guerrier devait le jour à Claudia, nièce de l'empereur Claude II; son père Eutrope occupait un rang distingué en Dalmatie. Constance joignait à de grands talents militaires un esprit orné, et toutes les vertus d'un caractère juste et d'un cœur humain, sensible et généreux. On contraignit les nouveaux Césars à répudier leurs femmes; Constance rompit avec regret les liens qui l'unissaient à la vertueuse Hélène, mère du grand Constantin. Il épousa Théodora, belle-fille de Maximien; Galère reçut la main de Valéria, fille de Dioclétien.

L'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, la Syrie furent confiées à Galère; les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, plus

heureuses, vécurent sous les lois de Constance : Maximien se réserva la défense de l'Italie et de l'Afrique ; Dioclétien, celle de l'Asie Mineure et de l'Égypte.

Cependant les deux empereurs gardaient conjointement l'autorité suprême, le titre d'Auguste, et les deux Césars ne gouvernaient, sous leurs ordres, que les départements qui leur étaient tombés en partage.

Il n'était pas difficile de prévoir les suites funestes qu'entraînerait un jour une telle association. L'ambition, armée du pouvoir, ne respecte ni les liens de la nature ni ceux de l'amitié ; mais le cercle des intérêts présents borne l'horizon de la plupart des politiques : l'homme de génie seul étend ses regards dans l'avenir, et ce partage de puissance, qui devait un jour bouleverser l'empire, eut alors tout le succès qu'en attendaient les auteurs. Les quatre princes, contenant à la fois les étrangers par leurs armes, les peuples par leurs lois, et les généraux par leur autorité, gouvernèrent paisiblement le monde romain pendant vingt années.

Dioclétien, aussi ferme qu'adroit, sut forcer ses collègues au respect, les peuples à la soumission, le sénat et les grands au silence. Autrefois les Romains, passionnés pour la gloire et pour la dignité de leur patrie, avaient vu avec indignation le trône partagé entre Géta et Caracalla ; mais alors on n'était plus capable de s'indigner. Les antiques autorités, qu'on ne consultait pas, n'étaient plus que des ombres, les soldats de braves brigands, les sénateurs des courtisans, les citoyens des esclaves. Il n'existait plus dans l'empire qu'une cour asiatique et des camps : le reste n'était qu'un vain simulacre.

Jusque-là les empereurs, ouvrant leurs palais au public, se mêlant avec le peuple comme citoyens, avec les officiers comme compagnons d'armes, jugeaient comme préteurs, commandaient comme généraux, administraient, présidaient en qualité de consuls, et ne se distinguaient des sénateurs que par un manteau de pourpre. Tout changea de forme dès que Dioclétien monta sur le trône : il se couvrit d'une robe d'é-

toffe d'or, parsemée en pierreries, et ceignit audacieusement son front d'un diadème. Son palais, semblable à ceux des rois d'Orient, se remplit d'eunuques et d'esclaves ; une garde intérieure en défendait l'accès ; hors quelques ministres et quelques favoris, l'entrée en était sévèrement interdite aux grands comme au peuple. Le prince, pour inspirer un plus profond respect, laissant un intervalle immense entre lui et les citoyens, les forçait à l'appeler *maître* et *seigneur*, et les humiliait en leur donnant le nom de *sujets;* enfin il se rendait inabordable et presque invisible, comme le dieu dont il osait prendre le nom.

Partout on cessa de délibérer, on obéit ; les titres changèrent comme les institutions ; et l'on vit ceux de ducs, de comtes, de référendaires, de chambellans, de patrices, et une foule d'autres, remplacer les noms qui rappelaient l'ancienne liberté. Rome même se vit méprisée : Milan et Nicomédie devinrent ses rivales : le trésor public s'épuisa pour les étendre et pour les embellir.

Les collègues de Dioclétien imitèrent son orgueil, son luxe, son mépris pour les vieilles institutions ; Constance seul conserva des mœurs simples, se montra toujours doux, affable, populaire, économe et généreux. Il connut le vrai secret d'affermir son autorité, en la fortifiant par l'amour qu'il inspirait.

Plusieurs motifs principaux, et indépendants du désir de prévenir tout retour d'anarchie militaire, avaient porté Dioclétien à diviser le commandement des armées, et à les faire dorénavant combattre sous les ordres de deux Augustes et de deux Césars : on voulait reconquérir la Bretagne, chasser les Francs et les Saxons de la Batavie, étouffer la révolte d'un usurpateur, nommé Julien, qui avait pris le titre impérial, et s'était fortifié dans les montagnes de la Ligurie. Il fallait délivrer l'Afrique de cinq nations maures qui l'avaient envahie, recouvrer l'Égypte, où le rebelle Achillée régnait depuis cinq ans ; enfin, Dioclétien croyait devoir profiter des divisions in-

testines qui affaiblissaient alors la Perse, pour satisfaire l'orgueil de Rome offensée, et pour venger la mémoire de Valérien.

L'activité des quatre princes fut proportionnée à l'importance des entreprises dont ils s'étaient chargés. Constance attaqua les Francs et les Bretons dans la Batavie [1]. Le nombre, la valeur opiniâtre de ses ennemis, les obstacles que lui opposait un sol marécageux, ne purent arrêter ses efforts; et, comme l'affection des peuples et des soldats le suivait partout, la victoire accompagnait ses armes.

Une fois seulement, écoutant plus son courage que la prudence, à la tête d'un faible corps de troupes, il s'avança témérairement pour reconnaître l'ennemi : surpris dans un défilé par un nombre immense de Francs, de Germains, d'Hérules, de Bourguignons, de Vandales, il se vit enveloppé. Après de vains prodiges de valeur contre une foule de Barbares, dont les forces s'accroissaient sans cesse, tous les braves qui l'accompagnaient étant tombés près de lui, seul il se fit jour, et courut à toute bride chercher un refuge dans la ville de Langres. On n'osa pas lui en ouvrir les portes, dans la crainte d'y laisser entrer avec lui les Barbares qui le poursuivaient, et il ne put y pénétrer qu'à l'aide d'une corde qu'on lui jeta, et avec laquelle on le hissa par-dessus les murs. Les Barbares, après cette victoire, se crurent les maîtres de la Gaule, et se répandirent dans toute la contrée, qu'ils livrèrent au plus affreux pillage. Leurs désordres devinrent la cause de leur ruine. Constance, dont l'armée s'était rassemblée, tomba sur eux à l'improviste, les battit complétement, leur tua soixante mille hommes, et les poursuivit jusqu'aux rives du Weser.

De retour dans la Gaule avec un butin immense et un grand nombre de captifs, il suivit le système impolitique adopté depuis quelque temps par les Romains, et peupla de colonies barbares les territoires d'Amiens, de Beauvais, de

[1] An de Jésus-Christ 293.

Cambrai, de Troyes, de Langres, de Trèves. Ainsi ce furent les Romains eux-mêmes qui introduisirent dans leur empire les peuples belliqueux qui devaient un jour le renverser.

La conquête de la Bretagne était plus difficile, et exigea plus de temps. La mer lui servait de rempart; Constance avait peu de vaisseaux, la flotte des Bretons était formidable, et Carausius, général habile, pouvait disputer la victoire avec avantage. Une trahison l'avait élevé au trône, un traître l'en fit descendre. Son ministre Alectus conspira contre lui, l'assassina et régna deux ans. Les talents de ce nouvel usurpateur n'égalaient pas son ambition; moins actif que Carausius, il laissa le temps à Constance d'équiper une flotte capable de combattre la sienne. Un temps brumeux déroba aux Bretons la marche de la flotte romaine; elle aborda sans obstacle sur la côte orientale de l'île. Asclépiodore, préfet du prétoire, débarqua à la tête de quelques légions. Alectus, informé de cet événement, accourut en hâte avec les premières troupes qu'il put rassembler, se jeta sur les Romains avec plus d'ardeur que d'ordre, fut repoussé, et périt dans le combat.

Constance, dans le même temps, descendant sur un autre point de la côte, ne trouva plus d'ennemis à combattre, et réunit, pour la seconde fois, la Bretagne à l'empire romain.

Ce prince fit encore quelques expéditions heureuses contre les Allemands, et, après avoir ainsi délivré ses provinces de toute crainte des Barbares, il consacra les dernières années de sa vie à leur bonheur.

Jamais l'Espagne, la Bretagne et la Gaule ne furent plus heureuses que sous son administration; il maintenait la justice sans rigueur, se montrait libéral sans prodigalité, économe sans avarice : il embellissait les villes, protégeait le commerce, encourageait les arts, et tous les peuples le regardaient plutôt comme un père que comme un maître.

La ville d'Autun, autrefois capitale des Éduens, et la plus ancienne alliée des Romains, avait été ruinée par les guerres étrangères et par les discordes civiles : il lui rendit son an-

cienne splendeur, releva ses écoles, et les confia aux soins de l'Athénien Eumène, célèbre alors par ses talents et par son érudition. Pendant ce temps, Maximien, forçant les retranchements de l'usurpateur Julien, le défit et le força de se poignarder. Mais, plus tyran que celui qu'il venait de renverser, il profita des prétextes que lui fournissait cette révolte pour satisfaire sa vengeance et sa cupidité. Rome et l'Italie gémirent de ses sanglantes proscriptions; portant ensuite ses armes en Afrique, il vainquit les Maures, et les contraignit de rentrer dans leurs montagnes.

Dioclétien conduisit ses troupes en Afrique, défit en plusieurs rencontres le tyran Achillée, l'enferma dans Alexandrie, le prit et l'envoya au supplice. Mais, implacable dans sa vengeance, il n'épargna en Égypte aucun des partisans d'Achillée, fit mourir les plus riches habitants de ce pays, détruisit les villes de Busiris et de Cophtos, et livra Alexandrie au pillage.

Il revint ensuite en Thrace, où Galère s'était déjà signalé par plusieurs victoires. Les deux empereurs chassèrent au loin les Sarmates, les Goths, et tournèrent enfin tous leurs efforts contre l'empire des Perses. Galère fut chargé de les combattre; Dioclétien fixa sa résidence à Nicomédie, et s'y tint avec son armée, prêt à réparer les pertes de Galère, si la fortune ne secondait pas ses armes. L'événement justifia sa prévoyance. Les troubles occasionnés par la désunion des deux frères Varanne II et Hormisdas avaient cessé : Varanne III leur avait succédé; et, au moment où les Romains marchaient contre les Perses, la mort de ce dernier roi venait de laisser le trône à Narsès. Galère, malgré son habileté, commit les mêmes fautes que Crassus et qu'Antoine; il choisit la route la moins embarrassée d'obstacles, s'engagea dans ces vastes et brûlantes plaines où tant de Romains avaient trouvé leur tombeau. Là, enveloppé par la nombreuse cavalerie des Parthes et des Perses, il fut vaincu dans trois batailles, perdit la plus grande partie de ses troupes, prit la fuite avec le reste, et vint implorer l'indulgence et le secours de Dioclétien.

Le vieil empereur le reçut avec mépris, le laissa marcher à pied plusieurs milles sans lui offrir de place sur son char, et, après l'avoir ainsi humilié, lui ordonna de périr ou de réparer par une grande victoire, l'affront des armes romaines.

Il lui donna des légions d'Esclavonie, de Dacie, de Mœsie, et resta toujours à Nicomédie pour attendre l'événement. Galère, éclairé par l'expérience, pénétra dans le royaume de Perse par l'Arménie, tourna l'armée de Narsès, lui livra une bataille décisive, le mit en fuite, força son camp, s'empara de ses trésors, fit prisonniers ses enfants, sa femme, ses concubines et ses principaux officiers. Il livra ensuite la Perse au pillage et l'inonda de sang; mais, imitant à l'égard de la famille royale la modération d'Alexandre, il la traita avec humanité, et les princesses avec respect.

Le luxe, qui avait amolli les citoyens de Rome et les troupes d'Italie, n'avait point encore pénétré dans les légions du Rhi et du Danube. Lorsqu'on pillait le camp des Perses, un soldat de l'armée de Galère, ayant trouvé un sac de cuir rempli de perles, les jeta comme inutiles, et ne garda que le sac. De tels hommes devaient encore être vainqueurs; car, à la guerre, la fortune se range presque toujours du côté de ceux qui la méprisent.

Narsès, vaincu, montra, comme presque tous les princes d'Asie, autant de faiblesse après ses revers qu'il avait affecté de hauteur dans sa prospérité. Il envoya une ambassade à Dioclétien pour lui représenter, en style oriental, que, l'empire romain et l'empire des Perses étant les deux soleils et les deux yeux de la terre, on ne devait pas en détruire un; mais qu'au reste il se soumettait à la discrétion du vainqueur, et ne lui demandait que la liberté de sa famille. L'empereur aurait pu facilement s'emparer d'un empire gouverné par un prince si faible; mais, plus politique que Trajan, il sentit que trop s'étendre serait s'affaiblir, et, se bornant à exiger la cession de cinq provinces, il assigna aux deux états le Tigre pour limites. Cette paix dura quarante ans.

Galère reçut les noms de *Persique*, d'*Arménique* et de *Médique*. Fier d'avoir vengé l'injure de Valérien, il ne mit plus de bornes à son ambition ; et, depuis ce moment, peu satisfait du titre de César, il forma le projet et conçut l'espoir de réunir toutes les parties de l'empire sous ses lois. Jusque-là il s'était conduit avec l'empereur en fils soumis et respectueux ; mais alors, soutenu par les légions qu'il avait conduites à la victoire et enrichies, il traita son père adoptif en collègue et en égal.

De retour à Nicomédie, le premier essai de son pouvoir fut de déterminer Dioclétien à détruire le christianisme, contre lequel, depuis son enfance, il avait montré une haine implacable. Maximien détestait comme lui ce culte : ses vérités etaient au-dessus de leur intelligence ; sa morale irritait leurs passions en les condamnant. Dioclétien et Constance, au contraire, avaient toujours protégé les chrétiens ; leurs palais en étaient remplis ; ils exerçaient librement et publiquement leur religion dans des temples nombreux et magnifiques. Hélène, première épouse de Constance, Prisca, femme de Dioclétien, et Valéria, sa fille, avaient embrassé leur croyance ; mais, si nous nous en rapportons au témoignage d'Eusèbe, cette prospérité répandait dans l'Église naissante la corruption, la discorde et l'ambition. Les ennemis nombreux du christianisme en profitèrent.

Galère, à leur tête, représenta vivement à l'empereur que ces prétendus apôtres de la vérité n'étaient que ceux de l'erreur, puisqu'ils ne s'accordaient pas entre eux. « Leurs « vertus, disait-il, n'étaient qu'hypocrisie, puisque leur opu- « lence démentait leur amour pour la pauvreté : ils ne prê- « chaient l'égalité que par ambition, et pour armer en leur « faveur les pauvres et les esclaves contre les riches et les « grands ; leur doctrine, sapant les bases de l'empire, tendait « à renverser les dieux protecteurs de la fortune de Rome, « les institutions qui en avaient fait la force, et l'esprit belli- « queux qui en assurait la gloire. Soumis en apparence aux « volontés du prince, ils créaient en effet deux puissances

« rivales dans l'état ; et leurs prêtres, s'arrogeant l'empire des « âmes, et ne laissant que les corps sous l'autorité tempo- « relle, aspiraient, au nom du ciel, à gouverner la terre.»

Les pontifes des idoles, les partisans des anciennes coutumes, les philosophes opiniâtres dans leur doctrine, les hommes adonnés aux vices et aux superstitions, et la plupart des courtisans, qui craignaient que la vérité, sous quelque forme qu'elle fût, ne se fît entendre dans le palais des princes, secondaient Galère par leurs discours et par leurs écrits.

Hiéroclès, l'un des ministres de l'empereur, composa un traité contre le christianisme. Porphyre, disciple de Plautin, séduisait alors les esprits par un nouveau platonisme, par une métaphysique subtile qui prit faveur, et parvint même à égarer un grand nombre de prêtres chrétiens, à mêler beaucoup d'erreurs à la simplicité du culte évangélique. Il accoutuma les esprits du siècle à se livrer d'éternels combats sur des questions vaines et insolubles qui donnèrent naissance à des hérésies et à des discordes sans nombre.

Les défenseurs de la foi chrétienne, tels que Lactance et Eusèbe, opposèrent en vain à leurs adversaires le langage de la raison, et, par malheur, quelquefois aussi celui de la passion. L'artificieux Galère réussit pleinement dans son projet : Dioclétien, superstitieux, aimait à consulter les oracles et y ajoutait foi ; on l'irrita en lui faisant croire qu'Apollon avait déclaré que les dieux ne rendraient plus d'oracles tant qu'on laisserait subsister les temples du Christ. Les ministres de l'empereur lui persuadèrent qu'il ne pouvait autoriser plus longtemps sans danger l'exercice public d'une religion incompatible avec celle de l'état. Après une longue délibération, son conseil lui arracha un premier édit, qui ordonnait la destruction des églises chrétiennes. Ce premier acte de rigueur ne proscrivait que le culte, et épargnait les personnes : ce n'était point assez pour Galère ; il voulut rendre son triomphe plus complet, et il y réussit.

Tout à coup, au milieu de la nuit, Dioclétien, réveillé par

un grand tumulte, voit son palais consumé par les flammes ; tous ceux dont les efforts multipliés arrêtent les progrès de cet incendie en accusent les chrétiens. Dioclétien, trompé par tout ce qui l'entourait, céda enfin aux instances de Galère, et crut n'exercer qu'une vengeance en ordonnant la destruction du christianisme et la mort de tous les rebelles qui refuseraient de sacrifier aux dieux.

Dès ce moment la haine, armée du glaive de l'autorité, ne mit plus de bornes à sa rage : les prisons furent d'abord remplies de tous les évêques et de tous les prêtres qui voulaient donner aux fidèles l'exemple de la constance et du courage. Partout on livra aux plus affreux supplices les hommes qui préféraient leur foi à leur vie. Une foule de chrétiens se sauva dans les déserts ; d'autres se refugièrent chez les Barbares, qu'ils commencèrent à éclairer[1].

On força l'impératrice et sa fille à sacrifier aux dieux ; la terreur fit beaucoup d'apostats, et produisit tant de feintes conversions, que les empereurs, ainsi que le prouve une ancienne inscription, crurent avoir aboli le christianisme.

Maximien et Galère exécutèrent avec violence l'édit de persécution dans toutes les provinces qu'ils gouvernaient : la Bretagne, la Gaule et l'Espagne éprouvèrent moins de malheurs. Constance, ne voulant pas résister ouvertement aux deux Augustes, publia l'édit, mais ne l'exécuta qu'avec une grande modération ; il n'emprisonna ni ne fit mourir personne. Le culte, interdit publiquement, fut toléré en secret ; il fit même plus : ayant déclaré à tous les officiers de son palais qu'il fallait choisir entre leur culte et leurs places, il chassa ignominieusement tous ceux qui, par ambition, renoncèrent à leur croyance, disant que ceux qui trahissaient leur Dieu pourraient bien aussi trahir leur prince : le courage des autres fut récompensé par sa faveur et par ses bienfaits.

Depuis vingt ans Dioclétien régnait ; tous les usurpateurs

[1] An de Jésus-Christ 303.

étaient tombés ; on avait délivré toutes les provinces de la présence des Barbares : la Perse était vaincue. L'empereur, après avoir cédé aux Éthiopiens un territoire de la Haute-Égypte, dont il leur confia la défense, établit une longue suite de forts sur le Tigre, sur les côtes du Bosphore, le long des rives du Danube et du Rhin : il se rendit enfin à Rome avec Maximien, pour jouir des honneurs d'un triomphe aussi éclatant que mérité.

Ce fut la dernière fois que Rome jouit de ce pompeux spectacle, qui, depuis mille ans, avait été l'objet de tant de nobles ambitions, la source de tant de gloire, la récompense de tant de héros. Une foule de captifs de toutes les parties du monde suivaient le char du vainqueur ; mais ce qui le décorait surtout, c'étaient les images de la reine de Perse et des enfants de Narsès. Ces trophées glorieux effaçaient de cruels affronts, satisfaisaient de longs ressentiments, et semblaient apaiser les mânes plaintifs du malheureux Valérien.

Après cette solennité, le peuple romain s'attendait à des fêtes somptueuses, à de magnifiques combats de gladiateurs : l'empereur fit célébrer les jeux publics sans faste, sans magnificence, disant « que la modestie devait régner dans les « fêtes auxquelles présidait un censeur. » Il exerçait alors la censure. Cette austérité, cette parcimonie déplacée, l'exposèrent aux railleries d'un peuple qui avait remplacé son antique fierté par une grossière insolence. Cet esprit séditieux, cette familiarité qui paraissait insupportable à l'orgueil de Dioclétien, augmentèrent son aversion pour le séjour de Rome ; il s'en éloigna précipitamment le 13 décembre 303, prit à Ravenne possession de son dernier consulat, et retourna à Nicomédie.

Dans sa route, il fut attaqué d'une maladie violente qui, dégénérant ensuite en langueur, parut affaiblir autant son esprit que son corps. Après quelques mois de souffrance, lorsqu'il se montra en public, ses traits étaient si changés qu'on eut peine à le reconnaître. Rassasié de grandeurs, excédé de

travaux, las du pouvoir et dégoûté des hommes, il prit la résolution, peu commune, de renoncer au rang suprême, d'échapper aux tempêtes du monde, et de jouir, dans une retraite paisible, des douceurs de la vie privée.

Ses panégyristes attribuent cette grande détermination à sa sagesse ; ses détracteurs en accusent sa faiblesse, et prétendent que Galère, maître de l'esprit des troupes, le força d'abdiquer. La vie entière de Dioclétien, quoique susceptible de reproches, le met à l'abri de tout soupçon de lâcheté.

Maximien suivit son exemple. Constance et Galère reçurent le nom d'*Augustes*[1]. Lorsque l'empereur lut, en présence des légions et du peuple de Nicomédie, cet acte solennel, on s'attendait à voir investi du titre de Césars Maxence et Constantin, fils des deux nouveaux Augustes ; mais l'ambition de Galère s'y opposa. Redoutant également les vices farouches de Maxence, les grandes qualités de Constantin, il obtint de la lassitude et de l'indifférence de Dioclétien la nomination de deux autres Césars : il fit accorder ce titre à Maximien Daza, son neveu, paysan pannonien comme lui, et à Sévère, général dévoué à sa fortune, et si peu connu que le peuple, l'entendant nommer, applaudit à ce choix, croyant qu'il tombait sur Constantin, et que ce jeune prince avait probablement reçu le nouveau surnom de *Sévère*.

Après cette installation qui dévoilait assez ouvertement les hautes prétentions de Galère, Dioclétien se dépouillant de la pourpre, et se couvrant d'une gloire nouvelle, s'éloigna sans suite de Nicomédie, et courut chercher en Dalmatie, près de Salone, un bonheur qu'il n'avait pu trouver sur le trône.

Retiré dans un palais qu'il y fit bâtir, il passa le reste de ses jours à cultiver son jardin, laissant à ses successeurs la triste gloire de dominer, d'opprimer et de ravager la terre.

Quoiqu'il eût employé les vingt années de son règne à voya-

[1] An de Jésus-Christ 305.

ger et à combattre, son esprit actif n'avait pas négligé la législation : on lui dut plusieurs édits et règlements très-sages, dont on retrouve quelques dispositions dans le code de Justinien. Il défendit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres; il ne voulut pas même qu'on pût recevoir la déposition d'un obligé contre son bienfaiteur : « Bannir la reconnaissance du « monde, disait-il, c'est exiler de la terre le bonheur et le « repos. »

Il publia aussi d'utiles règlements pour abolir l'espionnage public, que tous les hommes méprisent et dont tous les gouvernements se servent. Il avait supprimé les *frumentarii*, officiers qui, sous le prétexte d'inspecter les marchés, surveillaient les actions, scrutaient les paroles, épiaient les pensées. Ils furent bientôt remplacés par d'autres employés qui, sous le nom moins trompeur de *curiosi*, firent le même métier.

Dioclétien aimait beaucoup à bâtir; il embellit Milan, Nicomédie et Carthage par de superbes monuments. On admire encore les restes des thermes et des bains publics qu'il construisit à Rome; leur enceinte égalait en grandeur celle de beaucoup de villes.

Les rhéteurs, dans leurs amplifications, et les poëtes, avec leur exagération ordinaire, faisaient les plus magnifiques éloges de son génie, de sa vaillance, de sa justice, de sa gloire, de l'union qui existait entre les quatre Césars, et du bonheur que l'empire devait à leurs talents et à leurs vertus. Les auteurs chrétiens, au contraire, aigris par la persécution, animés par une haine trop fondée, ne trouvaient à Dioclétien que des vices, et le peignirent sous les couleurs du plus cruel des tyrans.

Son règne manqua d'historiens. Capitolin et Aurélius Victor ne sont que des abréviateurs secs et incomplets. Il ne nous est rien resté de Zozime; et lorsque, peu d'années après la mort de Dioclétien, les chrétiens triomphèrent de leurs ennemis, ils supprimèrent tous les ouvrages qui pouvaient honorer

la mémoire de leur persécuteur; mais, au défaut d'écrits, les événements parlent; et ce qui paraît certain, c'est que si ce prince, par son habileté, soumit l'empire et le maintint en tranquillité pendant vingt années, il en aggrava les malheurs.

Le luxe asiatique de quatre cours; l'innombrable quantité de gardes, de favoris, d'officiers, d'affranchis, d'esclaves que ces cours entraînaient à leur suite; les fêtes, les jeux, les spectacles, la construction d'une grande quantité de palais et de temples, enfin les dépenses énormes qu'occasionnaient des guerres continuelles et lointaines, écrasèrent les peuples d'impôts; l'Italie, jusque-là épargnée, vit sortir de son sein les trésors que, depuis tant de siècles, toutes les nations avaient répandus chez elle; et, si l'on en croit Lactance, le nombre des receveurs, des collecteurs, des exacteurs, égalait presque celui des imposés.

Jamais époque ne fut plus désastreuse : Dioclétien, habile guerrier, mais mauvais prince, ne fut grand que dans sa retraite, son intérêt l'aveugla, ses favoris le trompèrent, et il ne connut la vérité que lorsqu'il s'éloigna des hommes. Aussi, revenu de ses erreurs, il disait souvent « qu'un prince ne « peut presque jamais savoir le vrai. Un petit nombre de mi- « nistres et de grands l'entourent, l'obsèdent et le trompent; « il ne voit que par leurs yeux, n'entend que par leurs « oreilles, distribue, d'après leurs rapports, les récompenses « et les châtiments, et devient injuste sans le savoir. »

Lorsque la discorde excita la guerre entre ses successeurs, leur ambition, qui désirait s'appuyer de son nom, le chercha dans sa solitude, et voulut le replacer sur le trône : leurs efforts furent vains; ses illusions étaient passées; il préférait la bêche au sceptre, et répondit : « Si vous aviez goûté un mo- « ment les douceurs de la vie dans la retraite, dans l'indépen- « dance, et le plaisir pur que j'éprouve en plantant ces arbres, « en semant ces légumes, vous ne songeriez jamais à troubler « ma tranquillité : je suis plus heureux, en cultivant mon « jardin, que je ne l'étais en gouvernant la terre. »

Les derniers moments de sa vie furent empoisonnés par des chagrins domestiques : le successeur de Galère persécuta et fit périr Prisca sa femme et Valérie sa fille. Dioclétien mourut en 313, dans la soixante-huitième année de son âge. Il ne reste de lui que le bruit de son nom, quelques débris de son palais à Spalatro, et les ruines de Rome.

CHAPITRE XLI.

CONSTANCE ET GALÈRE, EMPEREURS ; SÉVÈRE, MAXIMIN DAZA ET LICINIUS, CÉSARS ; MAXENCE, ÉLU A ROME ; MAXIMIEN, REMONTÉ SUR LE TRÔNE ; ET CONSTANTIN, EMPEREUR.

(An de Rome 1057. — De Jésus-Christ 305.)

Partage de l'empire. — Portrait de Constantin. — Perfidie de Galère à l'égard de Constantin. — Arrivée de Constantin auprès de son père. — Mort de Constance. — Constantin est proclamé empereur par l'armée. — Fureur de Galère. — Exploits de Constantin. — Ambition de Maximien. — Tyrannie de Galère. — Maxence est proclamé empereur. — Marche de Sévère contre Rome. — Maximien remonte sur le trône. — Défaite, fuite et mort de Sévère. — Licinius est nommé César. — Marche de Galère contre Rome. — Fuite de son armée. — Union de Constantin et de Fausta, fille de Maximien. — L'empire est gouverné par six princes. — Désordres de Maxence. — Violence de Maximien contre son fils. — Sa fuite et sa chute du trône. — Son usurpation. — Sa déchéance et sa fuite. — Sa conspiration contre Constantin. — Dévouement conjugal de sa fille Fausta. — Mort de Maximien. — Nouveaux désordres de Maxence. — Mort de Sophronie. — Mort de Galère. — Témérité de Constantin. — Sa victoire sur les Barbares. — Lâcheté et tyrannie de Maxence. — Vénération de Constantin pour le christianisme. — Nouvel étendard nommé *labarum*. — Victoire de Constantin. — Mort de Maxence. — Entrée triomphale de Constantin dans Rome. — Son gouvernement. — Union de Licinius et de Constancie. — Invasion de Maximin. — Sa défaite, sa fuite et sa mort. — Vengeance de Licinius. — Guerre entre Constantin et Licinius. — Défaite, fuite et mort de Licinius.

L'empire, après l'abdication de Dioclétien, fut de nouveau partagé. Constance garda l'Espagne, la Gaule et la Bretagne : on parut même lui céder, comme au plus ancien, l'Italie et l'Afrique ; mais ces deux pays, confiés à l'administration de

Sévère, nouveau César, se trouvèrent de fait dans la dépendance de Galère, dont sévère était la créature.

Galère gouvernait lui-même l'Asie Mineure, la Grèce, la Thrace, la Macédoine ; et Maximin, son neveu, commandait en Syrie et en Égypte : ainsi la fortune paraissait favoriser ses vues ambitieuses : tous les Césars, soumis à son autorité, n'étaient que des sujets décorés d'un titre pompeux. La santé de Constance, qui déclinait, annonçait une fin prochaine ; et Galère espérait, après sa mort, se voir seul maître de l'empire : le jeune Constantin était l'unique obstacle qui pût s'opposer à ses projets ; mais la politique de Dioclétien avait pris toutes les mesures nécessaires pour l'écarter du trône. On croyait avoir annulé tous ses droits en forçant Constance à répudier sa mère Hélène ; et, pour se délivrer de toute inquiétude à son égard, malgré les prières réitérées de Constance, on retenait son fils à la cour de Nicomédie comme un otage, ou plutôt comme un captif.

Constantin, poursuivi par les rigueurs du sort, en était dédommagé par les plus heureux dons de la nature : peu d'hommes avaient reçu du ciel une taille plus majestueuse, un esprit plus étendu, une figure plus agréable et plus imposante. Instruit par des maîtres habiles, formé par sa mère Hélène aux principes de la morale chrétienne, adroit dans tous les exercices, intrépide dans les dangers, et doué d'une force prodigieuse qui ne lui faisait rien perdre de sa grâce, il s'était attiré l'affection du peuple et du soldat.

Combattant en Égypte et sur les bords du Danube, sous les ordres de Dioclétien, il s'était également distingué par son courage comme soldat, par son habileté comme officier : vainqueur de plusieurs chefs barbares en combat singulier, il terrassa un jour le plus colossal et le plus redoutable d'entre eux, et le traîna par les cheveux aux pieds de l'empereur.

Digne des temps héroïques de Rome, il n'aurait mérité que des éloges si l'amour du pouvoir absolu n'eût pas terni souvent ses grandes qualités. Malgré les panégyriques outrés

des auteurs chrétiens, et entre autres d'Eusèbe qui disait que Dieu seul aurait pu écrire dignement la vie d'un tel prince, l'histoire impartiale, en rendant justice à ses vertus, ne doit pas se montrer indulgente pour ses crimes : habituellement généreux par caractère ou par politique, il fut souvent perfide et cruel par ambition ; sa fortune et son génie doivent le faire compter au nombre des plus grands princes, mais plusieurs de ses actions lui assignent aussi une place parmi les tyrans.

Peut-être un jugement non moins équitable, mais plus doux, pourrait attribuer ses belles actions à son cœur, et ses vices à son siècle.

Galère, comme Eurysthée, voulant perdre ce nouvel Hercule, l'exposait sans cesse aux plus rudes travaux et aux plus grands périls : tantôt il l'envoyait au delà du Danube affronter, à la tête d'une faible troupe, des essaims de Barbares; tantôt, lui ordonnant de charger l'ennemi, il le forçait à traverser des marais dans lesquels il espérait l'engloutir. Plusieurs fois enfin, enflammant son amour-propre, il l'engageait à combattre dans le cirque contre des lions et contre des tigres; mais la fortune le sauva de tous ces dangers, et, en cherchant à lui donner la mort, on ne fit qu'augmenter sa gloire.

Cependant Constance, qui sentait sa fin s'approcher, pressait si vivement Galère de lui rendre son fils, qu'il fallut ou lui céder, ou rompre avec lui. Galère feignit d'acquiescer à sa demande, et résolut de se délivrer de toute crainte par un crime secret.

Constantin, ayant pénétré ses projets, trompa le perfide, fixa un jour pour son départ, s'enfuit la veille, tua tous les chevaux qui se trouvaient à chaque relais, se mit promptement par ce moyen hors de toute atteinte, et rejoignit son père dans la Gaule, au moment où ce prince s'embarquait à Boulogne pour combattre les Pictes. Il le suivit dans cette expédition, et peu de temps après reçut ses derniers soupirs.

Constance mourut dans la ville d'York, an de Rome 1058, de Jésus-Christ 306. Il n'avait eu d'Hélène, sa première

femme, que Constantin. Théodora lui laissa trois fils et trois filles, Dalmace, Jules, Annibalien, Constancie, Anastasie et Eutropie. Plus occupé des intérêts de l'état que de ceux de sa famille, il désigna Constantin seul pour son successeur, le recommanda aux légions, et ordonna à ses autres enfants de vivre en simples citoyens.

Constance, modèle des bons princes, ne ternit ses grandes qualités par aucune faiblesse; il plaça sa force dans ses vertus, sa grandeur dans la justice, sa sûreté dans l'affection des peuples. Il les rendit heureux, et en fut constamment aimé.

Dioclétien lui ayant un jour reproché son insouciance pour se former un trésor proportionné aux grandes entreprises dont il était chargé, il écrivit aux principales cités et aux personnes les plus opulentes de ses états qu'il avait besoin d'argent. Une parole d'un prince aimé produit des prodiges : il lui arriva dans l'instant, de toutes parts, des sommes immenses. Ayant appelé alors près de lui les envoyés de Dioclétien, il offrit à leurs regards ces monceaux d'or, et leur dit : « Vous voyez mon trésor, je l'avais déposé dans les mains de « tous mes sujets; sachez que le trésor le plus inépuisable « des princes est l'amour des peuples. » Ce trait seul suffit à son éloge.

Si le sort l'eût mis à la place de Dioclétien, il aurait probablement prolongé l'existence de l'empire romain, en lui rendant le seul ciment qui assure la durée des états, la vertu.

Le dernier vœu de Constance fut une loi pour sa famille, pour les peuples, pour l'armée; son ombre régnait encore par l'amour, et les soldats proclamèrent unanimement Constantin empereur.

Ce prince, dissimulé comme tous les ambitieux, opposa quelque résistance à leur désir, prétendit qu'il devait attendre le consentement de Galère, et feignit même de vouloir fuir pour se dérober à leur empressement. Ses refus, comme il l'avait prévu, augmentèrent leur ardeur; il céda enfin à cette douce violence, prit le titre d'Auguste, et célébra avec pompe,

en cette qualité, les funérailles de son père, qu'il plaça, suivant l'usage, au rang des dieux.

Son premier soin fut encore d'écrire à l'empereur Galère, et de lui envoyer des ambassadeurs pour l'inviter à le reconnaître et à confirmer le choix de l'armée. L'impétueux Galère ne put contenir sa fureur, lorsqu'il apprit un événement si contraire à ses desseins ambitieux. Il maltraita les députés de Constantin; et, dans le premier mouvement de son courroux, il ordonna de briser l'image de ce prince, qu'il lui avait envoyée, et qui, selon la coutume, était entourée de lauriers. Après avoir refusé quelque temps de reconnaître ce nouveau collègue, vaincu par les prières de ses ministres, qui redoutaient la vaillance des légions de l'Occident, il reconnut Constantin, non comme Auguste, mais comme César; et, pour remplacer Constance, il donna le rang et le titre d'empereur à Sévère.

Constantin savait déguiser ses ressentiments, commander à ses passions, et couvrir ses vues ambitieuses d'un voile de modération. Loin de s'irriter, il parut se contenter du second rang et du titre de César. Sa feinte modestie trompa Galère, qui, satisfait de cette apparente soumission, crut encore qu'il pourrait parvenir à régner seul avec des lieutenants décorés d'un nom pompeux.

Cependant Constantin, continuant à se montrer plus digne du trône que ses rivaux, augmenta sa renommée par de nouveaux exploits, défit encore les Francs qui étaient venus l'attaquer, repoussa une invasion formidable des Germains, les poursuivit au delà du Rhin, et détruisit presque entièrement la nation des Bructères; mais il souilla sa victoire par des actes de cruauté. Croyant épouvanter les Barbares et les imitant, il n'épargna aucun des prisonniers, et les livra désarmés aux bêtes féroces.

Terrible contre ses ennemis, il se montra doux et humain pour les peuples qu'il gouvernait, et il suivit religieusement les sages maximes de son père.

Le vieux Maximien-Hercule, dans sa retraite, moins sage que Dioclétien, regrettait le trône : un homme sans vertu ne peut supporter la solitude. Lorsqu'il apprit l'élévation du fils de Constance, la jalousie vint ajouter ses tourments à ceux de l'ambition trompée. Dès ce moment il ne s'occupa que des moyens à prendre pour reparaître avec éclat sur la scène du monde et pour recouvrer sa puissance. La fortune lui en donna bientôt l'occasion.

Galère, livré sans frein à ses passions, était aussi violent que Marius, aussi cruel que Néron, aussi débauché qu'Héliogabale : son luxe dévorait toutes les richesses de l'empire, dont les trésors semblaient insuffisants à sa cupidité ; les peuples gémissaient sous le poids des impôts ; les plus affreux supplices punissaient la résistance et même le murmure. Galère se donnait, dit-on, le barbare plaisir de faire étouffer, en sa présence, les condamnés par des ours monstrueux. Son avarice s'accroissait chaque jour ; il espéra, en faisant un nouveau dénombrement, découvrir les fortunes qu'on lui célait, et trouver de nouvelles ressources pour s'enrichir. L'Italie se vit couverte d'exacteurs, d'espions et de délateurs. Rome même ne fut pas épargnée ; on viola ses priviléges, on ordonna à tous les citoyens de rendre un compte exacte de leur fortune, et, comme on craignait quelque obstacle de la part des cohortes prétoriennes, Galère les réforma.

Les peuples amollis par la corruption ne combattent plus pour leurs droits, mais défendent encore leurs intérêts. Les Romains avaient depuis longtemps sacrifié leur liberté ; ils s'armèrent pour conserver leur fortune. Maximien, instruit de leur mécontentement, envoya son fils Maxence à Rome pour aigrir les ressentiments, le chargeant ainsi de courir tous les dangers d'une révolution dont il comptait, en cas de succès, recueillir seul le fruit.

Les esprits étaient tellement exaspérés qu'il ne fallait qu'un signal et qu'un point d'appui pour faire éclater la révolte. Dès que Maxence parut, les vœux et les espérances des mécon-

tents se portèrent sur lui. Ce prince, par la grossièreté de son esprit, par la brutalité de ses vices, était indigne du trône; mais il n'avait alors besoin ni de mérite, ni même d'adresse pour réussir : Rome ne voulait qu'un nom et qu'un vengeur.

Ce prince promit au sénat de lui rendre son ancienne autorité, aux patriciens leurs priviléges, au peuple l'exemption des impôts et les distributions de grains, aux prétoriens leur ancien droit d'élire les empereurs, droit que venaient encore d'exercer les légions de Gaule et de Bretagne, et dont ils auraient trouvé honteux de ne pas suivre l'exemple.

Ces promesses, qui s'adressaient à tous les intérêts, réveillèrent toutes les passions. Rome entière, sortant de sa longue et profonde léthargie, se souleva, s'arma, et Maxence fut proclamé unanimement empereur.

Sévère, qui avait pour département l'Italie, et dont l'autorité aurait pu étouffer ce mouvement dans sa naissance, était alors entraîné loin de Rome par ses plaisirs ou par ses affaires. Il n'apprit cette révolution que lorsqu'elle fut consommée. Rassemblant à la hâte quelques légions et celles que lui donna Galère, il marcha promptement contre Rome.

A la nouvelle de son approche, Maxence tremblant, inhabile dans l'art de la guerre, implora les conseils, les secours et la présence de son père. Le vieux monarque, au comble de ses vœux, reparut dans Rome, reprit la pourpre, remonta sur le trône, et, rajeuni par le diadème, donna l'exemple de l'ardeur et du courage aux soldats et aux citoyens armés.

La guerre était sa seule science; l'autorité de son nom et le souvenir d'un long règne brillant d'exploits remplissaient de confiance son armée, et intimidaient celle de Sévère. Dès qu'ils furent en présence, la plupart des légions, baissant leurs armes, abandonnèrent leur général, et se rangèrent du côté de leur ancien empereur, qui les avait si souvent menées à la victoire. Sévère, promptement vaincu, s'enfuit à Ravenne : il y fut investi. Un long siége aurait donné le temps à Galère de le délivrer; Maximien, employant pour hâter son

triomphe un infâme artifice, promit à Sévère d'épargner sa vie, et de lui assurer une retraite honorable. Ce prince, trop confiant, se rendit : Maximien, éludant sa parole, ne lui donna pas la mort, le reçut même avec honneur ; mais peu de temps après il le livra à son fils Maxence, qui, par ses ordres, le fit périr.

Galère, furieux, remplaça Sévère par un autre César ; il décora de ce titre Licinius, général expérimenté, constamment attaché à sa fortune, et qui, par une grande conformité d'orgueil, d'inhumanité et de vices, était digne d'être son ami. Après l'avoir couronné solennellement à Nicomédie, Galère, à la tête d'une armée peu nombreuse, débarqua en Italie. Il ne pouvait croire que Rome, si longtemps esclave, livrée à la mollesse et aux plaisirs, pût lui opposer une forte résistance ; mais, en approchant de la capitale du monde, un spectacle imprévu frappa ses regards. L'ancienne Rome semblait être sortie de son tombeau ; la haine avait éveillé le courage ; le Capitole paraissait vouloir encore commander au monde ; les sept collines avaient enfanté de nouvelles légions ; la plaine en était couverte ; elles faisaient entendre les noms redoutables de *sénat* et de *peuple romain ;* et ces noms révérés, rappelant un respect antique, frappaient de terreur les troupes de Galère, qui croyaient commettre un parricide en attaquant la ville sacrée. Avec de semblables dispositions le succès ne pouvait être douteux. Au premier choc l'armée de Galère prit la fuite ; et ce prince, pour sauver sa vie, fut obligé de capituler.

Maximien, qui aurait pu le détruire, craignit qu'il ne trouvât des ressources dans son désespoir, et lui permit de retourner avec son armée en Asie.

Pendant cette lutte courte, mais sanglante, Constantin, laissant ses rivaux s'affaiblir mutuellement, consolidait son pouvoir, en faisant prospérer dans ses états le commerce et l'agriculture, en maintenant la discipline dans ses armées ; l'économie remplissait son trésor, et les peuples bénissaient sa justice. Maximien, pour l'engager à soutenir sa cause, lui

offrit sa fille Fausta en mariage ; il l'épousa, ne promit que d'observer une stricte neutralité, et ne consentit à le reconnaître pour empereur qu'au moment où Galère lui céda Rome et l'Italie [1].

Après la retraite de Galère, l'empire se trouva gouverné par six princes : Maximin en Afrique et en Égypte ; Maximien et Maxence en Italie ; Licinius dans la Grèce, la Trace et l'Illyrie ; Galère en Asie, et Constantin dans les Gaules, dans la Bretagne et en Espagne. Un tel partage de pouvoirs ne pouvait durer, et cette oligarchie de princes coûta plus de sang que n'en avait fait verser l'anarchie des trente tyrans vaincus par Aurélien.

Maxence, délivré de toute inquiétude par les victoires de son père, méprisa ses ordres dès qu'il crut n'avoir plus besoin de son appui, insulta les grands, dépouilla les riches, autorisa la licence des troupes, et se livra nuit et jour publiquement aux excès de la plus scandaleuse débauche. Son père, le voyant en butte à la haine publique, crut le moment favorable pour accomplir ses projets. L'artificieux vieillard méprisait, haïssait Maxence, et ne s'était servi de lui que comme d'un instrument fait pour lui rouvrir les chemins du trône. Espérant que l'animadversion générale le seconderait, il convoque le sénat et le peuple, adresse à son fils les plus sanglants reproches sur son incapacité, sur ses vices, sur ses cruautés, le déclare indigne de régner, et lui arrache de ses propres mains le manteau impérial.

Les sénateurs, les chevaliers et la foule des citoyens, incertains du parti qu'ils devaient prendre, gardaient un profond silence, quand tout à coup les jeunes courtisans qui partageaient les débauches de Maxence, et les soldats dont il favorisait les désordres, jettent de grands cris, l'entourent, le défendent, accablent Maximien d'injures et de menaces, lèvent sur lui leurs mains furieuses, et forcent cet ambitieux vieillard à chercher son salut dans la fuite.

[1] An de Jésus-Christ 307.

Tombé du trône une seconde fois, il courut en Asie implorer bassement et vainement les secours de Galère ; après avoir tenté d'inutiles efforts pour l'armer contre son fils, il vint dans les Gaules demander un asile à son gendre. Constantin l'accueillit généreusement, le logea dans son palais et lui accorda tous les honneurs dus à son rang[1].

L'âge et les revers ne pouvaient adoucir le cœur de ce vieillard, qui ne vivait que pour régner ; tandis que son gendre le traitait en père, il ne songeait qu'aux moyens de lui enlever le trône et la vie.

Les Francs venaient encore d'envahir le pays de Trèves. Constantin, qui dut presque toujours ses succès à sa rapidité, court les combattre à la tête d'un faible corps de troupes. Dès que Maximien le sait engagé dans cette guerre, il répand le bruit que ce prince, enveloppé par les Barbares, est tombé sous leurs coups, et, convoquant à la hâte les légions qui se trouvaient du côté d'Arles, il se fait proclamer empereur par elles.

Constantin apprend cette nouvelle au moment où son audace venait de forcer les ennemis à prendre la fuite et à repasser le Rhin. Sans perdre de temps, aussi prompt que l'éclair, suivi de quelques hommes dévoués, il revient à Châlon, s'embarque, descend la Saône et le Rhône, et reparaît à l'improviste sous les murs d'Arles. Maximien n'avait point eu le temps d'organiser ses forces et de consolider son usurpation ; il ne commandait que par la crainte. Constantin était aimé : dès que le nom de ce prince chéri se fait entendre, tous les cœurs volent au-devant de lui ; les soldats se rangent en foule sous ses drapeaux. Maximien s'enfuit à Marseille ; Constantin l'y poursuit, et les habitants lui en ouvrent les portes : clément après la victoire, il n'ôte à son beau-père que la pourpre impériale, lui laisse la vie, et le retient auprès de lui.

Loin d'être touché de cette douceur, l'implacable vieillard, résolu de se venger, jura de donner la mort à celui qui venait

[1] An de Jésus-Christ 309.

d'épargner ses jours. Quelques mois après, se trouvant encore à Marseille avec Constantin, dont l'âme généreuse ne pouvait soupçonner un pareil crime, il découvrit son affreux projet à sa fille Fausta, employant tour à tour les présents, les prières, les promesses, les menaces pour l'engager à laisser ouvert pendant la nuit l'appartement de son époux, et à éloigner les gardes qui veillaient à sa sûreté.

La malheureuse impératrice, forcée de donner la mort à son père si elle parle, ou à son époux si elle se tait, ne sait longtemps, dans cette affreuse position, qui elle doit trahir ou sauver : enfin l'amour conjugal l'emporte ; elle promet à son père d'obéir ; et révèle tout à Constantin.

Ce prince, plus consterné qu'effrayé d'un tel *forfait, refusait* d'y croire, et voulut en avoir la preuve évidente avant de le punir. Suivant les mœurs barbares de ce temps, les esclaves étaient à peine comptés au nombre des hommes : Constantin sacrifie les jours d'un eunuque pour dévoiler l'affreuse vérité, le place dans son lit, éloigne les gardes, et se tient à portée de tout voir.

Au milieu des ombres et du silence de la nuit, Maximien, armé d'un poignard, s'avance, voit avec une barbare satisfaction que sa fille a dégagé sa marche de tout obstacle : il entre dans la chambre, s'approche du lit, enfonce à plusieurs reprises son fer dans le sein de l'esclave, et s'écrie : *Mon ennemi est mort, je suis maître de l'empire !* A peine il a prononcé ces mots, Constantin paraît à sa vue, l'attère par ses regards menaçants, et change sa cruelle joie en honte et en désespoir. Constantin ne pardonna plus, et Maximien périt juste victime d'une coupable ambition qui ne put s'éteindre qu'avec sa vie [1]

Maxence, qui avait trahi, insulté, détrôné son père, déclara témérairement qu'il voulait le venger. Depuis qu'il régnait seul, sa tyrannie ne connaissait plus de bornes : Rome, pen-

[1] An de Jésus-Christ 310.

dant le court règne de ce prince féroce et insensé, fut remplie de délateurs, inondée de sang et livrée au pillage. La pudeur des femmes et des vierges les plus distinguées était immolée à la brutalité de ses désirs. Sophronie, chrétienne, et mariée à un illustre sénateur, voyant sa maison entourée par les satellites du tyran, crut pouvoir, sans offenser son Dieu, s'affranchir du déshonneur : elle se poignarda, et le sang de cette nouvelle Lucrèce aurait peut-être encore armé les Romains contre la tyrannie ; mais ils étaient contenus par une armée dévouée à Maxence. Cette armée régnait plus que lui, et disposait à son gré de la fortune et de la vie des citoyens. Maxence leur disait souvent : « Prenez, pillez, prodiguez, ce « sont vos droits ; la fortune de l'empire que vous soutenez « vous appartient. »

Fort de l'appui de ces soldats licencieux, il se regardait comme seul empereur, parlait avec mépris des autres Césars, et ne les traitait que comme ses lieutenants.

Le sénat et le peuple, excédés de son joug odieux, implorèrent le secours de Constantin. Les circonstances étaient favorables ; Galère venait de terminer ses jours dans d'affreux tourments : les vices de son âme semblaient avoir infecté son corps. Il mourut rongé d'ulcères, dévoré de remords ; et, avant d'expirer, il révoqua l'édit cruel publié par lui contre les chrétiens.

Licinius et Maximin, ses successeurs, se disputaient l'empire de l'Asie, et Constantin, sans craindre de diversion du côté de l'Orient, marcha en Italie, où l'appelaient ses destinées ; mais, avant de franchir les Alpes, ce prince fit un acte de témérité dont le succès accrut sa gloire et assura pour longtemps la tranquillité de la Gaule.

Les Barbares, qui jusque-là se bornaient à faire la guerre séparément, et à envahir chacun les provinces qui se trouvaient le plus à leur portée, s'étaient alors réunis en masse. Une armée formidable, composée de Francs, de Cattes, de Bructères et de la plupart des peuples de la Germanie,

avait traversé le Rhin ; Constantin marcha contre eux avec des troupes inférieures en nombre, mais supérieures en tactique et en courage. Lorsqu'il fut près des ennemis, s'étant déguisé, il entra audacieusement dans leur camp, causa familièrement avec eux, et reconnut avec soin leurs postes. Revenu ensuite au milieu de ses légions, il attaqua les Barbares par le côté le plus faible de leur position, les enfonça, jeta le désordre dans leurs rangs, les mit en fuite et en fit un affreux carnage.

Délivré, par cette victoire, de toute crainte pour ses états, il réunit toutes ses forces, qui ne s'élevaient, dit-on, qu'à cent mille hommes, passa le mont Cenis, prit Suze d'assaut, défit dans la plaine de Turin un gros corps de cavalerie qui s'opposait à sa marche, se rendit maître de Turin, de Milan, et fut reçu dans la Lombardie, non comme un ennemi, mais comme un libérateur.

Maxence, aussi lâche qu'orgueilleux, ne s'était jamais montré redoutable qu'à l'innocence, à la pudeur, à la vertu. Il se tenait enfermé dans Rome, et faisait la guerre par ses lieutenants. Leurs armes lui avaient soumis l'Afrique, enlevée à Maximin : un usurpateur, nommé Alexandre, s'y révolta et la gouverna pendant trois ans. Rufin, envoyé par Maxence, le défit et le tua. Pompéianus fut chargé de défendre l'Italie et de combattre Constantin. Son armée, composée de troupes d'Italie et d'Afrique, comptait cent quatre-vingt mille combattants, ardents à servir la cause d'un tyran qui livrait à leur cupidité toutes les richesses de Rome et de l'Italie.

Comme les impôts ne suffisaient plus pour payer cette nombreuse armée, Maxence eut recours aux confiscations, et jamais aucune tyrannie ne fit couler plus de larmes et de sang.

Constantin, précédé du bruit de ses exploits et du renom de ses vertus, était appelé par les vœux de tous les citoyens opprimés. Cependant, avant de combattre des forces supérieures aux siennes, que le nom de Rome rendait encore plus redoutables, et contre lesquelles la bravoure de Sévère et

l'expérience de Galère avaient échoué, il crut devoir ranimer le courage de ses soldats en leur offrant le secours du ciel ; et, pour les rassurer contre la crainte de la fortune et des dieux du Capitole, il leur promit la victoire au nom d'un Dieu plus puissant. Hélène, sa mère, lui avait inspiré dans son enfance un grand mépris pour l'idolâtrie, et une profonde vénération pour le Dieu des chrétiens. A l'exemple de son père, il les avait toujours protégés. Le culte de Jésus-Christ, triomphant au milieu des persécutions, s'était répandu avec rapidité dans tout l'empire ; la haine de l'oppression augmentait sans cesse ses prosélytes ; le sang des martyrs multipliait et fortifiait les racines du christianisme ; les plus braves guerriers, les plus sages magistrats, les hommes les plus éclairés, tous les citoyens qui avaient conservé quelque sentiment de vertu se déclaraient pour ce culte moral : ils méprisaient les faux dieux de Maxence et de Maximin, ainsi que leur Panthéon rempli de tyrans, et leur Olympe peuplé de vices. Les pauvres, les esclaves invoquaient un Dieu qui rappelait aux hommes la primitive égalité, et les femmes embrassaient avec ardeur une religion qui ordonnait la clémence, commandait l'amour, et promettait un bonheur éternel aux plus douces vertus.

Le polythéisme était défendu par les satellites des tyrans, par les prêtres des idoles, par quelques philosophes opiniâtres dans leur système, par quelques esprits superstitieux qui croyaient l'ancien culte et l'ancienne gloire de Rome inséparables, enfin par une foule d'hommes corrompus, portés par leur intérêt à conserver le culte des vices divinisés.

Maximin, aussi intolérant que Galère, favorisait le parti de Maxence, et se montrait comme lui l'implacable ennemi des chrétiens. Licinius, son rival, soutenait la cause de Constantin, et, en sa faveur, paraissait disposé à tolérer le christianisme.

Telle était la disposition des esprits, lorsque Constantin, soit qu'il fût éclairé par les lumières de la religion, soit qu'il ne se laissât diriger que par celles de la politique, eut recours

à une fraude pieuse pour persuader à ses soldats que le ciel même s'armait en sa faveur.

Appuyé par le témoignage des guerriers chrétiens qui combattaient sous ses ordres, il dit et attesta à toute l'armée « que, se trouvant un jour en marche au moment où le so- « leil était sur son déclin, il avait vu dans les airs une croix « lumineuse qui portait cette inscription : *Triomphez par ce* « *signe*; et que la nuit suivante Jésus-Christ, lui apparaissant « en songe et lui expliquant ce phénomène, lui avait com- « mandé de prendre un étendard semblable à ce signe di- « vin[1]. » L'empereur obéit; ce nouvel étendard s'appela *labarum*, comme l'ancien étendard impérial, et toute son armée, suivant avec enthousiasme cette enseigne miraculeuse, porta dès ce moment, sur ses casques et sur ses boucliers, le signe éclatant de la croix, qui jusqu'alors avait été l'objet de l'insulte et de la persécution.

Tel est le récit qu'Eusèbe prétendait tenir de la bouche même de Constantin. Les auteurs païens de ce temps racontaient le fait autrement. Ils disaient qu'on avait vu dans les airs une armée céleste qui dirigeait et encourageait celle de Constantin.

Ce qui paraît certain, c'est que tous, païens ou chrétiens, attribuèrent la défaite des armées de Rome à un prodige.

L'empereur, continuant sa marche, rencontra près de Vérone l'armée de Pompéianus, et lui livra une bataille : dans cette action, longue et meurtrière, Constantin montra l'habileté d'un grand capitaine et s'exposa en soldat. La fortune couronna ses armes; il détruisit une partie de l'armée ennemie et mit le reste en fuite.

Les débris des légions vaincues, se joignant aux troupes restées à Rome, formèrent encore une nombreuse armée qui campa au delà du Tibre; les prétoriens en composaient la principale force; Maxence, livré à ses infâmes débauches, ne

[1] An de Jésus-Christ 311.

sortait pas de l'enceinte de son palais ; les oracles trompeurs de la sibylle rassuraient son esprit superstitieux; ils lui avaient dit, avec l'ambiguïté ordinaire de leur langage, « que l'en« nemi de Rome serait bientôt vaincu. » Le tyran ne vit pas que c'était annoncer sa défaite et sa mort.

Cependant l'armée victorieuse se trouva bientôt en présence de la sienne ; et, malgré sa lâcheté, il se vit forcé, par les menaces et par l'indignation des prétoriens, de venir se mettre à leur tête. Lorsque le signal fut donné, le succès ne resta pas longtemps incertain ; Maxence dirigea ses troupes sans habileté ; la garde prétorienne, amollie par une longue inaction, ne put soutenir le choc des belliqueuses légions du Nord ; les recrues d'Italie et d'Afrique prirent la fuite comme elles ; en peu d'heures la déroute fut complète[1]. La foule des fuyards fit crouler par son poids le pont du Tibre ; Maxence, qui se trouvait au milieu d'eux, tomba dans le fleuve et s'y noya.

Le lendemain Rome ouvrit ses portes, et Constantin, au bruit des applaudissements publics, entra comme libérateur dans la capitale du monde : la tête de Maxence, portée sur une pique, précédait son char. On ne voyait point à ce noble triomphe, dit un orateur de ce temps, des généraux dans les fers, des princes enchaînés, ni une foule de Barbares vaincus et captifs ; ce qui le décorait, c'étaient le sénat, les patriciens rendus à leur dignité, les bannis rappelés de leur exil, le peuple romain affranchi d'une odieuse captivité, enfin Rome entière délivrée de la tyrannie d'un monstre.

L'empereur ne souilla sa victoire par aucun acte de rigueur; sa sévérité ne se porta que sur les cohortes prétoriennes : il cassa cette troupe factieuse qui s'était toujours montrée l'ennemie des bons princes et l'appui des tyrans.

En peu de mois l'activité de l'empereur répara les maux produits par dix années de tyrannie ; les exilés revinrent dans leurs foyers ; les proscrits rentrèrent dans leurs biens ; le sé-

[1] An de Jésus-Christ 312.

nat reprit sa dignité; la justice présida les tribunaux; la pudeur respira; le vice cacha dans l'ombre son front audacieux; on bannit les délateurs; les magistrats concussionnaires furent destitués et punis; enfin le cultivateur, soulagé des taxes énormes qui dévoraient ses fruits et ses moissons, se livra de nouveau au travail avec confiance et sécurité.

Constantin reçut du sénat les honneurs décernés à tous les princes qui l'avaient précédé. Se conformant ensuite aux anciens usages populaires, il célébra les jeux publics, et donna à la multitude les spectacles ordinaires du cirque; mais il ne voulut point prendre part aux sacrifices, et, par son mépris pour le culte des faux dieux, il commença, malgré ses sages lois et ses grandes actions, à s'attirer l'animadversion des habitants de Rome, dont la plus grande partie restait attachée aux antiques superstitions.

Quelque temps après, Constantin se rendit à Milan; il y trouva Licinius, et resserra les liens de son alliance avec ce prince, en lui donnant pour femme sa sœur Constancie. Tous deux, de concert, publièrent dans leurs états plusieurs édits pour rendre aux chrétiens leurs biens et leurs églises, aux évêques leur autorité spirituelle, et pour autoriser partout le libre et public exercice de la religion chrétienne[1].

A la mort de Galère, l'Asie étant devenue l'objet de la rivalité de Licinius et de Maximin, celui-ci, plus prompt que son collègue, s'en était saisi, s'y était fortifié et en avait obtenu la cession définitive par un traité. Cette paix ne fut pas de longue durée; Maximin, ennemi implacable des chrétiens, ne pouvait supporter la protection que leur accordaient ses deux collègues, et les reproches qu'ils lui adressaient sur sa cruauté. Échauffé dans sa haine par la fureur de ses pontifes et par celle des anciens partisans de Galère et de Maxence réunis près de lui, fier du nombre de ses troupes, de l'étendue de ses états, et trompé par de faux oracles, il crut pouvoir, en sur-

[1] An de Jésus-Christ 313.

prenant Licinius par une attaque imprévue, le renverser facilement du trône, vaincre ensuite Constantin, et s'emparer de leurs possessions. Rassemblant en secret ses troupes, il marcha diligemment sur le Bosphore, traversa le détroit, et se rendit maître de Byzance et d'Héraclée.

Licinius, loin d'être découragé par les premiers succès de cette invasion, partit de Milan, se mit à la tête des braves légions de Thrace et d'Illyrie, attaqua les troupes asiatiques qui se livraient au pillage, et les défit en deux batailles rangées. Maximin, ayant perdu la plus grande partie de son armée, se sauva en Cilicie : peu de temps après, lorsqu'il fut informé de l'approche du vainqueur qui le poursuivait, il s'empoisonna.

Licinius, aussi féroce que son rival, usa cruellement de la victoire ; il fit périr la famille de Maximin, et n'épargna pas même les jours de Prisca et de Valéria, l'une épouse et l'autre fille de Dioclétien [1].

Il n'existait plus que deux empereurs, Constantin et Licinius ; l'intérêt, qui les avait unis momentanément, les divisa bientôt : Constantin exigeait un nouveau partage, et voulait que son collègue lui cédât l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce ; Licinius s'y refusa, et l'on en vint aux armes.

Les deux empereurs se livrèrent bataille à Cybalis, en Pannonie, près de Sirmium [2]. Les deux chefs, également braves et expérimentés, conduisaient chacun des légions belliqueuses. L'action dura vingt-quatre heures ; enfin, l'aile que commandait Constantin ayant enfoncé celle qui lui était opposée, ce succès décida la victoire. Licinius, regagnant Andrinople, y rassembla d'autres forces, et donna le titre de César à un général peu connu, nommé Valens.

Constantin, poursuivant sa marche, attaqua de nouveau son rival à Mardie, près d'Andrinople. Le succès du combat ne fut point décisif ; chacun des deux partis s'attribua la victoire, mais Constantin seul en recueillit les fruits. Licinius,

[1] An de Jésus-Christ 314.
[2] Même année.

découragé, se soumit aux conditions qu'on voulut lui prescrire, déposa Valens, le fit périr, et, abandonnant les provinces que Constantin lui demandait, ne garda sous sa domination qu'une partie de la Thrace, l'Asie et l'Égypte.

L'ambition blessée ne considère une paix désavantageuse que comme une trêve. Résolu de la rompre dès qu'il le pourrait avec quelque espoir de succès, Licinius augmenta ses troupes, et remplit son trésor en accablant le peuple d'impôts et de confiscations. Cependant les riches et les grands souffraient seuls de sa tyrannie ; ce prince, né dans la classe des paysans, s'en souvint et les protégea toujours.

Dans toutes les parties de l'empire les chrétiens regardaient Constantin comme leur libérateur, leur protecteur et leur chef : c'en était assez pour que Licinius devînt leur ennemi. Il embrassa avec chaleur la cause de l'ancienne religion, et commença de nouveau à livrer les chrétiens à la haine et à la vengeance de leurs persécuteurs. Constantin prit leur défense : Licinius excita les mécontents de Rome à conspirer contre les jours de son collègue. Après beaucoup de reproches mutuels et de négociations aussi infructueuses que peu sincères, la guerre, qu'ils désiraient tous deux également, se ralluma.

Licinius, voyant à ses ordres les trésors de l'Orient, quatre cent cinquante vaisseaux de guerre, et une armée de terre de cent soixante-dix mille hommes, ne doutait pas de la victoire, « et consentait avec joie, disait-il, à la prendre pour juge « entre les dieux de Rome, qu'il voulait venger, et le Dieu de « Constantin. »

Campé sur une hauteur qui dominait Andrinople, et couvert par l'Hèbre, il attendit tranquillement son rival, dont l'ardeur se trouva plusieurs jours arrêtée par les obstacles d'une aussi forte position : mais une longue expérience avait appris à ce prince toutes les ruses de la guerre. Après quelques jours d'inaction, il surprit l'ennemi, traversa le fleuve dans un endroit dont on avait négligé la défense, et ne laissa

pas le temps à Licinius de changer ses dispositions; il l'attaqua brusquement, le mit en fuite, et l'enferma dans Byzance.

Constantin avait donné le titre de César à Crispus, son fils aîné, qui devait le jour à Minervine, sa première femme; les autres enfants qu'il avait eus de Fausta, Constantin et Constance, furent aussi décorés du même titre. Crispus, dans ce temps, commandait sa flotte; il combattit dans le détroit celle de Licinius, la défit, et détruisit plus de cent trente vaisseaux. Constantin pressait le siége de Byzance; Licinius, craignant de tomber dans ses mains, s'échappa la nuit, et se sauva à Chalcédoine. Le vainqueur l'y poursuivit, et lui livra une dernière bataille, dont le succès fut complet, et ne laissa pas de ressource au vaincu. Dans cette action, Constantin prit ou tua cent trente mille hommes.

Licinius, presque seul, s'enfuit à Nicomédie, et implora la clémence de son ennemi : il ne lui demandait que la vie, abandonnant toute prétention à l'empire; les larmes et les prières de Constancie, sa femme, parurent toucher le cœur de Constantin; il épargna dans ces premiers moments les jours de son beau-frère; mais, quelque temps après, sous prétexte que ce prince cherchait à réveiller le zèle de ses partisans, Constantin souilla sa gloire en ordonnant la mort de son rival. La défaite et le trépas de Licinius réunirent enfin sous les lois d'un seul prince toutes les parties de l'empire romain [1].

[1] Année de Jésus-Christ 323.

CHAPITRE XLII.

CONSTANTIN.

(An de Rome 1075. — De Jésus-Christ 323.)

Changement dans l'empire sous Constantin. — Lutte du paganisme et du christianisme. — Constantin se déclare pour le christianisme. — Naissance des sectes. — Adoption de l'arianisme par Constantin. — Mort de Crispus et de Fausta. — Le siége de l'empire est fixé à Bysance ou Constantinople. — Baptême et mort de Constantin.

Le repos de Constantin fut plus actif, et le rendit encore plus célèbre que sa vie belliqueuse : les armes à la main, il n'avait fait que des conquêtes ; maître paisible de l'empire, il changea le gouvernement, les lois et la religion.

Tant qu'il avait partagé le pouvoir suprême avec des rivaux aussi puissants que lui, qui défendaient les dieux de l'Olympe et les anciennes institutions, il s'était borné sagement à protéger le christianisme, et à réparer par de justes lois les malheurs de dix ans de tyrannie. « Rome, dit un historien de « ce temps, ressemblait, sous le joug de Maxence, à une vaste « prison, dont Constantin ouvrit les portes. » Depuis son triomphe, on y avait vu reparaître la justice, la tolérance, l'ordre et la paix. Tous les hommes de mérite qui avaient combattu contre lui s'étaient vus élevés aux plus hauts emplois ; les prétoriens licenciés avaient été placés dans les différents corps de l'armée : il n'avait déployé sa sévérité que contre le vice, la débauche et la délation, qu'il appelait une *peste publique*. Si les chrétiens lui durent la fin de leurs souffrances, il les protégea sans les venger, respecta, dans les premiers temps, l'ancien culte, et prit même le titre de souverain pontife : il ne supprima que les sacrifices qui outrageaient la nature, et ne défendit que le charlatanisme des aruspices, qui, dans les époques de calamités, s'introduisaient dans toutes les maisons, et satisfaisaient leur avarice aux dépens de la crédulité. On ne put alors lui reprocher que deux actes impru-

dents : il exempta les clercs de tout service public, de tout emploi onéreux, et révoqua la loi portée contre le célibat. Comme l'empire était appauvri et dépeuplé, ces deux édits, qui empêchèrent les mariages, et attirèrent dans l'Église une foule d'oisifs, produisirent en peu de temps de funestes résultats.

Cependant, après tant d'années de violences, de guerres civiles, de persécutions, on devait bénir le règne d'un empereur qui se conduisait avec tant de modération et de générosité, qui voulait, disait-il, marcher sur les traces de Claude II, son oncle, et de Marc-Aurèle, et dont la maxime favorite était que, vu l'imperfection des hommes, on devait, en les gouvernant, consulter plutôt la douce équité que la stricte justice.

Un de ses édits chargeait le trésor public de la subsistance de tous les enfants que leurs parents ne pourraient nourrir. Un autre invitait tous les citoyens à venir sans crainte accuser devant lui les commandants, les administrateurs, les magistrats dont ils auraient éprouvé quelque injustice, leur promettant d'examiner lui-même leurs griefs, et d'y faire droit.

Opposé dans ce temps à toute réaction, il disait à ceux qui demandaient qu'on fît périr leurs persécuteurs : « La religion « veut qu'on souffre la mort pour elle, et défend de la donner. »

Les dix premières années de son règne furent celles d'un grand prince ; les païens se plaignaient alors de lui sans fondement : l'empereur protégeait la plus précieuse liberté pour l'homme, celle de la conscience ; et, si leurs regards étaient blessés en voyant dans la place publique la statue de Constantin portant une croix à la main, ils devaient s'en consoler en regardant celles de leurs dieux, debout dans leurs temples et entourées d'offrandes et d'encens.

Mais lorsque ce prince se vit maître du monde et sans concurrents, son zèle pour la religion, à laquelle il attribuait tous ses succès, n'eut plus de bornes ; sa passion pour l'autorité ne voulut plus reconnaître de limites.

L'empire semblait partagé entre deux peuples. L'un défen-

dait ses institutions et ses divinités; l'autre ne voulait qu'un maître et qu'un Dieu.

Le génie ardent de Constantin se déclara ouvertement pour le parti le plus favorable à son ambition et à sa croyance. Ces deux passions lui firent croire que la constitution d'un état si ancien, si corrompu, avait besoin d'une entière régénération. Il ignorait, comme le remarque Montesquieu, que, « si les « réformes sont salutaires, les révolutions sont funestes; que « les empires sont de grandes masses qui ne se soutiennent « plus que par leur poids et par l'union de leurs parties saines « ou vicieuses. Ils s'écroulent dès qu'une main téméraire veut « toucher au vieux ciment qui les unit. »

L'empereur, offensé de toute résistance, soutint la vérité par les armes de l'erreur, par la violence : bravant l'opinion publique, les mœurs, les antiques lois, il ne se contenta pas de proscrire ces combats de gladiateurs qui entretenaient non le courage, mais la férocité du peuple romain, de supprimer les fêtes scandaleuses où l'on se livrait à la débauche et à l'ivresse au nom des dieux; il ordonna de cesser tout travail le dimanche; il ferma les temples, interdit les sacrifices, et renversa les idoles. Les priviléges des vestales furent transférés aux vierges chrétiennes; la liberté, donnée aux conciles, fut enlevée au sénat; les évêques, apôtres de la pauvreté et de l'humanité, obtinrent des palais, acquirent des richesses; le clergé jouit d'exemptions injustes qui firent de faux prosélytes; la contrainte produisit de feintes conversions; l'ambition et le luxe pénétrèrent dans l'Église.

On vit bientôt des courtisans hypocrites courir à la fortune sous le manteau de la piété, et des pontifes, ambitieux et ardents, faire de la chaire de vérité un théâtre de discorde, comme l'avait été autrefois la tribune.

Tout changea dans le monde, intérêts, mœurs, opinions et langage : la discussion des affaires ecclésiastiques remplaça celle des affaires publiques : on ne chercha plus l'autorité sur la terre, mais dans le ciel.

Dès que l'ardeur du zèle religieux devint un moyen de crédit et de puissance plus certain que l'amour de la patrie, que l'importance des services, que l'éclat des actions, chacun voulut s'en emparer; chacun disputa de ferveur.

La religion, auguste et simple, semblait offrir peu d'espérance à l'ambition qu'elle méprise, à l'intrigue qu'elle condamne, à l'orgueil qu'elle proscrit: mais les passions humaines cherchèrent à couvrir de nuages la simplicité des dogmes; ils furent exagérés par quelques rigoristes sombres, obscurcis par quelques platoniciens subtils; on éleva des questions insolubles sur des mystères que la raison chrétienne doit respecter sans les approfondir : chacun soutint les vérités avec passion, l'erreur avec acharnement, et les sectes naquirent [1].

On vit d'abord celle de Donat; elle dut son origine à la condamnation de quelques prêtres, qui, dans le temps de la persécution, avaient abandonné aux profanes les livres saints; celle des *circoncellions*, ennemie de toute propriété, et qui soutenait que la religion avait ordonné la communauté des biens; celle d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, et le regardait comme inférieur à son Père. Toutes ces querelles, aussi violentes que l'avaient été autrefois celles des plébéiens et des patriciens, enflammèrent les esprits, répandirent la discorde dans le gouvernement, dans le peuple, dans l'Église, armèrent les évêques contre les évêques, les familles contre les familles.

Constantin, après avoir tenté sans succès de faire sentir tout le danger de ces disputes vaines, y prit lui-même part, et se mêla dans l'arène aux combattants. Il rassembla des conciles à Arles, à Nice; les sectaires résistèrent longtemps à l'autorité de ces asssemblées et à la sienne; enfin, ébranlé comme les autres par l'éloquence d'Arius et d'Eusèbe, l'empereur finit par favoriser l'arianisme que l'Église avait condamné.

Nous n'avons fait ici qu'indiquer en peu de mots les dis-

[1] An de Jésus-Christ 325.

cordes religieuses qui ne rempliront que trop l'histoire déplorable du Bas-Empire, dont nous devons bientôt tracer le triste tableau. Nous aurons à peindre un autre monde, d'autres lois, une autre religion, une nouvelle forme de gouvernement, un nouvel empire. Constantin en fut le fondateur; nous serons alors obligés de raconter sa vie avec plus de détails; mais nous avons dû faire connaître dès cet instant les événements principaux d'un règne qui pourrait convenablement terminer l'histoire ancienne et commencer l'histoire moderne.

Constantin, par l'immense révolution qu'il osa tenter, sépara en deux grandes époques les annales du monde, comme il divisa l'empire en deux parties. Il appartient donc également à l'antique Rome qu'il conquit, qu'il délivra, dont il anéantit ensuite la puissance, et à la nouvelle Rome qu'il fonda : ainsi nous avons été obligés de suivre sa marche jusqu'au moment où il transféra le siége de son empire en Asie, pour s'éloigner d'une ville qui était à la fois le centre de l'idolâtrie et l'ancien temple de la liberté.

Tandis que tout semblait se soumettre à ses nouvelles lois, la capitale du monde seule lui résistait : Jupiter semblait encore y tonner au Capitole; chaque temple, chaque édifice, et presque chaque maison y portait l'empreinte d'un dieu, ou rappelait un prodige; les ombres mêmes des empereurs divinisés semblaient la peupler d'immortels; on n'y pouvait former aucune entreprise, prendre aucune délibération, sans invoquer, sans consulter les dieux : lois, coutumes, religion, tout s'y montrait inséparablement uni. Rome, fille de Mars, était une ville sacrée, et, pour y faire régner la croix, il fallait y tout détruire.

Elle n'opposait pas moins d'obstacles et de souvenirs au despotisme, et, malgré la tyrannie d'un grand nombre d'empereurs, la forme des antiques institutions existait encore; le conquérant du monde se trouvait gêné dans ce sénat dont l'enceinte avait entendu la voix de Caton, sur ce *Forum* où semblait retentir l'éloquence républicaine de Cicéron, la ti-

mérité démocratique des Gracques, l'insolence factieuse de Marius.

L'orgueil des grands, la familiarité du peuple étaient incompatibles avec l'humeur altière d'un maître, qui, dédaignant de gouverner comme consul, de commander comme général, de juger comme préteur, voulait régner comme les rois de Perse; et Constantin, décidé à créer un nouvel empire, résolut de fonder une nouvelle capitale.

Un événement funeste, et qui ternit sa mémoire, hâta l'exécution de ses projets. Depuis longtemps l'impératrice Fausta voyait avec jalousie la faveur, les exploits, l'éclat du jeune César Crispus, fils de son époux et de Minervine. Cette femme, ambitieuse et perfide, dans l'espoir d'assurer la grandeur de ses enfants, voulut les délivrer d'un frère qui les éclipsait, d'un rival qui les éloignait du trône; elle accusa ce prince d'avoir conçu pour elle un amour incestueux, et Constantin, sans examen, ordonna le supplice de son fils.

Quelque temps après, la vertueuse Hélène, mère de l'empereur, trouva le moyen d'exciter ses tardifs remords et ses vains regrets, en lui prouvant l'innocence de Crispus. Dans le même temps, quelques amis de ce prince, si injustement condamné, accusèrent Fausta d'adultère; Constantin, sans chercher les preuves du crime, la sacrifia aux mânes de son fils.

Ces deux meurtres excitèrent l'indignation publique; le peuple, attaché à son ancien culte, détestait le protecteur des chrétiens; et comme en perdant sa liberté il avait conservé sa licence, il insulta publiquement l'empereur qu'il comparait à Néron. Cette offense rendit le séjour de Rome insupportable à Constantin.

Il avait d'abord formé le dessein de ramener les Romains à leur berceau, et de bâtir sa capitale sur les ruines de Troie; mais la position de Bysance, plus favorable à ses vues, fixa ses irrésolutions.

Cette ville, située sur le Bosphore, défendue par trois mers, était un point central entre l'Europe et l'Asie. Il crut qu'on y

plaçant le siége de l'empire il serait plus à portée d'en défendre les frontières contre ses plus redoutables ennemis, les Goths et les Persans. Cette résolution, témérairement entreprise, fut promptement consommée ; et, tandis que ce prince, toujours infatigable et toujours heureux dans ses expéditions, ayant repris les armes, triomphait encore des Germains, des Goths, des Sarmates et des Roxolans, Byzance, dont il avait posé les fondements[1], et qui prit le nom de *Constantinople,* se vit en peu de temps couverte de superbes palais, de basiliques, de magnifiques monuments, peuplée par une foule d'habitants de toutes les parties de l'empire, et remplie de toutes les richesses que dix siècles de victoires avaient versées dans l'Italie.

Tous les sénateurs, tous les patriciens qui préféraient la fortune à leur ancienne patrie, vinrent former la cour d'Orient; les flottes de l'Asie, de l'Égypte et de la Sicile firent bientôt de la ville nouvelle le centre du commerce du monde.

Constantin, après y avoir joui plusieurs années du pouvoir absolu et d'une paix qui ne fut troublée que par les combats de sa conscience, expia ses fautes, dit-on, par son repentir, reçut le baptême, mourut après un règne de trente ans, et fut placé par les chrétiens au nombre des saints, dans ce ciel d'où il avait banni les divinités de la fable[2].

Constantin, vainqueur de tous ses ennemis, maître de l'Orient et de l'Occident, digne du noble titre de *fondateur du repos public,* que le sénat lui avait décerné après la chute de Maxence, pouvait relever l'empire, ainsi que l'avaient fait Vespasien, Trajan, Marc-Aurèle, et plus tard Claude II, Aurélien, Tacite et Probus; mais, plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de sa patrie, plus jaloux d'étendre sa propre grandeur que d'affermir celle de Rome, il sacrifia la vraie gloire à sa vanité.

Au lieu de se borner à d'utiles réformes, il fit une funeste

[1] An de Jésus-Christ 329.
[2] An de Jésus-Christ 337.

révolution, détruisit un antique empire pour en fonder un nouveau ; changea violemment les lois, la religion, les mœurs; anéantit l'éclat de l'ancienne capitale en en créant une nouvelle, et chargea le monde du poids de deux Romes, lorsqu'il n'y avait pas assez de Romains pour en nourrir et pour en défendre une seule.

Il dégarnit les camps, qui maintenaient la vigueur du soldat, pour peupler les garnisons qui l'amollirent ; il priva les sénateurs d'autorité, et les changea en esclaves décorés ; il fit, de ses favoris et de ses ministres, des visirs ; enfin, il substitua aux couronnes civiques, aux distinctions modestes des citoyens, les noms orgueilleux de *ducs*, de *comtes*, de *patrices*, et les titres puérils de *nobilissime*, de *clarissime*, d'*éminentissime*, de *sérénissime*.

Il favorisa les erreurs que l'ambition et l'hypocrisie des hommes s'efforcaient d'introduire dans un culte dont la simplicité, l'humilité et la douceur évangéliques sont les bases, et rapetissa les esprits en les détournant des grands intérêts publics, en les égarant dans ce dédale obscur de discussions métaphysiques, de querelles théologiques, de ces vaines disputes que saint Paul avait si sagement interdites aux premiers chrétiens.

Ce prince consomma par un luxe asiatique la ruine des mœurs, de l'industrie, de la population, et plaça enfin sur les débris de la monarchie limitée le despotisme, dont les grandeurs trompeuses, les maximes avilissantes, les aveugles préjugés et les étroites conceptions formèrent, depuis, tant de funestes législations, tant de gouvernements faibles et barbares, et enfoncèrent tant de générations dans les ténèbres.

Constantin, pendant les dix premières années de son règne, acquit justement le renom de grand capitaine, d'habile politique, d'heureux conquérant, de libérateur de son pays ; à la fin de sa vie il fut comparé avec justice aux tyrans. Le sage auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, parlant avec franchise de ses apologistes et de ses détracteurs, avoue qu'on doit égale-

ment croire, d'après les faits, tout le bien et tout le mal que les uns et les autres ont dit de ce prince.

Constantin avait été un héros; il ne sut pas être un grand homme; enivré par la fortune, séduit par l'amorce enchanteresse du souverain pouvoir, trop frappé des périls dont ses prédécesseurs s'étaient vus entourés, il immola le salut de l'empire à la sûreté de l'empereur, et creusa autour de son trône, pour le défendre, un précipice où Rome entière et son antique gloire disparurent.

FIN DU TOME II DE L'HISTOIRE ROMAINE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.

Nota. *Les chiffres romains indiquent les tomes, et les chiffres arabes indiquent les pages de chaque tome.*

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

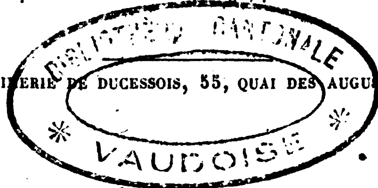
Q.

U.

V.

X.

Z.



IMPRIMERIE DE DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS

